
U d'/ of Ottawa
39003001201572

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/histoiredelalitt00delt

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE



Tout exemplaire de cet ouvrage, non revêtu de notre griffe, sera réputé contrefait.

Ch. Delagrave

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE

PAR

F. DELTOUR

DOCTEUR ÈS LETTRES
INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

TROISIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'UN INDEX BIBLIOGRAPHIQUE







PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1889



PA
3055
.D44H5
1889

AVERTISSEMENT

Cette *Histoire de la littérature grecque* fait suite aux *Principes de composition et de style* que nous avons publiés en 1874, et dont la septième édition vient de paraître. Elle accompagne l'*Histoire de la littérature française* que notre collègue et ami, M. Tivier, doyen de la Faculté des lettres de Besançon, a donnée il y a trois ans [1]. Quand nous aurons fait paraître notre *Histoire de la littérature romaine*, dont les éléments sont à peu près réunis, notre *Cours d'enseignement littéraire* sera presque complet.

L'*Histoire de la littérature grecque* est animée du même esprit que les *Principes de composition* et que l'*Histoire de la littérature française* de M. Tivier. C'est pour la jeunesse que nous écrivons, ce sont les enseignements de toute notre vie de professeur que nous nous sommes efforcé de recueillir pour les transmettre aux élèves des lycées et des

1. 3e édition, 1883.

sur les célèbres établissements des Ptolémées, le Musée, la Bibliothèque, sur les écoles philosophiques de ces derniers siècles et, en particulier, sur l'organisation officielle que l'enseignement public a reçu des Antonins, sur la mode si répandue alors, comme de nos jours, de ces conférences oratoires qui attiraient un nombreux concours d'auditeurs et qui assuraient aux professeurs une gloire très lucrative. Ces détails et le soin que nous avons pris de distribuer les écrivains en groupes distincts suivant le siècle auquel ils ont appartenu, nous ont permis de jeter un peu de lumière sur ces âges littéraires trop vaguement connus et de les rattacher avec précision à l'histoire politique.

Une autre innovation qui servira d'excuse à la grosseur de ce volume, c'est la place que nous avons faite aux premiers développements du christianisme, et surtout aux grandes figures des Pères de l'Église.

Il nous a semblé, en effet, que ce serait une infidélité monstrueuse, en traçant le tableau de la vie littéraire et morale de ces derniers siècles de la Grèce, de mettre en lumière les éléments pourris et vermoulus, pour laisser dans l'ombre ce qui était jeune, actif, plein de sève et d'avenir. Nous avons donc montré rapidement, à côté de la décadence de l'hellénisme, les progrès croissants de la religion qui allait renouveler la société et le monde. Nous avons suivi sa marche ascendante depuis les

Apôtres jusqu'aux Pères apologistes et aux Pères dogmatiques, contemporains du triomphe du christianisme. Nous avons voulu surtout, en regard des productions si pauvres et si vides de la littérature profane, faire apprécier aux jeunes gens la grandeur et la puissance de cette éloquence et de cette poésie nouvelles, trempées aux sources de la Bible et de l'Évangile comme à celles des chefs-d'œuvre classiques, merveilleuse renaissance que caractérisent les œuvres des saint Grégoire, des saint Basile, des saint Jean Chrysostome. Hélas! en retraçant la vie de ces hommes aussi grands par la vertu que par le génie, en appréciant leur éloquence, nous avons dû faire bien des sacrifices. Du moins, nous l'espérons, nos jeunes lecteurs apprendront dans ces pages trop courtes à les admirer et à les aimer, et ils iront d'eux-mêmes chercher dans le *Tableau de l'éloquence chrétienne* de M. Villemain et dans les œuvres des Pères, un commerce plus intime avec eux.

Quoique nous ayons sévèrement banni de ce livre tout appareil d'érudition, ceux qui voudront bien le parcourir reconnaîtront que nous avons cherché à nous tenir au courant de la science contemporaine et que nous n'avons pas négligé les travaux de tant de savants professeurs dont plusieurs ont été nos maîtres. Outre les textes mêmes que nous avons constamment cités ou invoqués, nous devons beaucoup aux beaux ouvrages de MM. Patin, Egger, Havet, Jules Girard, Georges

Perrot, Weil, Martha, Fustel de Coulanges, Gréard, Alfred et Maurice Croiset, Petit de Julleville, Couat. Sur quelques points particuliers nous avons consulté et cité MM. Ch. Benoît, Denis, Guillaume Guizot, Brédif, Cucheval, Castets, Cartault, Hémardinquer, Berthault. Les notes inscrites au bas des pages nous dispensent d'indications plus précises. N'oublions pas le livre aujourd'hui classique d'Ottfried Müller, et la grande *Histoire grecque* de M. Grote. Elle nous a souvent guidé dans l'étude des orateurs attiques, dont la vie et les œuvres sont inséparables des événements de cette période si dramatique. Enfin il y aurait de notre part injustice et mauvaise grâce à refuser un hommage aux ouvrages si répandus de MM. Émile Burnouf et Pierron. Plus d'une fois nous avons interrogé leur *Histoire*, et l'autorité de leur témoignage et de leur savoir a servi de contrôle à nos jugements.

Nous n'avons garde de taire une autre inspiration de ce livre, l'enseignement si élevé et si fécond de notre ancien professeur M. Havet, alors maître de conférences de littérature grecque à l'École normale. C'est lui dont le savoir précis et clair, dont le goût délicat, dont la parole sobre, mais vive et émue, nous ont pour la première fois fait connaître et aimer la littérature grecque qu'il a exposée devant nous depuis ses origines jusqu'à Polybe. Ses jugements, précieusement recueillis, médités longtemps, fortifiés par l'étude des auteurs et par la pratique de l'enseignement, sont devenus

comme une partie de nous-même. S'étonnera-t-il de les retrouver plus d'une fois dans ces pages? Si notre ouvrage paraît digne de quelque attention, il le devra en partie à ces souvenirs, et nous aimerons à reporter à notre cher maître l'honneur de ce modeste succès.

Nous sera-t-il permis, en terminant ce long *Avertissement*, de rappeler quelques lignes de la préface de nos *Principes de composition et de style ?* « Ce livre, disions-nous, a été inspiré par un amour et un respect sincères de la jeunesse. » On reconnaîtra, nous osons le croire, dans l'*Histoire de la littérature grecque*, le même souci des intérêts moraux de nos lecteurs, le même désir d'élever leur cœur en développant leur intelligence.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE



INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER

UTILITÉ DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE. — SES PRINCIPALES DIVISIONS.

L'histoire est le complément des règles. — Nous avons étudié dans un premier volume de ce cours d'enseignement les lois de la littérature générale. Nous avons reconnu que les œuvres de l'esprit humain, en prose et en vers, sont soumises à un petit nombre de règles éternelles qui sont la condition même de la création littéraire. C'est sur ces fondements immuables que bâtissent tous les écrivains dignes de ce nom : poètes, historiens, orateurs, philosophes, tous, qu'ils le sachent ou non, à quelque temps, à quelque pays qu'ils appartiennent, subissent l'empire de ces règles, et tous les systèmes qui ont prétendu les combattre se sont brisés contre elles, car elles sont l'expression de la nature humaine et de la vérité.

Mais si l'homme, dans ses traits généraux et dans les facultés qui le constituent, est partout et toujours

le même, il est certain que la différence des conditions de son existence dessine sur ce fond commun bien des variétés et des nuances. Pas plus au moral qu'au physique, il ne peut échapper à l'influence du pays et du climat; plus forte encore est l'empreinte dont le marque la société dans laquelle il se trouve placé, c'est-à-dire la religion, les mœurs, les lois, le gouvernement, tout ce qu'on appelle la civilisation. Enfin, même quand les conditions naturelles et les conditions sociales sont conformes, l'homme diffère encore de l'homme par quelques traits particuliers qui le distinguent de tous ses semblables, et lui donnent son caractère individuel.

Toutes ces nuances se reflètent dans la littérature, qui est, nous l'avons dit, l'expression écrite des idées et des sentiments de l'homme, et l'on n'aura pas fait une étude complète et fidèle de ces idées et de ces sentiments, si l'on n'a pas recherché comment leur développement est modifié par toutes ces influences, si l'on n'a pas étudié dans les écrivains principaux de tous les âges ce qui appartient au temps, à la société, au climat, et enfin au génie propre de l'auteur.

L'exposition des règles a donc pour complément nécessaire les tableaux de l'histoire ; sans eux, la littérature générale serait infidèle et sèche dans ses aperçus, étroite et exclusive dans ses décisions, de même que l'histoire littéraire a besoin du flambeau des règles pour marcher d'un pas ferme et résolu et pour appuyer ses jugements sur des principes solides.

Telle est l'utilité principale de l'histoire de la littérature. Elle en a encore plus d'une autre.

L'histoire de la littérature est un côté et souvent une explication de l'histoire générale — D'abord, elle est un côté important de l'histoire générale. Ce

serait connaître imparfaitement les hommes que de rester étranger à l'expression de leurs idées et de leurs sentiments ; ce serait mal étudier un peuple que de laisser de côté toute sa vie intellectuelle et morale. L'histoire politique raconte les faits accomplis par une nation ; elle nous présente la suite de ses révolutions, les phases diverses de ses progrès et de sa décadence. Mais où trouver le principe et l'explication de tous ces faits, sinon dans les monuments de la pensée de cette nation, dans les travaux des écrivains qui ont le mieux reproduit la physionomie de leur temps et de leur pays, et dont les œuvres gardent l'empreinte ineffaçable des croyances, des goûts, des passions, des qualités et des défauts de leurs concitoyens ? Quand un peuple a eu des alternatives de succès et de revers, de grandeur et d'abaissement, on trouvera souvent dans sa littérature le secret de ces contrastes ; ce sera comme une contre-épreuve qui éclairera et fortifiera la première. Cette vérité est si bien reconnue aujourd'hui que tous les historiens contemporains cherchent dans la littérature du siècle ou du peuple qu'ils étudient un des éléments principaux de leur enquête, et que l'appréciation du mouvement littéraire ne se sépare plus de celui des événements politiques de chaque période. De leur côté, les historiens de la littérature, en plaçant les écrivains et les écrits dans le milieu où ils ont paru, donnent à leur critique plus de largeur et de solidité, et pénètrent plus avant dans le caractère des grands génies et dans l'analyse des chefs-d'œuvre. Les orateurs ne se comprennent pas sans cette explication de l'histoire, et elle est souvent utile même pour les poètes. Souvent d'ailleurs les écrivains s'amènent l'un l'autre, s'expliquent l'un par l'autre, et, pour bien connaître même un chef-d'œuvre isolé, il n'est pas inutile de chercher dans l'histoire littéraire ce qui l'a précédé et ce qui l'a suivi.

L'histoire litteraire sert à juger le présent et à prévoir l'avenir. — Enfin l'histoire littéraire, comme l'histoire politique, permet de tirer du passé une leçon pour le présent et une induction pour l'avenir ; grâce à elle, nous jugeons plus sainement l'époque contemporaine, et nous calculons mieux les chances des âges qui suivront. Elle nous dira dans quelles conditions chaque genre est possible, et nous pourrons estimer ainsi la fortune de ceux qui tentent de le reproduire aujourd'hui. Le poème épique sera donné en propre aux époques de foi naïve, d'enthousiasme et de simplicité ; les siècles de scepticisme, de science et d'activité industrielle et commerciale n'en produiront que des copies savantes et artificielles. On verra qu'il faut à la poésie lyrique quelque sentiment élevé, l'amour de la patrie ou de la gloire, l'ardeur des croyances religieuses, ou tout au moins l'élan de l'homme tourmenté par le doute vers la foi et la vérité, enfin quelque chose qui parte de l'âme et qui soit dégagé des intérêts matériels. On verra pourquoi elle ne naît pas dans certaines nations uniquement occupées du commerce, pourquoi elle croît plus vivace et plus belle au milieu des agitations et des épreuves qu'au sein des jouissances et du calme. On connaîtra enfin les temps qui sont faits surtout pour l'érudition et pour l'histoire, et qui doivent se consoler par ces importantes études de l'absence de genres plus personnels et plus libres.

Divisions de l'histoire de la littérature. — Les considérations qui précèdent montrent les liens étroits qui unissent l'histoire littéraire et l'histoire politique, et quelle est l'influence réciproque des faits sur les idées et des idées sur les faits. Il est donc tout naturel que les divisions de l'histoire de la littérature reproduisent celles de l'histoire générale, et qu'on y dis-

tingue d'abord deux grandes périodes séparées par le triomphe du christianisme : l'antiquité et les temps modernes.

L'antiquité. — L'histoire littéraire de l'antiquité offrirait trois sujets d'étude : la littérature orientale, la littérature grecque et la littérature latine.

Mais, parmi les monuments littéraires de l'Orient, ceux de la Perse, de l'Inde, de la Chine, etc., sont encore du domaine de la pure érudition. Espérons que les travaux des orientalistes donneront à quelques-uns de ces poèmes la popularité qu'ils méritent, et que l'étude de ces œuvres entrera un jour dans le plan d'une éducation complète. Quant au vaste recueil qui contient à la fois la religion, la législation, l'histoire et la poésie des Hébreux, la sainte Bible, comme il est aussi par excellence le livre religieux de toutes les confessions chrétiennes, l'Église en revendique exclusivement l'étude. Cependant la sagesse profonde des Proverbes et de l'Ecclésiaste, la sublime poésie des Psaumes et des livres des Prophètes sont une des sources où ont le plus souvent puisé nos poètes et nos orateurs ; le génie moderne s'est formé sous la triple influence de la Judée, de la Grèce et de Rome : nous aurons donc souvent l'occasion de citer avec admiration ces œuvres inspirées, et de voir de quelle empreinte elles ont marqué non seulement l'éloquence d'un saint Augustin ou d'un saint Basile, d'un Bossuet ou d'un Bourdaloue, mais la poésie d'un Milton et d'un Racine, d'un Lamartine et d'un Klopstock.

Restent deux littératures dont l'histoire est si étendue et si riche en grands noms et en belles œuvres, la littérature grecque, puis, la littérature romaine, fille et, à quelques égards, héritière de la littérature grecque.

Temps modernes. — L'histoire littéraire des temps modernes comprend d'abord une période de transition et d'enfance pendant laquelle se forment les langues et les littératures modernes, de même que tous les éléments de notre société politique s'y élaborent et s'y coordonnent : c'est le moyen âge. Puis les temps modernes proprement dits voient se développer, à partir du XIIIe siècle de l'ère chrétienne, et se fixer plus ou moins rapidement, autant de littératures qu'il y a de nations et de langues distinctes sorties du moyen âge.

Parmi ces littératures, nous étudierons avant tout la littérature française, qui se recommande par tant de titres à notre attention particulière. Mais aujourd'hui moins que jamais il est possible de rester étranger au mouvement littéraire des peuples qui nous entourent, d'ignorer les noms et les œuvres principales de leurs écrivains. Un volume de notre cours d'enseignement sera donc consacré à l'histoire des quatre grandes littératures étrangères : la littérature italienne et la littérature espagnole, qui sont arrivées avant la nôtre à leur plein épanouissement, et par là même ont exercé leur influence sur nos poètes et nos prosateurs; la littérature anglaise et la littérature allemande, plus tardives dans leur essor, longtemps dociles à nos leçons et à nos exemples, puis rentrées en possession de leur originalité propre, et fières de leurs chefs-d'œuvre qui ont à leur tour agi sur la France contemporaine.

Nous commencerons par l'histoire de la littérature grecque, digne ancêtre de toutes les littératures modernes et même de la littérature romaine, brillant et vaste foyer d'où la poésie, l'éloquence, la philosophie, la science se sont répandues sur tous les pays et sur tous les âges.

CHAPITRE II

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA LITTÉRATURE GRECQUE. DIVISIONS PRINCIPALES.

Origine des Grecs. — Les Hellènes, que nous désignons, d'après les Romains, par le nom de Grecs, se croyaient *autochtones*, c'est-à-dire nés du sol même qu'ils habitaient, et ils avaient un grand dédain pour les nations étrangères qu'ils appelaient barbares. La science moderne a pourtant démontré qu'ils sont, comme tous les peuples indo-européens ou *aryens*, originaires du centre de l'Asie : leurs ancêtres faisaient partie de ces grandes migrations qui, des vallées de l'Oxus, se sont répandues dans la Perse, l'Asie Mineure et tout le continent de l'Europe, tandis que d'autres branches descendaient vers les vallées de l'Indus, et s'établissaient dans la presqu'île du Gange. Ainsi les Grecs étaient parents de toutes ces populations asiatiques, avec lesquelles ils soutinrent la lutte fameuse qui remplit toute leur histoire, drame séculaire, dont les événements principaux sont la guerre de Troie et les guerres médiques, et qui a pour dénouement la conquête d'Alexandre.

Langue grecque. — La langue grecque, avec la langue latine, fait partie du système de langues qu'on appelle langues *aryennes* ou *indo-européennes*, et qui comprend cinq autres groupes : le *sanscrit*, le *zend* ou *ancien perse*, le *germain*, le *celtique* et le *slave*. Dès l'origine on y a distingué trois idiomes ou dialectes parlés par trois familles d'Hellènes et portant leur nom, l'*éolien*, le *dorien* et l'*ionien*.

Dialecte éolien — Les *Éoliens* occupèrent primitivement la Thessalie. Après la guerre de Troie, ils émigrèrent dans le pays qu'ils appelèrent *Béotie*, et ils envoyèrent des colonies dans les îles et sur les côtes de la mer Égée. C'est donc dans ce pays que s'est le plus répandu l'éolien. Ce dialecte se rapproche plus que les autres du sanscrit ; il a aussi ,pour les formes et les terminaisons des mots, de grands rapports avec la langue latine. Les poètes de l'île de Lesbos l'ont rendu célèbre.

Dialecte dorien — Les *Doriens* étaient d'abord établis dans la Grèce centrale, dont une partie a gardé le nom de *Doride*. Après la guerre de Troie, ils attaquèrent et conquirent le Péloponèse, et se fixèrent dans la Laconie et la Messénie. Cette invasion est célèbre dans l'histoire sous le nom d'invasion ou retour des Héraclides. Comme les Éoliens, ils envoyèrent des colonies en Asie Mineure, où ils s'établirent sur les côtes de la Carie et dans les îles voisines, Rhodes, Théra, Milos, Cos. Ils eurent aussi des établissements en Thrace, en Crète, en Italie, en Sicile, à Corcyre, dans l'Adriatique. Le dialecte dorien a plus de force et d'ampleur que l'ionien ; il évite les consonnes sifflantes, il aime les sons ouverts, l'*a* y domine, c'est une langue sonore, musicale, mais un peu traînante et empâtée. Nous verrons qu'elle a été adoptée pour une partie importante de la poésie lyrique.

Dialecte ionien. — Les *Ioniens* avec les *Achéens*, que les traditions anciennes, comme les rapports de la langue, rattachent à la même famille, occupèrent d'abord l'Attique, le nord du Péloponèse, une partie de l'île d'Eubée et quelques Cyclades. Chassés du Péloponèse par l'invasion dorienne, ils se retirèrent chez leurs frères de l'Attique, et, de là, une grande partie de cette

population alla s'établir sur les côtes centrales de l'Asie Mineure, dans le pays qui prit alors le nom d'*Ionie* et auquel il faut joindre les îles voisines, telles que Chio et Samos. Les Ioniens eurent aussi des établissements en Sicile et dans la Grande-Grèce.

Le dialecte ionien a pour caractères l'adoucissement des consonnes et de la sonorité des voyelles ; il n'aime pas les aspirations, les contractions ; il recherche les sons coulants et liquides.

Aujourd'hui les grammairiens tendent à distinguer trois variétés dans le dialecte ionien : 1° Le *vieil ionien* ou dialecte épique ou *homérique*, parce que les poèmes d'Homère et d'Hésiode sont les plus importants monuments qui nous en restent ; 2° *l'ionien moderne*, langue du poète Anacréon, de l'historien Hérodote, du médecin Hippocrate ; 3° *le dialecte attique*, qui est devenu, en réalité, par suite de la suprématie littéraire et politique d'Athènes, la langue grecque commune. Celle-ci diffère de l'attique par un petit nombre de formes qui ne sont qu'une altération du véritable et pur attique.

Tous les grands écrivains en prose et en vers de l'époque attique, sauf Hérodote et Hippocrate, ont employé la langue attique. Dans la période suivante, les historiens Polybe, Diodore, Plutarque, le géographe Strabon, le rhéteur Denys d'Halicarnasse se servent de la langue dite *commune*. Mais quelques autres s'efforcent de conserver les formes du dialecte attique pur, et on les appelle pour cette raison *atticistes ;* les principaux sont l'historien Arrien, le rhéteur Lucien, le polygraphe Élien.

Caractères principaux de la littérature grecque. —La Grèce, placée entre l'Asie et l'Europe, unit en elle et tempère les qualités littéraires de l'Orient et celles de l'Occident. Elle a la riche imagination, la sensibilité vive des poètes orientaux ; elle a en même temps la pureté et le goût qui semblent le privilège du génie

occidental. Si on la compare avec la littérature romaine, on trouve chez elle comme caractères distinctifs la vivacité, la passion, la grâce, l'esprit, le sentiment et la poursuite de l'idéal ; elle n'a pas l'ordre, la discipline, la raison, la majesté un peu monotone des Latins. Sa langue riche, souple, agile, ailée comme l'esprit grec, se prête à toutes les hardiesses de la fantaisie et à l'expression de toutes les idées philosophiques, tandis que la langue latine, rigoureuse dans ses règles, forte et ample dans ses périodes, éminemment propre à l'éloquence, repousse les élans de l'imagination et n'a pas de mots pour les spéculations de la métaphysique. La grandeur romaine touchera quelquefois à la solennité et à la froideur ; la vivacité grecque n'échappera pas à la subtilité, à la loquacité, à l'oubli de la dignité et de la mesure, à l'abus de l'esprit, à un amour intempérant de la discussion.

Divisions de la littérature grecque. — Chez les Grecs, plus que chez tous les autres peuples, les divisions de la littérature suivent exactement celles de l'histoire politique. La première période est marquée par un mouvement civilisateur et religieux plutôt que poétique : c'est l'époque où les sociétés se fondent, où les villes se bâtissent, où les lois s'établissent, où les religions locales se fixent avec leurs dogmes, leur culte, leurs ministres, leurs fêtes régulières. Les poètes de cette époque ont avant tout le caractère de prophètes et de législateurs. D'ailleurs, tout est légendaire dans leur histoire : leurs noms, toutes les circonstances de leur existence sont contestés ; les œuvres qu'on leur a longtemps attribuées sont reconnues aujourd'hui apocryphes. Voilà pourquoi cette première période est généralement appelée *période mythique* [1].

1. Du mot grec *muthos*, fable, mythe, légende.

La seconde période embrasse le IXe siècle avant J.-C. et la première moitié du VIIIe. C'est l'âge des grandes entreprises en commun, depuis l'expédition des Argonautes et les guerres de Thèbes, jusqu'à la guerre de Troie et au retour des Héraclides ; c'est aussi l'âge où paraissent les longues compositions poétiques qu'on nomme épopées. A côté de ces poèmes guerriers et historiques dont nous avons conservé deux beaux monuments, se produisent aussi des épopées religieuses et didactiques, destinées à fixer les traditions et les croyances, et à tracer aux hommes les règles d'un art ou les principes de la vie. Cette période s'appelle la *période héroïque* ou *épique*.

La troisième période, qui s'étend du milieu du VIIIe siècle à la fin du VIe (750 à 500), présente un caractère tout différent, et cette fois encore la littérature est l'image fidèle de la société. Les cités s'établissent définitivement, les grandes législations paraissent, les colonies se fondent sur toutes les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire, le commerce est actif, les guerres locales sont nombreuses. Le mouvement ne manque pas non plus dans l'histoire littéraire. La poésie épique avait été le privilège des Ioniens ; la poésie dramatique se concentrera dans Athènes : la poésie de cette époque intermédiaire fleurit partout, sur les deux continents de la Grèce et de l'Asie, dans les îles, sur les côtes de la Grande-Grèce et de la Sicile ; les peuples les plus déshérités, tels que Sparte et Thèbes, ont aussi leurs poètes. De même que les États sont morcelés et vivent dans l'isolement, de même la poésie ne compte plus guère de compositions historiques et de longue haleine ; des passions locales et le plus souvent personnelles l'inspirent, et ces chants vifs et infiniment variés ont en général peu d'étendue : c'est la *période lyrique*.

La quatrième période (de 500 à 300) est la *période at-*

tique, ainsi nommée parce que tous les grands monuments qui la remplissent sont nés à Athènes ou sous l'influence de l'esprit d'Athènes. C'est pendant ces deux siècles féconds que le théâtre, l'histoire, la philosophie, l'éloquence se développent, et presque aussitôt arrivent à leur perfection.

La cinquième période, ou *période alexandrine* (de 300 à 146) voit la prééminence d'Athènes passer à Alexandrie ; tous les écrivains et les savants de cette nouvelle période sont nés à Alexandrie ou y ont vécu ; le nom de cette ville est resté attaché au leur.

La sixième période, ou période *gréco-romaine*, dont le nom indique assez le caractère, s'étend de 146 av. J.-C. jusqu'à 300 de l'ère chrétienne. La Grèce, qui a perdu son indépendance, semble avoir aussi perdu son ancien génie ; seuls, les genres les moins personnels, l'histoire, la philosophie, la rhétorique produisent des œuvres distinguées ou estimables. Heureusement, dans la seconde moitié de cette période, l'inspiration chrétienne vient renouveler les âmes et donne naissance à une nouvelle éloquence, trempée à la fois aux sources du génie oriental et du génie grec.

La septième et dernière période, qui se prolonge jusqu'à la chute de Constantinople (300 à 1453), serait bien pauvre, malgré son étendue, si le commencement n'en était marqué par les grands noms et par les chefs-d'œuvre de l'éloquence des Pères de l'Église. Mais, quoique la *période byzantine* se traîne ensuite, sans produire d'œuvres vraiment remarquables, il faut admirer cette vitalité d'une langue qui, au milieu de l'invasion de tant de peuples barbares de l'Occident et de l'Orient, se maintient presque sans altération, et d'une littérature qui, jusqu'au jour de la conquête ottomane, produit encore des chroniqueurs, des grammairiens et des érudits.

LIVRE PREMIER

PÉRIODE MYTHIQUE ET PÉRIODE HÉROÏQUE

CHAPITRE PREMIER

PÉRIODE MYTHIQUE

Caractères. — Nous avons déjà tracé les caractères de cette époque primitive dont on ne peut déterminer l'étendue. Déjà les anciens avaient vu dans les poètes de ces premiers âges des êtres sacrés, interprètes des dieux, qui tiraient les hommes des forêts et leur apprenaient la vie de société. C'est ce qu'Horace concluait des fables qui entourent les noms et l'existence des Orphée et des Amphion [1]. Ils apprivoisaient les bêtes féroces; les arbres, les rochers étaient sensibles à leurs chants, les murs s'élevaient d'eux-mêmes au son de leur lyre : c'est-à-dire que les hommes, jusque-là dispersés, se sont réunis autour d'eux, ont dépouillé sous leur influence cette férocité qui les rendait semblables aux bêtes, ont bâti des villes et se sont soumis à des lois civiles et religieuses, ont formé enfin ce qu'on appelle des États.

1. *Epître aux Pisons*, vers 391 et suivants, imités par Boileau, *Art poétique*, IV, 133 et suivants.

Marche de la civilisation hellénique. — Ce développement civilisateur a eu d'abord pour siège le nord de la Grèce. C'est au pied du mont Piérus, qui sépare la Macédoine de la Thessalie, que la tradition place la naissance des Muses ; c'est le pays des plus célèbres poètes, Orphée, Musée, Eumolpe, et des descendants d'Eumolpe, les Eumolpides. Puis les habitants de la Piérie se répandent jusque dans la Phocide, la Béotie et l'Attique ; du Piérus les Muses descendent sur le Parnasse, où leur père Apollon a son temple, à Pagase en Thessalie, sur l'Hélicon, sur les rives du Permesse et de l'Ilissus, c'est-à-dire que le mouvement se propage du nord au midi de la Grèce. D'autres noms et d'autres souvenirs se rattachent à la Crète et à Délos, l'île sainte d'Apollon, soit que ces pays doivent leur civilisation au continent de la Grèce, soit qu'ils l'aient reçue de l'Asie Mineure.

Si l'on admet les conclusions de la science moderne, ce serait, en effet, par le Sud aussi bien que par le Nord que se seraient faites les migrations aryennes qui ont donné aux pays helléniques leur population et leur langue ; elles auraient aussi apporté de la haute Asie ces chants sacrés ou *hymnes* qui paraissent avoir été la seule poésie de ces premiers âges et qui ont de nombreux rapports avec ceux des Védas [1], livres sacrés des Hindous. Les hymnes de l'Inde donneraient sans doute de la poésie primitive des Grecs une idée beaucoup plus exacte que le recueil des *Poésies orphiques*, œuvres des poètes alexandrins, composées vraisemblablement dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Sans doute ces poètes avaient recherché dans les sanctuaires de la Grèce quelques-uns de ces chants liturgiques ; mais il est certain qu'ils les ont

1. Un des livres des Védas est le *Sumna*, ou recueil de prières destinées à être chantées. Le mot sanscrit *sumna* (la bonne pensée) est le même que le mot grec *hymnos* (hymne).

singulièrement transformés pour les opposer au christianisme, et qu'ils y ont introduit une morale et des enseignements bien supérieurs à ceux de l'ancienne religion hellénique et même des mystères.

Principaux noms. — Nous sommes réduits pour cette première période à citer des noms qui sont pour la plupart des allégories, et à raconter quelques faits qui semblent légendaires comme les noms eux-mêmes.

Linus. — Linus, dont la fable fait un fils d'Apollon et de la muse Uranie, fut tué, dit-elle, par Hercule qu'il avait vaincu dans une lutte poétique. Il y avait chez les Grecs un chant appelé le *linus*, qui sans doute était d'abord relatif à cet événement ; par suite il eut en général un caractère triste et lugubre. « Uranie, dit le poète Hésiode [1], mit au jour Linus, son très-aimable fils, que tous les mortels chantres et joueurs de cithare pleurent dans les festins et dans les danses ; et c'est Linus qu'ils appellent en commençant et en finissant. »

Le même chant est désigné quelquefois sous le nom de *Elinus* (*ailinos*), ce qui signifie « hélas ! Linus. » Dans une tragédie d'Eschyle, *Agamemnon*, les vieillards d'Argos, déplorant les malheurs de la maison royale, s'écrient à plusieurs reprises : « Dis l'élinus, l'élinus [2], » c'est-à-dire, chante l'hymne funèbre.

Orphée. — Orphée, le plus célèbre des chantres de la Piérie, a aussi une histoire merveilleuse. Il est fils du roi de Thrace Œagre et de la muse Calliope, d'autres disent d'Apollon et de Clio. Il attire à lui, par les accents de sa lyre, les bêtes féroces, les arbres, les

1. Fragment cité par Eustathe. (Ed. Didot, XCIV.)
2. Vers 121, 139, 159. (Ed. Didot.)

rochers ; il suspend le cours des fleuves. Il accompagne les Argonautes à la conquête de la Toison d'or. Il descend aux enfers pour redemander à Pluton sa femme Eurydice ; il fléchit les divinités infernales, mais sa funeste impatience le perd, et l'enfer reprend la proie qu'il lui avait rendue. Alors il pleure nuit et jour son épouse perdue, et les femmes de la Thrace, qu'il a dédaignées, le tuent pendant les fêtes de Bacchus, et jettent sa tête dans l'Hèbre.

Ainsi, d'après la tradition, Orphée est un de ces chantres prêtres qui civilisent les hommes. Il est associé, en cette qualité, à la première grande expédition des Grecs ; il est vainqueur des puissances infernales ; il est le type de l'amour fidèle ; et cette partie de sa légende a été racontée par Virgile en vers admirables [1]. De plus c'est à lui qu'on attribue l'introduction des *mystères*, c'est-à-dire d'une religion moins grossière, réservée à un petit nombre d'initiés. On y enseignait la distinction de l'âme et du corps, l'existence d'une autre vie, après celle de la terre ; on y donnait les préceptes d'une morale plus pure que celle qui avait cours parmi les profanes.

Chants orphiques. — Nous avons, sous le nom de *chants orphiques*, de nombreux poèmes, récits sur l'origine du monde (*cosmogonies*), prescriptions religieuses, codes de morale ; ils ne paraissent pas d'une époque antérieure à l'an 300 avant J.-C. Le nom d'Orphée, si fameux aujourd'hui, n'était pas même connu d'Homère et d'Hésiode ; le poète Ibycus, qui vivait vers 530 avant J.-C., est le premier qui le mentionne. Il est souvent cité à partir de Pisistrate, et il paraît que des poésies orphiques étaient répandues dans la Grèce. On trouve dans un ouvrage sur le *Monde*, faus-

1. *Géorgiques*, liv. IV, v. 453 et suiv.

sement attribué à Aristote[1] le fragment que nous allons citer :

Zeus (Jupiter) est né le premier, Zeus, le maître du tonnerre, est le dernier, Zeus est la tête, Zeus est le milieu; c'est de Zeus que tout s'est formé... Zeus est la base de la terre et du ciel qui porte les astres; Zeus est le souffle des vents; Zeus est l'ardeur du feu infatigable, Zeus est la racine de la mer, Zeus est le soleil et la lune; Zeus est roi, Zeus est le premier principe de toutes choses, le maître du tonnerre; il fait disparaître tous les êtres; puis, de son cœur sacré, il les fait renaître par son action terrible à la lumière joyeuse.

Un Père de l'Église, saint Justin le martyr, cite un autre hymne qui a un véritable cachet d'antiquité. Il l'attribue à Orphée qu'il appelle « le premier docteur du polythéisme » et il le présente comme un enseignement mystique donné par lui à son fils Musée et à ses autres disciples :

Je parlerai pour qui a le droit de m'entendre; mais fermez la porte aux profanes, à tous indistinctement; et toi, écoute, fils de la lune à la brillante lumière, Musée; car je dirai la vérité, et ne laisse jamais, pendant ta vie, les leçons qui ont déjà éclairé ton âme s'effacer de ta mémoire. Tourne tes regards vers la raison divine, attache-toi à elle, tends-lui le vase intelligent de ton cœur, marche fermement dans le sentier, et fixe tes yeux sur le seul souverain du monde. Il est unique, né de lui-même; lui seul a tout produit, tout façonné. Il circule au milieu de toutes ses créatures, et aucun des mortels ne l'aperçoit; lui au contraire il les voit tous. C'est lui qui, après les biens, donne les maux aux mortels, et la guerre qui glace d'effroi, et les douleurs qui arrachent des larmes. Il n'est pas d'autre roi que ce grand roi. Je ne le vois pas, car une nuée l'enveloppe de toutes parts. Et tous les mortels ont dans les yeux des pupilles mortelles; ils sont impuissants à voir Jupiter qui gouverne tout. Car le dieu est assis sur un trône

1. Ch. VII.

d'or, dans le ciel d'airain; ses pieds posent sur la terre, sa main droite est étendue de toutes parts jusqu'aux limites de l'Océan; devant lui tremblent les hautes montagnes, et les fleuves, et les abîmes écumants de la mer azurée.

Musée. — Musée à qui, dit-on, Orphée adressait cette belle définition de la divinité, est, comme lui, ignoré des anciens poètes de la Grèce. Son nom veut dire «l'homme inspiré des Muses»; ce n'est peut être qu'un symbole. Il se rapporte surtout aux mystères d'Éleusis. Les Athéniens faisaient remonter jusqu'à lui l'origine du culte sacré de Démêter (Cérès), qui a fait la célébrité de ce bourg de l'Attique.

Eumolpe. — Nous avons déjà cité l'aède thrace Eumolpe, qui avait pour père Neptune et pour mère Chioné, la fille du vent du Nord. Ce nom, qui signifie « le bon chantre » est encore allégorique. On donnait ce chantre pour l'ancêtre des Eumolpides, famille sacerdotale d'Éleusis, chargée, dès les premiers temps, des plus importantes fonctions du culte de Cérès.

Chrysothémis. Olen. — Citons encore le chantre crétois Chrysothémis, qui vint s'établir à Delphes et qui est l'auteur de l'hymne en l'honneur d'Apollon pythien, et Olen, chantre lycien de Délos, qui est cité par Hérodote[1]. L'historien lui attribue un hymne en l'honneur de deux vierges célèbres de Délos, Argé et Opis, arrivées dans le pays en compagnie d'Apollon et de Diane. Il ajoute : « C'est cet Olen qui, étant venu de Lycie à Délos, a composé aussi les autres anciens hymnes qui se chantent dans cette île. »

Amphion. — On a encore moins de renseignements sur Amphion, célèbre par les vers d'Horace : « On a dit

1. Livre IV. 35.

aussi d'Amphion, fondateur des remparts de Thèbes, qu'il faisait mouvoir les pierres au son de sa lyre et par ses paroles harmonieuses les menait où il voulait [1]. » D'après les anciennes traditions, il était issu des premiers rois du pays, et il avait reçu d'Apollon le don de la poésie.

Chants populaires de la Grèce. Le linus. — Voilà tout ce qu'on peut recueillir de moins incertain sur les chantres de l'époque mythique. Outre le *linus* ou hymne de douleur, on fait remonter jusqu'à eux trois autres chants, populaires chez les Grecs, l'hymne nuptial, ou chant d'hyménée, le *thrène* (lamentation) ou chant des funérailles, et le *péan*, chant de victoire, consacré d'abord exclusivement aux louanges d'Apollon, puis à celles de tout autre dieu. Nous trouvons dans Homère des preuves de l'antique existence de ces trois formes de chants populaires.

Le chant d'hyménée. — Dans la description des sujets représentés sur le bouclier d'Achille, le poète raconte une fête nuptiale. Les jeunes mariées sont promenées par la ville, au milieu de danses et des accents des flûtes et des instruments à cordes. « L'hyménée retentit avec force [2] », dit Homère. Le même détail, les mêmes expressions se lisent dans la description du bouclier d'Hercule attribuée à Hésiode [3]. Un poète latin, Catulle, nous a conservé des épithalames ou chants de noces. Dans le premier [4] paraît à tous moments ce refrain : *O Hyménée Hymen, Hymen ô Hyménée*, ou encore : *Io Hymen Hyménée io. Io Hymen Hyménée*. Dans le second la formule est légèrement

1. *Epître aux Pisons*, v. 414-416.
2. *Iliad.*, XVIII, 493.
3. Vers 274.
4. Sur les noces de Julia et de Manlius. *Carm*. LXI.

modifiée : *Hymen ô Hyménée, arrive Hymen ô Hyménée*[1]. Il est certain que le poète n'a pas inventé ces formes et qu'elles remontent à une haute antiquité ; peut-être même ce refrain était-il primitivement toute la chanson.

Le thrène. — Le *thrène* n'est pas moins ancien ; les Troyens le chantent dans les funérailles d'Hector :

> Lorsqu'ils l'eurent porté dans sa fameuse demeure, ensuite ils l'étendirent sur un lit bien tourné, et mirent près de lui des chantres qui commencèrent les thrènes : ceux-ci faisaient entendre leurs chants plaintifs et funèbres ; et les femmes répondaient par leurs gémissements [2].

Le même usage est attesté par les tragédies des *Perses* et des *Sept Chefs*, où nous trouvons le thrène dans toute son étendue.

Le péan. — Le *péan* a sa place aussi dans l'Iliade, non plus comme un hymne en l'honneur d'Apollon, le dieu vainqueur, mais comme un simple chant d'allégresse. Quand Achille a tué Hector, il dit aux Grecs qui l'entourent : « Chantons le *péan*[3]. » Le même mot est employé par Eschyle [4] pour le chant qui doit fêter le retour d'Agamemnon et la rentrée d'Oreste à Argos. Enfin c'est un péan que, suivant le même poète, entonnent les Grecs à Salamine, au moment où ils engagent la bataille [5].

Ces témoignages empruntés en grande partie à Homère nous conduisent directement à la seconde période de l'histoire littéraire de la Grèce, à la *période épique*.

1. Chant nuptial. *Carm.*, LXII.
2. *Iliad.*, XXIV, v. 719 et suiv.
3. *Ibid.* XXII, v. 391.
4. *Agamemnon*, v. 146.
5. *Les Perses*, v. 393.

CHAPITRE II

PÉRIODE ÉPIQUE

HOMÈRE.

I. Question de l'origine et de l'unité des poèmes homériques.

Caractères de cette période. — Cette période qui ne présente pas encore pour la biographie et les œuvres des poètes les caractères d'une pleine certitude historique, est par la grandeur et la renommée de ces œuvres une des plus importantes de la littérature grecque. Il n'est pas de nom plus fameux que celui d'Homère, de poèmes plus célèbres que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ; il n'en est pas qui aient plus fortement agi sur le cœur et sur l'imagination des hommes, et qui aient exercé plus d'influence non seulement sur l'antiquité grecque et romaine, mais sur toute la littérature moderne.

Le nom d'Hésiode, beaucoup moins éclatant, ses œuvres, moins attrayantes et plus sévères, ont aussi leur importance dans l'histoire des croyances humaines et des premiers travaux de la société. La place considérable que nous donnerons dans le plan de notre histoire aux monuments de cette seconde période est donc d'avance pleinement justifiée.

Les aèdes épiques. — Les longs récits de combats, de voyages, mêlés de merveilleux, que nous avons

définis dans un volume précédent de ce cours [1], et qui ont gardé depuis les Grecs le nom d'*épopées*, avaient-ils été précédés d'autres récits historiques plus courts? Avant les chefs-d'œuvre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, avant les autres poèmes perdus qui ont pris naissance à côté de ces deux-là, avait-on déjà raconté et chanté (car alors le récit était un chant accompagné des sons de la lyre) les exploits des héros de la Grèce?

La lecture seule des œuvres homériques semble le prouver : nous y rencontrons des hommes qui jouent dans les festins et dans les fêtes des temps héroïques le même rôle que les troubadours et les trouvères du moyen âge à la cour des princes et dans les châteaux des seigneurs, et les récits de ces chantres ressemblent fort à nos chansons de gestes et à nos romans d'aventures. Tel était peut-être ce chantre de Thrace, Thamyris, que les Muses ont frappé de cécité parce qu'il s'était vanté de les vaincre, et qui a perdu le don des chants et le talent de jouer de la cithare [2]. Mais s'il peut être rattaché à la période mythique et considéré comme un de ces chantres d'hymnes religieux dont nous avons parlé plus haut, il n'en est pas ainsi de Phémius que les poursuivants de Pénélope forçaient de chanter à leur table dans le palais d'Ulysse [3].

Nous voyons qu'il prend pour sujet le retour des Grecs, « retour lamentable que Minerve leur a infligé au sortir de Troie. » Mais, des appartements supérieurs, Pénélope a entendu ces chants qui raniment sa douleur. Elle descend l'escalier et, s'arrêtant sur le seuil, à la porte de la salle du banquet, elle adresse en pleurant ces paroles au chanteur :

1. *Principes de composition et de style.* Page 371.
2. *Iliade*, II, 595.
3. *Odyssée*, I, 154. *ibid.* v. 325 et suiv.

Phémius, tu connais bien d'autres récits, aventures de héros et de dieux, qui divertissent les mortels et que répètent les chanteurs. Choisis un de ces récits pour le chanter à cette table, et que ceux-ci boivent le vin en silence. Mais arrête ce triste chant qui sans cesse dans mon sein déchire mon cœur; car c'est moi surtout qu'a frappée une douleur inconsolable: celui que je pleure est si grand! si présent est le souvenir de celui dont la gloire s'est répandue dans l'Hellade et jusqu'au milieu d'Argos!

Nous retrouvons Phémius au moment où Ulysse fait justice des poursuivants de Pénélope[1]. Le roi excepte de sa vengeance le chantre mélodieux que les dieux inspirent, et qui, d'ailleurs, comme il le rappelle, n'a jamais chanté que par contrainte dans les festins des prétendants.

L'*Odyssée* nous fait connaître un autre de ces favoris des dieux, qui, lui aussi, prend pour sujets de ses chants les combats et les aventures des héros contemporains; c'est Démodocus, le chantre des Phéaciens, aveugle comme Thamyris, mais non, comme lui, privé de la poésie. Il paraît dans le festin que le roi Alcinoüs donne en l'honneur de son hôte inconnu. On le fait asseoir sur un riche siège, on l'appuie contre une colonne, on suspend sa lyre au-dessus de sa tête, puis on place devant lui une corbeille et une coupe. Quand le repas est achevé, il prend une lyre et raconte la querelle d'Ulysse et d'Achille dans le superbe repas des dieux. Pendant que Démodocus chante, Ulysse se couvre la tête de son manteau et verse des larmes[2]. Dans un autre festin, c'est Ulysse lui-même qui désigne au chanteur comme sujet l'épisode du cheval de Troie[3].

1. Ch. XXII v. 330 et suiv.
2. *Odyssée*, VIII, v. 62-92.
3. *Id. ibid.* v. 487.

Partout d'ailleurs, dans l'*Odyssée* et l'*Iliade*, les chants héroïques figurent comme une des habitudes de la vie. Achille, retiré dans sa tente, se console en chantant les exploits des guerriers[1]. Hélène songe avec confusion au jugement de la postérité, et aux chants qui raconteront les fautes de Pâris et les siennes[2]. Quand Agamemnon part pour Troie, c'est à un chantre dévoué qu'il a confié la garde de Clytemnestre, et, pour accomplir ses coupables desseins, Egisthe doit commencer par éloigner l'homme dont les nobles chants défendent contre les mauvaises passions le cœur de la jeune femme[3]. Car les chantres ont une sorte de ministère sacré : en flétrissant le crime, en célébrant la vertu, ils sont de véritables gardiens de la morale. C'est ce que prouve encore la fin de l'*Odyssée*. Les âmes des prétendants égorgés par Ulysse arrivent aux enfers, conduites par Mercure. Agamemnon les interroge, et, lorsqu'il apprend la noble conduite de Pénélope, il compare les chants gracieux que les immortels inspireront aux hommes pour célébrer sa gloire aux chants pleins d'horreur qui transmettront la mémoire des crimes de la fille de Tyndare[4].

Ailleurs encore, dans les poèmes homériques, il est fait mention de ces chants historiques, et la critique a le droit d'en conclure que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été précédées d'œuvres moins étendues qui ont servi de préparation et comme de thème à ces poèmes.

Unité des poèmes homériques. — Les rhapsodes. — Les diascévastes. — Opinions de Vico et de

1. *Iliade*, IX, 189.
2. *Iliade*, VI, 357.
3. *Odyssée*, III, 267.
4. *Odyssée*, XXIV, 188 et suiv.

Wolf. — Ces préliminaires nous conduisent directement à une question souvent débattue depuis près de deux siècles : l'unité des poèmes homériques et l'existence d'Homère. Le premier, un célèbre historien et savant italien, Vico, dont les ouvrages appartiennent à la première moitié du XVIIIe siècle [1], a nié la réalité historique d'Homère et exprimé l'idée que l'*Iliade* et l'*Odyssée* étaient formées de la réunion de poésies d'origines diverses. Mais cette opinion a été développée surtout par un célèbre érudit allemand, Frédéric Wolf [2], dont les études critiques sur les poèmes d'Homère, écrites en latin [3] et publiées en 1795, produisirent une grande sensation et soulevèrent les plus vives critiques. Exposons rapidement les principaux arguments de Wolf et les réponses qu'on lui a faites.

Un de ces arguments est indépendant du fond même des poèmes, et tout entier emprunté à l'histoire. Pendant plusieurs siècles, jusqu'à l'époque où commence la poésie dramatique, c'est-à-dire jusqu'aux guerres médiques, il y eut en Grèce des écoles de chanteurs qui s'exerçaient à apprendre par cœur des récits en vers et qui allaient ensuite les déclamer de ville en ville. On les nommait *rhapsodes*, c'est-à-dire, *chanteurs de vers cousus*, parce que le plus souvent ces chanteurs prenaient de côté et d'autre des morceaux détachés qu'ils liaient ensemble par quelques vers de leur composition. Parmi ces rhapsodes, les plus célèbres étaient les *rhapsodes homérides* qui avaient le privilège de chanter les poèmes d'Homère. Ils formaient une école dont le siège était l'île de Chio ; ils se donnaient comme descendants d'Homère, comme seuls dépositaires de ses œuvres, et ils en

1. Il est né à Naples en 1668, il est mort en 1744.
2. 1759-1824.
3. *Prolegomena ad Homerum.*

récitaient dans les fêtes de la Grèce certaines parties détachées qu'ils choisissaient suivant leur caprice ou suivant le désir des auditeurs, sans s'astreindre à l'ordre régulier des événements. Souvent même, ces récitations chantées devenaient de véritables représentations dramatiques ; car plusieurs rhapsodes se partageaient une scène, et, quand le poète fait parler deux ou trois personnages, par exemple, dans la fameuse querelle qui forme le début de l'*Iliade*, chaque rhapsode prenait un rôle : celui-ci était Achille, celui-là Agamemnon ; un troisième récitait le discours conciliant du vieux Nestor.

Dans ces récitations capricieuses le législateur Solon introduisit le premier un certain ordre. Les rhapsodes homérides paraissaient dans les brillantes fêtes qui se célèbraient tous les cinq ans à Athènes en l'honneur de Minerve ou Athéné, suprême protectrice de la ville, et qui s'appelaient les *grandes Panathénées*. Solon prescrivit aux rhapsodes, dans la récitation des chants d'Homère, une marche régulière, conforme à la suite même des événements. Après lui, Pisistrate et son fils Hipparque chargèrent des hommes choisis parmi les plus instruits et les plus habiles de rechercher tous ces chants dispersés, de les écrire sous la dictée des rhapsodes et de reconstruire l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ces hommes qu'on appela les *diascévastes* (ordonnateurs) donnèrent ainsi la première édition complète de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. On a mis dans la bouche de Pisistrate, deux vers où il célèbre justement son œuvre : « C'est moi qui ai rassemblé les chants d'Homère, auparavant dispersés. »

Après ce grand travail, les éditeurs suivants, ou diorthuntes (correcteurs), n'eurent à réformer que certains détails, à rejeter des vers *interpolés*, c'est-à-dire introduits après coup, à modifier la place de quelques vers, à rectifier l'orthographe de quelques mots. Beau-

coup plus tard, des grammairiens d'Alexandrie donnèrent une nouvelle édition critique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et, pour la première fois, ils divisèrent ces poèmes en vingt-quatre chants. Le plus habile de ces érudits est Aristarque, né en 160 avant J.-C. dans l'île de Samothrace, et précepteur des enfants du roi d'Égypte, Polémée Philométor. Ses corrections et ses commentaires, qui sont perdus, étaient si estimés, que son nom est devenu synonyme de bon et sage critique ; être un Aristarque, c'est réunir toutes les qualités nécessaires à ce genre d'érudition.

De cette recomposition successive des poèmes d'Homère Wolf et son école concluent qu'il n'y a pas eu d'unité primitive, et à ce premier argument ils en ajoutent qu'ils tirent de l'étude même de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ils signalent quelques différences dans la langue et le mélange de plusieurs dialectes. Mais, nous l'avons vu, la langue générale des Grecs ne s'est fixée que tardivement ; les dialectes, par suite des rapports entre les différentes tribus helléniques, se sont en partie mêlés. Ce qui peut étonner, ce n'est pas qu'il se rencontre dans la langue d'Homère quelque diversité de formes, c'est que ces nuances soient si peu sensibles, et qu'il faille une étude attentive pour les distinguer. On allègue encore la longueur de certains épisodes qui troublent la proportion des poèmes, et font perdre de vue le sujet principal : c'est là, dit-on, la preuve d'une composition factice et de l'absence d'une primitive unité. Mais ne peut-on répondre que l'amour des récits et des contes est le caractère même de l'enfance des sociétés, que nos vieux romans de chevalerie sont pleins de digressions, et qu'il ne faut pas demander à un génie instinctif, comme celui d'Homère, la construction habile, l'art raffiné d'un poète savant, tel que Virgile ?

On signale encore quelques répétitions, quelques

oublis : il arrive qu'un guerrier dont la mort a été annoncée reparaît dans un autre chant. Ces inadvertances sont excusables dans un ouvrage aussi long ; elles le seraient plus encore, si l'on admettait, avec plus d'un savant, que l'écriture n'était pas connue au temps d'Homère, et que ces poèmes ont été composés de mémoire et confiés au souvenir des rhapsodes homérides. Il est certain, tout au moins, que l'écriture était alors d'un très rare usage, et qu'il a été facile aux disciples d'Homère de confisquer à leur profit ses ouvrages, de se réserver le privilège de les faire connaître par des récitations partielles, au gré de leur fantaisie ou de leur intérêt, et de briser pour de longues années l'unité primitive des poèmes. On s'expliquerait ainsi sans peine quelques dissonances, quelque confusion, quelques altérations même dues à cette longue suite d'interprètes, et l'on ne serait pas surpris que les éditeurs du v[e] siècle et ceux du II[e] n'aient pu réussir à tout effacer.

Une autre explication est encore possible : l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* aurait emprunté les matériaux de ses poèmes aux chants antérieurs des Phémius et des Démodocus : la réunion de ces récits primitifs, tantôt reproduits presque textuellement, tantôt amplifiés et transformés par le poète, aurait formé ces vastes compositions, sans faire disparaître toutes les traces de ces origines diverses.

Jamais celui qui aura lu d'ensemble les deux poèmes ne reconnaîtra dans ces récits la juxtaposition incohérente et presque fortuite de chants de toute origine ; il verra partout la main d'un poète supérieur, qui a réuni et ordonné les faits, combiné, tracé et développé les caractères, calculé l'intrigue, préparé le dénouement ; qui a créé enfin, dans le vrai sens de la création poétique. Une courte analyse de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* suffira pour le démontrer.

Analyse de l'Iliade. — Le sujet de l'*Iliade* est la colère d'Achille. Ce héros, dont la valeur redoutable fait presque toute la force des Grecs, a été dépouillé par Agamemnon de sa captive Briséis. Il obéit à la volonté, même injuste, du chef suprême de l'expédition ; mais il cesse de prendre part aux combats, et aussitôt les deux partis ressentent les effets de sa colère. Les Grecs, qui tenaient les Troyens renfermés derrière leurs remparts, sont repoussés dans un combat ; les assiégés se répandent dans la plaine et forcent les assiégeants à se replier dans leur camp, derrière leurs navires, qui, établis sur le rivage, leur servent de demeures, à creuser même à la hâte un fossé et à élever un mur. Une trêve de quelques heures est conclue pour ensevelir les morts.

Un nouveau combat est plus funeste encore aux Grecs, qui sont poursuivis par Hector jusqu'à leurs fossés et qui voient le vainqueur s'établir, à la nuit, au pied de leur mur improvisé. Les chefs tiennent conseil et envoient le loyal Ajax, l'insinuant Ulysse, et Phénix, le vieux gouverneur d'Achille, pour supplier le héros, dont le cœur reste inflexible.

La bataille recommence au lever du soleil ; les chefs les plus braves, Diomède, Ulysse, Machaon, Eurypile sont blessés et hors de combat. Malgré lui, Achille est ému, il envoie son ami Patrocle voir ce qui se passe, mais là s'arrête son intervention. Cependant Hector brise une porte du camp, et poursuit les Grecs jusque dans leurs vaisseaux ; ce n'est plus dans la plaine, c'est dans le camp même que l'on combat. La valeur des vaincus et les artifices de Junon qui les protège prolongent la lutte, et, un instant, la rendent incertaine ; mais enfin le désastre est complet et les vaisseaux des Grecs sont menacés du feu. Patrocle supplie Achille de lui permettre de combattre. Achille, à la vue des flammes qu'Hector a lancées sur le

vaisseau de Protésilas, cède aux prières de son ami, il lui confie ses armes et lui recommande de se borner à chasser les Troyens loin des vaisseaux. Mais Patrocle, dépouillé de son armure par Apollon, blessé par Euphorbe, est tué par Hector; il tombe aux pieds de son vainqueur, et une bataille furieuse s'engage autour de son cadavre. Achille est instruit par Antiloque du malheur de son ami; alors sa colère éclate plus terrible que jamais, mais, cette fois, elle se tourne contre les Troyens. Privé de ses armes, il ne peut combattre; mais il s'élance au bord du fossé, et trois fois pousse un grand cri. Cette apparition soudaine, ce cri connu et redouté, jettent l'épouvante parmi les Troyens : ils s'enfuient en désordre; le corps de Patrocle est délivré, porté dans le camp d'Achille et déposé sur un lit funèbre.

Achille a maintenant le devoir de venger son ami. Tandis que, sur la prière de sa mère Thétis, Vulcain lui forge de nouvelles armes, il convoque l'assemblée des Grecs, il se réconcilie avec Agamemnon, et se hâte de courir au combat.

Ces derniers engagements sont terribles, les dieux eux-mêmes, avec la permission de Jupiter, y prennent part pour attaquer ou pour soutenir la Grèce. Achille promène partout le carnage; le Scamandre, le Xanthe et le Simoïs, gonflés par les cadavres qu'il y précipite, ne peuvent l'arrêter. Tout se disperse : Hector seul reste dans la plaine; il veut fuir à son tour, mais Achille l'atteint et satisfait sa vengeance. Alors il célèbre les funérailles de Patrocle, puis, après cette journée de deuil et de jeux funèbres donnés autour du tombeau de son ami, il s'acharne encore après sa victime qu'il traîne autour des murs de Troie, sous les yeux de la mère et de la femme du héros. Mais une dernière scène adoucit pour nous l'horreur de ces tableaux : touché par les prières du vieux

Priam, Achille rend au malheureux père le corps de son fils, et le poème finit par les funérailles de celui qui avait été le plus vaillant et le plus sûr défenseur de son pays.

Cette sèche analyse ne permet pas d'apprécier la grâce touchante et la grandeur de certaines scènes, telles que les adieux d'Andromaque et d'Hector, ou les prières de Priam aux pieds d'Achille ; elle ne fait pas juger de tant de beaux caractères, si fermement tracés, si bien suivis, que nous apprécierons dans une autre partie de cette étude ; mais elle prouve au moins que l'auteur a eu un plan et que l'ouvrage est composé. Un critique du dernier siècle, souvent faible quand il parle des anciens, a été bien inspiré en montrant l'intérêt progressif du poème, et tout lecteur sans prévention éprouve les sentiments que Laharpe exprime avec une émotion communicative [1].

Je voyais avec regret, je l'avoue, que les combats allaient recommencer après l'ambassade des Grecs, et je me disais qu'il était bien difficile que le poète fît autre chose que de se ressembler en travaillant toujours sur un même fond. Mais quand je le vis tout à coup devenir supérieur à lui-même dans le onzième chant et dans les suivants, s'élever d'un essor rapide à une hauteur qui semblait s'accroître sans cesse, donner à son action une face nouvelle, substituer à quelques combats particuliers le choc épouvantable de deux grandes masses précipitées l'une sur l'autre par les héros qui les commandent et les dieux qui les animent, balancer longtemps avec un art inconcevable une victoire que les décrets de Jupiter ont promise à la valeur d'Hector ; alors la verve du poète me parut embrasée de tout le feu des deux armées ; ce que j'avais vu jusque-là, et ce que je lisais, me rappelait l'idée d'un incendie qui, après avoir consumé quelques édifices, aurait pu s'éteindre faute d'aliments, et qui, ranimé par un vent terrible, aurait mis en

1. *Cours de littérature*. Première partie, livre I, ch. IV.

un moment toute une ville en flammes. Je suivais, sans pouvoir respirer, le poète qui m'entraînait avec lui; j'étais sur le champ de bataille; je voyais les Grecs pressés entre les retranchements qu'ils avaient construits et les vaisseaux qui étaient leur dernier asile; les Troyens se précipitant en foule pour forcer cette barrière, Sarpédon arrachant un des créneaux de la muraille, Hector lançant un rocher énorme contre les portes qui la fermaient, les faisant voler en éclats, et demandant à grands cris une torche pour embraser les vaisseaux; presque tous les chefs de la Grèce, Agamemnon, Ulysse, Diomède, Eurypyle, Machaon, blessés et hors de combat; le seul Ajax, le dernier rempart des Grecs, les couvrant de sa valeur et de son bouclier, accablé de fatigue, trempé de sueur, poussé jusque sur son vaisseau, et repoussant toujours l'ennemi vainqueur; enfin la flamme s'élevant de la flotte embrasée, et dans ce moment cette grande et imposante figure d'Achille monté sur la poupe de son navire, et regardant avec une joie tranquille et cruelle ce signal que Jupiter avait promis et qu'attendait sa vengeance. Je m'arrêtai comme malgré moi pour me livrer à la contemplation du vaste génie qui avait construit cette machine et qui, dans l'instant où je le croyais épuisé, avait pu ainsi s'agrandir à mes yeux; j'éprouvais une sorte de ravissement inexprimable, je crus avoir connu pour la première fois ce qu'était Homère, j'avais un plaisir secret et indicible à sentir que mon admiration était égale à son génie et à sa renommée, que ce n'était pas en vain que trente siècles avaient consacré son nom, et c'était pour moi une double jouissance de trouver un homme si grand et tous les autres si justes.

Analyse de l'Odyssée. — L'analyse de l'*Odyssée* est plus concluante encore que celle de l'*Iliade* en faveur de l'art savant du poète et de l'unité de sa composition. C'est une œuvre complexe, habilement calculée, dans laquelle l'intrigue se croise souvent, et où, jusqu'à la fin, le dénouement reste suspendu. Ulysse, ses voyages, ses malheurs, son retour, ses combats et sa victoire, tel est le sujet du poème; mais ici tous les événements ne se déroulent pas dans l'ordre histo-

rique. Le poète nous transporte d'abord à Ithaque, dans la pauvre île si chère à Ulysse, dans sa demeure, où Pénélope pleure sa longue absence et déjoue par un touchant artifice les instances de ses prétendants, où son fils Télémaque essaie en vain de défendre contre leur insolente avidité le patrimoine qu'ils mettent au pillage. Minerve, sous les traits du marchand phéacien Mentès, affermit le courage du jeune homme, le décide à convoquer l'assemblée des Ithaciens, et à aller demander à Nestor et à Ménélas des nouvelles de son père. Pendant ce temps, Ulysse est retenu par Calypso dans l'île d'Ogygie ; mais enfin Jupiter a pitié de lui : le héros part sur un radeau qu'il a construit lui-même, et, malgré une tempête que Neptune soulève contre lui et qui brise son esquif, il aborde à la nage sur le rivage de l'île des Phéaciens. Nausicaa, la fille du roi Alcinoüs, le recueille dans sa détresse, le conduit à la ville, et l'engage à se présenter au palais de son père. Reçu avec bonté, Ulysse, qui d'abord ne s'est pas fait connaître, révèle son nom et raconte ses aventures depuis le départ de Troie, le séjour au pays des Lotophages, et l'antre de Polyphème, et la punition qu'il inflige au monstre, et l'outre d'Eole, et la cruauté des Lestrygons, et les enchantements de Circé, et l'évocation des ombres au pays des Cimmériens, et les séductions des Sirènes, et les écueils de Charybde et de Scylla, et l'arrivée chez Calypso. Ce récit, qui remplit quatre chants, nous fait connaître toute l'histoire du héros depuis la fin de la guerre. Puis ses aventures se continuent par le retour à Ithaque, où l'a ramené un vaisseau phéacien, par le séjour chez Eumée jusqu'à l'arrivée de Télémaque qui vient de quitter Sparte, par la reconnaissance du père et du fils, suivie de celle du vieux chien Argus, qui meurt après avoir revu son maître, et de la fidèle Euryclée, par la scène de l'arc que seul Ulysse réussit à

tendre, et qu'il tourne contre les prétendants. Enfin, nous arrivons au dénouement; mais il faut encore qu'Ulysse convainque Pénélope de son retour, qu'il se fasse reconnaître de son père Laërte, et qu'il combatte, avec l'aide de Minerve, les familles et les amis des prétendants armés pour les venger. Ce dernier incident complète le récit et achève de satisfaire la curiosité du lecteur.

C'est là certes un poème fortement lié, et l'on ne saurait contester que la main de l'ouvrier paraît dans l'œuvre. La question de l'unité de chacune des deux compositions nous semble donc résolue dans un sens conforme à la pensée et à l'admiration de toute l'antiquité et des plus habiles d'entre les modernes.

Comparaison entre l'Iliade et l'Odyssée. — Les deux poèmes sont-ils l'œuvre d'un seul poète? — Mais on a posé encore un autre problème. Faut-il laisser à un seul poète la gloire d'avoir créé l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ou faut-il admettre deux Homère ?

Voici sur quels arguments s'appuie la seconde opinion.

La composition de l'*Odyssée* est beaucoup plus savante que celle de l'*Iliade* ; notre analyse a déjà fait ressortir cette différence.

Bien qu'on rencontre dans les deux poèmes plus d'une expression qui appartient à différents dialectes, l'éolien domine dans l'*Iliade*, et l'ionien dans l'*Odyssée*.

Le poète de l'*Iliade* a une connaissance très exacte des côtes de l'Asie Mineure, de la mer Egée, et de toute la plaine où s'élevait Troie ; il décrit vaguement la Grèce.

Le poète de l'*Odyssée* connaît le Péloponèse, il a visité la Grèce centrale, il décrit avec précision les côtes occidentales et surtout les îles Ioniennes, dont Ithaque fait partie. Il y a d'ailleurs dans la géogra-

phie de ce poème une partie presque fantastique, par exemple les îles d'Éole, de Calypso et de Circé, le fleuve Océanus qui entoure le disque de la terre, le pays des Cimmériens situé au delà de ces limites. La Sicile est très imparfaitement connue ; l'auteur confond les écueils de Charybde et de Scylla avec les roches Cyanées qui entourent l'entrée de la mer Noire.

La différence la plus frappante est celle de la société et des mœurs dans les deux poèmes.

L'*Odyssée* nous retrace une vie plus élégante, des sentiments plus délicats, un luxe plus grand dans les demeures, dans les ameublements, dans les repas. Le commerce devient actif et honoré ; le trafic maritime s'étend jusqu'à la Crète, la Phénicie et l'Egypte. Dans le gouvernement aussi, une place plus grande est accordée au peuple : on le convoque en assemblée dans les circonstances graves, il vote l'impôt ; c'est sur lui que s'appuie Télémaque contre les petits princes d'Ithaque et des villes voisines qui l'insultent et dévorent son patrimoine. L'idéal du bon roi, tel que le dépeint Ulysse, c'est celui « d'un homme semblable aux dieux qui, chef d'un peuple nombreux et fort, maintient la bonne justice. La terre fertile porte du blé et de l'orge ; les arbres sont chargés de fruits ; les brebis vigoureuses enfantent ; la mer donne des poissons ; tout prospère sous sa prudente conduite, et les peuples sont heureux par lui. » Mais déjà, dans l'*Iliade*, le bon roi est nommé « le pasteur des peuples », déjà une de ses principales fonctions est de rendre la justice ; quelquefois aussi l'armée toute entière est convoquée, par exemple, au second chant de l'*Iliade*, quand Agamemnon, pour éprouver les dispositions du peuple, propose la retraite. On pourrait donc dire qu'entre l'*Iliade* et l'*Odyssée* il y a la différence des deux sujets mêmes ; car l'un nous représente des combats et la vie

des camps, l'autre nous transporte au milieu de scènes pacifiques, dans des villes où florissent la paix et le commerce.

Par la date de la composition, comme par celle des événements racontés, l'*Iliade* a sans doute précédé l'*Odyssée.* Rien n'empêche de supposer que le poète a voyagé dans l'intervalle, qu'il a visité les villes de la Grèce, et que les caractères du nouveau poème reflètent celui du poète, plus expérimenté, plus mûr, et inspiré par d'autres tableaux. L'*Iliade* appartiendrait à sa jeunesse brillante, l'*Odyssée* à sa mâle et verte vieillesse. D'ailleurs, si l'on admet que les deux poèmes sont l'œuvre de deux poètes distincts, il restera toujours à expliquer cette apparition de deux grands poètes épiques dans un même siècle : s'il est merveilleux qu'il se soit rencontré un génie comme Homère, il le serait encore plus qu'il en eût existé deux [1].

Epoque et vie d'Homère. — Sur l'époque même et sur la vie d'Homère, nous sommes réduits à des conjectures. L'historien Hérodote estime qu'il a vécu quatre cents ans avant lui, [2] c'est-à-dire vers 900 avant Jésus Christ. Entre les sept villes qui réclamaient l'honneur d'être sa patrie, deux ont des titres sérieux à le proclamer leur concitoyen, et toutes deux appartiennent à l'Ionie; c'est Smyrne et Chio. On pense qu'il a fait à Chio un long séjour ; le poète Simonide l'appelle « l'homme de Chio » ; c'est dans l'île de

1. Nous avons adopté dans l'examen de cette question encore débattue les conclusions de notre ancien maître M. Havet, dans sa thèse *De homericorum poematum origine et unitate*. Paris, 1843. M. Jules Girard, dans une très belle et très intéressante leçon d'ouverture de son cours de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris (1868), s'arrête aux mêmes conclusions. Cette leçon a été publiée par la *Revue des Cours littéraires*. Sixième année, n° 16, 20 mars 1869.
2. II, 204.

Chio que florissait l'école des rhapsodes homérides. Mais le lieu de sa naissance serait plutôt Smyrne, ce qui expliquerait les deux épithètes par lesquelles on le désigne tant de fois, le Méonide (né en Méonie) et le Mélésigène (né sur le Mélès). La Méonie était alors le nom du pays qui depuis s'est appelé la Lydie, et sur les rivages duquel s'élève la ville de Smyrne. Quant au Mélès, c'est une rivière qui prend sa source dans le Sipyle, montagne de Lydie, et qui se jette dans le golfe de Smyrne.

La vie d'Homère a dû ressembler à celle des chantres de ses poèmes et des rhapsodes qui plus tard se partagèrent la récitation de ses œuvres. Les traditions le représentent errant, malheureux, aveugle, et, jusqu'au dernier jour, fidèle à la poésie. C'est peut-être à cette légende qu'il doit son nom : « celui qui ne voit pas. » Mais, s'il a été aveugle, il est certain que celui qui a décrit la nature en traits si vifs et si frappants n'a pas été toujours privé de la lumière. Une petite pièce qui se trouve dans le recueil de l'*Anthologie* décrit avec grâce une statue antique du poète aveugle [1].

L'airain s'est animé sous les traits d'Homère ; il a reçu la pensée, l'intelligence ; il ne manque que sa voix divine : c'est le chef-d'œuvre d'un art inspiré. Le divin Homère était debout : il semblait un vieillard, mais cette vieillesse était douce, elle répandait sur lui plus de grâce, et se mêlait à la fois de majesté et d'amour. Tout son extérieur éclatait de beauté : sur son cou penché s'étendait une blanche chevelure, toute reportée en arrière ; elle errait avec abandon autour de ses oreilles. Sa barbe épaisse se développe molle et ondoyante ; elle ne se hérisse pas en pointe ; elle s'étend avec grâce, et ses tresses ajoutent une nouvelle beauté à la poitrine nue et au visage aimable du vieillard. Son front est découvert, mais sur ce front

1. *Anthologie*, I, 2 (Christodoros).

chauve réside la sagesse, cette mère des jeunes gens. Les sourcils ressortent, habilement façonnés par l'art de l'ouvrier, et ce n'est pas sans dessein, car son œil ne reçoit pas la lumière, et toutefois on ne croirait pas voir un aveugle. La grâce repose sur ces yeux sans regards, et sans doute l'art a voulu ainsi montrer à tous qu'il porte dans son cœur le feu inépuisable du génie... L'abeille du Parnasse erre autour de sa bouche divine, composant son miel délicieux. Les deux mains du poète s'appuient sur un bâton, comme au temps de sa vie mortelle. Son oreille droite penchée semble encore écouter Apollon ou quelqu'une des Muses...

CHAPITRE III

HOMÈRE.

II. Examen littéraire des poèmes homériques.

Composition. — Déjà, en discutant la question de l'unité, nous avons abordé l'examen des poèmes homériques, et l'analyse de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* nous a permis d'apprécier la pensée qui domine l'une et l'autre de ces œuvres et qui préside à tout le développement.

L'intrigue est plus simple dans l'*Iliade*, plus complexe dans l'*Odyssée*; mais des deux côtés, la conduite du sujet est régulière, l'exposition précise, le nœud fort, le dénouement complet et saisissant. La personnalité du poète éclate encore plus dans les caractères, si accusés, si vivants, si fidèles à eux-mêmes, si bien opposés et si frappants par le contraste.

Caractères. — Achille. — Dans l'*Iliade*, le plus complet et le plus brillant de tous est celui d'Achille. C'est le digne héros d'une épopée : jamais l'homme n'a été plus homme et n'a mieux dominé ses semblables et forcé, en quelque sorte, les événements. A lui seul il vaut une armée : son apparition, son cri mettent en fuite les Troyens vainqueurs ; son absence est désastreuse ; c'est à lui que songent avec douleur les guerriers qui tombent, c'est lui qu'invoquent, comme leur dernier refuge, les chefs qui l'ont offensé. Ainsi,

même quand il a quitté les combats, tout est plein de lui, et, dès qu'il reparaît, la fortune change, le camp des Grecs est délivré, la guerre est reportée au pied des murs de Troie. Hector tombe sous les yeux de ses vieux parents et de sa femme, et la chute du peuple privé de son plus vaillant défenseur est inévitable et prochaine. Aucun personnage épique ne peut être comparé à celui-là. Enée est petit devant les événements; il est effacé par la grande figure de Rome, qui est le vrai héros du poème. Dans le *Paradis perdu* de Milton l'homme est faible, souffrant, malheureux; le principal rôle appartient à Satan, énergique et puissant dans sa lutte contre Dieu. Le héros de la *Jérusalem délivrée* et celui de la *Henriade* sont écrasés aussi par les événements. Achille seul est l'âme et l'arbitre de tout.

Ce qui rend le caractère d'Achille si attachant et si sympathique malgré sa violence, c'est qu'il joint à la force la plus terrible les sentiments les plus tendres. Il aime vivement Pélée son vieux père, son précepteur Phénix, son ami Patrocle. Sans doute, dans la fameuse querelle, il se répand en invectives grossières contre Agamemnon ; mais cependant il respecte en lui le roi des rois, il ne résiste pas à ses ordres, et il rassure les hérauts, « ces messagers de Jupiter et des hommes » qui viennent en tremblant lui demander Briséis[1]. Sa colère n'est pas inflexible : il se tait d'abord, puis il exhale en paroles amères son légitime ressentiment[2] ; puis, quand les Grecs sont décidément vaincus, quand les plus braves sont blessés aux portes du camp qui retentit de cris de détresse, il est ému, il envoie Patrocle voir ce qui se passe. Un peu plus tard, les flammes gagnent les vaisseaux des

1. *Iliade*, ch. I. 334.
2. Ch. IX, réponses à Ulysse, à Phenix, à Ajax.

Grecs ; alors il se laisse toucher par les prières de son ami, il lui permet d'aller combattre avec les Myrmidons et de revêtir sa propre armure. Mais Patrocle est tué ; alors sa colère se retourne contre les meurtriers de son ami, alors seulement elle devient inflexible. Lui qui autrefois acceptait des rançons et « dont l'âme aimait à épargner les Troyens [1], » il repousse les prières du jeune Lycaon : « Patrocle est mort, lui dit-il, qui valait beaucoup mieux que toi [2]; » et il le tue, et il frappe Hector, à la place que la riche armure, dépouille de Patrocle, laisse à découvert, et, animé par ces objets qui lui rappellent son ami, il répond durement au héros mourant qui demande un tombeau, et il traîne ce cadavre autour des murs de Troie. Mais cependant les prières de Priam toucheront ce cœur irrité : il lui rendra le corps de son fils, il mêlera ses larmes à celles du vieillard, il s'efforcera de le consoler par le spectacle des infortunes dont les dieux jaloux se plaisent à frapper indistinctement tous les hommes : « Pélée honoré de l'hymen d'une déesse, n'a pas échappé à cette loi, Achille lui-même doit bientôt tomber sur ce rivage, loin de sa patrie et de son père. » L'émotion de ce discours [3], l'image de la mort qui plane sur la tête du héros, achèvent de nous réconcilier avec lui. S'il a été cruel, c'est qu'il vengeait son ami ; d'ailleurs, il va mourir. Cette double pensée nous désarme et répand sur le personnage et sur le poème une admirable mélancolie.

Ulysse. — Le héros de l'*Odyssée*, Ulysse, a un tout autre caractère : il est moins sympathique qu'Achille, à cause de ces habitudes de ruse et de mensonge que

1. XXI, v. 101.
2. *Ibid.* vers 107.
3. XXIV, v. 518 et suiv.

trop souvent excusent les circonstances ; c'est par la ruse qu'il peut échapper à Polyphème, à Circé, aux Sirènes. Mais c'est encore un homme placé dans des situations originales et attachantes, qui mettent en jeu toutes les ressources de son âme et font paraître toutes ses qualités de prudence, de finesse, d'énergie, d'activité intelligente et avisée ; c'est le Grec par excellence, avec les vertus et aussi avec les défauts de cette race si bien douée. Que d'incidents de toute nature, que de périls sans cesse renaissants, dont il se tire avec une inépuisable fécondité de ressources ! Partout il est maître de lui, chez Calypso, chez Circé, dans la caverne de Polyphème, en face des Sirènes. Quand la tempête suscitée par Neptune brise le radeau qui est sa dernière espérance, il se plaint, mais il résiste ; son courage et sa présence d'esprit le sauvent. Comme l'a dit un critique pénétrant[1] « c'est le triomphe de la fermeté industrieuse et intelligente qui ne se rebute et ne se lasse jamais. » Chez les Phéaciens, à la table du roi Alcinoüs, le chantre Démodocus raconte quelques épisodes de la guerre de Troie. Ulysse est ému, il pleure en se couvrant la tête d'un pli de son manteau ; mais il ne trahit pas son secret ; c'est au moment opportun, à l'heure qu'il a choisie, qu'il se fait connaître. Il ne se possède pas moins devant son fidèle esclave Eumée, devant son fils Télémaque, devant sa nourrice Euryclée, qui l'a reconnu à une cicatrice, devant sa femme dont la noble douleur le touche, mais dont il écoute les plaintes sans compromettre, en se découvrant à elle, le succès de sa difficile entreprise. Il est donc bien le héros du poème qui porte son nom, comme Achille est le héros de l'*Iliade*, et sa puissante activité est jusqu'au bout l'âme des événements.

1. Saint Marc Girardin. *Cours de littérat. dram.*, I, ch. 4.

Nestor. Diomède. Ajax. — Mais, si considérables que soient les personnages d'Achille et d'Ulysse, ils n'effacent pas ceux qui les entourent, et c'est là un des grands mérites des poèmes homériques. Dans l'*Iliade*, que de figures expressives à côté d'Achille ! Nestor, discoureur complaisant, dont l'âge et l'expérience font écouter les longues digressions, Diomède, audacieux et brillant guerrier, Ajax, soldat impétueux, qui fait contraste avec Diomède et Ulysse par la brusque bonhomie de son caractère et de sa parole. Qu'on lise au IX° chant, après les longs et habiles discours d'Ulysse et de Phénix, sa vive et impétueuse allocution, pleine d'une franchise et d'une douleur militaires. Qu'on lise son apostrophe à Jupiter [1] qui a tout à coup répandu les ténèbres sur le champ de bataille : « Si tu veux nous tuer, tue-nous du moins en plein jour! » Qu'on lise la scène piquante dans laquelle, forcé de battre en retraite, il se retourne de temps en temps, comme un âne que l'on entraîne loin d'un champ de blé, et renverse encore quelques Troyens, de même que l'âne happe quelques épis [2]. Ce caractère original se soutient partout.

Hector. — On trouve encore chez les Troyens plus de caractères frappants. Hector représente le patriotisme généreux qui se dévoue sans espérance, et fait son devoir sans illusion et sans faiblesse : « Le meilleur de tous les augures, dit-il, c'est de combattre pour sa patrie. » Il la défend donc jusqu'au bout, et, avec elle, son père, sa mère, sa femme Andromaque, son petit Astyanax. Quelle scène touchante que celle de sa dernière entrevue avec ces êtres si chers [3] ! Il

1. Chant XVII, v. 647.
2. Chant XI, v. 544 et suivants.
3. Ch. VI, 392 et suiv.

est indulgent pour Hélène, et il parle sans amertume à ce misérable Pâris qui va se cacher au fond du palais, tandis que son frère porte tout le poids des combats. Aussi comme il est pleuré après sa mort, et quelle expression touchante a la douleur de sa femme, de sa mère et de cette Hélène pour laquelle, comme elle le rappelle, il n'a jamais eu que douceur et bonté[1] !

Priam. — Priam aussi est indulgent pour Hélène ; c'est avec un sourire qu'il l'aperçoit sur la tour où elle est allée pendant la trêve contempler le combat que doivent se livrer Pâris et Ménélas[2]. La merveilleuse beauté de cette femme arrache à lui et aux vieillards qui l'accompagnent cet aveu fait à voix basse : « Certes, ce n'est pas sans raison que les Troyens et les Grecs valeureux supportent pour une telle femme de si longues souffrances ; elle est tout à fait semblable aux déesses immortelles. » Et il la fait asseoir près de lui, en l'appelant sa fille ; il la rassure en rejetant sur la volonté des dieux les malheurs de la guerre ; il l'interroge sur les héros qui paraissent dans la plaine. Comme il est touchant, lorsqu'il supplie Hector, à l'approche du dénouement, de ne pas affronter Achille[3] ! et quelle persuasion éloquente il trouve plus tard pour fléchir le vainqueur, et pour obtenir le corps de son fils ! Citons cette pathétique prière[4] :

Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux ! Il est de mon âge, au terme funeste de la vieillesse. Et peut-être en ce moment les voisins qui l'entourent le pressent, et il n'a

1. Ch. XXIV, v. 767 et suiv.
2. Ch. III, 140 et suiv.
3. Ch. XXII, v. 38 et suiv.
4. Ch. XXIV, v. 486 et suiv.

personne pour le défendre du malheur et de la ruine. Mais lui cependant, apprenant que tu vis, se réjouit dans son cœur, et tous les jours il espère voir son fils chéri revenir de Troie. Moi, je suis bien malheureux; j'ai donné le jour à des fils vaillants dans la vaste ville de Troie, et de tous pas un, non pas un ne m'est resté... La plupart sont tombés sous les coups de l'impétueux Mars, et celui qui me demeurait seul, qui protégeait la ville et nous-mêmes, tu viens de le tuer, quand il combattait pour sa patrie, mon Hector! Pour lui maintenant je viens aux vaisseaux des Grecs, afin de le racheter, et j'apporte de nombreux présents. Ah! respecte les dieux, Achille, aie pitié de moi-même, en songeant à ton père. Je suis bien plus à plaindre que lui : j'ai osé ce que jamais avant moi aucun mortel n'osa sur la terre, porter à mes lèvres la main du meurtrier de mes fils.

Achille mêle ses larmes à celles du vieillard : la tente retentit de leurs gémissements confondus. C'est le destin qui a frappé Hector, comme il va bientôt frapper son vainqueur.

Cette scène si simple et si grande est de celles qui expliquent la jeunesse éternelle d'Homère : de telles beautés ne sauraient vieillir.

Hélène. — Ce qui précède a déjà fait pressentir l'expression touchante des caractères de femmes. Hélène nous désarme, comme elle a déjà désarmé Hector et Priam, par ses remords, par ses larmes, par son humble et tendre reconnaissance pour Hector, par son mépris pour le lâche Paris, par sa timide douleur devant le cadavre du héros, dont sa faute a causé la mort.

Hécube. — Nous avons vu le père dans Priam; Hécube n'est pas une mère moins touchante, quand elle découvre à Hector le sein qui l'a allaité, en joignant ses prières à celles de Priam, et en suppliant

son fils de ne pas lutter contre Achille [1], et quand, au jour des funérailles, elle pleure sur son cadavre.

Andromaque. — Mais rien n'égale la beauté pure du personnage d'Andromaque, type de la femme et de la mère, que Virgile et Racine ont égalé sans le surpasser. Il faudrait citer et l'admirable scène du VIe chant, et la fin du XXIIe, lorsque la malheureuse, échappée à sa demeure, arrive sur la tour pour voir traîner au pied des murs le cadavre d'Hector, et les adieux qu'elle lui adresse au moment des funérailles, adieux pleins de tristes pressentiments ; car ce fils si cher la suivra sur la terre d'esclavage ; comme elle, il sera soumis à d'indignes emplois, ou bien un Grec l'arrachera des bras d'Andromaque pour le précipiter du haut d'une tour [2].

On le voit, tous les sentiments les plus tendres et les plus naturels sont développés dans l'*Iliade* : l'épouse, le mari, le père, la mère, y paraissent sous des traits touchants.

On trouve aussi dans l'*Odyssée*, à côté d'Ulysse, d'intéressantes et belles figures. La plupart sont nécessairement épisodiques, puisque les voyages du héros nous promènent de pays en pays : telle est la gracieuse Nausicaa, telles sont Calypso et Circé, et, parmi les hommes, le magnifique et généreux Alcinoüs, le fidèle Eumée, Nestor, Ménélas, qui reçoivent avec une affectueuse bonté le jeune Télémaque à la recherche de son père.

Télémaque. — Le caractère de celui-ci est plus développé : malgré ses malheurs, il est digne, il est fier ; tendre et respectueux pour sa mère, il sait

1. Ch. XXII, v. 82 et suiv.
2. Ch. XXIV, v. 725 et suiv.

cependant défendre son rang même devant elle, et rappeler avec une fermeté qui frappe d'une douce surprise le cœur de Pénélope qu'il est le maître de la maison [1]. Favori de Minerve, il étonne et charme par sa maturité précoce les rois ses hôtes. C'est à lui le premier qu'Ulysse, encouragé par Minerve, se fait connaître ; c'est avec lui seul qu'il prépare son plan d'attaque contre les prétendants, et il n'a pas à regretter sa confiance, car jusqu'au dénouement, Télémaque sert avec calme et sûreté les desseins de son père.

Pénélope. — Aucun nom n'est plus célèbre que celui de Pénélope, cette autre Andromaque, aussi pure et aussi fidèle, mais plus heureuse que la femme d'Hector. C'est, après Ulysse, le personnage principal du poème, et sa douleur modeste, ses angoisses que redoublent les périls de son fils, les questions dont elle presse Ulysse caché sous les traits d'un mendiant, cette émotion qu'elle fait paraître et qui gagne le héros, malgré ses efforts pour se contenir, sa défaillance quand Ulysse lui a prouvé par la description du lit qu'il est bien son mari, tout nous attache à cette femme, et nos larmes se mêlent aux larmes de joie des deux époux.

Mœurs des deux poèmes. — L'intérêt de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, soutenu par les incidents du récit et par la variété et la beauté vivante des caractères, l'est encore par la vérité des mœurs et par la nature du merveilleux. Les mœurs nous retracent une société encore bien grossière, mais où la naïveté et la rudesse sont tempérées par l'élévation des sentiments et par une véritable grandeur morale. Le contraste même

1. Ch. I, v. 359 et suivants.

entre nos habitudes et les usages de ces temps primitifs ajoute à l'attrait des tableaux : ces détails de navigation, ces apprêts de sacrifices et de festins, qui semblaient familiers et bas aux critiques du XVII[e] et du XVIII[e] siècles, ont une couleur historique et un pittoresque très appréciés de notre âge. Pour nous, Achille ne se dégrade pas en dépeçant les viandes qu'il destine aux envoyés d'Agamemnon, et en les faisant rôtir au-dessus de la braise[1], pas plus qu'Ulysse et ses compagnons ne s'abaissent en préparant les victimes de l'hécatombe offerte au dieu de Chryse[2]. Nous donnons raison à Fénelon contre les modernes à qui répugnaient ces détails, et contre Houdard de la Motte qui les supprimait dans son *Iliade* transformée[3].

Le merveilleux. — La question du merveilleux a soulevé aussi bien des controverses. Il faut d'abord reconnaître que les dieux d'Homère ont toutes les passions des hommes : ils sont violents, injustes, intéressés, vindicatifs ; ils aiment les festins, et ils quittent quelquefois l'Olympe ou l'Ida pour se rendre à l'invitation de certains peuples privilégiés, comme les Ethiopiens et les Phéaciens, qui célèbrent en leur honneur des fêtes de douze jours. Ils aiment la guerre avec fureur, et, au XXI[e] chant de l'*Iliade*, ils se livrent les uns contre les autres dans la plaine de Troie à des combats acharnés, que Jupiter du sommet de l'Olympe contemple avec joie. Ils ont leurs héros qu'ils protègent, leurs ennemis dont ils vont jusqu'à détacher l'armure pour les livrer à la mort : c'est ainsi qu'Apollon écarte le bouclier de Patrocle et le perce lui-même de sa lance. Si Neptune persécute Ulysse, c'est pour venger son fils Polyphème à qui le

1. *Iliade*, IX, v. 205 et suiv.
2. *Ibid.* I, v. 458 et suiv.
3. Voir Fénelon, *Lettre à l'Académie française*.

roi d'Ithaque a crevé l'œil en défendant sa vie. Ces dieux sont donc grossiers, souvent odieux. Plus forts que les hommes, doués, grâce à l'ambroisie et au nectar, du don de l'immortalité, ils leur sont souvent beaucoup inférieurs en vertu. La notion vraie de la divinité, si obscurcie dans les âmes, se retrouve encore dans quelques traits dont le poète a peint Jupiter, « père des dieux et des hommes, gardien du serment, protecteur des hôtes, des pauvres, des suppliants. » Mais que de côtés impurs même dans ce tableau du Dieu suprême, et que Platon avait raison de bannir ces peintures de sa république idéale !

Aujourd'hui ces dieux ne sont pas dangereux pour la jeunesse, éclairée par de tout autres enseignements, et, en riant de leur grossièreté, de leur déraison, de leurs jalousies mesquines, elle reconnaîtra du moins qu'ils sont animés, souvent amusants, et que le merveilleux n'est pas chez Homère une machine ennuyeuse et monotone, comme dans le poème de Virgile. Cette différence s'explique toute seule : pour Virgile, l'intervention de Jupiter, de Junon, et des autres divinités dans les aventures d'Enée est une convention qu'il subit sans y croire ; les scènes où les dieux paraissent sont des fictions qui ont laissé le poète indifférent comme le lecteur. Mais Homère n'invente rien : il peint ses dieux comme il les comprend ; les scènes de l'Olympe, la présence de Mars, de Minerve, d'Apollon, de Vénus dans les combats sont pour lui très réelles. C'est bien à la protection de Minerve qu'Ulysse doit sa merveilleuse sagesse ; c'est bien la tendresse de Vénus et les desseins du Ciel sur Enée qui arrachent plusieurs fois ce guerrier à la mort ; c'est bien la volonté de Jupiter, fidèle à la parole donnée à Thétis, qui explique les désastres des Grecs pendant l'absence d'Achille, et qui, ensuite, assure la vengeance du héros. Le courage et la valeur morale

des hommes n'en sont pas moins grands; mais, sans le savoir, ils sont les instruments d'une puissance supérieure qui les mène au gré de ses décisions. C'est le problème de la liberté humaine et de la grâce divine, déjà posé et expliqué par le poète suivant les croyances de son temps.

Langue d'Homère. — La langue d'Homère est très simple : certaines tournures de phrase reviennent régulièrement, certaines épithètes sont comme attachées au nom des personnages ou des éléments que le poète désigne. Mais les vers ont une admirable souplesse et reproduisent merveilleusement par leur mesure et par leurs coupes les bruits de la nature, les mouvements des animaux et de l'homme, le tumulte des combats, enfin les joies, les douleurs, toutes les émotions de l'âme. L'éloquence abonde dans les poèmes d'Homère ; c'est là un des traits du génie grec. Nous avons admiré déjà le pathétique discours de Priam à Achille. Quelle habileté insinuante dans celui d'Ulysse, lorsqu'il s'efforce de fléchir la colère du héros ! Quelle tendresse dans celui du vieux Phénix ! Achille est un orateur impétueux et brillant ; Agamemnon a la dignité qui convient au roi des rois ; la parole de Nestor coule avec une douceur qu'Homère lui-même compare à celle du miel, et avec une intarissable abondance. Ce n'est pas le seul des personnages d'Homère qu'on puisse accuser d'être *bavard* ; mais cette loquacité est encore un des caractères de la race hellénique.

Poésie d'Homère. — La poésie abonde aussi dans le style d'Homère, tantôt sous la forme de vives épithètes qui peignent en un mot tout un tableau, tantôt sous la forme de charmantes et courtes comparaisons, tantôt sous celle de descriptions rapides et frap-

pantes. Si l'on rapproche cette exquise sobriété du luxe des poèmes hébraïques et de la poésie des Hindous, on est frappé du contraste. Presque toujours ces comparaisons sont empruntées aux animaux sauvages ou domestiques. Hector, qu'Apollon vient de remplir d'une force nouvelle, est comparé à un coursier, qui « abondamment nourri dans une étable, a brisé ses liens : il bondit dans la plaine, il s'élance vers le fleuve rapide, où, superbe, il a coutume de se baigner ; il lève la tête, il laisse flotter sur ses épaules une épaisse crinière ; fier de sa beauté, ses membres agiles le portent sans effort vers les pâturages où paissent les cavales[1]. » Ailleurs deux guerriers arrivent, « semblables à deux lions des montagnes nourris par leur mère dans l'épaisseur des forêts profondes ; ils ravissent les bœufs, les grasses brebis, et ravagent l'étable du laboureur, jusqu'à ce qu'eux-mêmes, atteints du fer aigu, périssent sous la main des hommes ; ainsi ces deux héros, abattus par le bras d'Enée, tombent semblables à des pins élevés. » Cet animal terrible, si commun dans les montagnes de l'Asie, fournit de nombreuses et frappantes comparaisons. Au chant V de l'*Iliade*, Diomède, que Minerve vient d'armer d'une audace nouvelle, s'élance sur les Troyens « tel qu'un lion qui, franchissant la bergerie, fond sur les brebis à la laine touffue. Il est légèrement blessé, mais non terrassé par le berger ; sa force s'en accroît. A cette vue le pasteur, loin de défendre son troupeau, se cache dans l'étable, et craint de rester à découvert : les brebis confondues se pressent les unes contre les autres, tandis que, furieux, le lion bondit dans le vaste enclos[2].

Quand les Thessaliens, sur l'ordre d'Achille, pren-

1. *Iliade*, ch. XV, vers 263 et suiv.
2. *Iliade*, ch. V, v. 136 et suiv.

nent leurs armes et se pressent autour de Patrocle pour aller combattre les Troyens [1], c'est à des loups que le poète les compare :

Lorsque des loups dévorants, animés d'une force indomptable, ont déchiré sur les montagnes un cerf à la haute ramure qu'ils viennent d'égorger ; leurs mâchoires en sont toutes teintes de sang : alors ils vont en troupe au bord d'une source profonde ; leur langue légère lape la noire surface des ondes, et de leur bouche coule encore le sang du carnage. Leur cœur est rempli d'un courage intrépide...

Dans un autre passage [2] la marche des guerriers est comparée à celle de ces oiseaux de passage qui vont chercher un climat plus doux :

Comme de nombreuses légions d'oies sauvages, de grues et de cygnes au long cou, volent en se jouant au-dessus des prairies d'Asias, des ondes du Caystre, agitent leurs ailes, et cherchent à se devancer, en poussant des cris dont les campagnes retentissent ; ainsi de nombreux bataillons sortent des tentes et des vaisseaux et se répandent dans la plaine du Scamandre.

Les éléments fournissent d'autres comparaisons :

Les deux armées, se confondant, poussent d'affreux hurlements ; ni les flots de la mer poussés par le souffle violent de Borée ne mugissent ainsi contre le rivage, ni la flamme étincelante ne fait entendre un tel frémissement dans les gorges de la montagne, quand elle s'étend sur une forêt pour l'embraser ; ni le vent ne mugit ainsi contre les chênes à la haute chevelure, lorsque sa colère gronde avec le plus de fureur [3].

1. *Iliade*, ch. XVI, v. 156 et suiv.
2. *Ibid.* ch. II, v. 459 et suiv.
3. *Ibid.* ch. XIV, v. 394 et suiv.

Ailleurs[1] les deux armées qui lancent des pierres sont comparées

... aux flocons pressés de la neige qui tombent dans la saison de l'hiver, quand Jupiter se lève pour lancer ses traits mortels : alors, calmant les vents, il ne cesse de répandre la neige, jusqu'à ce qu'elle couvre et les cimes aiguës des montagnes, et les plaines fécondes, et les riches travaux du laboureur; elle s'amoncelle sur les ports et les rivages de la mer écumeuse, où les vagues la dissipent bientôt; mais tout le reste est couvert, tant que se précipite avec force la neige de Jupiter.

Nous pourrions multiplier les exemples de cette poésie tout extérieure. On en trouverait beaucoup moins d'une autre sorte de comparaisons empruntées au monde intérieur, peu étudié dans ces âges primitifs où les merveilles de la nature et les agitations de la vie frappent exclusivement les hommes et les poètes. Voici pourtant une comparaison de cette nature : Homère nous montre Junon qui de l'Ida vole jusqu'à l'Olympe, « aussi rapide que la pensée d'un homme qui a parcouru beaucoup de contrées, et qui s'y reportant en esprit dit : allons ici, puis là[2]. »

A côté de ces tableaux rapides, il y a aussi dans les poésies homériques de véritables descriptions, mais courtes et sobres, et sans aucune de ces longueurs qui ont tant discrédité le genre descriptif. Une des plus célèbres est celle de la grotte de Calypso[3].

Mercure trouve la déesse dans sa grotte. Un grand feu brûlait dans le foyer, et partout dans l'île s'exhalait le parfum du cèdre et du thuya livrés aux flammes. Elle-même, à l'intérieur, chantait de sa belle voix, occupée d'une toile qu'elle tissait avec une navette d'or. Tout à l'entour s'élevait un bois ver-

1. *Iliade*, ch. XII, v. 278 et suiv.
2. *Ibid.* ch. XV, v. 80 et suiv.
3. *Odyssée*, ch. V, v. 59 et suiv.

doyant d'aunes, de peupliers et de cyprès odorants. Là, les oiseaux aux vastes ailes faisaient leurs nids, et les hiboux, et les éperviers, et les corneilles marines aux larges langues, qui épient les poissons de la mer. Autour de la grotte profonde, une jeune vigne étendait ses branches chargées de grappes ; quatre sources à la suite répandaient une eau limpide ; d'abord voisines, elles se dirigeaient de quatre différents côtés. Sur leurs bords s'étendaient de molles prairies émaillées d'aches et de violettes : un Immortel même en approchant de ces lieux ne les verrait pas sans admiration et se réjouirait dans son cœur.

La description des jardins d'Alcinoüs[1] est aussi gracieuse et aussi sobre. Celle de la tempête qui jette Ulysse sur le rivage de l'île des Phéaciens est surtout frappante comme une peinture du courage et de l'énergie du personnage. Un critique éminent, M. Saint-Marc-Girardin, l'a analysée dans son *Cours de littérature dramatique*[2]. La scène du bivouac des Troyens autour du camp des Grecs n'est pas moins intéressante :

Les Troyens, fiers de leur victoire, reposent la nuit sur le champ de bataille ; ils avaient allumé beaucoup de feux. Comme dans le ciel, autour de la lune argentée, les étoiles brillent étincelantes, quand les vents se taisent dans les airs, quand paraissent au loin les collines, les hauts sommets et les vallées ; l'immense étendue des cieux s'étale à nos regards ; on aperçoit tous les astres, et le cœur du berger s'ouvre à la joie. Ainsi, au milieu des vaisseaux et du cours du Xanthe, brillaient, en avant de Troie, les flammes allumées par les Troyens. Mille feux étincellent dans la plaine ; autour de chaque bivouac sont assis cinquante guerriers, éclairés par l'éclat de la flamme. Les chevaux mangent l'orge blanche et l'avoine, debout près des chars, et attendent que l'aurore reparaisse sur son trône éclatant[3].

1. *Odyssée*, ch. VII, v. 112.
2. Tome I, ch. IV.
3. *Iliade*, VIII, 553.

Les scènes figurées sur le bouclier d'Achille, le tableau des supplices infligés aux enfers à quelques grands coupables feraient apprécier encore la précision et la mesure de la description dans Homère. Voici les supplices de Tantale et de Sisyphe :

Je vis Tantale, souffrant d'affreuses douleurs : il était debout au milieu d'un lac; l'eau approchait de son menton. Il avait soif et ne pouvait saisir l'eau et se désaltérer. Dès qu'il se courbait, avide de boire, l'onde fuyait absorbée par la terre; sous ses pieds paraissait une terre noire qu'un dieu avait desséchée. Des arbres élevés inclinaient leurs fruits au-dessus de sa tête, poiriers, grenadiers, pommiers aux fruits luisants, doux figuiers, oliviers en plein rapport : quand le vieillard s'avançait pour les saisir de ses mains, le vent les enlevait vers les nuages obscurs.

J'ai vu aussi Sisyphe souffrant des maux cruels. De ses deux mains il soutenait en haletant une roche énorme. Les pieds, les bras tendus, il la poussait avec effort vers le haut d'une montagne; mais lorsqu'il allait atteindre le sommet, soudain une force puissante la faisait retomber en arrière, et la pierre, se riant de lui, roulait jusque dans la plaine. Mais il la poussait de nouveau avec effort; la sueur coulait de ses membres, un nuage de poussière entourait sa tête [1].

Cette étude de la composition, des caractères et du style des poèmes homériques ne dispense pas les jeunes gens de la lecture des œuvres. Nous aurions atteint notre but, si elle leur inspirait le désir de recourir à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, et de vérifier par eux-mêmes l'exactitude de nos jugements. Ils ne manqueraient pas de retirer de cette lecture le fruit dont parle Boileau :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

1. *Odyssée*, XI, 576 et suiv.

CHAPITRE IV

LES HYMNES HOMÉRIQUES. — LE CYCLE ÉPIQUE.

Hymnes. — On publie en général à la suite de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* un recueil de chants qu'on appelle *hymnes homériques*. Ils n'ont pour la plupart aucun rapport avec les hymnes religieux de la période précédente, et leur caractère les rapproche beaucoup plutôt de la poésie épique.

Ces hymnes sont au nombre de trente-trois. Le plus grand nombre sont de simples préludes poétiques, par lesquels les rhapsodes introduisaient leurs récitations épiques. Ces hymnes ou *proèmes* ne dépassent pas vingt vers. Quelques-uns ont été chantés dans les festins, d'autres au milieu des fêtes nationales et religieuses, où les concours de poésie et de chant avaient leur place. Le rhapsode invoque un dieu ou une déesse et lui demande de soutenir sa voix et de préparer sa victoire.

Quelques hymnes plus longs reproduisent, par la composition et par le ton général des récits, les formes et les procédés de l'épopée. Tels sont les hymnes à Apollon Délien, à Aphrodite (Vénus), à Hermès (Mercure), à Déméter (Cérès). Les deux premiers surtout, par l'élévation des idées, par l'éclat et la vivacité du mouvement, se rapprochent des poèmes homériques. L'hymne à Hermès ne manque ni d'esprit, ni de grâce, et l'hymne à Déméter est animé par un sentiment vraiment pathétique.

Hymne à Déméter. — Cérès, irritée contre Jupiter, qui a donné à Pluton sa fille Proserpine, a quitté l'Olympe : elle est descendue sur la terre, elle parcourt les villes et les campagnes, sans se laisser voir aux mortels. Elle arrive enfin au palais du sage Celeus, roi d'Eleusis, déguisée en vieille femme, et conduite par les quatre filles du roi qui l'ont rencontrée près d'un puits : elle se propose à la reine Métanire comme gouvernante[1] de son jeune fils.

Elles arrivèrent au palais de Celeus, nourrisson de Jupiter, et traversèrent le portique, où leur vénérable mère était assise, auprès de la porte de la salle à manger habilement construite, ayant à son sein son fils, fleur récemment éclose ; et elles coururent à elles. Mais Cérès monta sur le seuil, et toucha de la tête la poutre du toit, et remplit le seuil d'un éclat divin. Et la reine fut saisie de respect et de surprise ; elle pâlit de terreur, elle quitta son siège, et l'invita à s'y asseoir. Mais Cérès, la déesse des saisons aux riches présents, ne voulut pas s'asseoir sur le siège brillant ; elle resta silencieuse, tenant ses beaux yeux baissés, jusqu'à ce que Iambée, la servante zélée, lui eût apporté un siège de bois, et eût placé dessous une toison blanche. Alors, s'asseyant, de ses mains elle étendit son voile sur son visage. Longtemps elle resta sur le siège, silencieuse, livrée à sa douleur, ne se mêlant ni aux paroles, ni aux actions, sans sourire, sans songer au manger ni au boire, rongée par le regret de sa fille à la large ceinture. Enfin Iambé par ses bons mots et ses nombreuses plaisanteries amena la vénérable, la chaste déesse à sourire, à ouvrir son cœur à la gaieté.

Ces chants n'appartiennent pas tous à la même époque. Il en est qui ont les caractères d'une haute anti-

1. Nous croyons devoir traduire ainsi le mot grec *trophos*. La traduction habituelle, nourrice, donne une idée complètement fausse des devoirs de la vieille domestique qui préside à la première éducation des enfants des rois, comme Œnone dans la Phèdre d'Euripide.

quité, et qui semblent contemporains d'Homère : tels sont les hymnes à Apollon Délien et à Aphrodite. Plusieurs des petits *proèmes* paraissent du même temps ; l'hymne à Apollon Pythien est probablement l'œuvre du rhapsode Cynæthus, qui vivait au VIe siècle avant Jésus-Christ ; plusieurs autres peuvent lui être attribués. Terpandre, poète de Lesbos du VIIe siècle que nous retrouverons plus tard, parait l'auteur de quelques autres. Deux ou trois, par la versification et les idées, se rapprochent de l'école d'Hésiode : tel est l'hymne XXX, *à la Terre, mère de toutes choses*, et le petit hymne en l'honneur d'Apollon. L'hymne aux Muses est simplement un extrait de la *Théogonie* d'Hésiode. L'hymne à Hermès, dont nous avons indiqué plus haut l'étendue et le mérite, appartient au VIe ou au VIIe siècle. Quant à l'hymne à Arès (Mars), il est beaucoup postérieur ; c'est une sorte de litanie de caractère alexandrin, qu'on peut rapprocher des hymnes orphiques.

Poèmes cycliques. — A côté de l'*Iiade* et de l'*Odyssée*, il y avait chez les anciens d'autres poèmes qui racontaient d'autres événements des temps héroïques. Il est fait mention d'une *Œdipodie*, d'une *Thébaïde* en cinq mille vers, d'un poème des *Epigones* qui exposait la seconde guerre de Thèbes, d'une *Prise d'Œchalie*, qui se rapportait à l'histoire d'Hercule. On cite aussi des *Argonautiques*, une *Théséide*. Ces épopées étaient désignées sous le nom de *poèmes cycliques*. Elles formaient en effet un cercle poétique qui embrassait toute l'histoire mythologique et héroïque de la Grèce, depuis l'union du Ciel et de la Terre jusqu'à la mort d'Ulysse, tué par son fils Télégone. Mais on désignait plus particulièrement sous le nom de *cycle épique* ou de *cycle troyen*, les poèmes relatifs à la guerre de Troie, qui entouraient et complétaient l'*Iliade* et

l'*Odyssée*. Nous connaissons ces œuvres par les analyses qu'en a données Photius, grammairien byzantin du XIe siècle de notre ère.

Chants cypriens. — Un de ces poèmes, appelé *Chants cypriens*, était comme la préface de l'*Iliade* : il comprend toute l'histoire de la guerre, depuis la pomme de la Discorde jusqu'à la querelle d'Agamemnon et d'Achille. L'auteur est un certain Stasinus de Cypre, qui, suivant la tradition, avait reçu ce poème d'Homère lui-même. L'*Ethiopide*, en neuf mille vers, œuvre d'Arctinos de Milet, faisait suite à l'*Iliade*, et s'étendait jusqu'à la prise de Troie. La *Petite Iliade* de Leschès de Lesbos, poète du commencement du VIIe siècle, traite le même sujet que l'*Ethiopide*.

Les Retours. — Enfin d'autres poèmes appelés les *Retours* étaient parallèles à l'*Odyssée*. On les attribuait à Agias de Trézène. C'est là que les poètes dramatiques ont puisé pour mettre en scène les malheurs d'Agamemnon, de Teucer, d'Idoménée. La *Télégonie* d'Eugamnon de Cyrène racontait la mort d'Ulysse, tué, suivant une prédiction ancienne, par Télégone, fils qu'il avait eu de Circé et qui ne connaissait pas son père. A en juger par les analyses de Photius, il n'y avait dans ces ouvrages, ni unité, ni action, ni caractères, rien de ce qui fait une œuvre d'art ; c'était un simple récit d'événements.

Batrachomyomachie. — On peut placer à la fin de la période épique un petit poème héroï-comique, la *Batrachomyomachie*, ou *Combat des grenouilles et des rats*, parodie aimable et sans intention satirique de l'*Iliade*. Dans cet ouvrage burlesque qui est devenu le modèle du genre, les humbles aventures des rats et des grenouilles sont élevées à la hauteur des plus

graves événements, et sont honorées, comme la querelle des Troyens et des Grecs, des conseils et de l'intervention des dieux. On l'attribue, non sans vraisemblance, à Pigrès, frère d'Artémise, reine d'Halicarnasse, qui combattit vaillamment à Salamine, comme auxiliaire de Xerxès.

CHAPITRE V

HÉSIODE

Caractère de la poésie d'Hésiode. — Entre le génie brillant d'Homère et le caractère grave et sérieux d'Hésiode le contraste est grand. Les ouvrages de ce poète ont pourtant un intérêt que nous avons déjà signalé : car ils nous donnent comme le système des croyances religieuses de la Grèce, et ils nous initient aux travaux et aux idées morales de cette société encore dans l'enfance.

Epoque et vie d'Hésiode. — Hésiode est d'une époque postérieure à celle d'Homère : ses poèmes en fournissent la preuve. La guerre de Troie y est mentionnée comme un événement déjà ancien. Le pouvoir des rois existe encore, mais plus restreint même que dans l'*Odyssée* et contenu par la surveillance ombrageuse des citoyens. Le fer, rare encore et précieux à l'époque d'Homère, est employé à tous les usages de la vie, et le poète désigne son temps par le nom d'âge de fer.

Hésiode est originaire de l'Asie Mineure. Son père habitait la ville de Cymé en Eolide; puis il s'était livré au commerce maritime, et, possesseur d'une fortune due a son industrieuse activité, il était venu se fixer en Béotie, dans la petite ville d'Ascra, au pied du mont Hélicon, près de la plaine d'Haliarte, à deux

lieues du lac Copaïs. C'est là sans doute qu'est né Hésiode ainsi que son frère aîné Persès, et il est désigné souvent dans la postérité sous le nom de poète d'Ascra. Hésiode n'aime pas son pays dont il dit : « Ascra, mauvaise l'hiver, mauvaise l'été, jamais bonne[1]. » En effet si le printemps et l'automne y sont agréables, l'hiver y est rude et l'été malsain à cause des marécages nombreux de la plaine. D'ailleurs Hésiode y a gagné péniblement sa vie : son frère Persès lui a disputé la partie du patrimoine qui lui revenait, et ces prétentions injustes, qui n'ont pas profité à Persès, ont laissé dans l'âme d'Hésiode une impression amère C'est à ce frère qu'il adresse son poème des *Œuvres et Jours*, et dans les conseils qu'il lui donne perce plus d'une fois le ressentiment des torts passés de Persès.

Poèmes d'Hésiode. — Nous possédons sous le nom d'Hésiode deux poèmes, l'un de mille vers, la *Théogonie*, qui est l'histoire de la formation du monde et de la succession des dieux, l'autre de huit cents vers, les *Œuvres et Jours*, qui commence par de longs préceptes de morale, et continue par des conseils sur les travaux et surtout sur les travaux de l'agriculture et sur l'emploi de chaque jour de l'année. Un troisième ouvrage, le *Bouclier d'Hercule*, poème de quatre cent quatre-vingts vers, semble être une amplification bâtie par un écrivain postérieur sur quelques vers des *Grandes Eées*, poème perdu qui faisait suite à la *Théogonie*[2].

1. *Œuvres et Jours*, v. 640.
2. C'est l'ouvrage souvent cité par les auteurs anciens sous les noms de *Catalogues* ou *Sur les femmes*. Le nom de Eées vient d'une formule grecque répétée au commencement de la légende de chaque femme illustre (ou telle que, *ἠ̓ οἵη*). Il en reste quelques vers.

Bouclier d'Hercule. — La description du bouclier d'Hercule peut être comparée à celle du bouclier d'Achille. On y trouve des scènes gracieuses de moissons, de vendanges, de chasses et de courses, et des scènes terribles de combats. Le tableau suivant est plein d'une sauvage et sombre énergie :

Des hommes combattaient, ayant des armes de guerre : les uns repoussaient loin de leurs parents et de leur ville le fléau du pillage, les autres brûlaient de la saccager Beaucoup étaient couchés, un plus grand nombre encore soutenaient la lutte et combattaient; les femmes, du haut des tours bien construites, représentées en airain, poussaient des cris perçants et se déchiraient les joues ; on les eût dites vivantes ; c'était l'œuvre de l'illustre Vulcain. Mais les vieillards, parvenus au terme de la vie, se pressaient hors des portes, et levaient les bras vers les divinités bienheureuses, tremblant pour leurs fils. Ceux-ci soutenaient le combat, et derrière eux les noires déesses de la mort [1], entrechoquant leurs dents blanches, menaçantes, farouches, sanglantes, inabordables, se disputaient ceux qui tombaient. Toutes voulaient s'abreuver du sang noir : dès qu'elles avaient surpris un guerrier déjà étendu ou tombant frappé d'une blessure toute fraîche, elles enfonçaient dans ses chairs leurs ongles énormes. L'âme descendait chez Pluton, dans le froid Tartare. Mais quand elles avaient rassasié leur cœur de sang humain, elles rejetaient derrière elles le cadavre, et s'enfonçaient de nouveau dans la mêlée et le carnage. Près d'elles se tenaient Clotho, Lachésis, Atropos ; la grande déesse ne le cédait en rien à ses sœurs, mais au contraire, elle était la première et par le rang et par l'âge. Toutes trois se livraient pour la dépouille d'un seul mortel un combat acharné ; elles se lançaient des regards fu-

1. Les Kères, les Parques des Romains. Chaque homme destiné à mourir d'une mort prématurée ou violente recevait à sa naissance une Kère qui le surveillait. Au XII[e] livre de l'Iliade, Sarpédon dit à Glaucus : « Toujours les innombrables Kères de la mort nous surveillent, et il est impossible à l'homme de les éviter ni de les fuir. » (v. 326).

rieux et se mesuraient de leurs ongles et de leurs mains menaçantes [1].

Théogonie. — L'analyse de la *Théogonie* est facile à faire. C'est d'abord une suite de fables allégoriques sur l'origine du monde, puis une énumération de toutes les divinités successivement reconnues par la Grèce :

Au commencement, dit le poète, fut le Chaos, puis la Terre au vaste sein, éternel et inébranlable soutien de toutes choses, puis dans le fond des abîmes de la terre spacieuse, le ténébreux Tartare, puis enfin l'Amour, le plus beau des immortels.

Il y a dans ce dernier trait une pensée profonde qui a beaucoup frappé les poètes. Sous l'influence de l'Amour naissent la *Nuit*, l'*Ether*, le *Jour*, puis *Ouranos* (le ciel) « qui doit couvrir la terre de sa voûte étoilée et servir de séjour éternel aux bienheureux immortels », puis la *Mer*, puis *Kronos* (le Saturne romain), fils de la *Terre* et d'*Ouranos*, puis les Cyclopes géants. Mais *Ouranos* avait en horreur ses enfants, et, à mesure qu'ils naissaient, il les enfouissait dans le sein de la *Terre*. Kronos, excité par sa mère, combat son père et règne à sa place, c'est-à-dire qu'à des premiers essais grossiers et monstrueux succède une création plus régulière et moins imparfaite.

Mais Kronos avait appris de son père et de sa mère qu'il passerait sous le joug d'un de ses fils : aussi dévorait-il tous les enfants qu'il avait de sa femme Rhéa. Celle-ci parvient à lui soustraire son dernier fils, *Zeus* (Jupiter) qui est élevé en Crète, tandis que Kronos engloutit une énorme pierre enveloppée de

1. v. 235-263.

langes. Bientôt l'enfant a grandi ; il détrône son père, c'est-à-dire que de nouveaux dieux succèdent dans la religion des Grecs aux anciennes divinités pélasgiques venues d'Orient. Au lieu de ces dieux symboliques, tels que nous les trouvons encore dans l'Egypte, dans l'Assyrie et dans l'Inde, la Grèce adore les dieux que nous a présentés Homère, c'est-à-dire des hommes plus beaux, plus grands, plus forts et doués de l'immortalité.

Ce n'est pas sans combat que Jupiter assure sa victoire : les anciens dieux ou Titans lui disputent l'empire ; la lutte est acharnée et le poète l'a décrite avec grandeur :

Soudain retentissent d'un bruit affreux la mer immense, la vaste terre ; le ciel ébranlé gémit, le haut Olympe tremble jusque dans ses fondements, quand se heurtent les Immortels ; au sombre Tartare même parvient le bruit du choc terrible, des pas qui se précipitent, de l'indicible mêlée, des coups violemment portés... Zeus ne contint pas longtemps dans son âme le courroux belliqueux dont elle était remplie ; bientôt il fit paraître toute sa puissance. Il allait, du haut du ciel et de l'Olympe, faisant jaillir des feux étincelants ; de sa main infatigable les foudres partaient sans relâche au milieu du tonnerre et des éclairs, en roulant coup sur coup une flamme sacrée. La terre féconde brûle en frémissant ; les forêts immenses éclatent enveloppées par l'incendie ; tout bouillonne, et la terre, et les courants de l'Océan, et la mer immense. Une vapeur brûlante entourait les Titans, fils de la Terre ; la flamme s'élevait sans fin dans l'air divin, et les yeux des combattants, malgré leur bravoure, étaient aveuglés par l'éclat éblouissant de la foudre et des éclairs... Au premier rang avaient excité un combat acharné Cottus, Briarée et Gyas insatiable de guerre. Ceux-ci de leurs bras robustes lancent à la fois trois cents rochers qui tombent sans relâche sur les Titans et les ombragent comme d'une nuée. Ils les précipitent sur la vaste terre et les chargent de durs liens, vaincus malgré leur orgueilleuse audace.

L'épisode de Prométhée et de Pandore tient aussi une large place dans la *Théogonie*. Mais les *Œuvres et Jours* présentent avec un développement plus complet cette légende qui se retrouve au berceau et dans les traditions religieuses de tous les peuples de l'Orient. La sèche énumération de tous les dieux et demi-dieux de la Grèce termine le poème.

Œuvres et Jours. — Le poème des *Œuvres et Jours* est plus modeste dans son objet que celui de la *Théogonie*. C'est un rôle nouveau que joue la poésie : après avoir raconté, elle enseigne. L'auteur, maître des travaux de la vie et surtout des travaux de la campagne, est aussi un maître de morale. C'est, nous l'avons dit, à son frère qu'il adresse ses vers. Persès a empiété sur sa part d'héritage ; il a triomphé injustement dans un procès, en corrompant les rois « mangeurs de présents ». Cependant ce bien mal acquis ne lui a pas profité : il est pauvre et il implore le secours d'Hésiode, qui lui répond par des conseils. Il y a, lui dit-il, deux sortes de rivalités ; l'une, mauvaise, entretient parmi les mortels la discorde et la guerre, l'autre, louable, excite l'homme au travail, et, à la vue de la prospérité d'un voisin, le pousse à labourer, à planter, à bien diriger sa maison. C'est le travail qui est la source de la richesse et du bonheur ; il est la loi de l'humanité depuis Prométhée. Ici se place, avec plus d'étendue que dans la *Théogonie*, la célèbre légende du feu dérobé à Jupiter par le fils de Japet, caché dans la tige d'une férule et dispensé aux mortels. Mais Jupiter se venge par la création de la fameuse Pandore, que Vulcain façonne avec de la terre et de l'eau, à qui Minerve enseigne l'art de former de précieux tissus, sur qui Vénus répand la grâce et les séductions, que les Heures couronnent des fleurs du printemps. Jupiter envoie à Epiméthée,

l'oublieux, l'imprudent frère du sage Prométhée, cette belle créature qui porte dans ses mains un vase mystérieux. Epiméthée oublie les paroles de son frère, qui lui a recommandé de renvoyer les dons de Jupiter : il reçoit Pandore; celle-ci découvre de ses mains le vase qu'elle portait et d'où s'échappent tous les fléaux destinés à frapper les mortels. L'Espérance aussi va s'envoler ; mais, par l'ordre de Jupiter, Pandore ferme le couvercle et l'Espérance reste captive, tandis que les Maladies et les Douleurs visitent les demeures des mortels, et que « la terre est pleine de maux, que la mer en est pleine. »

Ce récit, dont nous avons déjà fait ressortir la leçon, amène la description des cinq âges de l'humanité : l'âge d'or, dont le poète célèbre la félicité, l'âge d'argent, où la déchéance est déjà grande, l'âge d'airain, dont les enfants, formidables par leur force, n'aimaient que l'injure et les œuvres de Mars, l'âge des héros, formé de générations plus vertueuses et plus justes, mais moissonnées par les guerres de Thèbes et de Troie, enfin l'âge de fer, âge détestable auquel Hésiode se plaint d'appartenir.

Après un énergique et sombre tableau que l'on trouvera dans nos *Extraits des auteurs grecs*[1], Hésiode n'arrive pas encore à son sujet principal. Il recommande à son frère le respect de la justice. Il commence par un bel apologue :

Voici ce que disait un jour l'épervier au rossignol au gosier flexible, lorsqu'il l'emportait très haut dans les nuées, après l'avoir saisi dans ses cruelles serres. Le malheureux, percé de ces ongles recourbés, poussait de tristes gémissements. Celui-ci lui adressa ces dures paroles : « Misérable, pourquoi te plains-tu? Tu es au pouvoir de bien plus fort que toi. Tu iras

1. *Extraits des auteurs grecs traduits*, par MM. Deltour et Charles Rinn. — Delagrave.

là où je t'emmène, malgré tes chants ; si je veux, je ferai de toi mon repas, ou bien je te lâcherai. Insensé qui veut lutter contre plus puissant que soi ! Il est privé de la victoire, et à la honte s'ajoutent pour lui les douleurs ». Ainsi parla l'épervier rapide aux larges ailes.

Mais le poète proteste contre cette loi du plus fort, qui est celle des rois de son temps, et il engage Persès à écouter la voie de Dicé (la Justice), à ne pas accroître la force de la Violence (Hybris) ; car

... la Violence est funeste au mortel misérable ; mais le puissant lui-même ne peut la supporter ; elle l'accable de son poids, il tombe dans l'infortune. Il est une voie meilleure, celle qui mène aux actions justes. A la fin la Justice l'emporte sur la Violence : l'insensé l'apprend par ses malheurs. Car, à la suite des jugements iniques, accourt Horcos, le dieu des serments ; la Justice arrive avec bruit, fatalement attirée par ces hommes mangeurs de présents, dont les sentences perverses violent les lois. Elle suit en pleurant ; elle traverse les cités et les peuples, enveloppée d'un nuage, répandant les calamités sur ces impies qui la chassent et qui jugent sans équité. Mais ceux qui rendent aux étrangers et aux citoyens une justice impartiale, qui ne s'écartent jamais du juste, voient fleurir leur ville, voient prospérer leurs peuples : la paix leur donne une brillante jeunesse, et jamais Jupiter, dont les regards embrassent tout, ne leur envoie la guerre lamentable... La terre fournit en abondance à leur nourriture. Pour eux les chênes des montagnes portent à leurs branches des glands, dans leur tronc des abeilles. Les brebis ploient sous le poids de leurs toisons ; rien n'altère leur félicité, ils ne voyagent pas sur des vaisseaux, ils vivent contents des fruits d'une terre fertile... Mais s'il en est qui préfèrent l'injustice et les criminelles pratiques, le fils de Saturne, aux regards duquel rien n'échappe, décrète contre eux un châtiment sévère. Souvent une ville entière est punie pour un seul méchant qui fait le mal et ourdit des projets sacrilèges. Du haut du ciel Jupiter lui envoie un fléau terrible, la famine avec la peste ; les peuples meurent, les familles décroissent par la volonté de Jupiter Olympien.

D'autres fois il détruit leur nombreuse armée ou leurs remparts, ou il frappe leurs vaisseaux sur la mer...

Les rois eux-mêmes doivent songer à cette justice sévère, et craindre la vigilance des dieux, ministres de Jupiter, qui, répandus sur la terre au nombre de trente mille, observent les œuvres bonnes et mauvaises des mortels, enveloppés dans un nuage. Car

... il est permis aux poissons, aux bêtes des forêts, aux oiseaux qui volent dans l'air, de se dévorer entre eux : en effet ils ne connaissent pas la justice. Mais à l'homme Jupiter a donné la justice, le plus précieux des biens. La postérité de l'homme injuste s'efface et disparaît ; mais la postérité du juste, fidèle au serment, croit avec les âges.

Ces grandes idées morales, rehaussées par tant de fortes et frappantes images, remplissent la première moitié du poème. Puis Hésiode parcourt le cercle des occupations rurales : il donne à son frère des conseils sur la construction de son mortier, de son pilon, de son levier, de son maillet, de son chariot, des deux charrues qui lui sont nécessaires, « car si la première vient à se briser, la seconde restera pour y atteler les bœufs. » Il faut un couple de bœufs de neuf ans ; il faut pour les conduire un serviteur qui ait quarante ans ; plus jeune il ne ferait pas son unique affaire de tracer droit son sillon, et ne saurait pas aussi bien jeter la semence avec égalité. Puis il fixe l'époque la meilleure pour le labour, pour les semailles, pour la moisson, pour le battage, pour l'emmagasinement des récoltes. Il mêle à ces préceptes un sombre tableau de l'hiver tel qu'il sévit en Béotie, et une piquante description de l'été et des moyens de se défendre contre les ardeurs de la canicule.

Il donne aussi d'intéressants détails sur l'art de

s'enrichir, comme l'a fait son père, dans les entreprises du commerce maritime, sur le choix d'un navire, sur les saisons favorables à la navigation. Cependant, nous l'avons vu déjà par quelques citations, il n'aime pas la mer, et lui-même il n'a jamais navigué qu'une fois, pour passer en Eubée, et se rendre à Chalcis, où il a concouru dans les jeux du roi Amphidamas et remporté le prix du chant.

Le poète donne ensuite quelques sages conseils sur le choix d'une femme : « Prends-la, dit-il, dans ton voisinage, et d'abord observe, informe-toi. L'homme ne peut rien rencontrer de meilleur qu'une bonne femme, mais rien de pire qu'une femme mauvaise. »

La fin du poème ne répond pas au commencement ; les quatre-vingt derniers vers ne sont qu'un sec et fastidieux calendrier, renfermant pour l'emploi de chaque jour du mois des préceptes pleins de superstitions et d'incroyables puérilités.

Morale d'Hésiode. — On voit d'après ces analyses qu'Hésiode est avant tout un moraliste morose : il a souffert ; dans les choses et dans les hommes, il voit toujours de préférence le côté défectueux et laid. Il est bien loin de célébrer la campagne, comme le feront les poètes didactiques postérieurs ; il donne les moyens d'y vivre, sans l'aimer pour elle-même, et il en décrit les maux plutôt que les biens. La nature qu'il peint n'est pas flattée, mais elle est fidèle et vraie. Prudent, défiant même, il a une sagesse grondeuse, empreinte d'une ironie souvent amère.

Style d'Hésiode. — Son style est moins clair, moins riche, moins harmonieux que celui d'Homère. Cependant nous avons trouvé dans ses ouvrages des tableaux, tels que celui de la guerre des Titans, qui égalent en sublimité les plus belles scènes homériques. Ses descriptions, souvent fortes et frappantes, sont quelque-

fois gracieuses. Sa composition manque d'art : il passe d'un sujet à une autre sans aucune transition, et souvent d'une manière gauche et lourde. Mais, quand il rencontre une idée poétique, il la développe avec grandeur. Il excelle à ramasser sa pensée sous une forme vive et concise, ses poèmes sont pleins de vers vigoureusement frappés, devenus proverbes en naissant. C'est ainsi qu'il a dit : « Le potier s'irrite contre le potier, l'artisan contre l'artisan, le mendiant porte envie au mendiant et le chanteur au chanteur...[1] Le travail n'est jamais une honte... La honte accompagne la pauvreté, et l'assurance la richesse. » Cette morale revêt souvent une forme narquoise : « Loue les petits vaisseaux, mais n'en arme que de grands... Les bœufs ne périraient pas si l'on n'avait pas de mauvais voisins. » On voit que l'intérêt domine dans cette sagesse. L'auteur dit au même passage : « Invite ton ami à dîner, laisse ton ennemi ; invite surtout celui qui habite près de toi, car s'il te vient quelque besogne imprévue, les voisins accourent sans avoir mis leur ceinture ; les parents prennent le temps de la mettre. » C'est la fable de l'*Alouette et ses petits* déjà indiquée. Nous avons vu dans les *Œuvres et Jours* un véritable apologue plein de rapidité et de verve. C'est donc encore à Hésiode qu'appartient l'honneur d'avoir introduit dans la littérature grecque le genre que, trois siècles plus tard, Esope a rendu populaire.

1. v. 25, 26.

LIVRE II

PÉRIODE LYRIQUE

CHAPITRE PREMIER

L'IAMBE

Caractères de cette période. — La période que nous abordons et qui s'étend du milieu du VIIIe siècle jusqu'à la fin du VIe (750 à 500) est complètement historique. Nous en avons déjà précisé les caractères : c'est le temps où Lycurgue, Dracon, Solon, Zaleucus donnent leurs lois, où les rivages de l'Asie mineure, de la Thrace, de l'Italie, de la Sicile se peuplent de colonies grecques, où les relations de commerce et d'amitié entre les différents États deviennent de plus en plus fréquentes, sans exclure des guerres le plus souvent partielles. L'activité qui règne dans la société règne aussi dans la littérature : la poésie est répandue partout, mêlée à tout, aux fêtes nationales comme aux combats, aux luttes intestines comme aux essais de législations ; elle s'anime des passions de la vie publique, plus souvent encore elle est l'interprète des sentiments personnels du poète. Cette poésie est rarement de longue haleine ; elle n'a plus le caractère historique de l'épopée ; elle ne s'astreint plus à l'uni-

formité du mètre héroïque ou vers de six pieds. Vive et infiniment variée, elle a créé des rythmes aussi nombreux, aussi souples, aussi rapides que les passions dont elle est l'interprète. Déjà les scènes épiques étaient chantées ou déclamées avec accompagnement d'un instrument à cordes très simple, appelé *cithare* ou *phorminx*. Mais cet instrument, perfectionné, devient, dans la période suivante, la lyre à sept cordes ; souvent aussi c'est la flûte qui accompagne les poètes. A la déclamation musicale des rhapsodes succède un chant véritable, tantôt plus grave, comme le mode dorien, tantôt plus emporté comme le mode phrygien, tantôt plus doux, plus tempéré, plus féminin, comme le mode lydien. Ce caractère musical explique le mot de *lyrique*, donné par les Grecs à cette poésie, et mieux justifié chez eux que chez nous qui l'avons conservé. En effet nos poètes lyriques ne chantent pas leurs vers, ne les récitent pas au son de la lyre ; l'élément musical de leurs pièces est dans le mélange des rytmes, dans le redoublement et l'entrelacement des rimes. C'est par là et par le caractère personnel des œuvres qu'ils se rapprochent des Grecs et qu'ils peuvent mériter le nom de *lyriques*.

Mais avant d'étudier la poésie lyrique proprement dite, nous devons nous arrêter à deux formes de composition que les anciens ne confondaient pas avec le genre lyrique, l'*iambe* et l'*élégie*.

De l'iambe. — Le caractère particulier de la poésie chez les Grecs, c'est que chaque genre nouveau amène la création d'une nouvelle forme de vers dont il est inséparable. Le vers de six pieds (*hexamètre*) est le vers de l'épopée comme celui des hymnes orphiques.

1. V. *Principes de composition et de style*, v. p. 384, 6e édit. Delagrave.

L'iambe, l'élégie auront leur mètre propre ; il en sera de même pour toutes les variétés de la poésie lyrique proprement dite.

Le mot *iambe* désigne à la fois un genre et un mètre. Les anciens entendaient par ce mot *iambe* une poésie ardente, passionnée, inspirée par la colère et la haine ; ils appelaient *iambographes* les poètes qui l'ont inventée ou reçue des mains de l'inventeur. Quant au mètre même, il est formé par le rapprochement de deux syllabes, une brève et une longue, et le vers iambique se compose de pieds généralement au nombre de six, dont la totalité ou la plus grande partie sont des iambes. Ce vers, plus rapide que le vers héroïque, se prête mieux aux élans de la passion. On en rattache l'origine à une légende que nous avons rencontrée plus haut, en citant un passage de l'hymne à Cérès. Lorsque la déesse, qui redemande sa fille, refuse toute nourriture et se complaît dans sa douleur, Iambé, la fidèle servante, s'efforce de la distraire ; elle imagine mille bons mots pour égayer sa maîtresse. Enfin Cérès est vaincue : elle a souri ; désormais elle ne repoussera plus les soins et les consolations de ses hôtes [1]. Le souvenir de cette légende s'était conservé dans les fêtes d'Éleusis ; des femmes placées sur un pont lançaient de là mille brocarts aux spectateurs. Ce fait nous met sur la voie de la véritable étymologie du mot *iambe*. Il a pour origine évidente un mot qui signifie *lancer*, et c'est un verbe de même racine, de même signification, qu'emploient les poètes latins lorsqu'ils veulent caractériser la poésie iambique [2]. On peut conclure de ces faits que le vers iambique a une origine ancienne, peut-être contemporaine de l'hexamètre, et qu'on s'en est d'abord servi pour l'expression des

1. Page 57.
2. *Vibrare*. Catulle, XXXVI, 5. « Dessiesmque truces *vibrare iambos* ; et j'aurais cessé de lui décocher mes iambes menaçants.

quolibets populaires. Mais le poète qui lui a donné droit de cité dans la littérature et qui a mérité d'en être nommé l'inventeur, c'est Archiloque, le premier et le plus grand des iambographes.

Archiloque. — Archiloque florissait vers 700 ; il était né dans l'île de Paros, une des Cyclades. Quoiqu'il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments dispersés et courts, nous pouvons juger qu'il en est de lui comme de la plupart des poètes satiriques, et que le jugement d'Horace sur Lucilius s'applique à lui comme au vieux poète latin : « Comme à de fidèles compagnons il confiait à ses livres tous ses secrets ; ni dans le malheur, ni dans la prospérité, il ne cherchait d'autres confidents. Aussi y trouve-t-on exposée, comme sur un tableau votif, toute la vie du poète[1]. » Sa vie est la matière même de ses ouvrages. Son caractère chagrin a été aigri encore par le malheur ; c'est la haine qui inspire ses vers.

Il quitta Paros pour aller habiter Thasos, sur les côtes de la Thrace ; il y conduisait peut-être une colonie. Il ne regrette pas sa première patrie dont il dédaigne « les figues et la vie bonne pour les matelots. » Il n'est guère plus content de Thasos, qui « s'élève comme un dos d'âne couronné d'une forêt sauvage. » Cette île était pourtant renommée pour ses vins ; mais le poète y a souffert à la fois de malheurs publics et de malheurs privés. Les malheurs publics sont sans doute des guerres et les incursions des pirates qui désolaient les rivages de Thasos. Quant aux malheurs privés, c'est d'abord la mort de son beau-

2. « Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si male cesserat, unquam
Decurrens alio, neque si bene. Quo fit ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis. »

(Sat. II, 1, vers 30 et suiv.)

frère englouti dans un naufrage ; ce sont les querelles que lui suscita son humeur chagrine, et dont nous trouvons la trace dans les défis, les menaces, les injures qu'il lance à ses ennemis. Mais l'événement qui a le plus influé sur sa vie, c'est son amour pour Néobulé, qu'il devait épouser. Le mariage convenu manqua par la mauvaise foi de Lycambès, père de la jeune fille. Archiloque se vengea par de terribles invectives, et c'est alors sans doute que, suivant l'expression d'Horace, « la rage l'arma de l'iambe qu'il a créé[1]. » Tantôt il se moque : « Lycambès, qu'as-tu dit là, qui donc a égaré ton esprit ? » Tantôt il s'indigne : « Tu as trahi un serment solennel ; tu as brisé les liens de l'hospitalité. » Ses invectives grossières n'épargnent ni Néobulé ni ses sœurs, et ces chants de colère, dont nous avons à peine quelques débris, devaient être bien terribles ; car, suivant la tradition, Lycambès et sa fille se pendirent de honte et de désespoir.

Il se console de ses malheurs quelquefois par une insouciance légère, mais plus souvent par une résignation philosophique qui annonce un caractère fortement trempé. Parmi les fragments conservés de ses poésies, nous trouvons cette énergique apostrophe à son âme :

Mon âme, mon âme, agitée par d'horribles douleurs, supporte tes maux avec courage. Opposant ta poitrine aux ennemis, avance de pied ferme en face des lances menaçantes. Victorieux, ne conçois pas trop d'orgueil ; vaincu, ne tombe pas dans le deuil et l'abattement. Réjouis-toi modérément dans la prospérité, afflige-toi médiocrement dans l'adversité, songeant à tous les maux qui poursuivent les mortels[2].

1. « Archilochum proprio rabies armavit iambo. » (*Epître aux Pisons*, 79)

2. Horace a imité ce passage dans une de ses plus jolies odes (II, 3, à Dellius) : « N'oublie pas de conserver, au milieu des dis-

La guerre a dû tenir une grande place dans sa vie. Il s'appelle « serviteur du dieu Mars. » Et cependant il a osé se vanter de sa lâcheté, et il avoue sur le ton le plus leste qu'il a échappé à la mort en abandonnant son bouclier : « Un Saïen triomphe de mon bouclier que j'ai laissé bien malgré moi, arme inutile, auprès d'un buisson. Mais par là j'ai échappé à la mort. Adieu à ce bouclier ! j'en aurai un autre qui n'en vaudra pas moins. » Nous retrouverons à propos d'autres personnages célèbres cette singulière tradition de poltronnerie. Démosthène est accusé d'avoir jeté son bouclier ; nous verrons plus tard que cette imputation, devenue légendaire, ne repose sur aucune preuve solide. Mais le poète Horace a fait un aveu semblable à celui d'Archiloque : « Avec toi, dit-il, j'ai connu les champs de Philippes et cette rapide déroute où ton Horace, assez pauvre héros, oubliait son bouclier[1]. »

Peut-être ne faut-il pas prendre trop au sérieux ces confessions ou en exagérer l'importance. Ils ont fui avec tout le monde ; ils n'ont pas craint de sauver leur vie, quand il eût été inutile de la perdre. Archiloque en effet parle souvent de la guerre, et non pas comme un lâche à qui sa conscience imposerait le silence. Est-ce un soldat habitué à fuir qui aurait le droit de tracer le portrait suivant du vrai général : « Je n'aime pas un général grand, qui se balance en marchant, fier de ses cheveux frisés, fraîchement rasé. Qu'il soit petit, les jambes torses, s'avançant d'un pied ferme, plein de courage et de ressources. » Le malheur a trempé son

grâces, l'égalité de ton âme, et dans la prospérité ne la préserve pas avec moins de soin d'une joie insolente, Dellius, toi qui dois mourir. »

1. Odes, II, 7, vers 9 et 10.

« Tecum Philippos et celerem fugam
Sensi, relicta non bene parmula.

Nous avons adopté pour la fin la traduction de Jules Janin.

caractère et donné à ses pensées un tour philosophique où l'on ne sent pas le lieu commun, parce que ces réflexions naissent à l'occasion d'un fait vivement senti. Tel est ce fragment dont Horace a profité comme de baucoup d'autres : « Reportez tout aux dieux. Souvent ils tirent les hommes du fond de l'abîme et les relèvent, couchés qu'ils étaient et couverts d'une noire poussière. Souvent ils les abaissent ; les plus rassurés dans leur marche sont renversés ; alors les maux succèdent aux maux ; le malheureux erre sans dessein et sans ressources[1]. »

La langue d'Archiloque, aussi simple et plus précise que celle d'Homère, est plus claire que celle de Pindare et des chœurs des poètes tragiques.

Simonide d'Amorgos. — Un poète contemporain d'Archiloque, Simonide, né dans l'île d'Amorgos[2], qui florissait vers 660, avait aussi composé des iambes. Il avait eu des contestations avec un certain Orodœcidès, et, à l'exemple d'Archiloque, il confia à la poésie le soin de le venger. Nous n'avons rien de ces iambes ; mais il reste sous son nom une pièce satirique de cent dix-huit vers *Sur les Femmes*. On a aussi attribué ce petit poème à un second Simonide, un des plus célèbres poètes lyriques de la Grèce, Simonide de Céos. Cette pièce, dont les plaisanteries sont assez grossières, présente une suite de portraits de femmes :

1. Horace, *Odes*, I, 34, vers 12 et suiv.

Valet ima summis
Mutare, et insignem attenuat Deus,
Obscura promens. Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit, hic posuisse gaudet.

Il peut, ce Dieu souverain, élever et abaisser, ternir ce qui brille, éclairer les ténèbres. La Fortune, à la main rapace, à l'aile stridente, arrache à celui-ci la couronne, et joyeuse la pose au front de celui-là. (Trad. de Jules Janin).

2. Une des îles Sporades.

l'une est comparée au renard, une autre au chien, une autre à l'âne, ou au cheval, ou au singe. On trouve déjà dans les *Œuvres et Jours* d'Hésiode ces attaques malicieuses, qui ont été si souvent renouvelées chez les anciens et chez les modernes. Cependant, dans cette galerie composée de tableaux satiriques, brille un beau et noble portrait, celui de la femme qui est de la race de l'abeille :

Une autre est née de l'abeille. Heureux qui l'a reçue en partage! Celle-là seule est à l'abri du reproche; par elle la vie est florissante et de plus en plus prospère. Elle vieillit aimée de son époux qu'elle aime, après lui avoir donné de beaux et nobles enfants. Elle est honorée entre toutes les femmes, une grâce divine rayonne autour d'elle. Elle n'aime pas à s'asseoir au milieu des femmes qui tiennent des propos légers... C'est Jupiter qui fait aux hommes le don de telles épouses, si vertueuses, si sensées [1].

Mais après ce court hommage, le poète revient à la satire, et il conclut que la femme est le plus grand des fléaux, le lien indestructible dans lequel nous a enchaînés Jupiter. Moins injuste et plus vrai, Hésiode, nous l'avons vu, avait dit du moins : « L'homme ne peut rien rencontrer de meilleur qu'une bonne femme, mais rien de pire qu'une femme mauvaise. »

Hipponax d'Ephèse. — Près de deux siècles après Archiloque et Simonide, un autre poète, célèbre comme le premier par sa verve impétueuse, s'est fait à son tour de l'iambe d'Archiloque une arme redoutable Hipponax d'Ephèse vivait vers 540, à la fin de la lutte entre l'ancienne aristocratie et le parti du peuple. Frappé par les tyrans Comas et Athenagoras,

1. Vers 83 et suiv.

il se retira de lui-même à Clazomène, et il employa les loisirs de l'exil à fouetter de ses vers vengeurs les tyrans populaires de son pays et aussi ses ennemis personnels. Il était petit et laid; deux frères, sculpteurs à Chio, Bupalos et Athenis, le raillèrent et sans doute firent son portrait en caricature. Le poète répondit par des iambes si terribles que les deux frères se pendirent de désespoir. Cette histoire ressemble trop à celle de Lycambès et de Néobulé pour n'être pas suspecte ; elle prouve du moins la terrible énergie de ces invectives dont il ne nous reste d'autre trace que les souvenirs des poètes anciens. Horace a dit : « Prends garde, prends garde ! car, terrible aux méchants, je lève contre eux des cornes toujours prêtes, comme le gendre méprisé du perfide Lycambès, ou comme l'ennemi acharné de Bupalos [1]. »

Voilà tout ce que nous savons de ces poètes iambographes dont s'inspira chez les Romains Horace à ses débuts dans la poésie, et dont chez nous un grand poète, André Chénier, donnerait une idée fidèle. Inspiré par une juste indignation, il a renouvelé lui aussi le genre d'Archiloque pour flétrir des crimes contre lesquels il avait le droit de protester; car il avait été un des plus ardents promoteurs de la révolution dans ce qu'elle avait de juste et de généreux. Nous avons cité ailleurs [2] un des plus beaux passages de ses iambes; en voici un second qui égale ce que la passion d'Archiloque a pu imaginer de plus puissant et de plus furieux.

1. *Epodes*, VI. v. 11.

> Cave, cave! namque in malos asperrimus
> Parata tollo cornua,
> Qualis Lycambae spretus infido gener,
> Aut acer hostis Bupalo.

2. *Principes de Composition et de style*, page 39.

. . . . Mais quoi!
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire
Sur tant de justes massacrés!
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire!
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance!
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers!
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!
Allons, étouffe tes clameurs,
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, Vertu, pleure, si je meurs.

Un poète contemporain, M. Auguste Barbier, a aussi composé des iambes pleins d'une énergie saisissante, mais trop souvent gâtée par la crudité de l'expression.

CHAPITRE II

L'ÉLÉGIE

De l'élégie. — Toutes les œuvres d'Archiloque n'étaient pas des iambes. Dans les fragments de ses poésies, nous trouvons des vers composés sur un autre mètre, le mètre appelé chez les anciens *élégiaque* ou *distique;* de ce nombre était le fragment que nous avons traduit sur la perte de son bouclier. Le distique est la forme la plus simple du couplet ou de la strophe : il se compose d'abord du vers hexamètre héroïque, puis d'un second vers formé de la première moitié de l'hexamètre revenant ensuite sur elle-même. Il a été inventé du temps même d'Archiloque, et il a pris aussitôt une place importante dans la poésie.

Mais ici l'étymologie du nom n'explique pas la nature primitive du genre. Le mot *élégie* signifie un chant plaintif [1], et c'est ainsi que le poète Horace et, d'après lui, Boileau, ont défini ce genre, si populaire chez les modernes comme chez les anciens : « Dans des vers inégalement accouplés, dit Horace, s'enferma d'abord l'expression de la plainte, puis celle de la passion satisfaite [2]. »

Boileau n'a fait que développer cette définition :

1. De deux mots grecs *é légein*, dire hélas!
2. *Epître aux Pisons*, v. 75-76.

Versibus impariter junctis querimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.

La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil,
Elle peint des amants la joie et la tristesse[1].

Mais, à l'origine, l'élégie fut tout autre chose. Elle semble exclusivement destinée aux harangues ; elle est créée comme une forme plus vive et plus rapide que le vers héroïque et par conséquent plus propre à transmettre des sentiments impétueux et à entraîner des auditeurs. Tantôt donc l'élégie s'adresse à des combattants pour les exhorter au courage ; tantôt elle invite des citoyens à la concorde et au respect des lois ; tantôt elle recommande à des hommes les principes de la morale, véritable garantie du succès et du bien-être.

Cependant, après avoir été d'abord une harangue militaire, politique ou morale, l'élégie devient autre chose. Sans perdre le ton sentencieux que nous lui trouverons chez Tyrtée, Solon, Théognis, elle prend avec le poète Mimnerme un caractère tout nouveau : l'accent de la tendresse y domine, c'est la volupté qu'elle prêche, elle exprime les plaintes et les vœux de l'amour. Elle est aussi l'interprète des douleurs les plus sérieuses ; elle pleure sur les tombeaux ; elle console ceux qui souffrent ; elle est la langue de la mélancolie et des plus doux sentiments du cœur. C'est sous cette dernière forme qu'elle a inspiré tant de poètes chez les Romains et chez les peuples modernes.

Élégie militaire. Callinus d'Éphèse. — Quel est le poète qui a inventé le vers élégiaque? Horace déclare la question douteuse ; de son temps le procès n'était

1. *Art poétique*, ch. III.

pas encore jugé[1]. Nous ne sommes pas mieux fixés aujourd'hui. Le nom le plus ancien que nous rencontrions est celui de Callinus d'Éphèse, contemporain d'Archiloque, car il florissait vers 700, et peut-être même plus ancien. Callinus, comme Archiloque, est Ionien ; c'est en dialecte ionien qu'ils ont écrit l'un et l'autre. Par conséquent tous les poètes iambographes, tous les auteurs d'élégies, fussent-ils éoliens ou doriens d'origine, adopteront dans leurs vers la langue ionienne. C'est une loi invariable chez les Grecs et nous en verrons d'autres effets en étudiant leur théâtre.

Callinus fut témoin des invasions qui ravagèrent l'Asie Mineure au temps de Gygès et qui ne furent victorieusement repoussées que par le roi Halyatte. Callinus appelle *Cimmériens* et *Trèzes* ces hordes barbares qu'attiraient les richesses de la Lydie, qui prirent deux fois l'opulente ville de Sardes, et détruisirent Magnésie du Méandre. Un grammairien ancien, Stobée, nous a conservé une belle harangue du poète à ses concitoyens amollis par le luxe et les arts de la paix. Le ton de cette exhortation militaire prouve qu'il était nécessaire de rappeler les Lydiens aux fortes vertus de leurs ancêtres :

Jusques à quand resterez-vous en repos? Quand aurez-vous un cœur vaillant, ô jeunes gens? Ne rougissez-vous pas devant vos voisins de ce lâche abandon de vous-mêmes? Vous croyez donc vivre dans la paix? Mais la guerre tient tout le pays... Qu'en mourant il frappe un dernier coup. Car il est glorieux, il est beau pour un homme de se battre contre l'ennemi pour son pays, pour ses enfants, pour sa légitime épouse. La mort, elle, viendra quand les Parques l'auront filée. Allons! que chacun marche devant soi, la lance haute, couvrant

1. Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor
Grammatici certant et adhuc sub judice lis est.

(*Épître aux Pisons*, 77-78).

de son bouclier un cœur vaillant, dès le commencement de la mêlée. Car il n'est dans la destinée d'aucun homme d'échapper à la mort, eût-il des immortels pour ancêtres. Souvent un homme fuit la guerre et le retentissement des lances ; il rentre dans sa maison et y trouve la mort. Mais, dans le peuple, nul ne l'aime, nul ne le regrette ; l'autre, au contraire, petits et grands le pleurent s'il lui arrive malheur. Car tout le peuple regrette l'homme au cœur vaillant quand il meurt ; vivant, il est estimé comme un demi-dieu : ses concitoyens tournent vers lui leurs regards comme vers leur citadelle, il fait à lui l'œuvre de plusieurs.

Cette poésie énergique et mâle est digne d'avoir inspiré le poète militaire par excellence, le fameux Tyrtée.

Tyrtée. — Tyrtée, dont le nom est si glorieusement uni aux récits de la deuxième guerre de Messénie (vers 640) est, si l'on en croit la tradition, Athénien d'origine et né à Aphidna, bourg de l'Attique. Les Spartiates vaincus consultèrent l'oracle de Delphes, qui leur conseilla de demander un général aux Athéniens. Ceux-ci, par dérision, leur envoyèrent un maître d'école boiteux, dont l'âme se trouva celle d'un grand homme, et dont les fières et fortes exhortations sauvèrent sa patrie adoptive. On a soupçonné ce récit de fable inventée par l'amour-propre d'Athènes, qui a voulu revendiquer la gloire de ce poète. En effet, il y a aussi en Laconie un bourg du nom d'Aphidna ; puis existait-il déjà des écoles en Attique au commencement du VIIe siècle ? Si l'on a fait de Tyrtée un maître d'école, ne serait-ce point que, plus tard, comme le rapporte l'orateur Lycurgue, ses élégies furent récitées dans les écoles, comme propres à former à la fois la bouche et le cœur des enfants ? Il était boiteux, dit-on ; mais alors comment expliquer cette admiration vraiment spartiate qu'il professe pour

la force et la beauté du corps ? Ne serait-ce pas que, le premier des poètes de la Grèce continentale, il a employé le distique formé de deux vers de mesure différentes, produisant, par suite, une sorte d'harmonie inégale et comme boiteuse ?

D'ailleurs Tyrtée est tout dorien par le caractère : grave et pratique dans ses idées, peu enthousiaste, il parle moins de la gloire du succès que des tristes conséquences de la défaite. L'exil, la misère, la mendicité, le danger et la mort sont les images qu'il affectionne. Le courage qu'il inspire est un courage de résistance, plutôt que d'élan : c'est le courage des sept cents qui moururent fermes à leur poste au défilé des Thermopyles ; ce n'est pas le courage de ces Athéniens qui, à Marathon, s'élancèrent au pas de course sur l'armée des Perses, et qui, plus tard, avant Salamine, abandonnèrent leur ville à l'ennemi pour sauver la patrie. On chercherait en vain dans les poésies de Tyrtée l'idée de liberté ; ce mot sans doute serait dangereux à faire entendre aux oreilles des Hilotes enrôlés avec les citoyens. Le poète insiste sur l'ordre et la discipline, vertus spartiates par excellence ; il recommande le respect des vieillards, respect classique à Lacédémone. Tout enfin est dorien dans ses vers, sauf le dialecte qui, pour se conformer aux règles du genre élégiaque, devait être ionien. L'opinion des critiques qui font de Tyrtée un poète vraiment national se fonde donc sur de bonnes raisons. D'ailleurs Sparte, quoique moins bien douée qu'Athènes pour la poésie, n'était pas déshéritée des Muses : la poésie avait sa place dans les fêtes publiques. Plutarque le témoigne : dans la vie de Lycurgue il décrit des chœurs de vieillards, de jeunes gens et d'enfants, qui ont servi d'inspiration aux poètes de la révolution française. D'autres auteurs, et, parmi eux, le fameux Pindare, attestent aussi que la musique et la danse étaient honorées à Sparte. Enfin cette ville,

qu'on se figure volontiers barbare, a eu aussi ses monuments; si la peinture n'a jamais pénétré chez elle, elle avait du moins produit des sculpteurs[1].

Outre ses élégies guerrières, ou *Conseils en élégie*, Tyrtée avait composé des marches militaires, écrites en dialecte dorien et qui rentrent, par la nature des vers, dans la poésie lyrique proprement dite. Nous n'en avons que de courts fragments. Il avait aussi prêché aux Spartiates la fin des dissensions et la nécessité de la paix intérieure en face des Messéniens victorieux. Ces élégies politiques étaient connues sous le nom de *Gouvernement* ou *Bonne législation* : quelques vers seulement en ont été conservés. C'est surtout par trois belles harangues guerrières que nous connaissons le poète et que nous pouvons apprécier son talent. Nous en citerons les plus beaux passages. Si on les lit d'ensemble, on y remarque, comme dans Homère, beaucoup de répétitions de mots et d'idées. Il ne faut pas s'en étonner : ces harangues ont un but pratique, elles sont destinées au plus grand nombre; elles doivent être chantées solennellement. Le poète qui les a composées est un orateur, et, comme tel, il est forcé, pour que son action s'étende à chacun de ses nombreux auditeurs, de se répéter plus d'une fois. D'ailleurs les Spartiates ne se lassaient point d'entendre dire quel était le prix de la victoire, quelles seraient les lamentables conséquences de la défaite.

Cette poésie est très éloignée de celle d'Homère par le fond comme par la forme Le vers de Tyrtée est plus ferme, plus précis, moins chargé d'épithètes. La guerre aussi et les idées de courage et d'honneur militaire ont bien changé. Dans Homère un guerrier peut fuir devant un chef plus vaillant; dans Tyrtée la

1. Voir *Les arts et la poésie à Sparte sous la législation de Lycurgue*, par M. Beulé, 1853 (thèse de doctorat).

fuite est honteuse ; le soldat qui ne tombe pas au premier rang, frappé à la poitrine, est déshonoré. Remarquons d'ailleurs que dans l'*Iliade* les allocutions générales sont rares : rarement le chef exhorte ses soldats au combat ; mais les guerriers qui se rencontrent dans la mêlée se gourmandent l'un l'autre avant d'en venir aux mains.

La première Messénienne est surtout frappante comme l'expression des maux qui accompagnent la défaite :

Il est beau de mourir en brave, tombé au premier rang en combattant pour son pays ; mais abandonner sa ville, ses champs fertiles, et aller mendier, est le plus lamentable destin. Il faut errer, en traînant avec soi une mère chérie et un vieux père, et de petits enfants, et une légitime épouse. L'exilé sera en haine à ceux qu'il ira trouver, vaincu par le besoin et par l'odieuse indigence. Il déshonore sa race, il dégrade sa beauté ; à se suite marchent toutes les hontes et toutes les misères. Oui, pour cet homme ainsi errant il n'est plus de pure auréole ; l'honneur n'accompagne plus son nom. Combattons avec courage pour cette terre, mourons pour nos enfants, n'épargnons plus notre vie. O jeunes gens, combattez, serrés les uns près des autres, ne commencez pas la fuite honteuse et la peur. Ah ! faites-vous dans vos cœurs un grand et vaillant courage, et n'épargnez pas votre vie en combattant contre des hommes. Pensez aux vieillards, dont les genoux ne sont plus agiles, ne fuyez pas en abandonnant les vieillards ! Car c'est une honte de voir, tombé au premier rang, gisant à terre en avant des jeunes, un vieillard dont la tête est chauve, le menton blanc et qui exhale dans la poussière son âme vaillante...

La troisième élégie exprime les mêmes sentiments. Elle y ajoute l'idée des regrets et des hommages des contemporains et de la postérité :

Tous les pleurent à l'envi, jeunes et vieux, et la ville entière est accablée d'un regret amer. Et son tombeau et ses enfants sont renommés parmi les hommes, et les enfants de ses enfants, et sa race dans la postérité. Jamais ne périssent sa noble réputation ni son nom, mais, quoique sous la terre, il demeure immortel celui qui, le premier par la valeur, ferme à son poste, combattant pour son pays et ses enfants, a péri sous les coups impétueux de Mars. Si au contraire il échappe à la mort, si, vainqueur, il emporte le prix brillant de la valeur, tous l'honorent ensemble, et jeunes et vieux ; les plus doux honneurs l'entourent jusqu'à ce qu'il descende chez Pluton. Vieillissant, il brille parmi ses concitoyens ; par respect, par justice nul ne consentirait à lui nuire ; tous, pour lui faire place, se lèvent de leurs sièges, tous indistinctement, et les jeunes gens, et ceux de son âge, et ceux qui l'ont précédé.

On trouvera dans le *Recueil d'extraits des auteurs grecs* qui sert de complément à ce volume, la traduction complète de la deuxième Messénienne, peut-être la plus belle de toutes. Nous n'ajouterons à nos citations que celle d'un petit fragment d'une marche de Tyrtée :

Allons, enfants de Sparte fertile en hommes, citoyens dignes de vos pères, de la main gauche portez en avant le bouclier, brandissez hardiment votre lance, et n'épargnez pas votre vie ; à Sparte, ce n'est pas la tradition des ancêtres.

Et nous aurons fait connaître, autant qu'il dépend de nous, ce génie franc et austère, dont les mâles accents ont rempli les oreilles et remué les cœurs des contemporains et frappé vivement les générations successives. Chez nous, ces chants ont inspiré des poèmes populaires, moins simples et moins achevés dans la forme, la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*. C'est aussi à Tyrtée que rendait hommage l'auteur des *Messéniennes*, Casimir Delavigne, poète de la première moitié de ce

siècle, qui a rencontré de généreux accents pour consoler la France vaincue en 1815 par le souvenir de son glorieux passé, et qui, le premier chez nous, a dignement célébré cette pure et sainte héroïne, l'honneur de notre histoire, Jeanne d'Arc.

Élégie politique. — Solon. — Tyrtée avait déjà donné des exemples de l'élégie politique, avant que le fameux Solon d'Athènes en fît comme le prélude de ses lois. Cet homme, dont le patriotisme et le génie ont donné à son pays une sage constitution, et qui a préparé ainsi l'âge brillant des guerres médiques, était un poète autant qu'un sage et un législateur. Encore très jeune, en 604, il commença par un trait d'audace à faire de la poésie un instrument de politique. L'île de Salamine avait été enlevée aux Athéniens par les Mégariens, et plusieurs guerres, entreprises pour la reconquérir, avaient été malheureuses. Lassés de tant d'efforts inutiles, les Athéniens firent une loi qui défendait, sous peine de mort, de proposer aucune expédition relative à Salamine. Solon simule la folie, puis il compose une élégie, l'apprend par cœur, et, couvert d'un bonnet de malade, il court à la place publique, monte sur la pierre des proclamations, et quand la foule est nombreuse, il chante des vers dans lesquels il faisait honte aux Athéniens de leur insouciance et les exhortait à la conquête de Salamine. Cette pièce, au rapport de Plutarque, s'appelait *Salamine;* elle était fort belle, mais des cent vers qui la composaient il nous en reste à peine quelques-uns. Voici les plus expressifs : « Que ne suis-je un homme de Pholégande ou de Sicine [1], au lieu d'être Athénien ! Que ne puis-je changer de patrie ! Car bientôt on dira parmi les hommes : Celui-ci est un Athénien, un de

1. Ce sont deux petites îles de la mer Egée ; elles font partie, avec Mélos, Naxos et Théra, de l'archipel des Cyclades.

ceux qui ont abandonné Salamine ! » L'élégie se terminait par des vers pleins d'enthousiasme : « Allons à Salamine, allons combattre pour cette île aimable, et secouons le poids du déshonneur ! » Cette élégie entraîna la jeunesse ; une expédition fut résolue et Solon, chargé de la conduire, reconquit Salamine.

Il rendit encore un plus grand service à ses concitoyens en leur peignant énergiquement les maux de l'anarchie et en opposant au sombre tableau de cette misère l'image brillante de la prospérité, fruit de la concorde. Nulle part il ne s'est montré plus poète que dans cette belle pièce, par laquelle il préparait sa législation. Nous en avons conservé une grande partie, grâce à Démosthène, qui la récitait à ses contemporains dans un de ses plus éloquents discours [1] :

Non, notre ville ne périra jamais par les arrêts de Jupiter, ni par la volonté des bienheureux dieux immortels. Car sa magnanime protectrice, la fille d'un père puissant, Pallas Athéné, a les bras étendus sur elle. Mais ses citoyens eux-mêmes par leur folie veulent perdre cette grande ville : l'amour de l'argent les entraîne. Les chefs du peuple ont le cœur injuste, et leurs grandes iniquités leur préparent des maux sans nombre. Ils ne savent pas contenir leur orgueil, ni jouir décemment de la prospérité présente dans les loisirs des festins. Ils s'enrichissent par des pratiques injustes. Ils ne respectent ni les biens sacrés ni les biens publics ; ils volent et pillent chacun de leur côté, et ne respectent pas les augustes décrets de la Justice, qui se tait, mais garde le souvenir du présent et du passé, et à l'heure fixée toujours vient frapper le coupable [1] ;

1. *Sur les prévarications de l'ambassade*.

1. Horace a dit : « Le criminel a beau courir ; le châtiment quoique boiteux manque rarement à le rejoindre. » (*Odes*, *III*, 2.)

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede Pœna claudo.

et A. Chénier.

..... Et Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.
(L'*Aveugle*.)

Sur toute cette ville s'étend une plaie inévitable; elle est bien vite tombée dans les maux de l'esclavage ou dans les dissensions civiles; elle réveille la guerre endormie, la guerre qui détruit en foule l'aimable jeunesse. Voilà les malheurs qui se répandent sur le peuple; et, parmi les pauvres, beaucoup s'en vont dans la terre étrangère, vendus et chargés de chaînes infâmes... C'est ainsi que le malheur public s'étend à la maison de chacun: les portes de la cour ne sauraient l'arrêter; il franchit la haute muraille, et trouve toujours sa victime, même dans le souterrain ou dans le lit où elle s'est blottie [1]. Voilà ce que mon cœur m'inspire d'enseigner aux Athéniens, c'est que les mauvaises lois donnent à un État des maux innombrables, et que les bonnes lois mettent partout l'ordre et l'harmonie. Elles donnent des entraves à l'injustice, adoucissent l'aigreur, apaisent la colère, énervent la violence et sèchent dans son germe la fleur de la fatalité : elles redressent les jugements injustes, modèrent les actes de l'insolence, arrêtent les œuvres de la dissension, calment l'ardeur des lamentables querelles; par elles tout chez les hommes est droit et sensé.

Solon avait composé aussi des élégies purement morales. Le grammairien Stobée nous en a conservé un long morceau, égal en beauté à l'élégie politique que l'on vient de lire. En voici un des plus remarquables passages :

Brillantes filles de Mnémosyne et de Jupiter Olympien, Muses du Piérus, écoutez ma prière. Faites que des dieux immortels j'obtienne la riche abondance et des hommes une renommée toujours pure. Que je sois doux pour mes amis, amer pour mes ennemis, vénéré des uns, redoutable aux

1. Tite-Live fait dire à un consul, T. Quinctius Capitolinus : « Ante portas est bellum : si inde non pellitur, mox intra mœnia erit, et arcem et Capitolium scandet, et in domos nostras nos persequetur. » La guerre est à nos portes; si elle n'en est pas chassée, bientôt elle sera dans l'enceinte de nos murs, elle gravira la citadelle et le Capitole, et elle nous poursuivra jusque dans nos maisons.

autres. Je désire posséder les richesses, mais je ne consens pas à en jouir injustement. Toujours à la suite arrive la Justice. La richesse qu'ont donnée les dieux est pour l'homme un édifice solide depuis le dernier fondement jusqu'au faîte. Quant à celle que les hommes recherchent comme fruit de la violence et des intrigues, elle vient; mais, attirée par des actes injustes, elle suit contre son gré, et bientôt s'y mêle le malheur. Le commencement est peu de chose, comme dans un incendie faible d'abord, à la fin lamentable. Car les œuvres de la violence ne durent pas longtemps pour les mortels. Jupiter voit le terme de toutes choses. Tel qu'un vent printanier disperse en un instant les nuages, puis remue les profondeurs de la mer aux flots innombrables, ravage sur la terre couverte de blés les riches sillons de l'homme, et monte jusqu'à la haute demeure des dieux, puis fait reparaître la face sereine du ciel; l'éclat du soleil reluit sur la terre fertile et l'œil n'aperçoit plus de nuages : ainsi marche la vengeance de Jupiter. On ne voit pas à chaque faute éclater sa colère, comme celle d'un mortel. Mais il n'échappe pas à ses regards celui dont le cœur est criminel et il finit toujours par être dévoilé. L'un est puni sur le champ, l'autre plus tard; mais si les coupables échappent, et si la justice des dieux ne les atteint pas eux-mêmes, elle ne manque jamais de venir : des innocents expient leurs fautes, ou leurs fils, ou la postérité qui les suit. Mortels, nous avons cette pensée que bon et méchant ont le même sort, croyance agréable que chacun garde jusqu'au jour où il est frappé, mais alors il se lamente.

Cette morale épurée nous montre le progrès que les idées religieuses ont fait depuis Homère, et quelle conception plus juste on a de la divinité et des devoirs de l'homme. On trouverait encore dans les fragments dispersés des œuvres de Solon d'autres pensées non moins belles.

Solon pourrait aussi être compté parmi les iambographes ; car, hélas ! ce grand citoyen, qui avait tout fait pour son peuple, n'échappa pas à l'ingratitude et à la légèreté capricieuse de la démocratie athénienne.

De son vivant même on raillait, on dénigrait son œuvre, on niait les bienfaits d'une législation qui avait sauvé Athènes. Il se défendit par des iambes qui n'avaient pas la violence injurieuse des invectives d'Archiloque, mais dont le ton était celui d'une juste et fière émotion. Dans un fragment qui nous a été conservé, il invoque le témoignage de la terre de son pays, cette terre esclave avant lui, aujourd'hui délivrée. Il rappelle

... comment il a ramené à Athènes, dans cette patrie élevée par les dieux, beaucoup de citoyens qui avaient été vendus justement ou injustement, et qui dans leurs courses lointaines désapprenaient déjà la langue athénienne. Il a su mettre d'accord la force et la justice ; il a fait ce qu'il avait promis, des lois égales pour le riche et pour le pauvre ; à chacun il a distribué une justice impartiale. Beaucoup n'auraient songé qu'à satisfaire leur égoïsme et leur avidité. Il a fermé l'oreille aux conseils intéressés des uns et des autres; il n'a pas voulu qu'Athènes fût veuve d'aucun de ses citoyens. Il ne s'est pas comporté en loup au milieu des chiens. Il peut donc mépriser les critiques et s'applaudir de son œuvre ; grâce à l'appui des dieux elle dépasse ses espérances ; ses travaux n'ont pas été perdus.

On cite encore de Solon d'autres vers qui se rapprochent du rythme lyrique. Ils prouvent une fois de plus que la poésie ne fut pas pour lui un simple instrument de politique ou un délassement momentané, et qu'il peut disputer le premier rang aux poètes contemporains. Mais les hommes acceptent rarement l'universalité du génie : ils aiment à fixer à chacun sa gloire et son mérite particulier. Solon est un grand législateur, un grand sage ; quant à l'inspiration des Muses, on en a fait le privilège de contemporains qui peut-être n'égalaient pas Solon, de Théognis et de Mimnerme.

Théognis de Mégare. — Théognis de Mégare, qui florissait vers 540, est le principal représentant de l'élégie morale ; c'est à lui par excellence qu'appartient la poésie *gnomique* [1], mot qui désignait chez les Grecs l'expression en vers précis et bien frappés des vérités morales les plus importantes.

Il nous reste de Théognis près de douze cents vers ; mais ces vers ne forment pas un ensemble, et nous ne pouvons dire si le poète avait composé un poème unique ou publié un recueil de poésies élégiaques. L'ordre primitif de ses œuvres a été bouleversé par les compilateurs de sentences morales qui nous les ont transmises. Un érudit allemand a essayé de retrouver cet ordre ; mais son travail, entrepris sans indications suffisantes, n'a rien produit de sensé ni d'acceptable.

Solon, nous l'avons vu, a souvent dans ses poésies le caractère du moraliste. Il conduit l'homme par les dix stations de la vie, et, pour chacune de ces périodes de son existence, il lui donne des conseils et lui trace ses devoirs. Partout il montre dans le malheur la conséquence de la mauvaise conduite, dans le respect du droit la meilleure chance de prospérité Mais ces développements moraux paraissent chez lui nés de l'occasion plutôt que d'un dessein prémédité. Quand une vérité morale le frappe, il l'exprime, il obéit à l'inspiration du moment ; mais il n'est pas moraliste avec intention et par système. Au contraire les vers de Théognis sont comme un code de morale, ce qui a permis d'en détacher de nombreuses maximes. En effet il ne faut pas croire que primitivement aucun lien ne les rattachât entre eux. Ce qui leur donnait tout au moins une sorte d'unité, c'est l'affection du poète pour celui auquel il les adresse, Cyrnos,

1. Sentencieuse, du mot grec *gnomé*, sentence.

personnage inconnu dont le nom revient souvent dans ses vers.

Cette amitié pour Cyrnos donne à la poésie sentencieuse de Théognis un caractère personnel. D'ailleurs on y retrouve aussi dans plus d'un passage l'âme du poète et la trace de ses sentiments. Comme tant d'autres poètes avant et après lui, il a conscience de son talent et il compte sur l'immortalité de ses vers et de son nom :

Cyrnos, ces vers serviront de cachet à mes leçons ; celui qui les volerait ne pourrait plus demeurer dans l'ombre. On ne pourra pas non plus changer en mal ce qui est bien, mais chacun dira : ce sont des vers de Théognis de Mégare, renommé parmi tous les hommes. Mais, je ne puis pas plaire à tous les citoyens. Il n'y a rien là d'étonnant, fils de Polypas, car Jupiter lui-même, ni quand il répand, ni quand il arrête la pluie, n'est agréable à tous les hommes.

Mais il aime surtout à parler de ses infortunes et de ses ennemis. Il appartenait à une famille considérable de Mégare. Ruiné et banni à la suite de troubles politiques, il s'était réfugié à Mégare de Sicile, colonie de sa patrie. Une nouvelle révolution mit fin à son exil, sans lui rendre ni son autorité ni ses biens. Nourrie ainsi à l'école du malheur, sa philosophie est chagrine et misanthrope. L'adversité a rabaissé son âme sans dompter son orgueil. Il a souvent moins de dignité que d'amertume ; sa politique est à la fois hautaine et mesquine. Dans sa haine du gouvernement populaire, il donne le nom de *méchants* et de *lâches* à tous ceux qui n'appartiennent pas à la vieille aristocratie. Les Doriens seuls ont le privilège d'être *bons* et *braves*. Dans un passage de ses élégies qui se trouve aujourd'hui presque en tête du recueil, il prévoit et annonce la ruine des bons et l'avènement

prochain d'un tyran : « Cyrnos, cette ville est grosse, et je crains qu'elle n'enfante un homme qui dirige les coups de la violence populaire. » Et quand cette classe inférieure, composée des vaincus, quand les paysans de la Mégaride ont conquis le droit de cité, Théognis s'écrie :

Cyrnos, cette cité est encore une cité; mais les citoyens sont tout autres, eux qui ne connaissaient jadis ni les tribunaux ni les lois, mais qui portaient autour de leurs flancs des peaux de chèvres, et qui, comme des cerfs, paissaient en dehors de cette ville. Et aujourd'hui, ô fils de Polypas, ce sont les bons! et ceux qui étaient les braves sont les lâches! Qui supporterait un pareil spectacle? Ils se dupent les uns les autres, ils rient les uns des autres, ils ne connaissent ni les principes du bien ni les principes du mal.

Théognis exhorte souvent les citoyens à renverser la tyrannie.

Renverse par les moyens que tu voudras le tyran mangeur de peuple ; tu n'as rien à craindre de la justice des dieux.

Mais sans doute il n'a pas été écouté, car ailleurs il s'adresse vraisemblablement au tyran lui-même, pour lui dire :

Écrase, foule sous tes pieds ce peuple stupide, frappe-le d'un aiguillon aigu, mets-lui un dur joug sur le cou : car, parmi tous les hommes que le soleil regarde, tu ne trouveras pas un peuple qui aime autant la servitude [1].

Mais cette haine semble inspirée plutôt par des ressentiments personnels que par des convictions politiques. Ce sont ses injures, c'est la perte de ses biens qu'il brûle de venger :

1. Vers 846 et suiv.

O Jupiter! j'aime mieux mourir, si je ne dois pas trouver la fin de mes peines, et si tu ajoutes toujours les douleurs aux douleurs. Telle est ma destinée, et je ne vois pas la punition de ceux qui possèdent mes biens, qu'ils m'ont ravis par la violence. Et moi, comme un chien, j'ai passé le torrent, dépouillé de tout dans les eaux gonflées du fleuve. Puissé-je boire leur sang noir et voir enfin un bon génie accomplir mes vœux![1] Alors puisse tomber sur moi le grand ciel d'airain, la terreur des hommes d'autrefois, si je ne fais du bien à ceux qui m'aiment et si je n'apporte à mes ennemis le désespoir et la ruine[2]!

Aigri par le malheur, Théognis est aussi chagrin en morale qu'en politique. Sa sagesse est une sagesse défiante qui voit les hommes par leur mauvais côté.

L'honneur est mort, dit-il; l'insolence et l'injure ont vaincu la justice et règnent sur la terre. Chacun honore le riche et méprise le pauvre. L'exilé n'a pas d'ami ni de compagnon fidèle. Les amis sont nombreux autour de la coupe pleine, mais ils sont rares quand on a besoin d'eux.

Aussi ne croit-il guère à l'amitié et veut-il qu'on « aime comme si on devait un jour haïr. »

Ne confie même pas absolument à tous tes amis tes affaires; il en est peu entre beaucoup qui aient le cœur sûr. Ne t'assure qu'en peu d'hommes si tu fais une grande entreprise, pour ne pas éprouver, Cyrnos, une douleur sans remède.

Par suite de ce dégoût des hommes il va, nous l'avons vu déjà, jusqu'à souhaiter du mal à ses ennemis.

Puissé-je posséder moi-même en partie et donner pour la part la plus grande à mes amis le bien de mes ennemis!

1. Vers 337 et suiv.
2. Vers 870 et suiv.

Cette morale païenne, qui rend le mal pour le mal, est encore plus complètement exprimée dans l'apostrophe suivante :

Castor et Pollux, qui habitez dans la divine Lacédémone, près de l'Eurotas au beau cours, si je veux faire du mal à un ami, que ce soit à moi qu'il en arrive! Mais si c'est lui qui veut m'en faire, qu'il lui en arrive deux fois autant!

D'ailleurs Solon, lui aussi, désire « être doux à ses amis, amer à ses ennemis [1]. »

La contradiction apparente qui se rencontre ici-bas entre l'idée de la justice divine et l'ordre des choses humaines pousse l'âme emportée du poète presque jusqu'au blasphème :

Ami Jupiter, je t'admire, car tu règnes sur tous, ayant en toi-même honneurs et suprême puissance. Et tu connais bien les pensées et le cœur de chaque homme, et ton pouvoir, ô roi, est le plus élevé de tous. Comment donc, fils de Saturne, ta raison ose-t-elle tenir le même compte du criminel et du juste?... Non, la divinité n'a tracé aucune règle aux mortels. aucune route qui assure à ceux qui la suivent la faveur des immortels. Des criminels ont une prospérité que rien ne trouble ; et ceux qui défendent à leur cœur les actions mauvaises, qui aiment la justice, ont cependant en partage la pauvreté mère du désespoir, qui pousse au crime le cœur des hommes [2].

Et ceci, roi des immortels, comment est-ce juste, qu'un homme qui s'abstient des actions injustes, dont la conscience n'est chargée ni d'une prévarication ni d'un parjure, mais qui vit selon la justice, ne soit pas traité selon la justice? Quel mortel en voyant cela peut encore vénérer les immortels? Et que peut-on penser, lorsque un homme injuste et impie, qui ne craint la colère ni des hommes ni des dieux, étale son insolence, rassasié de richesses, pendant que les justes sont écrasés sous le poids de la dure pauvreté [3]?

1. Voir plus haut, page 93.
2. Vers 373 et suiv.
3. Vers 742 et suiv.

Cette pensée, qui obsède le philosophe, amène chez lui la conclusion que le néant est préférable à la vie :

Ce qui vaut le mieux pour les habitants de la terre, c'est de ne pas naître et de ne pas voir les rayons de l'éclatant soleil; mais, lorsque on est né, de franchir au plus tôt les portes d'Adès (Pluton) et de dormir couché sous la terre [1].

Il conseille aussi de jouir de la jeunesse et du bonheur présent, car on ne peut compter sur l'avenir [2].

Cependant il ne faudrait pas juger par ces boutades de toute la philosophie de Théognis : il a souvent aussi des réflexions moins amères et des conseils plus fortifiants. Et d'abord, dans un des plus poétiques passages de ses œuvres, il célèbre l'espérance :

L'Espérance est la seule bonne déesse qui soit restée chez les hommes; les autres dieux nous ont quittés et sont retournés à l'Olympe. La Bonne Foi est partie, cette grande déesse : avec elle est partie la Tempérance; les Grâces aussi, ô mon ami, ont quitté la terre. Il n'y a plus chez les hommes de serments fidèles fondés sur la justice, et nul ne respecte les dieux immortels. La race des hommes pieux a disparu, on ne connaît plus ni la loi ni la vertu. Ah! tant que nous vivons et que nous voyons la lumière du soleil, honorons les dieux et attendons l'Espérance; prions les dieux, brûlons les cuisses grasses des victimes, et que l'Espérance reçoive nos premiers et nos derniers sacrifices [3].

Ailleurs il fait de l'adversité une épreuve d'où le brave sort mieux trempé :

Cyrnos, le cœur de l'homme vertueux est toujours inébranlable; il est également fort dans l'adversité et dans le bon-

1. Vers 425 et suiv.
2. Vers 1007 et suiv.
3. Vers 1134 et suiv.

heur[1]. Supporte l'adversité, Cyrnos, comme tu t'es réjoui dans le bonheur. Tes maux aussi sont un présent de la destinée ; et, comme de la prospérité tu es tombé dans le malheur, ainsi maintenant cherche à te tirer du mal en demandant le secours des dieux[2]... Supporte tes maux, mon cœur, quoique tes souffrances soient inouïes ; c'est le cœur des lâches qui se rétrécit. Ne va pas aigrir la douleur de ta défaite par ta colère et tes plaintes, affliger tes amis, et réjouir tes ennemis !

Il faut donc espérer, lutter et s'appuyer sur les bons, en repoussant l'amitié des méchants ; car, dit Théognis :

Quel service peut rendre un ami méprisable? Tu fais du bien à un méchant, ton service est perdu, autant vaut semer dans les flots écumants de la mer. Si tu ensemences la mer, tu ne récolteras pas de riches moissons ; si tu obliges un méchant, tu n'auras pas de retour, car le cœur du méchant est insatiable ; si tu manques une fois à le satisfaire, tout le passé est perdu ; l'amitié disparaît. Beaucoup de gens sont amis de nos mets et de notre vin, peu se présentent dans les affaires graves... Rien de plus difficile à reconnaître que l'homme faux, Cyrnos, rien qui demande plus de surveillance. Quand on reçoit de l'or ou de l'argent altéré, on se résigne à ce malheur, car l'homme habile reconnaît facilement la fraude. Mais un ami qui cache en lui-même la perfidie de son cœur, qui dissimule sa fourberie, voilà l'alliage le plus impur que le ciel ait composé pour les hommes, et rien n'est plus difficile à distinguer[3].

Il nous serait facile de multiplier les citations. Nous trouverions partout cette morale pratique qui est celle de la prudence, de la défiance, de l'intérêt bien entendu. Elle ressemble beaucoup à la sagesse d'Hé-

1. Vers 320 et suiv.
2. Vers 355 et suiv.
3. Vers 101 et suiv.

siode ; on comprend qu'elle ait été bien vite populaire et qu'on en ait extrait des sentences, qui s'apprenaient par cœur et passaient de bouche en bouche comme des proverbes.

Phocylide de Milet. — Tel est surtout le caractère des œuvres d'un autre poète gnomique, Phocylide de Milet, contemporain de Théognis. Son travail ne consiste guère qu'à avoir mis des distiques en sentences ; et pour assurer sa paternité, il débute toujours par ces mots : « Ceci encore est de Phocylide. » Nous avons conservé de lui une vingtaine de vers. Dans une de ses petites pièces, il résume froidement la longue épigramme de Simonide d'Amorgos sur les femmes. Il a quelques distiques heureux : « Ceci encore est de Phocylide : Une ville sur un rocher, petite, mais où règne le bon ordre, est plus forte que Ninive livrée à la licence. » Mais plus souvent ses sentences sont communes comme la suivante : « Ceci est encore de Phocylide : Il faut que l'ami veille sur ses amis pour tous les propos que répètent les citoyens. » — Solon et Théognis sont des poètes ; Phocylide n'est qu'un mince versificateur.

Nous arrivons à la dernière forme de l'élégie, celle que lui donna Mimnerme.

Mimnerme de Colophon. — Mimnerme, né à Colophon, florissait vers 550. Sa vie se passa à Smyrne. A cette époque, les Ioniens, sujets du roi de Lydie, avaient subi l'influence du climat et des mœurs des populations qui les entouraient. La mollesse, les plaisirs, le luxe, voilà ce qui régnait dans les villes grecques du rivage, comme à Sardes, capitale du roi de Lydie. Telle est aussi l'inspiration de la poésie de Mimnerme. C'est la volupté qu'il célèbre. « La vie est courte, dit-il, la jeunesse passe vite, il faut en jouir, tandis qu'on la

possède. » Cette idée règne dans les courts fragments de ses élégies qui nous sont parvenus :

Nous ressemblons aux feuilles que fait éclore la saison fleurie du printemps, lorsque s'accroît la clarté du soleil. Comme elles, nous jouissons un instant des fleurs de la jeunesse. Alors paraissent les Parques noires, l'une dont le terme fatal est la vieillesse, l'autre nous apportant la mort.

Éphémère est le fruit de la jeunesse, comme la clarté du soleil luisant sur la terre. Mais quand arrivera le triste retour de l'âge, mieux vaut aussitôt mourir que de continuer à vivre. Car bien des maux attristent notre cœur. Tantôt la moisson dépérit, la pauvreté accomplit son œuvre lamentable; tantôt on est dépouillé de ses enfants, et consumé de vains regrets, on descend sous la terre dans la maison d'Adès ; tantôt on souffre d'une maladie qui ronge le cœur. Non, il n'est pas un mortel à qui Jupiter n'envoie des maux sans nombre.

L'ennemi est donc la vieillesse qui nous apporte ces misères, « qui flétrit notre beauté, qui nous fait haïr des enfants, mépriser des femmes, qui enlève au père le respect et l'amitié de ses enfants. »

Étranges idées qui ne font honneur ni au poète, ni à ses concitoyens ! L'élégie a bien perdu en passant des mains d'un Tyrtée, d'un Solon et même d'un Théognis, entre les mains de Mimnerme. Le nom d'une femme, Nanno, donné à une des pièces de ce poète, et quelques vers qui nous sont parvenus, nous font juger que ses tableaux étaient surtout consacrés à la peinture de la volupté. Déjà d'ailleurs, à cette époque, les passions avaient trouvé dans les poètes lyriques proprement dits des interprètes pleins d'ardeur.

CHAPITRE III

POÈTES LYRIQUES PROPREMENT DITS

I. — Poètes méliques.

Caractères de la poésie lyrique proprement dite. — *Poésie mélique.* — *Poésie chorique.* — La simplicité et la monotonie de l'iambe et du distique ne suffisaient pas à l'expression de tous les sentiments dont s'inspire la poésie lyrique. La passion, en se dégageant, a dû créer des formes plus variées, plus vives, plus musicales. Tantôt ce sont des couplets où le même vers se répète uniformément ; tantôt ce sont des strophes de peu d'étendue, où des vers de différente mesure sont régulièrement enlacés. Tantôt enfin, ce sont de longues périodes, mélangées de toute manière avec une grande liberté et en même temps une grande contrainte pour le poète ; car, nous le verrons plus tard, ces poésies sont calculées à la fois pour la musique et pour la danse, et la combinaison adoptée dans la première période doit être reproduite exactement dans les suivantes. Nous étudierons plus tard les éléments de cette poésie, qu'on appelle *poésie chorique*, parce qu'elle était exécutée par des chœurs.

Poètes de Lesbos. — La première, plus facile et moins savante, était regardée par les Grecs, comme

originaire de l'île de Lesbos. Suivant une tradition populaire, la tête et la lyre d'Orphée, jetées dans l'Hèbre par les Bacchantes et portées par les flots sur le rivage de cette île, avaient été pieusement recueillies par les habitants, qui élevèrent un tombeau au poète, et suspendirent sa lyre au temple d'Apollon. Le dieu les récompensa en leur donnant le don de la musique et de la poésie. A l'origine c'est presque une seule et même chose, et il est certain que la première a eu la plus grande influence sur le développement de la seconde.

Terpandre. — Le nom de Terpandre, le premier que nous rencontrions dans l'histoire de la poésie lyrique, est avant tout celui d'un musicien. Sa célébrité est due à l'invention de la lyre à sept cordes. Tandis que les anciens instruments à quatre cordes ne permettaient guère que de soutenir par quelques notes la voix des aèdes et d'accompagner la récitation des iambes et des élégies, le nouveau système musical rendit possibles mille combinaisons, mille jeux d'harmonie et de rythme, dont la pensée poétique profita. Les grands poètes inventent leur forme musicale, appropriée à leur génie et à la nature particulière des sentiments qu'ils veulent exprimer.

Écoles poétiques de Lesbos. — Terpandre eut de nombreux disciples, et des écoles de musiciens et de poètes fleurirent pendant longtemps dans les différentes villes de Lesbos, à Antissa, à Méthymne, à Mitylène. On pourrait citer beaucoup de noms ; les plus célèbres sont ceux d'Arion, d'Alcée, de Sapho et de son élève Erinna.

Arion. — Mais la vie d'Arion, quoiqu'il ait été contemporain d'Alcée et de Sapho, est encore entourée

de légendes fabuleuses. Rien n'est plus connu que l'histoire du dauphin qui, touché des accords de sa lyre, le reçoit sur son dos au moment où il est précipité à la mer, et le transporte au port de Corinthe où il devance ses assassins. De cette anecdote même et d'autres récits de l'antiquité, on peut conclure qu'Arion était surtout un habile joueur de lyre, favori de Périandre et d'autres familles puissantes de la Grèce. Les anciens lui attribuent le perfectionnement du dithyrambe ou chant en l'honneur de Bacchus.

Alcée. — Alcée et Sapho sont des figures tout à fait historiques. Tous deux sont nés à Mitylène et ont vécu dans la seconde moitié du VII[e] siècle, à l'époque de la lutte entre l'ancienne aristocratie et les tyrans.

Alcée a pris une part active à ces luttes politiques. Il appartenait à une famille ancienne, et il a été l'ennemi acharné des chefs populaires, qui, sous le nom de tyrans, ont gouverné pendant cette période l'île de Lesbos. Ses deux frères trempèrent dans l'assassinat d'un d'entre eux, Mélanchrus. Il célébra la mort d'un autre, Myrsile, par une ode dont nous connaissons les deux premiers vers qu'Horace a imités[1] : « C'est maintenant qu'il faut s'enivrer et boire à outrance, puisque Myrsile est mort. » Il n'a même pas épargné le sage Pittacus, dont le gouvernement juste et désintéressé a été approuvé de tous. Il put cependant à cette époque rentrer dans son pays, d'où il était exilé depuis longtemps.

Ainsi la vie d'Alcée a été la vie d'un homme d'action : il a conspiré, il a combattu, il a été banni, il a fait de longs voyages sur mer. Le poète ne se distinguait pas chez lui de l'homme de parti et du soldat ; ses vers chantaient toutes ses aventures, exhalaient toutes ses

1. *Odes*, I, 37.

passions, et, s'il a célébré aussi Bacchus et l'Amour, c'est qu'il a cherché souvent dans les plaisirs une diversion à ses malheurs et aux agitations violentes de son âme. Son œuvre comprenait encore des chants en l'honneur des dieux. Les anciens ont été vivement frappés de l'énergie et de la fière ardeur de cette poésie. Horace qui l'imita plus d'une fois en parle avec admiration. Nous n'en pouvons malheureusement juger que par de courts fragments. Un des plus remarquables est cette description d'une tempête :

Une vague roule d'un côté, une vague roule de l'autre, et nous sommes entraînés au milieu avec le noir vaisseau, battus par la forte tempête. Le pied du mât reste encore fixé au fond du navire, mais la voile est percée et pend en grands lambeaux. Les ancres fléchissent. Voici qu'un flot s'avance égal au premier, il nous apportera bien des maux à souffrir.

Cette tempête et ce navire sont allégoriques : l'auteur avait peint par ces images, la république de Mitylène battue par les vents populaires. Horace a encore transporté dans une de ses odes [1] cette allégorie, sans lui donner un développement aussi large. Dans un autre fragment assez étendu, Alcée décrit à la fois en soldat et en artiste une maison tapissée d'armes. Chose étrange ! la guerre a été une des passions du poète, et pourtant, comme Archiloque, il a fui dans un combat contre les Athéniens, il a perdu son bouclier, et il raconte lui-même que ce trophée a été suspendu par les vainqueurs dans le temple de Minerve.

Alcée avait employé plus d'une sorte de mètres lyriques ; mais une strophe lui appartient en propre et a conservé son nom, c'est la strophe alcaïque,

1. I, 14.

devenue bientôt populaire par sa vivacité rapide et sa souplesse. Elle a été bien des fois empruntée par les poètes lyriques de la Grèce et de Rome.

Sapho. — La contemporaine d'Alcée, la fameuse Sapho, a aussi donné son nom à une strophe pleine de mollesse et de grâce, la strophe saphique. L'histoire de cette femme illustre présente quelques incertitudes; cependant, il est certain qu'elle était née, comme Alcée, à Mitylène, et qu'elle appartenait à l'école d'Antissa. Elle a été mariée à un certain Cercylos; elle avait une fille dont elle parle avec tendresse dans quelques vers qui nous sont parvenus : « J'ai une belle jeune fille, semblable dans sa forme élégante aux fleurs dorées, ma Cléis bien-aimée. Je n'accepterais, en échange, ni la Lydie, ni l'aimable Ionie. » Comme Alcée, elle a été mêlée aux agitations politiques; elle a conspiré contre Pittacus, elle a été exilée et a vécu en Sicile, où quelques auteurs la font mourir. D'après une légende célèbre que le poète latin Ovide a consacrée et qui a inspiré à Lamartine une belle Méditation [1], elle fut victime d'un amour méprisé par Phaon, et se précipita du haut du promontoire de Leucade. Mais il est reconnu aujourd'hui que cette légende se rapporte à une autre Lesbienne du même nom qui vécut plus tard.

Tous les anciens parlent de Sapho avec la plus vive admiration; Platon l'appelle la dixième Muse. Le recueil de ses œuvres était considérable; les agitations de son cœur, les joies et les douleurs de la passion faisaient l'inspiration d'une grande partie de ses odes. Elle avait composé aussi beaucoup de chants d'hyménée ou *épithalames*. La louange des dieux, les fêtes

1. *Nouvelles Méditations*, III.

nationales de la Grèce, tels furent encore les sujets qu'elle traita.

De tous ces chefs-d'œuvre le temps ne nous a laissé que deux odes, l'une emportée par tous les élans d'une passion fiévreuse, l'autre pleine d'une grâce et d'une douceur exquises. Nous pouvons citer au moins une partie de la seconde. C'est une prière à Vénus :

Toi qui sièges sur un trône ciselé, immortelle Aphrodite, fille insidieuse de Jupiter, je t'en supplie, ne laisse pas les soucis ni les souffrances, ô déesse, accabler mon cœur. Mais descends près de moi, si jamais déjà tu écoutas ma prière, si, quittant le palais d'or de ton père, tu vins ayant attelé ton char. Du haut du ciel, de beaux et rapides passereaux te portaient autour de la sombre terre, agitant à coups pressés leurs ailes à travers les airs. En un instant ils furent arrivés, et toi, ô bienheureuse, éclairant d'un sourire ton visage immortel, tu me demandais quelle était ma souffrance, pourquoi je t'appelais, ce que désirait avant tout mon cœur en délire...
Viens encore aujourd'hui, délivre-moi de mes cruels soucis, et ce que mon cœur souhaite passionnément, accomplis-le ; combats toi-même avec moi.

Bien que cette prose traînante ne laisse subsister ni la rapidité de l'image, ni l'harmonie variée des strophes, et qu'il faille suppléer aussi l'accent de la voix et les accords de la lyre, on y sent encore quelque chose de la simplicité pure, de la grâce aimable de la poésie originale. C'est le caractère de tous les vers détachés, de tous les courts fragments que les critiques anciens nous ont conservés en les citant. Tel est ce passage emprunté à un épithalame :

Comme une pomme qui rougit à l'extrémité, à la plus haute extrémité d'une branche ; ceux qui ont cueilli les fruits l'ont oubliée; ils ne l'ont pas oubliée, mais ils n'ont pu l'atteindre.

Sapho aime à associer ainsi aux passions humaines les scènes de la nature, comme dans ce joli tableau :

« L'onde fraîche murmure en baignant les branches du pommier. Au bruit des feuilles agitées, le sommeil descend sur ma paupière. »

Horace a sans doute pensé à cette gracieuse peinture dans une de ses odes[1]. Ailleurs elle dit à une jeune fille :

Mnaïs, couvre de couronnes ta chevelure aimable, charge tes tendres mains de branches d'anytus. Ainsi parfumée de fleurs, tu attireras les regards de la déesse; les dieux se détournent des suppliants sans couronnes.

La religion s'unit ici à la poésie : les dieux dans les idées de Sapho aiment le gracieux et le beau. Homère les avait faits guerriers, Sapho les fait poètes.

Quelquefois le ton s'élève sous l'inspiration d'un sentiment plus grand. Sapho avait conscience de son génie, elle était fière de sa renommée, elle comptait sur l'immortalité de la gloire. Ce noble orgueil respire dans ces vers adressés sans doute à une ennemie ou à une rivale qu'elle méprise :

Morte, tu seras gisante; nulle mémoire jamais ne restera de toi dans l'avenir, car tu n'as point part aux roses de la Piérie, mais tu descendras inconnue dans la demeure d'Adès, errant sur le sol des morts obscurs.

1. II, III. « En ce lieu où un pin élevé, un peuplier blanc aiment à marier leur ombre hospitalière, où lutte contre les détours de la rive une onde pressée de fuir. »

Quo pinus ingens albaque populus,
Umbram hospitalem consociare amant
Ramis, et obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo...

Sapho, sortie de l'école d'Antissa, réunit à son tour de nombreuses élèves dont plus d'une a été célèbre.

Erinne. — Nous citerons seulement Erinne, jeune fille de grand talent, morte à dix-huit ans. Outre des odes dans le dialecte éolien, elle avait composé un poème en trois cents vers héroïques, intitulé *La Quenouille*. L'admiration des anciens allait jusqu'à rapprocher cette œuvre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. On attribue quelquefois à Erinne une ode assez belle dont le titre peut avoir deux sens : *à la Force* ou *à Rome*. Mais l'abstraction du premier sujet ne conviendrait guère ni au caractère de la poésie de cette époque, ni surtout au talent d'une toute jeune fille. D'ailleurs, chacun des traits de ce petit tableau s'applique merveilleusement à la puissance de Rome, et l'explication la plus naturelle est celle qui attribue cette ode à un poète de l'époque romaine.

Alcman. — Un demi-siècle avant Sapho et Alcée, vécut à Sparte un autre poète lyrique, moins populaire chez les anciens, mais très admiré d'eux, Alcman ou Alcméon. Il n'était pas dorien ni même Grec d'origine. Né à Sardes, en Lydie, il fut esclave, puis affranchi, et dut à son talent le titre de citoyen de Sparte. Les élégies de Tyrtée étaient composées dans le dialecte ionien. Alcman fit du dorien une langue poétique, en lui donnant plus de douceur, de grâce et de souplesse. Les rares fragments qui restent de ses œuvres montrent chez lui les qualités brillantes d'un grand poète. Outre les poésies personnelles qu'il composa à l'exemple des chantres de Lesbos, il contribua aussi à la création de la poésie chorique.

Anacréon. — Quand on quitte Alcée et Sapho pour

étudier la vie et le caractère d'un autre célèbre poète, Anacréon, on est frappé du contraste. Né à Téos, en Ionie, dans la première moitié du VIe siècle, il vit sa ville natale conquise par les Perses, et il alla avec ses concitoyens s'établir à Abdère, sur la côte de Thrace. Il quitta bientôt cette nouvelle patrie pour vivre à la cour somptueuse du tyran de Samos, Polycrate. Quand Polycrate a péri, il part pour Athènes sur une riche galère que lui envoie un autre tyran, Hipparque, fils de Pisistrate. Après le meurtre d'Hipparque, il se rend à l'invitation d'une puissante famille de Thessalie, les Aleuades, qui régnaient à Larissa et qui aimaient aussi à s'entourer de poètes et à les combler de leurs présents. Plus tard, Téos se relève de ses ruines ; il y revient et l'on croit qu'il y passa les dernières années de sa longue et heureuse existence.

On voit que les événements n'avaient pas manqué à Anacréon pour déployer des sentiments énergiques ; mais il n'a pas pour sa patrie cet amour ardent qui rend l'exil si amer au poète Alcée. Sa patrie est le pays où il peut sans inquiétude se livrer au plaisir. Il n'a aucun goût pour les factions et pour la guerre. « Que m'importent, a-t-il dit, les arcs recourbés des Scythes ! » et ailleurs : « Je n'aime pas celui qui, assis auprès d'une coupe pleine, parle des combats et de la funeste guerre ; mais j'aime celui qui, joignant aux plaisirs les dons brillants des Muses, entretient agréablement les convives. » C'est donc avant tout le poète du plaisir, mais du plaisir décent et modéré, ennemi des excès et des passions qui troublent l'âme et le corps.

Dans une de ses odes qu'a imitée Horace[1] il recommande ce bon goût et cette mesure : « Ne nous excitons pas à boire comme les Scythes, en poussant des cris tumultueux. Buvons en chantant de beaux hymnes. »

1. *Odes*, I, XXVII.

Les anciens louaient la facilité des vers d'Anacréon, l'élégance délicate de sa diction, la grâce spirituelle de ses poésies.

Il a créé un genre qui porte son nom, genre accessible à tous, qui ne demande pas l'enthousiasme, genre éternellement agréable, parce qu'il flatte également l'esprit et les sens. C'est l'inspiration d'Horace dans ses odes légères et de tous les poètes anciens et modernes qui prêchent la morale facile du plaisir.

La grande popularité d'Anacréon chez nous tient surtout à un petit recueil, dont quelques pièces exquises, *l'Amour mouillé*, *la Colombe*, la *Rose*, traduites ou imitées par nos poètes, sont dans toutes les mémoires. C'est au XVIe siècle que le célèbre érudit Henri Estienne a découvert et publié ces poésies. Il est aujourd'hui à peu près démontré que la plupart de ces pièces ne sont que des imitations d'Anacréon ou poésies *anacréontiques*, et qu'elles ont été composées à une époque bien postérieure à la sienne. Nous ne prétendons pas énumérer ici tous les arguments de la science. Les uns portent sur des circonstances extérieures qui ont leur valeur. Nous savons que les odes d'Anacréon étaient distribuées en cinq livres : or les cinquante-trois pièces du recueil n'offrent aucune trace de semblable division ; elles n'en fourniraient même pas la matière. Les poésies d'Anacréon étaient pleines d'allusions à l'hôte du poète, Polycrate de Samos : on n'en découvre pas une dans le recueil. Enfin sur soixante fragments cités par les anciens, un seul, dont l'authenticité est très douteuse, se retrouve dans le petit volume publié par H. Estienne.

Les preuves tirées du fond même des œuvres sont plus fortes encore. Il y a en effet, entre les chansons du recueil et les fragments réunis, de grandes différences. Un seul vers uniforme est employé dans les chansons : les fragments présentent au contraire une

grande variété de rythmes, et c'est le caractère de tous les poètes contemporains, tels qu'Alcée et Sapho. Le contraste n'est pas moindre dans le style. Celui du recueil est d'une clarté et d'une facilité surprenantes ; la construction n'est jamais embarrassée ; on y sent une langue maniée depuis longtemps par des écrivains en prose. La langue des fragments, outre des expressions vieillies, a des allures beaucoup plus hardies et plus libres ; les images vives y abondent, tandis que la poésie du recueil est toute dans le sentiment. Ici on sent un esprit dégagé de tout, dont le badinage ne respecte rien, ne prend rien au sérieux : le véritable Anacréon a encore des élans de passion, des éclairs de patriotisme ; il a gardé le respect des dieux, il leur adresse des prières :

J'embrasse tes genoux, déesse qui poursuis les cerfs, blonde fille de Jupiter, Artémis, reine des animaux des forêts, qui aujourd'hui, près des tourbillons du Léthé [1], visites une république d'hommes au cœur vaillant ; et tu aimes à les voir, car les citoyens que tu gouvernes ne sont pas des barbares.

Il est donc très probable que le recueil n'est pas d'Anacréon. Sans doute la plupart de ces petites pièces ne remontent pas plus haut que le siècle d'Auguste ; quelques-unes, où la mesure des vers est fausse, doivent appartenir à la période byzantine. Plusieurs sont faites sur un sujet commun, différemment développé par divers auteurs. Parmi celles qu'on aimerait à dire l'œuvre d'Anacréon, nous citerons *la Colombe :*

Aimable colombe, d'où viens-tu, dis-moi, d'où viens-tu avec tous ces parfums que tu exhales et distilles en traversant l'air ? Qui es-tu ? Quel soin t'occupe ? — Anacréon m'a envoyé vers le jeune Bathylle. C'est Cythérée qui m'a vendu pour une petite chanson. Et moi, depuis ce temps, je suis au service d'Anacréon. Et aujourd'hui, vois-tu la lettre de lui que je porte ?

1. Affluent du Méandre en Carie.

Il déclare qu'il me rendra bientôt ma liberté; mais, s'il m'affranchit, je veux rester esclave auprès de lui. Car, pourquoi irais-je voler à travers les montagnes et les plaines, me poser sur les arbres, vivre de graines sauvages? Aujourd'hui, je me nourris de pain que je prends dans les mains d'Anacréon lui-même; il me donne à boire le vin de sa coupe. Quand j'ai bu, je danse et je couvre mon maître de mes ailes. A l'heure du sommeil, c'est sur sa lyre que je m'endors. Tu sais tout, va-t'en; tu m'as rendue, mon cher, plus bavarde qu'une corneille.

CHAPITRE IV

POÈTES LYRIQUES

II. — Poètes choriques.

STÉSICHORE. IBYCUS. SIMONIDE.

Caractères de la poésie chorique. — A côté de cette poésie dont les rythmes faciles et vifs convenaient merveilleusement à l'expression des sentiments personnels, il s'en était formé une autre, toute différente pour la forme et pour le fond, la poésie chorique. Ses origines populaires sont anciennes. De bonne heure, le programme des fêtes religieuses et nationales de la Grèce a compris des chants en l'honneur des dieux et des héros protecteurs des cités.

Le dithyrambe[1]. —De ce nombre est le dithyrambe, consacré à Bacchus. A l'origine ce chant n'était soumis à aucune règle, et ne consistait guère qu'en cris confus, avec ce mot sans cesse répété, *érohé, érohé!* Des gestes, des sauts bizarres complétaient cet hommage grossier, inspiration de l'ivresse. Plus tard, on régularisa le dithyrambe, en y introduisant un sujet emprunté à l'histoire de Bacchus, et en substituant

1. Ce nom est formé de trois mots grecs, et signifie « qui passe par deux fois la porte. » C'est une allusion à la naissance de Bacchus, sorti d'abord du sein de Sémélé, puis de la cuisse de Jupiter.

à ces bonds désordonnés une danse cadencée, quoique vive et impétueuse.

Les danseurs se tenaient par la main en tournant autour de l'autel. La ronde, ainsi réglée, prit le nom de chœur cyclique ou circulaire.

C'est à Corinthe que le dithyrambe prit ce caractère nouveau, et on en a fait honneur au poète musicien Arion.

La strophe et l'antistrophe. — Mais, outre cette ronde continue autour de l'autel, qui resta le propre du dithyrambe, il exista de bonne heure un autre chœur formé de deux parties distinctes, la strophe et l'antistrophe. C'est aussi une danse accompagnée de chant et de musique. Mais la strophe représente une première évolution des danseurs qui partent de la gauche de l'autel pour se diriger vers la droite ; l'antistrophe est une seconde évolution en sens contraire, et marque le retour à la place primitive. Quand des hommes de talent eurent dégagé ces éléments musicaux et poétiques, la strophe et l'antistrophe formèrent deux périodes rythmiques souvent très longues, mais d'une conformité complète, et le chant chorique renferma souvent une longue suite de strophes et d'antistrophes.

Quant aux sujets de ces chants, au lieu des sentiments personnels dont s'inspire la poésie d'Alcée et de Sapho, au lieu des incidents de la vie des auteurs, ce sont des récits empruntés aux traditions religieuses et nationales ; la poésie lyrique semble faire retour à l'épopée. Le dialecte aussi n'est plus le même : c'est chez les Doriens que cette poésie naît et se développe, et le dialecte dorien lui reste propre.

Stésichore d'Himère. — Telle que nous venons de la définir, la poésie chorique ne réunit pas encore

tous les éléments qui la constitueront. Un grand poète la perfectionna et mérita par cette invention nouvelle, et plus encore par ses chefs-d'œuvre, d'en être regardé comme le véritable créateur. Né à Himère en Sicile, vers 630, son nom était Tisias ; mais la postérité ne le connaît plus que sous le nom de Stésichore « celui qui arrête le chœur. » En effet, à la strophe et à l'antistrophe, Tisias ajouta une troisième période poétique et musicale, qui reçut le nom d'épode ou chant complémentaire. L'épode ne marque plus, comme la strophe et l'antistrophe, une évolution des choristes autour de l'autel : elle se chante au repos, après qu'ils sont revenus à leur place primitive. De plus, elle a sa longueur et son rythme particulier, tout à fait distincte en cela de la strophe et de l'antistrophe, nécessairement identiques : elle fut donc dans le chœur un élément de variété.

Depuis Stésichore, l'épode fut invariablement attachée à la strophe et à l'antistrophe, et cet ensemble de trois périodes se reproduisant dans toute la suite de l'ode fut si bien popularisé par les œuvres de notre poète qu'on les appela « les trois choses de Stésichore. »

Il est probable que Stésichore eut la même influence sur le fond que sur la forme de la poésie chorique, et que ce caractère impersonnel est dû en partie aux exemples qu'il a donnés. Il ne nous reste de ses odes que de rares et courts fragments, mais les titres de ces œuvres suffisent, avec les témoignages des anciens, pour en démontrer la nature. Dans cette longue liste, nous trouvons des sujets tels que l'*Orestie*, la *Destruction d'Ilion*, la *Géryonéide*, ou le Combat d'Hercule contre Géryon, l'*Europe*, c'est-à-dire toutes les aventures d'Europe, *Eriphyle*, ou l'histoire dramatique d'Amphiaraüs. De tels ouvrages devaient avoir une grande étendue. L'*Orestie*, dit-on, était divisée en deux livres.

Ce qui est moins douteux encore, c'est leur caractère épique. Aussi les critiques s'accordent-ils à rapprocher Stésichore d'Homère. C'est, suivant Longin, « le plus homérique des poètes lyriques. » Quintilien dit « qu'il soutient, sur sa lyre, le fardeau de l'épopée. »

Les qualités qu'on lui reconnaît partout, c'est la force et la grandeur, et Quintilien parle de la dignité qu'il donne à ses personnages dans l'action et dans le discours. A défaut des ouvrages de Stésichore, quelques grandes odes de Pindare permettent d'apprécier ce que pouvaient être ces compositions, lyriques pour la forme, historiques pour le fond, qui ont servi de modèle à tous les poètes choriques.

Le caractère de Stésichore était doux et modéré ; sa longue existence, qui remplit plus de quatre-vingts ans, fut calme et heureuse.

A son nom se rattache l'apologue du *Cerf qui veut se venger du Cheval* et qui devient l'esclave de l'homme. A l'époque où Phalaris, maître d'Agrigente, s'efforçait d'attirer à lui d'autres villes de la Sicile, Stésichore récita, dit-on, cette fable à ses concitoyens, pour les mettre en garde contre les séductions du tyran. On a raconté aussi sur Stésichore une anecdote qu'il faut mentionner. Dans une ode sur Hélène, il avait parlé peu respectueusement de son héroïne. Vénus, ou, selon d'autres, Castor et Pollux, frères d'Hélène, le punirent en lui ôtant la vue. Alors le poète revint sur ses premières attaques : « Non, disait-il dans une nouvelle ode, ce récit n'est point véritable, tu n'es pas montée sur les navires bien pontés, tu n'as point paru à Pergame ; les Troyens d'alors n'ont eu que le fantôme d'Hélène. Après cette seconde ode, ou *Palinodie*, qui rétractait la première, le poète recouvra la vue ; de là cette expression devenue proverbiale : *chanter la palinodie.*

Ibycus de Rhégium. — Au nom de Stésichore les anciens ont l'habitude d'associer celui d'Ibycus, né à Rhégium vers l'époque où mourait le poète dont il fut l'émule, et, pour ainsi dire, le continuateur. En effet, par la nature des sujets, par la composition des odes, par les rythmes musicaux, par la langue, la ressemblance était si grande que plus d'une fois les critiques ont attribué à l'un les ouvrages de l'autre.

Mais Ibycus ne s'était pas renfermé dans la poésie chorique ; il a mérité aussi d'être placé à côté d'Alcée et de Sapho par des chants personnels « pleins d'une passion brûlante. » C'est l'expression même qu'emploie Cicéron. Son âme n'eut donc pas le calme de celle de Stésichore. Sa vie fut aussi moins paisible et moins sédentaire. Il voyagea comme son contemporain Anacréon ; il fut un des ornements de la cour brillante et voluptueuse de Polycrate de Samos. Sa mort même, telle que la raconte une légende célèbre, est la conséquence de son humeur aventureuse : il fut assassiné par des brigands sur une grande route et, avant de mourir, il invoqua le témoignage d'une troupe de grues qui passait dans les airs. Quelque temps après, sur la place publique de Corinthe, un des assassins, voyant passer des grues, dit à ceux qui l'accompagnaient : « Voilà les témoins d'Ibycus. » Ces paroles furent recueillies, dénoncées aux magistrats ; les coupables arrêtés et confondus furent livrés au supplice.

CHAPITRE V

SIMONIDE ET BACCHYLIDE.

Simonide de Céos. — Quelle que fût la réputation de Stésichore et d'Ibycus, leur gloire le cède encore à celle de Simonide de Céos et de Pindare. Où placer ces deux grands poètes, qui, chez les anciens, représentaient la perfection de la poésie chorique ? Simonide, né entre 560 et 556, c'est-à-dire avant la fin de la première moitié du vi[e] siècle, appartient encore par une bonne partie de sa vie à la période que nous étudions. Il est vrai que cette existence a compris près de quatre-vingt-cinq années, qu'elle a été témoin des mémorables événements de la guerre médique, que Simonide a chanté Marathon, les Thermopyles, Artémisium, Platée, et que les œuvres de sa verte vieillesse ne le cédaient en rien, au jugement de l'antiquité, aux chants de sa jeunesse et de son âge mûr. Quant à Pindare, né en 522, il appartient tout entier, on peut le dire, au siècle suivant. Cependant, la communauté de l'inspiration, la nature des œuvres rapprochent ces deux noms de ceux que nous avons énumérés ; leurs odes sont comme la clef de voûte de la poésie lyrique. Nous ne les séparerons pas de leurs prédécesseurs auxquels tant de liens les rattachent. Mais nous aurons soin de les replacer, à l'occasion, au milieu des événements et des hommes de leur temps.

La famille de Simonide était attachée au culte d'Apollon, à Carthée, dans l'île de Céos. En se livrant à la poésie, il suivait l'exemple de son aïeul, et il transmit cette tradition à son neveu Bacchylide et à son petit-fils Simonide le jeune, qui se fit aussi un

nom dans les lettres. Mais, moins fidèle que ses anciens à sa ville natale, Simonide quitta Céos vers l'âge de trente ans, et, comme Anacréon, comme Ibycus, comme tous les hommes distingués de son temps, il accepta la riche hospitalité des rois et des puissants, non moins sensible à leurs présents qu'à leurs éloges et aux honneurs dont ils l'entouraient. Car le poète aimait l'argent comme la gloire ; quelques anecdotes piquantes le témoignent, et il est le premier qui ait fait, en quelque sorte, commerce de poésie, en composant des odes pour une somme fixée d'avance.

Il vécut d'abord à Athènes, auprès des fils de Pisistrate ; Hipparque, cet ami généreux de la poésie, le combla de ses dons. Après la mort d'Hipparque ou après l'expulsion d'Hippias, il alla visiter à Larisse, en Thessalie, cette grande famille princière des Aleuades, qui, à la même époque, accueillait aussi Anacréon. Une autre puissante famille du même pays, les Scopades de Crannon, le reçoit ensuite. C'est là que se place la légende si agréablement racontée par notre La Fontaine, et que les dieux sauvent de la mort le poète qui les avait célébrés. Il revient ensuite à Athènes à l'époque des grands combats de la Grèce contre les Perses. Il devient cher aux héros de ces nobles luttes, aux Thémistocle, aux Pausanias : il chante dans une élégie la victoire de Marathon, où il l'emporte sur le poète Eschyle ; il compose la célèbre épitaphe des Spartiates morts aux Thermopyles : « Passant, va dire aux Lacédémoniens que nous sommes tombés ici en obéissant à leurs lois. » Il remporte encore le prix pour son hymne sur la victoire de Platée. Puis sa vieillesse trouve de nouveaux succès et de nouveaux honneurs auprès de ces rois de Syracuse, Gélon et Hiéron, qui aiment aussi à s'entourer de poètes, et auprès de Théron d'Agrigente, autre petit roi qu'il

parvint à réconcilier avec Hiéron, au moment d'une bataille; enfin il meurt vers quatre-vingt-neuf ans, aimé et respecté de tous.

Les œuvres de Simonide étaient nombreuses, et aussi variées que les circonstances qui les ont produites. Car, le plus souvent, elles ne sont pas nées de sa libre inspiration ; elles ont été composées en vue de telle fête religieuse ou nationale, pour célébrer tel événement de la vie des peuples ou de la vie de certains citoyens. Souvent il les a écrites en vue de ces concours poétiques où il fut tant de fois vainqueur. Souvent elles étaient faites, en quelque sorte, sur commande et pour un salaire convenu. C'est le caractère de ces *Odes de victoire* (*epinicia*), ou chants en l'honneur des vainqueurs dans les différents jeux de la Grèce, chants que Simonide paraît avoir constitués et où il fut sans rival, jusqu'au jour où Pindare vint lui disputer la prééminence. En étudiant les odes de ce dernier, nous montrerons le prix que les villes attachaient à ces victoires, les honneurs dont elles entouraient leurs concitoyens vainqueurs, et l'éclat de ces fêtes nationales, où l'ode du poète, avec l'appareil pompeux des chœurs qui la chantaient, faisait un brillant et solennel spectacle. Nous ne pouvons juger par nous-mêmes du mérite des odes de Simonide; mais nous pouvons conjecturer que l'épisode, comme il arrive à Pindare, y absorbait souvent le sujet principal. C'est du moins ce qui arriva pour l'athlète thessalien dont La Fontaine raconte l'histoire. Les deux tiers de l'ode composée en l'honneur de sa victoire étaient consacrés à l'éloge des Dioscures ; il ne voulut payer que le tiers de la somme convenue, renvoyant Simonide à Castor et à Pollux pour le reste du salaire. On sait par la légende comment les deux frères acquittèrent leur dette, et punirent l'avarice de l'athlète. Un long fragment d'une autre ode mène

aux mêmes conclusions ; là encore, l'auteur a fui son sujet pour discuter avec étendue cette pensée de Pittacus : « Il est difficile d'être vertueux. »

Nous avons déjà mentionné les chants de Simonide en l'honneur d'autres héros plus grands que les vainqueurs d'Olympie ou de Delphes. Le début de l'hymne où il célébrait les guerriers des Thermopyles est remarquable par l'élévation de la pensée et l'éclat de l'expression :

De ceux qui sont morts aux Thermopyles glorieuse est la fortune, belle la destinée. Leur tombeau est un autel, pour armes ils ont un souvenir, leur défaite est une gloire. Cette épitaphe des braves, ni la rouille, ni le temps destructeur ne l'effaceront. Leur caveau contient la gloire des habitants de la Grèce. Léonidas l'atteste, le roi de Sparte, qui a laissé un grand exemple de vertus et une renommée impérissable [1].

Ailleurs il a fait parler les Spartiates eux-mêmes dans une inscription qui se termine par ces vers : « Pour Sparte la mort, ce n'est pas de mourir, c'est d'avoir fui. » D'autres fragments d'élégies ou d'odes se rapportent à Marathon, à Artémisium, à Salamine et à Platée [1].

Simonide avait composé aussi des dithyrambes, des péans, d'autres chants religieux, des *hyporchêmes* ou danses avec chants, des *parthénies* ou chœurs de jeunes filles, des *scolies* ou chansons de table. Nous avons cité quelques-unes de ses *épigrammes* ou *inscriptions tumulaires*.

Mais le caractère mélancolique de son talent, son exquise sensibilité l'avaient fait surtout exceller dans ses élégies dont il nous reste un joli fragment, et dans ces chants funèbres ou *thrènes* que le poète latin

1. V. *Poètes lyriques grecs*. Bergk, p. 776-790, et la traduction de M. Villemain, *Du génie de Pindare*, p. 175.

Catulle appelle « *les larmes de Simonide.* » Le poète y avait sans doute exposé, en les déplorant, les infortunes célèbres de la mythologie et de l'histoire[1]. Pindare, qui, dans presque tous les genres, a été son rival, pourra l'emporter ailleurs par la force, la fierté, la magnificence, mais il n'a pas en partage la simplicité tendre et le pathétique de Simonide. Nous pouvons juger de ces thrènes par un morceau digne de la réputation du poète, les plaintes de Danaé, ballottée sur mer dans le coffre où elle est enfermée avec son fils, uniquement occupée de cet enfant qui dort au sein des flots, mêlant dans son harmonieux langage les gémissements aux prières, les cris d'effroi aux accents d'une tendresse pleine d'effusion :

Autour du coffre habilement travaillé, le vent souffle et gronde, les flots s'agitent. Elle tombe saisie de terreur, les joues baignées de larmes, elle entoure Persée de sa tendre main, et dit : « O mon enfant, quelles douleurs je souffre ! Et toi, tu dors ; d'un cœur paisible tu reposes dans cette triste demeure scellée de clous d'airain, dans cette nuit sans lumière, dans ces noires ténèbres. Le flot qui passe au-dessus de ton épaisse chevelure, les mugissements de la tempête ne te causent pas de souci ; tu reposes dans ta couverture de pourpre, ô mon enfant ! ô doux visage ! Ah ! si ce danger était pour toi un danger, alors tu prêterais à mes paroles ta charmante oreille. Allons, dors, enfant, dorme aussi la mer, dorme la calamité sans mesure ! Et toi, Jupiter, montre à mes yeux que ta volonté est changée. Et si ce vœu est trop hardi, pardonne-le moi en faveur de notre fils[2].

Bacchylide. — Nous ne séparerons pas de Simonide son neveu Bacchylide, qui vécut avec lui à la cour d'Hiéron, et se montra par ses talents digne de

1. Voir notre *Recueil d'extraits des auteurs grecs.*
2. M. Villemain comprend tout autrement. Voy. l'édition Bergk ou Denys d'Halicarnasse.

cette illustre parenté. Bacchylide n'eut ni la passion pénétrante, ni l'élévation morale de Simonide ; il resta loin de Pindare, dont il fut quelquefois l'émule, pour la puissance et pour l'éclat. Mais il charmait par sa grâce et son élégance; car il semble avoir chanté de préférence le plaisir décent, le repos et les prospérités de la paix. En général, les courts morceaux qui nous restent de lui ont ce caractère. Voici le plus étendu :

La paix produit de grands biens pour les mortels, la richesse et la poésie à la langue de miel. Sur les autels artistement façonnés brûlent pour les dieux, au milieu d'une flamme dorée, les cuisses des bœufs et des brebis à la belle toison. Les jeunes gens se livrent tout entiers aux luttes du gymnase, aux flûtes, aux banquets. Sur les anneaux de fer des boucliers s'étendent les toiles des noires araignées; les lances au fer pointu et les épées à deux tranchants sont rongées par la rouille; on n'entend plus le bruit des trompettes d'airain, et le doux sommeil n'est plus chassé loin des paupières au moment où il charme le cœur. Les rues sont pleines d'aimables banquets, et des chants joyeux retentissent.

Sa morale est qu'il faut se livrer au plaisir, et chasser de son cœur le chagrin et les soucis :

Le seul but, la seule route du bonheur, c'est de préserver jusqu'au bout son cœur des chagrins. Ceux dont l'esprit est envahi par mille tourments, et dont le cœur nuit et jour est rongé par la tristesse et par le souci de l'avenir, se condamnent à de stériles souffrances.

Pour apprécier le génie des poètes que nous venons d'énumérer, nous étions réduits aux témoignages des anciens, contrôlés par de courts fragments. Mais le temps nous a conservé une partie des œuvres de Pindare, le plus fameux de tous. Nous pourrons donc nous arrêter plus longtemps à cette étude.

CHAPITRE VI

PINDARE.

Vie de Pindare. — La poésie lyrique des Grecs n'a pas de nom plus grand que celui de Pindare. Dans l'admiration des anciens il est le premier; tous vantent l'éclat, l'élévation, l'ampleur de sa poésie, et le poète Horace, dans les vers où il le célèbre, n'est que l'interprète du sentiment général : « Tel qu'un fleuve qui descend des montagnes et que les pluies ont enflé se répand hors de ses rives ; tel bouillonne et précipite à grands flots son éloquence profonde l'impétueux Pindare[1]. »

Cette renommée si grande lui fut acquise de son vivant même. Né à Cynocéphales, près de Thèbes, en 522, à peine avait-il vingt ans que sa gloire commençait, et bientôt il effaçait l'éclat de Simonide et de ses compatriotes, Corinne de Tanagre et Myrtis, dont il avait, dit-on, été l'élève. Leurs chants étaient composés dans le dialecte thébain, dialecte méprisé et peut-être peu compris du reste de la Grèce. On dit cependant que dans les concours Corinne l'emporta cinq fois sur Pindare. Celui-ci, peu généreux à l'égard de ses rivaux, faisait, suivant les commentateurs, allusion à Bacchylide et même à Simonide, lorsqu'il parle dans sa deuxième Olympique et ailleurs de « ces corbeaux qui poussent des cris contre l'aigle. »

1. *Odes*, IV, II.

La longue existence de Pindare semble n'avoir été qu'une suite de distinctions et de fêtes. Il reçoit en Sicile la magnifique hospitalité de Hiéron de Syracuse et de Théron d'Agrigente ; le roi de Cyrène, Arcésilas, les rois de Macédoine, Amyntas Ier et Alexandre Ier le reçoivent avec transport et le comblent d'honneurs et de richesses ; ces familles princières de Thessalie, les Aleuades et les Scopades, qui ont accueilli Simonide, sont fières de le posséder. Les Athéniens le déclarent hôte public de leur ville ; les Amphictyons lui décernent le droit d'hospitalité dans toutes les cités de la Grèce ; la Pythie ordonne, au nom d'Apollon, qu'il recevra la moitié des prémices offertes sur les autels des dieux, et ce privilège devient héréditaire dans sa famille. Il assiste aux fêtes d'Apollon, couronné de lauriers, assis sur un trône de fer. Thèbes lui élève de son vivant une statue, où il est représenté une lyre à la main, la tête ceinte d'un diadème. Il meurt à quatre-vingts ans, comblé d'honneurs, de richesses et de gloire, et sa postérité jouit encore longtemps après sa mort des distinctions que lui a méritées son génie.

Ses œuvres. — Des œuvres nombreuses justifiaient cette gloire ; Hymnes, dithyrambes, péans, chants d'allégresse, chants de processions (*prosodies*), chants funèbres (*thrênes*), chants de jeunes filles (*parthénies*), chants destinés aux danses (*hyporchêmes*), chansons de table (*scolies*), chants de victoire ou odes en l'honneur des vainqueurs des grands jeux, Pindare, comme Simonide, avait tout embrassé.

Chants de victoire. — Jugements des anciens et des modernes. — Malheureusement pour nous, nous n'avons conservé que les chants de victoire, olympiques, pythiques, néméennes, isthmiques, c'est-à-dire ce qui présente le moins d'intérêt et ce qui a le plus

perdu par la nature des sujets et par la différence des sociétés. Tel est le caractère de ce recueil, telle est la difficulté de la langue, qu'on n'arrive pas sans effort à goûter ces œuvres et à y retrouver les grandes qualités que les anciens y célébraient. Aussi peut-on dire que, dans l'admiration vouée à Pindare par le XVI[e] et le XVII[e] siècle, il entrait beaucoup de tradition et beaucoup de respect pour le jugement de l'antiquité. Depuis cette époque, et dès la fameuse querelle des anciens et des modernes au XVII[e] siècle, le génie de Pindare a été contesté, attaqué souvent avec irrévérence. On lui a reproché sa monotonie, la disproportion entre le luxe de ses épisodes et la stérilité de ses sujets ; on l'a traité « d'inintelligible et boursouflé Thébain. » On a voulu rabaisser l'importance de ses odes en faisant des vainqueurs de ces luttes « des bourgeois de Mégare ou de Corinthe ; » on l'a accusé de « parler beaucoup sans rien dire » et d'écrire « des vers que personne n'entend » [1]. Notre temps plus équitable a voulu, pour apprécier le poète, le replacer au milieu de son siècle, retrouver les impressions de ses contemporains. Il a étudié de plus près son langage, en a éclairci les principales difficultés, et il est arrivé ainsi à mettre en lumière les talents incontestables du poète.

Importance des jeux de la Grèce. — Et d'abord, pour juger équitablement les odes de Pindare, il ne

1. Voltaire :

> Sors du tombeau, divin Pindare,
> Toi qui célébras autrefois
> Les chevaux de quelques bourgeois
> Ou de Corinthe, ou de Mégare,
> Toi qui possèdes le talent
> De parler beaucoup sans rien dire,
> Toi qui modules savamment
> Des vers que personne n'entend,
> Et qu'il faut pourtant qu'on admire !

faut pas oublier l'importance de ces fêtes patriotiques et religieuses qui réunissaient toute la famille grecque. Elles suspendaient les guerres intestines ; les guerres étrangères, même les plus terribles, n'en arrêtaient pas la célébration. Hérodote décrit avec complaisance l'étonnement des Perses, quand ils apprirent que les Grecs, après la bataille des Thermopyles et avant celle de Salamine, au moment où l'indépendance de la patrie était en jeu, assistaient paisiblement aux jeux olympiques, où l'on se disputait une branche de laurier. La lutte était acharnée, la victoire glorieuse, et l'honneur en rejaillissait non seulement sur l'athlète, mais sur sa famille et sa patrie. Les vainqueurs de ces courses de chars n'étaient pas, comme le dit Voltaire, quelques bourgeois de Corinthe ou de Mégare, c'étaient souvent des rois, tels que Hiéron de Syracuse et Arcésilas de Cyrène, souvent des citoyens nobles et illustres. Leur retour dans la ville natale était un véritable triomphe. Ils y rentraient précédés et suivis d'un cortège nombreux, vêtus d'une robe de pourpre, quelquefois sur un char à deux ou quatre chevaux, et par une brèche pratiquée dans les murs de la ville. L'ode commandée à un des poètes en renom devait être digne de ces honneurs, et c'était là un stimulant pour le génie.

Caractère des odes de Pindare. — Sans doute des éloges faits sur commande sont souvent une tâche ingrate ; les hommes se lassent plus vite de la louange que de la satire, et il est difficile qu'un recueil de cette sorte excite toujours un vif intérêt. Mais il faut reconnaître que Pindare s'est tiré avec beaucoup d'art de cette difficulté, et qu'il a su agrandir ses sujets, sans qu'on ait le droit de l'accuser d'en être sorti.

Les épisodes. — En effet ce qu'on oublie trop

lorsqu'on se récrie sur les longues digressions de Pindare, c'est que son programme ne comprenait pas seulement l'éloge du vainqueur. Nous avons vu que sa victoire était surtout celle de sa ville natale. Le poète appelé « pour abreuver le vainqueur de la douce rosée des libations poétiques », était donc tenu de célébrer la gloire de sa patrie plus encore que celle du héros.

De plus, quand le vainqueur appartenait à une famille connue dans la Grèce, sa gloire honorait aussi ses ancêtres. On devait donc les convoquer à ces fêtes. Le nom du héros grandissait de toutes les belles actions de ses aïeux, et ceux-ci recevaient un nouvel éclat de la victoire de leur petit-fils. Le poète consacrait par ses vers cette communication de la gloire entre les membres d'une même famille. « L'usage donne aux morts une portion de souvenir. La poussière ne couvre pas les glorieuses actions des proches. »

Enfin ces jeux étaient des fêtes religieuses ; l'ode qui les chantait devait aussi reproduire ce caractère. Elle contenait quelquefois un remerciement, quelquefois une prière en vue d'autres triomphes. Par suite de cette même inspiration, l'éloge tournait souvent à la leçon morale. Et cette prédication ne restait pas longtemps dans les généralités ; elle se traduisait en une leçon vivante par l'exemple de quelque héros ou de quelque dieu.

C'est ainsi que, dans la poésie de Pindare, l'épisode, comme on l'appelle, devient souvent le sujet principal. La Grèce aurait trouvé peu convenable de remplir toute une ode des louanges d'un homme, elle qui n'accorda souvent à ses héros que des statues qui ne reproduisaient pas les traits des personnes, elle qui, dans ses oraisons funèbres, louait le peuple et l'armée sans prononcer le nom d'aucun général ni d'aucun soldat. Pindare chante les dieux, les ancêtres, la patrie ;

le vainqueur lui-même n'a souvent qu'une mention très courte. Aujourd'hui nous ne trouvons plus le même intérêt dans ces longues histoires d'une ville oubliée ; nous nous perdons dans ce dédale d'allusions mythologiques. C'est un des dommages irréparables que le temps a faits à la poésie de Pindare, mais c'était là ce qui intéressait plus vivement les Grecs. Pindare conservait les traditions poétiques, les généalogies qui rattachaient chaque ville, chaque famille à une origine illustre. C'était un poète éminemment national.

Tableaux de Pindare. — Typhée. — Au reste, si la lecture de Pindare est souvent pénible par une accumulation d'allusions rapides qui nous déconcertent et nous forcent à consulter sans cesse un commentaire, que de scènes magnifiques ou gracieuses nous dédommagent de ce pénible travail ! Quelle hardiesse et en même temps quelle simplicité dans son expression, souple et flexible comme l'imagination même du poète ! Tantôt c'est un tableau d'une majesté sombre : Typhée aux cent têtes enseveli sous l'Etna. (1re *Pythique.*)

Aujourd'hui les rivages de Cumes, battus par les flots, et les champs de la Sicile pèsent sur sa poitrine velue, et sa rage est contenue par la masse de l'Etna, cette colonne du ciel, dont la tête blanche nourrit toute l'année une neige piquante. De ses entrailles s'élancent les sources pures d'un feu dont on n'ose approcher. Pendant le jour ces fleuves roulent des flots d'une fumée mêlée de flammes ; mais pendant la nuit la flamme rouge roule des rochers et les porte dans les plaines profondes de la mer avec un fracas terrible. C'est le monstre qui vomit ces terribles torrents de feu ; prodige merveilleux à voir, merveilleux même à entendre de ceux qui l'ont vu : car on raconte que Typhée est lié aux sommets noirs d'ombrages et à la base de la montagne et qu'il gît étendu sur un lit de roches aiguës qui lui déchirent le dos [1].

1. Nous reproduisons avec quelques changements la remarquable

Ode aux Grâces. — Tantôt ce sont des images douces et aimables, comme dans la dernière *Olympique*, qui ne se compose que d'une strophe et d'une antistrophe. Cette ode célèbre un enfant d'Orchomène, Asopichus, vainqueur à la course. L'auteur le place sous la protection des Grâces, divinités de sa ville natale, et semble s'être inspiré lui-même des aimables déesses :

Déesses des eaux du Céphise, qui habitez une terre féconde en beaux coursiers, Grâces, illustres reines de la riche Orchomène, protectrices des antiques Minyens, écoutez, je vous invoque. Car c'est par vous que vient aux mortels tout ce qui est agréable et doux ; c'est à vous que l'homme doit la science, la beauté, l'éclat. Les dieux mêmes, sans les Grâces augustes, ne peuvent célébrer ni danses ni festins : elles président à tout dans le ciel, elles ont placé leur siège auprès d'Apollon Pythien, le dieu à l'arc d'or, et elles rendent à leur père, au souverain de l'Olympe, des honneurs éternels. Auguste Aglaé, et toi Euphrosyne qui aimes les chants, filles du plus puissant des dieux, et toi Thalie, amie des concerts, jette tes regards sur ce char qui s'avance légèrement pour célébrer un succès. Car je suis venu chanter dans cette ode, sur le mode lydien, Asopichus ; par lui, en effet, la ville des Minyens est victorieuse à Olympie. Va maintenant, Renommée, dans les sombres demeures de Proserpine, porte à son père cette brillante nouvelle, va voir Cléodamas et dis-lui que, dans le sein de l'illustre Pise, son fils, porté sur l'aile de la victoire, a ceint sa jeune chevelure d'une noble couronne.

Hercule et les serpents. — Comparaison avec Théocrite. — L'imagination de Pindare est aussi sobre qu'elle est riche. Il peint à grands traits sans s'arrêter longtemps ; ses récits sont rapides et animés, il y trouve matière pour un ou plusieurs tableaux frappants, et les cir-

traduction de M. Poyard, couronnée par l'Académie française (2e édition).

constances accessoires sont omises ou esquissées d'un trait. Cette réserve et cette sobriété sont presque toujours bien supérieures à l'abondance des poètes postérieurs. On peut s'en convaincre en comparant chez lui et chez Théocrite le récit d'Hercule, vainqueur des serpents :

A peine échappé au sein de sa mère, le fils de Jupiter, Hercule, avait paru avec son frère jumeau à la lumière éclatante du soleil. Sa naissance ne trompa pas l'œil de Junon ; la déesse au trône d'or le vit descendre dans ses langes de safran. La reine des dieux, enflammée de courroux, envoie aussitôt des serpents. Ils trouvèrent les portes ouvertes et pénétrèrent jusqu'au fond du vaste appartement, brûlant de promener autour des enfants leurs gueules avides. Hercule releva la tête et s'essaya à son premier combat. Saisissant avec ses deux mains les deux cous des serpents, il les brise dans son étreinte irrésistible : bientôt la vie s'exhale de leurs corps monstrueux. Un mortel effroi frappe les femmes qui s'empressaient autour du lit d'Alcmène. Elle-même, presque sans voiles, s'élance de sa couche pour repousser l'attaque des serpents. Bientôt les chefs des Cadméens accourent en foule avec leurs armes d'airain. La main d'Amphitryon agite un glaive tiré du fourreau, il s'avance le cœur percé d'une vive douleur ; car le malheur qui nous frappe nous trouve tous également sensibles ; l'âme se console vite des infortunes d'autrui. Tout à coup il s'arrête, plein d'une stupeur terrible et délicieuse, car il a vu le courage et la force prodigieuse de son fils.

Dans ce récit tout est précis et net, mais rapide et grand, toutes les parties concourent à l'effet général, c'est une scène des temps héroïques.

Théocrite a fait un petit tableau d'intérieur bourgeois. Les serpents approchent ; Iphiclus, frère d'Hercule, effrayé, pousse des cris. Alcmène les entend, et presse son mari de se lever « sans prendre le temps de mettre ses chaussures. » Amphitryon sort du lit, prend son épée suspendue, comme Théocrite a soin

de nous en avertir, à une colonne de son lit ; puis il réveille ses esclaves et leur donne l'ordre d'apporter au plus vite de la lumière « prise dans le foyer. » Ils arrivent avec des lampes et l'on voit Hercule froissant les deux monstres et les jetant sans vie aux pieds de son père. Tandis qu'Alcmène presse contre son sein Iphiclus tout pâle de frayeur, Amphitryon enveloppe le jeune vainqueur dans la toison d'un agneau et va se recoucher. Ainsi aucun détail n'est oublié, et cette description minutieuse réduit singulièrement les proportions de ces augustes personnages. Ce n'est pas tout ; le lendemain matin, Alcmène fait appeler le devin Tirésias : il arrive, s'assied, fait sa prédiction sur l'avenir brillant du jeune Hercule, prescrit à Alcmène un sacrifice dont il donne toute la recette ; quand il a fini, « tout vieux qu'il est et aveugle, il repousse sa chaise et s'en va. » Nous ne voulons point ici accuser Théocrite ; les souvenirs épiques sont pour lui, comme la vie contemporaine, l'occasion de peintures familières, piquantes par leur simplicité même ; peut-être même a-t-il cherché l'intérêt dans le contraste. Dans ces tableaux il conserve tout son talent, mais ce talent n'a pas tout son prix, et la majestueuse rapidité de Pindare satisfait mieux les sentiments excités en nous par les noms d'Hercule et d'Amphitryon.

Jason en Colchide. — Comparaison avec Apollonius de Rhodes. — La même rapidité, la même grandeur saisissante se retrouvent dans une autre ode de Pindare, la plus considérable de toutes, la *quatrième Pythique*. Pindare y célèbre Arcésilas, roi de Cyrène, vainqueur à la course des chars. Arcésilas remonte par Battus, fondateur de la colonie, à Euphémus, fils de Neptune, un des Argonautes ; c'est pour ce motif que le poète raconte la fameuse expédition et particulièrement les épreuves et les luttes de Jason. Les

beaux tableaux abondent dans ce récit qui remonte à l'origine même de l'entreprise. Nous citerons la scène la plus dramatique, celle où est retracée la première épreuve du héros grec :

Aux yeux de tous, Éétès arrête sa charrue d'airain, ses bœufs qui soufflent de leurs rouges naseaux des torrents de flamme et déchirent tour à tour le sol de leurs ongles d'airain ; il les conduit seul et les soumet au joug ; puis il les pousse en traçant des sillons en ligne droite, et déchire le dos de la terre. Puis il s'écrie : qu'il achève ma tâche, le roi qui commande à ce navire, et il emportera la dépouille immortelle, la brillante toison d'or. A ces mots, Jason jette de côté son manteau de safran et se met à l'œuvre, plein de foi en Dieu. La flamme ne le trouble point ; l'étrangère aux mille talismans l'a instruit. Il tire la charrue, il assujettit avec des lanières invincibles le cou des taureaux, enfonce l'aiguillon douloureux dans leurs énormes flancs, et parcourt l'espace prescrit. Secrètement affligé, Éétès ne peut retenir un cri d'admiration, et les compagnons du vigoureux guerrier tendent vers lui des mains amies, le couronnent de verdure et l'accueillent avec d'affectueuses paroles.

Un poète de l'époque alexandrine, Apollonius de Rhodes, dans son poème des *Argonautiques*, a développé longuement cette scène si frappante dans sa rapidité, et, cependant, l'impression qu'on retire de son récit est non seulement moins forte, mais encore moins complète. On ne voit chez lui ni l'admiration involontaire d'Eétès, ni l'allégresse des Argonautes ; il semble que les spectateurs sont restés froids, comme nous le sommes après la lecture du morceau ; tous les sentiments qu'on éprouve sont médiocres. Pindare a le privilège de nous émouvoir et de nous transporter.

C'est ainsi que le poète prend de temps en temps dans la mythologie une scène magnifique ou gra-

cieuse, qui renferme presque toujours un conseil ou un éloge pour le vainqueur, l'enfance d'Hercule ou d'Achille, la mort de Castor, les luttes et les victoires de Jason. Mais, plus souvent, il effleure en passant mille traditions diverses, passant d'un nom à un autre, d'un héros à un dieu, revenant à son sujet pour le quitter encore, plein de ce désordre qui est un effet de l'art. Il se vante « de ne butiner comme l'abeille que la fleur, » d'éviter « la satiété qui émousse la curiosité impatiente. » De là cette rapidité d'allusions qui nous déconcerte, mais qui promenait l'esprit des anciens à travers une foule de légendes poétiques et religieuses. Ils n'étaient point obligés comme nous de feuilleter à chaque mot un commentaire ; ils trouvaient un souvenir agréable là où nous mettons une note savante.

Caractères du style de Pindare. — A ces éloges du vainqueur et de sa patrie, à cette richesse de tableaux ou d'allusions mythologiques, Pindare entremêle de belles sentences morales et philosophiques, et revêt le tout de sa riche et brillante imagination. Son style réunit et concilie tous les autres, la magnificence et la simplicité, la hardiesse et la grâce, la précision sobre et la variété. Mais son caractère propre est l'élévation : il est à l'aise au milieu des dieux et des héros ; il ne quitte guère le sublime, mais ce sublime est naturel et sans effort. Il n'est point de ces poètes qui font de l'inspiration une folie ; on ne trouve chez lui aucune trace de ce style prétendu pindarique qui consiste en exclamations brusques : Que fais-je ? que dis-je ? où vais-je ? Il court dans ses odes un souffle vigoureux qui ne faiblit guère ; mais le dieu qui l'anime lui donne le calme avec la force. Au milieu de cette grandeur et de ce fleuve d'éloquence, comme disaient les anciens, on sent une tranquillité qui

vient de la puissance d'une raison supérieure. Il est semblable à ces hautes montagnes dont parle Bossuet « qui trouvent leur sérénité dans leur grandeur même » et, pour le juger, il faudrait lui appliquer les fortes expressions dont notre grand orateur a marqué le génie de Condé. Disons mieux ; c'est à Bossuet lui-même qu'il ressemble, et cette ressemblance a été vivement marquée par M. Villemain [1].

Amour de la gloire. — Une seule qualité manque à cette poésie, c'est le pathétique. Pindare dans ses tableaux cherche ce qui frappe et ce qui instruit ; il néglige ce qui peut toucher. Nous verrons quel parti les poètes tragiques ont tiré de ces aventures romanesques et sanglantes qui remplissent la fable ; on a vu déjà de quel charme Simonide a su revêtir l'étrange histoire de Danaé, et avec quelle vérité de tous les temps et de tous les pays il a retracé l'amour maternel. Pindare n'a point de scène qui nous émeuve à ce point. Une seule passion s'étale dans ses vers, c'est le légitime orgueil du poète fier de son art, épris de la gloire, et sûr de son immortalité. Il attache son nom à celui du vainqueur, ou plutôt il sent qu'il lui est supérieur : « La victoire a soif de la poésie, la plus belle compagne des couronnes et des vertus [2]. » Le mortel qui descend aux enfers sans avoir été chanté par la Muse est comme celui qui meurt sans enfants et dont la fortune devient la proie d'un étranger. L'éloge du poète est comme un fils donné par une épouse à un père déjà loin de la jeunesse, et qui sauvera de l'oubli son nom et sa gloire. (*Olym.* X.)

Il est fier de son origine qui honore sa patrie et la relève des injustes mépris de la Grèce : « On ne

1. *Essai sur le génie de Pindare, voir* p. 13-22.
2. *Néméennes*, III.

pourra plus dire, c'est un pourceau de la Béotie. » Il se décerne lui-même l'immortalité : « Il élève un monument que ni les pluies impétueuses de l'hiver, ni les affreux bataillons des nuées tonnantes, ni les vents n'entraîneront par leur choc dans le gouffre des mers au milieu de mille débris. » Au légitime orgueil de ces passages que tous les poètes ont imités, il faut joindre son insultant dédain pour ses rivaux. Il se compare à « l'aigle qui s'élève dans les airs, étreignant dans ses serres une proie sanglante, tandis que les geais criards passent dans les lieux bas. »

Pureté du sentiment religieux. — Avec l'amour de la gloire, l'élévation et la pureté du sentiment religieux est le principe et comme l'âme de sa morale. Il encourage chez ses concitoyens ce besoin d'action et de renommée qui se signalait dans les jeux à défaut d'un autre théâtre. L'émulation excitée par ces couronnes se reportait ensuite sur un objet plus grand et plus sérieux. C'est parce que chaque citoyen voulait se distinguer dans sa ville, et chaque ville dans la Grèce, que la Grèce entière s'accoutume à se considérer comme supérieure aux Barbares et qu'elle peut leur résister et les vaincre. Sans doute, la vie est peu de chose, tous les biens de cette vie sont mêlés de maux ; telle est la puissance capricieuse du destin qu'on ne peut dire d'un homme qu'il est heureux avant sa mort. Notre vie elle-même qu'est-elle ? « Nous vivons un jour. Qu'est-ce être ou ne pas être ? Le rêve d'une ombre, voilà l'homme. » Mais c'est par la gloire que se relève cet être misérable ; la vie n'est rien, donc travaillons pour la gloire. Elle récompense l'homme de bien, protège son nom, et le sauve de l'oubli avec l'aide de la poésie.

Ce n'est pas que Pindare ignore ou néglige une autre consécration plus solide de la vertu. Chez lui

nous sommes loin des conceptions religieuses d'Homère. Non seulement il transforme les dieux de l'*Iliade*, il les dépouille de leurs passions mauvaises, et ne veut pas qu'on parle de dieux méchants et de déesses impudiques. « L'homme, dit-il, ne doit rien publier que de beau sur les dieux. » Mais, à côté des dieux homériques, il semble s'élever à la notion d'un Dieu unique et supérieur, et il parle de la puissance divine en un langage digne de la Bible : « Dieu règle à son gré tous les événements, Dieu qui suit même le vol de l'aigle, qui devance le dauphin des mers, qui courbe plus d'un front superbe, tandis qu'il donne à d'autres une gloire toujours jeune[1] . » C'est lui qui accorde aux hommes tous les biens dont ils jouissent, les richesses, la gloire, et surtout les faveurs secrètes de la Muse. Il a composé l'homme de deux parties, « un corps qui sera un jour emporté par la mort, une âme qui doit toujours subsister, car elle vient des dieux. » Dieu connaît tout ce qui se fait dans le monde ; « si un homme se flatte de lui cacher une seule de ses actions, il s'abuse. »

Parvenu au terme de la vie mortelle, l'homme est soumis à un jugement ; le méchant descend dans les ténèbres pour expier ses crimes, mais

...ceux qui ont eu la force de maintenir leur vie pure de toute injustice, se rendent par la voie de Zeus (Jupiter) vers la demeure fortifiée de Kronos (Saturne). Là est l'île des bienheureux que rafraîchissent les brises océaniennes ; là brillent des fleurs, filles de la terre, nées sur des arbres charmants ; l'onde en nourrit d'autres. Leurs mains les tressent en guirlandes et en couronnes par les équitables jugements de Rhadamante. Le puissant Kronos l'a près de lui comme un assesseur toujours prêt, Kronos, époux de Rhéa, dont le trône s'élève au-dessus de tous les autres. Parmi eux sont comptés

1. *Pyth.* II, IV.

Pélée et Cadmus. Là aussi Achille fut transporté par sa mère, quand elle eut par ses prières fléchi le cœur de Jupiter [1].

Où Pindare avait-il puisé cette mythologie si épurée? Peut être dans son propre génie, peut-être dans les mystères. Quoi qu'il en soit, on comprend que Platon, qui bannissait Homère de sa république idéale, professe pour le poète de Thèbes, la plus vive admiration. Cette élévation religieuse et plus encore l'intérêt national que les odes avaient pour les Grecs, expliquent, avec les dons supérieurs que nous avons essayé de mettre en lumière, la grande renommée de Pindare. S'il a beaucoup perdu chez nous par les raisons que nous avons énumérées, et surtout par l'extrême difficulté de son langage, il lui reste encore, pour mériter notre attention et récompenser notre travail, ces grandes qualités qui sont de tous les temps, l'imagination, la sublimité, la verve poétique.

1. *Olymp*, II.

CHAPITRE VI

LES POÈTES PHILOSOPHES. — COMMENCEMENT DE LA PROSE LITTÉRAIRE. — ÉSOPE.

Dans ces premiers âges de la littérature grecque, la poésie est la langue commune à toutes les spéculations de l'esprit : comme la religion, comme l'histoire, la philosophie et la science n'ont d'abord d'autre expression que les vers. D'ailleurs, l'imagination et l'enthousiasme ont leur grande place dans les étranges et hardis essais des *sages* de ce temps, des Thalès et des Pythagore au VIIe siècle, des Xénophane et des Parménide au VIe, d'Empédocle dans la première moitié du Ve. Rien ne ressemble moins que ces premiers écrits à l'appareil de notre science moderne.

Pythagore. — Un des plus anciens de ces savants, Thalès de Milet, n'avait probablement rien écrit. Pythagore, dont la vie est entourée de légendes merveilleuses, établit à Crotone, dans l'Italie du Sud ou Grande-Grèce, une école qui est restée célèbre par l'austérité de sa discipline, comme par l'élévation souvent chimérique de ses doctrines. Le langage de la poésie convenait à ces hardies et sublimes spéculations sur l'âme, sur ses transmigrations successives, sur la grande harmonie de l'univers. Il est probable que Pythagore, comme Thalès, s'est borné à un enseignement oral ; mais ses disciples ont écrit, et c'est sans

doute à l'un d'eux que nous devons un petit poème moral, connu sous le titre de *Vers dorés*, et que l'on a longtemps attribué à Pythagore lui-même.

La morale en est belle et digne de la réputation du sage dont les doctrines ont laissé des traces si profondes. Rien de plus simple et de plus pénétrant que ce passage où est prescrite la salutaire pratique de l'examen de conscience :

Réfléchis avant l'action. N'admets pas le sommeil dans tes yeux appesantis avant d'avoir repassé trois fois chacune des actions de ta journée : quelle faute ai-je commise? qu'ai-je fait? quel devoir n'ai-je pas accompli? Pars du commencement et parcours ainsi tout le reste ; puis, si tu as fait du mal, sois confus, si tu as fait du bien, goûte cette joie. Voilà ton travail, voilà ton étude, voilà ce qu'il faut que tu aimes, voilà ce qui te mettra sur les traces de la vérité divine.

Citons quelques autres préceptes aussi beaux :

Tu ne feras rien de honteux ni devant un autre, ni seul; plus que devant autrui rougis devant toi-même. Honore ton père et ta mère et tes parents les plus proches ; et, parmi tous les autres, choisis, dans l'ordre de la vertu, le meilleur pour ton ami.

Xénophane d'Élée. — Un peu après Pythagore, un autre sage célèbre, Xénophane, né à Colophon en Ionie, établissait dans sa nouvelle patrie, Élée ou Vélie, colonie de Colophon, fondée en Italie l'an 536, une école non moins fameuse. Il avait composé des poèmes sur la fondation de Colophon et d'Élée ; il avait réussi dans l'élégie. Le traité *De la Nature*, dans lequel il exposait sa doctrine, était aussi, par la forme et par l'imagination, une œuvre éminemment poétique. Nous n'avons point à exposer ici ni à juger les théories de Xénophane sur l'unité absolue de l'être. Quelque

dangereuses qu'elles soient, quelques funestes conséquences qu'elles entraînent, elles étaient du moins une énergique protestation contre le polythéisme grec. Cette lutte ardente contre les dieux grossiers d'Homère et d'Hésiode devait être un des attraits du poème de Xénophane.

Parménide d'Élée. Nous pouvons apprécier par des fragments plus étendus la verve poétique de son disciple et successeur, Parménide d'Élée, qui florissait vers 500. Son poème *De la Nature*, dans lequel il continue et développe les théories du maître, commence par un début allégorique digne d'Homère. Il se représente transporté dans un char au palais de Dicé (la Justice) : des vierges, filles du Soleil, dirigent sa course. La déesse l'accueille avec faveur, et lui trace la marche qui doit le conduire à la découverte de la vérité :

Les cavales qui me conduisent m'ont porté aussi loin que le cœur me poussait, puisqu'elles m'ont porté sur la voie glorieuse de la divinité, qui place l'homme éclairé au milieu de tous les mystères. C'était le but de ma course ; c'était là que m'emportaient les intelligents coursiers attelés à mon char. Des vierges dirigeaient la route, des vierges filles du Soleil, quittant les demeures de la nuit pour la lumière, et de la main écartant les voiles de leurs fronts. L'essieu enflammé dans le moyeu jetait un sifflement : car il était entraîné par le double tourbillon des roues, tandis que les chevaux précipitaient leur course.

Là sont les portes des chemins de la nuit et du jour, roulant entre leur linteau et leur seuil de granit : élevées dans l'éther, elles se ferment par d'immenses battants ; et l'austère Dicé en garde les doubles clefs... La déesse bienveillante m'accueillit, et, de sa main, elle me prit la main droite et me dit ces mots : « O jeune homme, qui fais route avec des conductrices immortelles, dont les coursiers t'amènent dans ma demeure, réjouis-toi ; car ce n'est pas une mauvaise destinée

qui t'a fait prendre cette route en dehors de la voie battue des hommes; c'est Thémis elle-même et Dicé. Il faut que tu apprennes à connaître toutes choses et le fond réel de la vérité persuasive, et les opinions des mortels qui reposent non sur une foi véridique, mais sur l'erreur, et tu connaîtras ainsi comment il faut marcher prudemment à travers le tout en faisant l'épreuve de toute chose [1].

Empédocle d'Agrigente. — Empédocle d'Agrigente est aussi l'auteur d'un *Traité de la nature* dont le poète latin Lucrèce parle avec admiration. Il vivait vers 450, et il fut célèbre et par sa science, et par les services qu'elle lui permit de rendre à ses concitoyens, par exemple, par l'assainissement des marais de Sélinonte. Les Siciliens le regardaient comme un être supérieur à l'homme et lui attribuaient le don de la prophétie. Plus poète encore que Parménide, il a célébré dans un beau fragment qui nous est parvenu sa gloire et sa popularité :

O mes amis, vous qui habitez la grande cité, les hauteurs de la blonde Agrigente, vous, zélateurs des bonnes œuvres, vous, asile ouvert aux étrangers, vous, ignorants du mal, salut! Je viens à vous, dieu immortel, non plus homme; je me mêle à la foule qui m'honore, paré, comme je le suis, de bandelettes et de guirlandes de fleurs. Là où j'arrive dans une ville peuplée, je suis vénéré des hommes et des femmes. Ils me suivent par milliers, demandant où est le sentier battu qui conduit au bonheur, les uns sollicitant des prédictions, les autres la guérison des maux divers qui les affligent [2].

Ecole ionienne. — Commencements de la prose. — Pendant que ces philosophes conservaient dans leurs étranges et hardies doctrines l'inspiration et la forme

1. Traduction de M. Villemain, *Essai sur le génie de Pindare*, p. 154-155.
2. *Ibid.*

de la poésie, d'autres savants, plus positifs dans leurs recherches, plus attachés à la terre, commençaient la prose littéraire. Ce sont les philosophes ou savants de l'école *ionienne ;* on les distingue par ce nom général des sages de l'école *italique* qui ont vécu et enseigné dans les villes grecques de l'Italie et de la Sicile.

Phérécyde de Scyros. — Avant eux, un Ionien, Phérécyde de Scyros, qui vivait dans la première moitié du vie siècle, avait donné l'exemple. Il composa en effet, en prose ionienne, une théogonie inspirée par les idées qu'on rencontre chez les poètes orphiques. Mais cette prose est toute pleine de formes poétiques : le ton, l'accent est partout celui du poète. Ce caractère poétique est encore celui des premiers écrits de l'école ionienne.

Thalès. — Thalès de Milet, son fondateur, de même que Pythagore, fondateur de l'école italique, s'était borné, nous l'avons dit, à un enseignement oral.

Anaximandre et Anaximène. — Ses élèves, Anaximandre et Anaximène, comme lui Milésiens, développèrent sa doctrine et l'exposèrent dans des traités qui, de même que les poèmes de Xénophane, de Parménide et d'Empédocle, ont pour titre : *De la Nature.* Quelques fragments très courts permettent de juger que la langue d'Anaximandre ressemblait beaucoup à celle de Phérécyde. Ce qui nous reste d'Anaximène se rapproche davantage du langage de la prose ; au contraire, Héraclite d'Éphèse, auteur aussi d'un traité *Sur la Nature*, a dans son style une hardiesse d'images et une vivacité de ton toutes poétiques.

Anaxagore. — Les fragments du célèbre Anaxagore de Clazomène, le maître de Périclès, sont plus

considérables. Ils ne permettent pas sans doute d'apprécier l'élévation des doctrines de ce philosophe qui, le premier, au témoignage d'Aristote, établit l'existence d'une intelligence distincte de la nature, cause suprême de l'ordre universel. Mais ils suffisent pour donner une idée de son style et de sa méthode d'argumentation : ce sont des phrases courtes, liées entre elles sous une forme qui fait pressentir la période. C'est un commencement de prose littéraire.

Prose historique. — Si le besoin de l'argumentation et de la précision scientifique amenait la philosophie à la création de la prose littéraire, les recherches chronologiques, les études de généalogie et de géographie conduisirent presque en même temps au même résultat les premiers historiens de la Grèce. Nous avons vu que l'épopée a été en réalité l'histoire des temps héroïques. Mais de même que les poètes orphiques et les philosophes soumirent à leur examen la religion populaire, pour l'épurer, pour l'expliquer, pour lui opposer des croyances moins grossières et plus conformes à la raison, de même la science commença à entrer dans l'histoire, et de premiers essais de critique s'appliquèrent à rejeter la fable (*muthos*, le mythe) pour n'y maintenir que les faits sérieux et réels (*logos*). C'est pourquoi ces premiers historiens furent appelés logographes. Il était naturel que ces hommes qui rompaient avec les traditions mythologiques, qui remplaçaient les tableaux poétiques par des listes de généalogies, rompissent aussi avec la forme du vers ; ils écrivent donc en prose et en dialecte ionien, parce que le premier d'entre eux, Cadmus, était de Milet.

Cadmus de Milet. — Il ne nous reste rien de ce logographe, dont l'ouvrage, sous le titre de *Fonda-*

tion de Milet (*Ktisis Milêtou*) remontait jusqu'aux origines de cette ville. Il était contemporain de Phérécyde ; aussi dispute-t-il à celui-ci le titre de père de la prose littéraire.

Acusilaos d'Argos. — Après lui, Acusilaos d'Argos écrivit aussi en prose ionienne, bien qu'il fût dorien de naissance, une exposition des origines des peuples et des principales familles de la Grèce, en remontant jusqu'aux anciennes légendes.

Hécatée de Milet. — Hécatée de Milet, qui dissuada les Ioniens de leur révolte contre les Perses, se rapproche plus que ses prédécesseurs du véritable historien. Il voyagea longtemps et rédigea sous le titre de *Tour de la terre* (*Périodos gès*) une description des côtes de la Méditerranée et de celles d'Asie jusqu'à l'Indus. Il reprit en outre les généalogies d'Acusilaos pour en corriger et en rejeter toutes les traditions fabuleuses que l'auteur y avait encore maintenues.

Phérécyde de Léros. — Charon de Lampsaque. — Hellanicus de Mitylène. — Citons encore Phérécyde de Léros, auteur de généalogies athéniennes qui s'étendaient d'Ajax à Miltiade et qui comprenaient des récits quelquefois très étendus ; Charon de Lampsaque, qui rechercha les origines des Perses et d'autres peuples avec lesquels la Grèce venait de faire connaissance par l'expédition de Darius et de Xerxès ; Hellanicus de Mitylène, auteur d'ethnographies et de chronologies comme Phérécyde et Charon, mais supérieur à eux par la critique. Ses ouvrages sur divers peuples de l'Asie et sur l'Egypte avaient une véritable autorité ; Hécatée et lui sont les véritables précurseurs d'Hérodote.

Ésope. — Avant d'abandonner cette période si pleine dont nous venons d'esquisser l'histoire, nous devons parler d'un nom célèbre qui personnifie chez les Grecs le genre populaire de la fable. Rien n'est plus incertain que la patrie, la vie, l'existence même d'Esope. L'un le fait naître en Phrygie dans le vi[e] siècle, d'autres en Thrace, à Mésembrée. Il fut d'abord esclave à Samos ; affranchi, il voyagea en Asie, en Egypte, en Grèce. Il est probable qu'il recueillit dans ses voyages ces allégories et ces sentences qu'il répandit ensuite dans la Grèce. On raconte qu'il mourut à Delphes, victime de la colère des habitants qu'il avait raillés dans sa fable des *Bâtons flottants*. Tout ce qu'on peut dire sur lui d'à peu près certain, c'est qu'il fut une sorte de sage faisant de la philosophie sous forme d'apologues, qu'il rendit populaires un grand nombre de fables sur lesquelles se sont exercés les poètes, tels que Babrius chez les Grecs, et Phèdre chez les Latins. Socrate employait les loisirs de sa prison à mettre en vers les fables ésopiques.

LIVRE III

PÉRIODE ATTIQUE.

500-300.

Caractères. — La période attique, relativement courte sous le rapport de la durée, mais immense par la multiplicité des talents et des chefs-d'œuvre qu'elle a produits dans tous les genres, peut déjà revendiquer les noms de Simonide et de Pindare, que nous avons placés, pour le besoin de notre classification, dans la période précédente. En même temps que paraissent ces grandes odes qui sont l'apogée du genre lyrique, elle voit se développer, et presque aussitôt arriver à la perfection, des genres nouveaux ou à peine sortis de l'enfance, le poème dramatique sous toutes ses formes, l'histoire, la philosophie, l'éloquence.

Ce n'est pas sans raison que nous faisons honneur à Athènes de cet épanouissement merveilleux de la littérature, auquel il faut joindre encore l'essor de tous les arts, l'architecture, la peinture, la statuaire. Athènes, qui s'est mise à la tête de la Grèce par son noble rôle dans l'œuvre de la défense nationale, qui, brûlée par les Barbares, s'est relevée bientôt plus brillante et s'est couverte d'admirables monuments, devient par les arts de la paix, comme par sa puissance militaire, maritime et commerciale, le centre de la

9.

civilisation, le pays des lumières, de la science et du bon goût; c'est « l'école de la Grèce, » comme dit Thucydide[1] et, suivant l'expression d'un poète, *la Grèce de la Grèce*. C'est exclusivement chez elle que la tragédie naît et grandit; c'est chez elle que la comédie, qui a ses origines en Sicile, se fixe et se développe sous ses diverses formes. Tous les philosophes sont nés ou ont vécu chez elle, tous les historiens, sauf un seul, lui appartiennent, et celui-là même que l'Asie revendique, Hérodote, est aussi Athénien par l'esprit et par l'inspiration de son livre. Il en est de même de grands artistes, dont les œuvres ont dû beaucoup à l'influence des poètes, des philosophes et des historiens, mais ont à leur tour réagi sur la littérature et fortement aidé à sa puissance. C'est ce concours de tous les talents, de tous les nobles travaux de l'esprit, ce sentiment et cette poursuite commune du beau et du parfait, qui font l'incomparable grandeur de la période dont nous commençons l'étude.

Féconde en artistes, en poètes, en philosophes, en écrivains de tout genre, Athènes ne l'est pas moins en capitaines, en politiques, en administrateurs. La lutte héroïque contre l'Asie a élevé les intelligences et a comme suscité tous les talents, provoqué tous les efforts de l'esprit : si petit par le nombre, et par l'étendue de son territoire[2], ce peuple athénien acquiert par l'es-

1. Livre II, Disc. de Périclès : « Je soutiens qu'Athènes est l'école de toute la Grèce. »

2. V. Lamartine, *Recueillements poétiques. Ressouvenir du lac Léman.*

Adore ton pays et ne l'arpente pas.
Ami, Dieu n'a pas fait les peuples au compas.
L'âme est tout; quel que soit l'immense flot qu'il roule,
Un grand peuple sans âme est une vaste foule.

. . . .

Un pays, c'est un homme, une gloire, un combat,
Zurich ou Marathon, Salamine ou Morat !
La grandeur de la terre est d'être ainsi chérie ;
Le Scythe a des déserts, le Grec une patrie !

prit une grandeur et une puissance que nulle nation, ancienne ou moderne, n'a égalées ou tout au moins surpassées, et cette prééminence, plus durable que celle des armes, a survécu au peuple même qui en a l'honneur. Athènes, école de la Grèce, est restée la grande école du genre humain; c'est encore là que les nations modernes, à l'exemple du peuple romain, vont chercher leurs enseignements. Athènes est toujours le foyer du bon goût, de la droite raison, de la pure et idéale beauté.

CHAPITRE PREMIER

LE POÈME DRAMATIQUE. — LA TRAGÉDIE.

Caractères du genre dramatique. — Après les longs récits épiques des premiers âges, après les poésies moralistes et les chants personnels et passionnés des siècles suivants, paraît un nouveau genre qui emprunte ses éléments à chacun de ceux qui l'ont précédé. Il s'empare des récits de l'épopée, de la sagesse des poètes didactiques, des chants et des danses des lyriques, il y joint les enchantements de la musique, de la peinture, de la statuaire, de l'architecture, de tout ce qui, en charmant les yeux et les oreilles, ajoute aux fortes et salutaires émotions de l'âme, il crée une poésie nouvelle, pleine d'intérêt et de leçons, la poésie dramatique.

Sources de la tragédie. — Les sujets abondaient dans l'histoire religieuse et politique de la Grèce. C'étaient la généreuse audace, les nobles souffrances, l'indomptable courage de Prométhée, les combats et les épreuves d'Hercule et de Thésée, successeurs de Prométhée dans cette lutte de la civilisation contre la barbarie ; c'étaient les aventures étranges de ces premiers colons de la Grèce, Cécrops, Danaüs, Cadmus, Pélops ; puis les premières entreprises communes, l'expédition des Argonautes, la guerre de Thèbes, la guerre des Épigones, fécondes en passions et en in-

fortunes pathétiques, enfin la grande guerre de Troie, mine inépuisable pour la tragédie, depuis ses origines jusqu'aux retours qui en prolongent l'intérêt dramatique, jusqu'aux infortunes des Agamemnon, des Idoménée, des Teucer, des Diomède, des Ulysse.

Caractère du peuple athénien. — Nul peuple n'était mieux préparé que les Athéniens aux pures émotions de la tragédie. Bien différente de Rome, qui se complaît aux spectacles grossiers et sanglants de l'arène, Athènes aime les luttes fortifiantes et morales de l'homme aux prises avec le malheur; sa sensibilité délicate trouve des larmes pour toutes les infortunes : elle a créé et elle pratique ces vertus qui n'ont pas de nom dans la langue latine, la philanthropie et la sympathie. En donnant à l'homme le spectacle de l'homme, avec ses vertus, ses faiblesses, ses passions, ses prospérités et ses revers, le poète est sûr d'intéresser et d'émouvoir un auditoire athénien. Or, comme de tous les points de la Grèce, et des côtes de l'Asie-Mineure, de la mer Noire et de la Grande-Grèce, on accourt à ces grandes représentations, tous ces peuples apprendront à penser et à sentir par l'âme d'Athènes. Sur ce point encore, Athènes est l'école de la Grèce, disons mieux, l'école des Romains, dont elle adoucira l'humeur sauvage, dont elle inspirera les plus grands écrivains, les Térence, les Lucrèce, les Virgile, les Horace, elle est l'école de toute la littérature moderne et particulièrement de la France qui lui doit, pour ne citer que les plus grands noms, Racine, Fénelon, André Chénier.

Origines et constitution du drame. — La Grèce n'était pas dépourvue de toute représentation dramatique. C'est là comme un instinct de l'esprit humain ; au berceau des peuples les moins bien doués, on

trouve quelque image grossière de jeux scéniques. Or la Grèce, nous l'avons vu, avait la récitation des poèmes homériques par les rhapsodes : ceux-ci, se distribuant la déclamation d'un épisode de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, faisaient parler l'un Agamemnon, l'autre Nestor, un troisième Achille ; c'était déjà ressusciter et personnifier dans les acteurs les hommes d'autrefois, en un mot, transporter le passé dans le présent, commencer l'illusion de l'action dramatique. La poésie chorique, avec ses pompeuses représentations que Simonide et Pindare nous ont fait connaître, prépare aussi un des éléments du drame. Enfin c'est d'une des variétés particulières de cette poésie chorique, du dithyrambe, qu'est sortie directement la tragédie. Elle lui doit jusqu'à son nom, car le dithyrambe, chant en l'honneur de Bacchus, qui faisait partie du programme des grandes fêtes de Bacchus, les *Lénéennes* et les *Dionysiaques*, s'appelait aussi *tragédie* ou chant du bouc. L'explication que Boileau, traduisant Horace, a donnée de ce mot n'est pas exacte.

Du plus habile chantre un bouc était le prix,

a dit l'auteur de l'*Art poétique* [1]. Mais en réalité le prix du vainqueur était un bœuf, et le mot tragédie s'explique soit par l'habitude d'immoler un bouc sur l'autel autour duquel le chœur faisait ses évolutions, soit par le déguisement des choristes, qui étaient affublés de cornes, de peaux de bouc ou de chevreuil, et d'autres attributs caractéristiques de l'animal consacré à Bacchus et de ses ministres, les Satyres.

Quant à la nature de ces chants, ils étaient emprun-

1. Ch. III, v. 66. Horace, *Ép. aux Pisons*, v. 220 : « Celui qui disputa le premier le bouc, prix grossier de la tragédie. »

tés à la légende du dieu, et, suivant le caractère de la fête, ils racontaient les incidents sérieux ou les aventures folâtres de sa vie. Comme nous l'avons dit en étudiant le dithyrambe, la licence y était grande.

Comment de cette ronde continue, qui embrassait quelquefois dans ses récits un grand nombre d'aventures de Bacchus, est-on passé à la tragédie telle que nous la comprenons ? Voici par quelle suite de progrès s'est accomplie cette transformation si complète qu'elle inquiéta les vieillards et qu'ils s'écrièrent . « Il n'y a plus rien là pour Bacchus. »

Une première innovation fut celle qui introduisit un récit au milieu du chant dithyrambique. Un personnage se détacha du chœur pour faire un récit qui était comme une réponse aux chants des choristes, et qui en provoquait de nouveaux : de là son nom, *hypocritès* (celui qui répond), nom qui aura bientôt le sens beaucoup plus étendu d'acteur. Ces alternatives de chant et de récit formaient déjà un commencement de dialogue.

Une seconde nouveauté suivit bientôt la première. Ce personnage ne fut plus un simple choriste ; il devint Bacchus lui-même, ou Silène, ou tel autre des personnages de la légende du dieu. Il ne raconta plus une aventure ancienne ; il la reproduisit lui-même comme nouvelle et présente ; il ne récita plus, il joua. Dès lors, le drame était créé, car on avait introduit dans le dithyrambe ce mensonge de l'illusion théâtrale, que Solon, au rapport de Plutarque, ne voyait pas sans inquiétude, et sur lequel repose toute la puissance et tout l'intérêt de l'action dramatique.

Premiers poètes tragiques. — Thespis. — Ces deux innovations sont attribuées à Thespis d'Icare (bourg de l'Attique), qui florissait vers 555. Il mérita encore par une troisième hardiesse d'être désigné comme le

père du poème dramatique. Il osa sortir du cercle de la légende de Bacchus et, pour varier l'intérêt, il traita des sujets étrangers au dieu qu'on fêtait, donnant ainsi naissance à ce mot cité plus haut : « Rien là pour Bacchus. »

Phrynichus. — Un disciple de Thespis, Phrynichus d'Athènes (509), suivit la voie de son maître et apporta de nouveaux éléments au drame, en y introduisant les personnages de femmes qui, d'après les mœurs grecques, ne purent jamais être joués que par des hommes, puis en sortant des traditions religieuses pour aborder des sujets purement historiques. Il alla jusqu'à s'emparer des événements contemporains. Ses *Phéniciennes* reproduisaient, comme nous le verrons pour les *Perses* d'Eschyle, les plus glorieux événements de la guerre médique. Sa *Prise de Milet* retraçait les malheurs de cette ville, et les représailles du roi Darius qui se vengea sur elle de l'incendie de Sardes. Ce spectacle fit couler bien des larmes, mais les Athéniens punirent le poète d'une amende [1] ; il avait blessé le sentiment national en représentant une défaite d'Athènes. Peut-être aussi avait-on senti qu'il était dangereux d'engager l'art dans les voies d'une émotion trop facile. Quoiqu'il en soit, la condamnation de Phrynichus fut salutaire, en forçant les poètes à puiser le pathétique à des sources moins vulgaires, et à compter, non pas sur le réveil d'une douleur personnelle trop poignante et trop vraie pour être un plaisir littéraire, mais sur cette sympathie générale qu'excite en nous la vue des malheurs de nos semblables.

Pratinas. — *Le drame satyrique*. — A la même époque, Pratinas de Phliunte [2] venait à Athènes, et en

1. Hérodote.
2. Phliunte est une ville du Péloponèse.

même temps qu'il devenait dans la tragédie le rival des poètes athéniens tels que Phrynichus et Chérilus, son contemporain, il imaginait, disent les critiques anciens, le drame satyrique. C'était une réponse aux réclamations des vieillards : pour calmer leurs scrupules religieux, on imagina une action qui, par le caractère des événements, se rapprochait beaucoup de la tragédie, mais qui, par la nature des divinités dont se composait nécessairement le chœur, les satyres, ministres de Bacchus, mêlait à ce fond tragique un élément de comédie bouffonne et licencieuse.

Nous retrouverons plus tard le drame satyrique, composition étrange que la Grèce seule a connue. Sa création donna peut-être plus de liberté aux grands poètes, qui achevèrent de constituer la tragédie par l'introduction d'un second, puis d'un troisième acteur. Eschyle fixa réellement le dialogue en produisant à la fois deux personnages distincts du chœur. Sophocle alla plus loin, et donna place à un troisième acteur parlant avec les deux premiers. Il put y avoir avec eux des personnages muets, mais jamais le théâtre athénien, ami de la clarté, n'a admis dans une même scène la confusion de quatre rôles actifs. C'est la loi que trace encore, beaucoup plus tard, le poète romain Horace : « Qu'un quatrième acteur ne se travaille pas à parler[1]. »

C'est ainsi que la tragédie grecque reçoit de son origine même et des poètes qui l'ont formée, Thespis, Phrynichus, Eschyle, Sophocle, les caractères qu'elle conserva toujours et qui la distinguent sensiblement du théâtre moderne. Le chœur, d'où elle est sortie, et qui en est d'abord la partie principale, y garde toujours une place importante. On n'aurait pu le supprimer sans ôter à ces représentations brillantes

1. Nec quarta loqui persona laboret. (*Ep. aux Pisons*, v. 192.)

leur véritable raison d'être. Elles sont données à l'occasion des grandes fêtes religieuses de Bacchus ; le chœur est encore un fil qui, même chez Euripide, le poète incrédule, les rattache à ces solennités.

Rôle du chœur. — Le chœur, dans la tragédie grecque, a donc pour principal rôle de chanter et de danser, pendant les intervalles de l'action, autour de la thymélé qui s'élève au milieu de l'orchestre et qui rappelle l'ancien autel du sacrifice [1]. Les chants sont en général le commentaire des événements qui se passent sous ses yeux et comme l'interprétation poétique et morale des sentiments qu'excite, chez les spectateurs, le développement des vertus, des passions, des infortunes des personnages. Quelquefois aussi, le chœur prend la parole au milieu même des incidents de l'action ; il est alors comme un nouvel acteur, et il est représenté dans ce rôle par son chef, le coryphée, qui parle et qui répond au nom de tous les choristes.

Caractères de la tragédie grecque. — Ce rôle du chœur fait pressentir déjà les différences très sensibles qui distinguent la tragédie grecque de la tragédie moderne.

Action. — D'abord, vu l'importance des chants et des danses, il est naturel que l'action ait chez les Grecs moins d'étendue que chez les modernes. Au reste, nous le verrons, cette étendue varie suivant les poètes, et, depuis Eschyle jusqu'à Euripide, elle tend toujours à s'accroître aux dépens du chœur.

Par suite de la présence continuelle des chœurs, notre division en actes séparés par des entr'actes n'existe pas sur le théâtre d'Athènes. L'action est

1. La *thymélé* est tantôt un monument funèbre, tantôt une terrasse garnie d'autels.

cependant coupée par les chants du chœur. Celui-ci n'arrive, en général, qu'après une première partie de la tragédie, qu'Aristote appelle *prologue* [1] et qui correspond à notre *exposition*. Au prologue succède l'épisode ou les épisodes, c'est-à-dire le développement de l'action, ce que nous appelons l'*intrigue*. Aucune règle fixe n'existe pour le nombre des épisodes, qui sont séparés les uns des autres par les chants du chœur; leur étendue varie également selon l'importance de l'action. Le drame se termine par l'*exode*, qui est notre dénouement et qui n'est jamais suivi d'un chant chorique [2].

Unités. — Quant aux unités de lieu et de temps, dont on a fait au XVIIe siècle, d'après les prétendues lois de l'antiquité, la condition nécessaire de notre théâtre, les pièces des vieux poètes tragiques grecs prouvent par plus d'un exemple qu'ils n'y ont jamais été rigoureusement astreints. C'est ainsi que, dans les *Euménides* d'Eschyle, l'action est transportée du sanctuaire de Delphes au temple de Minerve sur l'Acropole. Le lieu change donc, et il faut supposer, entre le prologue qui se passe à Delphes et les épisodes dont Athènes est le théâtre, un intervalle de plus de vingt-quatre heures. L'examen de la tragédie d'*Agamemnon* est aussi concluant contre la règle de l'unité de temps. Cependant la tragédie grecque, qui cherche l'intérêt dans le développement et la lutte des passions plus que dans le mouvement extérieur, attache peu d'importance au changement de lieu et n'en a pas souvent besoin. Souvent aussi, l'action peut s'accomplir dans la limite même des heures nécessaires à la représentation.

1. Aristote, *Poétique*. « Le prologue est une partie distincte de la tragédie, elle va jusqu'à l'arrivée du chœur. »
2. Aristote, *ibid*. « L'exode est une partie distincte de la tragédie après laquelle il n'y a pas de chant du chœur. »

Décorations et machines. — Les changements de lieu nécessaires se font d'ailleurs comme nos changements à vue, sans que la représentation soit interrompue par un entr'acte, sans que la scène soit cachée par une toile. Aux coins de la scène sont placées des machines appelées *périactes*, qui ont la forme d'un prisme trigone, et qui, par un tour imprimé rapidement, peuvent montrer une face différente et amener un changement de décoration. C'est ainsi que, dans les *Euménides*, le temple de Delphes devenait, après le prologue, le temple de l'Acropole. Quand l'action supposait plusieurs lieux rapprochés l'un de l'autre, la scène les comprenait tous. Ainsi dans l'*Ajax* de Sophocle, le camp des Grecs occupe la gauche de la scène ; la tente d'Ajax qui le termine s'élève au milieu ; à droite s'étend une forêt avec une échappée sur la mer. L'action se passe tantôt en avant du camp, tantôt dans la tente du héros, tantôt dans la forêt, car c'est là qu'Ajax se donne la mort. Quand il est nécessaire que l'intérieur de la tente soit visible aux spectateurs, qu'Ajax apparaisse au milieu des troupeaux qu'il a massacrés, plongé dans une sombre mélancolie, et honteux de son égarement, des machines qu'on roulait ou que l'on poussait faisaient brusquement avancer la tente et l'ouvraient aux regards du public ; plus tard un mouvement rapide la faisait disparaître. C'est ainsi que l'intérieur du palais d'Agamemnon devenait visible pour montrer Clytemnestre, l'épée à la main, debout sur les cadavres d'Agamemnon et de Cassandre.

Ces détails, nécessaires à l'intelligence complète de la tragédie grecque, nous conduisent à d'autres explications relatives à la disposition générale du théâtre d'Athènes, à l'appareil scénique et aux acteurs.

Le théâtre d'Athènes. — Même au temps où la

tragédie n'était qu'un simple chant dithyrambique, la représentation exigeait une estrade. Horace, que Boileau a traduit, s'est donc trompé lorsqu'il montre le chariot de Thespis promenant dans les bourgs de l'Attique la tragédie à sa naissance. Nous verrons que ces détails doivent être rapportés à l'enfance de la comédie [1].

Le premier théâtre d'Athènes fut en bois ; mais, en 500, les échafaudages dressés pour le peuple s'étant écroulés, on commença la construction d'un théâtre de pierre sur le côté méridional de l'Acropole : ce fut le théâtre de Bacchus qui put contenir jusqu'à trente mille spectateurs. En effet, outre les vingt mille citoyens d'Athènes, les femmes, les enfants, les esclaves y étaient admis, et beaucoup d'étrangers accouraient à Athènes pour ces fêtes. On sait que ces représentations se donnaient le jour, et que les théâtres anciens étaient entièrement découverts.

Le théâtre de Bacchus, que des fouilles récentes ont en partie remis au jour, comprenait, comme les autres théâtres qui bientôt s'élevèrent sur ce modèle dans les principales villes de la Grèce, trois parties distinctes : l'amphithéâtre, l'orchestre et la scène.

Amphithéâtre. — L'*amphithéâtre* avait la forme d'un demi-cercle. Il se composait de gradins creusés

1. *Ep. aux Pisons*, v. 275.

Ignotum tragicæ genus invenisse Camenæ
Dicitur et plaustris vexisse poemata Thespis
Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.

« Le genre inconnu de la tragédie fut imaginé, dit-on, par Thespis, qui voitura dans ses chariots des pièces que devaient chanter et jouer des acteurs barbouillés de lie. »

Boileau, *Art poétique*, ch. III, v. 67.

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

dans le roc, avec des escaliers montant de l'orchestre aux gradins supérieurs et des couloirs ou chemins de ceinture, placés à différentes hauteurs [1].

Orchestre. — Entre l'amphithéâtre et la scène s'étendait l'*orchestre* (lieu des danses), espace circulaire et plat qui s'enfonçait un peu au-dessous du dernier gradin de l'amphithéâtre et de l'extrémité de la scène. Au milieu s'élevait la thymélé (autel des parfums) dont nous avons déjà parlé. C'est sur les degrés de cet autel que les choreutes, pendant le développement de l'action, se tenaient debout ou assis. Leur chef, le coryphée, avait sa place sur la partie la plus élevée de l'autel, prêt à donner, au moment voulu, le signal des chants et des danses, prêt à prendre la parole quand il devait se mêler aux discours des personnages. Aux deux extrémités de l'orchestre se trouvaient deux couloirs (*dromes*) pour l'entrée et la sortie du chœur ; c'est aussi par là que les spectateurs arrivaient aux gradins ou quittaient le théâtre.

Scène ou logeon. — La scène ou *logeon* (lieu où l'on parle) comprenait deux parties, le *proscenium*, et la scène proprement dite. Le proscenium était une plate-forme, beaucoup plus longue que large, qui avait la figure d'un parallélogramme. C'est là que paraissaient et parlaient les acteurs. Il était séparé de la scène par un rideau que l'on abaissait au commencement de la représentation. La scène était proprement un mur percé de portes et de fenêtres et destiné à recevoir les décors qui convenaient à la pièce ; la

1. Au-dessus du dernier gradin régnait une galerie couverte, formée d'une colonnade : les spectateurs s'y réfugiaient en cas de pluie. Cette dernière enceinte était garnie d'une paroi acoustique destinée à renvoyer les sons vers les spectateurs.

scène se terminait par deux ailes (*parascenia*), qui renfermaient les vestiaires; c'est là aussi que les acteurs attendaient le moment d'entrer dans le proscenium, et se retiraient pendant les intervalles de leur rôle.

Décors. Machines. Les parascenia étaient garnis de décors et c'est à leurs angles que l'on plaçait les périactes, coulisses mobiles dont nous avons parlé plus haut, et qui se multiplièrent lorsque de grands artistes eurent perfectionné, vers le milieu du ve siècle, la perspective scénique. Le décor du fond représentait généralement un édifice de plus de vingt mètres, palais ou temple, avec une cour et deux ailes. Dans une perspective plus lointaine s'élevaient des tours, des montagnes, des arbres : au loin on apercevait un coin de la mer. Nous avons vu que le décor était quelquefois divisé en plusieurs parties pour permettre à l'action de passer d'un lieu à un autre.

Les machines étaient portées chez les anciens à une grande perfection : les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, les comédies d'Aristophane supposent des personnages aériens, montés sur des chars ailés, sur des griffons, sur d'autres monstres fantastiques. Les cordages nécessaires à ces apparitions étaient attachés aux ailes mêmes de la scène.

Quelquefois aussi, les ombres des morts sortaient de terre, comme celle de Darius dans les *Perses* d'Eschyle. A cet effet, on avait ménagé, sous l'estrade ou proscenium, une partie appelée *hyposcenium*, fermée par un mur du côté de l'orchestre, et communiquant par des trappes avec le dessus de l'estrade, comme dans les théâtres modernes. Ce n'était pas avec moins de succès qu'on imitait dans les tragédies le bruit du tonnerre, les éclairs, l'incendie, l'écroulement des maisons.

Costume, masque, cothurne. — Il est presque évident que le costume, le masque, le cothurne sont, de même que l'estrade, bien antérieurs à Eschyle, et qu'Horace s'est trompé ici comme pour les prétendus chariots de Thespis. Certains signes extérieurs devaient nécessairement distinguer les personnages qui paraissaient aux yeux du public, et lui permettre de ne pas confondre Bacchus avec Silène ou avec Penthée. Phrynichus n'avait pu introduire les rôles de femmes, qui étaient joués par des hommes, sans donner à l'acteur un costume féminin. A mesure que les théâtres devinrent plus vastes, ces costumes furent de plus en plus amples, longs, flottants, encore élargis dans leurs proportions par des manteaux de pourpre ou d'autre couleur brillante. L'emploi du masque est aussi une tradition très ancienne. Il s'explique d'abord par le plaisir du déguisement dans ces fêtes de Bacchus que rappelle notre carnaval ; puis, lorsque Thespis introduisit dans le dithyrambe son acteur unique qui devait représenter successivement plusieurs personnages, le masque devenait nécessaire, et nous savons que les masques d'écorce, de bois ou de toile furent inventés à cette occasion. Enfin, le masque eut encore pour objet de substituer aux traits de l'acteur la figure traditionnelle ou idéale des dieux et des héros. Le masque était toujours accompagné d'une perruque en rapport avec le caractère du personnage de sorte que toute la tête de l'acteur était couverte et déguisée. Quant au cothurne, brodequin à semelles très épaisses, il était destiné aussi à rehausser l'acteur et à compléter l'effet du masque et du costume. Il fallait qu'il y eût harmonie entre les traits accentués du masque, l'ampleur des vêtements et la majesté de la taille, et que ces proportions surhumaines satisfissent les idées populaires, qui se figuraient les dieux et les hommes des

anciens âges comme supérieurs par les proportions physiques aussi bien que par la puissance aux générations présentes.

Les choreutes, le coryphée, les acteurs. — Les *choreutes*, dont le nombre, d'abord de douze pour chaque tragédie, fut ensuite porté à quinze, étaient généralement des chanteurs et des danseurs d'occasion, que l'on formait pour la circonstance. Un des riches citoyens désignés par le sort, le chorège, était chargé de faire instruire à ses frais les choreutes, et de fournir leur costume souvent somptueux. Le coryphée devait être un artiste consommé dans la pratique de la danse et de la musique. Quant aux grands rôles dramatiques, ils étaient joués par des hommes exercés et habiles qu'on appelait les *hommes de Bacchus*, les *artistes de Bacchus*.

Quelquefois le poète jouait un rôle ; mais toujours il avait le devoir d'initier les acteurs au sens de ses pièces et de préparer par cet *enseignement* (c'est le mot grec *didaskein)* le succès de la représentation. Aucun préjugé ne s'attachait à Athènes, comme il arriva plus tard chez les Romains, à la profession d'acteur. Les grands artistes étaient honorés et nous en voyons dans l'histoire d'Athènes qui ont été magistrats, ambassadeurs, et qui sont arrivés à la plus haute dignité de l'État, l'archontat.

Époques des représentations théâtrales. — Concours dramatiques. — Tétralogie et trilogie. — On a déjà vu que les représentations théâtrales n'étaient point permanentes à Athènes ; elles étaient réservées aux fêtes de Bacchus, aux Lénéennes et surtout aux grandes Dionysiaques. En outre, les représentations n'étaient point, comme chez nous, une entreprise particulière. Ce plaisir national et religieux était compris

dans les attributions de l'archonte *éponyme*[1], c'est à lui qu'appartenait la direction du concours dramatique qui s'établit à Athènes à une époque qu'on n'a pu encore préciser, et qui contribua beaucoup aux progrès de la tragédie.

Voici quelles étaient les conditions de ce concours. Parmi les poètes qui y avaient prétendu, l'archonte éponyme en choisissait trois ; c'étaient ceux dont les ouvrages lui avaient paru le plus remarquables.

Chaque concurrent devait présenter une tétralogie, c'est-à-dire quatre pièces, trois tragédies et un drame satyrique. Tantôt les trois tragédies traitaient des sujets indépendants les uns des autres, tantôt elles étaient tirées de la même légende, et chacune d'elle, en conservant son unité propre, se rattachait aux autres par les liens d'une plus vaste unité. C'est ce qu'on appelait *trilogie* : les œuvres d'Eschyle nous en offrent un bel exemple. Le drame satyrique formait aussi quelquefois, par le rapport des sujets, le complément des trois tragédies. C'était, par l'élément bouffon qu'il contenait, comme la petite pièce destinée à reposer les spectateurs des fortes émotions de la trilogie tragique.

Mais, selon toute apparence, cette obligation de présenter à la fois quatre pièces rencontra dans la pratique de grandes difficultés et souleva des réclamations. Ce qui semble le prouver, c'est que, vers 450, on fut admis à concourir avec une seule tragédie. En même temps, le nombre des concurrents fut porté de trois à cinq.

Les poètes admis au concours recevaient un chœur et leurs pièces étaient jouées devant le peuple. Dans

1. Ainsi appelé parce que son nom servait à désigner l'année, comme à Rome ceux des deux consuls. C'était le premier des neuf archontes.

les premiers temps, c'est à l'assemblée tout entière qu'il appartenait de juger du mérite des œuvres et de décerner la couronne. On ne tarda pas à reconnaître les inconvénients de ce mode de suffrage et la décision fut remise à un tribunal de cinq juges désignés par le sort. Les noms des deux autres concurrents figuraient sur les registres du concours dans l'ordre assigné par les juges.

Caractère patriotique et moral de la tragédie grecque. — Nous avons passé en revue tous les éléments de ce théâtre si différent du nôtre ; nous avons vu comment il se constitua. Outre son caractère de fête religieuse et nationale, deux autres traits importants le distinguent encore du théâtre classique du XVIIe siècle : il s'adresse à une assemblée populaire, et non, comme chez nous, à une société choisie ; il puise ses sujets dans des traditions religieuses, familières à tous les spectateurs, dans des souvenirs historiques, chers à leur patriotisme ; pour eux, l'intérêt, la vie sont partout dans les drames qu'on leur présente. Au contraire, la plupart des tragédies du XVIIe siècle, empruntées à une mythologie bien froide pour nous, à une civilisation et à des événements bien lointains, supposent chez l'auditeur des connaissances et une éducation distinguées. Ce n'est que par la peinture des sentiments généraux et des passions qui sont le fond éternel du cœur humain qu'elles peuvent s'emparer de l'attention d'un public non choisi, et secouer fortement les âmes. Mais, dans la tragédie athénienne, tout concourait à produire cette salutaire impression morale : l'amour de la patrie s'enflammait au spectacle des grands événements de l'histoire nationale ; on y apprenait à mieux admirer l'héroïsme des ancêtres, à demeurer plus fidèle aux nobles exemples des contemporains ; on comprenait mieux la grandeur de la

patrie grecque, on s'affirmissait dans la résolution de repousser toujours la barbarie orientale. Puis, à ces leçons de patriotisme se joignaient des leçons de constance et d'humanité. Eschyle enseignait la lutte intrépide de la vertu contre le destin, Sophocle la protestation de la conscience contre les coups d'un malheur immérité, Euripide les déchirements pathétiques du cœur, théâtre de la lutte entre les grandes passions et le devoir, la honte et les misères de la défaite, la gloire, les douceurs ineffables de la victoire. On y pleurait sur un Œdipe, sur un Oreste, sur une Hécube, sur une Iphigénie, sur une Andromaque, même sur une Phèdre, victime lamentable d'une passion envoyée par Vénus. On y apprenait à compatir même aux malheurs d'un ennemi vaincu comme Xerxès, on y admirait la mâle constance d'un Prométhée et d'un Philoctète, la vertu courageuse d'une Antigone et d'une Polyxène ; les larmes étaient mêlées d'émotions fortifiantes ; on en sortait plus généreux, plus compatissant, plus homme enfin, dans le sens élevé de ce nom, et mieux préparé à remplir tous les devoirs qu'il impose.

CHAPITRE II

GRANDS MONUMENTS DE LA TRAGÉDIE — ESCHYLE.

Caractères de la tragédie dans Eschyle, dans Sophocle et dans Euripide. — En étudiant les origines de la tragédie, nous avons pu apprécier déjà les progrès successifs par lesquels cet art, dont les dieux et leurs aventures inspiraient d'abord exclusivement tous les tableaux, s'éloigna de plus en plus de son point de départ, pour y introduire d'abord ces hommes des premiers temps, qu'on nomma les héros, et qui, selon la fable, étaient en commerce avec les habitants du ciel, puis les hommes qui partagent notre nature et nos destinées, et dont les joies et les douleurs, les vertus et les passions, images de notre propre cœur, ont le privilège de nous captiver et de nous émouvoir. Par suite de cet intérêt qui nous attache à nos semblables, l'homme devint bientôt le principal personnage de la tragédie. Mais les dieux ne disparurent pas entièrement de la scène : comme dans l'épopée, ils y gardèrent toujours une place, soit qu'ils fissent connaître aux hommes leur intervention par leur présence même et leurs paroles, soit que leur puissance invisible se manifestât par ses effets, et suivant l'expression d'un moderne[1] « frappât ces coups que le monde sent. » Leur volonté joua longtemps le premier rôle dans la pièce, et elle y resta le plus puissant mobile de

1. Balzac, *Le Socrate chrétien*.

l'action. La fatalité fit toujours le fond du tableau ; sur le devant parurent les hommes, d'abord voisins des dieux par leur force héroïque, puis idéalisés encore, mais vrais, puis passionnés et faibles, « tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être. » Ces différences caractérisent le génie particulier des trois grands poètes tragiques d'Athènes, Eschyle, Sophocle et Euripide.

Vie d'Eschyle. — Eschyle, né à Éleusis, en 525, mort à Géla en 456, frère de deux héros, Cynégire et Aminias, combattit lui-même en brave à Marathon, à Salamine et à Platée. Son épitaphe, où respire le fier sentiment de cette gloire militaire, ne parle même pas d'une autre gloire pourtant bien éclatante :

Sous ce monument gît Eschyle, fils d'Euphorion, Athénien. Il est mort dans la plaine fertile de Géla : sa valeur est célèbre. Le bois de Marathon peut la dire, et aussi le Mède à la longue chevelure : ils la connaissent.

A l'époque de la bataille de Marathon, il avait déjà trente-cinq ans, et son nom effaçait dans la poésie dramatique ceux de Phrynichus et de Pratinas. Vainqueur de celui-ci en 496, il remporta souvent de semblables victoires. Sur soixante-dix tragédies ou drames satyriques que les anciens lui attribuent, cinquante deux furent couronnés. Les Athéniens ne cessèrent jamais de l'entourer d'admiration et d'honneurs ; et rien ne permet d'attribuer au dépit ou à l'exil son départ pour la Sicile, où l'appelaient, comme avant lui Simonide et Pindare, les vœux et l'enthousiasme de ces princes amis des lettres, de ce peuple épris de la poésie. Il y composa encore des tragédies et il y mourut au bout de trois ans dans sa soixante-dixième année. Le récit de Valère Maxime sur la tête chauve

du poète qu'un aigle prit pour un rocher et qu'il fracassa en y précipitant une tortue, a été popularisé par les vers de la Fontaine ; il ne mérite aucune créance.

Tragédies d'Eschyle. Analyse des Suppliantes et des Sept devant Thèbes. — Les sept tragédies qui nous permettent aujourd'hui d'apprécier par nous-mêmes le génie d'Eschyle ont toutes pour caractère le grand développement des chœurs et l'extrême simplicité de l'action. Deux surtout, les *Suppliantes* et *les Sept devant Thèbes*, semblent sous ce double rapport une image fidèle du drame naissant des Thespis et des Phrynichus. Voici le résumé des *Suppliantes* : Les cinquante filles de Danaüs, pour ne pas épouser les fils d'Egyptus, leur oncle, ont quitté l'Egypte avec leur père. Elles arrivent à Argos et, à titre de rejetons d'Io, elles demandent asile et protection au roi Pelasgus : le roi et tout le peuple argien promettent de les défendre.

Un héraut, envoyé par les fils d'Egyptus, vient les réclamer. Pélasgus répond par un refus courageux, et les Danaïdes sont admises avec leur père dans les murs d'Argos.

La tragédie des *Sept contre Thèbes* n'est pas moins simple. Les préparatifs d'un combat, le récit de la mort d'Etéocle et de Polynice, en voilà les deux points essentiels. Ce récit est suivi des touchantes lamentations d'Antigone et d'Ismène, sœurs des deux chefs, de la proclamation du décret qui interdit d'ensevelir le cadavre de Polynice, et de la courageuse protestation d'Antigone qui jure de désobéir et qui va rendre à son frère les derniers devoirs. Les chœurs, pleins des sombres images de la guerre qui dévore la ville, et de l'horreur des infortunes et des crimes de la famille d'Œdipe, forment près des deux tiers de la pièce ; la poésie en est admirable.

Caractère des cinq autres pièces, modèles de la tragédie simple. — Les cinq autres tragédies d'Eschyle n'ont plus ce caractère indécis du drame à son enfance ; elles forment un tout harmonieux, modèle de ce que les anciens ont appelé la tragédie *simple*. L'action s'y borne presque à une exposition et à un dénouement, l'intrigue est le développement d'une seule situation habilement graduée. Les personnages ne paraissent guère qu'une fois et successivement ; les caractères sont majestueux et gigantesques. Citons comme exemple le drame imposant et sombre de *Prométhée enchaîné*.

Analyse du Prométhée. — Dans le prologue, les deux messagers de Jupiter, la Puissance et la Force, contraignent Vulcain à clouer Prométhée sur un rocher de la Scythie d'Europe, qui n'est pas, comme on le répète souvent, le mont Caucase. Après le départ des bourreaux, Prométhée rompt le silence dédaigneux qu'il a opposé à la violence, et adresse une admirable apostrophe à l'air, à la terre, au soleil, témoins de l'injustice dont il est victime. A ce moment arrive, porté dans un char ailé, le chœur des Océanides. Elles adressent au Titan de touchantes consolations. Prométhée y mêle ses plaintes, il s'épanche avec des amis. Il raconte comment il a encouru la haine de Jupiter, pour lequel il a combattu dans la lutte des Titans : le vainqueur voulait écraser les mortels, Prométhée a eu pitié d'eux, et leur a donné l'espérance et le feu, maître de tous les arts. L'heure du châtiment et de la chute viendra pour l'oppresseur.

Au moment où les Océanides, sur l'invitation de Prométhée, sont descendues sur le rocher, arrive leur père Océanos, monté sur un dragon ailé. Prudent et politique, il donne à Prométhée des conseils de soumission. Le dieu répond avec ironie, et engage Océa-

nos à se retirer vite, de peur de s'attirer la colère de Jupiter; Océanos disparaît bientôt. Le chœur calme le cœur ulcéré de Prométhée par les tendres accents de sa douloureuse pitié. Celui-ci raconte alors à ses douces consolatrices tout ce qu'il a fait pour les hommes : l'architecture, l'astronomie, l'arithmétique, le labour, l'art de dompter les chevaux, de naviguer sur les fleuves et sur la mer, de plier les métaux à leur usage, d'adoucir leur maux par des breuvages salutaires, il leur a tout enseigné. Il expie ces bienfaits par un horrible supplice; mais un jour ces chaînes tomberont, et sur la tête de Jupiter plane la menace de cette délivrance dont Prométhée refuse de dévoiler le secret.

Après un troisième chant dans lequel les Océanides déplorent l'imprudent amour de Prométhée pour cette race humaine, alliée impuissante et ingrate, arrive une autre victime de Jupiter, Io toujours errante, toujours poursuivie par le taon fatal. Elle s'étonne d'être connue de Prométhée, elle lui raconte ses malheurs. Hélas, elle est loin du terme de ses infortunes ! Prométhée, qui connaît l'avenir, fait à la malheureuse la longue énumération de ses nouveaux voyages. Mais, un jour, elle sera vengée, son fils Epaphus aura un descendant qui frappera Jupiter, et le tyran tombera précipité de son trône par un fils plus puissant que lui. Après cette prédiction, Io part saisie d'un nouvel accès qui l'emporte loin de la montagne.

Nous touchons au dénouement. Jupiter a entendu ces menaces, répétées trois fois avec une précision toujours croissante. Après le chant du chœur sur le bonheur des unions assorties, arrive Mercure, le complaisant messager du dieu suprême; il promet, il menace, il met tout en œuvre pour vaincre l'obstination magnanime du vaincu, et pour lui arracher son

secret. Jusqu'au bout Prométhée résiste. Mercure s'éloigne. Bientôt la vengeance de Jupiter s'accomplit : la terre tremble, le tonnerre gronde, l'éclair étincelle, les vents se déchaînent, « la mer soulevée se confond avec les cieux. » Cependant les dernières paroles de la victime sont une fière protestation : « O mon auguste mère, et toi, divin Ether, qui répands sur nos yeux la commune lumière, vous voyez mes injustes tourments ! »

Tel est ce drame, si grand, si pathétique dans la fière immobilité de son principal personnage, dans la simplicité, ou, pour mieux dire, dans la nullité de son intrigue. En le racontant, nous avons tracé tous les traits principaux du caractère, qui fait à lui seul presque tout le drame. N'oublions pas cependant ce côté sublime qui a vivement frappé les Pères de l'Eglise. Prométhée, en servant les hommes, savait qu'il serait puni par Jupiter : « J'avais tout prévu, dit-il lui-même ; c'est volontairement, oui volontairement, que j'ai failli ; je ne le nie point, pour secourir les mortels, je me suis perdu moi-même. » Cette grande idée d'un dieu qui s'offre en sacrifice pour les hommes achève de saisir notre imagination et notre cœur, et nous aimons à voir dans cette merveilleuse légende comme le pressentiment du grand drame qui a régénéré l'humanité.

Analyse des Perses. — La tragédie des *Perses* présentait aux Grecs un autre spectacle, bien plus émouvant encore pour les Athéniens, pleins des souvenirs de l'invasion asiatique et de la victoire de Salamine, gagnée sept ans avant cette représentation. La scène figure le palais des rois de Perses à Suse, et, sur une place en avant de ce palais, le tombeau du roi Darius. Des vieillards perses, chargés en l'absence du roi de veiller sur les intérêts du royaume, s'entretiennent de

l'expédition de Xerxès ; les nouvelles manquent, de tristes pressentiments agitent les cœurs. Atossa, la mère de Xerxès, vient y joindre les menaçantes images d'un songe qui l'a troublée. Bientôt un messager arrive et raconte la journée de Salamine, glorieuse pour la Grèce, honteuse et lamentable pour l'Asie ; et l'ombre de Darius évoquée pleure sur cet immense empire frappé par l'impitoyable Fatalité. Puis Xerxès lui-même, tout-puissant naguère, arrive seul, sans soldats, sans escorte, les vêtements en désordre, la tête courbée sous le poids de la honte et de la douleur, et toutes les questions que lui adressent les vieux conseillers de son père sur cette innombrable armée, sur cette flotte immense, sur ces vaillants généraux, redoublent la rougeur de son front, ravivent les blessures de son cœur : morts ! morts ! telle est la seule réponse qu'un douloureux effort arrache à ses lèvres tremblantes.

On devine, même à travers cette sèche analyse, le pathétique intérêt du drame, rempli pourtant jusqu'au bout par une seule situation.

La trilogie de l'Orestie. — Les trois autres tragédies d'Eschyle ont pour nous un caractère particulier qui les recommande à l'étude des modernes ; elles sont le seul exemple qui nous reste de cette forme dramatique dont nous avons donné plus haut la définition, et que les Grecs appelaient trilogie. Chacun de ces drames fait un tout. *Agamemnon*, le premier, est le tableau saisissant du crime de Clytemnestre ; le grand roi arrive pour tomber sous les coups de sa femme et d'Egisthe. Les *Choéphores* retracent le châtiment, tardive, mais fatale conséquence de l'adultère et du meurtre. Oreste exilé revient pour accomplir la vengeance commandée par Apollon ; il la prépare avec Electre, sa sœur, il frappe Egisthe, il frappe sa mère

elle-même, et le délire qui s'empare de lui annonce déjà la troisième partie de cette horrible histoire, le supplice du parricide que les Furies poursuivent sans relâche. Ce dernier drame porte en effet le nom des inexorables déesses, les *Euménides*[1] et le prologue nous les montre dans le temple de Delphes qui tiennent leur victime enfermée dans leur cercle infranchissable. Mais Apollon vient au secours d'Oreste : il répand le sommeil sur les yeux des Furies, le coupable s'échappe et se réfugie à Athènes, dans le temple de Minerve sur la colline de Mars (l'Aréopage). Réveillées par l'ombre de Clytemnestre, les Furies vont à Athènes et pressent Minerve de leur livrer l'assassin de sa mère. La déesse d'Athènes institue pour juger Oreste le tribunal de l'Aréopage : dans ce grand procès, les Furies accusent ; Apollon est le défenseur. Les avis des juges se partagent également entre la condamnation et l'acquittement ; mais le suffrage de Minerve sauve l'accusé, et la déesse, après avoir désarmé par la promesse d'un culte particulier la colère des Furies, fait des terribles sœurs les protectrices de sa ville chérie. Là s'arrête ce lamentable enchaînement de crimes et de malheurs. Chacune des tragédies a bien son objet et son unité distincts, mais elles se rattachent les unes aux autres par les liens d'une autre unité non moins forte : c'est le cercle des destinées d'Oreste, c'est l'*Orestie*, comme on a nommé cette trilogie puissante. Jamais l'exécution d'une œuvre ne fut plus conforme aux règles mêmes de cette œuvre.

Ces rapides analyses ont fait connaître au moins

1. Ce nom, *les bienveillantes*, fut donné par la terreur des Grecs aux redoutables sœurs, afin de désarmer leur colère. C'est ainsi que la mer Noire, fertile en naufrages, appelée d'abord chez les anciens mer *inhospitalière*, devint ensuite, sous l'empire d'une crainte semblable « la mer *favorable aux hôtes*, *le Pont-Euxin* »

l'extrême simplicité de l'action dramatique dans le théâtre d'Eschyle. On peut y critiquer la faible liaison de certaines scènes : ainsi, dans l'*Agamemnon*, quand le veilleur qui épie du haut du palais des Atrides les feux, signal de la prise de Troie, a prévenu la reine de l'apparition de ces flammes, si longtemps attendues, quand l'épouse coupable a mal dissimulé sous une joie feinte les terreurs de sa conscience et la première pensée du crime, l'action déjà engagée reste suspendue. Enfin, après un long intervalle de temps, un messager vient raconter la victoire des Grecs et annoncer le retour des vainqueurs. Puis l'action s'interrompt encore, jusqu'à ce qu'arrive Agamemnon. Nous n'entendons pas exagérer l'importance de cette critique ; il y a peut-être dans cette distribution un calcul du poète ; elle donne à Egisthe et à Clytemnestre le temps de concerter le crime ; elle tient en suspens l'auditeur et excite progressivement son intérêt. Mais que diront les critiques qui font de l'unité de temps une règle rigoureuse du théâtre grec ?

L'unité d'action dans Eschyle. — Une autre unité, plus absolue que les unités de lieu et de temps, c'est l'unité d'action. On a pu voir par les analyses qui précèdent qu'Eschyle ne l'a pas toujours observée. Lorsque, dans les *Sept*, Antigone proteste contre l'arrêt des Thébains et ensevelit son frère Polynice, c'est en réalité une seconde tragédie qui commence. Lorsque, dans les *Choéphores*, Oreste, devant les cadavres d'Egisthe et de Clytemnestre, est saisi brusquement du délire, le poète empiète sur le troisième drame de sa trilogie ; cette scène semble appartenir aux *Euménides*.

Dans la tragédie des *Perses*, il est difficile de distinguer un dénouement : après l'arrivée, après les tristes

aveux de Xerxès, la pièce s'arrête, rien n'empêcherait qu'elle continuât.

Invraisemblances de détail. — Signalons quelques invraisemblances, que les critiques modernes ont relevées et qui importent peu au fond de l'art. Dans les *Choéphores*, c'est une boucle de cheveux et une empreinte de pas qui font deviner à Electre la présence de son frère : or, il y a longtemps qu'Oreste est parti, peut-elle croire que les cheveux de son frère sont restés semblables aux siens ? Est-il vraisemblable que les pieds de l'un et de l'autre laissent la même empreinte ? Il est trop facile de critiquer aussi la preuve qu'Oreste donne de son identité ; le vêtement tissé et envoyé par sa sœur, ne peut-il avoir passé en des mains étrangères ?

Où est la beauté des tragédies d'Eschyle. — Ce qui fait l'éternelle beauté des tragédies d'Eschyle, c'est la grandeur des situations, la sublimité des scènes, l'énergique fierté des caractères.

Expositions. — Les expositions sont en général franches et vigoureuses : rien de plus saisissant que celle de *Prométhée*, quand Vulcain, contenant mal sa pitié, cloue, malgré lui, au rocher fatal, sous les regards et les menaces de la Force et de la Puissance, Prométhée silencieux et impassible. Rien de plus touchant que cette réunion, dans les *Perses*, des vieillards, conseillers des grands rois, qui, devant le palais des souverains, près du tombeau du puissant Darius, s'interrogent avec inquiétude et dévoilent peu à peu les pressentiments de leur cœur.

L'exposition des *Sept*, qui s'ouvre par le majestueux spectacle d'Etéocle haranguant ses soldats prêts à combattre, l'exposition des *Choéphores* à Argos,

devant le palais des Atrides, auprès du tombeau d'Agamemnon, où arrive furtivement Oreste accompagné de son fidèle Pylade, s'emparent non moins fortement de l'imagination et du cœur. Citons au moins cette dernière :

Mercure souterrain, qui veilles sur l'empire paternel; sois, je t'en prie, mon sauveur et mon allié, car j'arrive, je rentre dans ce pays. Penché sur ce tombeau, je supplie mon père de m'écouter, de m'entendre. J'apporte à Inachus cette boucle de cheveux, prix des soins donnés à mon enfance, à toi cette seconde, gage de ma douleur. Que vois-je! quelles sont ces femmes qui s'avancent couvertes de vêtements noirs? Que penser de ce qui arrive? Est-ce un malheur nouveau qui frappe cette maison? Est-ce à mon père que je les vois apporter ces libations pour apaiser ses mânes? — Oui, c'est leur dessein, car je crois voir s'approcher Electre ma sœur; sa sombre douleur la fait reconnaître. O Jupiter! donne-moi de venger le destin de mon père, viens, combats avec moi! — Pylade, retirons-nous près d'ici, je veux savoir certainement l'objet des supplications de ces femmes.

Et le chant des femmes qui portent des libations; (Choéphores) nous apprend que Clytemnestre, épouvantée par un songe, les a envoyées à ce tombeau pour détourner les coups du malheur qui la menace, comme s'il y avait des expiations pour l'assassinat; et Electre demande à ses compagnes quelles paroles elle doit adresser à son père, en répandant sur sa tombe ces libations, envoyées par une ennemie; et, sur le conseil des femmes, elle prie Mercure, elle prie son père de ramener Oreste, de punir Egysthe et Clytemnestre qui triomphent dans leur crime. C'est à ce moment qu'elle aperçoit les cheveux dont la ressemblance parfaite avec les siens lui rappelle son frère, et l'empreinte de pas qui, « pour les talons, pour les doigts, pour tout le pied » se rapporte en tout avec son pied. Oreste paraît, suivi de Pylade, et la reconnais-

sance a lieu, et les enfants d'Agamemnon concertent la vengeance de leur père.

Dénouements. — Les dénouements des tragédies d'Eschyle ne sont pas en général moins frappants et moins dramatiques. Dans l'*Agamemnon*, le palais s'ouvre : les cadavres de Cassandre et du roi gisent à terre, Clytemnestre et Egisthe triomphent ; l'insulte est dans leurs yeux et sur leurs lèvres. Dans les *Choéphores*, les prières de Clytemnestre, attachée aux genoux de son fils, l'horrible courage d'Oreste qui résiste aux supplications d'une mère et la frappe du poignard, forment un spectacle dont rien ne saurait dépasser le pathétique. Les fureurs du bourreau achèvent le spectacle, tout en ayant le défaut de commencer un nouveau drame. L'étude du caractère de Clytemnestre nous permettra d'analyser ce sublime dénouement. Nous avons admiré déjà celui de *Prométhée*.

Caractères. Parmi les caractères tracés par Eschyle, quelques-uns sans doute ne sont que des esquisses vigoureuses. Souvent les personnages ne paraissent qu'une fois sur la scène ; ils sont subordonnés à l'action, ils ne la dominent pas, ils ne la créent pas, en quelque sorte, par la puissance de leur volonté et de leurs passions, comme fait l'Electre de Sophocle ; celle d'Eschyle est une jeune fille ordinaire qui n'a rien de cette terrible énergie.

L'Antigone est noble et touchante dans la scène du dénouement des *Sept* ; son généreux langage nous prépare déjà à la sublime création de Sophocle ; mais Antigone n'est qu'une apparition tardive à la fin de la tragédie.

Clytemnestre. — Au contraire Clytemnestre dans

l'*Agamemnon*, Oreste dans les *Choéphores*, Prométhée dans la tragédie de ce nom remplissent le drame. Nous n'avons point à revenir sur ce dernier caractère que nous avons déjà étudié. Les deux autres, sans être aussi saisissants, ne sont ni moins fortement conçus, ni moins vigoureusement tracés. A la nouvelle de l'apparition des signaux qui annoncent le dernier jour de Troie, Clytemnestre affecte la joie. Mais on devine dans son langage une secrète espérance, et même des menaces ambiguës ; ce n'est pas tout d'avoir vaincu, il faut revenir dans la patrie, et, si les vainqueurs se livrent à l'ivresse de la victoire, si, par leur impiété, ils se chargent du courroux des dieux, « l'Infortune de ceux qui ont péri pourrait bien veiller pour leur châtiment, si d'autres fléaux ne survenaient pas. » Puis, bien plus tard, lorsque le héraut vient raconter la victoire et annoncer l'approche du roi, elle se livre aux transports d'une joie dont l'exagération même trahit la fausseté, et elle ne craint pas, en présence du chœur qui connaît ses crimes, d'envoyer au roi les protestations impudentes de sa fidélité et de son amour. Quand Agamemnon arrive, c'est sous des protestations aussi exagérées, aussi exubérantes qu'elle cache sa haine et ses complots. Elle s'attire cette réponse un peu railleuse : « Fille de Léda, gardienne de ma demeure, tu as mesuré ton discours sur mon absence, il a été bien long ! » Et il ne se prête qu'avec répugnance aux honneurs que lui a réservés Clytemnestre. Puis quand le meurtre est consommé, elle se réjouit impudemment et de ses mensonges et de son crime ; par une sorte de défi elle le raconte dans tous ses horribles détails, elle brave ceux qui l'écoutent : « peu lui importe, dit-elle, leurs louanges ou leur blâme. » Elle montre le cadavre : « Celui-ci est Agamemnon, mon époux ; ce cadavre est l'œuvre de ma main droite, juste ouvrière. Il en est ainsi. » Et quand le chœur a

exprimé son horreur, elle allègue le meurtre d'Iphigénie : « Il a immolé sa propre fille, fruit bien-aimé, enfanté dans les douleurs, et cela pour charmer les vents de la Thrace ! » et elle rejette son crime sur le mauvais génie attaché à la race de Tantale, et elle ne recule pas devant ces amères paroles : « C'est par nous qu'il est tombé, qu'il est mort. Nous l'ensevelirons, mais il n'aura pas les gémissements de sa famille ; c'est Iphigénie sa fille qui, joyeuse et empressée, comme il convient, ira au devant de son père, et sur les bords du rapide fleuve des douleurs, l'entourera de ses bras et de ses caresses. »

Cependant, quand le lâche Egiste vient triompher à son tour d'un crime qu'il n'a pas eu le courage d'accomplir lui-même, et répond par des menaces aux paroles indignées et méprisantes du chœur, Clytemnestre arrête ses emportements : « C'est assez de désastres, ne versons plus de sang. »

C'est le trouble secret de la conscience, c'est le commencement des remords ; par là elle se distingue encore de son misérable complice, et, comme l'a dit un critique, « elle conserve quelque chose d'humain, où le spectateur se retrouve [1]. »

Oreste. — Le caractère d'Oreste dans les *Choéphores* est aussi tranché que celui de Clytemnestre dans l'*Agamemnon*, et il est plus intéressant, d'abord parce que sa cause est plus légitime, puis parce que la vengeance qu'un dieu lui commande lui paraît plus juste encore à la vue du tombeau de la victime, des larmes d'Electre, au sombre tableau que lui fait cette sœur aimée du bain dans lequel fut immolé leur père, des lacs qui l'ont enveloppé, des coups dont l'a frappé la rage de l'épouse adultère, au récit des humilia-

1. Patin.

tions dont Electre elle-même est abreuvée. « Elle est reléguée à l'écart, sans honneurs, comblée de mépris, chassée du foyer comme un chien malfaisant, étrangère à la joie, ne connaissant que les pleurs, n'ayant pour bonheur que de cacher ses dégoûts et ses larmes. » Puis toutes les prières de Clytemnestre qui demande grâce, sont autant d'arguments qu'Oreste retorque facilement contre elle :

C'est moi qui t'ai nourri, à ton tour laisse-moi vieillir. — Tu as tué mon père, et tu habiterais avec moi? — C'est le destin qui a tout fait, ô mon fils. — Eh bien c'est le destin aussi qui t'a préparé cette mort. — Tu ne redoutes pas, ô mon fils, les malédictions d'une mère? — Une mère! toi qui m'as livré en proie au malheur! — Ne t'ai-je pas livré à des hôtes fidèles? — Tu m'as doublement vendu, moi fils d'un père libre! — Où donc est-il le prix que j'ai reçu? — Je rougis de te rappeler en face ces choses infâmes. — Rappelle, mais dis aussi les fautes de ton père. — N'accuse point, tranquille au foyer, celui qui combattait. — C'est une douleur pour une femme d'être séparée de son mari. — Les fatigues du mari nourrissent les femmes assises au foyer. — Tu vas donc, ô mon fils, frapper ta mère? — Ce n'est pas moi qui te frapperai, c'est toi-même. — Songes-y, garde-toi des chiens irrités qui vengent une mère! — Et ceux qui vengent un père, comment m'en garderai-je, si je ferme les yeux sur ton crime? — Ah! je pleure en vain; vivante je vais au tombeau. — Le destin de mon père a décidé de ton sort. — Hélas! le voilà donc ce serpent que j'ai nourri! Ah! elle prophétisait vrai la terreur qui m'inspirait mon songe!

Un dernier trait, corrigeant en partie la terrible énergie de ce caractère, en achève la beauté; ce sont les luttes de la conscience, c'est la voix intérieure qui proteste sourdement contre le châtiment d'une mère par la main de son fils. Nous avons déjà démêlé ces luttes dans Clytemnestre ; elles se révèlent plus clairement encore dans Oreste. Ce n'est pas sans hésita-

tion qu'il obéit à l'ordre d'Apollon ; les premières paroles de Clytemnestre l'ont touché : « Arrête, ô mon fils, respecte, mon enfant, ce sein sur lequel tu as dormi tant de fois, où tes lèvres ont sucé le lait nourricier. » Il recule, il consulte l'ami qui l'accompagne : « Pylade, que ferai-je? reculerai-je devant le meurtre de ma mère ? » Il faut que Pylade l'affermisse par le souvenir des oracles d'Apollon, par les serments qui l'engagent, par la crainte de la haine du dieu. Et, le meurtre commis, la nature reprend ses droits, et le doute, l'effroi, l'horreur s'emparent de l'âme du meurtrier. Il pleure « le crime et la punition ; » il maudit son affreuse victoire, et il va, éperdu, chercher auprès d'Apollon, qui a mis le poignard dans sa main, un asile, une défense contre les Furies vengeresses, c'est-à-dire contre les tortures de sa conscience.

Les Océanides. — Les vieillards perses. — A ces figures énergiques, si bien tracées d'après la tradition mythologique et d'après les lois immuables du cœur humain, il convient d'ajouter encore quelques caractères en quelque sorte collectifs, comme les Océanides, douces et courageuses consolatrices de Prométhée, comme les vieillards perses, sages conseillers de leurs rois, témoins émus des malheurs de leur pays. Ils font une partie importante du drame, et c'est avec raison que le poète lui a donné leur nom.

Style d'Eschyle. — Nos citations ont déjà donné une idée du style d'Eschyle. Mais il n'est pas d'auteur, chez les anciens, dont il soit plus difficile de transporter dans notre langue l'effrayante hardiesse et l'énergique et impétueuse rapidité. Ces qualités ne sont point sans mélange : la grandeur y touche l'exagération, la sublimité y est voisine de l'emphase, et

les images sont souvent outrées et gigantesques ; la subtilité et la bizarrerie y nuisent souvent au naturel. Les écrivains postérieurs, et surtout le poète comique Aristophane, adressent quelquefois à cette poésie des critiques justifiées. Pour nous, modernes, l'effort de comprendre cette langue audacieuse et concise est souvent pénible ; il est plus difficile encore et plus dangereux d'essayer de la traduire. Efforçons-nous toutefois, pour achever cette étude, de reproduire ici aussi fidèlement que possible un dialogue qui fait penser à notre Corneille, et un chœur d'une admirable poésie. Nous choisirons, pour le dialogue, la scène de Prométhée, où Mercure essaie d'arracher à la victime de Jupiter le secret de cette chute à venir, prédite au vainqueur d'aujourd'hui :

Mercure. C'est à toi [1] subtil esprit, cœur farouche et intraitable, à toi coupable envers les dieux, qui as transmis leurs honneurs à des êtres d'un jour, ravisseur du feu, c'est à toi que je parle. Mon père t'ordonne de dire quel est cet hymen que tu proclames, par lequel il doit tomber de son trône ; parle, et sans énigmes, sans vains détours ; ne me force pas à un second voyage. Tu vois qu'on ne fléchit pas ainsi Jupiter. — Prométhée. Voilà de fières paroles, remplies d'arrogance, comme on peut les attendre du serviteur des dieux. Jeunes maîtres, votre empire est jeune comme vous, et vous vous croyez dans un fort inaccessible aux douleurs ! N'en ai-je pas vu déjà tomber deux rois ? Le troisième, celui qui règne aujourd'hui, je verrai aussi sa chute, et la plus honteuse, la plus prompte de toutes. Trouves-tu que je tremble, que je me courbe devant les nouveaux dieux ? Ah ! il s'en faut de beaucoup, il s'en faut de tout. Et toi, reprends la route qui t'a conduit ici ; tu ne sauras rien de ce que tu demandes. — Toujours cet orgueilleux emportement, qui t'a fait courir aux maux que tu souffres ! — Mon malheur, sache-le bien, je ne le changerais pas contre ton vil ministère. Oui, certes, mieux

1. v. 980. Ed. Boissonnade.

vaut être esclave de ce roc, que d'être le fils de Jupiter et son messager complaisant. C'est ainsi qu'il convient d'injurier qui vous injurie. — Tu es joyeux, à ce que je vois, de ton sort présent. — Joyeux! puissé-je voir se réjouir ainsi mes ennemis, et toi parmi eux, Mercure! — Tu m'accuses donc aussi de tes malheurs? — Oui, je hais tous les dieux : à mes bienfaits, ils répondent injustement par le mal. — Je le vois, ton esprit est bien malade. — Qu'il le soit, si c'est une maladie que de haïr ses ennemis! — Heureux, tu serais insupportable. — Hélas!... — Voilà un mot que ne connaît pas Jupiter. — Le temps marche, c'est un maître qui enseigne toutes choses. — Ce maître, cependant, ne t'a pas encore enseigné la sagesse. — En effet, sans cela, je ne te parlerais pas, vil esclave. — Ainsi tu ne diras rien de ce que veut mon père? — Je lui dois en effet cette marque de reconnaissance! — Tu me railles vraiment comme un enfant. — N'es-tu pas un enfant, plus simple même qu'un enfant, si tu comptes rien tirer de moi?...

A la mâle vigueur de ce dialogue opposons la terrible impétuosité, la richesse et l'audace lyrique du chant des Furies, dans la tragédie des *Euménides :*

Allons, formons nos chœurs, il faut, dans un chant terrible, révéler le ministère qu'exerce auprès des mortels notre tribunal, les équitables jugements que nous aimons à rendre. Quiconque lève vers le ciel une main pure est à l'abri de notre courroux et peut vivre sans alarmes. Mais, tout assassin qui, comme cet homme, cache au jour une main sanglante, voit apparaître en nous les témoins véridiques, les inflexibles vengeurs du meurtre...

C'est mon sort, en effet, sort immuable que m'a filé la Parque. L'artisan d'œuvres parricides, je dois m'attacher à lui jusqu'aux enfers; mort, il n'est pas encore affranchi de moi... Chargées de la ruine des familles où un Mars domestique a frappé en trahison des amis, nous poursuivons le coupable : quelque fort qu'il soit, pour prix du sang qu'il vient de verser, nous le perdons... Je m'élance sur lui et je foule son corps de la lourde plante de mes pieds; en vain ses jambes s'épuisent à me fuir; le fléau l'accable. Tombant il ne voit rien, tant son

forfait l'aveugle, tant la nuit du crime l'enveloppe de toutes parts; une nuée ténébreuse s'est répandue sur sa demeure, sa voix lamentable le raconte...

Dans ce chant d'une sombre et sauvage énergie quelques images rappellent Hésiode et Pindare; mais rien, si ce n'est peut-être les *Psaumes*, n'égale le terrible effet de l'ensemble. Telle est cette poésie étrange, qui effraie quelquefois notre goût, mais qui s'empare fortement de notre imagination. Sophocle, plus parfait et plus pur, mieux fait pour charmer à la fois l'esprit et le cœur des modernes, n'atteindra pas l'incomparable grandeur de ces chants lyriques.

CHAPITRE III

GRANDS MONUMENTS DE LA TRAGÉDIE.

II. Sophocle.

A la tragédie d'Eschyle, sans intrigue, sans péripéties, frappante surtout par la grandeur des situations, par l'énergie de certains caractères et par la puissante hardiesse du style, succède un drame beaucoup plus savant, produit d'un art consommé, où l'activité humaine se déploie et lutte, où les caractères se développent, où le style joint à la force les dons exquis du naturel, de la grâce et de l'harmonie.

Vie de Sophocle. — Sophocle naquit à Colone, bourg de l'Attique qu'il a illustré par une de ses tragédies, en 498 ou en 495. Après la bataille de Salamine, il fut choisi pour conduire le chœur des adolescents qui dansèrent en ronde autour des trophées et chantèrent l'hymne de la victoire. Il avait vingt-huit ans quand il fut, pour la première fois, admis aux concours des tragédies, et, pour son début, il l'emporta sur Eschyle. Ce qui ajoute au prix de cette victoire, c'est que la couronne fut décernée par le célèbre Cimon, qui venait de conquérir l'île de Scyros et d'en rapporter à Athènes les ossements de Thésée. Le grand général était monté sur le théâtre avec les neuf autres stratèges pour faire des libations

à l'autel de Bacchus ; l'archonte les retint et leur déféra le jugement.

Dans sa longue et brillante carrière de poète, Sophocle composa plus de cent ouvrages dramatiques ; vingt fois il fut vainqueur, et quand il céda le premier rang à un rival, il conserva toujours le second.

Il fut revêtu de fonctions publiques et même militaires ; tous les ans les Athéniens désignaient dix stratèges ou généraux[1] ; en cette qualité Sophocle prit part, sous le commandement supérieur de Périclès, à l'expédition contre Samos.

Sa vieillesse fut belle ; il avait plus de quatre-vingts ans quand il composa son *Philoctète* et son *Œdipe à Colone*. Il mourut en 406, âgé de quatre-vingt-douze ou quatre-vingt-neuf ans. Une anecdote célèbre se rapporte à ses dernières années : son fils Japhon voulut, dit-on, le faire interdire comme tombé en enfance. Sophocle, cité devant les juges, se borna, pour sa défense, à lire quelques passages de sa dernière tragédie, *Œdipe à Colone ;* entre autres, le chœur si frais et si poétique où les vieillards de ce bourg célèbrent la beauté et les produits délicieux de leur pays. Une telle plaidoirie ne souffrait pas de réplique ; les juges, transportés d'admiration, acquittèrent Sophocle.

Caractères de la tragédie de Sophocle. — De Sophocle, comme d'Eschyle, il ne nous est resté que sept tragédies. Trois se rapportent à la guerre de Thèbes, *Œdipe roi*, *Œdipe à Colone* et *Antigone ;* une quatrième, les *Trachiniennes*, a pour sujet les malheurs et la mort d'Hercule ; trois autres, *Ajax*, *Philoctète*, *Électre*, sont empruntées à de célèbres

1. On désignait de plus deux hipparques pour commander la cavalerie.

incidents de la guerre de Troie ou à ses funestes conséquences.

1. **Action.** — En opposition à la tragédie d'Eschyle que les anciens ont caractérisée par le nom de *simple*, la tragédie de Sophocle est devenue le modèle de la tragédie *implexe*, c'est-à-dire d'un drame qui, sans chercher autant que le théâtre moderne à exciter l'inquiétude et la surprise, suit une marche régulière, progressive, a des effets préparés avec soin, des incidents variés, des révolutions ou péripéties saisissantes ; où l'intrigue, sans confusion ni surcharge, est assez fortement nouée pour suspendre le spectateur et faire attendre avec curiosité ce démêlement suprême qui est le dénouement.

2. **Caractères.** — Les caractères ont suivi le progrès de l'action. Ce n'est plus un trait vigoureusement tracé, mais unique ; ils se développent comme l'action même : chaque situation présente un côté nouveau de leur physionomie ; souvent ils sont opposés les uns aux autres, et le contraste ajoute encore à leur relief ; on ne les connaît tout entiers qu'au dénouement. L'homme ici ne se borne plus à opposer aux coups de la fatalité l'immobile fierté d'une impuissante protestation ; il lutte contre elle avec le sentiment de sa liberté et de sa responsabilité morale. Le héros n'est plus gigantesque, mais c'est encore un vrai héros ; c'est l'homme idéal, élevé sans doute par la vertu au-dessus de la faiblesse commune, mais rapproché de nous par ses défaillances, et, par là, mieux fait pour toucher nos cœurs.

3. **Chœur.** — Par une conséquence naturelle du développement de l'intrigue et des caractères, le rôle du chœur a perdu beaucoup, dans le théâtre de Sophocle,

de son importance et de son étendue. Quelquefois, chez Eschyle, par exemple, dans *les Perses* et dans *Prométhée*, le chœur est un des personnages principaux de la pièce ; dans les *Euménides*, il est indispensable à l'action. Il n'y tient plus, chez Sophocle, qu'une place secondaire. Son rôle est double : tantôt c'est un conseiller bienveillant et sage, mais prudent et timide, qui n'aime pas à se brouiller avec les puissances ; tantôt c'est l'interprète même de la conscience populaire, il tire la moralité de la pièce, il traduit en quelques mots, par des réflexions souvent sublimes, les sentiments qu'a excités dans les âmes le spectacle des grandes passions ou des grandes infortunes représentées sur le théâtre.

De l'action dans l'Ajax, les Trachiniennes et l'Œdipe à Colone. — Parmi les tragédies de Sophocle, trois, par la simplicité de l'action, se rapprochent du genre d'Eschyle, ce sont l'*Ajax*, les *Trachiniennes*, et l'*Œdipe à Colone*. Le suicide d'Ajax, tel est le sujet de la pièce qui porte son nom. Le fils de Télamon, indigné de la décision du conseil qui a décerné à Ulysse les armes d'Achille, a résolu d'égorger les chefs de la Grèce ; mais au moment où sa vengeance va s'assouvir, Minerve trouble sa raison, et les coups du héros s'égarent sur les troupeaux de l'armée. Revenu à lui-même, il pleure sa honte et ne songe plus qu'à mourir ; les prières de ses compagnons d'armes, les larmes et la douce tendresse de sa compagne Tecmesse, qui lui présente son petit enfant Eurysacès, ne peuvent vaincre sa résolution. Cependant, pour tromper leur surveillance, il feint de se résigner ; mais il s'échappe de sa tente et se retire dans une forêt voisine du camp et de la mer ; et là, après avoir exhalé dans un touchant monologue sa douleur et ses regrets, après avoir dit adieu au soleil et à sa patrie, il se jette

sur son épée plantée en terre. Des longues scènes suivent la catastrophe ; car Ménélas et Agamemnon veulent priver le héros de la sépulture ; l'amitié fraternelle de Teucer et l'intervention généreuse d'Ulysse l'emportent enfin. Le prix que les Grecs attachaient aux derniers honneurs explique la longueur un peu languissante à nos yeux de ce dénouement.

La tragédie des *Trachiniennes* doit ce nom au chœur composé de femmes de *Trachine*, ville de Thessalie. Elle pourrait s'appeler la Mort d'Hercule. Fénelon, dans un bel épisode du XIIe livre de son *Télémaque*, a merveilleusement reproduit les touchants tableaux de ce drame que remplissent, d'une part, les douleurs, la jalousie, la fatale crédulité et la mort de Déjanire, d'autre part, les tourments du héros revêtu de la tunique du centaure Nessus et le tableau de son supplice volontaire sur le bûcher du mont Œta. C'est aussi à la mort d'Œdipe, dans le bois sacré de Colone, que se réduit toute l'action de cette autre tragédie, dont nous aurons à parler encore à propos de l'*Œdipe roi*.

Le Philoctète et l'Antigone. — Ce dernier drame, qui est peut-être le chef-d'œuvre du théâtre grec, et trois autres pièces de Sophocle, le *Philoctète*, l'*Antigone*, l'*Oreste*, sont de beaux modèles de la tragédie implexe.

Comme les *Trachiniennes*, la tragédie de *Philoctète* est connue chez nous par la belle réduction de Fénelon dans son *Télémaque*. L'écrivain français a su conserver l'intérêt pathétique de ce drame si fortement composé et si émouvant dans son extrême simplicité. Le sujet d'*Antigone* n'est pas moins simple ; il est tout entier dans la courageuse désobéissance de la noble jeune fille, qui, bravant les décrets de Créon, ensevelit son frère Polynice, dans la vengeance du roi, qui condamne Antigone a être enterrée vivante, et dans la

punition du tyran, dont le fils Hémon se tue sur le tombeau de sa fiancée, et dont la femme Eurydice se frappe à son tour sous le coup de son désespoir.

Le sujet d'*Électre* est celui même des *Choéphores* d'Eschyle, mais avec des incidents nouveaux, des situations pathétiques, des oppositions de caractères qui ajoutent singulièrement à la puissance de l'action et à l'émotion du spectateur. Ici, comme dans l'*Antigone*, tout est subordonné à un caractère héroïque, et c'est à bon droit que l'auteur a donné le nom des deux vierges magnanimes à ces tragédies dont elles sont l'âme.

Analyse de l'Œdipe roi. — Aristote désignait l'*Œdipe roi* comme le modèle de la tragédie implexe. C'est, en effet, de tout le théâtre grec la pièce le plus fortement intriguée, la plus riche en frappantes péripéties ; il n'en est pas où les caractères soient mieux suivis, mieux opposés, plus intéressants par ce mélange de grandeur et de faiblesse qui est la réalité de la vie ; nulle part la tragédie ne produit plus complètement l'effet que lui demande le philosophe, d'épurer nos sentiments en élevant notre âme et en touchant notre cœur.

La tragédie commence par une magnifique exposition : une foule nombreuse, enfants, jeunes gens, vieillards, est agenouillée devant l'autel du palais d'Œdipe à Thèbes, tenant dans les mains des branches d'olivier entourées de bandelettes. Le roi paraît, et leur demande pour quoi ils sont réunis dans cette attitude de suppliants, pourquoi des hymnes plaintifs et des gémissements retentissent dans toute la ville. Un vieillard, un prêtre de Jupiter répond pour tous : le peuple de Thèbes est dévoré par la peste ; tout périt, et les hommes, et les troupeaux, et les fruits de la terre. Un homme seul, celui qui a délivré les Thé-

bains du Sphynx, peut encore les tirer de l'abîme. Œdipe répond avec une douloureuse compassion ; il n'a rien négligé, son beau-frère Créon est allé à Delphes consulter Apollon. A ce moment même on annonce l'arrivée de Créon qui rapporte la réponse de l'oracle. Le meurtre du roi Laïus a été laissé sans vengeance : Apollon demande qu'on recherche l'assassin et qu'on le bannisse de Thèbes ; alors seulement le peuple sera délivré du fléau. Œdipe jure de prendre en mains cette recherche : elle l'intéresse plus que tout autre ; n'a-t-il pas succédé au pouvoir de Laïus ? n'a-t-il pas épousé sa veuve ?

Il ordonne que tout le peuple s'assemble devant le palais, puis il rentre avec Créon, et le chœur, dans un admirable chant, invoque Apollon et fait un tableau pathétique du fléau qui ravage la ville et accumule les victimes.

L'exposition est achevée ; le nœud commence. Œdipe reparaît pour maudire l'assassin et pour frapper des plus terribles imprécations celui, quel qu'il soit, qui cacherait le coupable ou qui tarderait à le dénoncer.

Le chœur suggère à Œdipe l'idée de consulter Tirésias, pour lequel Apollon n'a pas de secret. Œdipe répond qu'il a fait demander le célèbre devin, et bientôt on amène le vieillard aveugle qui arrive lentement, sombre et abattu. Interrogé, il refuse longtemps de répondre. Œdipe s'étonne, s'emporte et insulte Tirésias qu'il accuse d'être ou le complice ou même l'auteur du crime. — « C'est toi, s'écrie le vieillard indigné, dont la présence impure souille cette terre ; ce meurtrier que tu cherches, c'est toi ! » Le roi, plein de fureur, accuse de mensonge cet homme « aveugle de l'esprit et de l'ouïe comme des yeux. » — Malheureux, répond Tirésias, qui me reproches ce que bientôt tous les Thébains diront de toi-même ! » Mais Œdipe ex-

plique ces attaques par un complot contre sa personne : le devin s'entend avec Créon, son beau-frère ; c'est sa fortune qu'ils convoitent ; c'est son trône qu'ils veulent occuper. « Hâte-toi de fuir, dit-il au vieillard. — Je ne serais pas venu, si tu ne m'avais appelé » répond Tirésias, et, avant de partir, il répète à Œdipe avec une précision terrible toutes ses prédictions précédentes :

Oui, je le déclare, cet homme que tu cherches depuis longtemps, que tes décrets menacent, ce meurtrier de Laïus, il est ici ; on le croit étranger, simple habitant de cette ville ; mais bientôt il sera reconnu Thébain, et il ne se réjouira pas de cette découverte ! Car il voit le jour, et il sera aveugle ; il est riche, et il sera mendiant ; courbé sur un bâton, il ira errer sur la terre étrangère. Il se reconnaîtra frère et père à la fois de ses enfants, fils et mari de sa mère, enfin incestueux et parricide. Rentre à présent et médite mes paroles. Si tu me convaincs de mensonge, tu pourras dire que je ne connais rien à l'art du devin.

Cette scène terrible jette une première lueur sur les ténèbres de cette mystérieuse histoire. La scène suivante, où Créon vient se défendre des accusations d'Œdipe et se voit repoussé durement, injurié, condamné à l'exil, sert encore à l'action. D'abord l'emportement et l'injustice d'Œdipe sont des torts qui rendront son malheur plus supportable aux spectateurs ; puis l'indignation du roi devant une accusation si dénuée de vraisemblance, la révolte de son cœur à la pensée d'un crime que sa conscience désavoue, rendront plus affreuse la péripétie qui se prépare.

Voici en effet que le trouble va commencer pour le malheureux Œdipe. Jocaste est accourue, attirée par le bruit de la querelle ; instruite de l'accusation de Tirésias, elle veut rassurer son époux. Pourquoi se fier aux paroles des devins ? Laïus devait mourir de la

main de son fils, et cependant il a péri dans un carrefour, frappé par des brigands étrangers. Le fils de Laïus et de Jocaste devait tuer son père, et cependant il est mort trois jours après sa naissance, exposé sur une montagne déserte. Mais ce récit est un premier trait de lumière qui éclaire douloureusement l'âme d'Œdipe. Cette rencontre dans un carrefour, ce meurtre d'un vieillard monté sur un char, il se les rappelle, et les réponses de Jocaste achèvent de porter en lui une conviction contre laquelle il cherche à se débattre. Des cinq esclaves qui entouraient alors Laïus, il en est un qui vit encore, retiré volontairement, depuis la mort de son maître, depuis la proclamation du nouveau roi, au fond d'une campagne. Œdipe veut le voir, Œdipe presse Jocaste de le faire venir sans retard. Cependant il raconte à son tour comment, poursuivi par l'injure d'un convive pris de vin qui l'a traité de « fils supposé, » il a quitté son père Polybe, sa mère Mérope, Corinthe sa patrie, pour consulter l'oracle de Delphes. Mais quel épouvantable avenir lui a prédit Apollon ! Il doit être un jour l'époux de sa mère, le meurtrier de son propre père. Il s'est banni à jamais de Corinthe, et c'est en quittant le temple de Delphes qu'il est arrivé à ce carrefour où l'on dit que Laïus a péri. Il raconte alors sa querelle avec le vieillard qu'il a rencontré et la mort dont il l'a frappé ainsi que ses compagnons de route. Cependant Œdipe était seul ; Laïus, suivant le récit du berger, a été tué par plusieurs brigands ; il reste donc encore quelque espoir.

Mais une péripétie nouvelle vient précipiter la marche des événements. Un envoyé de Corinthe arrive et annonce à Jocaste d'abord, puis à Œdipe, la mort de Polybe. Ainsi les oracles d'Apollon sont menteurs, ainsi Œdipe ne sera pas le meurtrier de son père ! Le malheureux triomphe. Cependant, pressé de retourner

à Corinthe dont le peuple l'appelle comme son roi, il hésite, il refuse. Le dieu ne l'a-t-il pas menacé d'un autre crime? ne doit-il pas devenir l'époux de sa mère? Instruit de ces alarmes, l'envoyé s'offre à les détruire : un mot suffira, Œdipe n'est le fils ni de Mérope, ni de Polybe, et le Corinthien raconte comment il a recueilli le jeune enfant sur le mont Cithéron, comment il a délivré ses pieds traversés de liens. Quels étaient les parents de cet infortuné? Un seul homme pourrait le dire, un berger du roi Laïus, chargé par eux d'exposer dans ses lieux sauvages le nouveau-né condamné à périr.

La lumière est faite pour la malheureuse Jocaste; elle conjure Œdipe de ne pas pousser plus loin ses recherches. Mais l'infortuné, qui se débat contre la vérité, veut croire à une pensée orgueilleuse ; la reine rougirait d'apprendre qu'il est le fils d'un esclave. Alors Jocaste s'élance dans le palais, éperdue de douleur, et on apprendra bientôt qu'elle s'est pendue.

A ce moment le berger arrive ; c'est bien lui qui autrefois a reçu Œdipe des mains de Laïus, c'est lui qui, touché de compassion, a remis l'enfant au serviteur de Polybe; c'est lui qui, plus tard, témoin du meurtre du roi, témoin de l'élévation et du mariage du meurtrier, est allé ensevelir au fond d'une campagne cet effroyable secret. Longtemps il refuse de parler ; le roi le presse, le menace et arrache peu à peu aux lèvres du vieillard la vérité qu'il a devinée, mais qu'il veut connaître dans toute son horreur. Le dialogue est admirable :

Œdipe. Tu refuses de parler de bonne grâce? Eh bien! les coups te feront parler. — Le Serviteur. Au nom des dieux, épargne un vieillard. — Qu'on lui lie à l'instant les mains derrière le dos. — Malheureux, pourquoi? que veux-tu savoir? — As-tu remis à cet homme l'enfant dont il parle? —

Je l'ai remis; que ne suis-je mort en ce jour! — Eh bien! tu mourras, si tu ne réponds comme tu dois. — Ma mort est encore plus certaine, si je parle. — Cet homme, je le vois, cherche des détours. — Non, certes, n'ai-je pas déjà dit que je l'avais remis? — D'où l'avais-tu reçu? Était-il à toi ou à un autre? — A moi, non ; je l'avais reçu d'ailleurs. — De quel citoyen de Thèbes, de quelle maison? — Mon maître, au nom des dieux, n'en demande pas davantage. — Si je le demande une seconde fois, tu es mort. — Eh bien! il était né dans le palais de Laïus. — Était-ce un esclave ou un enfant de ce roi? — Hélas! voilà le plus terrible à dire. — Et le plus terrible à entendre; je veux l'entendre cependant. — On le disait fils de Laïus; mais la reine qui est dans le palais t'en instruirait mieux que moi. — C'est elle qui te remit l'enfant? — Elle-même, prince. — Et dans quelle intention? — Pour que je le fisse périr. — Son enfant, la malheureuse! — Elle craignait un funeste oracle. — Quel oracle? — Il devait tuer les auteurs de ses jours. — Pourquoi donc le remis-tu entre les mains de ce vieillard? — J'eus pitié de lui, ô mon maître, je crus que celui-ci l'emporterait dans un autre pays où il était né lui-même; mais il l'a sauvé pour les plus affreux malheurs, car si tu es celui dont il parle, tu es le plus infortuné des hommes. — Hélas! hélas! tout est éclairci. O lumière! puissé-je te voir pour la dernière fois, époux incestueux, père infâme, fils parricide!

Cette horrible catastrophe inspire au chœur un admirable chant, dont la première strophe atteint la sublimité des Psaume :

Ah! générations des mortels, combien à mes yeux votre existence est égale au néant! Quel homme, en effet, quel homme, pour sa part de bonheur, obtient autre chose qu'une ombre bientôt évanouie? Instruit par ton exemple et par ta destinée, ô malheureux Œdipe, je ne crois plus au bonheur d'un mortel.

A ces chants succède le récit d'un serviteur qui nous apprend la mort de Jocaste et le désespoir d'Œdipe : le malheureux s'est arraché les yeux sur le

corps de la reine. Puis il paraît une dernière fois, la figure sanglante, pour déplorer ses crimes involontaires, pour demander la mort, pour pleurer sur ses fils et sur ses filles, voués à l'opprobre et à l'abandon, pour les confier à la généreuse pitié de Créon. Le chœur termine la pièce par le mot célèbre de Solon : N'appelez pas heureux un mortel, avant qu'il ait atteint le terme de sa carrière !

Tel est ce drame, fruit d'un art si profond, où l'action, fortement nouée, devient de scène en scène plus saisissante, où tous les incidents sont merveilleusement calculés pour exciter l'intérêt du spectateur, par accroître progressivement ses angoisses et sa pitié, pour amener le fatal dénouement contre lequel se débat en vain la victime. Malgré son emportement et son orgueil, Œdipe nous touche, non seulement par le contraste lamentable entre la prospérité d'hier et l'infortune d'aujourd'hui, mais par ce qu'il y a de généreux dans son cœur, par le courageux et digne aveu de ses torts envers Créon, par les adieux déchirants qu'il adresse à ses jeunes enfants. Puis il est protégé contre notre horreur par cet arrêt de la conscience universelle qui le déclare malheureux, mais non coupable ; loin de vouloir le crime, il a tout fait pour le fuir, il tombe sous les coups d'un pouvoir plus fort que sa volonté. Le poète ne met cette conclusion ni dans la bouche des témoins ni dans celle de la victime ; mais elle ressort de tout le drame ; et dans l'*Œdipe à Colone*, qui est comme l'épilogue de l'*Œdipe roi*, on entendra la protestation du malheureux vieillard. Il est innocent, il le sent, il le proclame. Ce sentiment profond répand sur les dernières scènes de sa vie et sur sa mort une sorte de sérénité. Tel un beau soleil couchant éclaire de ses derniers rayons une journée assombrie par les tempêtes.

Les caractères. — Philoctète. — On a dit que Sophocle a inventé la tragédie de caractères ; notre analyse étendue de l'*Œdipe*, notre rapide appréciation de l'*Électre* et de l'*Antigone* ont déjà justifié ce mot. Mais une étude plus approfondie le confirmera mieux encore. Nous avons tout à l'heure fait ressortir le caractère d'Œdipe, ces défauts qui rendent son infortune plus supportable, son orgueil, ses emportements, ses illusions prolongées, et en même temps sa tendre sollicitude pour son peuple, ses touchants adieux à ses filles, cette protestation de sa conscience qui cependant ne sera complètement exprimée que dans l'*Œdipe à Colone*[1]. Le caractère de Philoctète n'est ni moins énergique, ni moins humain. Malgré d'horribles souffrances, malgré la torture morale de l'isolement, il demeure obstiné dans sa haine contre les chefs des Grecs, dans son refus de guérir en les sauvant ; jusqu'à la fin, il résistera : seuls l'apparition d'Hercule et l'ordre du dieu dompteront sa volonté et dénoueront le drame[2]. Et cependant cet homme inflexible, qui nourrit dans son cœur des ressentiments implacables, est affecteux et bon pour le jeune Néoptolème. Lui, dévoré par la souffrance, il trouve des larmes pour Achille, pour Ajax, pour Antiloque, pour Patrocle,

1. Corneille, dans son *Œdipe*, acte III, sc. V, l'a éloquemment développée :

> Quoi ! la nécessité des vertus et des vices
> D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
> Et Delphes, malgré nous, conduit nos actions
> Au plus bizarre effet de ses prédictions ?
> L'âme est donc toute esclave : une loi souveraine
> Vers le bien ou le mal incessamment l'entraine,
> Et nous ne recevons ni crainte ni désir
> De cette liberté qui n'a rien à choisir,
> Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
> Vertueux sans mérite et vicieux sans crime ?

2. Horace pensait au Philoctète lorsqu'il disait dans l'*Epître aux Pisons* : « Qu'un dieu n'intervienne que si l'intrigue mérite un pareil dénouement. »

pour tant d'amis qui sont morts. Un élan plein de tendresse le porte vers son vieux père qu'il espère revoir. Sa prière au jeune fils d'Achille rappelle, pour le pathétique, celle du vieux Priam aux pieds d'Achille. Avant de quitter cette île où il a tant souffert, il dit adieu à sa grotte, aux rochers, aux fontaines, à la mer, à tous ces lieux qui, pendant neuf ans, ont retenti de ses gémissements.

Il n'affecte point devant les attaques de la souffrance physique cette impassibilité stoïcienne que le théâtre moderne a empruntée aux tragédies de Sénèque. Il se contient d'abord, il lutte, il nie le mal :

Néoptolème. D'où vient que tu gardes le silence et que tu restes frappé de stupeur? — Philoctète. Ah! hélas! — Qu'as-tu? — Ce n'est rien, de grâce, marche, mon fils. — Es-tu saisi d'un accès de ton mal? — Non, je crois qu'il se calme. Ah! dieux! — Pourquoi invoques-tu les dieux, en gémissant ainsi? — Je les prie de nous être propices et secourables. Ah! ah! — Qu'as-tu donc? tu ne dis rien? tu gardes le silence? tu parais souffrir.

Ici la douleur est plus forte, il cède, il est vaincu.

— Ah! mon fils, je suis perdu, je ne puis plus te cacher mon mal. Ah! ah! il se répand, il se répand dans mes veines; malheureux, malheureux, je me meurs, ô mon fils, il me dévore, ô mon fils...

Mais si la souffrance a dompté son corps, elle ne triomphe pas de son âme, et, même après cette récente et cruelle atteinte, il se redressera aussi fier et repoussera avec un aussi ferme mépris les prières de Néoptolème et les offres d'Ulysse.

Néoptolême. — Le caractère du jeune fils d'Achille n'est ni moins touchant, ni moins dramatique en son

genre. Il a honte du rôle qu'Ulysse lui fait jouer ; il déguise mal son embarras et son malaise. A la vue des souffrances de Philoctète, il s'attendrit ; les reproches pathétiques du vieillard lui vont au cœur ; pendant la scène où Ulysse traite si durement Philoctète, il a peine à contenir sa douleur ; enfin ses remords l'emportent, il brave Ulysse, il rend à Philoctète son arc et ses flèches ; mais, prudent autant que bon, il défend ensuite le roi d'Ithaque contre la fureur d'un ennemi qui a retrouvé ses armes, et il supplie le vieillard de se laisser fléchir. Rien de plus aimable que ce jeune homme : le contraste de son caractère avec les sentiments emportés de Philoctète, avec la froide dureté d'Ulysse, fait encore valoir sa générosité, sa candeur, sa haine des chemins tortueux où l'éloquence artificieuse d'Ulysse l'a engagé malgré ses répugnances.

Ajax. — Un autre caractère très original est celui d'Ajax. De quelle honte, de quel amer désespoir il est saisi, quand il voit qu'il s'est déshonoré, et qu'il ne lui reste plus qu'à mourir ! Avec quelle douloureuse émotion sa pensée se reporte vers son père, vers sa mère qu'il ne doit plus revoir ! avec quel déchirement de cœur il écoute les tendres prières de sa femme Tecmesse, quels touchants adieux à ce jeune enfant que sa mort, comme le lui a dit doucement Tecmesse, voue à l'opprobre et à l'esclavage ! Et quel triste retour vers cette lumière si pure de la Grèce, vers ce beau ciel de Salamine qu'on apercevait du théâtre même où se jouait ce drame :

O lumière, sol sacré de Salamine, ma patrie ! ô degrés de la maison paternelle ! illustre Athènes, et vous, compagnons de mon enfance, et vous, sources, fleuves, plaines de Troie, adieux, vous qui m'avez nourris ! Ce sont les dernières paroles qu'Ajax vous adresse.

Ce regret de la vie, ces adieux à la nature ont été longtemps étrangers à l'héroïsme un peu guindé de nos personnages tragiques; mais les poètes contemporains, rompant avec ces traditions classiques, les ont souvent exprimés avec une douce effusion :

L'air a tant de parfums ! la lumière est si pure !
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau[1] !

Antigone. — Nous retrouvons les mêmes sentiments dans un beau personnage de femme, celui d'Antigone. Sans doute elle est héroïque, mais elle reste femme ; et, si elle brave la défense de Créon, c'est moins par une fière révolte contre un décret tyrannique et contraire aux lois de la religion que par une tendre piété pour son frère. « Mon cœur, dit-elle, est fait pour aimer, non pour haïr. » Le poète a mis en relief son courage, en l'opposant à la faiblesse de sa sœur Ismène, à la lâcheté des vieillards du chœur, à l'inflexible cruauté de Créon. Il y a dans le développement de ce caractère une admirable progression. D'abord la jeune fille est animée par l'enthousiasme du sacrifice :

Sois ce que tu veux être, dit-elle à sa sœur, moi j'ensevelirai mon frère. Il me sera beau de mourir en le faisant. Ainsi je serai couchée près d'un ami ; pieusement criminelle, j'ai à plaire à ceux des enfers plus longtemps qu'à ceux qui sont ici.

Puis aux transports de la passion succède un calme retour sur son devoir : elle doit obéissance aux lois de Jupiter devant lesquelles les décrets des hommes ne sont rien. Le passage est justement célèbre :

Créon. Connaissais-tu la défense que j'ai fait proclamer ? — Antigone. Je la connaissais ; pouvais-je l'ignorer ? elle était

1. Lamartine, *Premières Méditations*. — *L'Automne*.

assez publique — Et tu as osé enfreindre ces lois ? — Ce n'est pas Jupiter qui les a proclamées, ni la déesse, compagne des divinités infernales ; et je ne croyais pas que les décrets d'un mortel comme toi eussent assez de force pour prévaloir sur les lois non écrites, œuvre immuable des dieux. Celles-ci ne sont ni d'aujourd'hui ni d'hier ; toujours vivantes, nul ne sait quand elles ont commencé. En bravant la volonté d'un homme, je ne m'exposais pas à encourir, chez les dieux, la vengeance de ces lois. Car je savais bien que j'aurais à mourir ; ne le devais-je pas même sans ton décret? Et si je meurs avant le temps, ce m'est un précieux avantage. Pour quiconque vit, comme moi, dans le malheur, comment la mort ne serait-elle pas un bien?

Tel est son langage en face de Créon. Mais quand elle est seule, quand le sacrifice approche, la nature l'emporte ; elle jette un regard douloureux sur sa jeunesse sitôt flétrie, sur le soleil qu'elle ne doit plus revoir, sur l'hymen qui se préparait, sur les joies espérées de la maternité :

Citoyens de Thèbes, ma patrie, vous me voyez faire mon dernier voyage, contempler pour la dernière fois la brillante lumière du soleil ; jamais je ne la reverrai plus ! Le dieu de la mort, Adès, m'entraîne vivante aux bords de l'Achéron, sans que j'aie connu l'hyménée ; non, jamais le chant nuptial n'a retenti pour moi ; c'est l'Achéron que j'aurai pour époux... O ville, ô riches citoyens de la ville, ô sources de Dircé, bois sacré de Thèbes célèbre par ses chars, je vous prends tous à témoin que pas un ami ne me donnera des larmes, et que les lois (quelles lois !) m'entraînent vers un rocher dont un arrêt inouï fait mon tombeau.

Plus heureuse qu'elle ne l'a prévu, elle mourra dans les bras de son fiancé, Hémon, le fils même de Créon, qui est resté inflexible aux prières et aux larmes du jeune homme. Elle mourra, mais celui qu'elle aime la suivra dans la mort. La mère d'Hémon, Eurydice, se frappera à son tour, et le désespoir du tyran puni,

dans tout ce qu'il aime, sera, pour les spectateurs indignés de son inflexible cruauté, émus de tant de catastrophes, comme un soulagement et une consolation.

Electre. — Un autre caractère, prédominant comme celui d'Antigone, nous est moins complètement sympathique ; c'est celui d'Electre. L'héroïne de Sophocle ne ressemble en rien à la jeune fille d'Eschyle, effacée devant Oreste. Ici elle anime tout de sa haine, elle dirige tout ; la résignation timide et docile de sa sœur Chrysothémis fait encore ressortir par le contraste sa terrible et implacable énergie. Le poète, d'ailleurs, nous fait entrer avec un art admirable dans les sentiments de cette malheureuse, qui a toujours été délaissée, persécutée, outragée. Le souvenir toujours présent du passé, la vue odieuse des coupables qui triomphent dans leur crime, la pensée de ce frère qu'elle a sauvé, qu'elle aime d'une tendresse toute maternelle, qu'elle attend pour le châtiment, mais dont elle sait la vie entourée de pièges, tout entretient dans son cœur la soif de la vengeance. Par quelle habile progression le poète développe peu à peu ce caractère ! D'abord c'est le tableau du crime, dont les jeunes filles de Mycène retracent avec elle toutes les odieuses circonstances ; puis c'est le pathétique récit de sa vie infortunée[1]. Plus loin, c'est la terrible rencontre de la mère et de la fille, le choc de ces âmes également violentes et passionnées, dont l'une, exaltée par l'impunité et par la toute-puissance, se débat, toutefois, sous l'étreinte du remords et de la terreur ; dont l'autre, désarmée en apparence et sans défense contre ses bourreaux, trouve cependant dans l'invocation du droit, qui prime et primera

1. Voir notre *Recueil d'extraits des auteurs grecs*.

toujours la force, une invincible puissance. Il faut lire cette scène merveilleuse, il faut relire les admirables lamentations d'Electre sur cette urne qui renferme, à ce qu'elle croit, les cendres de ce qu'elle a de plus cher au monde, et le merveilleux dialogue qui suit, l'indignation croissante d'Oreste quand Electre, interrogée, fait connaître brièvement à celui qu'elle prend pour un étranger tous les détails de sa misère, et la joie radieuse de la sœur, quand Oreste s'est fait connaître. Citons au moins ce touchant dialogue :

Oreste. Hélas! hélas! que dirai-je? quel embarras; je n'ai plus le courage de retenir mes paroles... — Electre. Quelle douleur t'a saisi? que signifie ton langage? — Serais-tu donc cette glorieuse Électre? — Elle-même et bien malheureuse. — Déplorable infortune! — Étranger, qui te fait ainsi gémir sur mon sort! — O beauté flétrie indignement, au mépris des dieux! — Oui, c'est bien sur moi que s'exhalent tes regrets. — O vie d'isolement et de misère! — Et pourquoi, étranger, me regardes-tu ainsi avec douleur? — O non, je ne connaissais encore rien de mes maux. — En quoi les as-tu connus dans mes paroles? — En te voyant parée de tes souffrances. — Tu ne vois que la moindre partie de mes maux. — Et comment serait-il possible d'en voir de plus affreux? — Je suis forcée de vivre avec des meurtriers. — Les meurtriers de qui? quel est le crime dont tu parles? — Les meurtriers de mon père ; je suis contrainte d'être leur esclave. — Et qui, parmi les mortels, t'a réduite à cette extrémité? — On l'appelle ma mère, elle n'a rien d'une mère. — Que fait-elle? emploie-t-elle la violence ou la faim! — La violence, la faim, toutes les cruautés. — Et tu n'as personne pour te sécourir, pour te défendre? — Personne. J'avais un défenseur, tu m'apportes ses cendres. — Infortunée, plus je te vois, plus je te plains! — Tu es le seul, sache-le, le seul qui m'ait jamais plainte. — C'est que je suis le seul qui souffre de tes maux. — Serais-tu donc de notre famille? — Je parlerais, si je pouvais me fier à celles-ci. — A elles? tu le peux, elles ont fidèles. — Eh bien, laisse ce vase, tu vas tout savoir. — Oh! non, par les dieux, étranger, ne m'y contrains pas. — Fais ce

que je te demande, tu ne le regretteras pas. — Par ton visage que je touche, ne m'enlève pas ce que j'ai de plus cher. — Non, tu ne le garderas pas. — Malheureuse! faut-il, Oreste, que l'on me prive de tes cendres? — Parle mieux, c'est à tort que tu t'affliges. — Quoi? c'est à tort que je pleure la mort de mon frère? — Il ne te convient pas de dire ces paroles. — Suis-je donc si indigne de lui? — Tu n'es indigne de personne, mais cette urne ne t'est rien. — Comment? quand j'y tiens renfermées les cendres d'Oreste? — Il n'est là rien d'Oreste, qu'un récit inventé. — Où donc est le tombeau du malheureux? — Son tombeau! Il n'en est point pour ceux qui vivent. — Que dis-tu, mon fils? — Rien qui ne soit vrai. — Il vit donc? — Oui, puisque je respire. — C'est donc toi! — Vois ce signe que m'imprima mon père, et reconnais si je dis vrai. — O jour heureux! — Heureux en effet. — Voix chérie! Te voilà donc! — Oui, c'est bien moi. — Je te serre dans mes bras. — Que ce soit pour toujours! — Chères amies, chères compagnes, voyez Oreste, Oreste qu'une ruse avait fait mort, et qu'une ruse a sauvé! — Le Chœur. Nous le voyons, et cet heureux événement fait couler de nos yeux des larmes de joie.

Cette scène pathétique est bientôt interrompue par l'arrivée du gouverneur d'Oreste. Celui-ci rappelle à la prudence le frère et la sœur égarés par la joie, et hâte l'exécution du complot. Bientôt, en effet, Oreste entre avec lui dans le palais, et on entend les cris de Clytemnestre égorgée. Electre, au milieu des femmes de Mycène, écoute et triomphe. Elle semble transportée par sa fureur dans le palais même où s'accomplit le meurtre, elle y participe, on peut le dire, par ses encouragements : « Mon fils! mon fils! s'écrie Clytemnestre, aie pitié de celle qui t'a enfanté. » A ce cri déchirant, Electre répond de la scène : « Mais tu n'as eu pitié ni de lui ni de son père! — Dieux! je suis frappée, crie encore la victime. — Frappe, frappe un second coup, » réplique Electre ; et un nouveau cri de sa mère : « O ciel! encore une fois! » lui inspire

ce vœu : « Ah ! si le même coup pouvait frapper Egisthe ! » Bientôt en effet celui-ci, prévenu à la campagne de l'arrivée d'étrangers de Phocide qui annoncent la mort d'Oreste, accourt heureux de cette grande nouvelle. Confirmé dans son erreur par les réponses ironiques d'Electre qu'il insulte, il entre pour être frappé sur le corps même de sa complice. Cette partie du dénouement n'a rien qui nous déplaise, car Egisthe ne mérite pas de pitié ; mais notre conscience ne saurait justifier le parricide d'Oreste, et les sentiments qu'il nous inspire s'étendent à Electre sur laquelle, on l'a dit avec raison, a rejailli le sang de sa mère [1].

Style de Sophocle. — Cette analyse des principaux caractères du théâtre de Sophocle, et particulièrement de celui d'Electre, aura confirmé ce que nous disions de la différence entre son œuvre et celle d'Eschyle. Sous le rapport du style, le contraste n'est pas moins complet : à la grandeur souvent gigantesque du vieux poète, à ses tournures extraordinaires, à ses longs mots, à ses impétueux élans où l'on retrouve le dithyrambe, ont succédé le naturel, la justesse délicate, la grâce, l'harmonie, la passion. Comme celui de Racine, le style de Sophocle satisfait complètement l'esprit autant qu'il enchante l'imagination et le cœur. La grandeur y est si simple, la force si bien ménagée, qu'il faut quelque attention pour les remarquer. La langue des chœurs est plus savante, et se rapproche, pour la difficulté, de celle de Pindare ; mais quelle élévation, quelle puissance souvent pathétique ! Quelques extraits trop courts en ont déjà fait juger. Citons, en terminant ce chapitre, quelques belles strophes d'un chœur d'*Œdipe roi*, qui, pour la grandeur des

1. Patin, *Tragiques grecs. Sophocle*. Ch. VII, *Electre*.

idées et des images, présente des rapports frappants avec des vers, traduits plus haut, d'Hésiode et de Solon[1].

La Violence enfante le tyran; la Violence, quand elle s'est livrée follement à des excès désordonnés, et funestes, monte sur les bords escarpés d'un abîme, où elle tombe fatalement; ses pieds ne sauraient l'en tirer... Si un mortel, par ses bras ou par ses paroles, s'engage dans la route de la Violence, sans crainte de la Justice, sans respect pour les images des dieux, qu'un destin funeste l'emporte et punisse ses passions coupables! S'il s'enrichit par des gains injustes, s'il se livre à des actes impies, si, dans son délire, il porte sur les choses saintes une main sacrilège, quel homme pourra contenir son cœur, et ne pas lancer contre lui les traits de sa colère? [2]

Et le poète qui, par ces images menaçantes, a si fortement secoué nos âmes, sait aussi rendre le calme aux cœurs troublés et répandre sur nous la douce rosée d'une fraîche et pure poésie. Telle est cette courte invocation au Sommeil, que le chœur appelle à l'aide du malheureux Philoctète, épuisé par un accès de son terrible mal :

Sommeil, charme de nos souffrances; Sommeil, charme de nos chagrins, viens avec ton souffle le plus doux. Dieu du calme et de la paix, ferme ses yeux aux rayons que le soleil verse en ce moment sur nous; viens, ô sommeil, viens, toi qui guéris tous les maux [3].

Les Grecs avaient donné à Xénophon le surnom de l'abeille attique. Comme la prose de l'historien, les vers du poète tragique méritent cette aimable comparaison.

1. V. pages 68 et 92.
2. *Œdipe roi*, vers 863 et suivants (Edit. Didot).
3. *Philoctète*, v. 826. (Edit. Didot).

CHAPITRE IV

EURIPIDE.

Vie d'Euripide. — Euripide est contemporain d'Eschyle et de Sophocle ; cependant entre ses œuvres et celles de ses deux aînés la différence est profonde, et l'on a pu dire qu'il a engagé l'art tragique dans une voie nouvelle. Si, à quelques égards, il l'a fait descendre, il a, sinon créé, du moins développé l'élément le plus puissant de l'intérêt dramatique, la passion ; c'est ce qui le faisait juger par Aristote « le plus tragique des poètes. » Quintilien signalait aussi ce mérite singulier d'Euripide, quand il disait que ce poète « est merveilleux dans la peinture des affections de l'âme et qu'il est facilement le premier dans l'art d'exciter la pitié[1]. »

Né à Salamine en 486 ou, suivant d'autres, en 480, au moment même où se livrait la bataille de Salamine, Euripide appartenait à une humble famille. Le poète comique Aristophane, qui l'a poursuivi de ses attaques, lui a souvent reproché sa mère « marchande de légumes. » Il fut destiné d'abord au métier d'athlète, et c'est sans doute pour avoir vu de trop près cette sorte de gens qu'il parle d'eux avec tant de

1. *Inst. orat.*, X.

mépris. Il étudia ensuite la peinture ; il suivit les leçons d'éloquence du sophiste Prodicus, et il a puisé peut-être à cette école son goût pour les longs discours et la subtilité qui dépare souvent chez lui l'expression des sentiments les plus pathétiques. Puis il fut élève d'Anaxagore, et ces leçons le préparèrent à celles de Socrate, dont il semble avoir voulu, par ses tragédies, répandre les doctrines et seconder l'action. Il y a en effet dans ses attaques contre les dieux du paganisme une ardeur militante, et l'on peut dire de lui, comme on l'a dit chez nous de Voltaire, que du théâtre il a fait une chaire.

Ses débuts dans la poésie dramatique sont de l'année 452. Il ne remporta le prix que dix ans plus tard, et, bien qu'il ait présenté soixante-quinze pièces et même, suivant d'autres, quatre-vingt-douze, il ne fut que cinq fois vainqueur. Ajoutons qu'il obtint souvent la seconde ou la troisième place ; d'ailleurs, il pouvait arriver que l'arrêt des juges fût réformé ensuite par la faveur croissante et les applaudissements de l'auditoire. Quoi qu'il en soit, ce n'est ni par découragement ni par dépit qu'Euripide accepta, deux ou trois années avant sa mort, l'hospitalité du roi de Macédoine, Archelaüs, qui attirait à sa cour les poètes et les artistes. Il mourut dans ce pays, déchiré par une meute, en 407 ou en 406. Cette nouvelle répandit dans Athènes une vive émotion, et le vieux Sophocle qui devait, six mois plus tard, suivre son rival, et qui faisait répresenter alors son *Œdipe à Colone*, exigea, en signe de deuil, que les acteurs parussent sans couronne.

Énumération et courte analyse des pièces d'Euripide. — Dix-huit pièces, dont un drame satyrique, sont parvenues jusqu'à nous sous le nom d'Euripide. Mais la tragédie de *Rhésus*, fort indigne du poète et

de l'épisode de l'*Iliade* dont s'est inspiré l'auteur, est presque certainement apocryphe. Les autres appartiennent pour le sujet ou à la mythologie pure, ou aux premières guerres de la Grèce, à l'expédition de Troie et à ses suites.

La tragédie d'*Alceste* retrace le dévouement de la femme d'Admète, roi de Phères en Thessalie, qui consent à mourir pour son époux et qui est arrachée aux enfers par Hercule. Le sujet des *Bacchantes* est la mort de Penthée, roi de Thèbes, déchiré par les Ménades pour s'être opposé à l'introduction du culte de Bacchus dans ses États ; c'est une des pièces qui rappellent le plus la tragédie primitive. Le sujet de l'*Ion* est tout à fait romanesque. Créuse, fille d'Erechthée, roi d'Athènes, a eu un fils d'Apollon. L'enfant, exposé par sa mère, a été transporté à Delphes par Mercure ; la Pythie l'a élevé et il est devenu gardien du temple. Cependant Créuse a par la suite épousé Xuthus, venu d'Achaïe au secours des Athéniens en guerre avec les Mégariens et proclamé, après son mariage, roi d'Athènes. Les deux époux, qui n'ont pas d'enfants, sont allés à Delphes consulter l'oracle et ils y rencontrent le jeune Ion. D'après les réponses de l'oracle, Xuthus adopte le jeune homme, mais la jalousie de Créuse poursuit Ion, qu'elle croit fils d'une rivale ; elle se dispose à l'empoisonner, quand les langes et le berceau de l'enfant, conservés par la Pythie, amènent une reconnaissance et un heureux dénouement. Le dialogue entre Créuse et Ion qu'elle interroge, offre des analogies nombreuses avec la scène d'Athalie et de Joas.

L'*Hercule furieux*, comme les *Bacchantes*, nous transporte à Thèbes. Hercule, après avoir accompli les travaux commandés par Eurysthée, est descendu aux enfers. Le bruit de sa mort s'est répandu, et Lycus, usurpateur du trône de Thèbes, a résolu de

faire périr la femme d'Hercule, Mégare et ses enfants. Hercule, revenu des enfers, tue Lycus ; mais Junon, dont la haine n'est pas calmée, le frappe de démence, et, dans son délire, il égorge Mégare et ses fils. Revenu à lui-même, il veut mourir ; Thésée arrive et l'emmène à Athènes où il se purifiera par l'expiation.

Les *Héraclides* se rattachent par le sujet à la tragédie précédente : Eurysthée, après la mort d'Hercule, persécute ses enfants ; ceux-ci trouvent un asile à Athènes auprès du roi Démophon, fils de Thésée. Le roi refuse de les livrer à Eurysthée qui les réclame.

Le sujet d'*Hippolyte porte-couronne* est connu par la *Phèdre* de Racine. Nous aurons occasion de revenir sur cette tragédie.

La tragédie de *Médée* n'est pas moins célèbre ; elle dépeint la jalousie et la fureur de la femme de Jason qui fait périr sa rivale et égorge ses propres enfants.

Le sujet des *Phéniciennes* est le même que celui des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle. Le chœur est composé de femmes de Phénicie qui se sont arrêtées à Thèbes en se rendant à Delphes ; de là le nom de la pièce.

Les *Suppliantes* sont comme une suite des *Phéniciennes*. Les corps des sept chefs argiens qui ont péri sous les murs de Thèbes sont restés sans sépulture. Thésée, touché par les prières de leurs mères, réclame ces dépouilles. Sur le refus des Thébains, il les attaque, gagne sur eux une éclatante victoire et rapporte à Athènes les corps auxquels il fait rendre les derniers devoirs.

Les huit tragédies qui nous restent à énumérer se rapportent à la guerre de Troie ou aux *Retours*.

L'*Iphigénie à Aulis* est bien connue par la brillante imitation de Racine. Cette belle tragédie, que le poète composa en Macédoine et qui ne fut représentée qu'après sa mort, nous occupera dans la suite de notre étude.

Le sujet d'*Iphigénie en Tauride* n'est pas moins célèbre. Iphigénie, transportée par Diane en Tauride, et devenue prêtresse de la déesse, reconnaît Oreste, son frère, et Pylade, qu'on lui amène pour les immoler; elle s'enfuit avec eux loin de la Tauride. Le poète allemand Gœthe a donné une belle imitation de cette tragédie. Racine s'était aussi proposé de la reproduire; il avait même fixé en prose tout le plan de son premier acte.

Les Troyennes retracent les tristes scènes du partage des captives après la prise de Troie, et la mort d'Astyanax, fils d'Hector, précipité du haut des remparts de la ville.

Hécube présente des tableaux non moins lamentables : c'est d'abord la mort de Polyxène, immolée par Pyrrhus sur le tombeau d'Achille, puis la vengeance d'Hécube qui tue Polymnestor, roi de Thrace, meurtrier de son fils Polydore.

La tragédie d'*Andromaque* n'a presque rien de commun avec celle de Racine. Ce n'est plus Astyanax, fils d'Hector, c'est Molossus, né de Pyrrhus et d'Andromaque, qui est menacé. Hermione, épouse légitime de Pyrrhus, profite de l'absence de son mari pour préparer la mort de l'enfant et de la mère. Les malheureux sont sauvés par l'intervention de Pélée, aïeul de Pyrrhus. Hermione s'enfuit avec Oreste. Bientôt un message annonce que Pyrrhus a été massacré à Delphes par suite d'un complot dont Oreste est l'auteur.

La tragédie d'*Hélène* est une des plus romanesques qu'ait créées le poète. Il suppose que Ménélas, après la guerre de Troie, jeté en Égypte par une tempête, y trouve sa femme Hélène qui n'est jamais allée à Troie, mais qui a été gardée par le roi d'Égypte Protée. C'est un fantôme d'Hélène que Junon a substitué à la

femme de Ménélas et que Pâris a emmené. Euripide s'est inspiré sans doute de la *Palinodie* de Stésichore. D'ailleurs, au rapport d'Hérodote (liv. II, 112-121), la tradition du séjour d'Hélène s'était conservée en Égypte, et l'historien prétend l'avoir recueillie de la bouche des prêtres égyptiens.

Le sujet d'*Électre* est celui des *Choéphores* d'Eschyle et de l'*Électre* de Sophocle, avec des transformations romanesques ou satiriques que nous étudierons.

La tragédie d'*Oreste* est le complément de la précédente. Le frère et la sœur, abandonnés par Ménélas, ont été condamnés à mort par les citoyens d'Argos; Pylade s'entend avec Électre pour tirer vengeance de Ménélas et pour faire périr Hélène. Les dieux interviennent pour sauver Hélène qui est changée en constellation et pour arracher à la mort Électre et Oreste. En gage de réconciliation, celui-ci épouse Hermione, la fille de Ménélas.

Le Cyclope, seul drame satirique qui soit parvenu jusqu'à nous, mérite pour cette raison de nous arrêter un instant. L'histoire n'est autre que celle d'Ulysse dans la caverne de Polyphème ; mais le sujet est égayé par la présence inévitable d'un chœur de satyres. Ceux-ci, accompagnés de leur père Silène, parcouraient les mers à la recherche de Bacchus enlevé par des pirates ; ils sont tombés au pouvoir de Polyphème. Le géant, qui ne les a pas trouvés assez tendres pour les manger, en a fait ses esclaves ; ils gardent ses troupeaux et nettoient son antre. Ulysse devenu à son tour, ainsi que ses compagnons, prisonnier du cyclope, se concerte avec les satyres pour faire périr le monstre. La jovialité cynique de Polyphème, les vices de Silène voleur, ivrogne et menteur , la poltronnerie des satyres font de cette pièce une véritable bouffonnerie. Ce n'est point le drame satirique tel qu'Horace le définira plus tard, sans

doute d'après les modèles laissés par Eschyle et par Sophocle [1].

Caractères généraux de la tragédie d'Euripide. 1. Peinture des passions. — Cette sèche énumération permet déjà de reconnaître ce que nous disions, en commençant, du caractère général de la tragédie d'Euripide. Plus que ses prédécesseurs, le poète a cherché l'intérêt dans la peinture des grandes agitations et des douloureux déchirements du cœur; il s'est efforcé avant tout, suivant l'expression de Bossuet, « de remuer le sensible. » Comme l'a dit un critique [2], « il a déplacé la fatalité. » Le *Prométhée* d'Eschyle, l'*Œdipe* de Sophocle sont frappés, par ce pouvoir jaloux, de malheurs inévitables. Euripide transporte la lutte dans le cœur humain : ce sont des passions ardentes, irrésistibles que les dieux allument dans le cœur de leurs ennemis; le combat s'engage entre la sensibilité et la raison, et dans ce combat la passion est généralement victorieuse. Cette peinture de la faiblesse humaine, du trouble de l'âme ébranlée, des remords qui suivent sa défaite, est très émouvante; le spectacle est plus vrai, plus conforme, hélas ! à la vie, mais il est moins fortifiant et moins moral. « J'avais tout

1. Horace, *Epître aux Pisons*, v. 220 et suivants : « Celui qui le premier disputa le bouc, prix grossier de la tragédie, mit bientôt sur la scène les satyres nus, et sans compromettre la dignité tragique, hasarda des plaisanteries mordantes, etc... La tragédie est trop noble pour s'abaisser à la bouffonnerie : s'il lui faut paraître au milieu des satyres effrontés, que ce soit avec le pudique embarras d'une matrone obligée de danser dans les fêtes des dieux. »

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum
Mox etiam agrestes satyros nudavit, et asper
Incolumi gravitate jocum tentavit...
. . . .
Effutire leves indigna tragædia versus,
Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit satyris paulum pudibunda protervis.

2. M. Patin.

ennobli, tu as tout dégradé, » dit Eschyle à Euripide dans une pièce célèbre où Aristophane suppose les mérites des deux poètes soumis, dans les enfers, au jugement de Bacchus. Eschyle et Sophocle ont retracé des héros, Euripide a retracé des hommes. On a pu encore appliquer à ces trois poètes le mot célèbre de La Bruyère sur Corneille et Racine : « Eschyle et Sophocle ont peint les hommes tels qu'ils devraient être, Euripide les a peints tels qu'ils sont. »

2. **Rôle odieux ou dérisoire donné aux divinités païennes.** — Le second caractère distinctif de la tragédie d'Euripide, c'est le rôle odieux ou dérisoire qu'il se plaît à donner aux divinités du paganisme. L'élève de Socrate semble plus d'une fois n'avoir choisi les sujets consacrés par la légende que pour faire détester ces puissances jalouses et cruelles qui frappent les innocents pour satisfaire leur vengeance. Telle Vénus, méprisée par Hippolyte, met dans le cœur de Phèdre une passion furieuse, dont Phèdre et Thésée, ainsi qu'Hippolyte, seront les victimes; telle la haine de Junon poursuit Hercule même après ses douze travaux et le rend meurtrier de sa femme Mégare et de ses enfants ; tel Bacchus fait déchirer par les Ménades le roi Penthée, ennemi de son culte ; telle Diane impose au roi Agamemnon, en expiation d'une légère faute, le sacrifice de sa fille Iphigénie, et, si elle fait grâce de la mort à la malheureuse, si elle la transporte en Tauride, c'est pour la condamner à immoler sur ses autels des victimes humaines; tel Apollon a fait d'Oreste l'assassin de sa mère, et d'Électre la complice du parricide. Sans doute Eschyle et Sophocle avaient déjà présenté quelques-uns de ces tableaux ; mais Euripide aime à faire ressortir la révoltante absurdité du rôle attribué à une puissance qui, par sa nature, doit être juste et bienfaisante; et, outre cette

leçon facile à tirer, les spectateurs en reçoivent une autre plus directe par les protestations des victimes de l'injustice céleste, par les réflexions philosophiques ou satyriques que l'auteur met dans la bouche des personnages. Dans une scène touchante[1], après un accès de délire, Oreste remercie tendrement sa sœur des soins dont elle l'entoure :

Ah ! lui dit-il, que mes malheurs ne flétrissent pas ta vie ! Tu n'as fait qu'approuver, moi j'ai versé le sang de ma mère. C'est Apollon que j'accuse, lui qui, après m'avoir poussé à l'action la plus impie, m'a consolé par des paroles et non par des actes. Oui, je le crois, mon père, si j'avais pu l'interroger en face, lui demander si je devais tuer ma mère, m'aurait conjuré, les mains étendues vers moi, de ne pas plonger le fer dans le sein de celle qui m'a donné le jour, puisqu'il n'en recouvrerait pas la lumière et que moi, malheureux, j'en devais recueillir tant de douleurs.

Dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, la conscience ne s'est pas ainsi dégagée des liens de la superstition ; sa voix n'a pas encore parlé si haut. Déjà cependant dans l'*Électre*, après que l'attentat est commis, le frère et la sœur ont maudit leur crime et accusé les ordres du dieu[2] et les Dioscures, qui apparaissent pour dénouer la tragédie, ont condamné avec réserve l'oracle d'Apollon : « C'est un dieu sage, et toutefois l'oracle qu'il a rendu est peu sage. »

Thésée, dans l'*Hercule furieux*, fait entendre contre les dieux des accusations encore plus directes. Les dieux n'ont-ils pas contracté entre eux des unions que réprouvent toutes nos lois ? Ne les a-t-on pas vus, pour usurper un trône, charger leur père de chaînes ? Et cependant ils habitent l'Olympe et supportent sans

1. *Oreste,* v. 287 et suivants.
2. *Electre,* v. 1177 et suiv.

remords le poids de leurs propres fautes[1]. Le jeune Ion, dans la tragédie de ce nom, ne parle pas autrement :

Les dieux punissent parmi les hommes ceux dont le cœur est pervers : est-il donc juste que vous, qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violateurs des lois ?... Il n'est plus juste de condamner les hommes, s'ils imitent les vices des dieux, il faut accuser ceux qui leur donnent ces leçons [2].

La conclusion de ce langage, c'est que ces dieux sont imaginaires. Euripide ne craint pas de le faire dire à ses personnages : Hercule, répondant aux plaintes de Thésée :

Ce sont les poètes, dit-il, qui ont inventé ces misérables récits [3]...

Non,

s'écrie à son tour Iphigénie, condamnée à immoler des victimes humaines,

non, il n'est pas possible que l'épouse de Jupiter, Latone, ait enfanté une divinité si cruellement stupide. Les hommes de ce pays, habitués à verser le sang humain, ont transporté en Dieu leurs propres vices, car je ne crois pas qu'un Dieu fasse le mal [4].

Ainsi parle Hécube en réfutant Hélène qui rejette ses fautes sur la puissance de Vénus :

Ne fais pas les déesses insensées pour parer ta honte ; tu ne persuaderas pas les sages. Tu as nommé Vénus, c'est une autre dérision. Toutes leurs honteuses passions, voilà Vénus pour les mortels [5].

1. *Hercule furieux*, v. 1287.
2. *Ion*, v. 461.
3. *Hercule f.*, v. 1819.
4. *Iphig. en Taur.*, v. 385.
5. *Troyennes*, 974-976, 982.

Pindare, qui s'est élevé si haut dans la conception de la divinité, aurait applaudi à ce langage. Platon, qui bannissait Homère de sa république, a dû l'approuver. Mais ces passages nous font comprendre qu'on ait accusé d'impiété Euripide, qu'on ait excité contre lui les passions populaires comme on les souleva contre Anaxagore et Socrate, et qu'on ait voulu lapider sur la scène les acteurs qui débitaient ces maximes. Modernes et chrétiens, nous sommes facilement du parti d'Euripide ; mais l'art peut lui adresser une sérieuse critique. Ainsi transformés, ces personnages sont-ils de leur temps? Leur langage n'est-il pas en contradiction avec les mœurs de l'époque et avec leur propre conduite? Par ces traits satiriques contre les dieux, l'effet dramatique est affaibli ; le poète se découvre trop, l'œuvre perd de sa conséquence et de sa vérité.

3. Marche de l'action. — La marche de l'action chez Euripide prête à d'autres critiques. Aristote a déjà dit que le poète n'est pas toujours heureux dans la conduite de ses pièces. Si l'on étudie les prologues d'Euripide, ses dénouements par machine, le rôle du chœur dans ses tragédies, la complication quelquefois excessive de ses intrigues, on ne peut s'empêcher de reconnaître chez lui une infériorité sur l'art de Sophocle.

Prologues. — Avant Euripide, on ne trouve pas trace de ces étranges introductions, appelées prologues, mises dans la bouche d'une divinité ou même d'un des personnages du drame, et qui semblent avoir pour objet d'épargner au poète le travail d'une exposition habile et naturelle, comme nous en avons admiré tant dans le théâtre d'Eschyle et de Sophocle. Ainsi

la tragédie d'*Hécube* commence par l'apparition de l'ombre de Polydore, qui met les spectateurs au courant de la situation. Il est fils de Priam et d'Hécube : son père, au moment de la guerre, l'a confié avec une partie de ses richesses aux soins de Polymnestor, roi de Thrace ; celui-ci, après la chute de Troie, a fait périr le jeune homme pour s'approprier le trésor et a jeté son cadavre dans les flots. Aujourd'hui Hécube va connaître ce malheur inattendu. En même temps sa fille Polyxène sera immolée sur le tombeau d'Achille, et la mère infortunée pleurera sur les cadavres de ses deux enfants. A la fin de ce récit qui nous ôte tout le trouble de l'attente et toute l'émotion de l'imprévu, Polydore annonce l'arrivée de sa mère, qui en effet sort de sa tente et entretient les jeunes Troyennes, ses compagnes d'esclavage, des songes de sa nuit : elle a eu d'effrayantes visions qui la font trembler pour son fils réfugié en Thrace, pour Polyxène sa fille chérie. Voilà une véritable exposition qui nous jette naturellement dans le cœur de cette douloureuse situation. Que l'on supprime ce prologue postiche, la clarté n'est pas moindre, tout l'intérêt du drame est sauvé.

Le prologue d'*Hippolyte* soulève des objections non moins fortes. La scène représente le vestibule du palais de Thésée à Trézène ; Vénus apparaît aux spectateurs ; elle dit son nom, vante sa puissance, et, pour la prouver, elle annonce qu'elle s'est vengée du mépris d'Hippolyte en mettant dans le cœur de Phèdre, sa belle-mère, un violent amour. Elle instruira Thésée de cette passion : Hippolyte périra victime des imprécations de son père ; Phèdre périra aussi, « car, dit Vénus, je ne puis préférer son intérêt au plaisir de tirer vengeance de mes ennemis. » Après cet odieux récit, où l'on doit voir une intention satirique d'Euripide, la déesse disparaît pour faire place à Hippolyte et à un

chœur de jeunes gens qui viennent chanter des hymnes en l'honneur de Diane.

Ici encore commence une véritable et frappante exposition qui rend le prologue inutile. Hippolyte s'est approché de la statue de sa divinité chérie, et a disposé sur sa tête une couronne de fleurs des prairies tressée par ses mains. A ce moment un vieux serviteur s'approche de lui et le supplie de ne pas oublier dans ses hommages une autre puissante déesse, Vénus, dont la statue s'élève en face de celle de Diane. Hippolyte répond par quelques paroles de mépris[1] et s'éloigne, tandis que le vieillard prie la déesse de pardonner à la fougue de la jeunesse ce langage dédaigneux : « Les dieux, dit-il, doivent être plus sages que les mortels. » — Puis, après un chœur de femmes de Trézène, qui déplorent dans leurs chants la maladie de la reine et sa volonté de se donner la mort, Phèdre apparaît, pâle, chancelante, appuyée sur les bras de sa nourrice. Cette admirable scène de la confidence, transportée par Racine sur notre théâtre, achève l'exposition ; mais le prologue lui a enlevé une grande partie de son intérêt.

D'autres tragédies d'Euripide, les *Bacchantes*, *l'Alceste*, *les Troyennes*, sont précédées de prologues tout aussi contraires à la perfection de l'art et aussi peu utiles à l'action. Quelle a pu être l'intention du poète? Est-ce de faciliter l'intelligence de la pièce aux spectateurs qui sortaient troublés et hors d'eux-mêmes du festin du sacrifice? On a donné cette explication[2] aux

1. Les dernières sont presque intraduisibles en français. Pour en faire comprendre la familiarité ironique, il faudrait dire : « Quant à ta Vénus, je lui fais mes compliments. »

2. Horace, *Ep. aux Pisons*, v. 324.

Spectator functusque sacris et potus et exlex.

« Le spectateur sortant du festin du sacrifice troublé par le vin. »

prologues de Plaute; mais le peuple d'Athènes était plus délicat que celui de Rome. D'ailleurs Eschyle et Sophocle n'ont pas eu recours aux prologues; Euripide lui-même, dans un grand nombre de tragédies, s'en est passé. On a dit aussi que les anciens cherchaient moins que nous dans la tragédie le plaisir de la surprise, qu'ils connaissaient d'avance tous les sujets traités par le poète, et que, pour eux, l'intérêt dramatique reposait avant tout sur le développement des caractères et la lutte des passions. Mais, à ce point de vue même, quel est l'avantage de ces prologues postiches qui détruisent à plaisir les proportions et la beauté de l'ensemble ? On est tenté de n'y voir que le désir de mieux décrier les dieux du paganisme, Vénus, par exemple, dans le prologue que nous venons d'analyser, Apollon et la Mort qui, dans le prologue d'*Alceste*, se disputent la vie de la malheureuse épouse d'Admète, Neptune et Minerve qui, dans les *Troyennes*, se réconcilient généreusement et se font de mutuelles concessions aux dépens des vaincus et des vainqueurs.

Dénouements. — Plus fréquemment encore Euripide a employé, pour dénouer ses pièces, le ressort commode et souvent dérisoire de l'intervention des dieux. Le théâtre de Sophocle nous fournit un exemple de ces dénouements par machine ; pour vaincre l'opiniâtre résistance de Philoctète, Hercule apparaît et ordonne à son vieil ami de partir. Mais, nous l'avons dit, cette intervention d'un dieu est une belle inspiration de l'art : c'est un dernier trait qui achève la peinture du caractère de Philoctète ; rien que la volonté divine n'aura raison de cette obstination que d'horribles souffrances, que la perspective de la guérison et de la gloire, que les prières de Néoptolème, que la nécessité où sont les Atrides et Ulysse

d'implorer leur ennemi ont laissée toujours inflexible.

Mais cette exception même condamne les dénouements d'Euripide, qui ne sont qu'un moyen trop facile de sortir d'embarras. Sur seize tragédies que nous avons conservées de ce poète [1], neuf se dénouent par ce moyen. Nous n'avons pas besoin de rappeler l'intervention miraculeuse de Diane dans *Iphigénie à Aulis*; ici au moins le poète se conformait à une tradition. Mais, dans *Iphigénie en Tauride*, c'est encore Minerve qui dénoue la pièce en arrêtant la poursuite du roi Thoas; c'est Minerve qui démêle l'intrigue si embrouillée de l'*Ion*, en calmant la jalousie de Créuse et en lui révélant son propre fils dans cet enfant qu'elle veut faire périr; dans l'*Hippolyte*, il faut que Diane apparaisse pour que l'aveugle Thésée reconnaisse l'innocence de son fils et déplore son emportement; dans l'*Électre*, les Dioscures arrivent après le meurtre d'Egisthe et de Clytemnestre, et, non sans qualifier d'insensé l'oracle d'Apollon, ils protègent les meurtriers contre l'indignation du chœur. Dans *Oreste*, Apollon intervient lui-même pour sauver le frère et la sœur, condamnés à mort par le peuple d'Argos, et il ménage un mariage entre Oreste et Hermione, la fille de Ménélas. L'*Andromaque* se termine aussi par l'apparition de Thétis, qui console le vieux Pélée, le père de leur commun fils Achille, de la mort de Pyrrhus assassiné à Delphes par Oreste. Dans les *Suppliantes*, Thésée a fait la guerre aux Thébains pour assurer les honneurs funèbres aux restes des Sept chefs tombés devant Thèbes; mais là encore le dénouement est achevé par l'apparition de Minerve, qui recommande au roi d'Athènes d'ensevelir sur le territoire de son pays les ossements des chefs argiens.

1. Nous excluons *Rhésus*.

La romanesque tragédie d'*Hélène* ne se dénouerait pas si les Dioscures ne venaient édifier le roi d'Égypte Théodymène, fiancé à Hélène, sur la véritable histoire de leur sœur et justifier la prêtresse Théonoé, sœur du roi, qui a favorisé la fuite d'Hélène et de Ménélas. Dans quelques-unes de ces pièces, le dénouement pourrait se passer de ces apparitions; pourquoi donc les avoir introduites? est-ce pour donner, au détriment de l'art, un rôle dérisoire aux divinités nationales?

Complication de l'intrigue. — On a pu juger déjà par nos rapides résumés de la complication de l'intrigue dans le théâtre d'Euripide, et des situations romanesques par lesquelles l'auteur aime à transformer les sujets anciens. L'histoire de Créuse et d'Ion, les incidents du séjour d'Hélène en Égypte, en sont des exemples frappants. Électre, contrainte par Égisthe d'épouser un simple paysan, qui cependant la respecte comme la fille de ses rois et ne voit en elle qu'une sœur, n'est pas plus conforme à la légende populaire suivie par Eschyle et par Sophocle. On a souvent accusé les tragédies des *Troyennes* et d'*Hécube* de manquer à la règle de l'unité d'action, car la première de ces pièces est une succession de tableaux divers : l'intérêt se porte tour à tour sur Cassandre, que s'est réservée Agamemnon, puis sur Polyxène, qui doit périr sur le tombeau d'Achille, sur Andromaque, qui est donnée à Néoptolème, sur Astyanax, que les Grecs précipitent du haut des murs de Troie, sur Hécube, qui est frappée dans tout ce qu'elle aime. La tragédie d'*Hécube* renferme, suivant beaucoup de critiques, deux actions distinctes, d'une part le sacrifice de Polyxène, de l'autre le complot d'Hécube contre le meurtrier de son fils, Polymnestor, qu'elle attire et frappe dans sa tente. On a répondu que l'unité de passions

existe : Hécube est le lien qui rattache entre eux les divers incidents des deux tragédies ; c'est l'idéal de la mère infortunée sur qui s'accumulent toutes les douleurs. Cependant nos préférences seront toujours pour les tragédies où les scènes sont plus fortement rattachées les unes aux autres, où chaque situation, chaque incident, concourent à l'effet général et précipitent la marche de l'action : telle est l'*Iphigénie à Aulis*, telle est la *Médée* ou l'*Alceste*.

4. **Rôle du chœur.** — Le développement plus large de l'intrigue a eu pour conséquence de restreindre encore dans Euripide la place du chœur ; la nature des sentiments qu'aime à développer le poète, les passions coupables dont il présente la pathétique analyse, ne se prêtent pas toujours à la présence de ces nombreux témoins. Euripide a donc réduit l'importance du chœur, mais il n'ose pas s'affranchir de cette loi imposée au drame par son origine, et il le maintient, contrairement à la vraisemblance, dans des scènes dont tous les yeux, toutes les oreilles devraient être écartés. Phèdre, qui cache aux prières et aux larmes de sa nourrice le secret de son fatal amour, qui veut mourir « pour ne point faire un aveu si funeste, » a cependant devant elle les femmes de Trézène, quand elle révèle à Œnone le crime dont elle a honte. Dans la scène de la reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie, la présence du chœur n'est pas beaucoup plus vraisemblable ; il en est de même dans la tragédie de *Médée* et dans plus d'une autre. Le chœur n'est le plus souvent chez Euripide qu'une convention qu'il subit et à laquelle se résigne le spectateur : tout se passe comme si le chœur était absent.

Il faut l'avouer, d'ailleurs, si les chœurs chez Euripide sont mal rattachés à l'action, on y trouve souvent une poésie brillante, de riches tableaux, des

élans d'un enthousiasme lyrique ; et, ce qui n'est pas pour les lecteurs modernes un médiocre avantage, la langue en est plus facile et plus claire que celle des chœurs d'Eschyle et de Sophocle.

5. Intentions satiriques — Sur d'autres points encore nous avons à reproduire quelques critiques adressées à notre poète. Nous avons vu qu'il aime à prendre le contre-pied de ses prédécesseurs, et que chez lui les victimes de la fatalité maudissent les dieux qui les ont poussées au crime. Ces intentions satiriques s'adressaient aux poètes rivaux comme aux dieux. La tragédie d'*Électre* renferme une critique évidente des moyens de reconnaissance employés par Eschyle. Voici la scène :

Le Vieillard. Regarde cette chevelure, rapproche-la de la tienne ; vois si elle n'est pas de la même couleur, car ceux qui sont issus du même sang offrent d'ordinaire des traits frappants de ressemblance. — Électre... O vieillard, comment les cheveux de mon frère ressembleraient-ils aux miens? les uns sont ceux d'un homme formé aux exercices de la palestre ; les autres, peignés avec soin, sont fins et délicats. C'est donc impossible ; et d'autre part on trouve bien des personnes avec des cheveux semblables, sans qu'elles soient pour cela nées du même sang.

Elle réfute aussi facilement l'indice qu'on veut trouver dans l'empreinte des pas :

Comment les pieds de mon frère auraient-ils laissé une empreinte sur la pierre? Et, quand cela serait possible, les pieds d'un homme et ceux d'une femme, fussent-ils frère et sœur, ne sont jamais égaux.

Elle n'admet pas davantage que la robe qu'elle a tissée autrefois pour son frère enfant puisse servir

aujourd'hui au jeune homme, « à moins, dit-elle, que la robe n'ait grandi avec son corps. » Ce passage et d'autres de même nature devaient exciter le rire des spectateurs ; mais l'art en souffrait autant qu'Eschyle et Sophocle, car ces personnages qui sortaient de leur rôle pour critiquer les rivaux d'Euripide ou pour attaquer les dieux, manquaient à la vérité dramatique, et substituaient à la gravité de la tragédie une sorte de bouffonnerie sans dignité.

6. Attaques contre les femmes. — Les passions personnelles du poète se trahissaient encore dans ses attaques contre les femmes, attaques au sujet desquelles Aristophane le raille souvent et qui l'avaient fait surnommer le *misogyne* (ennemi des femmes). On l'accuse en effet de s'être plu à peindre des femmes égarées par la passion, comme Phèdre, comme Médée, comme beaucoup d'autres qu'Aristophane énumère complaisamment et dont les débordements étaient retracés dans des tragédies aujourd'hui perdues. Une longue tirade d'Hippolyte contre les femmes, dans la tragédie de ce nom, outre qu'elle est déplacée et choquante à cette place, exprime pour les femmes un mépris odieux et révoltant dans sa généralité. C'est une invective qui laisse loin derrière elle les vers de Simonide d'Amorgos, et qu'on ne peut comparer qu'à la satire amère de Juvénal. Ces attaques et cette réputation d'Euripide ont sans doute donné lieu à la légende invraisemblable qui explique sa mort non par la fureur d'une meute, mais par la colère des femmes de Macédoine, jalouses de venger leur sexe.

Mais, pour réduire ces accusations à leur juste valeur, il faut dire que si Euripide a peint des mères dénaturées, des épouses perfides, il a tracé encore plus de nobles caractères de femmes, et que rien n'égale pour la pureté, la grandeur, la tendresse sou-

vent courageuse, les personnages d'Iphigénie, de Polyxène, d'Alceste, d'Électre, d'Andromaque. Nous ferons bientôt l'analyse de quelques-uns de ces caractères, et nous reconnaîtrons que c'est là qu'il excelle.

Il excelle aussi à leur donner le langage de leur sexe et cette vérité de ton et d'accent est un des caractères les plus saillants de sa tragédie. Il réalise par avance le précepte d'Horace : l'âge, le sexe, le pays, la condition sont religieusement observés, et, quoique ses personnages soient trop discoureurs, et qu'il ait quelquefois gâté les plus touchants discours de son Iphigénie, de son Hécube, de son Hippolyte par des sentences froides, par des traits de vaine rhétorique, il a, en général, une sincérité et un naturel qui nous émeuvent.

Tels sont en général les défauts et les mérites d'Euripide. Cette esquisse fait comprendre ce qu'ont dit les anciens, qu'il a préparé la comédie de Ménandre, et que le poète observateur et peintre des mœurs s'est formé par l'étude des œuvres du poète tragique.

Quelques analyses confirmeront cette appréciation générale des caractères dans Euripide.

7. Analyse de caractères. — Caractères d'hommes. — Hippolyte. — Celui d'Hippolyte, malgré la violente diatribe contre les femmes, est un des plus beaux et des plus purs. Son culte idéal pour Diane, sa noble fierté, l'expressive et simple élévation de son langage, quand il se défend des crimes qu'on lui impute, sa généreuse réserve en parlant de Phèdre, entourent d'un charme particulier cette figure touchante. Nous avons critiqué le dénouement de la pièce ; mais, une fois cette machine admise, il faut reconnaître que le dialogue entre la déesse et son fidèle adorateur est plein de grâce et de pathétique.

Le malheureux Hippolyte a été apporté sur la scène, horriblement défiguré, et a fait entendre des plaintes lamentables. Diane apparaît :

Infortuné, dans quelle calamité tu as été enveloppé? la noblesse de ton cœur t'a perdu ! — HIPP. O souffle divin ! malgré mes souffrances, je t'ai senti et je suis soulagé ; oui, la déesse Diane est en ces lieux. — Infortuné, c'est elle, la divinité que tu chéris. — Vois-tu, ma souveraine, l'état déplorable où je suis? — Je le vois, mais les larmes ne sont pas permises à mes yeux. — Ton chasseur, ton serviteur fidèle n'est plus. — Hélas ! non, tu péris, toi qui m'étais si cher. — Il n'est plus le guide de tes coursiers, le gardien de tes images. — La perfide Vénus a ourdi cette trame. — Malheureux, je reconnais enfin la divinité qui m'a perdu. — Tes dédains l'ont blessée, ta pureté l'indignait. — Je le vois, nous sommes trois qu'elle a perdus à elle seule. — Toi, ton père et son épouse. — Ah ! je gémis aussi sur le malheur de mon père. — Il a été trompé par les artifices de la déesse. — Que tu es malheureux de cet événement, ô mon père !

Cette généreuse apostrophe arrache Thésée à son douloureux accablement : il maudit son erreur ; il souhaite de mourir à la place de son fils ; celui-ci le plaint, le console, l'absout du meurtre. Ces adieux et les douces paroles de Diane, qui promet au jeune homme un souvenir et des honneurs éternels dans les chansons plaintives des jeunes vierges, donnent à cette dernière scène un charme délicieux et soulagent le cœur révolté de cette horrible catastrophe.

Achille. — Il y a quelque rapport entre le caractère d'Hippolyte et celui d'Achille, tel que l'a conçu Euripide dans *Iphigénie à Aulis*. Il n'a rien de commun avec l'Achille d'Homère, « ardent, colère, implacable, impétueux » qui « se révolte contre les lois, qui n'en

appelle qu'aux armes [1]. » C'est un jeune homme sage, modéré, plein de pudeur ; il rougit quand Clytemnestre, qui le croit fiancé à sa fille, l'aborde dans le camp avec Iphigénie. Respectueux pour les droits du père et du roi, s'il consent à défendre la jeune fille, c'est parce que son nom a servi à la perdre. Plus tard, lorsque Iphigénie, avec une résignation courageuse, déclare qu'elle mourra pour la Grèce, il ne fait pas un effort pour la détourner de cette héroïque résolution ; il approuve, il admire ; il déclare cependant que ses soldats seront à côté de l'autel, prêts à l'arracher au couteau, si elle implore son assistance. Ce jeune homme n'a rien de commun sans doute avec l'Achille de Racine, mais il n'est pas vrai qu'il soit plus historique que celui de notre théâtre : c'est un élève de Socrate ; il fait penser à Platon plus qu'à Homère.

Oreste. — Nous avons vu déjà comment les idées philosophiques ont transformé le personnage d'Oreste. Une autre nouveauté touchante de ce caractère, tel que l'a tracé Euripide, c'est sa tendresse pour sa sœur, c'est son amitié pour Pylade. Rien n'est plus connu que la lutte entre les deux amis, qui se disputent dans l'*Iphigénie en Tauride* le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Pylade cède, vaincu surtout par la pensée de protéger Électre qu'Oreste lui donne pour femme :

Ah ! je t'en supplie, n'abandonne jamais ma sœur... Adieu, mon doux compagnon de chasse, le plus fidèle de mes amis, nourri avec moi dès l'enfance, toi qui as porté si constamment le poids de mes douleurs !

1. Horace, *Ep. aux Pisons*, v. 121, 122.

Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.

Cette belle situation a beaucoup frappé les modernes ; ils l'ont souvent reproduite et elle a heureusement inspiré les musiciens comme les poètes[1].

Hercule. — Signalons encore le caractère original d'Hercule dans la tragédie d'*Alceste*. Il est entré dans la maison d'Admète sans soupçonner le deuil qui y règne. Admète, fidèle aux devoirs de l'hospitalité, cache avec soin sa douleur et fait servir à son hôte un repas somptueux. Le dieu, sans remarquer la tristesse d'Admète, les larmes que les serviteurs ont peine à contenir, se livre à sa gloutonnerie, vide coupe sur coupe, et, enflammé par le vin, hurle des chants grossiers. Sans doute cette peinture ignoble d'Hercule a été encore inspirée par les idées philosophiques du poète ; mais lorsque le dieu apprend le malheur de son hôte et la mort de la vertueuse Alceste, il se transforme tout à coup : il devient grand, généreux, dévoué ; il jure de payer sa dette, il arrache la jeune femme aux enfers, l'amène voilée dans la maison qui la pleure, et la remet entre les bras de son mari. Ces dernières scènes sont d'un grand effet, mais on voit encore par cet exemple combien Euripide aime le romanesque.

Caractères de femmes. — Alceste. — A côté de ces caractères d'hommes on trouve, nous l'avons dit, dans le théâtre d'Euripide, des caractères de femmes plus

1. Gluck, opéra d'*Iphigénie en Tauride*. Voir les vers de Guimond de la Touche ;

Dis-moi qui de nous deux doit en ces lieux périr.
L'horreur de tes forfaits, ta rage et tes remords,
T'ont-ils ici conduit à travers mille morts?
Parricide vengeur du meurtre de ton père,
Ton bras dégoutte-t-il du meurtre de ta mère?
. . . .
Vois-tu fuir devant toi la terre épouvantée,
Marcher à tes côtés ta mère ensanglantée ?
Vois-tu d'affreux serpents de ton front s'élancer,
Et de leurs longs replis te ceindre et te presser ?

beaux encore, plus vrais et plus émouvants. On peut étudier chez lui l'épouse, la sœur, la mère, la jeune fille, et on avouera que cet ennemi des femmes connaissait bien le sexe qu'il attaquait, et qu'il lui a rendu le plus bel hommage, en le faisant souvent aimer et admirer.

A Phèdre, qui est avant tout l'instrument et la victime de la vengeance de Vénus, il est juste d'opposer la noble Alceste qui se dévoue à la mort pour son mari. Un récit touchant d'une servante, et une belle scène d'adieux entre l'épouse et le mari, entre la mère et les enfants, suffisent à la peinture de cet admirable caractère. Quand approche le moment fatal, elle se revêt de ses plus riches vêtements. elle se prosterne aux pieds de l'autel de Vesta, lui recommande ses enfants ; elle couronne de verdure tous les autels domestiques du palais, elle arrose de ses larmes le lit nuptial, elle prend ses enfants dans ses bras, elle les baise tour à tour ; elle tend la main à tous les esclaves qui pleurent, elle a un mot d'amitié et d'adieux pour les plus humbles ; puis elle adresse à son mari une prière sublime dont voici les plus pathétiques passages :

Admète, tu vois ce qui m'attend ; je veux, avant de mourir, t'exprimer mes souhaits. Par un tendre respect, par le sacrifice de ma vie, je te conserve cette lumière du jour ; je meurs pour toi. Je pouvais choisir un autre époux parmi les Thessaliens, et continuer d'habiter en reine une riche maison ; je n'ai pas voulu vivre séparée de toi avec des enfants orphelins, je n'ai pas eu pitié de moi-même, malgré ces dons de la jeunesse dont je pouvais jouir... Seulement, en retour de ce que je fais, accorde-moi une grâce, non pas égale, car rien n'est plus précieux que la vie, mais juste, tu l'avoueras. Si, comme tu le dois, tu chéris ces enfants d'un amour égal au mien, souffre qu'ils demeurent les maîtres dans ma maison ; ne leur donne point une marâtre, ne prends pas une femme qui ne me vaudrait point peut-être, et qui, dans sa jalousie, porterait la main sur

ces enfants qui sont les tiens comme les miens. Ne fais pas cela, je t'en conjure, une marâtre est pour les enfants d'une première épouse une ennemie non moins cruelle qu'une vipère. Au moins, mon fils a dans son père un rempart; mais toi, ma fille, qui formera dignement ta jeunesse, si ton père te donne une telle compagne?... Adieu, vivez heureux; vantez-vous d'avoir eu, toi, mon époux, la meilleure des femmes, vous, mes enfants, la meilleure des mères.

Clytemnestre, Andromaque, Médée. — Dans le personnage d'*Alceste*, la mère, on le voit, a sa place comme la femme. Mais, pour trouver les plus sublimes accents de la tendresse maternelle, il faut prendre Clytemnestre menacée dans sa fille, Andromaque qui dispute son fils à la mort, Médée que le doux regard de ses enfants désarme et qui renonce d'abord à ses horribles desseins.

Nous devons à Racine une copie de la *Clytemnestre* d'Euripide, supérieure, nous osons le dire, à l'original et plus pathétique encore dans sa fureur et dans son désespoir. L'*Andromaque* de Racine, en partie par la différence des situations, en partie par la délicatesse plus grande des sentiments, surpasse aussi l'*Andromaque* d'Euripide.

La scène où Médée va frapper ses enfants est une des plus déchirantes du théâtre ancien et du théâtre moderne :

Mes enfants, mes enfants, vous avez une ville, une maison, où, loin de moi, malheureuse, vous habiterez privés pour toujours de votre mère. Moi, j'irai fugitive sur une autre terre, avant d'avoir joui de vous, de vous avoir vus heureux... Ah! malheureuse, mes emportements m'ont perdue. C'est donc en vain, chers enfants, que je vous ai élevés, c'est en vain que je me suis consumée pour vous dans les veilles et dans les souffrances... Malheureuse, autrefois je fondais sur vous mes meilleures espérances; vous deviez nourrir ma vieillesse et, à ma

mort, m'ensevelir de vos mains, sort envié chez les mortels. Maintenant c'en est fait de cette douce attente; séparée de vous, je vais traîner une vie triste et misérable. Et vous, vous ne verrez plus votre mère, il vous faudra passer à une existence nouvelle. Ah! mes enfants, pourquoi ce regard, pourquoi ce sourire, le dernier de tous? Hélas! hélas! que ferai-je? Le cœur me manque, ô femmes, quand je rencontre l'œil serein de mes enfants. Non, je ne pourrais: loin de moi mes premiers desseins! J'emmènerai avec moi mes enfants loin de ce pays. Faut-il, en punissant leur père par leur malheur, me rendre moi-même deux fois malheureuse? Non, non, loin de moi mes desseins!...

Puis dans ce terrible combat qui déchire son âme, elle revient à sa résolution première; il faut que ses enfants meurent plutôt que de rester exposés aux outrages des ennemis de leur mère. Mais que d'incertitudes encore! quelle effusion d'amour dans ces dernières paroles :

Donnez, mes fils, donnez à votre mère votre main à baiser. O main chérie! ô tête chérie! aimable aspect, nobles traits de mes enfants! Soyez heureux, mais non pas ici; le bonheur de cette terre, votre père vous l'a ravi. O doux embrassements! fraîches et tendres joues, délicieuse haleine de mes enfants! Ah! sortez, sortez, je ne puis plus soutenir votre vue, je succombe à tant de maux!

Le pathétique de l'amour maternel ne peut aller plus loin. On trouverait aussi la mère, plus que la sœur, dans les soins si tendres qu'Électre prodigue à son frère. Une citation précédente a déjà donné une idée de ce caractère. La reconnaissance d'Iphigénie et d'Oreste, dans *l'Iphigénie en Tauride*, est encore un touchant modèle d'effusion fraternelle.

Iphigénie et Polyxène. — Enfin, à côté de ces types de femmes, de mères, de sœurs, il ne faut pas oublier deux personnages d'une exquise pureté, Iphigénie et Polyxène. Toutes deux doivent périr, jeunes, belles, innocentes, l'une sur l'autel de Diane, l'autre sur le tombeau d'Achille. La première, qui n'a connu que le bonheur, se révolte d'abord contre la cruelle sentence: « Il est si doux de voir la lumière! » Elle cherche à réveiller la tendresse d'Agamemnon, elle lui rappelle ses caresses filiales, leurs doux épanchements lorsque, assise sur les genoux de son père, elle faisait avec lui des projets d'avenir ; elle invoque le souvenir de Pélops et d'Atrée, père d'Agamemnon, de la malheureuse Clytemnestre, dont le cœur est déchiré par une horrible douleur; elle appelle à son aide jusqu'au petit Oreste. Celui-ci, encore dans les bras de sa nourrice, ne peut comprendre l'affreux événement qui se prépare, mais il pleure de voir pleurer sa sœur :

O mon frère, tu es un faible défenseur pour tes amis ; cependant mêle tes larmes aux miennes, et supplie ton père de ne pas tuer ta sœur. Les enfants mêmes ont un sentiment du malheur. Vois, mon père, il t'adresse une muette prière. Ah! compatis à mon sort et prends pitié de ma vie.

Cette touchante prière qu'on a souvent comparée à celle de l'*Iphigénie* de Racine, nous montre, comme on l'a dit, la jeune fille antique, plus naïve, plus abandonnée, plus livrée aux sentiments naturels d'amour de la vie, de crainte de la mort. Mais on n'aurait pas une idée complète et juste de ce caractère, si l'on n'ajoutait qu'Iphigénie trouve plus tard une résignation, un courage d'autant plus admirables que le sacrifice est plus douloureux. Elle refuse la protection d'Achille, elle déclare qu'elle veut mourir :

Écoute, ma mère, ce que j'ai résolu après des réflexions sérieuses. Je suis décidée à mourir; mais je veux rendre ma mort glorieuse, et la subir sans regrets. Considère avec moi, ma mère, combien ce parti est convenable. La Grèce tout entière a maintenant les yeux sur moi; de moi seule dépend le départ de la flotte et la ruine de Troie, de moi il dépend d'empêcher à l'avenir les barbares de ravir les nobles femmes de la Grèce. Je les sauverai toutes en mourant; libératrice de la Grèce, ma gloire sera digne d'envie. Dois-je, après tout, tenir tant à la vie? Tu me l'as donnée dans l'intérêt des Grecs, et non pour toi seule... Je me dévoue donc à la Grèce. Immolez-moi et allez renverser Ilion; ses ruines seront les monuments éternels de mon sacrifice; ce seront là mes enfants, mon hymen et ma gloire. Il est dans l'ordre que les Grecs commandent aux barbares et non les barbares aux Grecs; ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté.

On voit que l'Iphigénie d'Euripide n'a pas moins de générosité et d'héroïsme que celle de Racine. Mais elle s'est élevée à ces sentiments par un plus grand effort, ou du moins la douleur de la jeune fille moderne a été plus réservée, plus contenue; comme on l'a dit, elle n'a défendu sa vie que par « des prières muettes [1]. »

Polyxène, dans l'*Hécube*, est plus facilement résignée qu'Iphigénie; car elle a grandi au milieu des tristes scènes du siège de Troie, elle a vu tomber sa patrie, mourir son père, et, si elle vivait, ce serait pour être esclave. Elle accepte donc la mort sans effroi, sans trouble; mais dans son courage il n'y a ni faste ni arrogance : elle ne brave pas Ulysse, elle lui parle avec une fierté calme et douce; elle ne regrette que les soins dont elle aurait entouré la vieillesse de sa malheureuse mère, et elle adresse en marchant au supplice de touchants adieux à Hécube et à sa sœur Cas-

1. Saint-Marc Girardin, *Cours de litt. dramatique*. t. I, ch. II.

sandre. Elle n'est pas moins simple et moins belle dans la scène du sacrifice que vient raconter le héraut Talthybius ; elle meurt sans se plaindre, elle ne songe en tombant qu'à ranger ses vêtements,

> Dernier trait de pudeur à ses derniers moments [1].

Elle n'a rien de commun avec la Polyxène de Sénèque, stoïcienne farouche, dont l'héroïsme sauvage épouvante Pyrrhus lui-même, et qui tombe pesamment sur le tombeau, « comme pour rendre la terre lourde à Achille. » Autant cette copie chargée est repoussante, autant la véritable Polyxène est aimable et gracieuse.

Ces analyses que nous avons été contraint d'abréger auront suffisamment justifié notre jugement primitif. Malgré de réels défauts que nous n'avons pas dissimulés, Euripide a une grande et puissante qualité, le pathétique. Il cherche peut-être trop les occasions de nous attendrir ; trop facilement peut-être, comme le lui a reproché Aristophane, il a demandé aux grandes misères morales ou aux détails les plus hideux de la misère physique des moyens d'émotion ; mais souvent aussi il puise le pathétique aux sources les plus pures, et il a bien connu et bien exploré tous les replis du cœur humain et en particulier du cœur des femmes. Racine, autant que Ménandre, s'est formé à cette école.

8. **Style d'Euripide.** — Son style a aussi beaucoup d'analogie avec celui de notre poète : il est clair, facile, harmonieux ; la simplicité y est expressive, la familiarité elle-même y est distinguée. Nous avons dit que la poésie des chœurs a souvent une fraîcheur

1. La Fontaine, *Les Filles de Minée.*

et une grâce, et quelquefois une élévation dignes de Sophocle.

Malgré ses rares succès dans les concours, malgré les attaques violentes et acharnées d'Aristophane, Euripide a été le plus populaire des poètes tragiques d'Athènes. En Sicile comme à Athènes, on se passionnait pour ses tragédies. Après les désastres de l'expédition de Sicile, les prisonniers athéniens qui purent réciter à leurs vainqueurs des vers d'Euripide obtinrent leur grâce; de retour à Athènes, ils allèrent saluer le poète dont le génie les avait sauvés.

C'est aussi à Euripide qu'Athènes vaincue et captive dut d'être épargnée par ses vainqueurs. Le conseil présidé par Lysandre fut suivi, dit Plutarque, d'un festin où se trouvèrent tous les généraux, et pendant lequel un Phocéen chanta ces vers du premier chœur de l'Électre : *O fille d'Agamemnon, je suis venue vers ta demeure rustique...* A ce moment tous les convives furent attendris, et ils virent tout ce qu'il y aurait d'horrible à détruire une ville si célèbre et qui avait produit de si grands hommes.

En même temps qu'Eschyle, Sophocle et Euripide, Athènes a eu beaucoup d'autres poètes tragiques qui ont lutté, qui ont vaincu dans les concours des tragédies nouvelles. Leurs œuvres sont perdues, leurs noms mêmes sont oubliés. Deux cependant ont été cités à côté des grands poètes dans le canon d'Alexandrie, liste des auteurs vraiment classiques de la Grèce dressée par les critiques Aristarque et Aristophane de Byzance. L'un est Ion, de Chio, qui vécut à Athènes et qui fut l'ami et l'émule quelquefois heureux de Sophocle; il avait composé aussi des élégies et des chants lyriques. L'autre est Achéus d'Érétrie, qui excella surtout dans le drame satyrique ; il passait pour le premier en ce

genre après Eschyle. Il faut citer aussi Agathon d'Athènes, habile à manier les ressorts de l'action dramatique et à exciter l'intérêt. Agathon est un des personnages du dialogue de Platon intitulé le *Banquet*.

Il y eut encore d'autres poètes tragiques, fils, petit-fils et neveux d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Le commencement du IVe siècle vit fleurir le poète Chérémon qu'Aristote cite avec estime. Ceux qui lui succédèrent ne sont pas dignes même d'être nommés. Quoique les concours dramatiques n'aient pas cessé, la tragédie avait péri. Suivant la pente où inclinait déjà Euripide, les grands talents s'étaient portés du côté de la comédie.

CHAPITRE V.

COMÉDIE ANCIENNE. — ORIGINES. — ÉPICHARME. — CRATINUS. — EUPOLIS.

Origines. — Comme la tragédie et le drame satyrique, la comédie est née des fêtes de Bacchus. En effet ces fêtes ont eu de très bonne heure un double caractère : sérieuses autour de l'autel des parfums, où l'on sacrifiait le bouc, où l'on versait en libations le vin nouveau, pendant que le chœur dansait et chantait le dithyrambe, elles prenaient une allure décidément bouffonne et licencieuse dans les joyeux cortèges qui, à l'époque des vendanges, parcouraient les campagnes, et dans les banquets qui précédaient ou suivaient ces processions.

Déjà, chez les anciens, il y avait désaccord sur l'étymologie du mot *comédie*. Suivant les uns, c'était le *chant de la bourgade*, parce que les bandes de vendangeurs, déguisés en satyres, en Pans, en Ménades, en Centaures, précédés du dieu Silène sur un âne ou en chariot, promenaient « de bourg en bourg cette heureuse folie. » Suivant les autres, c'est le chant du *banquet* ou de *l'orgie* (*cômos*), et ce mot s'étend et au banquet et à la promenade carnavalesque qui faisait partie du programme de la fête. Quoi qu'il en soit de l'origine du mot, il n'y a pas de doute sur le caractère de la chose : en ces jours de joie, la folie est permise même aux sages ; les costumes grotesques dont on s'est affublé, la lie dont on

s'est barbouillé le visage, les masques bizarres dont quelques-uns se sont couverts, la nature même des personnages que l'on représente, les fumées du vin nouveau, les rires, les cris, la course et les danses à travers les prairies et les collines, tout favorise la licence. Il est naturel qu'aux chants consacrés se mêlent des gestes, des grimaces, des paroles joyeuses et grossières, que du haut des chariots pleuvent sur les spectateurs et en particulier sur les puissants du pays, sur les riches avares, sur les maîtres trop durs, un déluge de quolibets et de moqueries souvent obscènes. Nul pays, nul temps n'a le privilège de ces folies ; on peut dire que les Bacchanales des Romains, le carnaval des modernes et surtout celui des Italiens en ont continué la tradition. A ces plaisanteries confuses il dut se mêler plus d'une fois de petites scènes bouffonnes, des parodies comme celles qui se jouent encore tous les jours sur les tréteaux de nos foires. On figura, on caricatura ceux que d'abord on avait assaillis par des mots piquants. Tel fut le premier élément de la comédie. Enfin il se trouva un homme pour donner à ces ébauches une forme plus régulière. Celui-là inventa ce que l'on nomme la comédie.

Susarion. — L'honneur de cette invention est accordé, d'après tous les témoignages anciens, à Susarion, Dorien de la Mégaride, établi dans un bourg de l'Attique. C'est à lui et non à Thespis que s'appliquent les vers d'Horace traduits par Boileau ; nous les avons déjà cités. Cependant il n'a inventé ni les promenades en chariots, ni les acteurs barbouillés de lie : ce sont là des traditions qui se trouvent partout, et plus anciennes encore chez les Doriens, où florissait la culture de la vigne, que chez les Ioniens de l'Attique. En Laconie, à Sicyone, à Mégare, en Sicile, dans l'Italie méridionale, les mascarades des Dionysiaques remon-

tent à la plus haute antiquité. Mais il est probable que Susarion distribua dans un certain ordre les éléments confus du cortège bacchique, qu'il donna aux chants une marche régulière, qu'il introduisit au milieu du groupe des chanteurs un acteur analogue à celui de Thespis, et que la farce capricieuse et informe de ces fêtes populaires devint, grâce à lui, une composition digne de ce nom.

Ecphantide. — Susarion eut d'ailleurs plusieurs successeurs qui sans doute, à son exemple, restreignirent de plus en plus la part de l'improvisation et de la fantaisie dans le développement des farces dramatiques, et s'appliquèrent à donner plus de suite au dialogue, à régler la musique et la chorégraphie, à épurer le style, sans rien changer à la licence des paroles ni au cynisme des gestes et des danses. Le plus connu de ces auteurs, Ecphantide, contemporain des guerres médiques, est encore dorien par son origine et par la nature de ses petites compositions, qu'on appelait *farces mégariennes*. Après lui seulement, Cratinus commence la comédie athénienne et lui donne ce caractère politique qui a fait des représentations comiques d'Athènes comme une institution régulière de la démocratie.

Comédie sicilienne. — Épicharme. — Mais en même temps que la comédie s'établissait avec un grand éclat à Athènes, elle avait en Sicile un développement éphémère, mais très brillant pendant les règnes de ces princes amis des lettres et des arts, Gélon et Hiéron, que nous avons vus attirer à leur cour les Simonide, les Pindare et les Eschyle.

Des quatre poètes qui ont introduit ou perfectionné dans ce pays dorien la farce de Mégare, le plus célèbre est Épicharme, originaire de l'île de Cos, mais éta-

bli en Sicile vers 488, et, quelques années après, à Syracuse auprès du roi Hiéron. La licence de la comédie politique n'était pas possible dans les pays doriens où l'aristocratie avait gardé le pouvoir et maintenu le respect des magistrats et des hommes publics. Le gouvernement de Gélon et d'Hiéron, si libéral qu'il fût, ne pouvait, en vertu de son principe même, admettre les réflexions satiriques sur la conduite des grands ou sur la marche des affaires; mais en matière de religion les poètes avaient pleine licence. Le philosophe Épicharme, élève des Pythagoriciens, ardent ennemi des vieilles légendes mythologiques, fit de la comédie une école d'incrédulité audacieuse. Tous les dieux chantés par Homère, adorés par la foi naïve des anciens âges, paraissaient sur la scène, grotesquement parodiés : « Jupiter est un gourmand obèse, qui paie son écot par des quolibets. Minerve est une musicienne de carrefour qui fait danser à Castor et Pollux quelque pyrrhique obscène ; Vulcain, avec son bonnet pointu et son habit bigarré, est le bouffon, l'arlequin de la troupe; Hercule en est le Gilles avec sa gloutonnerie bestiale [1]. »

D'ailleurs la philosophie, ennemie des dieux du paganisme, n'est pas respectée davantage. « Pas une spéculation chimérique de l'école d'Élée qui ne soit aussi parodiée sur la scène de Syracuse par un implacable bon sens. Xénophane y paraîtra prêchant son être insaisissable, Pythagore exposant à des goinfres son système d'abstinence, Héraclite s'enveloppant dans ses brouillards, la Métaphysique en personne discutant, sur un ton moitié sérieux moitié, bouffon, les thèses ardues de l'école [2]. »

1. Ch. Benoit. Leçon d'ouverture du Cours supplémentaire de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris, 19 avril 1849.
2. Ch. Benoit, *ibidem*.

Mais ces parodies ne faisaient pas tout le mérite d'Épicharme. Il s'appliqua aussi à peindre les mœurs contemporaines, à représenter les vices et les ridicules de la vie privée, et il commença par ces essais la comédie de caractère. Après sa mort et celle de ses disciples immédiats, la comédie philosophique disparut du théâtre de Syracuse; mais les Siciliens montrèrent toujours un goût particulier pour la comédie de mœurs, ou plutôt pour ces petites scènes d'intérieur que nous retrouverons plus tard désignées sous le nom de *mimes*, et dont quelques idylles de Théocrite nous donnent une image.

Comédie politique ou ancienne à Athènes. — Le théâtre d'Épicharme exerça sur la comédie athénienne une influence incontestable; cependant le caractère dominant de cette comédie, telle qu'elle fut constituée par trois grands poètes, Cratinus, Eupolis et Aristophane, est tout différent. A Athènes seulement, au milieu de cette démocratie mobile et ardente, prompte à oublier les services de ses plus grands hommes et à se fatiguer de l'admiration et du respect, brûlant aujourd'hui ce qu'elle adorait hier, aimant à rire aux dépens de ses amis comme de ses ennemis, souvent emportée et violente quand ses flatteurs excitaient ses mauvaises passions, mais débonnaire à ses heures et souffrant volontiers qu'on la mît elle-même en scène avec ses défauts et ses vices, pourvu que la caricature fût spirituelle ; à Athènes seulement pouvait s'établir cette satire personnelle ou plutôt cette diffamation violente des hommes, des magistrats, du gouvernement, qu'on appelle la *comédie ancienne*.

Cratinus. — Cratinus et Eupolis ne nous sont connus que par de courts fragments de leurs œuvres et surtout par les témoignages des anciens. Cratinus est contem-

porain des guerres médiques ; mais sa longue vieillesse le conduisit jusque vers la fin de la première période de la guerre du Péloponèse, et il vit la toute-puissance de Périclès, qu'il ne craignit pas d'attaquer sur la scène. La comédie, à peine sortie du dévergondage et de l'effronterie des processions du comos, avait chez lui une crudité dont l'extrême licence des pièces d'Aristophane ne saurait donner une idée. Les personnes y étaient bafouées avec une hardiesse que ne tempérait aucun égard. La verve fantastique du vieux poète dépassait aussi, d'après ce qu'on en rapporte, les inventions les plus étranges que nous rencontrerons dans le théâtre d'Aristophane.

Eupolis. — Eupolis, contemporain et rival d'Aristophane, n'avait ni moins de verve ni moins de violence. Attaché à la sage constitution de Solon, admirateur des hommes simples et purs dont le caractère indépendant et ferme avait tant contribué au succès des guerres médiques, il s'alarmait du changement des mœurs, des atteintes successives portées aux lois de Solon, des progrès d'une démocratie que ses chefs, devenus ses complaisants et ses flatteurs, précipitaient dans la licence. Il s'élevait avec une extrême amertume contre les nouvelles tendances, et il démasquait hardiment les vices et les vues intéressées des jeunes favoris de la multitude.

Les concours et les chœurs de comédie. — La comédie n'avait eu d'abord aucun caractère officiel. Elle n'était pas l'objet d'un concours ; l'archonte ne donnait pas un chœur aux poètes. A quelle époque fut-elle introduite au théâtre de Bacchus, et admise, comme la tragédie et le drame satyrique, à disputer des prix? Les critiques anciens eux-mêmes ne peuvent répondre à cette question. Nous savons seulement qu'elle jouis-

sait des mêmes droits que ses sœurs aînées avant le commencement du pouvoir de Périclès. Celui-ci, devenu le chef réel de la démocratie athénienne, obtint momentanément la suppression des représentations comiques, dont la verve audacieuse et souvent risquée pouvait inquiéter son goût comme sa politique. Mais la comédie fut réclamée, et reparut après trois ans. Il paraît toutefois que les poètes comiques ne purent obtenir de chœurs avant l'âge de trente ans, d'autres disent avant quarante ans. En outre les femmes et les enfants furent rigoureusement exclus de ces représentations, où les obscénités, tradition de la comédie des campagnes, abondèrent toujours à côté de beautés de premier ordre.

Malgré la perte des œuvres de Cratinus et d'Eupolis, les onze comédies conservées d'Aristophane suffisent amplement pour faire apprécier à ceux qui peuvent les lire et les mérites supérieurs et aussi les côtés cyniques de cette comédie, que plus tard on désigna par le nom d'ancienne pour la distinguer de celles qui lui succédèrent.

CHAPITRE VI

ARISTOPHANE

Vie d'Aristophane, caractère de ses œuvres. — On sait peu de chose de la vie d'Aristophane. On croit qu'il naquit vers le milieu du ve siècle, et sa mort est postérieure à l'année 390, c'est-à-dire aux premières années du ive siècle. Plus encore qu'Eupolis, il appartient au parti aristocratique ; il est l'admirateur enthousiaste des lois, des mœurs et des hommes de la guerre médique, l'adversaire ardent de toutes les nouveautés politiques, morales et religieuses. C'est la démocratie athénienne tout entière, telle qu'elle était devenue sous les successeurs de Périclès, qu'il a mise sur la scène, et l'on sait que Platon, pour donner à Denys de Syracuse une idée de ce régime et de ce peuple étranges, lui envoya les comédies d'Aristophane. Au reste le grand philosophe, qui s'est élevé énergiquement dans ses écrits contre les excès et les funestes conséquences du gouvernement démagogique, a dû en aimer dans Aristophane la satire hardie et, sans doute, comme toute satire, souvent chargée.

Premières comédies. — Les premières comédies d'Aristophane, les *Convives* (427) et les *Babyloniens* (426) ne nous sont point parvenues. Soit que le poète eût encore défiance de lui-même, soit qu'il n'eût pas atteint l'âge de trente ans exigé, croit-on, par la loi, elles parurent sous des noms étrangers. Des onze que

nous possédons, dix sont, comme les premières, contemporaines de la guerre du Péloponèse ; mais l'une de ces comédies, le *Plutus*, représentée pour la première fois en 409, fut donnée en 390 avec des changements importants, sans lesquels, sous le nouveau régime auquel était soumise Athènes vaincue, la représentation n'en eût plus été possible. La onzième comédie conservée, l'*Assemblée des femmes*, est aussi postérieure à la guerre (393); et, comme la seconde édition du *Plutus*, elle ne contient plus cette partie essentielle et originale de la comédie ancienne qu'on appelle la *parabase*.

La parabase. — Voici l'explication du mot et de la chose. Au moment où les acteurs quittaient pour la première fois le théâtre, le chœur, groupé jusque-là entre la scène et la thymélé, le visage fixé sur la scène, se tournait du côté des spectateurs et, s'adressant à eux, les entretenait des affaires du poète, faisait son apologie, attaquait ses rivaux, se jetait dans les questions politiques du jour, critiquait ou approuvait les mesures prises par les hommes au pouvoir. C'était donc, au figuré comme au propre, une *digression*. Mais, si les réflexions du chœur étaient étrangères au sujet de la comédie, elles se rattachaient à l'idée générale qui avait inspiré la pièce. C'était, en réalité, le vieux fond de la comédie primitive, lorsque les acteurs improvisés apostrophaient les passants et ne leur ménageaient ni les railleries ni les outrages. Il n'est pas étonnant que la parabase ait été interdite par le gouvernement des Trente ; on est surpris des hardiesses qu'Aristophane s'est permises dans la plupart des siennes.

Examen des comédies d'Aristophane. — Au reste chacune des comédies d'Aristophane a, comme la

parabase, ce caractère de satire perpétuelle, satire très hardie, très méchante, qui s'attaque aux événements du jour, aux institutions, au peuple tout entier comme à ses chefs, aux généraux, aux magistrats, aux poètes, aux philosophes, aux particuliers, et qui semble au premier abord ne pas plus respecter les dieux que les hommes.

Satire religieuse. — En effet, si l'on parcourt les œuvres d'Aristophane, on y trouve parodiés dans plus d'une scène ces dieux dont le poète, partisan des anciennes mœurs, devrait, ce semble, être le défenseur. Dans la comédie des *Oiseaux*, on suppose que deux Athéniens, dégoûtés de la vie d'Athènes, émigrent chez les oiseaux, se font donner le droit de cité dans cette république et décident leurs nouveaux concitoyens à bâtir, entre le ciel et la terre, une ville qui prend le nom de *Néphélococcygie*, c'est-à-dire la ville des *Nuées* et des *Coucous*. Quand la ville est construite, les dieux s'inquiètent ; car les oiseaux se déclarent les souverains du monde et interceptent à leur profit les offrandes et les sacrifices de la terre. L'Olympe envoie d'abord aux citoyens de la ville nouvelle Iris, la messagère céleste. Mais elle a beau enfler la voix, menacer les oiseaux du courroux de Dicé (la Justice) et de la foudre vengeresse de Jupiter; Pisthétère, un des Athéniens émigrés, la renvoie en se raillant d'elle et du tonnerre de son souverain qui n'effraie plus que les novices. Alors les dieux aux abois députent aux oiseaux Hercule, Neptune et un dieu Thrace appelé Triballe. Hercule, chef de l'ambassade, arrive menaçant et ne parle d'abord que d'étrangler et d'assommer. Mais l'odeur des viandes que prépare Pisthétère monte au nez du dieu affamé et fait des ravages dans son cœur : la gourmandise et l'appétit sont plus forts que le sentiment de sa dignité de dieu et d'ambassadeur, il se

radoucit, il est sourd aux représentations de Neptune qui le rappelle à son rôle, il souscrit, pour prix d'un bon dîner, à toutes les conditions des oiseaux. Suivant le conseil de Prométhée qui est venu à la dérobée donner avis aux oiseaux de la détresse de l'Olympe, Pisthétère demande et obtient la main de la déesse *Souveraineté*, « fille charmante qui administre la foudre de Jupiter et tout le reste, prudence, équité, sagesse, marine, calomnie, trésor, triobole, » c'est-à-dire que les dieux abdiquent le pouvoir et que Jupiter remet son sceptre aux oiseaux. Dans ces scènes bouffonnes, la naissance d'Hercule, les aventures de Jupiter sont l'objet de plaisanteries fort peu respectueuses.

Dans la comédie des *Grenouilles*, Bacchus, qui s'ennuie depuis la mort d'Euripide et ne goûte pas les tragédies de ses indignes successeurs, descend aux enfers pour y chercher son poète chéri. Mais, comme il est aussi poltron qu'ivrogne, il emprunte à Hercule sa massue et sa peau de lion, ce qui ne l'empêche pas de trembler de tous ses membres lorsque Eaque, qui n'a pas oublié l'enlèvement et le meurtre de Cerbère, menace le faux Hercule des supplices mérités par son crime. Bacchus ne trouve qu'un remède, c'est de passer à son esclave Xanthias les attributs qui lui valent un si mauvais accueil. En effet le souvenir de Cerbère n'est pas le seul que le dieu ait laissé aux enfers ; deux cabaretières viennent avec force injures réclamer au faux Hercule les pains, les fromages, les salaisons que le vorace héros a engloutis sans autre paiement que le vol des nattes de la maison.

Dans le *Plutus*, c'est Mercure qui sert de plastron au poète. Depuis que Plutus a recouvré la vue et qu'il distribue lui-même ses faveurs, les dieux sont délaissés ; on ne leur offre plus ni gâteaux ni victimes. Mercure, exténué, se désespère et supplie Carion, l'esclave de Chrémyle, de le faire entrer au service de son maître.

Un prêtre de Jupiter abandonne les autels aujourd'hui dégarnis pour se consacrer au culte de Plutus.

Comment expliquer ces irrévérences qui abondaient aussi chez les autres poètes comiques? Elles sont, suivant l'expression d'un ingénieux et savant critique[1], dans l'esprit de la religion grecque : les dieux, en effet, y sont de vrais hommes qui conservent dans l'Olympe les goûts, les passions, les plaisirs de l'humanité. La scène de l'*Iliade*, où le boiteux Vulcain se fait l'échanson de l'Olympe, est le commencement de la parodie religieuse. Les vases anciens fournissent mille exemples de licences plus audacieuses; l'artiste dans ses représentations est allé plus d'une fois jusqu'au burlesque. D'ailleurs l'esprit humain est partout et toujours le même; il suffit pour s'en convaincre de lire certains passages des mystères du moyen âge, de contempler tant de scènes grossières sculptées dans la pierre de nos cathédrales.

Mais de même que ces bouffonneries ne prouvent rien contre la foi profonde des siècles qui s'en amusaient, de même chez les Grecs la gaieté hardie des artistes, des poètes et du peuple à l'égard de divinités qu'on jugeait débonnaires, n'exclut pas un fond de croyances solides et même la répression de ceux qui attaquaient l'essence même de la religion. Déjà nous en avons trouvé la preuve dans la condamnation d'Anaxagore et dans les colères que soulevait l'impiété d'Euripide. En étudiant les historiens et les orateurs d'Athènes, nous y verrons le tableau saisissant des fureurs qu'excita dans Athènes la mutilation des Hermès au moment du départ de l'expédition de Sicile[2]. Le procès et la mort de Socrate sont un exemple encore plus frappant de cette intolérance reli-

1. Jules Girard. *La Religion d'Aristophane. Revue des Deux Mondes,* 1er avril 1878.
2. Voir page 277, note.

gieuse des Athéniens. Nous parlerons bientôt des *Nuées* d'Aristophane et de l'influence que ces personnalités violentes ont pu avoir sur la condamnation bien postérieure de Socrate. Nous verrons aussi que, parmi tant d'attaques de notre poète contre Euripide, le reproche d'impiété n'est pas un des moins amers.

Mais Aristophane, qui combat Socrate et Euripide, est un « défenseur de la religion nationale ; il soutient à sa façon le fond de croyances et les formes du culte que sanctionnait l'État. La piété fait partie de son patriotisme conservateur ; il est interprète du sentiment général des Athéniens, très libres parfois avec leurs dieux, mais attachés à la religion de leurs pères, très empressés aux nombreuses solennités qui faisaient de leur vie une fête perpétuelle, et nullement disposés à déserter les magnifiques temples qu'ils élevaient à ce moment même [1]. »

A côté des scènes bouffonnes que nous avons signalées, on trouve des invocations aux divinités nationales, à Minerve, à Cérès, à Neptune, à Bacchus, qui sont de véritables prières. La parabase des *Chevaliers* en fournit de beaux exemples :

Neptune équestre, qui te plais aux hennissements des coursiers et au retentissement de leurs pieds d'airain, toi qui aimes à voir les navires rapides fendre l'onde de leur proue azurée ou une troupe ardente de jeunes gens lancer à l'envi leurs chars dans la carrière, passion qui leur coûte si cher, viens assister à nos chœurs, dieu au trident d'or, roi des dauphins, fils de Saturne, toi qu'on adore à Sunium et à Gereste.... etc.

Et plus loin :

Déesse tutélaire d'Athènes, ô Pallas, qui règnes sur le pays le plus religieux, le plus puissant, le plus fécond en guerriers

1. J. Girard. *La Religion d'Aristophane.*

et en poètes, viens et amène avec toi notre compagne fidèle, la Victoire, cette déesse amie qui combat dans nos rangs.

Dans les *Grenouilles*, Bacchus est bafoué, mais un chœur d'initiés vient chanter ce même dieu sous le nom mystique d'Iacchos. Il célèbre aussi avec élévation et avec grâce Cérès « la mère des fruits, qui préside aux saints mystères. »

Satire politique. — Sur le gouvernement et les hommes politiques du jour, la satire d'Aristophane ne s'arrête pas à la forme, elle va au fond même des choses. Attaché aux institutions de Solon qui avaient tant contribué à la prospérité d'Athènes et à la gloire des guerres médiques, le poète s'effraie des atteintes successives que Clisthène et Périclès ont portées à ces lois sagement démocratiques. Il s'effraie des envahissements progressifs de l'élément purement populaire et de l'empire que prennent sur le peuple par leurs flatteries et leurs complaisances des rhéteurs et des sophistes, successeurs des austères et purs magistrats, héros de la défense nationale. Aristophane, comme Eupolis et Cratinus, représente donc la lutte de l'esprit ancien contre l'esprit nouveau. Sans doute dans le passé tout n'est pas respectable : les sociétés humaines ont toujours le droit d'aspirer au progrès et de marcher vers un avenir meilleur ; mais dans leurs transformations les pertes sont souvent assez grandes pour que beaucoup d'esprits ne sachent pas reconnaître les gains. A Athènes, le progrès, c'est la conception d'une religion plus pure et par suite d'une morale plus élevée ; Socrate et son école personnifient ce grand mouvement qui fait honneur à ce siècle et auquel les arts et les lettres doivent leur éclat incomparable. D'autre part, il y a décadence dans les qualités guerrières, dans le respect des lois et des chefs, dans le

sentiment de la dignité publique et privée, dans la simplicité, le désintéressement, la probité. Aristophane a beau jeu quand il oppose aux démagogues de son temps les soldats et les généraux de Marathon.

Le peuple et ses chefs. — Analyse des Chevaliers. — Le poète ne cesse de mettre en action les abus et les dangers de cette démocratie, que Périclès a contenue par son prestige personnel, mais qui, après lui, n'a plus de frein. Thucydide, dans un beau portrait que nous reproduirons en appréciant son Histoire, a bien expliqué les différences entre ce puissant génie qui gouvernait par son ascendant personnel, et ses indignes successeurs qui livrent au peuple les affaires. Ce contraste qu'indique fortement l'histoire, a été mis en action par la verve du poète comique. A défaut de talent, les successeurs de Périclès ont comme ressource, pour gagner la faveur du peuple, la bassesse et l'infamie. Ils adoptent ses mœurs, au lieu de les réformer par leurs exemples; ils le flattent et surtout il le nourrissent, c'est-à dire qu'ils volent pour lui et pour eux-mêmes.

Ce tableau de la démocratie athénienne au temps de son chef Cléon est tracé avec une hardiesse effrayante dans la comédie des *Chevaliers*. Cléon lui-même en est le principal personnage, comme Socrate sera celui de la comédie des *Nuées*. On s'étonne même que les archontes aient accordé un chœur au poète pour représenter une œuvre où le tout-puissant démagogue, qu'on venait de nommer général et d'envoyer à Sphactérie, est si violemment attaqué. Il paraît cependant que cette œuvre d'opposition n'était pas sans péril non seulement pour le poète, mais pour les acteurs et même pour ceux qui contribuaient indirectement à la représentation. Aucun ouvrier n'osa fabriquer le

masque qui, suivant les habitudes admises dans cette étrange comédie, devait reproduire les traits mêmes de Cléon ; aucun acteur ne voulut se charger du rôle, et ce fut Aristophane qui le joua en se barbouillant de lie. Mais le démagogue n'y perdra rien ; car, comme le poète le fait dire à un personnage de la pièce, le général Démosthène : « on saura bien le reconnaître ; les spectateurs sont fins[1]. »

La comédie tout entière peut se résumer dans la lutte de Cléon, esclave favori du bonhomme Peuple (*Dêmos*), et de deux autres serviteurs disgraciés, Démosthène et Nicias. Ce sont les deux généraux qui naguère assiégeaient dans l'île de Sphactérie un corps de quatre cent vingt Spartiates appartenant aux premières familles lacédémoniennes, et qui s'étaient vus supplantés par Cléon dans le commandement de l'armée. Celui-ci, recueillant le fruit des travaux de Démosthène[2], eut la bonne fortune d'enlever Sphactérie et ce succès inattendu redoubla sa faveur et son orgueil. Pour renverser le héros du jour, dont la pièce attaque partout les vols, les flagorneries, les débauches, Démosthène et Nicias imaginent de lui opposer un charcutier. Cet homme n'a-t-il pas toutes les qualités de l'emploi ? C'est un vaurien, un impudent, il appartient à la lie du peuple. A peine sait-il lire. C'est ce qu'il faut !

Le gouvernement populaire n'est pas du ressort des hommes instruits et de bonnes mœurs, il revient de droit aux ignorants et aux infâmes.

Et ces conseils de Démosthène rendent la satire plus piquante :

1. *Chev.* 233, 234.
2. *Chev.* « J'avais préparé à Pylos un gâteau lacédémonien ; il vint à bout par ses ruses et ses intrigues de me l'escamoter. »

Brouille les affaires de la même façon que tu amalgames tes hachis.... Tu as tout ce qu'il faut pour entraîner la populace, voix terrible, esprit pervers, impudence de halle.

Cette voix puissante a été de tout temps une des qualités les plus nécessaires aux démagogues. Dans la lutte qui s'engage bientôt, devant le chœur, entre Cléon et le charcutier, celui-ci, qui connaît ses avantages, dit à son adversaire : « Je crierai trois fois plus fort que toi. » L'événement lui donne raison ; le sénat, premier juge de la querelle, se prononce en faveur du nouvel homme d'État qui en remontre à Cléon lui-même en fait de bassesses et de mensonges. Le bonhomme Peuple n'est pas moins sensible aux caresses du charcutier, aux mets appétissants qu'il lui apporte, à la révélation des vols et des méfaits de son ancien favori. D'ailleurs, ce vieillard « quinteux et un peu sourd, » comme l'appelle un de ses esclaves, n'est pas la dupe de ceux qui le flattent. Il nous révèle lui-même sa tactique :

J'aime à boire tout le jour et à prendre pour chef un voleur que je nourris ; et, quand il est bien engraissé, je l'immole. J'ai les yeux ouverts sur ceux qui se croient habiles et qui se flattent de me tromper ; j'observe sans cesse leurs vols, sans avoir l'air de m'en apercevoir, et ensuite je leur fais rendre gorge.

Les Juges. — Analyse des Guêpes. — Une des plus fortes passions de ce maître capricieux, c'est la passion des jugements. A Athènes, les fonctions judiciaires ne sont pas réservées à un certain corps de citoyens, préparés par des études spéciales ; c'est l'exercice d'un droit politique, qui appartient à tous sans distinction de rang et de fortune ; il suffit d'avoir atteint l'âge de trente ans. Sur vingt mille citoyens que renfermait

Athènes, chaque année on en tirait au sort six mille qui étaient répartis en douze listes de cinq cents membres ; chacune formait une *dikastérie.* Pour chaque procès le sort désignait une de ces *dikastéries*, qui jugeait sous la présidence d'un archonte. Ce corps de six mille juges fut appelé Héliée [1] et les juges reçurent le nom d'*héliastes.* Dans les causes de grande importance, on réunissait jusqu'à mille et même quinze cents juges. Pour que les pauvres pussent y figurer, on fut amené bientôt à salarier les juges ; au rapport d'Aristote, cette innovation est due à Périclès. Cette solde fut d'abord d'une obole par séance [2], puis elle fut portée à trois oboles. Naturellement beaucoup d'Athéniens préférèrent cette ressource au gain du travail de chaque jour. Qu'on joigne à cette séduction le plaisir d'assister à des discussions animées où les haines privées et politiques se donnaient carrière, d'entendre des discours, de disposer en maîtres de la fortune, de l'honneur et de la vie des citoyens, on ne s'étonnera pas que cette institution fût chère entre toutes à la démocratie athénienne.

Une des plus célèbres comédies d'Aristophane, les *Guêpes*, n'est autre chose que la satire de cette organisation judiciaire. Les deux personnages principaux sont le vieux Philocléon (ami de Cléon) que la passion des jugements a rendu fou, et son fils Bdélycléon (ennemi de Cléon). Le premier est tout dévoué à Cléon, le complaisant du peuple, le pourvoyeur des tribunaux ; le second déteste le démagogue et sa politique. Il fait garder son père par deux esclaves, Xanthias et Sosie, qui ont fort à faire pour déjouer les ruses du vieillard. Sur-

1. L'étymologie de ce mot est contestée. Selon les uns, il s'explique par le lieu même où siègent les juges, exposés au soleil (*hélios*) ; selon d'autres, il s'explique par la foule nombreuse qui s'y rassemble (*alieuô*), ou encore il vient du mot dorien *halia*, synonyme de *ecclesia*, assemblée.

2. Quinze centimes, mais cette somme représenterait aujourd'hui une valeur dix à quinze fois plus grande.

vient le chœur, c'est-à-dire le groupe des juges, travestis en essaim de guêpes et armés d'un aiguillon, emblème de leur humeur et de leurs fonctions. Ils se pressent, parce qu'ils doivent juger le général Lachès accusé de concussions dans l'expédition de Sicile ; et Cléon leur a recommandé d'apporter une provision de colère de trois jours. Ils s'étonnent de l'absence de Philocléon, le plus âpre de tous les juges, le plus inaccessible à la pitié. Ils chantent pour le faire venir. Alors Philocléon paraît à une fenêtre, se plaint de son fils qui le tient sous les verroux, qui veut l'empêcher de faire du mal, qui prétend le contraindre à mener joyeuse vie. Le chœur crie à la conspiration, à la tyrannie ; c'est le mot que la population athénienne a toujours à la bouche. Philocléon ronge le filet qui entoure sa maison, il va descendre, quand l'alarme est donnée par son fils. Les guêpes s'emportent contre Bdélycléon, ce factieux, cet aspirant à la royauté ; elles envoient prévenir Cléon. Bdélycléon fait de la fumée pour chasser les guêpes ; Xanthias joue du bâton ; la scène retentit de bourdonnements et de menaces. Enfin le calme se rétablit ; car les deux adversaires vont discuter dans deux plaidoyers contraires les avantages et les misères du métier. Pour Philocléon le juge est au-dessus d'un roi ; pour Bdélycléon c'est le dernier des esclaves. Ce débat, ce jugement à rendre sont déjà pour les guêpes un avant-goût des plaisirs de la journée. Philocléon commence : il montre les premiers, les plus riches citoyens d'Athènes qui se présentent à la porte du juge et se courbent devant lui ; les uns s'efforcent de l'émouvoir en lui amenant leurs enfants, filles et garçons qui « bêlent tous ensemble, » les autres cherchent à l'égayer par des anecdotes et des bons mots. Le juge casse les testaments et cela sans avoir de comptes à rendre. Les orateurs le caressent ; Cléon, dont la voix tonnante fait trembler Athènes, veille près de lui et chasse les mouches

de son visage. Théoros (autre démagogue) nettoie ses chaussures. Il est l'égal du maître des dieux : si l'assemblée fait du bruit, « Jupiter, s'écrient les passants, comme le tribunal tonne ! » De retour chez lui avec ses trois oboles, sa femme et ses enfants le choient à l'envi.

Ce beau plaidoyer remplit le chœur d'émotion ; il faut que Bdélycléon déploie toutes les ressources de son art, sinon il sentira les effets de la colère des guêpes. La tâche est difficile ; il le reconnaît. Mais il confond son père et les partisans de Cléon par un calcul irrésistible : les revenus d'Athènes sont de deux mille talents ; il y a six mille juges et à eux tous ils ne reçoivent que cent cinquante talents. Où va tout le reste ? dans les mains de ceux qui crient : « Je ne trahirai jamais le peuple d'Athènes, je combattrai toujours pour le plus grand nombre ! » C'est à ces démagogues que les alliés apportent les vins, les salaisons, le miel, les fromages, les manteaux précieux, les coupes, les couronnes. Le peuple qui par ses combats leur a valu tous ces biens se contente de ses trois oboles. Encore faut-il que le juge arrive au tribunal à l'heure prescrite par un jeune efféminé ; sinon point de triobole, tandis que le démagogue reçoit toujours sa drachme [1], même s'il arrive tard. Mais ces misérables veulent que le peuple soit pauvre ! il faut qu'il sente la main qui le nourrit et qu'il s'élance docilement sur l'ennemi qu'on lui désigne ! Ces arguments ont fortement ému les auditeurs, et Bdélycléon achève son triomphe par l'invincible raisonnement qui suit : Athènes a mille villes qui lui paient tribut ; qu'il soit enjoint à chacune d'entretenir vingt citoyens ; les vingt mille citoyens d'Athènes vivront dans une

1. C'est-à-dire le double de la somme allouée au peuple ; la drachme valait six oboles.

abondance digne des vainqueurs de Marathon. Loin de là, par l'hypocrite tyrannie de leurs chefs, ils sont réduits à mendier leur salaire.

Le chœur se rend à des arguments si forts ; il jette le bâton, insigne des fonctions de juge et il conseille à Philocléon d'accepter la vie délicieuse dont son fils lui fait une séduisante peinture. Mais renoncer aux jugements, ne plus entendre le cri du héraut : « Qui n'a pas encore déposé son vote ? » ne plus s'approcher des urnes pour y porter son suffrage ! Ce sacrifice plonge Philocléon dans une morne douleur. Un heureux incident vient tout sauver. Labès, le chien de la maison, a dérobé et englouti un fromage de Sicile : vite, qu'on le cite en justice devant Philocléon ! Un autre chien du bourg de Cydathène sera l'accusateur. Or, cet autre chien, c'est Cléon, et le voleur de fromage est le général Lachès, accusé, nous l'avons vu, de concussions en Sicile. Le procès commence : l'accusateur se plaint de la gourmandise insatiable de Labès. Bdélycléon répond : « C'est un brave chien, il chasse les loups, il garde ta maison, il se bat pour ta défense. » Cet argument est grave ; dans tous les temps il a sauvé les généraux accusés d'avoir opprimé ou pillé les vaincus, tels que Sulpicius Galba chez les Romains, Hastings chez les Anglais. Bdélycléon en achève l'effet par la comparution pathétique de la famille désolée de Labès. Philocléon est ému et s'en prend aux lentilles brûlantes qu'il vient d'avaler ; puis, trompé par son fils, il dépose son caillou dans l'urne d'acquittement. Désespéré d'abord de cette indulgence si contraire à ses principes, il se croit perdu d'honneur ; mais Bdélycléon l'initie à une vie de festins et de plaisirs qui change les mœurs du bonhomme ; désormais il déteste les procès et la chicane, il ne veut plus entendre parler de Cléon. Cette conversion peu vraisemblable est un des caractères habituels de la comédie d'Aristo-

phane; après avoir peint le peuple d'Athènes tel qu'il est, il complète le tableau en le peignant tel qu'il devrait être.

Comparaison des Guêpes et des Plaideurs de Racine. — D'après cette rapide analyse, il est facile de juger combien la spirituelle imitation de Racine diffère de la comédie d'Aristophane.

La pièce des *Guêpes* est une satire politique; en attaquant les juges, c'est la démocratie qu'attaque le poète. Au contraire les fines railleries de Racine ne s'adressent qu'à une classe de la société, au barreau, aux juges, aux avocats, sans oublier les plaideurs.

Les *Guêpes* sont une comédie fantastique; on n'y trouve ni intrigue, ni dénouement, ni caractères. Ce sont, comme dans tout le théâtre d'Aristophane, des idées satiriques habillées, en quelque sorte, pour la scène, des métaphores en action; les juges sont représentés sous le costume de guêpes au menaçant aiguillon. Dans la même pièce Xanthias a vu en songe une assemblée de moutons avec des manteaux et des bâtons (ce sont encore les juges); une baleine vorace les haranguait (c'était Cléon) et pesait dans ses balances de la graisse de bœuf. Ici on joue sur le mot *dêmos*, qui suivant l'accent, signifie *graisse* ou *peuple*. Le théâtre d'Aristophane est plein de ces calembourgs.

La physionomie de la pièce diffère donc complètement de celle des *Plaideurs*, comédie régulière, avec une intrigue, l'amour de Léandre pour Isabelle, avec des caractères nettement tracés, Chicaneau, la comtesse, Dandin.

Philocléon n'est que le juge en général; chez Dandin, le père de famille se combine avec le juge. Qu'on relise la scène IV de l'acte I, on y reconnaîtra les traits particuliers qui le distinguent d'un autre juge :

son fils fait le gentilhomme, il méprise la robe ; Dandin triomphe par la comparaison

Des étrennes d'un juge à celle d'un marquis.

Dans la comédie des *Guèpes*, le jugement du chien Labès est amené naturellement par les allures de la comédie ; il n'est pas plus invraisemblable que le déguisement même des guêpes et tant d'autres bouffonneries. D'ailleurs, nous l'avons vu, ce chien c'est le général Lachès, et la défense de l'avocat « : c'est un bon chien qui a bien couru après les ennemis » est un trait significatif. Le caractère de la comédie de Racine prépare beaucoup moins cette folie ; c'est une scène de farce introduite dans une œuvre régulière et sérieuse, bien que comique.

La comédie d'Aristophane a plus de verve et d'entrain ; en même temps c'est une satire plus âpre et plus mordante. Rien n'est plus grave que l'état social qu'elle dévoile, une populace ignorante, accessible à toutes les passions, appelée à prononcer sur la fortune et sur la vie des citoyens, libre même de casser les testaments, et cela sans qu'elle ait de comptes à rendre, sans qu'on puisse appeler de ses jugements. La gaieté fantastique de la forme semble un calcul pour faire accepter la triste et sombre réalité du fond. Rien de semblable dans les *Plaideurs* de Racine : il joue avec une malice peu offensante les travers des avocats, des plaideurs et des juges. Quelques traits seulement sont plus graves, c'est le mot du portier :

On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau,
Point d'argent, point de suisse, et ma porte était close.
Il est vrai qu'à monsieur j'en rendais quelque chose, etc.

C'est encore le passage piquant du second acte :

CHICANEAU.

Monsieur, j'ai commandé...

DANDIN.

Taisez-vous, vous dit-on.

CHICANEAU.

Que l'on portât chez vous...

DANDIN.

Qu'on le mène en prison.

CHICANEAU.

Certain quartaut de vin...

DANDIN.

Hé! je n'en ai que faire.

CHICANEAU.

C'est de très bon muscat...

DANDIN.

Redites votre affaire.

Nous touchons ici à la vénalité ; mais le poète n'insiste pas, et cette flèche lancée d'une main légère ne fera pas de blessures profondes.

Les Acharniens, la Paix. — Le peuple d'Athènes et ses hommes d'État sont encore mis en scène dans d'autres comédies, les *Acharniens*, la *Paix*, *Lysistrate*, que les limites de cet ouvrage ne nous permettent pas d'analyser. Avec la passion des jugements, cette démocratie a la passion de la guerre, et ses chefs l'entretiennent avec soin, car elle leur permet d'être les maîtres et surtout de s'enrichir aux dépens du trésor d'Athènes, aux dépens des alliés et des vaincus. Aristophane ramène sans cesse ses concitoyens au tableau du calme et des prospérités de la paix. Dans les *Acharniens*, un brave homme, appelé Dicéopolis, voyant l'obstination du peuple à continuer la guerre, fait une paix particulière avec les Spartiates et, tandis que l'invasion condamne ses concitoyens aux priva-

tions et à la misère, il vit joyeusement au milieu de l'abondance et des festins. Dans la *Paix*, un vigneron, nommé Trygée, monte au ciel sur un escarbot, pour implorer la clémence de Jupiter. Mercure lui montre la Guerre qui se dispose à broyer encore les villes dans un immense mortier. Elle a deux pilons, l'un est Cléon l'Athénien, l'autre Brasidas le Spartiate ; elle envoie son esclave le *Tapage* chercher successivement l'un et l'autre. Mais les Athéniens viennent de perdre leur pilon : Cléon a été tué près d'Amphipolis. Le messager envoyé à Sparte en rapporte une nouvelle semblable : Brasidas a péri dans le même combat que Cléon. C'est le moment de tirer la *Paix* de la caverne où elle est tenue prisonnière. Trygée, suivant les indications de Mercure, travaille avec ardeur à la délivrer ; il convoque une armée de laboureurs, de vignerons, d'hommes de la campagne, qui souffrent plus que les autres des maux de la guerre. Ils arrivent, armés de câbles et de leviers ; malgré la mauvaise volonté de quelques faux frères qui trouvent leur profit dans les calamités publiques et qui tirent en sens contraire, la Paix sort enfin de sa caverne, et avec elle reparaissent l'abondance et les fêtes. C'est aussi pour obtenir la paix que dans la comédie de *Lysistrate* les femmes forment une ligue générale contre leurs maris.

Satire philosophique et sociale. — Dans les autres comédies d'Aristophane, les allusions aux hommes et aux événements du jour ne font pas défaut ; cependant quatre d'entre elles sont, dans leur ensemble, philosophiques et sociales plutôt que politiques ; deux autres se rapprochent de la critique littéraire.

On peut ranger dans la première classe les *Oiseaux* dont nous avons déjà parlé, et l'*Assemblée des femmes*, où les Athéniennes, révoltées et maîtresses du gouver-

nement, entreprennent d'établir le régime communiste. Aristophane attaque ici les utopies que déjà Protagoras et d'autres sophistes avaient mises à la mode, et que Platon allait développer à son tour dans sa *République*.

Analyse des Nuées. — Ce sont aussi les sophistes et les théories d'éducation qu'ils introduisent que le poète prétend combattre dans la pièce des *Nuées*. On sait que Socrate, l'adversaire acharné des sophistes, est le personnage principal de la comédie.

Les *Nuées*, qui forment le chœur, sont les divinités vaporeuses que reconnaît le philosophe et qu'il fait adorer à la génération nouvelle à la place des dieux de l'Olympe. Elles donnent à leurs fidèles « la subtilité de l'esprit, la volubilité de la langue, les mille ressources du charlatanisme. » La jeunesse afflue à cette école fameuse où tout est changé, religion et morale. C'est là que va frapper aussi un vieillard, Strepsiade, poursuivi par ses créanciers ; il compte puiser dans les leçons du philosophe des raisons victorieuses pour ne pas payer ses dettes. Mais le malheureux a l'esprit trop lourd pour pénétrer les finesses des doctrines nouvelles. Son fils, Philippide, vaincu par ses prières, consent à prendre sa place. Socrate remet le néophyte entre les mains de deux personnages opposés, le Juste et l'Injuste, qui représentent l'ancienne et la nouvelle éducation. L'Injuste l'emporte ; Philippide revient chez son père armé de tout l'arsenal de la philosophie moderne. A l'aide de ses arguments, Strepsiade renvoie ses créanciers bafoués, confondus, et non payés. Mais bientôt il apprend à connaître sous toutes ses faces la doctrine nouvelle : Philippide bat son père qui s'obstine à placer Eschyle au-dessus d'Euripide, il rit de Jupiter, vain fantôme propre à peine à effrayer les enfants, et il ne reconnaît qu'un arbitre du monde, *le Tourbillon*. Alors Strepsiade indigné court à la maison

de Socrate et livre aux flammes cette école de charlatanisme et d'impiété.

Telle est la comédie des *Nuées*, longue invective contre un sage que ses disciples, Xénophon et Platon, et après eux l'antiquité tout entière nous ont appris à vénérer comme le plus juste des hommes, et dont la mort, noble confirmation de sa vie, rehausse et consacre la pureté et la grandeur.

Comment expliquer les attaques du poète? N'oublions pas qu'il est le représentant et le défenseur des institutions anciennes, des vieilles croyances nationales. Or, on ne peut le nier, les prédications de Socrate, telles que nous les connaissons par ses disciples, étaient la ruine de la religion de l'État. Socrate démontre un Dieu unique, infini, souverainement juste et bon; il renouvelle avec plus de force les doctrines spiritualistes qui ont fait condamner Anaxagore comme athée: il est donc coupable au même titre; la loi athénienne donne raison aux attaques d'Aristophane, comme elle justifie les accusations bien postérieures d'Anytus et de Mélitus. Ce fut un malheur pour Anaxagore et pour Socrate; comme on l'a dit avec élévation, c'en fut un plus grand pour un ordre de choses où des hommes tels qu'Anaxagore et Socrate devaient être frappés de mort.

D'autres considérations expliquent encore l'erreur et la passion d'Aristophane. Il haïssait, non sans raison, ces rhéteurs venus de la Sicile qui faisaient trafic de sagesse, de science et de beau langage, et dont les leçons enivraient et corrompaient la jeunesse. Or Socrate, à quelques égards, ressemblait à ces sophistes; son langage, ses raisonnements, tels que nous les ont transmis Xénophon et Platon, sont quelquefois bien subtils. Quelle dépense de paroles, que de déductions, que de détours pour arriver à une conclusion quelquefois contestable! Il y a naturellement dans l'es-

prit grec un penchant à la loquacité et au sophisme; peut-on dire que Socrate lui-même y ait toujours échappé?

En outre ce personnage original, avec sa laideur commune, son extérieur négligé, ses habitudes vulgaires, hôte journalier des boutiques de barbiers, de forgerons, de cordonniers, de changeurs, prédicateur de carrefour, toujours prêt à discuter avec les plus humbles, et à emprunter, pour les combattre, la familiarité de leur langage et les images de leurs métiers, convenait merveilleusement à la comédie. Nous avons vu déjà que les personnalités audacieuses de la comédie ancienne s'étendaient au visage comme au nom et à la vie de ses victimes; le masque était un portrait, et l'on raconte que, pendant la représentation des *Nuées*, Socrate se leva, pour que les spectateurs étrangers pussent comparer la copie à l'original et apprécier la ressemblance.

Enfin les élèves du philosophe se composaient en grande partie de cette jeunesse brillante et dissolue, infatuée d'elle-même, dédaigneuse du vieux temps, très hardie dans son mépris de la religion nationale. C'est elle qui après une orgie, s'avisa, en manière de plaisanterie bouffonne, de mutiler les Hermès d'Athènes et qui souleva ainsi dans le peuple la plus violente indignation[1]. Alcibiade, suspect entre tous d'avoir trempé dans cette folie, est un des plus chers disciples de Socrate. Il en est d'autres qui feront un jour partie de l'oligarchie des Trente tyrans, Critias, Théramène. Le poète de la nouvelle école, qui tant de

1. Thucydide, VI, 28. Les *Hermès* étaient une espèce particulière de statues, dans lesquelles on ne sculptait que la tête et quelquefois le buste; le reste formait un poteau nu à quatre pans. On en voyait un grand nombre soit dans les vestibules des maisons particulières, soit dans les carrefours et en avant des temples.

fois dans son théâtre attaque les dieux et dont les héros ont quelquefois à la bouche des maximes suspectes au bon sens populaire, Euripide, avait aussi fréquenté Socrate ; l'aversion qu'Aristophane a pour l'élève rejaillit jusque sur le maître.

Faut-il accepter cependant l'anecdote d'Élien, selon lequel Anytus et Mélitus auraient payé Aristophane pour mettre sur la scène le philosophe et pour préparer leur accusation ? On a objecté avec raison que vingt-trois années se sont écoulées entre la représentation des *Nuées* et le procès de Socrate. D'ailleurs, la pièce, malgré son grand mérite, n'eut pas de succès. Deux rivaux du poète, Cratinus et Anipsias obtinrent le prix. Aristophane la retoucha, mais, au rapport d'un scholiaste, elle fut encore plus mal accueillie que la première fois. En outre, dans l'*Eutyphron* de Platon, dialogue écrit longtemps après les *Nuées*, nous trouvons Mélitus cité comme un tout jeune homme ; l'imputation d'Élien est donc fort invraisemblable. Comment la concilier, d'ailleurs, avec la scène du *Banquet*, où Aristophane figure à côté de Socrate, où le poète et le philosophe discutent sur le ton le plus cordial ? Assurément Platon n'aurait pas donné cette place à Aristophane, s'il l'avait jugé coupable de la mort de son maître[1].

Avouons cependant que la comédie des *Nuées* a pu avoir une influence lointaine sur les dispositions du tribunal ; l'accusation a réveillé sans doute chez plus d'un de ces juges de vieilles impressions. Si le poète est innocent d'une odieuse vénalité, il est impossible

1. Dans le *Banquet*, Alcibiade cite un passage de la comédie des *Nuées* (v. 361, 362) et en le citant il s'adresse à Aristophane : « Il m'a semblé, ô Aristophane, selon tes paroles, que là bas (à Potidée), comme ici, il (Socrate) s'avançait, la tête haute, les yeux dédaigneusement détournés. »

(*Banquet*, ch. 36.)

de le décharger complètement de toute part dans le dénouement de ce triste drame.

Analyse de Plutus. — La comédie intitulée *Plutus* a un caractère tout différent de celui des *Nuées*. Donnée en 409, cette pièce fut modifiée et reproduite en 390, sous le nom du fils d'Aristophane, Ararus. A cette époque, les personnalités de la comédie ancienne avaient été interdites par le gouvernement des Trente. Tout citoyen attaqué avait le droit de porter plainte devant les tribunaux. Tout avait été supprimé, le masque ressemblant, la parabase, le chœur et la musique.

Dans le *Plutus* que nous possédons, la parabase n'existe pas ; mais le chœur occupe encore une petite place, et, si aucun citoyen n'est mis en scène et bafoué, comme les Cléon, les Euripide, les Socrate, on trouve encore un certain nombre d'allusions et de personnalités. D'où il résulte que nous n'avons ni la première ni la seconde édition du *Plutus*, et que la comédie, telle qu'elle nous est parvenue, est un composé des deux pièces primitives. Elle semble un modèle assez exact de cette seconde manière qu'on a nommée la comédie moyenne et qui n'est guère que la transition entre la comédie ancienne ou politique, et la comédie nouvelle ou comédie de mœurs.

Si la politique a presque disparu du *Plutus*, le rôle de la fantaisie et de la personnification comique, habituelle au poète, y est resté considérable. Chrémyle, homme de bien, mais pauvre, est allé consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de s'enrichir. L'oracle lui prescrit d'emmener avec lui la première personne qu'il rencontrera. Chrémyle rencontre un aveugle : c'est *Plutus* (*Ploutos*) le dieu de la richesse. Dès que le dieu s'est fait connaître, on s'empresse autour de lui : on travaille à lui rendre la vue ; car s'il est

aveugle faut-il s'étonner qu'il enrichisse tant d'intrigants? on le conduit dans un temple d'Esculape; il est guéri, et désormais il réservera ses faveurs aux honnêtes gens.

Tel est le cadre imaginé par Aristophane pour fronder l'égoïsme et la cupidité des Athéniens et pour traiter la grave question de l'inégale distribution des richesses. Nous n'avions donc pas tort de placer le *Plutus* parmi les comédies philosophiques et sociales. Une des scènes les plus piquantes est celle où la Pauvreté (*Pénia*), personnifiée comme la Richesse, prétend chasser Plutus de chez Chrémyle et, dans un plaidoyer spirituel, démontre qu'elle est la mère de tous les biens. Sans elle, en effet, plus de forgerons, de tailleurs, de cordonniers, de constructeurs de navires, plus de laboureurs pour ensemencer la terre et faire la récolte:

C'est la pauvreté qui, telle qu'une maîtresse vigilante, force l'artisan à travailler pour gagner sa vie; c'est la pauvreté qui maintient la santé du corps et de l'esprit. Plutus rend les hommes épais, ventrus, goutteux; avec la pauvreté, ils sont sveltes, agiles, redoutables à leurs ennemis. Tant que les orateurs des républiques sont pauvres, ils observent la justice; une fois enrichis des dépouilles publiques, ils deviennent traîtres et injustes!

Plus d'un sophisme se mêle à l'argumentation de la Pauvreté, mais ce qui domine, c'est le bon sens du poète qui a compris que le travail est la condition de notre nature et que l'or par lui-même ne constitue pas la richesse.

La dernière partie de la pièce est une suite de tableaux piquants, où sont retracés les effets de la guérison de Plutus. Un honnête homme enrichi vient remercier le dieu; un sycophante ruiné accuse Plutus de conspirer contre la république. Mercure, nous

l'avons vu, se met au service de Chrémyle ; enfin un prêtre de Jupiter, qui meurt de faim, se consacre au culte de Plutus, arbitre du monde, maître de la terre et du ciel.

Satire littéraire. Analyse des Thesmophoriazouses. — Nous serons forcé de passer rapidement sur les comédies littéraires d'Aristophane, c'est-à-dire sur les *Thesmophoriazouses* ou les *Femmes célébrant les fêtes de Cérès*, et sur les *Grenouilles*.

La première (411) est une suite d'attaques personnelles contre le poète Euripide, déjà bafoué dans les *Acharniens*. Les Athéniennes ont profité des fêtes de Cérès pour se réunir en assemblée ; elles vont délibérer sur les moyens de perdre Euripide qui les a diffamées dans ses tragédies. Le poète inquiet persuade à son beau-père Mnésiloche de se déguiser en femme et d'aller prendre sa défense. Celui-ci énumère complaisamment les vices des Athéniennes et soutient qu'Euripide dans ses accusations est resté loin de la vérité ; l'assemblée s'indigne, le sexe de l'orateur est reconnu, on le saisit, on l'attache au pilori. Euripide arrive à son secours et, pour le délivrer, il prend tour à tour les traits de plusieurs personnages de son théâtre, Ménélas, Persée, l'Écho. C'est l'occasion d'une suite de parodies des pièces du poète. A la fin il conclut la paix avec les femmes, corrompt l'esclave scythe qui garde son beau-père et délivre Mnésiloche.

Analyse des Grenouilles. — Comme on l'a vu plus haut, la première partie de la comédie des *Grenouilles*, a surtout le caractère d'une satire religieuse. Mais lorsque Bacchus, après les mésaventures que nous avons racontées, est arrivé enfin au terme de son périlleux voyage, il trouve son poète chéri en grande lutte avec Eschyle. Celui-ci occupait aux enfers le

trône de la poésie, et le modeste Sophocle n'a eu garde de le lui disputer. Mais le présomptueux Euripide, à peine entré dans le séjour des ombres, revendique la royauté, cabale contre le vieux poète et se fait un parti de tous les malfaiteurs, les assassins, les parricides des enfers. Un débat va s'engager entre Eschyle et Euripide ; Bacchus, le dieu de la tragédie, arrive à temps pour en être juge, et le chœur, composé d'initiés, assiste à ce duel judiciaire non sans se mêler de temps en temps à la lutte par des réflexions piquantes. Eschyle commence en invoquant Cérès, la grande déesse d'Éleusis, sa patrie. Euripide, comme Socrate dans les *Nuées*, a d'autres dieux auxquels il demande la victoire, c'est l'éther dont il se nourrit, la volubilité de la langue, les artifices de l'esprit. Puis il reproche à son devancier les longues tirades de ses chœurs et le silence de ses personnages, les grands mots ronflants dont il épouvante les spectateurs. Il a reçu des mains d'Eschyle la tragédie toute chargée d'enflure, il l'a allégée, assouplie, il en a fait l'image de la vie commune, l'école de la finesse et de la pénétration. Eschyle ne peut supporter ce langage. Le poète digne d'admiration, c'est celui qui rend les hommes meilleurs, qui par ses mâles leçons développe en eux l'amour de la justice et de la patrie. Les *Sept devant Thèbes*, les *Perses*, inspiraient aux Athéniens le désir de s'égaler à leurs pères, de vaincre leurs ennemis. Peindre l'héroïsme et la vertu, tel est le devoir de la tragédie :

Le poète est à l'âge mûr ce que le précepteur est à l'enfant. Il doit jeter un voile sur le vice, et se garder de le produire sur la scène. Or voilà ce qu'a fait Euripide : il s'est plu à étaler le tableau des passions malsaines, de la bassesse et du crime ; il a perverti les jeunes gens d'Athènes ; il en a fait des intrigants, des bavards, d'effrontés charlatans.

On critique les grands mots d'Eschyle, mais il faut bien que l'expression réponde à la hauteur des pensées. Le langage familier et bas d'Euripide, l'afféterie de son style, sa poésie efféminée conviennent aux sujets et aux personnages qu'il aime, à ces boiteux, à ces mendiants dont il étale les haillons sur le théâtre.

Une scène plaisante de la comédie des *Acharniens* avait déjà raillé ces procédés grossiers de pathétique, les infirmités, les plaies, les haillons. Dicéopolis, avant de partir pour son voyage aérien, va emprunter à Euripide quelques-unes de ses guenilles. Ce sera le moyen de toucher Jupiter. Il demande une vieille lanterne, un petit gobelet au fond ébréché, un bâton de mendiant, une marmite. « Tu vas m'enlever toute une tragédie ! » s'écrie Euripide.

Nous avons déjà cité le cri du vieux poète : « J'avais tout ennobli, tu as tout dégradé ! » Nous retrouvons dans ses critiques, avec l'exagération de la satire, quelques-uns des traits du génie d'Euripide, ce qui le rapproche du poète comique, ce qui fait la nouveauté et l'intérêt de sa tragédie, mais ce qui marque aussi, comme nous l'avons montré en étudiant son théâtre, un commencement de décadence. Pour être juste, il aurait fallu rendre hommage aux qualités éminentes du poète et surtout à ce pathétique puissant qu'admirait Aristote. Mais Aristophane est un ennemi ; il attaque dans Euripide l'élève des sophistes, le contempteur et l'adversaire déclaré de la religion nationale, l'allié du démagogue Cléon dans la lutte contre l'esprit ancien. On ne peut exiger de lui une justice impartiale.

Comme on devait s'y attendre, le combat se termine par la victoire d'Eschyle. Bacchus lui donne le prix et l'emmène avec lui « pour corriger les fous et sauver la patrie par ses leçons. » Eschyle en partant, recommande à Pluton de donner sa place à Sophocle,

et d'empêcher que l'intrigant, le fourbé, l'impudent Euripide la prenne jamais.

Conclusions. Appréciation de ce théâtre. 1. Comme œuvre morale. — Cette revue du théâtre d'Aristophane nous a permis d'apprécier le caractère moral de sa comédie. Elle s'attaque à tout, aux institutions, aux événements politiques, aux hommes d'État, aux particuliers. C'est un côté de l'histoire d'Athènes, et Platon n'avait pas tort quand, pour donner à Denys le Jeune une idée de la démocratie athénienne, il lui envoyait les comédies d'Aristophane. Ce n'est pas qu'il faille accepter tous les tableaux du poète comme une image exacte de la réalité ; l'exagération est le propre de la satire, et cette comédie née des orgies et des mascarades des Dionysiaques a toujours grossi ses portraits jusqu'à la caricature et à la charge. Le parti d'Aristophane, battu sur la place publique, prend sa revanche au théâtre, et le peuple lui pardonne ces attaques contre lui-même, grâce à la verve du poète, à son amour pour la gloire d'Athènes, à leur haine commune des innovations religieuses. D'ailleurs, nous l'avons dit déjà, le bonhomme Démos n'est pas fâché de voir passer sous les griffes du poète comique quelques-uns de ses favoris ; c'est un autre genre d'ostracisme.

2. Comme œuvre d'art. — Comme œuvre d'art la comédie d'Aristophane n'est pas moins originale. Nous avons vu qu'il n'y faut chercher ni action régulière, ni caractères suivis. Elle est à la fois très réelle et très idéale. En effet, quoi de plus réel qu'une comédie qui prend pour sujet les hommes et les événements du temps, les juges, l'assemblée du peuple, le gouvernement, la guerre, la paix ? Quoi de plus fantastique en même temps, puisque l'allégorie y joue un si grand

rôle, puisque le peuple y est personnifié tantôt sous les traits d'un vieillard fantasque, tantôt sous les traits de guêpes à l'aiguillon menaçant, puisque les nuées, les grenouilles y figurent comme des personnages? Telle est encore la ville aérienne des oiseaux, tel le voyage de Trygée monté sur un escarbot, et la plaisante supposition de cette paix particulière conclue avec les Spartiates par un vieillard du dême d'Acharnes.

Voltaire a dit d'Aristophane : « Ce poète comique, qui n'est ni comique ni poète, n'aurait pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire Saint-Laurent[1]. » Nous avons trouvé cependant dans ses œuvres beaucoup de traits du comique le plus franc et le plus communicatif. Quant au nom de poète, Aristophane le mérite à un tout autre titre que notre Molière, par exemple, et que Regnard. Ceux-ci n'ont pas les qualités lyriques, et la comédie, telle qu'ils l'ont conçue, ne les comportait pas. Mais le poète grec s'élève dans ses chœurs à la hauteur de Pindare, de Simonide, d'Eschyle et de Sophocle. Le burlesque même y est poétique; mais le plus souvent c'est une poésie sérieuse, tantôt pleine de grandeur, tantôt pleine d'une grâce exquise. Rien de plus élevé que ce morceau de la parabase des *Chevaliers*[2] :

Nous voulons célébrer nos pères. C'étaient des hommes dignes de cette terre et des honneurs du péplum[3], eux qui dans les combats de terre, dans les expéditions maritimes, partout et toujours vainqueurs, ont ennobli cette ville. Jamais au-

1. *Dictionnaire philosophique. Athéisme*. Sect. III.
2. V. 585 et suivants.
3. Le péplum de Minerve était une grande pièce d'étoffe richement brodée que l'on portait en pompe aux fêtes des Panathénées, tendue dans toute sa largeur entre deux perches qui servaient à la soutenir. On y retraçait les actions ou les noms des citoyens qui avaient rendu de grands services à la patrie.

cun d'eux à la vue des ennemis n'a calculé leur nombre, leur cœur aussitôt leur inspirait la bataille. S'ils tombaient sur l'épaule dans un combat, ils essuyaient leur poussière, puis niaient leur chute et luttaient de nouveau... O Pallas, gardienne de notre ville, protectrice du pays le plus sacré par ses guerriers et par ses poètes, supérieur à tous par la puissance, viens ici et prends avec toi notre compagne dans les expéditions et les batailles, la Victoire qui aime les chants du chœur et qui combat dans nos rangs contre les ennemis. Maintenant donc montre-toi à nous; car il faut qu'aujourd'hui plus que jamais tout ton art donne la victoire aux combattants.

Le chœur des *Oiseaux*[1] a des tableaux d'une grâce exquise :

O vous, humains, enfants des ténèbres, semblables à la génération des feuilles, créatures débiles, pétries de boue, fugitives comme des ombres, êtres éphémères et sans ailes, misérables mortels, semblables à des songes, écoutez les oiseaux, êtres immortels, aériens, sans vieillesse, occupés d'impérissables pensées, afin qu'apprenant de nous la vérité sur les choses célestes, la nature des oiseaux, la naissance des dieux et des fleuves et de l'Érèbe et du Chaos, et pénétrés de ces enseignements, vous chassiez désormais Prodicus[2]... C'est à nous, oiseaux, que les mortels doivent leurs plus précieux biens. D'abord nous leur annonçons la saison du printemps, de l'hiver, de l'automne : ils savent qu'il faut semer quand la grue croassante émigre vers la Libye; elle invite alors le navigateur à suspendre à son toit le gouvernail et à dormir... Puis le milan paraît et annonce une autre saison, quand il convient de tondre la toison printanière des brebis; puis l'hirondelle vous prévient qu'il est temps de vendre l'épais manteau et d'acheter quelque étoffe légère. Nous sommes pour vous Ammon, Delphes, Dodone, Apollon; car vous commencez toujours par consulter les oiseaux; ensuite, vous vous appliquez à vos

1. *Parabase*, v. 685 et suiv.
2. Un des plus célèbres sophistes du temps. Les philosophes d'alors recherchaient la nature des choses. Dans les *Nuées*, Socrate paraît dans un panier entre ciel et terre et s'occupe des phénomènes célestes.

affaires, au commerce, au soin de votre subsistance, au mariage. Puis vous appelez du nom de l'oiseau tout ce qui vous dévoile l'avenir : un bruit est pour vous un augure ; un éternuement vous l'appelez augure ; une rencontre, c'est un augure ; une voix, c'est un augure ; un esclave, un âne, c'est un augure. N'est-il pas très évident que nous sommes pour vous Apollon, le dieu des oracles ?

On trouvera dans notre *Recueil d'extraits des auteurs grecs* une autre belle parabase, celle des *Guèpes*, mélange merveilleux de grandeur et de verve bouffonne.

De tels morceaux, malgré l'impuissance de la traduction, font comprendre le jugement de Quintilien : « Aristophane a non seulement le *sel*, mais la *grâce* attique. » Ils expliquent l'admiration d'hommes tels que Platon et saint Jean Chrysostome, dont le génie semble tout opposé à celui d'Aristophane. Les qualités exquises du poète les ont rendus indulgents pour les basses et dégoûtantes bouffonneries, pour le cynisme effronté qui déparent ses pièces. On peut dire en effet de lui ce que la Bruyère a dit de Rabelais : « Là où il est mauvais, il va bien au delà du pire, c'est le charme de la canaille. » Mais les romans de Rabelais se lisent ; les comédies d'Aristophane étaient jouées en public. Sans doute les femmes n'assistaient pas à ces représentations ; mais, pour que les hommes mêmes aient pu les supporter, quelle dépravation de mœurs, quelle absence de toute pudeur il faut supposer chez ce peuple si bien doué ! L'honnête Plutarque ne contient pas son indignation, et elle l'a empêché de voir les beautés supérieures de ces œuvres étranges. Aristophane doit à lui-même tout ce qu'il a d'exquis et de grand ; il doit aux traditions de la comédie grecque et au goût de la populace athénienne ce qu'il a de répugnant et d'ignoble.

CHAPITRE VII

HISTORIENS. — HÉRODOTE.

A côté de la poésie dramatique dont nous avons vu le brillant essor, se développent par un progrès parallèle l'histoire, la philosophie et l'éloquence.

Les logographes précurseurs des historiens. — Les écrivains désignés sous le nom de logographes, dans leurs recherches sur la géographie, sur la généalogie des familles, sur les origines légendaires et les traditions locales des peuples, avaient ouvert les voies à l'histoire. Déjà même Hécatée, Charon, Hellanicus, avaient atteint dans leurs travaux quelques-unes des qualités du véritable historien, l'exactitude, l'esprit de choix, et avaient amassé pour leurs successeurs d'utiles matériaux. Mais le premier qui ait su réunir ces éléments divers et qui, menant de front la géographie, la chronologie et le tableau des événements, ait créé l'histoire comme une vraie composition littéraire, est Hérodote.

Vie d'Hérodote. — Hérodote, né en 484, dans la cité dorienne d'Halicarnasse, en Carie, n'en appartient pas moins par le caractère de son livre et par le dialecte qu'il a choisi, l'ionien, à Athènes et à l'esprit athénien. Halicarnasse, capitale d'un petit État qui relevait du roi de Perse, avait alors pour souveraine la fameuse Artémise, qui s'illustra à la bataille de Sala-

mine. Le jeune homme, dont la famille était riche et distinguée et qui avait pour oncle le poète épique Panyasis, reçut une éducation littéraire. Les grands événements dont il fut le témoin durent contribuer à décider sa vocation, et sans doute il avait déjà conçu la pensée de son œuvre quand il entreprit ses longs voyages. Comme sujet du roi de Perse, il put visiter librement l'Égypte tout entière, jusqu'aux cataractes du Nil, la Libye jusqu'à Cyrène, la Phénicie, la Babylonie, très probablement la Perse, puis les côtes méridionales de la mer Noire et les rivages de la mer Égée, c'est-à-dire la Thrace et la Macédoine, pour descendre jusque dans la Grèce.

C'est probablement pendant ces voyages que le roi d'Halicarnasse, Lygdamis, petit-fils d'Artémise, ennemi de la famille d'Hérodote, fit périr Panyasis. Hérodote alla habiter l'île ionienne de Samos ; c'est là peut-être qu'il se pénétra de l'esprit ionien qui respire dans ses récits. Il partit de Samos pour délivrer Halicarnasse du pouvoir de Lygdamis. Mais bientôt les partis opposés se livrèrent de nouvelles luttes ; Hérodote quitta Halicarnasse pour n'y plus rentrer.

Après de nouveaux voyages dans la Grèce et dans l'Italie méridionale ou Grande-Grèce, il finit par se fixer à Thurium, colonie d'Athènes, fondée en 444 sur l'emplacement de l'ancienne Sybaris, et il y passa les dernières années de sa vie, qui se prolongea jusque vers 406. Avant son séjour en Italie, il avait déjà commencé la rédaction de son histoire; car on raconte qu'il en lut des fragments à diverses fêtes de la Grèce. Suivant un récit populaire, une de ces lectures eut lieu pendant la célébration des Jeux olympiques, en présence de Thucydide, âgé de quinze ans. Celui-ci, en écoutant Hérodote, aurait versé des larmes d'émulation, et l'historien, se tournant vers Olorus, père du

jeune homme, lui aurait dit: « Je te félicite, tu as un fils qui brûle d'amour pour les belles connaissances. » Cette anecdote est suspecte comme tant d'autres qui ont pour objet d'imaginer des relations entre des écrivains célèbres du même siècle. Mais ce qui est certain, c'est la lecture qu'Hérodote fit d'une partie de son œuvre aux grandes Panathénées d'Athènes, en 446, alors qu'il avait trente-huit ans. Un décret proposé par Anytus lui assigna une récompense de dix talents (environ 56,000 francs). On explique aussi par l'enthousiasme des Grecs l'idée de donner aux neuf livres de l'historien le nom des neuf Muses. Quand il mourut, son œuvre n'était pas complètement achevée; car le récit s'arrête brusquement à la prise de Sestos, qui suivit de quelques mois les deux victoires de Platée et de Mycale (479). Le traité de Cimon, glorieuse conclusion des guerres médiques, est de trente ans postérieur (449).

Analyse de l'histoire d'Hérodote. — Le sujet de l'histoire d'Hérodote, c'est la guerre entre les Grecs et les Barbares. Il le dit en commençant :

Hérodote d'Halicarnasse publie ici ses recherches, afin que les actions des hommes ne soient pas effacées par le temps, et que tant de faits grands et merveilleux, accomplis les uns par les Grecs, les autres par les Barbares, ne demeurent pas sans gloire. Il va dire aussi pour quelles raisons ils se firent la guerre.

Mais, dans ce sujet principal, Hérodote fait rentrer, à mesure qu'il le juge nécessaire à l'intérêt et à la clarté de son récit, tous les renseignements relatifs à l'histoire antérieure et des Asiatiques et des Grecs.

Les hostilités entre les deux races remontent, suivant lui, au delà même de la guerre de Troie ; et,

comme l'Asie Mineure est le théâtre où elles commencent à entrer en conflit, l'historien s'arrête d'abord à a Lydie et à Crésus. Ce prince, en effet, est le premier qui ait attaqué les colonies éoliennes, ioniennes et doriennes établies sur les côtes de l'Asie Mineure. Mais comment s'est élevée la puissance du roi de Lydie? Hérodote répond à cette question en remontant jusqu'à la chute du roi Candaule, le dernier des Héraclides, et à l'avènement de Gygès, auteur de la dynastie des Mermnades et trisaïeul de Crésus. Il raconte les progrès successifs du royaume de Lydie sous Ardys, Sadyatte, Alyatte, et enfin sous Crésus, dont le règne est l'apogée de cette puissance. Mais celui-ci informé des progrès de Cyrus, roi des Perses, qui a détruit l'empire d'Astyage, prend la résolution d'arrêter le conquérant et, sur l'avis d'un oracle, il envoie demander l'alliance des Athéniens et des Lacédémoniens. C'est pour Hérodote l'occasion de nous faire connaître l'histoire d'Athènes depuis Solon qu'il nous a fait voir dans le palais de Crésus, et de raconter les dissensions qui aboutissent à la tyrannie de Pisistrate. Puis il nous transporte à Sparte, avec les envoyés du roi de Lydie, et donne quelques détails sur les lois de Lycurgue et sur les guerres des Lacédémoniens avec leurs voisins. Une alliance est conclue entre Sparte et Crésus.

Nous revenons alors à la guerre engagée par le roi de Lydie sur la foi d'oracles ambigus; nous assistons à la défaite des Lydiens, à la prise de Sardes et aux scènes dramatiques sur lesquelles Hérodote, fortement frappé de l'instabilité des choses humaines, aime à nous arrêter. Une fois les Lydiens asservis par les Perses, l'auteur juge nécessaire de faire connaître les vainqueurs et leur roi.

Le récit de quelques Perses qui cherchent non à rehausser

les actions de Cyrus, mais à dire la vérité, est celui que je transcrirai, tout en sachant qu'il y a sur Cyrus trois autres traditions différentes [1].

L'auteur commence alors l'histoire des Mèdes depuis Déjocès; il raconte les conquêtes de ce peuple sous Phraorte et Cyaxare, et comment celui-ci détruisit Ninive et mit fin à l'empire assyrien. Le règne d'Astyage, la naissance de Cyrus, les circonstances romanesques qui entourent son enfance, le soulèvement des Perses et le renversement de l'empire des Mèdes, la description des mœurs des conquérants, telle est la suite d'intéressants récits après lesquels Hérodote reprend l'histoire des conquêtes de Cyrus, c'est-à-dire la soumission des colonies grecques, la conquête de Babylone et l'expédition chez les Scythes, où le conquérant trouve la mort.

Le second livre, *Euterpe*, appartient tout entier à la description de l'Égypte, à la peinture de ses mœurs, de sa religion, de ses monuments, au récit de son histoire jusqu'au roi Amasis. Le troisième, *Thalie*, raconte la conquête du pays par Cambyse, les crimes de celui-ci, la révolte de la Perse soulevée par les mages, la mort de Cambyse, le règne du faux Smerdis, la conspiration des cent seigneurs perses, le massacre des mages et l'élection de Darius. La seconde partie du livre est consacrée à la description des gouvernements ou satrapies qui forment les provinces du nouvel empire; l'auteur y joint celle de l'Inde, de l'Arabie et de l'Éthiopie. Il retrace ensuite les malheurs de Polycrate de Samos, l'expédition de Darius contre cette île et son nouveau maître, la grande révolte de Babylone, soumise enfin grâce au dévouement de Zopire.

Dans le quatrième livre, *Melpomène*, Hérodote ra-

1. *Clio*, ch. xcv.

conte l'expédition de Darius contre les Scythes. A ce propos, il expose les mœurs, les usages, les lois, l'histoire de ce peuple, il décrit le climat, et, par digression, il exprime ses idées sur la forme de la terre et sur la configuration de l'Asie, de la Libye (ou Afrique) et de l'Europe. Vers la même époque les Perses font une expédition en Afrique; de là des détails sur les peuples nomades ou sédentaires du pays, sur Cyrène, Carthage et Barca.

Au cinquième livre, *Terpsichore*, l'auteur reprend le récit de l'expédition de Scythie et raconte la conquête de la Macédoine par Mégabase. Nous arrivons ensuite aux troubles d'Ionie, origine des guerres médiques. Une partie des Ioniens demande le secours des Perses; les autres appellent les Grecs. Athènes envoie des troupes : la prise et l'incendie de Sardes sont le signal de la grande lutte qui bientôt va occuper uniquement l'historien. Cependant, dans ce livre et dans le sixième, *Erato*, les événements intérieurs d'Athènes et de Lacédémone, la rivalité entre ces deux peuples, tiennent aussi beaucoup de place.

La première expédition, commandée par Mardonius, celle de Datis et Artapherne, et la glorieuse victoire des Athéniens à Marathon, tel est l'objet du sixième livre, *Erato*. Dans les trois derniers les événements se pressent : l'avènement de Xerxès, les préparatifs prodigieux de son expédition, l'énumération de ses troupes, la marche de l'armée navale et de l'armée de terre, les combats des Thermopyles (livre VII, *Polymnie*), puis d'Artémisium et de Salamine (livre VIII, *Uranie*), enfin Platée et Mycale (livre IX, *Calliope*), tels sont les grands faits que l'historien présente avec un intérêt saisissant. Comme nous l'avons dit, le récit se termine brusquement après la prise de Sestos. En l'absence de toute conclusion, il est permis de croire qu'Hérodote devait le continuer et qu'il a été interrompu par la mort.

Caractères de l'histoire d'Hérodote. 1. Amour des récits. — Ce résumé n'était pas inutile pour faire comprendre le caractère de l'histoire d'Hérodote. Encore avons-nous dû supprimer dans notre analyse beaucoup de digressions, beaucoup d'anecdotes piquantes ou dramatiques qu'il saisit au passage, quand il les rencontre. Il ne faut donc pas chercher dans son livre une méthode sévère; c'est un conteur, comme notre Villehardouin et notre Froissart. Il a visité beaucoup de pays, contemplé beaucoup de monuments, recueilli beaucoup de traditions et de légendes ; il aime à faire part à ses contemporains de ce trésor curieusement amassé ; il est sûr que la description de ces pays encore presque inconnus, de ces mœurs étranges, charmera l'imagination des Grecs et ne lassera pas leur attention ; il ne choisit point parmi ses richesses, il les répand à pleines mains. C'est encore la marche du poète épique, autre conteur, chez qui les épisodes sont une partie importante et un des plus grands attraits du récit.

2. Naïveté des croyances. — Hérodote a une autre ressemblance avec Homère : il croit aux présages, aux prodiges, aux oracles, il accueille avec trop de complaisance les exagérations et les mensonges des prêtres égyptiens. Mais cette naïveté est toujours sincère : pour tout ce qu'il n'a pas vu lui-même, l'historien donne ses autorités ; quand il a vu, on peut lui accorder pleine confiance. Les voyageurs modernes ont bien souvent rendu hommage à l'exactitude de ses renseignements.

3. Puissance de la fatalité. — Ce qui rapproche encore Hérodote du poète, c'est la pensée qui domine son esprit et son livre. Il croit l'humanité soumise à une puissance supérieure, qui se plaît à élever les humbles et à renverser les puissants. Ce n'est pas au hasard que

les empires grandissent et se précipitent : les Lydiens, les Mèdes, les Assyriens, les Perses donnent des exemples frappants de ces vicissitudes, où l'auteur voit une loi de la divinité. Crésus la reconnaît sur son bûcher quand il invoque Solon et se rappelle les paroles prophétiques du sage. Psamménit en est frappé, quand la vue d'un vieillard, son commensal, réduit maintenant à la mendicité, lui fait, mieux que la captivité de sa fille et le supplice de son fils, comprendre son malheur. Polycrate de Samos, Darius, Xerxès sont d'autres exemples de ces chutes profondes, punition de l'orgueil et de l'infatuation. L'insolence, l'enivrement du pouvoir dont parle éloquemment notre Bossuet[1], voilà ce qu'Hérodote, après Hésiode et d'accord avec les tragiques, appelle *hybris*[2] et ce qui produit fatalement la colère de la divinité (*Atè*). Un célèbre historien de la littérature grecque l'a dit[3], il y a dans Hérodote des pensées qui rappellent l'Ecclésiaste, et quelquefois il a étalé avec autant de vigueur que les Livres saints et que Bossuet le néant de la grandeur et de la gloire.

Langue et style d'Hérodote. — Par la langue et par le style, Hérodote est aussi très voisin de la

1. *Sermon sur l'impénitence finale.* « Ah ! si je pouvais ici vous ouvrir le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar ou de quelque autre de ces rois superbes qui sont représentés dans l'histoire sainte, vous verriez avec horreur et tremblement ce que fait dans les plus grandes places l'oubli de Dieu et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. De là naissent des vices inconnus, des monstres d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil, qui n'ont pas de nom, et tout cela se soutient à la face du genre humain ! Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce ; et, dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres ? La grande puissance féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès. »
2. Voir nos chapitres sur Hésiode et sur Sophocle.
3. Ottfried Müller.

poésie. La langue n'est pas encore bien disciplinée : la syntaxe est imparfaite, les phrases sont plus d'une fois inachevées, la période dans sa régularité majestueuse n'est pas connue ; mais cette langue a un caractère de douceur et de grâce ineffables. Sans doute elle le doit en partie à la mollesse du dialecte ionien, qu'a choisi l'auteur malgré son origine dorienne ; mais il faut y voir aussi l'empreinte de l'homme, simple, équitable, modéré, sans passion contre les vaincus, sans éloges hyperboliques pour les vainqueurs, et ne sortant de son calme que pour tirer du spectacle de ces luttes dramatiques des leçons de sagesse et de mesure : alors, nous l'avons dit, son style s'élève comme sa pensée et il rencontre l'éloquence.

Il resterait à justifier ces jugements par des citations ; on en trouvera dans notre *Recueil de morceaux choisis*. D'ailleurs toutes les histoires de l'Orient et de la Grèce sont remplies d'extraits d'Hérodote. Qui ne connaît le dialogue entre Crésus et Solon, l'histoire d'Atys et d'Adraste, la scène dramatique de Crésus sur le bûcher, les récits de l'enfance de Cyrus, la colère de Darius à la nouvelle de l'incendie de Sardes, lorsqu'il demande une flèche et la lance vers le ciel en s'écriant : « Jupiter, puissé-je me venger des Athéniens ! » enfin la fameuse revue de Xerxès et les larmes de ce conquérant, si peu soucieux de la vie humaine, à la pensée que, dans cent ans, pas un seul de ces millions d'hommes qui, aujourd'hui, couvrent l'Hellespont et les deux rivages, ne sera vivant ? On a dit plus d'une fois que l'histoire d'Hérodote a le charme d'un roman ; elle l'a surtout pour ceux qui ont la bonne fortune de le lire dans sa langue.

CHAPITRE VIII

HISTOIRE. — THUCYDIDE.

Contraste entre Hérodote et Thucydide. — Treize années seulement séparent Hérodote de Thucydide. Cependant, quand on passe du premier de ces écrivains au second, on est frappé du contraste : tout diffère, les hommes, le sujet, la méthode et le caractère des ouvrages. Hérodote, de bonne heure détaché d'Halicarnasse, n'a d'autre patrie que la Grèce tout entière ; il reste en dehors des affaires et occupe librement sa vie à voyager, à s'enquérir des faits, des coutumes et des hommes, et à raconter tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu et appris. Thucydide est un citoyen d'Athènes : il appartient à une grande famille ; homme politique, il a été mêlé comme acteur aux événements qu'il rapporte et il en a souffert. Le premier transmet à la postérité les brillants exploits d'une guerre heureuse et nationale : le second est condamné par son sujet à peindre les déchirements et les fureurs d'une lutte acharnée et sombre, où les Grecs combattent les Grecs, où les Athéniens et les Lacédémoniens épuisent leurs forces, sous les yeux et comme pour la vengeance des Barbares qu'ils ont vaincus. Enfin Hérodote est encore un Homère : son histoire est une épopée, pleine aussi d'épisodes qui concourent à l'intérêt général, dominée par cette idée d'une puissance supérieure qui se joue des hommes et élève ou renverse à son gré les empires ;

le style, facile et simple, coule avec une douce et aimable abondance. Thucydide, esprit grave et sévère, formé par l'étude de la philosophie, mûri par l'école plus puissante encore des affaires et par les réflexions de l'exil, a fait de l'histoire une véritable science. Il rejette les oracles, les légendes, les superstitions populaires; il n'en appelle pas à cette cause première dont les arrêts sont impénétrables à notre intelligence : c'est dans l'homme, dans ses passions, ses vertus, ses vices, dans les talents ou les fautes des gouvernements, qu'il cherche les causes et l'explication des événements humains. Sa méthode est scientifique comme l'idée de son livre : régulier, précis, exact, il ne s'écarte pas de la route qu'il s'est tracée ; son style est, comme sa pensée, plein, serré, sévère, souvent obscur à force de concision et de profondeur. Les tableaux qu'il présente sont frappants et dramatiques; mais, s'il nous émeut, c'est par l'expression énergique et fidèle des misères et des horreurs qu'il doit retracer.

Biographie de Thucydide. — Né dans un dème de l'Attique, en 471 ou en 470, Thucydide descendait par son père d'un roi de Thrace; sa mère était petite-fille de Miltiade. Sa fortune était considérable ; il possédait, à Scapté-Hylé, sur les côtes de la Thrace, des mines d'or qui lui assuraient de grands revenus. Nous savons par lui-même [1] qu'il commandait une escadre de sept vaisseaux à Thasos, dans la mer Égée, quand Brasidas, pendant la huitième année de la guerre du Péloponèse (423), attaqua l'importante colonie athénienne d'Amphipolis. Thucydide arriva trop tard pour empêcher la capitulation de cette ville ; mais il sauva du moins la place voisine d'Eion, dont Brasidas allait

1. *Histoire*, IV, 104, 105.



s'emparer, et il repoussa deux fois les attaques du général lacédémonien. Cependant il fut condamné à l'exil, et il dit lui-même que cet exil dura vingt ans [1], par conséquent jusqu'à l'année 403, qui suivit la prise d'Athènes par Lysandre. Il est probable qu'il voulut attendre, pour rentrer dans son pays, que Thrasybule y eût rétabli la liberté. Un plébiscite spécial le rappela. Il avait passé la plus grande partie du temps de son exil à Scapté-Hylé, à portée des événements qu'il observait et dont il recueillait à mesure tous les détails. Il nous apprend que les renseignements lui arrivaient de tous les points de la Grèce, même du Péloponèse [2] :

J'ai observé les affaires des deux partis, et celles des Péloponésiens aussi bien que les nôtres, par suite de mon exil, et ma tranquillité m'a permis de les étudier de plus près.

Il dit ailleurs [3] :

Quant aux événements de la guerre, je n'ai pas voulu les écrire sur la foi du premier qui me les racontait, ni d'après mes propres conjectures ; mais, sur ceux mêmes auxquels j'avais assisté j'ai interrogé les autres et pris des informations aussi exactes que possible. Il était difficile de trouver le vrai, car les témoins des événements ne s'accordaient pas toujours sur les mêmes faits, mais ils les rapportaient suivant leurs affections particulières ou leur mémoire.

Mais, quoiqu'il ait commencé dès le temps des premières hostilités à réunir les éléments de son histoire, il ne s'est mis à l'œuvre de la composition qu'après la fin de la guerre. Il comptait conduire son récit « jus-

1. *Histoire*, V, 26.
2. *Ibidem*.
3. Liv. I, ch. 22.

qu'à la prise des Longs-Murs et du Pirée par les Lacédémoniens[1]; » mais il mourut avant l'achèvement de son ouvrage. Le huitième livre est inachevé, et s'arrête à l'été de la vingt-unième année de la guerre, au moment où était renversé le gouvernement oligarchique des Quatre-Cents et où la victoire des Athéniens à Sestos préparait le retour d'Alcibiade, déjà rappelé par un décret.

On ignore l'époque exacte de la mort de Thucydide; on la fixe généralement, d'après le témoignage de Plutarque, à l'année 395; selon ce biographe, il aurait été assassiné à Scapté-Hylé. On dit qu'il n'existait qu'un seul manuscrit de son livre, et qu'il fut publié soit par sa fille, soit par son continuateur, Xénophon.

Méthode de l'histoire de Thucydide. Analyse de l'ouvrage. — Thucydide a tracé lui-même très nettement, au commencement de son second livre, la marche de son récit :

Les événements ont été écrits successivement dans l'ordre des temps où chacun est arrivé, par été et par hiver.

Et l'auteur ne s'écarte jamais de cette division qu'il rappelle invariablement en des termes semblables à ceux-ci :

Cet hiver finit et en même temps se termina la troisième année de la guerre que Thucydide a écrite[2]. L'été de la onzième année commença. J'ai écrit tout ce qui s'est passé dans ces dix années de la première guerre[3]. L'hiver finit,

1. Liv. V, ch. 26.
2. Liv. II, ch. 103.
3. Liv. V, ch. 24. Il entend par première guerre celle qui se termina à la paix de Nicias.

et la dix-huitième année de la guerre dont Thucydide a écrit l'histoire [1].

L'historien est toujours fidèle à cette méthode; il suit rigoureusement l'ordre des faits. On ne trouve dans tout le cours de son ouvrage que deux digressions : la première, à la fin du livre III [2], est relative à la création des jeux Déliens, institués, ou plutôt, d'après Thucydide, renouvelés par les Athéniens pendant la sixième année de la guerre du Péloponèse. La seconde digression est plus longue [3]. A propos de la mutilation des Hermès et du déchaînement de colères, de soupçons et de rigueurs qu'amena cette plaisanterie sacrilège, Thucydide raconte et rectifie toute l'histoire d'Harmodius et d'Aristogiton, mal connue, dit-il, jusque-là; il explique le motif véritable de l'entreprise des deux jeunes gens, et les conséquences du meurtre d'Hipparque, qui eut pour effet d'aigrir Hippias et de pousser à la violence son gouvernement jusque-là modéré.

Une courte analyse de l'histoire de Thucydide permettra d'apprécier cette régularité et cette exactitude qui donnent à son ouvrage une physionomie toute scientifique.

Tel est déjà le caractère de l'introduction étendue qui forme le premier livre. L'auteur, en effet, ne s'est pas jeté brusquement dans le récit de la guerre du Péloponèse : il l'a préparé par un tableau rapide et frappant de la Grèce primitive et des événements de son histoire depuis les premiers âges jusqu'aux guerres médiques. Ce résumé [4] contient déjà l'explication de la lutte intérieure dont Thucydide peint en raccourci

1. Liv. VII, ch. 18.
2. Ch. 104.
3. Liv. VI, ch. 54-59.
4. Chap. 2-18.

la longueur et les calamités[1] et dont il précise ensuite la cause véritable, c'est-à-dire la rivalité des deux grands États de la Grèce, Athènes et Lacédémone. Mais, dans tous les événements humains, il faut distinguer les causes intimes et profondes qui les préparent et les occasions qui les font éclater ; l'historien philosophe ne méconnaît pas cette distinction. La guerre était imminente : la reconstruction des murs d'Athènes, l'établissement de son empire maritime, son commandement ou hégémonie substitué à celui de Sparte, la rendaient inévitable; mais cette lutte est déterminée par deux faits particuliers, la querelle de Corinthe et de Corcyre au sujet d'Epidamne, le soulèvement et le siège de Potidée. Thucydide a soin de les retracer d'abord à ses lecteurs.

Avec le livre II commence la guerre du Péloponèse, et c'est là que Thucydide indique l'ordre de son récit. La tentative des Thébains sur Platée, dont le territoire était sacré, et qui était dans la Béotie comme une seconde Athènes, est le signal des armements. L'historien énumère les alliés des Lacédémoniens, ceux des Athéniens ; il nous peint l'ardeur des jeunes gens qui se réjouissaient de voir une grande guerre. La lutte est marquée d'abord par une invasion de l'Attique, à laquelle la flotte athénienne répond par le ravage des côtes du Péloponèse. Mais l'agglomération dans Athènes des habitants des campagnes favorise l'invasion d'un autre fléau plus terrible que les Spartiates : la peste, après avoir dévasté la Libye, l'Égypte et une partie de l'empire du grand-roi, se jette sur Athènes et y exerce ses ravages. Thucydide, qui lui-même en fut atteint, a décrit, avec une exactitude et une vigueur souvent célébrées, les caractères physiques et les tristes conséquences morales du fléau. Le peuple, qui d'abord

1. Chap. 23.

avait accusé Périclès de ses maux et lui avait retiré le commandement, reconnut que sa main était nécessaire au salut de la république. Mais bientôt le grand politique mourut et l'admirable portrait de Thucydide nous fait déjà prévoir les calamités que prépare au pays la lâche complaisance de ses indignes successeurs, les démagogues :

Puissant par son prestige personnel et par son génie, d'une intégrité reconnue, Périclès contenait la multitude par son simple et libre ascendant ; il n'était pas conduit par elle, il la conduisait. Ne devant pas son autorité à des moyens illégitimes, il ne cherchait pas à caresser le peuple ; il trouvait dans son élévation morale les moyens de le contredire et de braver sa colère. Quand il voyait donc les Athéniens se livrer hors de saison à une présomptueuse arrogance, il parlait, abattait leur audace et les ramenait à la crainte ; tombaient-ils mal à propos dans l'abattement, il les relevait et ranimait leur courage. C'était de nom un gouvernement populaire ; de fait c'était le pouvoir du premier citoyen d'Athènes. Mais ceux qui vinrent après lui, plus égaux entre eux, et brûlant tous d'avoir l'autorité suprême, se firent les courtisans du peuple et lui livrèrent les affaires.

La prise de Potidée marque la fin de la seconde année de la guerre, et l'été de la troisième année commence avec l'investissement de Platée par le roi de Sparte, Archidamus.

Le livre III comprend la quatrième, la cinquième et la sixième année de la guerre. Il est riche en sombres tableaux qui font apprécier le caractère sanglant de cette lutte, de plus en plus atroce à mesure que les combattants ont eu plus de liens étroits à briser, plus d'affections à fouler aux pieds. Le siège de Platée, l'acharnement des Lacédémoniens contre cette cité glorieuse, gardienne des tombeaux des Grecs morts dans la guerre nationale, la rigueur du blocus, le massacre

impitoyable qui suivit la victoire, la destruction complète de la ville, montrent assez la violence des haines entre les partis. Plus implacables encore étaient les haines entre les alliés de la veille ; témoin la défection de l'île de Lesbos, l'investissement de Mytilène par les Athéniens, la condamnation à mort de tout un peuple, condamnation prononcée par l'assemblée d'Athènes sur la proposition du démagogue Cléon, puis réduite, malgré lui, à l'exécution de mille Mytiléniens et à l'asservissement de tous les autres. Mais un troisième épisode plus lamentable nous donne le spectacle des haines entre concitoyens ; c'est l'épisode des horribles déchirements de Corcyre, des luttes entre les grands et le peuple, des perfidies, des parjures, des massacres ou exécutions sommaires auxquels se livrent successivement les partis vainqueurs. Thucydide ne raconte pas froidement ces horreurs. Il montre l'influence fatale que la guerre civile « cette maîtresse violente » exerça sur les caractères et sur les mœurs, quel bouleversement elle amena dans les idées et dans l'acception ordinaire des mots :

L'audace irréfléchie fut traitée de courageux dévouement aux amis, la lenteur prévoyante de lâcheté déguisée. L'homme violent était un homme sûr, celui qui le contrariait un homme suspect. Dresser des pièges et réussir, c'était avoir de l'esprit, les prévenir, c'était en avoir davantage. Enfin être le premier à faire du mal à qui pouvait vous nuire, c'était mériter des éloges ; on en méritait aussi pour avoir excité au mal qui n'y songeait pas. Les compagnons de parti étaient préférés aux parents comme plus disposés à tout oser, à ne s'excuser de rien... Ce n'était pas sur les lois divines qu'on appuyait la foi des alliances, c'était sur la complicité des crimes passés.... Se venger valait mieux que n'avoir pas subi d'offenses.

Le quatrième livre (septième, huitième et neuvième

années de la guerre) raconte les opérations militaires des Athéniens sur les côtes du Péloponèse, l'occupation de Pylos, le blocus des hoplites lacédémoniens dans l'île de Sphactérie, leur résistance opiniâtre, et la victoire inespérée du démagogue Cléon, que les Athéniens avaient chargé malgré lui du commandement.

Les gens sensés s'en étaient réjouis, dit l'historien ; car de deux biens il y en avait un immanquable, ou d'être délivré de Cléon, ce qui semblait le plus probable, ou, si cette espérance était trompée, de s'emparer des Lacédémoniens [1].

Le succès d'Athènes est compensé par plusieurs échecs en Béotie (Tanagre, Délium) et par la prise d'Amphipolis, que Thucydide, prévenu trop tard, ne put défendre contre le fameux général Brasidas.

Au livre V, la mort de Cléon, vaincu en Thrace et tué honteusement dans sa fuite, et celle de Brasidas, succombant à ses blessures au milieu du triomphe de son armée, amènent l'interruption d'hostilités qu'on appelle la paix de Nicias (422, onzième année de la guerre). Cette trêve, au rapport de Thucydide, n'empêcha pas les deux peuples de se faire beaucoup de mal en dehors de leur propre territoire, et, enfin, après un intervalle de dix ans, ils en vinrent à une guerre ouverte. Un des hommes politiques qui y poussèrent le plus vivement, ce fut Alcibiade. Thucydide introduit par un trait piquant ce nouveau personnage « qui n'aurait été encore qu'un jeune homme dans une autre république, mais qui jouissait du respect qu'avaient mérité ses ancêtres [1] ».

Avec le VIe livre commence une autre période de la guerre, période plus dramatique encore que la

1. Liv. IV, ch. 28.
2. Liv. V, ch. 43.

première et plus désastreuse pour Athènes. Avant de raconter l'expédition de Sicile et les funestes conseils qui l'ont décidée, Thucydide, fidèle à sa méthode, décrit le nouveau théâtre des événements : il énumère les populations anciennes de la Sicile, les grandes immigrations des Sicules, les colonies fondées par les Phéniciens et les Grecs. Il explique ensuite la cause véritable et l'occasion de l'entreprise. Les Athéniens convoitent la possession de cette grande île, et leur prétexte pour y mettre le pied, c'est de secourir la colonie ionienne d'Égeste contre Sélinonte appuyée sur l'alliance de la grande ville dorienne Syracuse. Malgré les efforts du sage Nicias, le brillant et présomptueux Alcibiade emporte les suffrages du peuple. L'expédition est préparée, et l'historien décrit l'appareil majestueux et le départ de cette flotte, la plus considérable et la plus magnifique qu'on eût vue jusque-là. Mais cet imposant spectacle a pour contre-partie le terrible mouvement populaire provoqué par la mutilation des Hermès. Alcibiade, soupçonné avant son départ, puis accusé directement, échappe à ceux qui doivent le saisir au milieu de son armée. Condamné à mort par contumace, il se venge en donnant aux ennemis de sa patrie deux conseils qui ont préparé les désastres d'Athènes, celui d'envoyer à Syracuse un bon général pour former les troupes siciliennes, et cet autre, plus fatal encore, d'occuper le bourg de Décélie, au cœur de l'Attique. Bientôt le Lacédémonien Gylippe arrive à Syracuse. Au début du livre suivant, nous voyons Décélie prise et fortifiée par les Spartiates, et l'historien nous retrace (ch. 27) les conséquences de cette occupation pour les Athéniens, privés de leurs revenus et de leurs ressources, coupés de leurs communications, harcelés sans cesse par la garnison lacédémonienne.

Mais le VIIe livre est, avant tout, le récit dramatique

des grandes défaites des Athéniens en Sicile, défaites sur terre, défaites sur mer, destruction complète des flottes puissantes d'Athènes, retraite lamentable des vaincus, traqués partout dans les champs de la Sicile, livrés au supplice par les vainqueurs, comme les généraux Nicias et Démosthène, entassés dans les carrières, et après d'horribles souffrances vendus comme esclaves.

Le VIII[e] livre, qui commence avec la dix-neuvième année de la guerre, présente d'abord le tableau de la consternation des Athéniens à la nouvelle de ces désastres si peu prévus :

Longtemps, dit Thucydide, on refusa de croire, même sur le témoignage formel de combattants de haute distinction qui avaient échappé à la déroute, que la destruction de l'armée fût aussi complète. Mais quand la nouvelle fut confirmée, on s'irrita contre les orateurs dont les voix réunies avaient inspiré tant d'ardeur pour l'expédition, comme si le peuple lui-même ne l'avait pas votée... On n'avait de toute part que des sujets de douleur... D'un côté chacun avait à gémir sur ses pertes particulières, et la république avait perdu cette multitude d'hoplites et de cavaliers, cette jeunesse florissante, derrière laquelle on ne voyait rien pour la remplacer ; d'autre part on ne voyait plus dans les chantiers de vaisseaux en état de tenir la mer, plus d'argent dans le trésor, plus de matelots pour la flotte, et, dans une telle situation, on perdait toute espérance de salut. On s'imaginait que les ennemis de Sicile allaient à l'instant voguer vers le Pirée, surtout enhardis par une telle victoire ; en même temps ceux de la Grèce attaqueraient en force et par terre et par mer, et avec eux les alliés soulevés contre la république. On décida cependant qu'il fallait résister, autant que le permettraient les ressources qu'on avait encore, équiper même une flotte, se procurer, comme on le pourrait, des bois de construction et de l'argent, surveiller avec soin les alliés et surtout l'Eubée, et faire des réductions sur les dépenses intérieures. On résolut même d'établir un conseil de vieillards qui proposeraient toutes les mesures commandées par les circonstances présentes.

Enfin, dans la terreur subite qui frappait les esprits, on était prêt, comme il arrive toujours dans les démocraties, à mettre l'ordre dans toutes les parties du gouvernement.

Les efforts des Athéniens pour échapper aux conséquences du désastre de Sicile, leurs nouvelles défaites en Ionie et dans la mer Égée, l'empire passant aux Lacédémoniens qui ne craignent pas de faire alliance avec le grand-roi, la politique habile du satrape Tissapherne qui suit les conseils d'Alcibiade et s'attache à ne pas laisser consommer la ruine d'Athènes, les négociations d'Alcibiade avec l'armée athénienne de Samos, les révolutions successives d'Athènes, qui, sous la pression de ses malheurs et de l'armée, détruit son gouvernement démagogique, établit une sorte de conseil aristocratique et prépare le retour d'Alcibiade, enfin l'institution d'un gouvernement des *Cinq-Mille*, dont la sagesse est louée par Thucydide et qui sut tenir un juste tempérament entre la puissance des riches et celle du peuple, tels sont les événements qui se pressent dans le huitième et dernier livre. Les Cinq-Mille rappellent Alcibiade ; la victoire des Athéniens à Sestos suit de près ce décret. Ici s'arrête le récit de l'historien : c'est le milieu de la vingt-unième année de la guerre ; il en reste encore six pour que la prise d'Athènes termine cette lutte acharnée.

Caractères de l'histoire de Thucydide. 1° Caractère politique, ses discours. — L'analyse que nous venons d'achever et les citations que nous y avons jointes, permettent déjà d'apprécier les caractères de l'histoire de Thucydide. Attentif et scrupuleux dans ses recherches, exact dans ses récits, plein du respect de son œuvre et de ses lecteurs, Thucydide juge les hommes avec modération, mais avec fermeté. Évidemment, comme tous les esprits supérieurs de l'antiquité,

comme Hérodote, comme Xénophon, comme Platon, comme Aristote, il n'est pas l'admirateur de ce gouvernement démagogique qui, par suite de funestes concessions, a corrompu et dénaturé la sage démocratie de Solon. Moins la violence et l'exagération d'une œuvre théâtrale qui grossit les traits pour exciter le rire, il est d'accord avec Aristophane dans ses jugements sur les hommes. Nous avons cité un beau portrait de Périclès ; quoique Cléon, au rapport de plusieurs anciens, ait provoqué son exil, il juge ce démagogue avec calme et avec mesure. Il n'est pas moins équitable quand il parle de son vainqueur Brasidas, dont il reconnaît noblement les talents militaires, quand il apprécie Nicias, Démosthène, Alcibiade, Antiphon. On sent partout une âme honnête, impartiale, élevée au dessus des passions des partis, indulgente même pour les traîtres comme Alcibiade, parce que les crimes de ces horribles temps lui ont appris à ne pas trop estimer les hommes.

Les discours. — Le caractère politique de l'œuvre de Thucydide se montre surtout dans une partie importante de son histoire qui plus d'une fois a été critiquée par les modernes, dans les discours étendus qu'il fait tenir à ses personnages, magistrats, négociateurs, généraux. Ces discours, a-t-on dit, sont artificiels ; c'est Thucydide qui parle par la bouche de Périclès, d'Archidamus, roi de Sparte, de Nicias, d'Alcibiade, d'Hermocrate le Syracusain. L'historien tient si peu à la vérité de ses harangues, qu'elles sont quelquefois impersonnelles : ainsi, au livre premier [1], quand les députés de Corcyre et ceux de Corinthe viennent plaider à Athènes la cause de leur patrie, Thucydide ne désigne point en particulier l'orateur de chaque

1. Ch. 32.

députation ; c'est la députation tout entière qui parle. « Voici, dit-il, comment s'exprimèrent à peu près les Corcyréens. » « Après eux, les Corinthiens parlèrent à peu près ainsi. » Il en est de même plus tard[1], quand les Corinthiens excitent les Lacédémoniens à la guerre, quand des Athéniens, qui étaient venus à Sparte pour d'autres affaires, se présentent et prennent la défense de leur pays.

Mais il faut s'entendre sur le sens du mot *vérité* en fait de discours. Thucydide n'a point prétendu reproduire exactement le langage des orateurs ; il le déclare lui-même :

Il eût été difficile de les rappeler en propres termes, soit que je les eusse entendus personnellement, soit qu'ils m'eussent été rapportés d'ailleurs. Je prête à chacun le langage qu'il a dû tenir suivant les conjonctures, me tenant pour l'ensemble de la pensée le plus près possible de ce qui a été dit en effet.

A ne considérer donc que le style, c'est-à-dire la physionomie et l'empreinte de l'homme, les discours de Thucydide ne sont pas fidèles ; chez lui les orateurs parlent uniformément cette langue serrée, rapide, elliptique, qui est celle de l'historien. Mais il y a cependant beaucoup de vérité dans ces discours ; d'abord parce qu'ils ne sont point, comme chez certains historiens modernes, un ornement fictif, introduit par l'imagination de l'auteur. La délibération chez les Grecs et en particulier chez les Athéniens, précède toujours l'action ; le tableau de la vie des républiques anciennes serait incomplet, s'il ne reproduisait ces luttes de la parole qui ont eu tant de fois sur les événements une influence décisive. En ce sens, les discours de Thucydide sont vrais ; il le sont aussi

1. Ch. 68.

pour le fond des pensées, puisque, au témoignage de l'historien, ils les reproduisent et les expriment aussi fidèlement que possible. Ils ont en outre le précieux avantage de nous initier aux opinions, aux intérêts, aux passions des différents partis ; par là ils sont comme un complément et une explication du récit; ils jettent une nouvelle lumière sur les causes et les conséquences des événements, ils dispensent l'auteur de ces considérations générales qu'on appelle de notre temps la philosophie de l'histoire.

Sont-ils d'ailleurs aussi infidèles qu'on l'a dit au caractère historique des personnages? Même sous cette expression condensée et rapide qui est le cachet de Thucydide ne retrouve-t-on pas plus d'une fois, dans les discours qu'il prête à Périclès, l'élévation et la véhémence de l'orateur *olympien* ? Qu'on lise certains passages de l'oraison funèbre des soldats morts dans la première année de la guerre du Péloponèse [1] ; quel élan d'imagination, quelle grandeur morale, quel souffle oratoire !

Seule de toutes les républiques d'aujourd'hui, la nôtre se montre à l'épreuve plus grande que sa renommée; seule elle n'a pas à craindre que les ennemis qui l'attaquent rougissent de leur défaite, ni que ses sujets la méprisent comme indigne de les gouverner. Oui, fondée sur de grands monuments, sur d'imposants témoignages, notre puissance fera l'admiration et des contemporains, et de la postérité. Nous n'avons pas besoin pour panégyristes d'un Homère, ni de tous ces poètes, dont les vers charment un moment, mais qui font concevoir des faits une idée pompeuse, démentie par la vérité; nous avons forcé toutes les mers, toutes les terres, à s'ouvrir devant notre audace et partout nous avons établi des souvenirs impérissables de nos bienfaits et de nos vengeances.

1. Liv. II, ch. 35-47.

Et plus loin :

Quand notre patrie vous paraîtra grande, songez que c'est par l'intrépidité, par le sentiment du devoir, par le respect d'eux-mêmes dans les dangers, que ses enfants ont fondé sa puissance. Quand ils échouaient dans une entreprise, ils ne se croyaient point le droit de priver l'État de leur vertu, mais ils lui payaient par le sacrifice d'eux-mêmes le plus noble des tributs. Tous en commun lui donnaient leur corps, mais chacun d'eux recevait en échange une louange toujours jeune et le plus illustre des tombeaux, non le monument où ils reposent, mais celui où leur gloire habite, éternellement rappelée dans toute occasion nouvelle et de parole et d'action. Car l'homme illustre a pour tombeau la terre tout entière ; ce ne sont pas seulement les inscriptions, les colonnes élevées dans sa patrie qui transmettent sa mémoire ; même sur la terre étrangère elle vit dans le cœur des hommes, plus solidement gravée que sur la pierre.

Ce fier langage est-il indigne de Périclès? Ces hautes et fortes idées ne sont-elles pas de celles qui remuaient le peuple? Faut-il chercher ailleurs « ces foudres et ces éclairs » dont parle Aristophane?

L'étude des autres discours mènerait aux mêmes conclusions. On y retrouve la profondeur du génie de Périclès, l'énergie de sa parole et cette force qui faisait trembler l'assemblée, suivant l'expression de Cicéron ; la seule qualité qui nous manque, c'est cette grâce enchanteresse que signale aussi le critique romain.

Les discours qu'Alcibiade prononce dans Thucydide donnent-ils de cet étrange personnage une idée moins heureuse et moins conforme à l'histoire? Ce n'est pas l'avis d'un savant professeur [1] dont nous transcrivons ici le jugement :

« Frivole et sérieux, homme de plaisir et homme

1. M. Jacques Denis, professeur à la faculté des lettres de Caen. *Thucydide. Valeur historique de ses discours*, Caen, 1866.

d'affaires, plein de passions mesquines et des plus vastes ambitions, flatteur du peuple et affectant d'être au-dessus du peuple comme des lois, nous voyons[1] cet enfant gâté de la démocratie athénienne vanter ses victoires à Olympie en même temps qu'il conseille l'expédition de Sicile, mêler la plus impertinente vanité aux considérations les plus sérieuses et les plus hautes sur la nécessité pour une ville souveraine d'abdiquer ou de s'agrandir sans cesse, et afficher insolemment son dédain pour ce qui n'est pas aussi noble que lui, devant cette multitude qu'il courtise et dont il capte les suffrages. »

« Nous le voyons une autre fois[2], lui dont toute la vie ne fut qu'un long sophisme, prouver subtilement au Spartiates, par des arguments dignes de Gorgias et d'Euthydème, qu'il aime sa patrie, puisqu'il fait tout pour la reconquérir; et, en témoignage de ce patriotisme dont il se vante, conseiller aux ennemis les plus acharnés de son pays d'envoyer une flotte en Sicile et de fortifier Décélie contre l'Attique. Il n'y a pas jusqu'à l'embrouillement de la pensée trop active d'Alcibiade au début de tous ses discours qu'on ne pourrait retrouver dans l'embarras et l'obscurité de l'exorde des deux harangues que lui fait prononcer Thucydide. Je ne nie pas qu'il soit possible à un habile écrivain d'imiter et de reproduire la nature à ce point. Il y a cependant ici un tel caractère de vérité, et, si on peut le dire, de réalité, que l'historien paraît n'avoir fait que mettre en œuvre d'excellentes notes recueillies par ses amis de Sparte et d'Athènes. »

Il s'en faut donc que Thucydide, dans ses discours, ait effacé autant qu'on l'a dit la physionomie des personnages. On pourrait soutenir même que le mouvement

1. Liv. VI, ch. 16-18.
2. Liv. VI, ch. 89-92.

du style reproduit parfois jusqu'au caractère particulier du peuple auquel appartient l'orateur. Voyez l'éphore Sthénélaïdas, coupant court aux délibérations de l'assemblée par une rapide allocution et déclarant qu'il faut faire la guerre. N'est-ce pas la brusquerie du soldat, la rudesse et le laconisme du Spartiate ?

Je ne comprends rien aux discours verbeux des Athéniens : ils se sont beaucoup vantés eux-mêmes, mais jamais ils n'ont prouvé qu'ils ne font point de tort à nos alliés et au Péloponèse. Eh ! vraiment, si alors ils ont bien agi à l'égard des Perses, et si aujourd'hui ils agissent mal envers nous, ils méritent un double châtiment, puisque de bons ils sont devenus méchants. Mais nous, et alors, et aujourd'hui, nous restons les mêmes ; et quant à nos alliés, si nous sommes sages, nous ne souffrirons pas qu'on les offense, et nous n'attendrons pas pour les venger, car il n'en sont plus à attendre pour souffrir. D'autres ont beaucoup d'argent, de vaisseaux, de chevaux ; nous, nous avons de bons alliés qu'il ne faut pas livrer aux Athéniens. Ce n'est point une affaire à décider par un arbitrage et par des paroles, car ce n'est point en paroles qu'on les offense ; mais il faut les venger sans retard et avec toutes nos forces Et qu'on ne vienne pas nous enseigner qu'il nous convient de délibérer, quand on nous insulte ; c'est plutôt à ceux qui vont insulter autrui qu'il appartient de délibérer longtemps. Opinez donc pour la guerre, Lacédémoniens, comme il est digne de Sparte ; ne laissez pas les Athéniens grandir encore, ne trahissons pas nos alliés, mais avec l'aide des dieux, marchons contre d'injustes agresseurs [1].

Nous avons insisté à dessein sur les discours de Thucydide ; ils sont en effet une partie importante de son œuvre et contribuent à lui donner son caractère politique. C'est surtout à cette école que doit se former l'homme d'État ; ce sont tant de pensées profondes, tant de vues sur la paix, sur la guerre, sur le maniement des hommes, sur les causes de la grandeur et de

1. Livre I, ch. 86.

la décadence des États, qu'a dû méditer Démosthène, en même temps qu'il puisait dans le style de l'historien la sobriété, la plénitude, la logique, la force qui sont, avec la passion, les qualités de son éloquence.

Caractère moral. — La morale ne se sépare guère de la politique : par cela même que Thucydide observe les événements et qu'il en étudie les causes et les conséquences sur ce grand acteur du drame historique, qu'on appelle l'homme, il est un moraliste. Nous avons vu déjà avec quelle vigueur saisissante il a tracé les effets de la guerre civile, le mépris de toutes les lois, le débordement de toutes les passions, le déchaînement de ces haines d'autant plus effrénées et plus atroces qu'elles succèdent à des amitiés plus naturelles et plus étroites. L'influence démoralisatrice de la peste d'Athènes n'est pas marquée avec moins de profondeur : le mépris des lois et des dieux, dont le respect ne défendait pas contre la mort, l'abandon des travaux honnêtes, dont le salaire était si incertain, la convoitise excitée par le spectacle de riches subitement frappés et de pauvres succédant à leur fortune, le goût des jouissances promptes, car les biens et la vie ne sont peut-être que la possession d'un jour, le plaisir et tous les moyens, légitimes ou non, de l'obtenir, voilà quelques-uns des traits qu'il développe.

Quelques critiques anciens ont parlé de l'athéisme de Thucydide, ce qui veut dire qu'il néglige dans ses récits les cérémonies religieuses, les prédictions des oracles et des devins. Thucydide a été athée, comme Anaxagore qui rejetait les divinités païennes pour s'élever à la conception d'un principe unique et spirituel, comme Socrate dont il a sans doute, avec Xénophon, avec Platon, recueilli et adopté les doctrines. Il ne parle point en effet de Jupiter, de Minerve et d'Apollon, mais il a le sentiment de la divinité, et l'oubli

des lois divines est un des malheurs qu'il signale dans ces grandes perturbations sociales dont il a tracé de si énergiques tableaux.

Caractère littéraire. En effet Thucydide, politique profond, moraliste pénétrant, est en même temps un peintre de premier ordre. L'analyse que nous avons donnée de son livre et les extraits dont nous l'avons accompagnée suffisent déjà pour faire apprécier ce côté de son talent. Qu'il s'agisse des sanglantes convulsions de Corcyre, du navrant spectacle de la peste d'Athènes, des lamentables épisodes de la retraite de Sicile, de la consternation des Athéniens à la nouvelle de ces désastres, les peintures de Thucydide ont toujours le même caractère : tout y est précis, ferme, fortement accusé, sobre en même temps et sans aucune exagération de couleurs, sans aucun écart d'imagination. C'est la réalité prise sur le fait ; si ces tableaux sont dramatiques, il semble qu'ils ne le doivent qu'à l'exacte et fidèle reproduction de la vérité, assez triste elle-même pour justifier la sombre tristesse du pinceau.

La même précision, la même profondeur, la même force ramassée et rapide font la beauté de ces portraits dont nous avons cité déjà un des plus achevés, celui de Périclès. Le génie de Thucydide aime la forme concise et piquante de l'antithèse, « cette opposition de deux vérités qui se donnent du jour l'une à l'autre[1] ; » l'emploi en est continuel dans son style ; il la recherche aussi dans la peinture des caractères. L'éloge d'Athènes par Périclès, dans l'oraison funèbre dont nous avons reproduit plus haut deux éloquents passages, est une comparaison suivie entre la cité brillante et artistique et sa rude et sombre rivale ; ici le

1. La Bruyère, ch. I. *Des ouvrages de l'esprit.*

parallèle affecte la forme d'une transparente allusion. Il est direct et nu dans un admirable passage du discours des envoyés corinthiens à Sparte, et cet hommage aux grandes qualités d'Athènes, comparées aux modestes vertus de Sparte, est d'autant plus piquant, qu'il semble un aveu arraché à des ennemis par la force de la vérité [1] :

Les Athéniens, avides de nouveautés, sont prompts à concevoir et à réaliser par l'action ce qu'ils ont conçu; vous autres, vous défendez vos possessions et n'imaginez rien au delà, et vous n'allez pas même dans l'exécution jusqu'au nécessaire. Les Athéniens osent au delà de leurs forces, ils s'exposent contre toute prudence, au sein des périls ils sont pleins d'espoir; mais votre caractère est de rester dans vos entreprises au-dessous de votre puissance, de manquer de confiance même quand la raison garantit vos mesures, et de croire que vous ne sortirez jamais du danger. Ils sont résolus, et vous temporiseurs; ils aiment à se répandre au dehors, et vous à rester dans vos foyers, car ils croient qu'ils gagneront en sortant de chez eux, vous croyez, en vous éloignant, compromettre même ce que vous possédez. Vainqueurs de leurs ennemis, les Athéniens vont à tout; vaincus, ils n'ont point d'abattement. Ils sacrifient leur corps à la patrie comme un bien totalement étranger, mais leur intelligence est une propriété qu'ils emploient à travailler pour elle. N'emportent-ils pas ce qu'ils ont conçu, ils se croient dépouillés d'un bien à eux. Une fois maîtres de ce qu'ils poursuivaient, ils le mépriesnt en comparaison de ce que leur réservent les entreprises à venir. Leur arrive-t-il de manquer une affaire, ils forment une autre espérance et compensent leur échec; car seuls, ce qu'ils ont conçu ils l'ont en même temps qu'ils l'espèrent, tant est rapide l'exécution de leurs desseins! Et tout cela se fait au milieu des travaux, des dangers et des fatigues qui remplissent leur existence entière. Ils jouissent peu des biens présents, parce qu'ils sont sans cesse occupés d'acquérir; pour eux il n'y a d'autres fêtes que l'accomplissement de leur tâche, et une inaction paisible ne leur

1. Livre I, ch. 70.

semble pas un moindre mal qu'une activité laborieuse. En un mot, si l'on disait d'eux qu'ils sont nés pour n'avoir jamais de repos et pour n'en jamais laisser aux autres, on en ferait une peinture fidèle.

4. **Style de Thucydide**. — Nous l'avons dit déjà, le style de Thucydide est l'image de son esprit : il n'en est pas de plus plein, de plus serré, de plus hardi dans les conceptions et les images, de plus logique en même temps jusque dans ses hardiesses. Au milieu de ces anacoluthes et de ces ellipses qui effraient d'abord le lecteur, le raisonnement est un fil qui le conduit toujours ; cette symétrie que nous avons signalée, ces oppositions de mots toujours pleines de sens, compensent avantageusement pour un esprit droit et sagace les irrégularités de la syntaxe. Un rhéteur que nous aurons à juger plus tard, Denys d'Halicarnasse, a relevé les solécismes de Thucydide ; il a été plus loin, il a eu la prétention de refaire ses phrases : de très énergiques et très expressives, il les a rendues très lâches et très plates. Cette entreprise était digne d'un si pauvre esprit. C'en est une autre bien difficile de transporter dans une langue moderne, surtout dans la nôtre, essentiellement analytique, le style serré de l'historien grec ; quel que soit l'effort, la défaite est toujours au bout de la lutte. Mais il y a pourtant dans ce travail une âpre jouissance : tout vaincu qu'il est, le traducteur est entré plus avant dans le génie du puissant écrivain, il a mieux pénétré sa pensée ; un tel commerce n'est sans fruit ni pour l'esprit ni pour le style : on en sort plus sérieux, plus fortement trempé. Démosthène avait transcrit huit fois l'histoire de Thucydide ; on sent dans tous les récits de Salluste la profonde étude de ce modèle. Quelle école pour nos hommes d'État, pour nos orateurs ! Mais, hélas ! il diminue de jour en jour le nombre de ceux qui sont capables de s'y former.

CHAPITRE IX

HISTOIRE. — XÉNOPHON. — LES HISTORIENS CONTEMPORAINS OU DE L'ÉPOQUE MACÉDONIENNE : CTÉSIAS, PHILISTE, THÉOPOMPE, ÉPHORE, LES GÉOGRAPHES.

Xénophon. — Xénophon a continué l'histoire de Thucydide ; comme lui il est d'Athènes ; mais entre ces deux écrivains les contrastes sont bien plus nombreux que les ressemblances.

Vie de Xénophon. Énumération de ses ouvrages. — Né au bourg d'Erchie, près d'Athènes, vers 435 [1], Xénophon appartenait sans doute à une famille noble et opulente : son caractère, ses goûts, ses préférences politiques, sa vie entière donnent à cette opinion beaucoup de vraisemblance. Sa beauté noble et modeste était une fidèle image de son caractère, droit, pieux, modéré, affectueux et juste. Il suivit les leçons du fameux rhéteur Prodicus de Céos et de l'orateur Isocrate ; mais son maître par excellence fut Socrate, dont les doctrines furent la règle de son esprit et de sa conduite, dont il prit religieusement les conseils dans les circonstances graves de sa vie, dont la condamnation

1. On donne souvent la date de 445 proposée par M. Letronne (*Biographie universelle*). M Alfred Croiset, dans sa belle étude sur Xénophon, *Xénophon, son caractère et son talent*, a combattu cette date par des arguments qui nous semblent très forts. Celle de 435 nous paraît, comme à lui, beaucoup plus vraisemblable.

l'indigna et qu'il défendit hardiment, au lendemain du crime, par son *Apologie* et ses *Mémorables*.

On a raconté que Socrate sauva son élève à Délium, où celui-ci combattait dans la cavalerie athénienne. Mais la date de ce combat (424) ne permet pas d'admettre le témoignage de Strabon et de Diogène de Laërte. Dans l'*Anabase*, Xénophon se représente plus d'une fois comme un tout jeune homme ; c'est ainsi que l'appellent quelquefois ses compagnons d'armes ; quand il va devenir un des commandants de l'armée grecque, c'est sa jeunesse qui l'effraie. Or, s'il avait paru à Délium, il aurait eu, à l'époque de l'expédition du jeune Cyrus, au moins quarante et un ans révolus. Parmi les généraux victimes de la trahison de Tissapherne, il en cite un qui n'était âgé que de trente ans, deux qui ne dépassaient pas trente-cinq : Xénophon aurait-il eu le droit, en refusant le commandement, d'alléguer son âge [1] ?

Jusqu'à cette célèbre expédition qu'il a racontée, nous ne savons rien de sa vie publique. Il est très probable qu'il a porté les armes dans les dernières années de la guerre du Péloponèse. Autrement on ne s'expliquerait ni la confiance de la petite armée grecque qui l'a choisi pour un de ses chefs au milieu des périls d'une situation si grave, ni l'expérience et les talents qu'il a déployés pendant cette belle retraite, condamnée sans lui à n'être qu'une déroute lamentable. On croit qu'il fut prisonnier à Thèbes, et sa captivité expliquerait sa haine contre cette ville et ses relations avec le Thébain Proxène qui l'engagea dans l'expédition du jeune Cyrus [2]. Il est probable qu'il était à Athènes au moment

1. Voir Alf. Croiset, *ibidem*, note 1, page 247. L'âge militaire à Athènes commençait à 18 ans ; en supposant que Xénophon eût atteint juste cet âge au moment de l'affaire de Délium, il aurait eu 41 ans à l'époque de la bataille de Cunaxa.

2. *Anabase*, III, 1.

du siège de la ville par Lysandre, et qu'ensuite, après la nouvelle victoire de la démocratie, il fit des voyages. Un critique ancien, Athénée, signale sa présence à la cour de Denys l'Ancien, tyran de Syracuse.

Xénophon a raconté lui-même comment, après avoir consulté Socrate, il accepta les propositions de Proxène et suivit, non comme officier ou comme soldat, mais comme simple volontaire, l'expédition de Cyrus le Jeune, dont tous, sauf Cléarque, le commandant en chef, ignoraient le véritable objet. Nous apprécierons plus tard ce dramatique récit, dont le titre grec *Anabase* [1], n'annonce que la première et la moins intéressante partie. Quand, après les longues souffrances de la retraite et les dégoûts du service militaire sous les ordres du roi de Thrace Seuthès, Xénophon a enfin revu Athènes (probablement dans l'automne de 399), Socrate était mort. Xénophon fit mieux que de pleurer son bien-aimé maître ; il entreprit de venger sa mémoire et de réfuter ses accusateurs. Tel est l'objet des *Souvenirs* ou *Mémoires sur Socrate*, bel et touchant ouvrage, improprement désigné sous le nom de *Mémorables*. Nous l'analyserons dans notre chapitre sur les philosophes, quoiqu'il soit en réalité moins un livre de philosophie qu'une histoire des idées et de la prédication morale du sage. L'*Apologie de Socrate*, faible opuscule dont l'authenticité a été révoquée en doute, n'est peut-être (on l'a conjecturé) qu'une ébauche des *Mémorables*, improvisée par Xénophon, à son retour d'Asie, comme une première protestation contre les meurtriers de son maître.

Le *Banquet*, gracieux et charmant ouvrage, nous fait assister à une des plus aimables scènes de la vie de

1. *Marche vers la haute Asie*. La traduction populaire de ce titre : *La retraite des Dix-Mille*, trompe sur le caractère véritable de l'ouvrage.

Socrate avec ses disciples. Publié, selon toute vraisemblance, après les *Mémorables*, il complète agréablement les *Souvenirs*.

A cette époque (396) avait lieu l'expédition d'Agésilas contre le satrape Pharnabaze. Xénophon, qui s'est montré dans tous ses écrits l'admirateur passionné du roi de Sparte, alla le rejoindre en Asie, et il revint avec lui, quand une coalition suscitée par les Perses arrêta le général au milieu de ses brillants succès et le rappela en Grèce pour défendre sa patrie. Nous savons que Xénophon assistait dans les rangs des Spartiates à la bataille de Coronée (394), où les Athéniens combattaient à côté des Thébains. Il est probable que la sentence d'exil qui le frappa cette même année[1] était déjà rendue. Sans doute aussi ne parut-il à Coronée, comme à Cunaxa, qu'à titre de volontaire et, comme le dit M. Croiset, « plutôt en spectateur qu'en combattant. » Cependant, malgré son antipathie et ses griefs contre la démagogie athénienne, coupable de la mort de Socrate, malgré sa condamnation qu'on attribue, soit au concours qu'il avait prêté à Cyrus le jeune, ennemi d'Athènes, soit à son « laconisme, » c'est-à-dire à ses sentiments favorables à Sparte, nous avons peine, dans nos idées modernes, à justifier la conduite de Xénophon, et elle nous semble contraire aux doctrines de son maître et aux siennes. N'oublions pas toutefois que ces exemples sont fréquents dans l'histoire des guerres civiles de la Grèce[2]; les luttes entre les cités grecques étaient une sorte de guerre civile où chacun avait le droit de se ranger du côté où il croyait trouver la justice. Plus tard quand

1. Voir la forte argumentation de M. Alf. Croiset, p. 250, note 19.

2. M. Hémardinquer, auteur d'une thèse remarquable sur la *Cyropédie*, dit avec raison : « Xénophon a été moins Athénien qu'il n'est Grec, moins Grec qu'il n'est homme. »

Xénophon était trop vieux pour prendre les armes, il envoya ses deux fils combattre à Mantinée dans les rangs des Athéniens, unis alors avec les Spartiates contre les Thébains, et Gryllus, l'un de ses enfants, mourut dans la bataille (363). Cette fois encore Xénophon avait cru obéir au devoir.

Après Coronée, il se rendit à Sparte; il y reçut la dignité de *proxène*[1], il y fit élever ses enfants, et il vécut vingt-six ans à Scillonte, en Élide, dans un riche domaine que lui donnèrent les Lacédémoniens, paisiblement occupé de littérature, d'économie domestique, d'agriculture et de chasse. C'est là qu'il écrivit son intéressant dialogue de l'*Économique*, où il fait encore parler Socrate, ses petits traités de la *Chasse* et de l'*Équitation* et, en grande partie, son *Histoire grecque* ou *Helléniques*, qui semble n'avoir été achevée que vers la fin de sa vie. C'est aussi très probablement dans cette agréable retraite qu'il a composé son célèbre roman historique et moral, la *Cyropédie*.

Un décret proposé par l'orateur Eubule le releva de l'exil vers 367. On ne sait s'il rentra dans sa patrie. Scillonte fut ravagée par les Elidiens, alors en guerre avec Sparte; on croit que Xénophon se retira à Corinthe et qu'il y mourut vers 350. C'est là sans doute qu'il acheva ses *Helléniques*, qu'il écrivit le *Discours sur Agésilas*, mort en 361, deux ans avant la bataille où périt le fils aîné de Xénophon. C'est là aussi qu'il composa son dernier livre, le petit traité sur *Les Revenus de l'Attique*, postérieur au commencement de la guerre Sacrée (354-345). Si les dates que nous avons

1. Citoyen chargé de recevoir les ambassadeurs étrangers, les hôtes publics.

adoptées sont exactes, il avait, au moment de sa mort, quatre-vingt-cinq ans accomplis [1].

Pour être complet dans notre énumération des ouvrages de Xénophon, citons encore quatre autres écrits peu étendus : le *Commandement de la cavalerie*, le *Gouvernement des Lacédémoniens, le Gouvernement des Athéniens* et le *Hiéron* ou *Sur la tyrannie*. Le premier de ces ouvrages est un traité tout à fait technique, où l'on retrouve cependant les qualités distinctives de Xénophon, l'amour de l'art militaire, le goût de l'éloquence et de la prédication morale, le respect et l'exacte observation de toutes les pratiques religieuses. Le second et le troisième forment un parallèle dont les conclusions se devinent facilement. Entre la démocratie athénienne, telle que l'avaient faite les altérations successives infligées à la constitution de Solon, turbulente, avide, licencieuse, impatiente de toute autorité, soumise à la force brutale du nombre, et l'aristocratie de Sparte, où le respect des lois, des dieux, des magistrats, des généraux, des vieillards entretenait l'ordre et l'harmonie, les préférences de Xénophon ne pouvaient être douteuses. Sa naissance, son éducation, son caractère, les leçons de Socrate, tout l'éloignait du gouvernement populaire. Il a poussé cette aversion jusqu'à l'injustice, et son admiration pour Sparte l'a empêché de voir les défauts de cette république de soldats, si grossière dans ses procédés, si dure pour ses esclaves et pour ses sujets, et dont la domination, après la victoire de Lysandre, pesa si lourdement sur la Grèce. Dans le *Hiéron*, Xénophon condamne la tyrannie; mais il y laisse deviner son penchant pour ce pouvoir monarchique dont la *Cyropédie* est la peinture idéale.

1. Pour toute cette biographie nous avons été guidé par l'excellent livre de M. Croiset, que nous avons déjà cité plusieurs fois.

Dans le présent chapitre nous devons étudier rapidement les principaux ouvrages historiques de Xénophon, c'est-à-dire l'*Anabase* et les *Helléniques.*

Examen de l'Anabase. — Le plus intéressant à beaucoup près et le plus précieux est l'*Anabase.* On peut considérer à bon droit ce récit comme le chef-d'œuvre de Xénophon, parce que ses qualités d'écrivain y sont soutenues par le caractère dramatique des événements, et parce que la personne de Xénophon, les vertus de l'homme, les talents du général, mis en lumière par les circonstances, y paraissent avec une force et un relief singuliers.

Rien n'est plus connu que ce brillant épisode de l'histoire de la Grèce, l'entreprise de Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerxès Mnémon, l'enrôlement d'environ treize mille Grecs [1] commandés par le Lacédémonien Cléarque, qui seul est dans le secret du véritable but de l'expédition ; le départ de Sardes, la marche à travers la Phrygie, la Lycaonie, la Cilicie, l'arrivée à Tarse, où les premiers bruits de l'objet réel de la guerre amènent une révolte ; le passage des défilés de la Cilicie et de la Syrie, l'arrivée à Thapsaque sur l'Euphrate, où Cyrus s'explique ouvertement et, par une augmentation de solde, décide les Grecs à l'accompagner. L'armée traverse alors l'Arabie, la Babylonie, et, à Cunaxa, s'engage la grande bataille où les Grecs mettent en déroute près d'un million de barbares [2] ; mais Cyrus victorieux poursuit le roi son

1. Le chiffre exact, avant la bataille de Cunaxa, était de 12,900 dont 10,400 hoplites et 2,500 peltastes. Cyrus avait sous son commandement direct 100,000 barbares et environ 20 chars armés de faux. (*Anabase*, I, 7.)

2. Quatre-vingt-six myriades (860,000 h.) et cent cinquante chars armés de faux, prirent part à la bataille, au témoignage de Xénophon. L'armée complète se composait de 120 myriades (1,200,000 h.) et de 200 chars, sans compter 6,000 cavaliers commandés par Artaxerxès.

frère, s'élance au milieu du groupe de cavaliers qui l'entoure et le frappe à la poitrine ; il tombe lui-même blessé à l'œil par un javelot et est achevé par les soldats du roi.

Tels sont les événements qui remplissent le premier livre de Xénophon. Le second livre raconte les embarras et les dangers de la petite armée grecque privée du fruit de sa victoire, les négociations avec le grand roi, les caresses trompeuses du satrape Tissapherne, qui offre d'escorter avec ses troupes la retraite des Grecs, les soupçons trop légitimes de ceux-ci, la première entrevue de Cléarque avec Tissapherne, enfin la conférence dans laquelle quatre des principaux généraux grecs, outre le chef suprême Cléarque, sont arrêtés, puis décapités par l'ordre d'Artaxerxès, tandis que vingt officiers ou lochages et deux cents soldats qui les accompagnaient sont égorgés à la porte de Tissapherne.

Par suite de cette infâme trahison, l'armée abandonnée ainsi sans chefs à plus de dix mille stades de la Grèce [1], au milieu de peuplades ennemies, de fleuves infranchissables, sans cavalerie pour couvrir la retraite, sans guides, sans provisions, se livre au désespoir. Ici commence le rôle de Xénophon. Encouragé par un songe, il rassemble ce qui reste de généraux et d'officiers, fait nommer de nouveaux chefs et il est compris dans le nombre. Il se désigne lui-même, avec Timasion, pour l'arrière-garde. Sa noble attitude, son caractère à la fois pratique et religieux, son éloquence relèvent le moral des Grecs ; on crée un corps de frondeurs, d'archers, de cavaliers, et la retraite commence.

C'est alors surtout que le récit devient pathétique

1. Plus de 462 de nos lieues à quatre kilomètres. Le stade était de 185 mètres.

et que se déploient les qualités de Xénophon. On n'a pas nommé de général en chef; Chérisophe, à titre de Lacédémonien, commande le front. Plus tard, à Sinope, Xénophon refuse le commandement suprême que lui offraient les soldats Mais, en réalité, depuis le massacre des généraux, c'est lui qui veille à tout, c'est lui qui dirige tout avec une activité, une exactitude, une prévoyance qui ne sont jamais en défaut, attentif à tous les besoins des soldats, dont il soutient le courage par ses exhortations, dont il partage les plus rudes travaux. On l'a comparé au maréchal Ney faisant le coup de fusil pendant la retraite de Russie. On pense aussi à ce lamentable épisode de notre histoire et aux pages saisissantes du général de Ségur, quand on lit dans Xénophon la marche des Dix-Mille au milieu de populations sauvages qui les harcèlent, les Carduques[1], les Arméniens, les Chalybes, les Taoques, les Macrons, les Phasiens, les Colques. Sans cesse il faut combattre, sans cesse il faut être aux prises avec les difficultés du pays, les fleuves à remonter ou à franchir, les défilés des montagnes à traverser sans guide sûr, les vivres à renouveler. Et bientôt un autre ennemi plus terrible vient fondre sur les malheureux, comme sur nos soldats en Russie : c'est l'hiver, c'est un froid rigoureux au milieu des montagnes de l'Arménie, c'est le vent qui glace les hommes, c'est la neige qui tombe à flots, qui efface les chemins, qui engloutit des bêtes et des hommes, qui aveugle les uns, qui gèle les pieds des autres. Le feu, la nourriture manquent souvent : le désespoir s'empare de quelques-uns; comme nos soldats en Russie, ils s'endorment pour ne plus se réveiller, ils refusent d'avancer, ils demandent qu'on les tue sur place. Xénophon, comme Ney, se multiplie : il les exhorte, il les

1. Aujourd'hui les Kourdes.

brusque, il les gourmande ; prières, menaces, colère, il emploie tout pour les sauver. Enfin l'armée arrive à une montagne, nommée Thechès; on atteint le sommet. Tout à coup on aperçoit la mer : ô joie ineffable ! la mer, c'est le chemin de la patrie, c'est le salut, c'est le retour :

Quand les premiers furent au sommet de la montagne et eurent aperçu la mer, ils poussèrent de grands cris. Xénophon et l'arrière-garde les entendirent et crurent qu'en tête on avait rencontré de nouveaux ennemis, car en queue on était poursuivi par les gens dont on venait de brûler le pays. Cependant les cris redoublent, se rapprochent, et les soldats qui se succèdent s'élancent au pas de course vers ceux qui ne cessent de crier, et les cris redoublent à mesure que le nombre augmente, et Xénophon juge qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire. Il monte à cheval avec Lycius et les cavaliers pour porter secours. Mais bientôt ils entendent les soldats qui crient: la mer! la mer! Ce mot vole de bouche en bouche; alors tous accourent, et l'arrière-garde, et les équipages, et les chevaux. Quand l'armée entière est arrivée au sommet, ils s'embrassent les uns les autres, ils embrassent les généraux, les officiers, tous pleurent. Et aussitôt, sans qu'on sache de qui vint l'ordre, ils apportent des pierres et font un grand tertre. Ils y déposent beaucoup de boucliers en cuir de bœuf, des bâtons et des boucliers d'osier pris à l'ennemi [1]. »

Tout n'est pas fini, mais le courage est revenu avec l'espérance. On traverse la Colchide, malgré les Colchidiens qui sont battus ; on arrive à la ville grecque de Trapézonte, presque au fond du Pont-Euxin. On marche à gauche sur Cérasonte ; bientôt on s'embarque pour Sinope, où Chérisophe est nommé général en chef. Il faut encore souffrir et combattre. Repoussés d'Héraclée, les Dix-Mille arrivent au port de Carpé, en Bithynie ; là il faut culbuter les Bithyniens soutenus

1. IV, 7.

par les troupes du satrape Pharnabaze, puis on arrive à Chrysopolis de Chalcédoine [1]. Anaxibios, chef de la flotte de Sparte, à l'instigation du satrape, les appelle à Byzance, où ils sont trahis ; l'harmoste spartiate de Byzance, Aristarque, sert aussi les vues de Pharnabaze, et ils sont réduits à se mettre au service du petit roi thrace Seuthès. Après de nouveaux mécomptes, ils entrent en pourparlers avec des envoyés spartiates et passent à Lampsaque, pour aller combattre le satrape Tissapherne, sous les ordres du général lacédémonien Thymbron. Là se termine la retraite des Dix-Mille ; l'auteur, arrivé à la fin de son récit, résume ainsi les travaux de cette vaillante petite armée :

Le total du parcours entier, marche et retraite, est de deux cent quinze étapes, comprenant mille cent cinquante-cinq parasanges ou trente-quatre mille six cent cinquante stades. (5,800 kilom.) La durée, marche et retraite, est d'un an et trois mois.

Cette rapide analyse a permis déjà d'apprécier l'intérêt du récit et le rôle important du narrateur dans cet émouvant épisode. A l'ascendant de l'expérience et des qualités militaires se joint celui du caractère et de l'éloquence : il domine cette armée d'hommes libres, toujours prête à discuter les ordres de ses chefs, par l'autorité de sa vertu modeste, de cette piété pratique qui se mêle à tous les actes de sa vie, et aussi par cette parole simple, claire, précise dans son abondance, mise au service du bon sens et de la raison. Le style du récit ne diffère pas de celui des harangues : ce n'est plus la langue de Thucydide, forte, concise, violente dans sa hardiesse ; c'est la réunion des qualités que l'on désigne sous le nom d'atticisme,

1. Aujourd'hui Scutari.

le naturel, la limpidité, la douceur, la délicatesse, la grâce. Nous retrouverons dans tous les ouvrages de Xénophon ce charme qui lui a valu chez les anciens le nom d'*abeille attique*.

Examen des Helléniques. — Mais on chercherait vainement dans les *Helléniques* l'intérêt soutenu et puissant de l'*Anabase*. Cet ouvrage, divisé aussi en sept livres, embrasse près de quarante années de l'histoire de la Grèce, depuis le gouvernement des Quatre-Cents, en 408, jusqu'à la bataille de Mantinée (362). Cette période comprend, entre autres événements considérables, la prise d'Athènes, le honteux traité d'Antalcidas, la courte et brillante puissance de Thèbes, qui doit à deux grands hommes, Épaminondas et Pélopidas, l'hégémonie de la Grèce. Mais Xénophon ne l'a pas embrassée d'une vue d'ensemble, il n'en a pas cherché le caractère général : on n'apprend pas avec lui à connaître les causes et les conséquences des faits, à juger les hommes, comme on l'apprend si bien avec Thucydide.

La composition, si nette et si forte chez Thucydide, manque aussi dans Xénophon. Sans doute, il n'est d'abord que le continuateur de l'historien dont il avait été peut-être déjà l'éditeur. Son récit se rattache à celui de Thucydide par une simple transition : « Or, peu de jours après cet événement, arriva d'Athènes Thymocharès avec quelques vaisseaux. » Mais lorsque Xénophon a dépassé le terme que Thucydide avait fixé lui-même à son histoire, c'est-à-dire la prise du Pirée. Il devait, ce semble, marquer par un repos la fin de ce premier sujet ; il devait annoncer et introduire celui qu'il va traiter pour son compte personnel. Cependant aucune division, aucune observation de l'auteur ne distingue ces deux parties si différentes de son histoire. Il la termine aussi brusquement qu'il l'a commencée. Après le récit de la bataille de Mantinée

où est tombé Épaminondas, l'historien témoigne que des deux côtés on s'attribua la victoire et que cette grande bataille ne fit qu'ajouter au trouble et à la confusion qui régnaient en Grèce. « Pour moi, ajoute-t-il, c'est ici que j'arrête mon histoire ; ce qui suit sera peut-être l'objet des travaux d'un autre. » Cette absence de conclusion n'est pas le fait d'un historien philosophe ; ce n'est pas ainsi que Thucydide entendait cette étude dont il avait fait une science.

La proportion, cette autre condition de toute œuvre de l'esprit, fait aussi défaut dans les *Helléniques*. Tantôt c'est une sèche chronique, tantôt c'est une abondance de petits détails et d'anecdotes qui donnent au récit la physionomie d'une morale en action [1]. On a vu déjà dans l'*Anabase* ce caractère de moraliste : la piété un peu étroite de Xénophon l'entraîne aussi à donner trop de place aux présages, aux interventions miraculeuses. Thucydide avait banni sévèrement de l'histoire le surnaturel : sans être irréligieux, il ne sortait pas du cercle de la science humaine, dans l'explication des événements de l'humanité il se bornait à la recherche des causes venues de l'homme. Xénophon, rigoureux observateur de toutes les pratiques religieuses, spartiate encore sur ce point plutôt qu'élève de Socrate, nous ramène à la crédulité naïve d'Hérodote.

A côté du moraliste, il y a aussi dans les *Helléniques* le stratégiste, très curieux d'art militaire, toujours prêt à disserter sur les opérations d'une belle bataille. C'est ainsi qu'il expose en détail la journée de Coronée, où son héros, Agésilas, dut la victoire à son habile tactique [2], c'est ainsi qu'à la fin de son histoire il s'arrête longtemps sur l'invasion

1. Voir au livre IV une longue anecdote sur le mariage de la fille de Spithridate avec Otys, roi de Paphlagonie.
2. Le récit est littéralement reproduit au 2e ch. de *l'Agésilas*.

qui précède la bataille de Mantinée et sur cette bataille même ; et, quoiqu'il ait tu jusque-là le rôle et le nom même d'Épaminondas, l'habileté du général triomphe de ses préventions contre l'homme, et il développe avec complaisance sa prudence, son ascendant sur les soldats, et la forte discipline qu'il a établie dans son armée.

Ce manque de proportions dans l'histoire de Xénophon s'explique souvent par sa partialité. Épaminondas tout le premier en est un exemple éclatant. Il semble que le grand caractère de ce héros si pur eût dû aller au cœur de l'historien moraliste. Mais Épaminondas est thébain ; son génie et ses victoires ont abattu l'empire de Sparte. Xénophon laissera donc dans l'ombre ce personnage qui, pendant neuf ans, a dominé tous les événements ; il ne signalera même pas sa présence au congrès de Sparte, où le héros thébain tint si fièrement tête au roi Agésilas. En racontant la journée de Leuctres, si funeste aux Spartiates, il n'omettra qu'une chose, c'est le nom du général vainqueur. Mais faut-il s'étonner de cet injuste silence, quand Xénophon raconte avec tant de sécheresse et de froideur les malheurs mêmes de son propre pays ? Quatre lignes lui suffisent pour exposer l'entrée de Lysandre à Athènes et la destruction des Longs-Murs :

... On décide d'accepter la paix. Alors Lysandre aborde au Pirée : les exilés rentrent ; on abat les murs au son des flûtes avec une grande ardeur ; on regarde ce jour comme le commencement de la liberté pour la Grèce [1].

Xénophon ne paraît pas bien loin de partager cette opinion. Quel contraste entre cette brièveté indifférente et la complaisante abondance de ses récits quand il expose les succès de Sparte et d'Agésilas !

1. Liv. II, ch. 2.

Son admiration pour les Spartiates va jusqu'à fausser son jugement : il n'a que des éloges pour ce traité d'Antalcidas qui détruisit les résultats des guerres médiques et replaça les villes grecques de l'Asie-Mineure sous la domination du roi de Perse[1]. Ce qu'il relève avec plaisir dans cette paix honteuse, c'est qu'elle consacre l'empire de Lacédémone sur la Grèce. Quelle différence entre ce langage et celui d'un Athénien d'une époque un peu postérieure, Isocrate ! Combien, dans son *Panégyrique*, il a fait ressortir la honte du traité et l'abaissement de la Grèce qui désormais va mendier l'appui et l'or de celui qu'on appelle le grand roi !

Sparte profite de sa puissance pour raser la ville de Mantinée et pour disperser les habitants en quatre bourgades. Loin de blâmer cette violence, à laquelle les Mantinéens opposèrent une résistance désespérée, Xénophon les trouve fort heureux d'habiter désormais plus près de leurs terres et d'être débarrassés de leur démagogie[1]. D'ailleurs c'est en barrant le fleuve qui traversait Mantinée et en produisant une inondation que les Lacédémoniens ont pris la ville :

> Ce sera, dit Xénophon, une leçon de prudence donnée aux hommes ; ils ne laisseront plus passer un fleuve dans leurs murs.

Il raconte aussi avec beaucoup de calme l'odieuse trahison de Phébidas, qui passe en allié sur le territoire de Thèbes pour aller combattre Olynthe, et qui profite de l'hospitalité accordée à ses troupes pour s'emparer de la Cadmée. Il n'est pas ému de la mauvaise foi des Spartiates qui blâment Phébidas, mais qui, dociles à l'avis d'Agésilas, se résignent sans peine à garder ce bien mal acquis. Cependant, lorsque les

1. Liv. V, ch. 2.

exilés thébains se sont glissés dans Thèbes et, après avoir soulevé la population, ont chassé les envahisseurs de la ville et de la citadelle, Xénophon se décide à voir dans cette mémorable délivrance la main de la divinité :

> Ce fut, dit-il, une punition infligée aux Lacédémoniens qui furent châtiés uniquement par les victimes de leur injustice [1].

Malgré cette partialité, dont l'historien ne s'est pas rendu compte et qui aveugle plus d'une fois son esprit naturellement honnête et juste, malgré les autres défauts que nous avons signalés dans les *Helléniques*, cet ouvrage, dont l'ensemble est imparfait, offre encore, dans beaucoup de passages, un intérêt véritable. Quand Xénophon a été lui-même témoin des faits, il les raconte avec une vivacité et une élégance dignes de l'*Anabase*. Des anecdotes piquantes, des scènes rapides, des caractères agréablement tracés, des harangues, moins fortes et moins profondes que celles de Thucydide, mais faciles et quelquefois émouvantes, enfin le charme de ce style dont nous avons apprécié déjà le naturel, la grâce, l'aimable abondance, telles sont les qualités des *Helléniques*. Elles contrastent sur tous les points avec l'*Histoire* de Thucydide ; mais, quoique bien inférieures aux *Muses* d'Hérodote, elles s'en rapprochent par plus d'un trait : il y a entre elles un air de famille.

L'*Agésilas* reproduit quelquefois textuellement les récits des *Helléniques*. L'auteur retrace dans ce court ouvrage les qualités militaires de son héros : il énumère avec complaisance ses vertus, sa piété, sa justice, la pureté de ses mœurs, son patriotisme. Il célèbre sa belle vieillesse, il exprime les regrets qu'a

1. Livre V, ch. 4.

causés sa mort et il termine sur le ton de Périclès dans l'oraison funèbre qu'a reproduite Thucydide :

Ce grand homme fut toujours si complètement utile à sa patrie que, même après sa mort, il lui rend encore de mémorables services. Il est descendu dans les demeures éternelles laissant par toute la terre des monuments de sa vertu, et honoré dans sa patrie de la sépulture des rois.

Ce ton oratoire est celui de tout l'ouvrage, qui est moins une biographie qu'un panégyrique.

Dans un autre chapitre de notre livre nous aurons à étudier Xénophon à titre de philosophe et de moraliste. On a vu que l'influence des idées morales est déjà très sensible dans ses écrits historiques.

Historiens perdus. — En même temps que Xénophon, ou peu après lui, écrivaient quatre historiens estimés dans l'antiquité, dont, malheureusement, les ouvrages sont presque complètement perdus, Ctésias, Philiste, Éphore et Théopompe.

Ctésias. — Ctésias de Cnide, médecin distingué, fut attaché, comme tel, au roi Darius Nothus et à son successeur Artaxerxès Mnémon. Il assistait, comme Xénophon, à la bataille de Cunaxa et il guérit le roi de la blessure que celui-ci avait reçue de son frère Cyrus. Après dix-sept ans de séjour chez les Perses, il revint à Cnide, où sa vie s'acheva. C'est alors sans doute qu'il rédigea ses ouvrages.

Son *Histoire de Perse*, en vingt-trois livres, ne nous est connue que par les résumés du grammairien Photius. Les six premiers livres comprenaient l'histoire de l'Assyrie et de tout ce qui a précédé la domination des Perses. Les autres embrassaient l'histoire de cet empire depuis Cyrus jusque vers le milieu du règne d'Arta-

xerxès Mnémon (398). Ctésias contredisait plus d'une fois Hérodote et Xénophon; mais, bien que sa position officielle lui ait permis d'avoir les renseignements les plus exacts sur la monarchie perse et sur ses relations avec tout l'Orient, les anciens ne croyaient pas à sa véracité; on l'accusait d'avoir introduit dans l'histoire plus d'une aventure fantaisiste. C'est le témoignage de Photius lui-même :

« Quoique Ctésias reproche à Hérodote beaucoup de fables, il n'est pas exempt lui-même de ce défaut, surtout dans son *Histoire de l'Inde*. Le principal agrément de son histoire consiste dans la manière dont il raconte les événements, tantôt en surprenant le lecteur par des récits inattendus, tantôt en émouvant les passions, et beaucoup plus encore en se servant du fabuleux pour embellir sa narration. »

Selon ce critique, le style de Ctésias est simple et clair, mais moins soutenu et moins pur que celui d'Hérodote.

Photius donne aussi un résumé de cette *Histoire de l'Inde* qui ne formait qu'un seul livre. L'auteur s'attachait surtout à décrire le pays, ses fleuves, ses montagnes, ses productions, ses animaux, ses habitants. Les extraits de Photius donnent une idée suffisante des fables souvent ridicules dont le récit de Ctésias était rempli. Il expose les mœurs d'un peuple nommé les Cynocéphales, dont la vie se prolonge, dit-il, jusqu'à cent soixante-dix ou deux cents ans. Les hommes et les femmes ont une queue plus longue et plus velue que celle des chiens.

Quelques auteurs anciens citent encore d'autres ouvrages de Ctésias, un *Périple de l'Asie*, des livres *Sur les montagnes*, *Sur les fleuves*, *Sur les impôts en Asie*. Gallien témoigne qu'il avait écrit sur la médecine.

Philiste. — Philiste, contemporain aussi de Xénophon et de Ctésias, était Sicilien et il avait raconté l'histoire de la Sicile. Né à Syracuse, en 431, il fut témoin de l'expédition athénienne et ami d'Hermocrate, un des Syracusains qui ont le plus contribué à la défaite d'Athènes. Bientôt il aida Denys à s'emparer du pouvoir et jouit d'abord de sa faveur. Exilé en 386, puis rappelé par Denys le Jeune en 367, il fut pendant dix ans le conseiller et le guide de ce prince fantasque et cruel, et l'adversaire de Dion et de Platon qu'il fit chasser de Syracuse. Au moment du retour de Dion, il fut surpris, mutilé, traîné dans les rues de la ville et jeté aux carrières. Il avait atteint l'âge de quatre-vingts ans.

Son histoire de la Sicile était divisée en deux parties. La première, en sept livres, comprenait toutes les origines, la fondation des colonies grecques, les établissements carthaginois, la guerre avec Athènes et avec Carthage, jusqu'à Denys. Elle s'arrêtait à la prise d'Agrigente par les Carthaginois en 406. La seconde partie, en quatre livres, comprenait le règne de Denys l'Ancien et les cinq premières années du règne de Denys le Jeune. Un fragment des derniers livres nous a été conservé par Clément d'Alexandrie.

Les anciens regardaient Philiste comme un historien de premier ordre [1], savant, consciencieux, vif, pénétrant, concis, bien inférieur à Thucydide, mais formé à son école [2], moins fort, sans doute, mais plus clair [3]. Cicéron estimait surtout son histoire de Denys, qu'il appelle un grand et rusé politique [4]. Il faut regretter la

1. *Capitalis*, dit Cicéron. *Ad Quintum fratrem*, II, 13.

2. Cicéron, *ibidem*. « Creber, acutus, brevis, pæne pusillus Thucydides. » Idem, *de Divinat.*, I, 10 : « Hominem doctum et diligentem. »

3. Quintil., X, 1, 74. « Philistus quoque meretur qui turbæ quamvis bonorum post eos auctorum eximatur, imitator Thucydidis, et, ut multo infirmior, ita aliquatenus lucidior. »

4. *Ad Quintum fr.*, II, 13. « Me magis de Dionysio delectat ; ipse est enim veterator magnus et perfamiliaris Philisto. »

perte de ces livres qui nous auraient fourni tant de précieux renseignements sur la Sicile ancienne et sur Denys, prince remarquable, qui a délivré la Sicile des Carthaginois, et dont le caractère ne nous est connu que par les témoignages de ses ennemis.

Théopompe. — On plaçait au-dessus de Philiste, à cause surtout de l'élévation et de la majesté du style[1], un autre historien un peu postérieur, Théopompe, né à Chio, en 378. Il avait surtout les qualités oratoires[2]. D'ailleurs il était disciple d'Isocrate et il avait longtemps pratiqué l'éloquence ou du moins composé des discours à l'usage des accusés. Grâce à sa fortune, il put faire de nombreux voyages et rassembler beaucoup de documents historiques. Alexandre le chargea du gouvernement de Chio. Banni après la mort du conquérant, il se réfugia en Égypte, où il fut mal reçu par le premier Ptolémée. On ne connaît pas les dernières années de sa vie.

Il avait composé deux grands ouvrages historiques. L'un était une *Histoire de la Grèce*, divisée en douze livres et faisant suite à l'ouvrage de Thucydide, pendant une période de dix-sept années (411-394), jusqu'à la bataille de Cnide gagnée par l'Athénien Conon sur la flotte lacédémonienne. L'autre, les *Philippiques*, embrassait, en cinquante-huit livres, l'histoire des événements contemporains de l'auteur, groupés autour de Philippe et de la Macédoine. Ces deux écrits étaient précédés d'un *Abrégé d'Hérodote*. Les anciens citent encore de lui des ouvrages moins importants, tels que l'*Éloge de Mausole* et les *Éloges de Philippe et* d'*Alexandre*. Il était très estimé ; on trouvait la lecture de ses œuvres

1. « Elatione atque altitudine orationis. » (Cicéron, *Brutus*, 17.
2. Quintil. X. 74. « Oratoris magnis similis, ut qui... diu fuerit orator. »

plus facile que celle de Thucydide, et on appréciait, avec la clarté et la noblesse harmonieuse de son style, l'habile composition de ses récits et sa connaissance exacte des affaires du temps. Mais, homme du parti aristocratique, plus tard serviteur dévoué de Philippe et d'Alexandre, il était suspect de prévention, et il fallait se défier de ses jugements. Il ne reste de lui que des fragments, presque tous conservés par Photius.

Éphore. — Comme Théopompe, Éphore de Cumes, né vers le commencement du IVe siècle, fut élève d'Isocrate ; mais il abandonna promptement l'art oratoire pour les travaux d'histoire et de géographie. Son principal ouvrage était une *Histoire générale de la Grèce*, depuis le retour des Héraclides ou invasion du Péloponèse (1191) jusqu'à la prise de Périnthe par Philippe (341). Elle était divisée en trente livres. Le dernier fut rédigé par son fils Démophile ; et d'autres historiens conduisirent cette vaste histoire jusqu'à la mort de Philippe et à la conquête d'Alexandre. Esprit exact et curieux, critique formé à l'école d'Aristote, Éphore n'avait pas négligé les recherches d'archéologie, et, comme géographe, son témoignage est souvent invoqué par des écrivains tels que Polybe, Strabon et Diodore. On cite encore de lui un traité de l'*Art d'écrire* et un ouvrage philosophique sur les *Biens et les mœurs*. Nous ne connaissons cet écrivain que par de nombreux, mais courts extraits ; son style, élégant et animé, avait, comme celui de Théopompe, une couleur trop oratoire.

Géographes. Scylax. — La géographie avait fait son apparition à peu près en même temps que l'histoire, et son développement est parallèle. A l'époque d'Hérodote, les cartes géographiques sont une nouveauté curieuse, que l'historien consigne dans son livre V. Le

bonhomme Strepsiade, dans les *Nuées* d'Aristophane, n'est pas moins émerveillé à la vue d'une carte. Comme ouvrage de géographie, on cite d'abord un *Périple*, ou description sommaire des côtes de la Méditerranée, de la Propontide, du Pont-Euxin et du Palus-Méotide, ainsi que des côtes de l'Afrique au delà du détroit de Gadès. Cet ouvrage, extrêmement sec, compilation indigeste de travaux d'époques très différentes, a été donné sous le nom de Scylax, navigateur grec du v[e] siècle, né à Caryande en Carie. Il avait été chargé par Darius I[er] de reconnaître le cours de l'Indus depuis le pays de Kaschmir jusqu'à l'embouchure du fleuve. Il continua sa route vers l'ouest et longea les côtes méridionales et occidentales de l'Arabie jusqu'au fond du golfe Arabique. Son voyage dura trente mois.

Hannon. — Soit antérieurement à Scylax, soit après lui, un navigateur Carthaginois, Hannon, dont l'époque n'est pas fixée, avait fait une tentative de navigation autour de l'Afrique. Nous avons, sous le nom de *Périple d'Hannon*, un petit écrit grec dont l'origine est aussi controversée que la date du voyage. On ne sait si ce récit, simple et naïf de ton, est une traduction exacte ou un extrait de l'original carthaginois, qui était suspendu dans un temple à Carthage.

Néarque. — *Le Périple de Néarque*, célèbre amiral de la flotte d'Alexandre, a bien plus d'intérêt et d'importance historique. L'historien Arrien en a conservé, dans ses *Indiques*, un extrait dont l'authenticité est aujourd'hui démontrée. Néarque descendit avec Alexandre l'Hydaspe et l'Indus depuis Nicée jusqu'à Patala. Aux bouches de l'Indus se révéla le phénomène du *flux* et du *reflux*, et celui des vents étésiens ou *mousson*. Néarque se dirigea ensuite vers l'ouest, reconnut le

pays des Arabites (Syndhy), celui des Orites (Béloutchistan oriental), la Gédrosie, peuplée de misérables Icthyophages (Béloutchistan occidental et sud-est de la Perse), enfin la Caramanie (Perse). Cette navigation dura cent quarante-cinq jours (octobre 326 à février 325). Le *Journal de Néarque* a servi de guide aux explorateurs modernes. Il est plein d'observations nautiques, géographiques et physiques, de détails sur les pays et les mœurs, dont l'exactitude a été constatée.

CHAPITRE X

ÉLOQUENCE. — ORIGINES. — RHÉTEURS ET SOPHISTES.

Liens qui unissent les historiens, les orateurs et les philosophes grecs. — Toutes les parties du domaine des lettres se rattachent les unes aux autres par des liens étroits. On a vu déjà les nombreux emprunts que le genre dramatique a faits à l'épopée et à la poésie lyrique, et comment ces éléments si divers se sont unis pour former les chefs-d'œuvre de la tragédie grecque. On peut dire que les trois genres principaux entre lesquels se partage la prose, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, ont aussi plus d'un caractère commun et qu'ils ont exercé les uns sur les autres une action puissante et réciproque. L'étude des historiens nous l'a montré déjà; leurs écrits, surtout ceux de Thucydide et de Xénophon, ont une partie oratoire qu'il est impossible de négliger. Ces historiens avaient été élèves de quelques-uns des maîtres de rhétorique, à la fois professeurs et orateurs, que nous allons apprécier. Nous avons nommé déjà Antiphon comme le maître de Thucydide, Isocrate comme celui de Xénophon, de Théopompe et d'Éphore. Xénophon était aussi l'élève du rhéteur Prodicus. D'autre part, l'histoire de Thucydide n'a pas peu contribué, nous l'avons dit, à former le génie de Démosthène. Quant aux philosophes, l'influence d'Anaxagore a été grande sur Thucydide comme sur Périclès. Nous savons de quelle forte empreinte Xénophon a été marqué par Socrate;

le disciple ne s'explique pas sans le maître. Il est certain que les historiens dont nous avons perdu les œuvres, n'avaient pas échappé davantage à cette action puissante. Mais c'est sur les orateurs que s'est surtout exercée la salutaire discipline de la philosophie socratique. Cicéron disait « qu'il était sorti orateur non des officines des rhéteurs, mais des jardins de l'Académie ; » nous verrons que les plus puissants orateurs d'Athènes se rattachent plus étroitement et doivent plus aux philosophes qu'aux maîtres qui faisaient profession d'enseigner l'art oratoire.

Origines de l'éloquence. — L'éloquence est originaire d'Athènes. Elle devait naître de cette constitution libre que Solon donna à ses concitoyens et de ces délibérations de la place publique où la parole devint l'instrument principal du succès et de la puissance. Il est certain que Solon, si grand poète, fut aussi un orateur, et que l'éloquence a été une partie de la force des Pisistrate, des Aristide, des Thémistocle et des Clisthène.

Périclès. — Quant à Périclès, c'est par la seule parole qu'il a exercé pendant longtemps sur un peuple capricieux et indocile une véritable royauté. L'analyse de l'histoire de Thucydide nous a déjà fait connaître ce grand personnage, qui a mérité de donner son nom au siècle de Sophocle, de Phidias et de Zeuxis, et qui, en effet, dans l'admiration des critiques de l'antiquité, marche, pour l'éloquence, l'égal du grand poète et du grand statuaire. Nous avons pu aussi, grâce à Thucydide, prendre une idée de cette puissance oratoire dont l'historien a reproduit, quoi qu'on en dise, les caractères principaux, c'est-à-dire, au témoignage des anciens, la précision et la finesse pénétrante des pensées, la concision rapide du style, la grandeur aussi, mais

une grandeur calme et sereine, maîtresse d'elle-même quand elle lance ses foudres, comme la majesté de Jupiter Olympien, auquel Aristophane comparait Périclès[1]. C'est la grandeur qui naît du développement des hautes pensées, toujours digne et réservée, et ne comptant jamais pour le succès sur l'effervescence des passions déchaînées par l'orateur[2]. Tel est le Périclès de Thucydide. Il est d'accord aussi avec ce que nous savons de l'attitude de l'orateur à la tribune : presque immobile, les deux mains cachées sous son manteau, il se défendait et les gestes et les jeux ardents de la physionomie ; sa voix ferme et sonore se maintenait dans les notes moyennes et ne se permettait jamais les éclats qui remuent le peuple. Il semble que tout en lui ait été d'accord, la pensée, la parole, l'action ; tout donne l'idée d'un grand citoyen, d'un grand politique, élevé au-dessus des passions, dédaignant de les soulever et ne comptant que sur la raison pour maintenir ses concitoyens dans les voies de leur intérêt et de leur grandeur.

Cléon. — Bien différent était le caractère d'un autre orateur, le démagogue Cléon. Fougueux, em-

1. *Acharniens*, v. 529-530.

« De là, Périclès l'Olympien lançait des éclairs, des foudres, bouleversait toute la Grèce. »

Cicéron, au chap. IX de l'*Orator*, dit : « Qui, si tenui genere uteretur, nunquam ab Aristophane poeta fulgere, tonare, permiscere Græciam dictus esset. »

Eupolis a dit de lui : « La persuasion résidait sur ses lèvres et il laissait l'aiguillon dans l'esprit de ses auditeurs. »

.....Ici de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.

A. Chénier. (*De l'Invention.*)

2. *Brutus*, ch. XI : « Hujus *suavitate* maxime hilaratæ sunt Athenæ ; hujus ubertatem et copiam admiratæ, ejusque vim dicendi terroremque timuerunt. »

porté, il parlait avec véhémence ; il introduisit l'usage d'une action violente, rejetant son manteau sur ses épaules, lançant ses bras et se frappant la cuisse. C'est bien l'homme que nous présentent Aristophane et Thucydide, celui qui entraînait l'assemblée d'Athènes à voter l'exécution en masse du peuple de Mytilène [1] ; mais le lendemain, nous l'avons vu, grâce à la réflexion et aux sages paroles de l'orateur Diodote, le peuple revenait sur cette monstrueuse décision et infligeait aux vaincus un châtiment moins atroce.

Alcibiade. — Nous ne citerons pas d'autres démagogues qui atteignirent ou dépassèrent la violence de Cléon, sans avoir son talent. Au-dessus d'eux il faut placer cette étrange figure d'Alcibiade, neveu de Périclès et formé à son école, mélange bizarre de qualités et de vices, qui a servi avec éclat son pays et lui a porté des coups irréparables. On a vu déjà plus haut son portrait esquissé par Thucydide, qui a reproduit aussi fidèlement les traits distinctifs de son éloquence que son caractère moral et politique. Mais Alcibiade est déjà, comme orateur, un élève de ces maîtres de rhétorique que nous allons voir s'établir et briller à Athènes ; il est aussi disciple de Socrate. Il en est de même de deux autres hommes politiques, encore plus tristement célèbres, membres du gouvernement des Trente, Théramène et Critias. Théramène paya de sa vie sa modération tardive, et périt victime de Critias. Celui-ci, plus décidé et plus conséquent dans ses violences, fut à la fois un homme d'État, un orateur, un poète élégiaque et l'auteur de traités politiques analogues à ceux de Xénophon. Il est désigné aussi comme un des plus remarquables disciples de ces maîtres siciliens qui ouvrirent école à Athènes,

1. *Histoire*, III, ch. 37 et suivants.

et le nom de *sophiste*, que lui donnent quelquefois les anciens, indique les liens qui le rattachent aux Gorgias et aux Protagoras.

La rhétorique et la sophistique. — C'est en effet vers le milieu de la guerre du Péloponèse, entre la paix de Nicias et l'expédition de Sicile, qu'apparaissent à Athènes ces hommes dont les leçons auront tant de popularité et d'éclat, et exerceront sur la jeunesse et sur les destinées de la parole une influence utile à quelques égards, mais dangereuse aussi et en définitive funeste, si le génie athénien, avec son bon goût et sa droite raison, si l'action de Socrate et de ses disciples n'en avaient arrêté les abus.

On n'avait pas songé à recueillir les discours des premiers orateurs. Il est douteux même que les anciens aient connu l'éloquence de Périclès [1] autrement que par le témoignage des contemporains, par les énergiques résumés de Thucydide et par des traits brillants que la mémoire des hommes avait perpétués et qu'Aristote a recueillis dans sa *Rhétorique*. C'est que, dans ces premiers temps de l'éloquence, les discours n'étaient pas des œuvres littéraires, mais uniquement des actes politiques. Comme l'a dit l'éminent historien de la littérature grecque, Ottfried Müller, « on ne songeait pas alors qu'un discours pût avoir un autre mérite que celui d'atteindre un but

1. Cicéron, dans le *De Oratore*, II, 22, dit : « Antiquissimi fere sunt, quorum quidem scripta constent, Pericles atque Alcibiades, atque eadem ætate Thucydides. » Mais, en recueillant tous les passages où il parle de Périclès, on juge qu'il ne le connaît que, comme nous, par le témoignage des critiques grecs, par quelques courtes citations, et par Thucydide, avec lequel il le confond dans son appréciation générale. Aux deux orateurs, comme à l'historien, il assigne les mêmes qualités, la précision, la finesse, la rapidite, et plus d'abondance dans les idées que dans l'expression. « *Subtiles, acuti, breves, sententiis magis quam verbis abundantes.* »

déterminé. » C'est une arme qui a servi pour le combat et qu'on dépose après la victoire pour la retrouver dans une prochaine bataille. Suivant une autre comparaison du critique allemand, il en fut d'abord de la parole comme de ces habitations des premiers hommes qui n'avaient d'autre objet que de servir d'abri. Plus tard on s'avisa d'orner les maisons, de les rendre spacieuses, commodes, agréables : l'architecture prit naissance. De même on imagina l'art de la parole : l'éloquence eut des maîtres qui en étudièrent la marche, en recherchèrent les principes, en fixèrent les lois par l'observation même des orateurs ; la rhétorique parut, née de l'éloquence, légitime, lorsqu'elle n'a pour but que de lui donner conscience d'elle-même, et de rendre sa marche plus directe et plus sûre, en fixant les routes qu'elle avait suivies sans le savoir au milieu de ses premiers tâtonnements. Malheureusement, enivrée de sa puissance, elle a souvent prétendu donner l'éloquence ou la suppléer ; elle a voulu séparer la parole de la pensée, et elle a infligé ainsi à son art le triste renom qui s'attache encore aujourd'hui à la rhétorique comme à la sophistique.

Corax. — Ce n'est pas à Athènes, nous l'avons annoncé, que commença la science de l'éloquence ou rhétorique. Elle a été créée en Sicile, dans ces villes d'origine grecque, où les lettres et la philosophie ont été si honorées et si brillantes, dans ce pays des Empédocle, des Parménide, des Stésichore et des Epicharme, où la recherche des lois de la création, où l'observation de l'esprit humain et des mœurs de l'homme ont produit de bonne heure des œuvres si fortes et si ingénieuses [1]. Les premiers *rhéteurs* ou

1. Cicéron, *Brutus*, XII, 46. « Siculi, acuta gens et controversa natura. » Les Siciliens, nation fine et naturellement portée aux discussions.

sophistes (car à l'origine les deux noms se confondirent presque), Corax et Tisias, étaient Siciliens. C'est vers le milieu du ve siècle qu'ils parurent. Corax, au témoignage des anciens, fut disciple d'Empédocle. Il parla pour son propre compte, et, suivant un usage que nous retrouverons à Athènes, il composa des plaidoyers pour les autres. Ce sont peut-être les premiers discours écrits qu'aient possédés les anciens. Enfin il eut l'idée de rendre compte à lui-même et aux autres des procédés qu'emploie l'orateur. Il composa donc, sous le nom d'*Art de la rhétorique*, un court ouvrage, qui a suscité beaucoup d'autres traités plus complets, mais qui a le mérite d'être le premier de tous.

Tisias. — Après lui, son élève Tisias, qui fut aussi un orateur, composa un nouveau traité technique, probablement plus étendu que celui de son maître. Corax et Tisias sont peu connus. D'après le jugement d'Aristote, leurs traités semblent n'avoir été autre chose qu'une logique ; mais c'est à eux que se rattache en partie le fameux Gorgias, qui donna le plus grand éclat à l'art de la rhétorique.

Gorgias . — Gorgias de Léontium, élève de Tisias, vint à Athènes en 427, en qualité d'ambassadeur. Il devait demander l'intervention des Athéniens en Sicile en faveur de sa patrie et d'autres villes ioniennes, telles que Naxos et Catane, opposées à la suprématie de la ville dorienne de Syracuse. Gorgias ouvrit en même temps une de ces écoles où se pressa bientôt la jeunesse la plus distinguée d'Athènes, et il donna pour un prix convenu des leçons qui charmèrent ses auditeurs. Partout où il alla promener ces leçons, que l'on peut comparer à nos conférences contemporaines, on accourut autour de lui comme aux grandes

fêtes de la Grèce; on s'enivra de sa parole. Aristophane, pour exprimer la popularité de Socrate, a dit que la jeunesse d'Athènes *socratisait*. Le mot *gorgiaser* aurait convenu aussi bien à la vogue du sophiste rhéteur dont Socrate a combattu énergiquement les doctrines. Au reste, le mot a passé dans la langue littéraire : les Grecs ont appelé *figures gorgiaques* certaines affectations de style introduites par Gorgias, de même que chez les modernes, au commencement du XVIIe siècle, la préciosité obscure et ridicule du poète espagnol Gongora a donné naissance au mot *gongorisme*.

On pressent, d'après ce qui précède, que l'influence de Gorgias ne fut pas aussi bienfaisante qu'elle fut prodigieuse. En philosophie, Gorgias, comme ses contemporains ou ses disciples, Protagoras d'Abdère, Hippias d'Élis, Prodicus de Céos, professe un scepticisme absolu. De la faiblesse et des contradictions des écoles opposées d'Héraclite et de Parménide, il a tiré cette conclusion : rien n'est, il n'y a pas de science, pas de certitude absolue, toute connaissance est individuelle, l'homme est la mesure de tout. On voit à quelles conséquences morales conduit cette doctrine. Il n'y a plus ni bien, ni mal, ni juste, ni injuste; deux causes opposées peuvent être soutenues par des arguments aussi valables, et le même orateur peut soutenir le pour et le contre avec autant de chances de persuader. Le succès dépend de l'habileté du langage, qui donne la victoire au raisonnement le plus faible et assure la défaite du plus fort. Quelle n'est donc pas l'importance de cet art de la parole que Gorgias et son école transmettent aux jeunes gens ! Combien il est facile de s'expliquer, à une époque où les croyances et les mœurs se dissolvent, où la démagogie déborde, l'engouement des générations nouvelles pour les rhéteurs et pour la rhétorique !

L'enseignement de Gorgias paraît avoir porté sur deux points. D'abord il a commencé l'usage de ces répertoires appelés chez les Grecs *topoi* (d'où le nom de *Topiques* donné à un recueil semblable d'Aristote), chez les Romains *loci*, et connus chez nous sous le nom discrédité de *lieux communs*. C'étaient des collections de sujets généraux, avec des exercices d'argumentation pour ou contre chaque thèse proposée, des recettes pour trouver au mal des apparences honnêtes, au bien des côtés défavorables, des syllogismes captieux qui ont leurs noms chez les Grecs[1] et qu'Aristophane a bafoués dans une scène des *Nuées*. Mais Gorgias s'occupait encore plus de la forme que du fond du discours. C'est à lui que commencent les constructions symétriques des phrases, le parallélisme des propositions, l'égalité de leur étendue, la conformité de leurs chutes, la recherche des mots analogues, des assonances, l'emploi continuel des antithèses. Gorgias aimait aussi les mots poétiques, les composés nouveaux et étranges. C'est ainsi qu'il donnait à son style cette emphase qui a été caractérisée par son nom. Deux discours qu'on lui a longtemps attribués, l'*Apologie de Palamède*, l'*Éloge d'Hélène*, ne sont vraisemblablement que des pastiches, où l'on a reproduit et outré sa manière. Mais il suffit, pour l'apprécier, de lire un court fragment d'une oraison funèbre dont l'authenticité n'est pas douteuse[2]. L'orateur célèbre les victoires médiques et le courage des Athéniens morts pour la patrie :

Qu'a-t-il manqué à ces hommes de ce que doivent avoir des hommes? Qu'avaient-ils de ce qui ne doit pas se trouver chez

1. Le raisonnement le moins fort, le raisonnement le plus fort. (*Èttôn logos, kreittôn logos.*)

2. Planude. Scolies sur le livre II de la *Rhétorique* d'Hermogène. Didot, *Orateurs attiques*, tome II, p. 248.

des hommes? Je pourrais dire ce que je veux, et je voudrais dire ce qu'il faut, comme si je devais me dérober à la colère divine et échapper à la jalousie des mortels. Car ils ont possédé d'une part ce qui est divin, la vertu, d'autre part ce qui est humain, la mortalité.... Ils ont regardé comme la loi la plus divine et la plus universelle et de dire, et de taire, et de faire, et d'omettre ce qu'il faut, dans le temps qu'il faut; ils ont exercé les deux choses qu'il faut le plus exercer, l'intelligence et la force, l'une en délibérant, l'autre en exécutant, serviteurs de ceux qui souffraient d'une injuste infortune, répresseurs de ceux qui jouissaient d'une injuste fortune, audacieux pour l'utile, portés de cœur vers le beau, comprimant par la raison de la pensée la déraison de la force, violents avec les violents, modérés avec les modérés, intrépides avec les intrépides, terribles dans les dangers terribles.... C'est pourquoi le regret de leur mort n'est pas mort avec eux, mais il survit immortel à ce corps mortel qui a cessé de vivre.

Protagoras, Prodicus, Polus. — Les autres sophistes rhéteurs que nous avons nommés déjà ont eu leur part des succès et de la vogue de Gorgias. Comme lui, ils faisaient de leurs leçons des fêtes théâtrales, joignant à la pompe du langage l'éclat de la parure et la magnificence du costume; comme lui, ils s'enrichissaient par leur enseignement; comme lui ils professaient un scepticisme absolu, dont leurs disciples, les Calliclès, les Thrasymaque, les Critias, tirèrent les conséquences morales. Enfin ils ont travaillé ainsi que Gorgias à faire de la prose un art avec sa discipline et ses règles comparables à celles de la versification. Au témoignage des anciens, Protagoras s'occupa surtout de la correction grammaticale [1], Prodicus du sens précis des mots et des nuances qui distinguent les synonymes. Leur œuvre était donc plus saine que celle de Gorgias. Mais celui-ci eut des élèves, Polus d'Agrigente, Alcidamas, etc., qui poursuivirent et outrèrent encore

1. La rectitude du langage (*orthoepeia*).

son système d'antithèses et d'assonances, d'élégance maniérée et prétentieuse.

Heureusement, à côté de ces maîtres, parurent des hommes qui ont mérité le nom d'orateurs, parce qu'ils ont joint aux études de rhétorique l'exercice pratique de la parole. Chargés d'intérêts sérieux, judiciaires ou politiques, ils ont ramené l'art oratoire dans les voies de la réalité et de la nature, ils ont commencé l'alliance de la pensée et de la parole sans laquelle il n'est pas de véritable éloquence. Ils sont connus dans l'histoire de la littérature sous le nom d'*orateurs attiques*.

Sur cette liste des auteurs classiques de la Grèce dont nous avons déjà parlé, *le Canon d'Alexandrie*, ils sont au nombre de dix, Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée, que nous réunissons dans une première période; puis Lycurgue, Hypéride, Dinarque, Eschine et Démothène, qui appartiennent plus particulièrement par leur vie politique et leurs œuvres oratoires à la période de la lutte entre Athènes et Philippe, roi de Macédoine. Athènes a eu encore beaucoup d'autres orateurs qui ne sont pas cités dans le *Canon*; nous ne nous arrêterons qu'aux deux plus importants, Démade et Phocion.

CHAPITRE XI

ÉLOQUENCE. ORATEURS ATTIQUES.

Première période : Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate, Isée.

Le orateurs que nous allons étudier dans ce chapitre ont été à la fois des maîtres de rhétorique, enseignant dans leur école, écrivant des discours fictifs comme modèles de composition pour leurs élèves, et des hommes parlant devant les tribunaux pour leurs propre compte, ou composant des plaidoyers pour les autres. Nous avons déjà signalé cette dernière habitude chez le rhéteur Tisias. Elle est générale à Athènes et tient à l'organisation de la justice chez les Athéniens.

Les procès à Athènes. L'attaque et la défense. — Il n'y avait pas à Athènes de magistrats chargés par l'État de rechercher les délits et les crimes et de les poursuivre devant les tribunaux. Cette institution protectrice de la société que nous appelons le ministère public était à peu près inconnue chez les Grecs. Elle le fut aussi chez les Romains. Les particuliers avaient l'initiative des poursuites, non seulement dans les affaires qui intéressaient leurs biens, leur honneur ou leur personne, mais dans les questions d'intérêt général. Cependant, dans les cas exceptionnels, par exemple dans les procès de haute trahison,

le sénat désignait des coaccusateurs[1], d'ordinaire au nombre de dix, qui portaient la parole au nom de l'État. Pour qu'on instituât ainsi une sorte de ministère public, il fallait une procédure spéciale, qui s'appelait *eisangélie* ou dénonciation. Le procès de haute trahison intenté à Antiphon, en 411, en fournit un exemple; mais, alors même, tout citoyen avait le droit de s'adjoindre aux avocats de l'État, pour apporter sur l'affaire soumise au tribunal les renseignements particuliers qu'il croyait avoir.

Cette initiative des particuliers présentait toutefois un danger grave; elle donnait libre carrière aux haines et aux vengeances. Aussi fut-elle réglée par des lois destinées à protéger les citoyens contre des attaques injustes ou légères. Il fallait que l'accusation réunît au moins le cinquième des suffrages des juges; sinon l'accusateur était condamné à une amende, et il perdait le droit de poursuivre désormais aucune accusation.

D'autre part, il n'existait pas non plus à Athènes un corps d'avocats, ayant le ministère légal d'assister les citoyens devant les tribunaux et de parler à leur place soit pour l'attaque, soit pour la défense. Athènes, sous ce rapport, différait complètement de notre société moderne et même de la société romaine, où les *patrons* jouaient à peu près le rôle de nos avocats. Il faut donc, à Athènes, que le plaideur soutienne lui-même sa cause, et, comme il arrive souvent qu'il n'est pas capable de parler en public, il a recours à un parent, à un ami, plus souvent à un orateur ou à un maître d'éloquence, pour la composition du discours qu'il récitera devant les juges. C'est ainsi qu'à Athènes et à Syracuse, où la justice était organisée sur le modèle de celle d'Athènes, s'introduisit une sorte de

1. *Synégoroi.*

métier nouveau. Ce fut une spécialité de faire des discours sur commande; ceux qui s'y livrèrent reçurent le nom de *logographes* (rédacteurs de discours)[1]. Quoique le trafic de ces discours ne fût pas légal, comme les rhéteurs consacraient à ce travail leur temps et leur talent, l'équité, plus forte que la loi, introduisit l'habitude d'une rémunération, qui fut, en général, assez large.

D'ailleurs la loi n'interdisait pas l'assistance orale d'un ami, qui venait parler après le plaideur, et compléter sa défense souvent défectueuse. Quelquefois la partie intéressée se bornait à dire quelques mots; puis son conseil, pour employer une expression moderne, plaidait véritablement la cause. Cet usage s'appliquait surtout à la réplique[2] et aux causes où la partie était une femme. L'exemple le plus fameux qu'on en puisse citer est celui du *Procès sur la Couronne*. Ctésiphon, qui seul était mis en cause, parla le premier : mais Démosthène, à qui en réalité s'adressait l'accusation, prononça ensuite avec une force sans égale l'admirable défense dont nous aurons à parler.

Tous les orateurs d'Athènes ont été plus ou moins *logographes*. Cette coutume a exercé sur l'art oratoire une influence que nous signalerons. Elle explique aussi la grande place que les traités de rhétorique, notamment le plus profond de tous, celui d'Aristote, ont donnée à l'étude des mœurs. Les logographes devaient approprier les discours qu'on leur demandait à la condition, à la culture intellectuelle, à l'âge du plaideur : le paysan ne devait point parler comme le citadin, le matelot comme l'artisan, le jeune homme comme le vieillard. La connaissance des caractères et

1. Nous avons vu déjà ce nom donné aux premiers rédacteurs de chroniques historiques.

2. *Deutérologia*. Voir M. Egger. *Mémoires de littérature ancienne*, ch. XIV, *Si les Athéniens ont connu la profession d'avocat*.

des mœurs fut donc une partie importante de l'art oratoire.

Antiphon. — Le premier par la date des dix orateurs du canon d'Alexandrie est Antiphon, né dans le bourg de Rhamnus en Attique (479). Il fut homme d'État, rhéteur, logographe ; il fut aussi, par occasion, orateur, c'est-à-dire que, poursuivi pour ses actes politiques, il plaida sa propre cause avec un talent attesté par Thucydide. Le grand historien, qui avait fréquenté l'école d'Antiphon, trace de son ancien maître un portrait remarquable :

Celui qui avait dirigé toute cette grande affaire (l'établissement de l'oligarchie des Quatre-Cents), qui en avait tracé tout le plan et qui s'était occupé surtout de l'exécution, était Antiphon, homme qui ne le cédait en mérite à aucun de ses contemporains et qui excellait tout à la fois à concevoir et à exprimer ses pensées. Il est vrai qu'il ne prononçait pas de discours devant le peuple et ne s'engageait de lui-même dans aucun débat public ; car le peuple se défiait de lui à cause de la renommée de son talent. Mais ceux qui avaient une lutte à soutenir et en justice et devant le peuple ne trouvaient pas à Athènes un homme plus capable de les conseiller et de les servir. Lui-même, lorsque les Quatre-Cents renversés étaient poursuivis par la vengeance du peuple, accusé comme leur partisan, prononça la défense la plus parfaite qui ait été entendue jusqu'à mon temps dans une cause capitale.

Malgré son éloquence, qui arracha des applaudissements même à ses ennemis, il fut condamné. Nous avons vu qu'il avait été un des plus actifs promoteurs de cette oligarchie qui dura seulement quatre mois, mais qui fut comme le prélude de la tyrannie des Trente. Quand le pouvoir des Quatre-Cents était menacé, il fut envoyé à Sparte avec Phrynichos, chef du parti aristocratique et huit autres citoyens

importants d'Athènes. Il s'agissait de négocier un traité qui, pour prix de l'autorité garantie aux Quatre-Cents, aurait ouvert le Pirée à une flotte péloponésienne. L'accusation de haute trahison porta principalement sur ce point. Les autres chefs du gouvernement renversé, accusés avec Antiphon, prirent la fuite. Antiphon seul resta avec un certain Archeptolème et affronta, résolu et calme, la colère de la multitude. Il s'attendait sans doute à sa condamnation; une anecdote significative montre avec quelle hauteur dédaigneuse il l'accueillit. Le poète tragique Agathon, interlocuteur de Socrate et d'Aristophane dans le *Banquet* de Platon, s'approcha de lui après l'arrêt, pour le féliciter de sa défense :

Quand on a l'âme grande, répondit-il, on tient plus au suffrage d'un seul homme de valeur qu'à celui d'une foule grossière [1].

Antiphon but la cigüe, ses biens furent confisqués, sa maison démolie, sa mémoire flétrie (411). Quelques années plus tard commençaient les représailles des Trente.

En dehors de cette défense personnelle où il se montra grand orateur, Antiphon ne fut que maître de rhétorique et logographe. Au rapport de Quintilien, il est le premier qui ait composé des plaidoyers pour les autres. C'est là peut-être, au jugement de Grote, le célèbre historien de la Grèce [2], une des raisons de cette défiance du peuple, dont parle Thucydide. Dans ces discours récités par un plaideur qui les donnait comme l'expression de ses propres pensées, on voyait une

1. *Ethique à Eudémos*, III, 5. Cet ouvrage longtemps attribué à Aristote, est reconnu comme l'œuvre d'un de ses élèves.
2. Grote, *Histoire de la Grèce*. Deuxième partie, ch. II.

sorte de supercherie. Plus l'auteur du discours était habile, plus les Athéniens redoutaient cet art dont les calculs cherchaient à surprendre leur bonne foi. Cette défaveur durait encore au temps de Démosthène.

Sur les quinze discours qui nous sont restés d'Antiphon, trois appartiennent à ce genre nouveau de plaidoyers faits sur commande. Tous sont relatifs à des causes criminelles : l'un est un réquisitoire contre une belle-mère accusée d'empoisonnement par son beau-fils, le second est une défense dans une affaire de meurtre, le troisième a le même caractère.

Les douze autres discours sont de simples exercices d'école. Ils forment trois *tétralogies* comprenant chacune un réquisitoire, un plaidoyer, la réplique des deux parties. Ce recueil, qui était bien plus considérable, formait sans doute comme le complément du traité de rhétorique composé par Antiphon.

Les critiques anciens rapprochent souvent le nom d'Antiphon de celui de Thucydide qui, d'après des témoignages très autorisés, a été l'élève du rhéteur homme d'État. Denys d'Halicarnasse les cite comme les maîtres du style ancien et sévère[1]. La netteté, la précision, l'exactitude, tels sont les réels caractères de ces œuvres. On chercherait vainement, dans les plaidoyers fictifs composés par Antiphon, de l'ampleur, du mouvement, de la passion. Ces qualités étaient presque nécessairement exclues de discours faits pour être débités par un homme le plus souvent peu instruit et très ordinaire ; c'eût été une invraisemblance choquante et nuisible au succès. Quant aux plaidoyers d'école, ce sont, à ce qu'il semble, de simples esquisses, où l'auteur s'attache avant tout au fond des idées, c'est-à-dire à une argumentation serrée, profonde, subtile, également forte quand il traite le *contre*

1. *De composit. verborum.*

et quand il traite le *pour*. Comme le dit Otf. Müller, c'est la réalisation du principe des sophistes, « rendre la cause plus faible la cause la plus forte. »

Le style, beaucoup moins enflé et plus sain que celui de Gorgias, a de commun avec celui-là le goût des antithèses, de la symétrie, de la conformité des chutes, des assonances, des allitérations[1]. La comparaison d'une page d'Antiphon avec un chapitre de Thucydide montrerait chez l'élève et le maître beaucoup d'habitudes semblables de style, particulièrement celle de la symétrie, de l'antithèse d'idées et de mots, de l'équilibre des phrases.

Andocide. — Andocide d'Athènes, né probablement vers le milieu du ve siècle, entre 450 et 440[1] joua, comme Antiphon, un rôle politique et dut se défendre contre une accusation. Issu d'une des plus vieilles et des plus illustres familles d'Athènes, il eut, comme son contemporain Alcibiade, une jeunesse livrée aux plaisirs. Son père Léagoras lui donnait d'ailleurs l'exemple de la dissipation et du goût des joyeux festins. Il suivit sans doute, à l'exemple des jeunes gens de son temps, tels que Critias et Théramène, les écoles des Gorgias et des Protagoras. La démocratie athénienne, qui frappa Anaxagore, Diagoras, Socrate, Aristote, Théophraste, se défiait de cette jeunesse sceptique, nourrie des leçons d'une philosophie nouvelle, et portée à railler, comme Euri-

1. Comme chez nous par exemple, ce mot de Montaigne : « Mon esprit va plutôt par fuite que par suite ; » comme ces proverbes ; « Qui terre a, guerre a ; qui refuse, muse, » chez les Italiens : « *Traduttore, traditore.* »

2. M. Georges Perrot *L'Eloquence politique et judiciaire à Athènes*, chap. IV), établit que la date de 468, donnée par l'auteur anonyme des *Vies des Dix orateurs attiques*, ne saurait être acceptée.

pide, l'antique religion. Nous avons parlé déjà[1], à propos d'Aristophane et de Thucydide, des Hermès et du soulèvement de colère qu'amena cette plaisanterie sacrilège. Dans les croyances populaires Hermès était le protecteur des enclos, des troupeaux, des maisons; on a retrouvé chez les Hindous une divinité analogue, le Sâramêya, qui est appelé le *gardien de la maison*. Il faut sans doute chercher dans la religion des Aryens, ancêtres des Hindous comme des Grecs, l'origine commune de ce culte[2]. Quoiqu'il en soit, des traditions anciennes de vénération s'attachaient à ces statues qu'on croyait tutélaires, et, quand, à la veille du départ de l'expédition de Sicile, on apprit qu'elles avaient été mutilées pendant la nuit, on s'indigna, on s'épouvanta, on vit dans ce sacrilège le présage de grands malheurs, on accusa cette jeunesse prodigue, licencieuse, railleuse, formée dans les écoles célèbres des sophistes et des rhéteurs au mépris des vieilles divinités. Une enquête fut aussitôt confiée à des commissaires spéciaux; Alcibiade, désigné par la rumeur publique, partit cependant avec la flotte, mais pour être bientôt décrété d'accusation. On provoqua, on récompensa les dénonciateurs; un esclave, une femme, des gens obscurs reçurent de grosses sommes pour prix de leurs prétendues révélations. Andocide fut désigné comme un des coupables, et arrêté avec sa sœur, ses neveux, ses nièces, ses cousines. Pour sauver sa vie et celle de sa famille, vaincu sans doute par les obsessions et les pleurs de ceux qui l'entouraient, il se fit lui même dénonciateur, et recouvra sa liberté en désignant vingt-deux citoyens, presque tous déjà dénoncés par

1. Voir le chapitre sur Aristophane, page 277, et le chapitre sur Thucydide, page 308.
2. Voir G. Perrot, ouvrage déjà cité.

un nommé Teucros, étranger domicilié à Athènes (métèque).

C'est par Andocide lui-même, dans le discours qu'il prononça plus tard pour se défendre (*Discours sur les mystères*), que nous connaissons tous ces détails. Grâce à cette conduite peu honorable, il put rester à Athènes sans être inquiété. Cependant, mal vu des honnêtes gens, suspect même aux autres, il quitta, volontairement ou non, son pays natal et alla d'abord en Chypre, puis à Samos, se livrer à des entreprises commerciales. Il rétablit ainsi sa fortune, compromise par ses aventures politiques et par les désastres d'Athènes. Il entra en relations avec les petits rois de Chypre, particulièrement avec Évagoras, roi de Salamine, et trouva dans ces amitiés de nouvelles sources de profit. Mais il ne renonçait pas au retour; pendant le gouvernement des Quatre-Cents, et après le rétablissement de la démocratie, il reparut à Athènes sans réussir à s'y faire accepter. L'amnistie de Thrasybule (403) lui permit enfin de rentrer dans la maison de ses pères et dans la jouissance de ses droits de citoyen. Il ne sut pas se contenter de l'opulence acquise par son fructueux commerce; il voulut jouer un rôle politique, il parla dans l'assemblée, devant les tribunaux, remplit plusieurs fonctions publiques. C'était appeler sur lui l'attention et donner carrière aux ressentiments de ses ennemis. D'ailleurs, à cette époque, l'opinion publique, aigrie par les malheurs d'Athènes, n'était pas favorable aux rhéteurs, aux sophistes et aux philosophes, comme Socrate, qu'elle confondait facilement avec les sophistes. Bientôt Socrate allait être condamné. Andocide, accusé d'impiété peu de temps avant lui, sortit plus heureusement de ce procès, et le remarquable plaidoyer qu'il prononça (*Sur les mystères*) décida son acquittement. Dès lors aucun accident ne semble

avoir troublé sa vie. Environ dix ans après son procès, il alla, comme ambassadeur, négocier un traité avec Sparte; mais, malgré un discours que nous avons conservé (*Sur la paix*) et dans lequel il fait valoir fortement les arguments favorables à un arrangement, il n'obtint pas de l'assemblée la confirmation du traité. A partir de cette époque (393 ou 391) nous ne savons plus rien de sa vie; rien ne prouve qu'il ait été de nouveau exilé, comme le prétend l'auteur des *Vies des Dix orateurs* [1].

Sur les quatre discours qui restent sous le nom d'Andocide, l'un, *contre Alcibiade*, est reconnu comme apocryphe. L'authenticité des trois autres ne peut être sérieusement contestée. Celui qu'il prononça en 410 (*Sur son retour*), à l'époque de sa seconde tentative pour rentrer dans sa patrie, a peu de valeur et d'intérêt: l'exorde est embarrassé, la péroraison trop humble, l'argumentation subtile.

Le *Discours sur les mystères*, prononcé en 403 ou en 402, est un monument historique dont nous avons déjà signalé l'importance; c'est par lui que nous connaissons l'affaire des Hermès et cette effervescence populaire, comparable aux journées les plus violentes de notre révolution. Les scènes lugubres des arrestations, de l'emprisonnement, de la douleur et des larmes des malheureux accusés, sont présentées avec une vérité saisissante. L'orateur est humble, mais cependant plus digne que dans le plaidoyer *Pour son retour*. L'exorde a de l'ampleur, la péroraison est le premier exemple que nous ayons de l'emploi du pathétique. On pense, en lisant la dernière page, aux sublimes accents de Cicéron à la fin du discours pour Milon. Nous citons ce passage :

1. Voir G. Perrot, que nous avons suivi dans ce récit.

Qui ferai-je monter ici pour plaider en ma faveur. Mon père? il est mort. Mes frères? je n'en ai pas. Mes enfants? il ne m'en est pas encore né. Vous donc, tenez-moi lieu et de père et de frères et d'enfants. C'est dans vos bras que je me réfugie, c'est vous que j'implore, que je supplie ; sollicitez et obtenez de vous-mêmes mon salut. N'allez point, par manque d'hommes, faire citoyens des Thessaliens et des Andriens, tandis que ceux qui sont, de l'aveu de tous, citoyens d'Athènes, ceux auxquels il sied d'être des gens de cœur et qui le pourront être parce qu'ils le veulent, vous les perdriez... Ne trompez donc ni les espérances que vous pouvez placer en moi, ni celles que je place en vous. Je n'ai plus qu'à prier ceux qui vous ont donné à tous, tant que vous êtes, des preuves récentes de leur haute vertu, de monter à cette barre et de vous parler pour moi, de vous dire ce qu'ils savent de ma personne. Venez ici, Anytos, Képhalos, puis les membres de ma tribu qui ont été choisis pour m'appuyer devant le tribunal, Thrasylle et les autres [1].

Le discours *Sur la paix,* moins attachant et moins pathétique que le discours *Sur les mystères*, a les qualités qui conviennent au genre délibératif, la clarté précise des idées, la suite et la force des arguments, une ferme et calme raison. En le lisant, on adopte facilement les conclusions de l'orateur; on voterait la ratification du traité, dont les préliminaires avaient été arrêtés entre les ambassadeurs d'Athènes et les Lacédémoniens.

Le style d'Andocide marque un pas de plus dans les progrès de la langue oratoire : la marche est plus libre et plus aisée que chez Antiphon, les phrases sont moins chargées que chez Thucydide, la construction a gagné en naturel et en largeur, l'antithèse n'est plus prodiguée, les assonances et les allitérations ont disparu.

Si le talent d'Andocide a été peu signalé chez les

1. Nous reproduisons l'excellente traduction de M. G. Perrot. Nous avons essayé, mais en vain, de faire mieux.

anciens et chez les modernes, cette indifférence s'explique sans doute par les côtés tristes du caractère et de la vie de l'orateur. M. Perrot, qui le premier chez nous a donné de lui une appréciation étendue, fait remarquer encore, à la fin de sa belle étude, qu'Andocide sert comme de lien entre les anciens attiques, Périclès, Antiphon, Thucydide, et les orateurs et les écrivains du IVe siècle.

Dans cette nouvelle période, le premier nom qui se présente à nous, et ce n'est pas un des moins célèbres, est celui de Lysias.

Lysias. — Le père de Lysias, Képhalos, était un Syracusain domicilié à Athènes, où il établit, à l'époque et avec les encouragements de Périclès, un atelier d'armes. Lysias naquit dans cette ville en 431 [1]. Il faut rejeter la tradition qui le donne comme un des fondateurs de Thurium en Italie ; mais il passa dans cette ville et en Sicile une partie de sa jeunesse ; il devait avoir des parents à Syracuse, ce qui explique qu'il y ait suivi les cours de Tisias et d'un autre sophiste rhéteur, Nicias. En 412, après les désastres d'Athènes, la ville de Thurium entra dans l'alliance de Sparte. Alors Lysias et Polémarque revinrent à Athènes et y continuèrent l'industrie de leur père. Lysias, en même temps, ouvrait une école de rhétorique.

Les deux frères n'étaient pas citoyens ; ils n'avaient que le titre de *métèques* (étrangers domiciliés). Cependant ils furent impliqués, en 403, dans les violences des Trente. Ce fut leur fortune qui les perdit ; on déclara qu'ils étaient ennemis du gouvernement, et, avec

1. C'est la date fixée d'après des documents très probants par Ant. Westermann. Il est donc faux que Lysias soit parti à l'âge de quinze ans avec son frère Polémarque pour prendre part à la fondation de Thurium, en 444.

huit autres métèques, presque tous opulents, ils furent condamnés à mort et leurs biens confisqués. Lysias a raconté d'une manière frappante ces exécutions odieuses et les brutalités qui les aggravaient. Son frère Polémarque dut boire la ciguë sans avoir été jugé, sans même qu'on lui eût fait connaître le motif de sa mort. Quant à lui, il s'échappa et se retira à Mégare, d'où il se mit en rapport avec ceux qui préparaient la délivrance d'Athènes. Il fut un des plus actifs auxiliaires de Thrasybule, et, après l'expulsion des Trente, il reçut comme récompense le titre de citoyen. Mais ce décret, rendu sur la proposition de Thrasybule, fut attaqué comme illégal par un des membres les plus influents du gouvernement nouveau, et Lysias fut rejeté dans la classe des *isotèles*. On appelait ainsi des étrangers qui payaient les mêmes impôts que les citoyens et jouissaient des mêmes droits civils, mais qui ne pouvaient ni prendre part aux délibérations politiques, ni arriver aux honneurs. Comment expliquer cette disgrâce qui frappait Lysias, un des restaurateurs de la démocratie, et par contre-coup Thrasybule, le libérateur d'Athènes ? On exploita sans doute contre lui sa profession de rhéteur, suspecte aux Athéniens, et son amitié pour Socrate, que la réaction religieuse de cette époque désignait déjà comme victime. Képhalos et son fils avaient été en commerce étroit avec le philosophe, et, au moment du procès, Lysias écrivit un plaidoyer qu'il offrit à Socrate et dont celui-ci refusa de se servir. On croit aussi qu'il composa plus tard une apologie destinée à défendre la mémoire de son ami.

Lysias n'était encore qu'un maître de rhétorique, lorsqu'un incident judiciaire le tira des exercices de l'école et vint donner à son talent une direction nouvelle. L'amnistie proclamée au retour de Thrasybule n'avait excepté que les Trente et quelques-uns de leurs agents les plus compromis; encore ceux-ci pouvaient-

ils rentrer à la condition de soumettre leurs actes à l'examen d'un jury ; c'est ce qu'on appelait la reddition des comptes. Eratosthène, l'assassin de Polémarque, ami de Théramène, et, comme lui, personnage versatile, courtisan du succès et toujours prompt à se séparer des vaincus, demandait à rendre ses comptes. Lysias saisit cette occasion de venger son frère. Dans cette cause personnelle il parut en accusateur, et son éloquence sobre, ferme, serrée, pleine d'une émotion contenue et sans phrases, accabla le coupable. On croit, sans en avoir la preuve certaine, que celui-ci fut condamné.

Dès lors Lysias change de manière. C'était un rhéteur élégant, habile à disserter sur des sujets frivoles et à cadencer des phrases sonores et creuses. Il renonce à l'art, suivant l'expression de Cicéron[1] ; il arrive même à en nier l'efficacité : « La rhétorique, disait-il au rapport de Quintilien, est chose d'expérience, non de théorie[2]. » Faute du titre de citoyen, il ne peut aborder la tribune ; mais il compose des plaidoyers pour les tribunaux, et parfois des procès politiques lui fournissent l'occasion de continuer par la bouche d'un autre sa guerre et ses vengeances contre les Trente. Le style prend alors un caractère de vivacité et de force où l'on devine facilement l'accent d'une passion personnelle. En même temps ses discours, largement payés, lui rendent la fortune dont les Trente l'avaient dépouillé, et subviennent aux dépenses d'une vie qui donnait, comme celle d'Andocide, une large part aux plaisirs.

Chez les anciens on citait sous le nom de Lysias quatre cent vingt-cinq discours, dont deux cent trente-

1. « Artem removisse. » *Brutus*, chap. 12.
2. « Rhetoricen observationem quamdam esse, non artem. » II. XVII, 6.

rois passaient pour authentiques. Nous en possédons trente-quatre. Mais, sur ce nombre, deux, l'*Éloge funèbre des alliés des Corinthiens* et l'*Accusation de sacrilège contre Andocide*, sont regardés souvent comme apocryphes. Plusieurs ne sont pas complets ; ce sont des péroraisons ou de courts fragments.

Nous ne plaçons pas dans les discours authentiques la dissertation sur l'amour [1] qu'un disciple de Socrate, Phèdre, dans le célèbre dialogue qui porte son nom, lit à son maître sur les bords de l'Ilissus. Selon quelques critiques, cette petite dissertation coquette et vide est bien une œuvre textuelle de Lysias. Platon l'aurait introduite dans son dialogue pour s'en moquer finement par la bouche de Socrate. Il nous semble plutôt y voir un spirituel pastiche, comme ceux qui se rencontrent dans le *Protagoras* et le *Gorgias*.

Le discours que nous citions plus haut, l'*Éloge funèbre des Athéniens alliés des Corinthiens*, ressemble beaucoup pour le style à la dissertation sur l'amour. Quoique cette œuvre soit postérieure au plaidoyer contre Ératosthène, on y retrouve les premiers défauts de l'auteur, l'affectation, la coquetterie, la recherche fatigante de la symétrie. Ce n'est pas une raison suffisante pour le rejeter. Peut-être, dans un sujet du genre démonstratif, Lysias a-t-il cru pouvoir revenir à ses anciennes habitudes de rhéteur. Tel est aussi le caractère d'un autre petit discours, *Accusation d'injures contre des camarades*, qui ressemble fort à un exercice d'école.

Mais dans les trente autres discours ou fragments de Lysias, on trouve amplement les qualités qui l'ont fait considérer comme le modèle et la règle même de l'atticisme [2]. Ce sont, en général, des plaidoyers pour

1. *Eroticos*. Discours à un adolescent sur l'amour.
2. Denys d'Halicarnasse. « *Canôn*. »

des affaires civiles ou des affaires criminelles. Ce n'est pas en son nom que l'auteur les compose : il faut qu'il se dissimule derrière le plaideur, qu'il se pénètre de son caractère, qu'il tienne compte de sa condition sociale, de son éducation, de son âge, et, comme il s'agit le plus souvent d'un homme étranger à la parole, il convient qu'il déguise son art, qu'il cache son habileté sous les apparences de la simplicité et de la candeur. L'exorde doit être modeste, la péroraison courte, sans recherche de pathétique, l'argumentation sobre; l'exposition des faits doit faire la principale force du discours, car un récit clair, précis, circonstancié porte souvent sa preuve avec lui, et l'homme le moins cultivé, qui défend ses propres intérêts, peut y suffire. Les longs développements seraient hors de propos ; d'un côté en effet le temps est mesuré rigoureusement au plaideur par la clepsydre placée devant le greffier, de l'autre une discussion étendue et profonde choquerait les juges par son invraisemblance ; enfin la mémoire du client ne supporterait pas un tel fardeau. Les mêmes convenances s'imposent au style, dont les qualités doivent être la clarté, la justesse, la précision, le naturel, joints à cette finesse qui est le comble de l'art, mais où seuls les délicats sentent la main du maître [1].

Or, en fixant, comme nous venons de le faire, toutes les conditions du genre, nous avons analysé le talent de Lysias. Ce que les anciens admirent chez lui, ce que la lecture de ses œuvres nous permet de reconnaître, c'est, pour le style, cette précision délicate, cette élégance sans effort, cette alliance du fini et du naturel, de la grâce et de la simplicité [2] qui sont le

1. La Bruyère. *Des ouvrages de l'esprit.*
2. Voir J. Girard. *Etudes sur l'éloquence attique. L'atticisme dans Lysias.*

caractère même de l'atticisme. Pour le fond des choses, c'est la variété, la souplesse des exordes, la connaissance exquise des mœurs et des caractères, l'emploi discret du pathétique et par-dessus tout la vivacité frappante des tableaux. Lysias est un peintre admirable, il excelle dans la narration oratoire, qui a pour objet de prouver grâce à une habile disposition des circonstances, et, par un récit en apparence naïf, d'amener tout doucement les juges à la conviction. Que d'exemples on en pourrait produire ! Nous en donnons plusieurs dans notre *Choix d'extraits des auteurs grecs*. Citons ici un des plus vigoureux tableaux de l'auteur, celui du jugement de plusieurs victimes des Trente, dans le plaidoyer *contre Agoratos*. Nous empruntons la traduction de M. Jules Girard, l'ingénieux critique qui a analysé avec tant de finesse et d'atticisme le génie attique de Lysias. Comme il le remarque, ce récit est un des modèles de ce pathétique indirect amené par les faits qui parlent seuls, pathétique qui ne manque jamais dans les plaidoyers de Lysias, lorsque se rencontre quelque épisode de la tyrannie des Trente. C'est le seul que permît à Lysias son rôle de logographe.

Les Trente étaient assis sur les sièges où sont assis maintenant les Prytanes ; deux tables étaient placées devant les Trente, et les votes devaient être déposés non pas dans les urnes, mais à la vue de tout le monde, sur ces tables ; les votes de condamnation sur la première, ceux d'acquittement sur la seconde. Comment était-il possible qu'un seul d'entre eux fût sauvé ? Bref, ceux qui furent ainsi appelés devant les Trente pour subir le jugement du conseil furent tous condamnés, tous entendirent la sentence de mort, excepté cet Agoratos [1] qui

1. L'accusateur pour lequel Lysias a composé ce discours parle en qualité de parent et d'allié d'un certain Dionysodoros, victime de la délation d'Agoratos. Dionysodoros était son cousin et le mari de sa sœur. Il le dit dans son exorde et il a soin d'ajou-

est sous vos yeux ; quant à lui, on le renvoya avec le titre de bienfaiteur du peuple. Afin que vous sachiez combien de citoyens il a fait ainsi périr, je veux vous faire lire leurs noms. (Suivent les noms.)

Lors donc, juges, que la mort a été prononcée contre ces hommes et qu'ils voient leur perte inévitable, ils font venir dans la prison celui-ci sa sœur, celui-là sa mère, un autre sa femme, chacun, en un mot, celle qui lui tenait de plus près par les liens de la famille, afin de les embrasser une dernière fois avant de quitter la vie. Dionysodore veut ainsi voir dans la prison sa femme, qui est ma sœur. Celle-ci instruite de ce désir, arrive couverte de vêtements noirs, ainsi que le demandait la triste situation de son mari. Alors, en présence de ma sœur, Dionysodore exprime ses volontés suprêmes : il dit qu'Agoratos était l'auteur de sa mort, et me recommanda ainsi qu'à son frère Dionysios, ici présent, et à tous ses amis, de le venger d'Agoratos ; il recommanda aussi à sa femme qu'il croyait laisser enceinte, de dire à son enfant, si c'était un fils, que son père avait été tué par Agoratos, et de lui ordonner de venger sur cet homme le meurtre de son père. Des témoins vont attester la vérité de mes paroles.

Outre ces plaidoiries composées pour divers clients. nous avons conservé l'exorde d'un discours tout à fait différent, que Lysias prononça à Olympie devant les Grecs assemblés (376) et qui rentre dans le genre démonstratif, ou plutôt *épidictique* [1]. Les anciens le désignaient sous le nom de *Discours Olympique* [2]. Voici la traduction littérale de l'argument qui précède ce morceau :

Il y a un discours panégyrique [3], dans lequel il exhorte les Grecs, assemblés aux jeux olympiques, à renverser du trône

ter que, par ses crimes, il a porté atteinte non seulement à une honnête famille, mais à la république entière, privée par lui d'excellents citoyens.

1. Voir nos *Principes de composition et de style*. 6e édition, age 246.

2. *Olympiacos*.

3. Il faut remarquer le sens de ce mot *panégyrique*. C'est,

Denys le Tyran, à délivrer la Sicile, et à faire sans retard éclater leur haine, en pillant la tente du tyran parée d'or, de pourpre et d'autres riches ornements. En effet Denys avait envoyé à l'assemblée des théores [1] qui apportaient des offrandes au dieu, et la députation avait étalé pendant son séjour dans l'enceinte sacrée beaucoup de luxe et de magnificence, pour augmenter chez les Grecs le prestige de Denys. Lysias prit ce sujet et voici l'exorde de son discours.

Ce morceau, assez court, nous permet cependant de nous rendre compte de l'intention de l'orateur. Il rappelle que ces jeux solennels ont été institués par Hercule pour entretenir les relations d'amitié entre les différents peuples de la Grèce. En ce moment, les Grecs sont menacés d'un danger, la puissance nouvelle du tyran de Sicile, qui va tendre la main au vieil ennemi des Grecs, le roi de Perse. L'un et l'autre ont des trésors et des flottes : avec de l'or on achète des soldats, avec

comme l'étymologie même l'indique, un discours prononcé dans une des grandes solennités de la Grèce, telles que les fêtes de Delphes ou d'Olympie ou les grandes Panathénées. Dans l'intervalle des spectacles, on allait souvent entendre dans une salle spéciale *(odéon)* ou sous un portique, un orateur, un poète, un musicien. Ces discours ne pouvaient guère appartenir qu'au genre d'apparat : c'était l'éloge d'une ville, d'un peuple, d'un héros. C'est ainsi que le mot *panégyrique* a pris, peu à peu, même chez les Grecs, le sens d'*éloge public*.

Voir Georges Perrot, *l'Eloquence à Athènes*, p. 321.

1. On appelait ainsi des députés aux fêtes religieuses de la Grèce. Voir Grote, *Histoire de la Grèce*, t. XVI de la traduction de M. de Sadous, ch. 2, page 117.

Denys était à l'apogée de sa puissance, libre de toute guerre. Il envoya à Olympie sa théorie ou députation solennelle chargée d'offrir des sacrifices. Elle était couverte des plus riches vêtements, portait avec elle une abondante vaisselle d'or et d'argent et était pourvue de tentes magnifiques qui devaient servir à la loger sur le terrain sacré d'Olympie. De plus il expédia plusieurs quadriges pour lutter dans la course de chars, et en dernier lieu il envoya aussi d'habiles récitateurs et choristes, chargés de représenter ses compositions poétiques devant ceux qui seraient disposés à les entendre. Un frère de Denys, Théaridès, surveillait ce merveilleux appareil qui se produisit avec un effet éblouissant devant la foule olympique.

des vaisseaux on est maître de la mer. Il faut donc au plus vite s'unir contre ces deux empires menaçants. Il y a dans ce développement une pensée patriotique qui était déjà celle d'Isocrate dans son *Panégyrique*.

Ce long discours d'Isocrate, publié en 380, quatre ans avant l'époque probable où Lysias harangua les Grecs réunis aux jeux olympiques, avait été vivement accueilli et lu avec empressement. Il fut étudié, commenté dans les écoles des rhéteurs, et il devint le modèle du genre. Mais, si nous en jugeons par le fragment conservé, le discours de Lysias, outre l'avantage d'avoir été réellement prononcé, avait une puissance et une flamme qu'on chercherait en vain dans celui d'Isocrate :

Nous voyons les dangers les plus grands nous menacer de toutes parts. Vous savez que l'empire est à ceux qui sont maîtres de la mer, et que le roi de Perse est le dispensateur des trésors. Or les Grecs appartiennent à ceux qui peuvent répandre l'argent; et le roi a beaucoup de navires, le tyran de Sicile en a beaucoup. Il faut donc en finir avec nos guerres intestines et prendre en main d'une pensée commune la cause de notre salut, rougir du passé, redouter l'avenir, et imiter les ancêtres qui réduisirent les Barbares avides de la liberté d'autrui à être dépouillés de leur propre liberté, et qui, ayant chassé les tyrans, établirent pour tous une liberté commune. J'admire par-dessus tous les autres les Lacédémoniens, et je me demande par quelle pensée il peuvent voir indifféremment la Grèce en proie aux flammes, eux qui sont les chefs par leur courage et par leur science militaire, dont la ville, seule de toutes, ne connaît ni les ravages, ni les remparts, ni les séditions, ni les défaites, et dont les mœurs sont toujours restées les mêmes. C'est pourquoi il y a espérance que leur liberté sera immortelle et que, sauveurs de la Grèce dans les périls passés, ils veilleront à la défendre contre les périls présents. Or les occasions futures ne seront pas meilleures que celles d'aujourd'hui, car il ne faut pas regarder comme étrangères les infortunes de ceux qui ont péri; elles nous sont personnelles.

Il ne faut pas attendre que les forces de l'un et l'autre aient marché contre nous, mais, tandis qu'il est encore possible, il faut arrêter leur insolence ; car qui ne rougirait en voyant que c'est grâce à nos guerres intestines que ceux-là sont devenus grands?

Nous sommes loin encore du pathétique puissant de Démosthène, cependant n'y a-t-il pas dans ces lignes, où manquent l'accent et l'harmonie de l'original, une émotion qui fait penser au grand orateur? L'effet d'ailleurs répondit à l'éloquence indignée de Lysias. Au témoignage de Diodore [1], malgré les efforts des magistrats, on pilla ces tentes éblouissantes d'or et de pourpre ; les chars du tyran furent honteusement vaincus ou bien renversés et mis en pièces [2], et ses poésies, malgré l'habileté des lecteurs et des choristes, furent accueillies par des huées ou par des rires insultants [3]. Diodore nous dépeint encore la douleur et la rage du tyran en recevant ces nouvelles et le redoublement de ses fureurs. Ne pouvant se venger sur les coupables, il s'acharna sur ceux qui l'entouraient et même sur ses meilleurs amis [4].

Au moment où Lysias obtenait ce grand triomphe oratoire, la puissance macédonienne n'était pas encore menaçante ; nul ne pouvait donner l'alarme. Démosthène le fera plus tard avec une éloquence bien supérieure, mais dont celle-ci est comme le prélude.

L'émule de Lysias, Isocrate, dont nous allons maintenant retracer la longue existence et apprécier le talent, ne s'est jamais élevé à cette hauteur et n'a jamais été animé d'un souffle aussi puissant.

1. *Bibliothèque historique*, XIV, 19.
2. *Ibid*, XIV, 109.
3. *Ibid*, XIV, 109.
4. *Ibid*, XV, 7.

Isocrate. — Isocrate était né à Athènes, en 436; par conséquent, si l'on adopte pour la naissance de Lysias la date que nous avons indiquée, il était de cinq ans plus âgé que lui. Sa belle et verte vieillesse se prolongea jusqu'à plus de quatre-vingt-dix-huit ans, si bien qu'après avoir été, dans sa jeunesse, le témoin de la prospérité et de la grandeur d'Athènes, puis, dans son âge mûr, de ses désastres suivis d'une courte période de relèvement, il vécut assez pour assister aux nouveaux malheurs de sa patrie et aux coups mortels dont la frappa ce Philippe, dans lequel le trop confiant vieillard avait vu, hélas! un auxiliaire et un sauveur.

Fils d'un riche fabricant d'instruments de musique, Isocrate fut élevé comme les jeunes gens des plus nobles familles. Il fréquenta d'abord les plus célèbres sophistes du temps. Heureusement pour lui, il rencontra Socrate dont l'influence corrigea celle de ses premiers maîtres. A cette école Isocrate devint, non pas un esprit profond, un philosophe ou un politique aux larges vues, mais un homme honnête et sincère comme Xénophon, très épris de la parole et en même temps adversaire énergique de ceux qui séparaient l'éloquence de la conviction, et qui la rabaissaient au talent de traiter avec une égale vraisemblance le pour et le contre.

Isocrate était citoyen, les assemblées lui étaient ouvertes : tout encourageait donc cette ambition qu'il avoue tant de fois dans ses ouvrages, celle d'être orateur. Préparé par de fortes études, doué des avantages de la naissance, de la fortune, de la beauté, il semblait fait pour les succès de la tribune. Cependant il ne parla jamais en public. De son propre aveu, il lui manquait deux qualités essentielles, la voix et l'assurance : il ne se sentait pas un organe assez fort pour dominer le tumulte d'une assemblée populaire, et il ne trouvait pas en lui assez de hardiesse et de pré-

sence d'esprit pour tenir tête aux interrupteurs et pour riposter par un trait brusquement lancé ou par une impétueuse improvisation. Il n'avait donc pas le tempérament d'un orateur, et il dut chercher ailleurs la réputation et le succès. Comme Andocide, comme Lysias, il commença par écrire des plaidoyers sur commande; il fut logographe. Dans les années qui suivirent l'expulsion des Trente, les procès de toutes sortes, politiques, civils, criminels, étaient journaliers. D'ailleurs la fortune d'Isocrate, comme celle des plus opulentes familles d'Athènes, n'avait pas survécu aux désastres d'Athènes. Le métier de logographe fut pour lui à la fois un champ ouvert à son activité et une ressource lucrative. Il s'y livra entre 402 et 390; nous avons de lui six plaidoyers judiciaires qui appartiennent à cette époque; les deux plus intéressants sont le *Trapézitique* et l'*Eginétique*.

Mais il semble qu'il n'ait que médiocrement réussi dans ce genre peu en rapport avec la nature de son esprit. Isocrate, formé à l'école de Socrate, condisciple des Xénophon et des Platon, est et se dit avant tout philosophe. Il se complaît dans les spéculations générales; il se croit fait pour « la discussion des intérêts de la Grèce, des rois et des Athéniens » ; il avoue lui-même qu'il a peu de goût pour les petites affaires et les détails de la pratique[1]. Il ne devait pas aussi bien que Lysias se plier au rôle du logographe, se conformer à la condition et au caractère des plaideurs, sacrifier l'élégance artistique de son style pour être familier et simple. D'ailleurs son argumentation est moins serrée et moins précise que celle de Lysias; il s'intéresse moins à son sujet, il s'anime peu. Moins recherché que son rival par les plaideurs, sentant lui-même son infériorité, il abandonna le genre judiciaire et,

1. « *Panathénaïque*, § II.

par une deuxième transformation, il devint maître de rhétorique.

Son enseignement eut une grande célébrité, et, suivant l'expression de Cicéron, son école fut un atelier d'éloquence, ce fut le cheval de Troie d'où sortirent les grands maîtres[1]. D'abord établi à Chio, il y eut pour élève l'historien Théopompe ; à Athènes son école reçut la plupart des jeunes gens distingués du temps, Éphore, le futur historien, Timothée, fils du grand général Conon et destiné lui-même à être un des plus habiles capitaines d'Athènes, des poètes tragiques, des sophistes, des orateurs. Parmi ces derniers il faut citer Lycurgue, citoyen austère, orateur véhément, peut-être Isée, Hypéride, Démosthène ; pour les deux premiers les critiques restent incertains, pour le troisième, Plutarque combat formellement l'opinion répandue.

Comme tous les rhéteurs qui l'ont précédé, Isocrate avait rédigé un traité à l'usage de ses élèves ; plus d'une fois Quintilien y fait allusion[2]. Il y développait cette idée, si souvent reproduite dans ses discours, que la rhétorique est fille de la philosophie. Il distinguait les différentes parties du discours et fixait les conditions de chacune d'elles ; il développait surtout avec abondance les règles de la propriété des mots et de la construction de la période. Ces préceptes devaient être accompagnés d'applications ; peut-être faut-il placer parmi les exercices d'école des opuscules très frivoles, tels que l'*Éloge d'Hélène*, le *Busiris*, l'*Archidamus*, le *Plataïque*. Nous savons d'ailleurs par Isocrate lui-même qu'il s'entretenait avec ses élèves

1. *De orat*, II, 22. « Ecce tibi exortus est Isocrates, magister istorum omnium, cujus ex ludo, tanquam ex equo trojano, meri principes exierunt. »
2. Voir surtout au livre IV de l'*Institution oratoire*, ch. II, § 31-32. (Conseils pour l'exorde et la narration.)

d'autres compositions plus sérieuses dont nous allons parler et dont quelques-unes lui ont coûté des années entières de travail. Il nous apprend qu'il en discutait avec eux le plan et les idées; sans doute, avant de les publier, il leur en donnait plusieurs lectures.

En effet, Isocrate, trop épris de sa réputation et trop persuadé de son mérite pour renoncer complètement à un rôle politique, chercha dans des dissertations écrites l'influence qu'il ne pouvait demander à la tribune; et, à propos de toutes les grandes affaires qui intéressaient Athènes et la Grèce, il composa et répandit des discours supposés. Voici donc une troisième transformation de sa vie et de son talent : il avait écrit des plaidoyers, il avait été et il resta longtemps rhéteur; il devint écrivain politique, il fut ce que nous appelons un *publiciste*. Il reste de lui cinq grandes compositions de ce genre.

Déjà, à l'occasion de Lysias, nous avons dit quelque chose de la plus célèbre, le *Panégyrique*, et de la pensée générale qui règne dans ce long discours, comme dans le fragment conservé du *Panégyrique* de Lysias. La Grèce use ses forces en guerres intestines, entretenues souvent par le roi de Perse. Elle qui a fait trembler Darius et Xerxès, et qui pourrait si facilement, (les expéditions de Xénophon et d'Agésilas l'ont prouvé), renverser cet empire aux pieds d'argile, elle reçoit l'or de celui qu'elle appelle le grand roi ; les ambassadeurs des différentes cités helléniques vont intriguer à sa cour et mendier son appui. Isocrate s'indigne de toutes ces hontes dont l'austère Lacédémone a donné le premier exemple, et que le traité d'Antalcidas, conclu par elle, a, pour ainsi dire, consacrées. A cette domination spartiate qui a pesé si lourdement sur la Grèce, il oppose celle d'Athènes, justifiée par le génie comme par l'héroïsme, et il évoque tous les grands souvenirs de cette ville, reine de la Grèce et du monde par les

lettres et par les arts. Il prêche donc aux Grecs humiliés l'ordre, la modération, la concorde ; il les invite à réunir leurs forces et à les tourner contre cet empire dont il étale la faiblesse. C'est le fond du *Panégyrique*, et ces grandes idées firent le succès du discours. Athènes en fut charmée ; les ennemis qu'avaient faits à Sparte tant de violences et d'injustices applaudirent au *Panégyrique*. Mais à ces brillantes amplifications il manquait une conclusion pratique : comment rétablir entre les cités grecques cette union que prêche l'écrivain ? comment trancher la question de suprématie, objet de tant de guerres sanglantes ? Isocrate propose de partager le commandement : Athènes aurait les flottes, Sparte les armées de terre. Mais une telle idée était-elle réalisable ? Pouvait-on espérer que Sparte victorieuse renoncerait d'elle-même à la plus importante partie de son empire et rendrait à sa rivale une puissance qu'elle lui avait enlevée par une lutte demi-séculaire ? On chercherait encore plus vainement les conclusions pratiques dans les autres écrits politiques d'Isocrate, l'*Aréopagitique*, le *Discours sur la paix*, le *Discours à Philippe*, le *Panathénaïque*.

Le sujet de l'*Aréopagitique* n'a rien qui explique ou justifie ce titre. Comme le dit M. G. Perrot, c'est un sermon mis sous l'invocation de l'aréopage. Dans la première partie, l'auteur donne aux Athéniens des conseils de paix, dans la seconde il les invite à réformer l'état intérieur de la république.

Le *Discours sur la paix* est inspiré par cette lutte d'Athènes contre Chio, Cos, Rhodes, Byzance, qui est connue dans l'histoire sous le nom de *Guerre sociale* (355). Il conseille aux Athéniens vaincus d'abandonner leur suprématie sur leurs alliés et par conséquent de renoncer à cet empire maritime qu'ils avaient réussi à reconstituer : ils vivront tranquilles, consolés de l'humiliation présente par les souvenirs de la gran-

deur passée. Cette modération sera pour le roi de Macédoine, Philippe, un salutaire exemple; il cessera d'entreprendre sur les colonies athéniennes des côtes, de menacer la Thessalie et ensuite toute la Grèce. A cette naïve confiance en son désintéressement Philippe répondait par la prise d'Amphipolis, de Pydna, de Potidée, d'Olynthe, par la conquête de la Thessalie, par l'occupation des Thermopyles, par la dévastation de la Phocide, et il imposait aux Athéniens cette triste paix de 346, paix à laquelle Démosthène lui-même, devenu depuis six ans l'énergique promoteur de la guerre d'indépendance, dut se résigner. Bien différent du grand orateur et de ses éloquents auxiliaires dans la lutte contre Philippe, Hypéride et Lycurgue, Isocrate publia alors son *Discours à Philippe;* et lui, sincère et honnête, il se fit, par l'aveuglement de ses éloges, le complice des orateurs vendus à la Macédoine, tels que Démade et sans doute Eschine. Il admire, il célèbre Philippe; il voit en lui un génie tutélaire qui va défendre la Grèce contre l'invasion des Perses. Il est resté de quarante ans en retard sur les événements; il développe encore le thème du *Panégyrique*, écrit trente-six ans plus tôt (380), c'est-à dire l'union de tous les Grecs, et la guerre contre l'Orient. Mais, cette fois, c'est Philippe qu'il désigne pour le commandement suprême, c'est lui qu'il invite à prendre ce rôle. Il y a longtemps que le rusé Macédonien s'est tracé ce programme, mais non de la manière que l'entendait le rhéteur infatué de ses phrases : c'est après l'asservissement de la Grèce qu'il se jettera sur l'empire des Perses, ce sont les Grecs domptés, devenus entre ses mains un instrument docile comme la phalange, qu'il lancera sur Darius.

La dernière dans l'ordre des temps de ces grandes compositions aussi peu pratiques qu'elles sont brillantes, c'est le *Panathénaïque*. Isocrate avait quatre-vingt-quatorze ans quand il le commença; il l'acheva

âgé de quatre-vingt-dix-sept ans. C'est encore l'éloge enthousiaste d'Athènes comme dans le *Panégyrique*; c'est en même temps, presqu'à la veille de la bataille de Chéronée, un retour complaisant du publiciste sur sa longue carrière et sur les beaux discours dont les larges et savantes périodes ont enchanté et enchantent encore les oreilles de la Grèce.

Une quinzaine d'années plus tôt, il avait déjà jugé nécessaire de se décerner, sous la forme de l'apologie, une véritable apothéose. C'est l'objet véritable du *Discours sur l'échange* (*periantidoseos*), discours fictif comme ceux que nous venons de parcourir, où Isocrate se suppose traduit devant des juges athéniens, accusé par des ennemis acharnés contre lesquels il défend sa vie et ses œuvres. On sait que, chez les Athéniens, les trois cents citoyens les plus riches, appartenant à la première classe, devaient supporter la charge souvent fort lourde de certains services publics, par exemple l'armement d'une trirème, l'équipement des chœurs des tragédies et des comédies, et les frais de l'instruction des choreutes. Quand un citoyen désigné pour un de ces services publics appelés *liturgies* se trouvait trop pauvre pour y suffire, il devait désigner un Athénien qui ne figurât pas déjà sur la liste des Trois-Cents et qu'il jugeât plus riche que lui. Si celui-ci refusait la liturgie, il devait accepter l'échange des biens avec son adversaire. Une action de ce genre avait été intentée à Isocrate au sujet d'un armement de trirème. Ce fut son beau-fils, devenu son fils par l'adoption, Apharée, qui le défendit. Isocrate succomba et s'acquitta de la triérarchie. Le discours d'Apharée existait encore au temps de Denys d'Halicarnasse. Mais celui que nous avons conservé répond, nous l'avons dit, à une accusation purement imaginaire. Isocrate nous apprend qu'il en commença la composition à l'âge de quatre-vingt-deux ans, c'est-à-dire en 354. Il

y passe en revue toute sa vie, et c'est là que se trouve pour la postérité le véritable intérêt du discours. Il se défend d'avoir jamais fait métier de l'éloquence : il n'a jamais séparé la pensée de la parole, la morale de la rhétorique; il a été un orateur philosophe. L'objet qu'il s'est proposé toujours, c'est la prospérité et la grandeur de son pays. Il a prêché l'ordre, la modération, la concorde au dedans, et au dehors l'union de tous les Grecs contre les Perses. L'analyse de ses discours lui donne raison, au moins en apparence. Au fond, toutes ces œuvres ne sont que des compositions d'école, élaborées pendant des années, qui le plus souvent n'allaient pas à leur adresse, et qui n'ont exercé aucune influence sur les événements. Rien de précis, rien de pratique ; c'est une prédication morale qui ne s'inquiète pas de l'application. Même quand le discours a la forme délibérative, c'est l'éloquence du genre académique.

A ce genre appartiennent encore trois petits ouvrages antérieurs au *Panathénaïque*, l'*Évagoras*, le *Discours à Nicoclès* et le *Nicoclès* ou les *Chypriotes*. Évagoras, roi de Salamine et de presque toute l'île de Chypre, avait rendu de grands services aux Athéniens. Au moment de leurs désastres, il avait aidé leur fortune à se relever, et Conon dut en partie aux vaisseaux qu'Évagoras mit à sa disposition sa victoire de Cnide. Plus tard quand Évagoras, malgré l'inégalité des forces, soutint une guerre contre Artaxerxès Mnémon, Athènes ne fut pas ingrate et ne cessa de lui envoyer des secours. Après avoir conclu avec le grand roi un traité fort honorable, Évagoras périt assassiné (374). Le panégyrique d'un tel prince offrait une riche matière à Isocrate et ne pouvait déplaire aux Athéniens. Il valut en outre à l'auteur une récompense plus solide que les éloges : Nicoclès, fils d'Evagoras, lui envoya vingt talents, c'est-à-dire plus de cent dix mille francs.

Il est probable que, de même, les deux autres œuvres furent largement rétribuées. La première est une sorte de « *Petit carême* prêché devant un prince païen pour l'éclairer sur ses devoirs et lui proposer un idéal de gouvernement [1]. » Isocrate, comme Xénophon et Platon, n'est pas admirateur de la démocratie ; il lui préfère une royauté paternelle dont le Cyrus de la *Cyropédie* représente l'idéal plus brillant que réalisable. Le *Nicoclès* est une harangue du roi de Salamine à son peuple : Nicoclès célèbre aussi, en commençant, les avantages du gouvernement monarchique ; puis il s'arrête assez complaisamment sur l'éloge de ses propres vertus ; enfin il énumère aux habitants de Chypre leurs devoirs envers leur souverain. Quelques critiques doutent de l'authenticité de ce petit écrit qui, par les idées et par le style, est bien de la famille des autres.

Honoré des rois comme de ses concitoyens, riche des libéralités de ces princes qui payaient magnifiquement ses discours comme autrefois les odes de Pindare, enrichi également par ses élèves dont l'un, Timothée, lui donna un talent [2] en même temps qu'il lui élevait à Éleusis une statue de bronze, Isocrate cependant ne conserva pas jusqu'au bout de sa longue existence cette sérénité d'âme, cette satisfaction de lui-même et de son rôle qui s'épanchent dans tous ses ouvrages. Il vécut assez pour reconnaître qu'il avait été dupe de Philippe, pour s'avouer à lui-même que ces orateurs, dont il enviait secrètement la puissance et la gloire et dont il n'approuvait pas la conduite, avaient mieux pénétré que lui l'ambition du roi de Macédoine, mieux servi, mieux défendu que lui leur patrie. Ses illusions devaient être déjà dissipées quand

1. G. Perrot, *L'Eloquence à Athènes. Isocrate.*
2. 5,600 fr.

éclata le coup de foudre d'Élatée (338), suivi bientôt du désastre de Chéronée. Le jour même où Démosthène prononçait, au nom de la république, l'oraison funèbre des citoyens tombés dans la bataille, Isocrate expirait, âgé de plus de quatre-vingt-dix-huit ans. On a dit qu'il s'était laissé mourir de faim : la confusion, le remords, la douleur suffisent, avec son grand âge, pour expliquer sa mort, sans qu'on ait besoin de recourir à cette légende.

Les observations qui accompagnent la biographie d'Isocrate ont fait connaître l'auteur en même temps que l'homme, et la revue de la plupart de ses ouvrages nous a mené partout à la même conclusion. Quoiqu'il s'en défende, il n'a été qu'un rhéteur, et ses belles prédications morales n'ont été en somme que de l'éloquence de parade. Son véritable titre aux yeux d'Athènes, amoureuse de beau langage, celui qui explique le long engouement de ses contemporains, c'est l'exquise perfection qu'il a donnée à la prose. A la propriété et à la précision délicate des mots, à la justesse lumineuse des antithèses, à la richesse des images, il joint l'art exquis et l'harmonie enchanteresse des périodes. Sa prose enlevait les applaudissements comme de beaux vers. La science de la phrase ne sera pas poussée plus loin. Eschine, Hypéride, Démosthène ne feront que se modeler sur Isocrate [1]. Mais à cette musique délicieuse, à cette pureté et à cette grâce attique ils joindront la force, la véhémence, la passion. La perfection du style et la vigueur de la pensée seront complétées chez eux par la puissance de la voix et de l'action : ils remueront des assemblées par leur éloquence, ils seront de véritables orateurs.

1. Pour l'appréciation du talent d'Isocrate, voir la belle *Étude* de M. Havet, publiée comme introduction au *Discours d'Isocrate sur lui-même* (*Antidosis*), traduit par Aug. Cartelier.

Isée. — Avant d'arriver à ces hommes dont le timide Isocrate envia les succès à la tribune, nous avons encore à parler d'Isée, maître de rhétorique, comme Lysias et Isocrate, comme eux auteur de plaidoyers faits sur commande, plus qu'eux encore étranger à la vie et aux débats politiques.

On sait peu de chose de la vie d'Isée. Né à Chalcis, peut-être d'une famille athénienne établie en Eubée, il vécut à Athènes et fut élève d'Isocrate et contemporain des événements qui remplissent la période entre le traité d'Antalcidas et l'asservissement de la Grèce par Philippe. Il eut son école, il rédigea son manuel de rhétorique ; mais, suivant le principal biographe des orateurs attiques [1], il abandonna ses élèves pour se consacrer aux études du seul Démosthène. On raconte que ses leçons furent désintéressées. Si la légende est fausse, elle prouve l'opinion qu'avaient les anciens sur les rapports affectueux du maître et de l'élève. Ce serait Isée qui aurait aussi composé les plaidoyers du jeune orphelin contre ses tuteurs. On peut croire du moins qu'il le conseilla et l'aida dans ce travail.

Comme rédacteur de plaidoyers, Isée s'est toujours renfermé dans les affaires civiles, et, parmi celles-ci, il semble avoir traité spécialement les contestations d'héritages. Sur cinquante discours authentiques que l'on avait de lui, nous possédons onze plaidoyers entiers et des fragments d'une quarantaine d'autres. Ils sont curieux pour l'étude des institutions civiles d'Athènes, et un historien du droit chez les Athéniens y trouverait de précieux renseignements. A n'y rechercher que le talent de l'écrivain, on y remarque beaucoup d'habileté, de finesse, un raisonnement fort, l'art de grouper les preuves et d'en faire ainsi un

1. *Vies des Dix orateurs.*

faisceau puissant. Les anciens disaient qu'il avait le premier employé les *figures de pensées*, ce que Cicéron appelle *les gestes*, *la physionomie* de l'éloquence. On trouve en effet chez lui un fréquent usage de l'interrogation, de l'apostrophe, de l'ironie, de tous ces mouvements oratoires qui donnent au discours du caractère et de la véhémence. Il avait reçu de son maître Isocrate la pureté de la langue, l'art de choisir et de placer les mots, la science de la construction, avec des périodes moins complaisamment balancées que celles de l'auteur du *Panégyrique*; il a eu sur lui l'avantage de la vivacité et du mouvement. Toutes ces qualités, Démosthène, dans ses plaidoyers civils où l'on sent l'influence du maître, et surtout dans ses harangues politiques, les portera au plus haut degré : il les associera, les fondra au point de réaliser l'idéal de l'éloquence.

CHAPITRE XII

ORATEURS ATTIQUES.

Deuxième période. — Lycurgue, Hypéride, Dinarque.

Les orateurs qui nous restent à étudier ont tous pris une part active aux affaires de leur pays et joué un grand rôle dans les luttes de la tribune, soit en poussant les Athéniens à la guerre contre Philippe, soit en se faisant, par conviction et plus souvent par intérêt, les partisans de la paix avec le roi de Macédoine.

Lycurgue. — Lycurgue, né à Athènes vers le commencement du IVe siècle, mort en 326, est un des grands caractères de cette époque où les caractères sont rares. L'austérité de sa vie fait un étrange contraste avec l'élégance et la facilité des mœurs de ses contemporains. C'est le Caton d'Athènes, et, dans sa conduite politique, il montre l'intégrité sévère, l'active vigilance, l'ardeur dans la poursuite des coupables, qualités du célèbre Romain dont le nom est étroitement uni à celui de censeur (*Cato censorius*) et qui est devenu comme le type de cette magistrature.

Adversaire convaincu et ardent du parti Macédonien, intimement uni à Hypéride et à Démosthène dans cette guerre oratoire qui tint longtemps en échec les armées de Philippe, Lycurgue servit son

pays par ses actes comme par son éloquence. Pendant douze ans (341-329) il administra les finances d'Athènes, et, ménager des ressources publiques qu'il doubla par son habile gestion, il leur donna le plus utile emploi, garnissant les arsenaux, équipant les soldats, augmentant la flotte, armant son pays contre cet envahisseur étranger dont il dénonçait l'ambition. Mais l'austère magistrat n'oubliait pas les arts de la paix : il travailla à l'embellissement des stades et des gymnases d'Athènes, et il fit porter un décret pour élever sur la place publique des statues de bronze à Eschyle, Sophocle et Euripide, et pour faire de leurs œuvres une édition, pour ainsi dire, nationale, qui serait déposée dans les archives publiques. Athènes lui dut aussi une sécurité depuis longtemps inconnue : chargé de la police intérieure, il poursuivit et chassa les malfaiteurs ; ses lois sévères, qu'on accusa d'être écrites avec du sang, comme celles de Dracon, firent trembler les méchants, mais permirent aux bons de se rassurer.

Souvent accusé, comme Caton, en raison même de son intégrité et de sa sévère vigilance, Lycurgue confondit toujours ses accusateurs. Il accusa lui-même encore plus souvent, et avec une terrible véhémence, les traîtres vendus à Philippe. Après la défaite de Chéronée, il fut un des négociateurs qui eurent la pénible tâche de défendre contre le vainqueur les intérêts d'Athènes ; il obtint du moins pour son pays des conditions moins dures que celles qui furent imposées aux autres villes. Plus tard, après la destruction de Thèbes, Alexandre demanda sa tête avec celle de Démosthène ; il dut la vie à l'intervention de Démade, orateur vendu au parti macédonien. Sa mort (326), antérieure de trois ans à celle du conquérant, le préserva sans doute du sort qu'Antipater réservait à Hypéride et à Démosthène ; il avait d'ailleurs plus

de quatre-vingts ans. Une statue en bronze lui fut élevée dans le Céramique[1].

Élève d'Isocrate, Lycurgue avait sans doute retenu de son maître la pureté et la science du langage, mais il différait complètement de lui par le caractère de son éloquence. Ce n'est plus l'élégance et la grâce harmonieuse d'Isocrate; ses qualités éminentes sont l'énergie, l'élévation, la véhémence. Il passe aussi pour avoir été disciple de Platon, et l'on attribue à l'influence du philosophe ces développements moraux, ces analyses pénétrantes qui donnaient à ses discours plus d'ampleur et d'abondance. Plutarque connaissait de lui quinze discours; nous n'en possédons qu'un, l'accusation contre Léocrate, riche citoyen qui avait abandonné Athènes après Chéronée et dont l'orateur demande la condamnation comme traître à la patrie. Ce beau plaidoyer politique est plein de force et de grandeur, on y sent gronder une indignation simple, vraie, partie du cœur. Léocrate échappa à la condamnation, mais à la faveur de l'égalité des suffrages. Lycurgue accusa aussi Lysiclès, général qui commandait à Chéronée. L'historien Diodore[2] nous a conservé un fragment de ce discours, plein de l'amertume dont il fait le caractère principal de l'éloquence du terrible orateur (*picria*).

Tu commandais l'armée, Lysiclès, et quand mille citoyens sont morts, quand deux mille sont prisonniers, quand un trophée a été élevé contre la république, quand la Grèce tout entière est esclave, quand tous ces malheurs sont arrivés, toi

1. C'était le beau quartier d'Athènes: on y voyait des portiques, des temples, des stades; c'était un lieu de promenade et de réunion; on y faisait les funérailles et les oraisons funèbres des citoyens qui avaient péri à la guerre.

2. *Bibliothèque historique*, XVI, 88.

dirigeant et commandant nos troupes, tu oses vivre, tu oses contempler la lumière du soleil, paraître dans la place publique, toi, monument de honte et d'opprobre pour la patrie!

Hypéride. — Avec moins de rudesse et d'âpreté, la même passion éclatait dans les discours d'Hypéride, que les anciens jugeaient encore supérieur à Lycurgue et qu'ils placent le premier après Eschine et Démosthène.

Son caractère. — Hypéride, qui partagea les sentiments patriotiques et s'associa aux luttes courageuses de Lycurgue, ne lui ressemblait pas pour l'austérité de la vie et du caractère. Né vers 395, sa jeunesse résista moins que celle de Lycurgue à l'influence énervante d'une époque d'affaissement et de décadence morale. Le patriotisme était affaibli : beaucoup de mains se tendaient à l'or du roi de Perse et des rois barbares du Nord; le goût du luxe et des voluptés avait remplacé les passions généreuses de l'âge précédent, et, pour satisfaire à de coûteuses distractions, ceux qui ne trafiquaient pas de leur conscience tiraient volontiers parti de leurs leçons ou de leur talent d'écrivain pour s'enrichir. Hypéride, comme Andocide, Lysias, Isocrate, se distingua par son ardeur pour tous les plaisirs; les poètes comiques raillèrent sur la scène la recherche de sa table. Rien n'est plus connu dans l'antiquité que les incidents de son plaidoyer en faveur de la fameuse Phryné. On l'accusa même de vénalité, comme d'ailleurs tous les autres orateurs, excepté Lycurgue; mais, ainsi que le remarque le critique pénétrant qui a fait une étude particulière de la vie et du talent d'Hypéride [1], ces imputations s'expliquent et par les profits que les logographes tiraient de leurs plaidoyers, et par les riches

1. M. Jules Girard. *Etudes sur l'éloquence attique*.

cadeaux des grands personnages, des villes, ou des rois étrangers, auxquels, sans manquer à leurs devoirs, les orateurs en renom rendaient souvent des services magnifiquement récompensés.

Heureusement les dangers de la patrie, les cris d'alarme jetés par quelques généreux citoyens, secouèrent fortement l'âme d'Hypéride et donnèrent à sa vie un noble emploi, à son talent un grand et vigoureux essor.

Son rôle politique jusqu'à la bataille de Chéronée. — Hypéride, déjà célèbre par les plaidoyers qu'il avait composés pour beaucoup d'accusés, devint, à partir des menaces de la Macédoine, orateur politique. Comme Lycurgue, comme Démosthène, il joignit sans cesse l'action à la parole : il équipa des galères à ses frais, il approvisionna de blé les armées, il remplit à la fois les coûteuses fonctions de chorège et celles de triérarque. En même temps il allait conclure des alliances, solliciter des secours ; il haranguait les assemblées des peuples étrangers pour les entraîner dans la lutte : c'est ainsi qu'il décida les habitants de Chio à joindre leurs vaisseaux à ceux d'Athènes pour la défense de Byzance (339). Cette activité déjoua les calculs de Philippe comme elle avait, dix ans plus tôt, fait échec à sa tentative sur l'Eubée, et cette clef des mers helléniques fut sauvée. Dans les intervalles de ses ambassades et de ses expéditions (car comme triérarque il faisait partie de l'expédition de Byzance), Hypéride parlait à la tribune d'Athènes, et s'attaquait hardiment aux traîtres soudoyés par Philippe.

A partir de la paix boiteuse conclue en 346, son alliance avec Lycurgue et Démosthène fut étroite. Athènes hésitait encore entre le parti macédonien et le parti de la guerre : les trois courageux orateurs s'appliquèrent à réveiller l'esprit public, à démasquer les

traîtres par des accusations retentissantes, qui mettaient au grand jour leur infamie. C'est ainsi qu'Hypéride se chargea de poursuivre Philocrate d'Hagnuse qui étalait impudemment à Athènes les dépouilles d'Olynthe ; cet homme s'enfuit sans attendre sa condamnation. Mais l'orateur Eschine, auquel Démosthène intententait vers le même temps le fameux procès *sur les Prévarications de l'ambassade*, obtenait son acquittement. Cet échec ne découragea pas les trois chefs de la résistance à la Macédoine ; à la tribune ils entraînent le peuple, ils font voter les expéditions, quelquefois, nous l'avons vu, ils y prennent part, ou ils négocient les alliances. Après l'invasion de la Béotie et la prise d'Élatée par Philippe, c'est Démosthène qui se charge d'ouvrir les yeux des Thébains et qui décide l'alliance entre les deux peuples également menacés. A son retour, Hypéride lui fait décerner une couronne d'or qui est proclamée aux grandes Panathénées et contre laquelle un mercenaire de Philippe protesta vainement par une accusation sans succès. Retenu dans la ville par les fonctions de prytane, Hypéride ne parut pas à Chéronée ; mais, à la suite de cette journée désastreuse, il déploya, pour préparer la défense d'Athènes, une activité égale à celle de Démosthène : le rappel des exilés, l'affranchissement des esclaves, les droits de citoyen donnés aux métèques, d'autres mesures extraordinaires furent décrétées sur sa proposition et par l'entraînement de son éloquence. Quand un certain Aristogiton l'attaque au sujet de ces mesures, il se justifie éloquemment par les périls de la patrie : « Ce n'est pas moi, s'écrie-t-il, qui ai fait cette proposition, c'est la bataille de Chéronée ! » Aristogiton lui demande s'il a proposé que les esclaves soient libres. « Oui, pour que les hommes libres ne soient pas esclaves. » — Que les exilés soient rappelés. « Oui, pour que les citoyens ne soient pas envoyés en exil. » — Il n'a donc pas ob-

servé les lois qui défendent ces mesures. « C'est que les armes des Macédoniens m'empêchaient de les voir. » Ces éloquentes reparties ont été citées avec une juste admiration par les critiques de l'antiquité, Dion Chrysostome, Longin, Hermogène, etc.

Son accusation contre Démade. — Ils nous ont aussi conservé un beau fragment d'une accusation d'Hypéride contre Démade. Cet orateur, un des plus fougueux partisans et des plus effrontés mercenaires de Philippe, avait présenté un décret pour faire conférer à l'Olynthien Euthycrate le titre de *proxène*, c'est-à-dire d'hôte public d'Athènes. Hypéride poursuivit Démade, et il termina son discours par une récapitulation ironique des titres d'Euthycrate à l'honneur demandé pour lui. Il proposait cette rédaction nouvelle du décret de proxénie :

Les titres que celui-ci (Démade) a exposés ne renferment pas les véritables motifs de la proxénie. S'il faut que cet homme devienne votre proxène, voici les raisons pour lesquelles il obtiendra cet honneur; je les ai consignées et je vous les apporte : « Il a été décidé qu'Euthycrate serait proxène, parce qu'il sert les intérêts de Philippe et par ses actes et par ses paroles, parce qu'étant hipparque, il a livré à Philippe la cavalerie des Olynthiens, parce qu'après cette action il a été l'auteur de la ruine des Chalcidiens, parce que, après la prise d'Olynthe, il a mis à prix les captifs, parce qu'il a été l'adversaire d'Athènes dans l'affaire du temple de Délos, parce que après la défaite de la république à Chéronée, il n'a enseveli aucun des morts, il n'a délivré aucun des prisonniers.

Son rôle après la défaite. — Un tel adversaire était désigné d'avance à la colère des vainqueurs. Aussi, après la destruction de Thèbes, Hypéride fut-il com-

pris avec Démosthène parmi les Athéniens que demandait Alexandre. Hypéride protesta énergiquement à la tribune, et, malgré la toute-puissance des Macédoniens, il continua sa lutte. Il défendit les généraux Ephialte et Charidème, dont le vainqueur, après être revenu sur ses premières conditions, exigeait au moins le bannissement; il s'opposa à l'envoi des vingt galères qu'Athènes devait fournir à Alexandre, il accusa devant les tribunaux les chefs du parti vainqueur et leurs amis, il défendit avec éloquence les enfants de Lycurgue que la mort de leur père livrait aux attaques de ses ennemis (324) :

Que diront, s'écria-t-il, ceux qui passeront devant son tombeau? Lycurgue a mené une vie modeste : chargé de l'administration du trésor, il a trouvé des ressources, il a réédifié le théâtre, l'Odéon, il a construit des chantiers, des trirèmes, des ports; et notre ville l'a frappé d'infamie, et elle a mis ses enfants dans les fers!

Sa rupture avec Démosthène. — A l'époque où ce discours fut prononcé, Hypéride avait rompu avec Démosthène, et celui-ci était déjà en exil. On accusait le grand orateur de mollesse à l'occasion de la révolte d'Agis; il n'avait pas assez chaudement poussé ses concitoyens à s'unir avec les Spartiates. C'est à propos de l'affaire d'Harpale, le gouverneur de Babylone, arrivé à Athènes avec les trésors volés à son maître Alexandre, qu'éclata violemment cette inimitié. Ce débat obscur et le procès de corruption intenté à Démosthène par dix accusateurs publics, parmi lesquels était Hypéride, ont été diversement jugés par les historiens et les critiques. L'examen de cette question aura sa place dans notre étude de la vie de Démosthène; nous croyons toutefois que le caractère du grand citoyen, du grand orateur est lavé aujourd'hui de ce

qu'il y avait d'infâme dans l'imputation que l'on faisait peser sur sa mémoire. Il faut croire que les Athéniens et Hypéride lui-même n'étaient pas bien convaincus du crime de Démosthène, car aussitôt après la mort d'Alexandre, celui-ci rentrait triomphalement dans sa patrie, et Athènes le voyait avec allégresse reprendre sa place parmi les principaux chefs du parti de l'indépendance.

Son rôle pendant la guerre Lamiaque. — Sa mort. — Reconnaissons toutefois que la direction du mouvement appartint surtout à Hypéride. Si, malgré Phocion et les répugnances des plus riches citoyens, la guerre fut décidée, ce fut la parole ardente de l'orateur qui entraîna les Athéniens ; ce fut Hypéride encore qui organisa la résistance et qui alla conquérir des alliances au parti national. Après les succès de la première campagne, de même que Démosthène avait célébré les citoyens tombés à Chéronée, il eut l'honneur de prononcer, au nom de l'État, l'oraison funèbre du général Léosthène et des soldats morts sous les murs de Lamia. Sa mort suivi de près ce triomphe oratoire. Bientôt Antipater, vainqueur à Cranon, demandait les têtes d'Hypéride et de Démosthène. Les deux orateurs, qui avaient pris la fuite, se rencontrèrent, dit-on, et se réconcilièrent à Égine. Peu de jours après, Démosthène mourait dans l'île de Calaurie ; Hypéride, pris à Hermione, dans le temple de Neptune, par le traître Archias, était livré au supplice (5 oct. 322). Soumis à la torture, on a dit qu'il se coupa la langue avec les dents pour ne nommer personne. Il est plus probable que cette langue, coupable d'avoir si énergiquement attaqué les Macédoniens, fut arrachée par le bourreau. C'est ainsi que Fulvie, la femme d'Antoine, devait plus tard percer avec une aiguille la langue de Cicéron.

Caractères de son éloquence. Oraison funèbre des soldats morts dans la guerre lamiaque. — Outre les témoignages des anciens et les fragments dont nous avons cité les plus remarquables, nous avons encore aujourd'hui, pour juger Hypéride, des monuments plus étendus de son éloquence. En 1847, on retrouvait sur un papyrus des fragments de son discours contre Démosthène et une partie de son plaidoyer pour Lycophron. Presque au même moment, la deuxième moitié de cette défense et toute celle d'Euxénippe contre Polyeucte étaient découvertes. Enfin l'oraison funèbre, dont la péroraison avait été conservée par Stobée, reparaissait presque entière, retrouvée en 1856 et publiée en 1858. Grâce à ces richesses nouvelles, il est plus facile aujourd'hui d'accepter sur tous les points le jugement de Cicéron. Nous trouvions bien, en effet, dans les anciens débris des discours d'Hypéride, ces qualités que toute l'antiquité s'accorde à lui reconnaître, la justesse délicate, la simplicité élégante, les vives saillies, l'ironie fine et mordante, les récits piquants, ce qui constitue l'atticisme. Aujourd'hui il nous est permis en outre de placer Hypéride, comme le fait Cicéron dans le *Brutus*[1], parmi les orateurs qui « provoquent les transports d'admiration, qui font à leur gré rire ou pleurer les auditeurs. » Il n'approche pas de la vigueur saisissante, de la flamme de Démosthène, mais il y a chez lui de la force et de la passion. Ces caractères sont sensibles surtout dans l'oraison funèbre, et il s'y joint une élévation qui pouvait plus rarement se produire dans les plaidoyers et dans les discours politiques.

Ce n'était pas une tâche facile que celle des orateurs chargés par l'État de rendre aux victimes des batailles un hommage public. Astreints à suivre

1. Ch. 84.



un programme officiel, à remonter aux origines mêmes et aux vieilles légendes d'Athènes, à passer en revue tous ses héros et ses guerres depuis Thésée jusqu'à la lutte contre les Barbares, ils ne pouvaient même compenser la banalité de ces éloges rebattus en présentant à leurs auditeurs des figures contemporaines. Ils ne traçaient pas, comme Bossuet le fera pour un Condé, les portraits des illustres d'entre les morts dont la république célébrait les funérailles. L'humeur jalouse de la démocratie athénienne n'accordait pas une telle distinction même à des hommes dont la supériorité ne pouvait plus être dangereuse : l'orateur devait rester dans des généralités ; aucun nom n'était prononcé. Hypéride, par un privilège presque unique, put nommer et célébrer le général à qui Athènes devait les derniers rayons de sa gloire militaire, il put faire revivre sa figure, il put retracer les péripéties de cette guerre qui, par le théâtre des événements, par la nature des ennemis, plus barbares que Grecs, réveillait les souvenirs les plus glorieux du passé. La Béotie, les Thermopyles, n'ont-ils pas été les témoins des victoires de Léosthène et de la confusion du Macédonien Antipater ? De là une sève toute nouvelle et une fraîcheur de jeunesse qu'avaient perdues depuis longtemps ces oraisons si monotones dans leur retour presque annuel. Périclès n'aurait pu parler des généraux de la guerre du Péloponèse comme Hypéride parlait de Léosthène :

S'apercevant qu'il fallait à Athènes un homme et à la Grèce une ville qui pût se mettre à la tête du mouvement, il s'est donné à sa patrie et a donné sa patrie à la Grèce pour marcher à la liberté.

Il n'aurait pu retracer avec la précision de l'historien et l'enthousiasme du panégyriste tous les combats

dont les morts qu'on honorait avaient payé la gloire par leur sang. Jamais non plus les orateurs du temps passé n'auraient pu transporter dans les Champs-Élysées l'imagination de leurs auditeurs, et leur montrer les héros de l'ancienne Athènes accueillant avec éloge les dignes héritiers de leur courage et de leurs hauts faits :

Ne nous figurons-nous pas Léosthène reçu avec bienveillance et admiration par la foule des héros qui marchèrent contre Troie? Ses actions sont sœurs de leurs actions, et il a même une supériorité sur eux : tandis qu'avec toute la Grèce ils ont pris une seule ville, lui, avec sa patrie seule, il a humilié toute cette puissance qui commande à l'Europe et à l'Asie. C'est de l'injure d'une seule femme que ceux-là furent les vengeurs; les outrages qu'il a empêchés menaçaient toutes les Grecques. Voilà ce que Léosthène a fait avec le concours de ces hommes qui partagent aujourd'hui sa sépulture, et qui, venus après les guerriers déjà étendus dans ce monument, se sont montrés leurs dignes successeurs par les exploits qu'ils ont accomplis : je veux parler de Miltiade, de Thémistocle et de tous les autres qui en délivrant la Grèce ont rendu leur patrie glorieuse et leur propre vie illustre.... S'il en est dont ils aiment à s'approcher dans les enfers, ce sont Léosthène et les compagnons de ses luttes. Rien de plus juste ; car les actions que ceux-ci viennent d'accomplir ne sont pas inférieures, elles sont même, s'il faut le dire, plus grandes ; ce ne sont pas seulement les tyrans de la patrie qu'ils ont renversés, ce sont les tyrans de toute la Grèce.

Comme le remarque le critique auquel nous avons emprunté cette traduction [1], la rhétorique se laisse sentir dans ces rapprochements ; mais l'heureux tableau imaginé par Hypéride atténue ce que le ton a d'un peu déclamatoire. Puis où les développements de rhétorique auraient-ils leur place légitime, si ce n'est dans une oraison funèbre ?

1. J. Girard. *Études sur l'éloquence attique*. p. 204.

On trouvera dans notre *Recueil* la péroraison de l'oraison funèbre, traduite par M. Villemain. Ce sera une preuve nouvelle de ce caractère de grandeur et de pathétique qu'Hypéride a su joindre dans l'occasion à des qualités d'un ordre moins élevé. Elle confirmera le jugement de Longin qui déclare Hypéride « très heureux à l'occasion dans le pathétique[1], » et qui admire son oraison funèbre « comme brillant d'un éclat qu'on n'a peut-être jamais égalé[2]. »

Dinarque. — Pour suivre l'ordre du canon d'Alexandrie, nous placerons ici Dinarque, quoique, par la date de la naissance, il fût bien postérieur à Eschine et à Démosthène. Il avait en effet vingt-neuf ans de moins que le premier de ces deux orateurs et vingt-cinq ans de moins que le second, puisqu'il naquit vraisemblablement vers 360. Sa patrie était Corinthe, et il ne vint s'établir à Athènes que vers l'époque de l'expédition d'Alexandre. Il n'était pas citoyen ; il ne put donc, comme Lycurgue, Hypéride et Démosthène, jouer le rôle d'orateur politique, mais il composa sur commande beaucoup de plaidoyers civils et politiques. Denys d'Halicarnasse en reconnaissait soixante comme authentiques. Nous en avons conservé trois des plus importants, car ils se rapportent tous à la grande affaire d'Harpale. Le premier est une accusation longue et passionnée contre Démosthène ; les deux autres sont à l'adresse de Philoclès et d'Aristogiton, qui étaient mis en jugement avec Démosthène et avec Démade. Comme nous l'avons dit déjà en parlant d'Hypéride, l'examen de cet incident aura sa place dans notre étude de la vie et du génie de Démosthène. Disons seulement que le discours de Dinarque, plus

1. *Du Sublime*, ch. 28.
2. *Ibid.*

encore que les fragments de celui d'Hypéride, est une suite d'injurieuses attaques contre tout le passé de l'orateur, en remontant à vingt années en arrière

M. Grote[1] a déjà cité dans l'argumentation d'Hypéride des raisonnements bien étranges et que, justement, ce nous semble, il traite de monstrueux. Il dit à Démosthène :

Tu agis en sycophante à l'égard de l'Aréopage, faisant appel de sa décision et lui demandant d'où tu as reçu l'or, quel est celui qui te l'a donné et comment. Tu finiras sans doute par demander quel emploi tu as fait de cet or, exigeant ainsi que le Conseil te fasse des comptes de banquier

Il nous semble que Démosthène avait bien le droit de poser ces questions, et que cette manière commode d'esquiver l'enquête réclamée par lui ne fait pas honneur à l'équité de l'accusateur. Le plaidoyer de Dinarque ne va pas plus au fond des choses ; autant que les fragments du discours d'Hypéride permettent la comparaison, il est beaucoup plus virulent et plus grossier dans sa diffusion. Ce qu'il exploite, c'est, d'une part, le malheur d'Athènes, ce sont, de l'autre, les passions religieuses, si puissantes sur l'âme du peuple, comme nous l'avons vu déjà par l'affaire des Hermès et par le procès de Socrate :

Ne vous laissez pas émouvoir par ses pleurs et ses lamentations ; il serait beaucoup plus juste de vous attendrir sur votre patrie que cet homme a jetée dans les périls par sa politique. C'est elle qui vous supplie, vous qui lui devez le jour, au nom de vos propres enfants et de vos femmes qu'elle vous présente, de punir le traître, de la sauver, elle que vos

1. *Histoire de la Grèce*, t. XIX de la traduction française de M. de Sadous, ch. 1.

ancêtres, au prix de nombreux et nobles périls, vous ont transmise libre, elle qui a conservé de nombreux et nobles exemples de la vertu de ceux qui sont morts. C'est en fixant les yeux sur elle, Athéniens, et sur les sacrifices nationaux qui se célèbrent chez elle et sur les tombeaux de vos ancêtres, qu'il faut que les hommes au cœur généreux déposent leurs suffrages. Et quand Démosthène, voulant vous tromper et vous séduire, excite votre pitié et vos larmes, vous, contemplez l'image d'Athènes et opposez au présent la gloire qu'elle a possédée autrefois, pour décider si la ville est plus misérable par lui, ou Démosthène par la ville.

Déjà, dans ce passage, l'accusateur touche au motif religieux. Il le développe ailleurs avec étendue :

J'en atteste les austères déesses[1] et le lieu qu'elles habitent[2] et Minerve, protectrice de cette ville et les autres dieux gardiens de notre pays et de notre cité ; punissez-le, puisque le peuple vous a donné le mandat de punir celui qui a reçu de l'argent contre son pays, celui qui a souillé et flétri la prospérité de cette ville, celui qui par ses conseils a livré sa patrie pour ainsi dire pieds et poings liés, celui dont les ennemis et les envieux souhaitent la vie, qu'ils regardent comme fatale à Athènes, tandis que ceux qui nous sont favorables et qui espèrent qu'un changement de la fortune relèvera les affaires de cette ville, souhaitent qu'il périsse, justement puni pour sa conduite, et demandent aux dieux sa mort. Avec eux, moi aussi, je supplie ces dieux de sauver la patrie, que je vois menacée dans sa conservation, dans vos enfants, dans vos femmes, dans votre gloire, dans tous les autres biens.

C'est absolument le ton d'Eschine attaquant six ans plus tôt Démosthène dans le procès de la Couronne ; c'est le même art perfide d'exploiter contre lui les défaites d'Athènes et la prétendue violation des lois religieuses. Au reste, en comparant le discours

1. Les Euménides.
2. Colone.

d'Eschine avec le plaidoyer rédigé par Dinarque, on reconnaît que ce dernier ne s'est pas fait scrupule de puiser à pleines mains dans l'œuvre de son devancier. Mais, chez les anciens, vu la publicité très restreinte des ouvrages, ces plagiats avaient peu d'importance. Un très petit nombre d'Athéniens pouvaient comparer l'accusation d'Eschine contre Ctésiphon et le discours composé par Dinarque contre Démosthène.

Autant qu'il nous est possible d'apprécier ce logographe par les trois plaidoyers qui nous sont parvenus, sa qualité principale est la véhémence et une âpreté souvent brutale. Au reste c'est là presque inévitablement le caractère de toutes ces accusations presque journalières à Athènes. La haine et la passion politique donnent aux discours comme aux sentiments de l'amertume et de la violence : Dinarque, en fait d'injures grossières et de longues invectives ne le cède à personne. On peut lui reprocher ses lieux communs, sa diffusion, l'absence de méthode dans ses développements. Hypéride est bien plus serré et plus fort.

CHAPITRE XIII

ORATEURS ATTIQUES.

Deuxième période (*suite.*) **Eschine, Démosthène, Démade Phocion.**

Nous n'avons pu faire l'histoire de Lycurgue, Hypéride et Dinarque, sans rencontrer bien des fois le nom des deux célèbres orateurs qui prirent avec eux, soit comme amis, soit comme adversaires, une part si considérable dans les grands débats contemporains. Eschine et Démosthène personnifient, par leur talent supérieur et par l'éclat de leurs luttes politiques et judiciaires, les deux partis qui se disputaient la direction des affaires à Athènes, le parti de la paix et le parti de la guerre, le premier flétri par la postérité du nom de parti macédonien, le second honoré de celui de parti national ; il est impossible d'étudier leur vie et leurs œuvres sans entrer profondément dans cette question que nous avons déjà rencontrée. Ici, plus que partout ailleurs, l'histoire littéraire est intimement unie à l'histoire politique.

Vie d'Eschine jusqu'à ses débuts dans la politique. — Eschine naquit vers 388, environ six années avant Démosthène. Il appartenait au dème de Cothoce. Ses parents étaient de condition libre et jouissaient du droit de cité. Son père Atrométas fut d'abord athlète ; banni par les Trente, il revint avec Thrasybule, fut

soldat en Asie, et devint ensuite maître d'école. Sa mère semble avoir été injustement diffamée par Démosthène qui, suivant l'usage de tous les orateurs anciens et d'Eschine lui-même, ne se faisait pas scrupule de pénétrer dans la vie privée et dans la famille de ses adversaires. Eschine eut deux frères, l'un peintre, l'autre greffier, puis contrôleur des finances; tous les deux ont rempli d'honorables fonctions publiques.

Eschine fut d'abord comédien : il jouait les troisièmes rôles, ceux des rois et des tyrans; si l'on en croit Démosthène, il ne put en aborder de plus importants, et quelques échecs, dont l'un surtout fut retentissant, le forcèrent à renoncer au théâtre. Malgré les railleries de Démosthène, la déclamation théâtrale a contribué sans doute à donner à la voix d'Eschine cette sonorité soutenue et brillante qui, jointe à sa forte constitution, à sa belle prestance, à sa physionomie aimable et ouverte, ne fut pas inutile à ses succès oratoires. On peut croire aussi qu'il puisa dans le commerce de Sophocle et d'Euripide la facilité élégante, l'abondance, la douceur, l'entente du pathétique, qualités que les anciens louent chez lui et que nous trouvons dans ses discours. Il devint ensuite scribe public, puis greffier de l'assemblée populaire et du sénat. Il put, à cette école, faire l'apprentissage des débats politiques; c'est ainsi que plus tard les jeunes Romains se formaient à l'éloquence en suivant au forum les leçons pratiques des grands orateurs de leur temps.

Eschine servit dans plusieurs expéditions ; il se distingua particulièrement à la bataille de Mantinée où périt Épaminondas (362) et, douze ans plus tard, à la bataille de Tamynes en Eubée. Il fut couronné sur le champ de bataille, chargé par Phocion, qui commandait l'expédition, de porter à Athènes le message de

la victoire, et l'assemblée du peuple lui décerna une seconde couronne.

Un riche mariage et l'habile exploitation de propriétés qu'il possédait, paraît-il, en Béotie et en Macédoine, lui donnèrent une aisance dont il profita pour entrer dans la vie politique : il avait déjà quarante ans. Nous avons dit quelles qualités naturelles et acquises semblaient le désigner pour le rôle d'orateur, inséparable à Athènes de celui d'homme public. L'éloquence ne lui manqua pas; quelques historiens et plusieurs critiques défendent aussi sa sincérité et son désintéressement[1], contre lesquels la plupart des anciens et des modernes se sont prononcés. Ce qui est certain, c'est que son jugement et sa clairvoyance n'égalaient pas son talent oratoire. S'il ne fut pas vendu à Philippe, il servit puissamment, par son inintelligence de la situation et des périls de sa patrie, les calculs ambitieux du roi de Macédoine.

Enfance de Démosthène. — En abordant la vie publique, il rencontrait, parmi les orateurs qui s'étaient déjà fait un grand nom, son futur ennemi politique, Démosthène. Celui-ci, né vers 382, d'une famille bien supérieure pour la considération et la fortune aux parents d'Eschine, avait perdu son père dès l'âge de sept ans. Ruiné ainsi que sa sœur par la négligence et l'improbité de ses tuteurs, il les poursuivit devant les tribunaux dès l'âge de dix-huit ans, et il lutta contre eux pendant deux années avec une fermeté et un talent qu'on ne pouvait attendre d'un jeune homme. Dans les cinq plaidoyers qu'il prononça on trouve des qualités de précision, de solidité, de force, de logique, qui semblent le privilège de la maturité. Il est vrai que son

1. Voir M. Castets, *Eschine l'orateur* (1872) in-8. Nous avons lu attentivement cet ouvrage.

maître Isée peut, comme nous l'avons dit en parlant de cet orateur, en revendiquer sa part. Sans doute Isée a revu, corrigé ces discours, il a modifié des expressions, coupé et redressé des phrases; mais là vraisemblablement s'est borné son rôle. Il y a dans les plaidoyers contre Aphobos[1] et Onétor un accent tout personnel : cette ironie, ces sarcasmes, ces invectives, ces éclats de colère ne sont pas les effets calculés de l'art d'un rhéteur qui écrit froidement dans son cabinet; ils traduisent l'émotion violente d'un homme frappé dans tous ses intérêts, odieusement dépouillé, ainsi que sa mère et sa sœur, par ceux-là même qui devaient à une veuve et à des orphelins protection et sollicitude[2].

Ces débuts du jeune Démosthène ne peuvent s'expliquer sans une préparation due à de fortes études. Comme tous les jeunes gens de familles riches, Démosthène prit des leçons de grammaire et de rhétorique. Un de ses maîtres, nous l'avons vu, fut Isée, cet écrivain habile et vif dont nous avons apprécié le talent. Suivant des témoignages que nous avons rapportés, Isée aurait même renoncé à la composition des plaidoyers pour se consacrer tout entier à son élève. On peut au moins induire de cette tradition antique qu'il avait deviné l'avenir de Démosthène et qu'il s'était donné la tâche de développer son talent. Peut-être avait-il été le confident des transports du jeune homme au spectacle du succès populaire d'un

1. Aphobos était un des trois tuteurs, il fut condamné à payer dix talents (55,609 fr.). Onétor, beau-frère d'Aphobos, reprit l'affaire deux ans plus tard. Démosthène obtint aussi sa condamnation après deux plaidoyers; il en avait prononcé trois contre Aphobos. Il réclamait à ses tuteurs trente talents (166,827 fr., soit 55,609 fr. à chacun). Suivant l'auteur de la *Vie des Dix orateurs*, il se contenta de légères restitutions.

2. Voir V. Cucheval. *Etude sur les tribunaux athéniens et les plaidoyers civils de Démosthène*, ch. VI.

célèbre orateur du temps, Callistrate, et dans les larmes de Démosthène, dans ce cri : « Et moi aussi, je serai orateur! » il avait vu la révélation du génie.

Suivant d'autres témoignages, Démosthène s'était procuré secrètement le traité de rhétoriqne d'Isocrate; il avait lu les ouvrages de Platon, il avait écouté le philosophe dans le gymnase d'Académus. Enfin, au rapport de Denys d'Halicarnasse, il avait copié huit fois de sa main l'histoire de Thucydide, pour se pénétrer de la pensée et du style du grand écrivain dont l'influence a laissé tant de traces dans son éloquence et plus encore dans son esprit; car, si l'orateur a gardé la force ramassée et pleine de l'historien, en y joignant une clarté lumineuse que Thucydide ne connaissait pas, l'homme d'État a médité les maximes profondes, les appréciations frappantes qui font de ce livre le bréviaire de la politique, et qui devaient en faire, à plus forte raison, l'école de la politique athénienne.

Démosthène n'avait pas les aptitudes physiques d'Eschine. Faiblement constitué, maladif, il prit peu de part à ces exercices du gymnase auxquels les Grecs avaient fait sagement une place importante dans l'éducation. Le régime sédentaire, les vêtements délicats et un peu féminins que sa santé lui imposa expliquent le surnom de Batalus qui fut le prétexte d'attaques injurieuses contre ses mœurs. Selon Plutarque, Batalus était soit un joueur de flûte décrié pour sa conduite, soit un poète qui avait composé des chansons voluptueuses. Quoi qu'il en soit, si ce surnom avait été attaché à de honteux souvenirs, il est probable que Démosthène ne l'aurait pas rappelé lui-même dans le *Discours pour la Couronne*[1].

1. « Eh bien! veux-tu, Eschine, que je dise quel fut ton rôle et quel fut le mien dans cette journée. Veux-tu que j'aie été un

Peut-être faut-il y voir aussi une allusion au bégaiement dont sa jeunesse fut affectée. En effet les mots *battale* et *battaliser* désignent à la fois, dans la langue grecque, les mœurs efféminées et frivoles et le défaut du bredouillement[1]. Ce mot alors serait dérivé du nom de Battus, fondateur légendaire de Cyrène, que Pindare célèbre dans sa IVe Pythique. Battus était bègue, mais la frayeur que lui causa la vue des lions d'Afrique délia sa langue.

Outre ce vice de parole qui ne lui permettait pas de prononcer la première lettre du mot *rhetor* (orateur), Démosthène trouvait encore des obstacles dans la faiblesse de son organe, dans sa respiration courte, dans ses gestes gauches et disgracieux. On sait par Plutarque comment il triompha, grâce à la force de sa volonté et aux leçons de l'acteur Satyrus, de difficultés qui deux fois l'avaient rendu la risée du peuple. Quand il reparut à la tribune, après les laborieux exercices que nous a décrits le biographe, la transformation était complète : sa parole était nette, sa voix soutenue, souple, vibrante ; il excellait dans l'action, dont il avait compris l'importance et qu'il regardait, au rapport de Quintilien, comme le tout de l'orateur[2] ; il avait acquis cette vivacité mobile de physionomie, cette véhémence de gestes, tout ce pathétique extérieur sans lequel on ne remue pas les assemblées populaires. Ses ennemis lui reprochaient sa déclama-

Batalus, nom que me donnent tes injures et tes sarcasmes, et toi au contraire un héros de la scène, un Cresphonte, un Créon, ou cet Œnomaüs que tu as estropié à Collytos par ton détestable jeu? Va, dans cette crise, le Batalus de Pæania mérita mieux de la patrie que l'Œnomaüs de Cothoce » *(Pour la Couronne*, § 380, page 152, Didot). Eschine, dit-on, en jouant le rôle d'Œnomaüs, avait fait sur la scène une chute ridicule.

1. On rencontre chez les Grecs la double orthographe *batalos* et *battalos*.

2. Quintilien, *Institution oratoire*, XI, 3.

tion théâtrale ; mais cette critique est corrigée par une autre toute contraire, qui est un hommage à la solidité de sa préparation et à la vigueur toujours pleine de ses arguments : on disait que ses discours « sentaient l'huile. »

Au témoignage de Plutarque,[1] un de ses contemporains déclarait que les discours de Démosthène l'emportaient de beaucoup à la lecture sur ceux des anciens par « le tissu et la force du style. »

Démosthène logographe. Caractères de ses plaidoyers composés pour autrui. — Comme la plupart des orateurs que nous avons déjà étudiés, Démosthène, avant d'être orateur politique, fut logographe, c'est-à-dire qu'il écrivit sur commande des discours pour des plaideurs ou pour des orateurs de la place publique. Il prononça subsidiairement, dans une seconde action (*deutérologie*), des discours destinés à compléter et à fortifier celui du plaideur ; ce rôle, semblable à celui de nos avocats, s'appelait, nous l'avons vu, *synégorie*[2]. Tel est le caractère d'un de ses premiers discours, le plaidoyer *contre Leptine*, pour Ctésippe (354). Il s'agissait de combattre une loi proposée par Leptine et qui avait pour objet de revenir sur les indemnités déjà concédées, en annulant le premier vote, et de restreindre à l'avenir ces faveurs. Démosthène développa avec force la nécessité pour un État d'être rigoureusement fidèle à ses engagements.

Nous avons dit que les discours composés ou prononcés pour d'autres étaient l'objet d'une rémunération souvent considérable, et que, par là même, une sorte de défaveur s'attacha toujours au nom de logographe. Eschine n'omettra pas ce point en attaquant

1. *Vie de Démosthène*, ch. II.
2. Voir chap. XI, pages 357-359.

son adversaire[1]. Mais cet argent gagné, après tout, par un travail honnête, était nécessaire à Démosthène qui avait été dépouillé presque complètement de la fortune de son père. Puis Démosthène eut toujours, comme Isocrate, comme Hypéride, comme Andocide, le goût et l'habitude d'une vie très large. Enfin l'orateur public à Athènes était moralement astreint à de fréquentes et coûteuses dépenses, contributions volontaires, hiérarchies, chorégies, nombreuses correspondances à l'étranger, députations et enquêtes, dont souvent les frais restaient à sa charge. Il était donc prudent de n'aborder la vie politique qu'après avoir acquis une certaine aisance et de se ménager les moyens de la conserver.

Un critique contemporain[2] a prouvé que Démosthène, même au plus fort de ses luttes retentissantes contre Philippe, continua encore le métier de logographe. La plupart de ses plaidoyers ne sont pas, comme on l'a répété toujours, des œuvres de sa jeunesse; ils ont été écrits dans la maturité même de son âge et de son talent, et, malgré le préjugé qui a détourné d'eux l'attention des anciens et des modernes, les grandes qualités de la composition, de l'argumentation et du style les mettent à la hauteur des discours personnels du puissant orateur.

Démosthène entre dans la vie politique. Discours sur les symmories. — Démosthène avait à peu près vingt-sept ans, quand il prononça devant l'assemblée du peuple son premier discours politique (354). Le bruit s'était répandu que le roi de Perse préparait une expédition contre la Grèce. Le jeune orateur,

1. *Contre Ctésiphon.* « De triérarque il devint logographe, scandaleusement infidèle aux traditions paternelles. »
2. V. Cucheval, dans l'ouvrage déjà cité.

bien moins inquiet de l'ambition impuissante des Perses que des progrès croissants du roi de Macédoine, combat les résolutions précipitées ; il veut qu'Athènes attende les événements, tout en prenant ses mesures pour la guerre. Il propose donc un plan de réorganisation maritime et une répartition plus équitable des charges qui pesaient sur les vingt classes d'armateurs ou *symmories* dont les contributions entretenaient la flotte. C'est le discours *sur les Symmories*. On y voit déjà exposées, avec une précision et une force toutes viriles, deux grandes idées qui sont, pour ainsi dire, tout le programme de Démosthène. Athènes, par son passé, par le patrimoine de gloire que lui ont transmis ses pères, se doit à la cause de l'indépendance hellénique ; elle est le soldat de la Grèce contre tous les envahisseurs qui la menacent soit au Midi, soit au Nord. Mais, pour jouer ce rôle, il faut qu'elle ranime en elle le patriotisme affaibli, qu'elle réforme les abus, qu'elle s'impose l'activité, la vigilance, l'économie, qu'elle se résigne aux sacrifices personnels, que les citoyens apportent leur argent et paient eux-mêmes l'impôt du sang. Voilà tout Démosthène, voilà la double inspiration de ses discours, voilà ce qu'il développe dans toute sa carrière avec précision et avec grandeur, exact et solide autant qu'il est impétueux, ne négligeant jamais les moyens pratiques, mettant la passion au service de la logique, bien digne, en un mot, depuis ce premier discours jusqu'au plaidoyer *pour la Couronne*, son dernier et incomparable chef-d'œuvre, de cet éloge de La Fontaine :

Cet homme et la raison, à mon sens, ne font qu'un.

Discours pour les Mégalopolitains. — Le second discours politique de Démosthène fut prononcé l'année suivante en faveur des habitants de Mégalopolis.

Le génie d'Epaminondas avait élevé cette ville en face de Sparte pour la surveiller et la contenir, en même temps qu'il reconstruisait Messène, autre barrière opposée à l'ambition lacédémonienne. Sparte, depuis la mort du héros thébain, travaillait à s'affranchir de ces deux entraves. Menacés par elle, les Mégalopolitains demandèrent le secours d'Athènes. Leur cause avait des partisans et aussi des adversaires acharnés, qui les combattaient comme les protégés de Thèbes, la vieille ennemie d'Athènes. Démosthène, dans son discours, s'attache à démontrer que l'intérêt de la patrie est de maintenir l'indépendance de Mégalopolis et de Messène dans le Péloponèse, et de ne pas aider les Spartiates à reconstituer leur empire. Il est probable que la politique de Démosthène ne prévalut pas; car Thèbes, bien qu'aux prises avec les Phocidiens dans la guerre Sacrée et battue par leurs chefs, Philomèle et Onomarque, continua son rôle de protectrice des deux villes péloponésiennes.

État de la Grèce. Progrès de la puissance macédonienne. — Bientôt l'intervention de Philippe, roi de Macédoine, dans la guerre Sacrée, allait singulièrement modifier les forces des partis et commencer pour l'indépendance grecque une période de grands périls, que Démosthène comprit et dénonça un des premiers. Si son infatigable énergie, son patriotisme, son éloquence ne réussirent pas à les conjurer, elles retardèrent du moins la victoire du roi de Macédoine et entourèrent d'honneur la défaite d'Athènes.

Philippe, maître de la Macédoine où il avait établi solidement son pouvoir, sûr de ses frontières pacifiées par ses victoires sur les Illyriens, les Péoniens et les Thraces, avait complété son royaume par la conquête des cités de la mer Egée. Grâce à sa duplicité, il avait mis la main sur les villes maritimes d'Amphipolis, de

Pydna, de Méthone et de Potidée. Ces succès lui avaient donné des ports et des flottes, il avait déjà constitué sa phalange, et les mines du mont Pangée lui fournissaient de l'or pour entretenir cette vaillante armée et pour se faire des amis dans toutes les cités helléniques.

C'est alors que les troubles de la Grèce fournissent à son ambition vigilante d'excellents prétextes d'immixtion. Il pénètre en Thessalie pour soutenir les Aleuades de Larisse contre Lycophron, tyran de Phères. Lycophron, vaincu, appelle à son secours le Phocidien Onomarque, héros de la guerre Sacrée; Philippe se trouve ainsi mêlé à cette grande querelle religieuse, et, du jour où, après des alternatives de succès et de revers, il aura remporté sur Lycophron et Onomarque une victoire décisive (352), il sera devenu, aux yeux de la Grèce, le vengeur du dieu de Delphes, il aura partout des partisans sincères ou intéressés, qui célébreront en lui, ou naïvement comme Isocrate, ou hypocritement comme tant d'autres, le protecteur de la religion, le patron de la Grèce, son chef désigné pour une dernière lutte contre les Perses. Nous avons vu que ce fut là, jusqu'à Chéronée, l'illusion du vieil Isocrate.

Déjà les clairvoyants, comme Démosthène, avaient à l'occasion de Pydna, de Potidée, de Méthone, démasqué l'ambition de Philippe. Mais les efforts tardifs des Athéniens ne réussirent pas à sauver ces villes, et leur négligence, leurs lenteurs, permirent encore au roi de Macédoine d'assiéger et de prendre le port de Pagase, clef de la Thessalie du côté de la mer. Démosthène ne manquera pas de leur énumérer toutes ces fautes. Il leur rappellera aussi plus d'une fois une tentative hardie de Philippe sur les Thermopyles (352). Le Macédonien voulait, disait-il, délivrer le temple de Delphes et punir les spoliateurs. Cette fois

le péril était si grave que la torpeur des Athéniens fut secouée : ils envoyèrent une armée considérable composée en partie de citoyens ; le défilé fut occupé à temps et Philippe abandonna son entreprise.

Première Philippique. — C'est peu de temps après cette tentative que Démosthène prononça la première des célèbres harangues appelées *Philippiques*. Malgré une seconde spoliation du temple de Delphes, les Phocidiens avaient été vaincus. Philippe, maître de la Thessalie, proclamé chef fédéral du pays, avait incorporé dans ses troupes l'excellente cavalerie thessalienne. Sa puissance navale grandissait chaque jour ; ses flottes inquiétaient les îles alliées ou sujettes d'Athènes, et s'avançaient jusqu'aux rivages de l'Eubée et de l'Attique.

Le jeune Démosthène exposa cette situation avec une pénétration et une profondeur que n'avait pas le vieux Phocion, si respecté et si honnête, si brave soldat et si habile général, mais, ce semble, si étroit politique, et si aveugle partisan de la paix. Démosthène, s'appuyant sur le passé, annonçait avec une prévoyance prophétique les futures entreprises de Philippe ; il déplorait l'incurie, la mollesse, les lenteurs de l'administration athénienne. En exposant les maux, il indiquait aussi les remèdes ; il demandait l'équipement d'une flotte de cinquante trirèmes, la mise sur pied d'une armée permanente, composée pour un quart de citoyens d'Athènes. Pour l'entretien de ces forces militaires, il proposait tout un plan financier ; il calculait les dépenses d'armement, de solde, d'entretien ; il énumérait aussi les ressources. Il concluait en pressant ses concitoyens de ne pas se laisser, comme toujours, devancer par l'ennemi, de ne pas attendre qu'il prît l'offensive, de ne pas consumer tar-

divement en préparatifs le temps que l'action réclamait. Il employait cette comparaison piquante :

Le pugilat des barbares, voilà le système de votre guerre contre Philippe. Chez ces barbares, celui qui a reçu un coup s'empresse d'y porter la main, et, si vous le frappez ailleurs, ses mains y vont aussitôt. Mais parer les coups, regarder en face l'adversaire, voilà ce qu'il ne sait pas, ce qu'il n'ose pas. Vous de même, apprenez-vous que Philippe est en Chersonèse, vous décrétez l'envoi d'un secours ; apprenez-vous qu'il est aux Thermopyles, vous rendez un autre décret. Est-ce ailleurs ? vous montez, vous descendez à sa suite. C'est lui qui est votre général, vous ne décidez par vous-mêmes aucune mesure utile, vous ne prévoyez aucune de ses entreprises avant la nouvelle qu'elle est achevée ou qu'elle commence [1].

Ce discours, œuvre d'un génie politique si profond, d'un citoyen si courageux, qui affronte l'impopularité en gourmandant énergiquement son pays, en demandant impérieusement le sacrifice de la fortune et de la vie même, est en même temps un chef-d'œuvre d'éloquence simple, forte, précise, pathétique par la seule puissance de la logique et d'une conviction passionnée.

Discours contre Aristocrate. — Démosthène n'obtint pas tout ce qu'il désirait. Malgré les progrès de Philippe qui attaquait le roi de Thrace Chersobleptès, allié d'Athènes, qui assiégeait Heræum, place voisine de la Chersonèse, et qui menaçait ainsi cette presqu'île, clef des mers helléniques, on envoya tardivement de ce côté dix trirèmes avec deux chefs de mercenaires chargés de recruter des soldats. Tel était l'engouement du peuple pour un de ces généraux déjà récompensé par le titre de citoyen, Charidème,

1. *Première Philippique*, Didot, 40, 41.

qu'un certain Aristocrate proposa de décréter sa personne inviolable. Or cet homme, comme Charès et tous les *condottieri* anciens et modernes, ne voyait dans la guerre d'autres intérêts que les siens, il n'y cherchait que le pillage des ennemis et des alliés et l'assouvissement de ses passions brutales. Voilà celui que l'on voulait placer au-dessus des lois. Nous connaissons par un discours de Démosthène ce trait curieux des mœurs athéniennes. En effet la proposition d'Aristocrate fut attaquée en justice comme illégale, et l'accusateur, Eutyclès, chargea Démosthène de rédiger son discours. C'est le plaidoyer si abondant, si plein et si fort qui a pour titre *Discours contre Aristocrate.*

Le parti de la paix avait pour lui la confiance aveugle de quelques hommes honnêtes, tels qu'Eubule, Phocion, Isocrate, qui n'avaient pas su comprendre l'ambition et la puissance de Philippe, ou qui, découragés par l'indolence et l'égoïsme de leurs concitoyens, jugeaient la résistance impossible. Il était plus fort de la vénalité de beaucoup d'autres personnages moins honorables, soudoyés par le roi de Macédoine. Enfin celui-ci ne négligeait pas de jouer de temps en temps l'apathie et la passion des plaisirs pour rassurer les Athéniens et fournir des prétextes à leur sécurité. Tantôt on répandait le bruit de sa maladie et de sa mort, tantôt on le montrait renfermé dans sa capitale de Pella avec des comédiens et livré à de grossières débauches. Puis, quand les Athéniens, tranquilles sur les projets de cet ennemi méprisable, étaient retombés dans leurs habitudes d'insouciance, une nouvelle entreprise du roi venait subitement les arracher à leur sommeil.

Attaque de la Chalcidique. Les Olynthiennes. — Telles furent ses agressions contre la péninsule chal-

cidique couverte de florissantes cités grecques. La plupart de ces États libres formaient une confédération, et Olynthe, le plus puissant de tous, était à la tête de la ligue. La politique astucieuse de Philippe s'était concilié les Olynthiens en leur livrant le territoire d'Anthémonte et, plus tard, la ville bien plus importante de Potidée, qu'il avait enlevée aux Athéniens. Les Olynthiens furent donc les alliés de Philippe contre Athènes. Mais quand ce prince, devenu maître de tous les rivages voisins de la Chalcidique, eut mis garnison dans les places de la Thessalie, ils se sentirent menacés par ce puissant voisin ; ils firent la paix avec Athènes, et peut-être un plan d'alliance fut-il déjà négocié entre les deux républiques. Philippe, engagé dans une longue expédition contre les Thraces, n'entrava pas ces négociations ; mais, à son retour, elles lui furent un prétexte pour attaquer plusieurs villes de la confédération chalcidienne (350). Il protestait toutefois de son respect pour l'indépendance d'Olynthe, et les nombreux partisans que son or entretenait dans cette ville et dans les autres cités de la Chalcidique, travaillaient à endormir leurs concitoyens. Cependant Olynthe comprit que son tour approchait, et elle envoya demander aux Athéniens une alliance et des secours. A la tribune d'Athènes, Démosthène fut le plus énergique avocat de cette cause dans laquelle il voyait avec raison celle d'Athènes ; et cette affaire fut l'occasion de trois éloquents discours, célèbres sous le nom d'*Olynthiennes*.

On n'est fixé ni sur l'ordre dans lequel ils furent prononcés, ni sur les résultats qu'obtint l'orateur. Le second dans le classement habituel, s'attache à des considérations générales : il se plaint de l'indifférence et de l'incurie du gouvernement, il peint énergiquement les dangers qui menacent Athènes.

Il ne parle qu'incidemment d'Olynthe, et seulement pour montrer qu'il convient de la secourir. Nous croyons, avec M. Grote, que cette harangue doit être placée en tête. La première du recueil (la seconde selon M. Grote), est beaucoup plus précise ; d'un bout à l'autre, c'est Olynthe qui occupe l'orateur. Il veut qu'on envoie une double expédition, l'une en Chalcidique, pour défendre les villes de la confédération qui sont assiégées, l'autre en Macédoine même, pour occuper chez lui l'ennemi. Quant aux ressources nécessaires à cet armement, il indique les fonds réservés aux dépenses des fêtes, ce qu'on appelait les fonds des spectacles ou fonds *théoriques*. Sans faire une motion spéciale, qui l'exposait à une accusation d'illégalité, il démontre suffisamment que c'est le seul argent tout prêt, le seul qui puisse dispenser les citoyens des sacrifices extraordinaires. Ce fut probablement après cette seconde harangue qu'on envoya en Chalcidique un corps de troupes en partie équipé par des souscriptions volontaires ; mais aucun citoyen ne faisait partie de l'expédition et l'argent manquait pour la solde.

Cependant la nouvelle d'une victoire, dont on exagéra beaucoup l'importance, excita tout à coup une joie imprudente, dissipa les craintes et fit retomber les Athéniens dans leur folle sécurité. Démosthène alors revient à la charge et, dans une troisième olynthienne, il montre que le péril est toujours le même, qu'il convient de se hâter et de ne pas retomber dans les fautes que l'on a commises tant de fois, par exemple, quand une expédition décrétée pour secourir la ville d'Heræum fut honteusement abandonnée. Il faut aller combattre à Olynthe, si l'on ne veut pas se voir attaqué dans Athènes. Plus nettement encore que dans le discours précédent, il traite la question des finances et celle de l'armement des citoyens : qu'on nomme des législateurs, qu'on fasse abroger

par eux les lois qui appliquent aux dépenses des fêtes les fonds primitivement destinés à la guerre, qu'on efface également les lois qui permettent aux citoyens d'esquiver le service militaire. Voilà le seul remède, c'est le seul moyen de sauver la Grèce de la domination macédonienne et de « rester à ce poste de vertu, héritage conquis par les nombreux et nobles dangers des ancêtres. »

Cette harangue, un des plus admirables efforts de l'éloquence de Démosthène, n'amena point de mesures décisives. Philippe, un instant appelé en Thessalie par une tentative d'insurrection, revint victorieux en Chalcidique, s'empara par force et plus souvent par trahison des villes de la confédération. Deux fois battus en bataille rangée, les Olynthiens furent enfermés dans leurs murs ; une expédition envoyée par Athènes, et composée de deux mille hoplites et trois cents cavaliers, tous citoyens, sous le commandement de Charès, fut retardée par une tempête. Sur ces entrefaites, deux traîtres, Euthycrate et Lasthène, avaient livré à Philippe cinq cents cavaliers, élite des citoyens qu'ils commandaient. Alors la résistance devint impossible ; la ville fut prise, livrée au pillage, détruite, et ses habitants vendus comme esclaves (348). Trente-deux cités chalcidiennes partagèrent le sort d'Olynthe.

Discours contre Midias. — Dans l'intervalle qui s'écoula entre les *Olynthiennes* et ce triste dénouement de la guerre, une armée athénienne, sous le commandeman de Phocion, avait obtenu en Eubée un succès brillant (349). Nous avons déjà cité cette victoire de Tamynes où se distingua Eschine. Peu de temps après, pendant la célébration des Dionysiaques, Démosthène fut insulté au théâtre, dans l'exercice de ses fonctions de chorège, par un certain Midias, dont l'inimitié remontait au procès contre les tuteurs. La place nous

manque pour rendre compte de cette affaire qui inspira à Démosthène un de ses plus véhéments discours ; mais il accepta un accommodement que la gravité de l'offense et les protestations indignées de l'offensé ne permettaient guère de prévoir. Il céda peut-être à des raisons de patriotisme. Eubule, l'ami de Midias et son défenseur dans cette querelle, était, avec Phocion, l'âme du parti de la paix : or, à ce moment, après la ruine d'Olynthe, Démosthène lui-même jugeait la paix nécessaire.

Entrée d'Eschine dans la vie politique. — Négociations et ambassades qui suivent la ruine d'Olynthe. — Paix de 346. — Pour négocier un traité avec le roi de Macédoine, un décret avait désigné dix députés, dont trois étaient déjà gagnés à Philippe. Parmi les autres se trouvaient Démosthène et Eschine. Il nous est impossible d'entrer dans les détails de cette première ambassade, ni même de la seconde, envoyée pour la ratification du traité. Démosthène, dans son plaidoyer sur les *Prévarications de l'ambassade*, a fait ressortir toutes les fautes, calculées ou non, qui furent commises dans cette affaire. D'abord les clauses du traité ne comprenaient explicitement ni les Phocidiens ni le roi Chersobleptès : or les Phocidiens et le roi de Thrace étaient alliés d'Athènes et, en ce moment même, pressés par les armes de Philippe. Puis on devait signer la paix sur les bases des *possessions actuelles*, ce qu'on appelle *uti possidetis*. Or la seconde ambassade, au lieu d'aller au plus vite rejoindre en Thrace Philippe qui opérait contre Chersobleptès, différa de neuf jours, sous prétexte d'une fête, son départ d'Athènes; puis elle alla attendre à Pella le retour du roi, qui n'arriva que cinquante jours plus tard, après avoir écrasé le roi de Thrace. Ce ne fut même pas à Pella qu'eut lieu l'échange des ratifications.

Philippe continuait de poursuivre les Phocidiens, alliés d'Athènes ; il s'était rendu à Phères, au centre des opérations ; là, seulement eut lieu la signature du traité. L'ambassade fut donc en réalité complice et de la ruine de Chersobleptès, un des gardiens de la Chersonèse et de l'Hellespont, et de celle des Phocidiens, défenseurs du défilé des Thermopyles. Bientôt en effet le chef phocidien Phalécus, abandonné par les Athéniens, menacé par les forces réunies des Thébains et de Philippe, ouvrait au roi de Macédoine les places qui commandaient les Thermopyles : la porte de la Grèce était occupée par Philippe, la Phocide livrée à la discrétion du vainqueur ; ses villes étaient rasées, ses citoyens vendus comme esclaves, et l'assemblée des Amphictyons décernait au vengeur du dieu de Delphes les deux voix des Phocidiens. Après un exposé complet de tous les faits, l'historien Grote a pu conclure que les Thermopyles, livrées jadis à Xerxès par Éphialte le Malien, furent livrées une seconde fois par les ambassadeurs athéniens à une puissance extra-hellénique plus formidable encore[1].

Quel avait été dans ces deux ambassades le rôle de Démosthène et celui de son collègue Eschine? Il est certain par le témoignage d'Eschine lui-même que Démosthène avait pressé le départ, combattu tous les délais et mérité par son opposition les reproches d'Eschine qui attaque son caractère « revêche et morose. » Il est certain que, de retour à Athènes, il protesta contre les actes de l'ambassade, qu'il prévint le sénat, dont il faisait partie cette année, du péril des Thermopyles et qu'il demanda instamment de promptes mesures pour les défendre. Une flotte de cinquante trirèmes fut décrétée par le sénat, avec ordre

1. Grote. *Histoire de la Grèce,* t. XVII, ch. 4, p. 281 (traduction française de M. de Sadous.)

de la faire partir au premier signal. Eschine, au contraire, d'accord avec d'autres députés et principalement avec le chef de l'ambassade Philocrate, misérable mercenaire dont le nom est attaché à cette triste paix, n'avait cessé de rassurer les Athéniens, de vanter les dispositions pacifiques de Philippe, de repousser la menace d'un rapprochement entre les Thébains et le roi de Macédoine, d'annoncer que Philippe n'allait aux Thermopyles qu'à titre d'allié d'Athènes et de protecteur des Phocidiens contre Thèbes. Ces affirmations, appuyées par une lettre de Philippe qu'Eschine apportait et par d'autres qu'on reçut depuis, rassurèrent l'assemblée populaire. Elle refusa d'entendre Démosthène : la paix fut acceptée, des éloges furent décernés à Philippe, une troisième ambassade partit pour surveiller l'exécution du traité. En route elle apprenait la jonction des Macédoniens et de l'armée thébaine, l'occupation des Thermopyles, la ruine de la Phocide, et elle revenait à Athènes sans poursuivre sa mission.

Voilà, d'après les aveux mêmes d'Eschine, tels qu'on les a tirés à bon droit de deux discours dont nous aurons bientôt à parler, le rôle qu'il joua dans cette affaire. Que l'on compare celui qu'a joué Démosthène, et l'on jugera les deux hommes. Si l'on ne veut pas expliquer par la corruption le langage et la conduite de l'intrépide ami de Philippe, on reconnaîtra du moins qu'il a été bien aveugle.

Rôle de Démosthène après la paix. — Discours sur la paix. — Deuxième Philippique. — Quelque boiteuse que fût cette paix, tel était l'état des affaires, qu'il fallait s'y résigner. Les villes grecques étaient aux pieds de Philippe et mendiaient ses faveurs. Des fêtes et des banquets célébrèrent ses victoires : Eschine y figurait comme député d'Athènes. Démosthène l'accuse

d'y avoir fait paraître une joie que son caractère public rendait au moins peu décente : son discours repousse bien faiblement cette imputation. Dans la solennité pythique, la présidence fut décernée à Philippe, conjointement avec les Thessaliens et les Thébains ; il reçut de plus l'important honneur de consulter le premier l'oracle (*promanteia*).

Athènes n'avait pas envoyé de représentant à cette fête ; dans un moment d'indignation elle avait pensé à reprendre la lutte. Démosthène lui-même dut lui prouver que cette entreprise était impossible : c'est l'objet de son discours *Sur la Paix*. On ne voulait pas confirmer le titre d'amphictyon décerné au roi de Macédoine après la ruine de la Phocide. Le refus était la guerre, non seulement avec Philippe, mais avec toutes les nations représentées au Conseil. Démosthène montra combien cette entreprise était insensée. Les dernières lignes de son discours résument énergiquement toute son argumentation :

Que ceux qui sont d'avis qu'il faut affronter résolument tous les dangers et qui ne voient point la guerre au bout de leur vote, veuillent bien écouter ce raisonnement : Nous souffrons que les Thébains possèdent Orope [1]. Et si l'on nous demandait, si l'on nous pressait de dire bien sincèrement pourquoi, nous répondrions : pour ne pas avoir la guerre. De même, par le traité nous avons reconnu à Philippe Amphipolis ; nous souffrons que les Cardiens [2] soient exceptés du reste des peuples de la Chersonèse, que le Carien occupe les îles, Chio, Cos, Rhodes : évidemment c'est que la tranquillité de la paix nous paraît préférable aux inimitiés et aux luttes soulevées par ces questions. Eh ! ne serait-ce pas le comble de la sottise et de la démence, quand nous avons cédé ainsi point par point

1. Ville de la frontière de la Béotie et de l'Attique, longtemps possédée par les Athéniens.
2. Cardie était une ville de la Chersonèse, alliée d'Athènes.

sur nos intérêts les plus intimes, les plus capitaux, d'entrer aujourd'hui en guerre avec toute la Grèce pour l'ombre d'un privilège à Delphes?

Mais du moins, associé dès lors, dans la défense de l'indépendance hellénique, avec Hypéride, Hégésippe, et d'autres orateurs distingués, il prend chaque jour une influence plus grande sur les résolutions du peuple; il parle à la tribune, il dénonce les envahissements successifs de Philippe, il le montre qui partout élude ou viole les conditions de la paix. Comme allié de Thèbes, le Macédonien s'immisce dans les affaires du Péloponèse, y prend le rôle d'Épaminondas et se fait, contre Sparte, le protecteur des Messéniens, des Arcadiens et des Argiens. En même temps il s'assure la moitié de l'Eubée par l'établissement de tyrans à Érétrie, en face de l'Attique, et à Oréos, en face d'îles athéniennes. Il établit en Épire son beau-frère Alexandre, il menace Ambracie et Leucade; il fait de nouvelles conquêtes en Illyrie, en Péonie, en Thrace. Ses bras s'étendent des rivages de la Propontide à ceux de la mer Ionienne et au golfe de Corinthe. Là où il n'est pas encore le maître, les tyrans qu'il soutient et les factieux qu'il soudoie préparent sa domination. Il amuse les Athéniens par des lettres et par des ambassades, par des protestations de sincérité, par des négociations qui ont pour objet de reviser le traité, mais qu'il a soin de traîner en longueur, de rompre et de reprendre suivant ses calculs. Mais en face de lui il trouve toujours Démosthène, qui pénètre ses desseins, dénonce ses intrigues, qui se multiplie à la tribune et dans les ambassades.

La *deuxième Philippique*, prononcée en 344, est un terrible cri d'alarme dont Philippe comprit la portée. L'orateur montrait à ses concitoyens le monde grec menacé d'une ruine prochaine : il les invitait à prendre

leurs mesures, il pressait la conclusion d'une ligue défensive entre tous les Grecs. Bientôt il cherchait à réaliser cette confédération en allant partout négocier avec les États, haranguer les peuples, dans le Péloponèse, à Ambracie, à Leucade, à Corcyre, en Illyrie, en Thessalie. Malgré les lettres du roi, malgré l'éloquence insinuante d'un de ses plus habiles agents, Python de Byzance, qui vint combattre à Athènes l'action du grand orateur, celui-ci et ses amis gagnaient du terrain, et ils en profitaient pour attaquer les plus coupables meneurs de la paix de 346. Philocrate, accusé par Hypéride (343) s'exilait, comme nous l'avons vu, sans attendre le jugement, et Démosthène reprenait le procès déjà intenté à Eschine, mais retardé par plusieurs incidents, et notamment par l'accusation *contre Timarque*.

Discours d'Eschine contre Timarque. — En effet, peu de temps après la conclusion de la paix, un citoyen distingué d'Athènes, Timarque, orateur habile, revêtu plusieurs fois de hautes fonctions civiles et militaires, avait déposé, de concert avec Démosthène, une plainte en forme contre Eschine. Mais la jeunesse de Timarque avait été souillée par des vices qui prêtaient aux accusations. Une loi de Solon frappait de dégradation civique les hommes convaincus de certaines débauches honteuses, et les déclarait incapables de parler dans les assemblées politiques et devant les tribunaux. Appuyé sur cette loi, Eschine intenta à Timarque un procès d'indignité (*dokimasia*), et son discours, chef-d'œuvre d'esprit et de passion virulente, accabla l'accusé qui fut noté d'infamie. Ce triomphe grandit singulièrement la réputation oratoire de l'accusateur.

Un des plus brillants passages de ce discours a été

imité trois fois par Cicéron[1]. L'auteur y développe cette idée que les hommes, vicieux et infâmes, comme Timarque, sont les véritables auteurs de la ruine des États :

Ne croyez pas, Athéniens, s'écrie-t-il, que les grands malheurs aient leur principe dans la colère des dieux, et non dans la perversité des hommes, ni que les scélérats soient, comme on les voit au théâtre, poursuivis et châtiés par les Furies armées de torches ardentes. L'amour effréné du plaisir, les convoitises insatiables, voilà ce qui fournit des hommes aux pirates, ce qui mène à courir les mers avec eux ; voilà ce qui est la Furie de chacun, ce qui engage les jeunes gens à égorger les citoyens, à servir les tyrans, à conspirer la ruine de la démocratie ; car ni le souci de leur honneur, ni la crainte du supplice ne les touchent, mais l'espoir de réussir à assouvir leurs passions les séduit et les entraîne[2].

Eschine dans son accusation étale avec cynisme les vices de Timarque ; mais, en même temps, il ne se fait pas faute d'attaquer le caractère, la vie privée, la probité même de Démosthène, « cet artisan de paroles » comme il l'appelle, qui vend ses discours et qui, à prix d'argent, trahit un de ses clients pour un autre. Démosthène ne chercha pas à défendre Timarque, dont la cause, en effet, n'était guère soutenable. Mais il put dire qu'Eschine avait voulu frapper en lui l'homme politique, bien plus que le débauché ; il put

1. *De legibus*, I, 14 ; *Pro Roscio Amerino*, 24 ; *in Pisonem*, 20. Voici la traduction du passage du discours contre Pison : « Ne croyez pas, pères conscrits, comme vous le voyez sur le théâtre, que les dieux emploient les torches ardentes des Furies pour épouvanter les scélérats ; c'est le crime, c'est l'infamie, c'est la perversité, c'est l'audace des coupables mêmes qui leur ôtent la sens et la raison. Voilà les Furies, voilà les flammes, voilà les torches ardentes qui tourmentent les méchants. »

2 Nous empruntons la traduction de M. Ferd. Castets, *Eschine, Etude historique et littéraire*, Paris, Thorin, 1875.

noter dans le discours contre Timarque mille traits de sympathie pour Philippe, qu'il relèvera bientôt en reprenant l'accusation intentée à Eschine au sujet des fautes de l'ambassade.

Il attendit quelque temps pour engager ce grand débat. Il convenait de laisser effacer les impressions de l'affaire de Timarque. D'ailleurs le parti national ne pouvait que gagner à ces délais; car les progrès incessants de Philippe, les atteintes qu'il portait chaque jour au traité, inquiétaient de plus en plus les Athéniens et les détachaient des instigateurs de la paix de 346. Dans ses harangues Démosthène ne cessait de harceler son adversaire, et la deuxième Philippique annonce en termes non ambigus les intentions de l'orateur[1] :

Quand il ne vous sera plus possible de négliger les événements, quand vous n'apprendrez point par moi ni par un autre qu'ils vous menacent, mais quand tous vous le verrez, vous le reconnaîtrez clairement par vous-mêmes, alors sans doute vous vous indignerez, vous sévirez. Tandis que l'orage se forme et n'éclate pas encore, tandis que nous prenons conseil les uns des autres, je veux rappeler à chacun de vous, quoi qu'il le connaisse déjà très bien, l'homme qui vous a persuadé l'abandon de la Phocide et des Thermopyles, abandon funeste, car Philippe, une fois maître de ce poste, est par là même devenu maître des routes de l'Attique et du Péloponèse.... etc.

Ces phrases que nous détachons de toute la pathétique et menaçante péroraison de la deuxième *Philippique* et qui contiennent en substance la partie la plus forte du plaidoyer de Démosthène, préludaient à l'accusation. Démosthène l'intenta peu de mois après le succès d'Hypéride et l'exil de Philocrate.

1 Voir toute la fin du discours et surtout du ch. 29 au ch. 36.

Procès de l'ambassade. — Démosthène a établi lui-même, dans son discours, le caractère du procès. Ce n'est pas une accusation formelle de haute trahison, ce qu'on appelait *eisangelia*; c'est une poursuite en reddition de comptes (*euthunè*). Et, comme Eschine avait déjà rendu compte de sa conduite dans la première et la troisième ambassade, le débat ne pouvait porter que sur la seconde, celle qui avait eu pour mission de recevoir les serments de Philippe et de ses alliés. Eschine était accusé d'avoir trahi par vénalité ses devoirs d'ambassadeur. C'est le sens exact du mot grec *parapresbeia*, et le titre suivant: *Discours sur les prévarications de l'ambassade* en est la traduction véritable. Celui de *Fausse ambassade*, par lequel on a longtemps désigné le plaidoyer, ne forme aucun sens[1]. L'assemblée judiciaire était présidée par des magistrats spéciaux applés *vérificateurs* (*logistai*). Nous savons par Eschine que la plupart des citoyens assistaient aux débats, et que la durée en avait été fixée à une journée entière. C'était la deuxième année de la 109e olympiade (343-42 avant J.-C.), trois ans après la conclusion de la paix.

Les proportions de ce livre ne nous permettent d'analyser ni l'accusation de Démosthène ni la réponse d'Eschine. Il y a deux parties bien distinctes dans le discours de Démosthène. Il s'applique d'abord à exposer les faits, à les commenter, à en tirer la démonstration des fautes et de la trahison de son adversaire; puis il combat les objections, les influences qui pourraient détourner les juges d'une sentence sévère. Rien n'égale la richesse et la variété des tableaux, la logique implacable de l'argumentation, la passion ardente

1. Cicéron avait traduit le discours de Démosthène contre Eschine, sous ce titre : *falsæ legationis* (*Orator*, XXXI). Mais le mot *falsus* signifie *faussée, détournée de son objet*. *Fausse* n'a pas ce sens en français.

répandue partout. Il ne laisse à Eschine que cette alternative, ou d'avoir vendu à prix d'or, comme il est démontré pour Philocrate, la cause de son pays, ou d'avoir été le plus aveugle et le plus inepte des négociateurs.

Il faut avouer que la réponse d'Eschine est habile et spécieuse. Il profite heureusement des personnalités que Démosthène a répandues dans son discours et dont, au reste, Eschine ne s'est fait faute ni dans l'accusation contre Timarque ni dans sa défense au sujet de l'ambassade. Il expose fièrement ses services militaires que Démosthène a prétendu railler, il défend la pureté de sa vie privée. Quant à ses actes publics, pour les justifier, il se jette dans un développement brillant sur les avantages d'une politique prudente et pacifique, sur les conséquences funestes de l'esprit de conquête, de cette infatuation qui a perdu Athènes au temps de la guerre de Sicile et de la prise des Longs-Murs.

Il invoque le nom respecté de Phocion, son général à Tamyne; il établit, dans un brillant tableau que reproduit notre *Recueil*, les caractères qui distinguent la Renommée ou Opinion publique et la Calomnie; il est pathétique dans sa péroraison que nous citons tout entière. En somme, il se distingue par la dignité du ton, par la finesse quelquefois mordante de la raillerie, par une abondance naturelle et harmonieuse qui n'est pas toujours dénuée de vigueur et qui plus d'une fois rencontre l'émotion. Sa force est dans le développement des idées générales; comme l'avait prévu Démosthène, c'est dans ces considérations étrangères au fond du sujet qu'il aime à se jeter. Par la faute même de sa cause, il est faible quand il discute les faits; sur ce terrain il se dérobe souvent à son adversaire. Sa belle péroraison, jointe à l'appui d'hommes considérables et honorés comme Pho-

cion et Eubule, eut sans doute sur le vote de l'assemblée une influence décisive. Eschine fut acquitté, mais seulement grâce à une majorité de trente voix.

Discours sur la Chersonèse. Troisième Philippique. — La suite des événements donna bientôt raison à la politique de Démosthène, et, malgré son échec relatif dans la poursuite d'Eschine, son rôle, son influence, sa popularité grandirent tous les jours.

L'affaire de l'île d'Halonèse, la cruelle vengeance que le roi tira des habitants de l'île athénienne de Péparèthe, coupables d'avoir repris Halonèse aux Macédoniens, les dangers plus graves qui menaçaient la Chersonèse, tous ces incidents jetaient de plus en plus la lumière sur les intentions de Philippe. Le discours *Sur la Chersonèse*, un des plus merveilleux efforts de l'éloquence du grand orateur [1], ne laissait guère de place aux illusions des plus aveugles partisans de la Macédoine, et, peu de temps après, la troisième *Philippique*, le chef-d'œuvre du genre, accumulait avec une telle puissance de raison les preuves de l'ambition de Philippe, que la guerre devenait inévitable.

Citons au moins un passage de cet admirable discours, si précis, si fort, si pratique, comme toujours, et en même temps animé d'une si ardente conviction :

Est-il un outrage, le dernier des outrages qu'il (Philippe) nous ait épargné? Outre qu'il a détruit nos villes, ne préside-t-il pas les jeux pythiques, cette commune assemblée de tous les Hellènes? et, s'il n'y vient pas lui-même, n'envoie-t-il pas ses esclaves pour les présider? n'est-il pas maître des Thermopyles et des autres passages de la Grèce, et tous ces postes

1. Voir notre *Recueil*.

ne les tient-il pas par ses garnisons et ses mercenaires? n'a-t-il pas le privilège de consulter le premier l'oracle du dieu, privilège dont il nous a dépouillés, nous et les Thessaliens et les Doriens et le reste des Amphictyons, privilège dont ne jouissent pas même tous les Grecs? Ne prescrit-il pas aux Thessaliens le gouvernement qu'il doivent avoir? N'envoie-t-il pas des mercenaires tantôt à Porthmos pour en chasser le peuple d'Érétrie, tantôt à Orée pour y établir le tyran Philistide? Cependant les Grecs le voient et le supportent. Ils ressemblent, à mon sens, à ces gens qui regardent tomber la grêle : chacun fait des vœux pour que le fléau n'arrive pas chez lui ; quant à l'arrêter, personne n'y travaille. Non seulement les injures qu'il fait à la Grèce restent impunies, mais pas un ne songe à venger les violences mêmes dont il est victime : voilà qui est le comble de tout. Les Corinthiens ne l'ont-il pas vu tomber sur leurs villes d'Ambracie et de Leucade? aux Achéens n'a-t-il pas arraché Naupacte, en jurant de la livrer aux Étoliens? Les Thébains n'ont-ils pas été dépouillés d'Échinus, et maintenant ne marche-t-il pas contre les Byzantins, qui sont ses alliés? Et nous, sans parler de tout le reste, n'occupe-t-il pas notre ville de Cardia, la plus grande de la Chersonèse? Eh bien! tous, ainsi traités, nous temporisons, nous mollissons, nous regardons nos voisins, nous nous défions les uns des autres, et non de celui qui nous dépouille tous. Et pourtant cet homme si insolent avec tous, quand il tiendra sous sa main chacun de nous successivement, que pensez-vous, dites-moi, qu'il fera?

Où chercher la cause de ces hontes? car ce n'est pas sans motifs et sans une juste raison qu'autrefois tous les Grecs étaient si ardents pour l'indépendance et qu'aujourd'hui ils le sont tant pour l'esclavage. Il y avait alors, Athéniens, il y avait dans le cœur du peuple ce sentiment qui n'y est plus, ce sentiment qui a vaincu l'or des Perses, qui a maintenu la Grèce libre, qui, ni sur mer, ni sur terre, jamais n'a été vaincu dans les batailles; mais aujourd'hui il est mort, et, lui éteint, tout est flétri, tout est renversé de fond en comble. Et quel était ce sentiment? Ceux qui recevaient de l'argent des hommes aspirant à la tyrannie et travaillaient à corrompre la Grèce étaient haïs de tous, et c'était chose terrible à l'homme vendu d'être pris sur le fait, et les peines les plus graves châtiaient ce

traître. Ces occasions heureuses que la fortune ménage souvent même aux négligents contre ceux qui veillent, aux inertes contre ceux qui remplissent exactement tous les devoirs, on ne trouvait pas alors à les acheter ni aux orateurs ni aux généraux, pas plus que l'accord des volontés, ni la défiance contre les tyrans et les barbares, ni absolument rien de semblable. Aujourd'hui le marché est en quelque sorte dégarni de ces denrées et, à leur place, on y a importé la maladie qui a perdu, qui dévore la Grèce. Et que veux-je dire par là? une admiration envieuse pour celui qui a reçu, le rire, s'il avoue, le pardon, s'il est convaincu, la haine pour qui dénonce de tels faits, et tous les autres désordres, conséquence nécessaire de la vénalité. Car, à ne prendre que les galères et le nombre des hommes, et le chiffre des revenus, et l'abondance des autres ressources, et tous les avantages qui font apprécier la puissance des États, nous les possédons plus grands, plus nombreux qu'au siècle dernier, et de beaucoup. Mais tout cela est paralysé, stérilisé, annulé par les traîtres qui se vendent.

C'est alors que Démosthène se multiplie pour la formation d'une ligue générale, qu'il provoque des congrès, qu'il va comme ambassadeur haranguer le peuple des villes et dans le Péloponèse, et dans la Thrace, et dans l'Illyrie, c'est-à-dire aux deux points extrêmes du monde hellénique. Partout il trouve, pour le combattre, ces traîtres vendus à Philippe, dont nous l'avons entendu parler avec tant d'indignation. Cependant, à Byzance, il réussit à faire décréter une alliance offensive et défensive avec Athènes. Cette décision provoque chez Philippe une colère furieuse : il met le siège devant Périnthe, ville voisine de Byzance, il viole le territoire athénien en traversant la Chersonèse, il capture des bâtiments marchands de nationalité athénienne. Alors les Athéniens enlèvent la colonne où était inscrit le traité et déclarent la guerre, tandis que Philippe lançait lui-même un manifeste et dénonçait les hostilités.

Reprise de la guerre. Loi sur les symmories. — Dès lors les événements se pressent et, pendant six mois (340), Athènes a de grands succès. Sur la proposition de Démosthène, une armée navale est envoyée dans l'Hellespont et la Propontide; d'accord avec les Byzantins, Athènes fait entrer des secours dans la ville de Périnthe que presse une armée de trente mille hommes. Le roi de Macédoine est forcé de lever le siège. Alors il se jette sur Byzance; mais une flotte athénienne, envoyée encore sur l'avis de Démosthène, et commandée, non plus par le rapace Charès, mais par l'habile et honnête Phocion, arrive à temps pour déjouer Philippe et pour sauver et Byzance et la Chersonèse. Des remerciements, des couronnes sont décernés à Démosthène, sans qu'Eschine ni aucun autre partisan de la paix se hasarde à contester le décret. Peu de temps après, Philippe essuyait un nouvel échec en Thrace chez les Triballes, et il était blessé à la cuisse.

Il avait jugé prudent de conclure la paix avec Byzance et avec les Grecs des îles qui étaient entrés dans l'alliance athénienne pour secourir cette ville. Toutes ses forces navales, y compris de nombreux corsaires, étaient dirigés désormais contre les possessions d'Athènes. A ce moment Démosthène, nommé intendant de la flotte, obtint dans l'organisation de la marine la réforme importante qu'il avait demandée, au début de sa carrière politique, dans son discours *sur les Symmories*. La charge de l'équipement des vaisseaux, ou triérarchie, était répartie très inégalement entre les douze cents citoyens qui devaient la supporter, et qui formaient vingt groupes de soixante personnes appelés *symmories*. La mesure équitable proposée par Démosthène faisait porter le poids principal sur les trois cents plus riches, chefs des vingt symmories. La résistance des Trois Cents fut vive.

Au rapport de Démosthène [1], ils lui offrirent de grosses sommes pour obtenir son désistement, ils payèrent son adversaire pour le combattre. Ils suscitèrent même contre lui une accusation d'illégalité ; mais il fut acquitté par plus des des quatre cinquièmes des juges, et l'accusateur dut payer une amende. La discussion sur le projet de loi fut longue et acharnée ; Démosthène et Eschine prononcèrent de nombreux discours qui n'ont pas été conservés. La loi, plusieurs fois amendée, adoptée enfin, contribua beaucoup, en accélérant l'armement et le départ des flottes, aux opérations heureuses de Phocion.

Seconde guerre Sacrée. — Mais à cette époque éclate la seconde guerre Sacrée, occasion et signal de la ruine définitive de l'indépendance hellénique. Les Locriens d'Amphissa occupaient depuis longtemps le territoire et la ville de Cirrha, propriété du temple de Delphes. Nul ne songeait à réclamer contre cette possession acceptée de tous. Mais, dans l'assemblée amphictyonique tenue à Delphes au printemps de 339, les Amphissiens soulevèrent contre Athènes une accusation d'impiété pour omission de solennités religieuses. Telle est du moins l'allégation d'Eschine ; Démosthène la déclare fausse. Eschine était un des quatre députés ou *pylagores* [2] d'Athènes ; or le chef de la députation ou *hiéromnêmôn* étant tombé malade, c'est lui, comme le plus âgé des pylagores. qui dut parler au nom de sa patrie. Pour la venger des Amphissiens, il eut la malheureuse idée d'éveiller les passions religieuses de l'assemblée, et de dénoncer les habitants

1. *Sur la Couronne*, § 329.
2. Orateurs des Portes. C'était le nom des députés que les cités grecques envoyaient aux assemblées amphictyoniques des Thermopyles (Portes chaudes).

d'Amphissa comme les détenteurs impies d'un territoire sacré. Lui-même, dans son discours contre Ctésiphon, raconte la scène et résume son discours. Son éloquence passionnée réussit trop bien : les amphictyons, suivis de la population de Delphes, se jetèrent sur Cirrha, démolirent le port, brûlèrent les maisons. Les Amphissiens accoururent à la défense de leur ville, chassèrent les amphictyons, et ainsi commença une guerre religieuse dont Philippe allait bientôt être proclamé le chef. Rien ne pouvait mieux servir ses vues, rien ne pouvait être plus fatal à Athènes.

Démosthène fut le premier à voir les suites effrayantes de cet incendie si imprudemment allumé. « Eschine, s'écria-t-il, c'est la guerre que tu amènes dans l'Attique, une guerre amphictyonique ![1] » L'opinion publique, sous l'empire des passions religieuses si faciles à soulever chez les Athéniens, s'était d'abord prononcée pour Eschine ; mais bientôt la connaissance des faits et la réflexion changèrent les dispositions. Une assemblée extraordinaire des Amphictyons avait été convoquée à Delphes pour s'occuper des préparatifs de guerre ; il fut interdit aux députés d'Athènes d'y paraître, et les Thébains s'abstinrent également. A l'assemblée régulière d'automne, le commandement suprême des forces combinées fut déféré à Philippe. On devine sans peine qu'il se hâta d'accepter une mission que ses agents et son or lui avaient préparée.

1. *Sur la Couronne*, § 275. « La guerre d'Amphissa, grâce à laquelle Philippe est arrivé à Élatée et a été nommé chef des Amphictyons, cette guerre qui amena la ruine complète de la Grèce, c'est lui qui l'a soulevée, c'est lui seul entre tous qui a été l'auteur de tant de catastrophes. En vain alors, sans tarder un instant, je protestai, je criai dans l'assemblée : C'est la guerre que tu amènes dans l'Attique, Eschine, une guerre amphictyonique! Les uns, convoqués par lui et serrés près de lui, ne me laissaient point parler, les autres s'étonnaient et se figuraient que je lançais contre lui, par haine personnelle, une accusation imaginaire. »

Prise d'Élatée — Rôle de Démosthène. — A l'instant, le vengeur du temple de Delphes lance ses proclamations, et marche avec ses troupes sur les Thermopyles qu'il franchit et sur Nicée, ville voisine, occupée depuis la fin de la première guerre Sacrée par une garnison thébaine et macédonienne, mais qu'il jugea plus prudent de confier aux Thessaliens. Puis il entre en Phocide, et s'empare d'Élatée, dont il relève les murailles et fait une citadelle menaçante; il occupe en même temps Cytinium, ville principale de la Doride (octobre et novembre 339). De ces positions il dominait la Béotie. L'alarme fut grande à Athènes. Les intentions de Philippe devenaient évidentes ; il les annonçait lui-même aux Thébains en leur envoyant une ambassade, et leur demandait une alliance. Si, comme on avait trop de raisons de le craindre, Thèbes ouvrait son territoire, en trois jours Philippe arrivait à la frontière de l'Attique. Dans un admirable passage du *Discours sur la Couronne*, que nous citons dans notre *Recueil*, Démosthène retrace à la fois et la terreur de ses concitoyens, et leur accablement, et le silence de tous les stratèges, de tous les orateurs, que le héraut, « cette voix commune de la patrie, » pressait en vain d'apporter une parole de salut. Un seul homme parut à la tribune, un seul homme releva les courages, proposa des résolutions, les fit voter, accepta la lourde tâche de diriger les affaires dans cette situation désespérée, fit marcher vers la frontière les forces athéniennes, partit lui-même pour Thèbes avec neuf autres députés dont il était le chef. Et son éloquence obtint le plus éclatant, le plus inespéré des succès : les Thébains, ces vieux ennemis d'Athènes, ses adversaires dans la première guerre Sacrée, courtisés en ce moment par Philippe, pressés par les députés amphictyoniques qui cherchaient à réveiller dans leurs cœurs et les souvenirs des luttes

passées et la dangereuse ardeur des haines religieuses, les Thébains s'élevèrent au sentiment d'un intérêt général supérieur aux petits intérêts du moment ; la raison puissante de Démosthène leur fit comprendre que leur asservissement suivrait l'asservissement de l'Attique, et ils acceptèrent l'alliance proposée par Athènes. C'est un des plus beaux triomphes de la parole humaine, et l'on se demande quelle dut être la merveilleuse éloquence qui l'a remporté.

Là ne se bornèrent point les services de Démosthène. Tandis qu'il faisait partir pour la Béotie l'armée athénienne, qu'il obtenait la suspension de tous les travaux publics pour consacrer l'argent aux opérations militaires, il demandait, directement cette fois, et non par insinuation et avec des ménagements oratoires trop nécessaires, que les fonds des spectacles fussent appliqués à la guerre. La loi qui frappait l'auteur même d'une telle motion était suspendue, et la proposition de Démosthène était votée. Selon l'expression de l'historien Grote, Démosthène fut le ministre de la guerre de l'époque : il avait part aux conseils des généraux, il délibérait avec les béotarques de Thèbes, il dirigeait à la fois l'assemblée d'Athènes et l'assemblée de Thèbes, il allait dans les cités amies hâter l'armement et le départ des troupes. Il est juste de lui attribuer une grande part dans les succès des huit premiers mois de la guerre (339-338). Dans deux engagements, les alliés battirent les troupes macédoniennes. Par une autre mesure aussi habile que hardie, la Phocide fut reconstituée : on rappela les exilés, on releva les fortifications des villes démantelées, on y rétablit la population dispersée dans la campagne. Athènes célébrait ces heureux débuts par des réjouissances publiques. Sur la proposition d'Hypéride, vainement combattue par un certain Diondas, une couronne d'or fut décrétée à Démosthène, et il la reçut

soit aux Dionysiaques de mars 338, soit, plus probablement, aux grandes Panathénées de juillet.

Bataille de Chéronée. — L'alliance de Thèbes et d'Athènes avait déconcerté et violemment irrité Philippe. Il lui fallut faire appel à toutes ses forces, et, au mois d'août seulement, il fut en mesure d'engager une bataille décisive. Elle se livra près de Chéronée, dernière ville thébaine du côté de la Phocide. Le roi commandait le corps choisi qu'il avait opposé aux Athéniens ; son fils Alexandre dirigeait les troupes engagées contre les Thébains. Il manqua aux alliés un bon général : Phocion était alors avec la flotte athénienne dans la mer Égée ou dans l'Hellespont ; un des deux généraux athéniens, Lysiclès, fut accusé plus tard, nous l'avons vu, par Lycurgue et condamné à mort ; le général thébain tomba dans la bataille, ce qui n'empêcha pas sa mémoire d'être poursuivie par des soupçons. Si le résultat fut désastreux, du moins la résistance avait été longue et opiniâtre. On a accusé Démosthène, qui combattait parmi les hoplites, de s'être enfui lâchement. Sans doute il fut entraîné dans la déroute de ses compagnons ; mais tout proteste contre l'accusation de scandaleuse lâcheté répandue par ses ennemis et trop facilement accueillie par Plutarque. Si sa conduite avait été infâme, ses concitoyens ne lui auraient pas prodigué les marques de respect et de confiance ; on ne l'aurait pas choisi pour prendre, avec Hypéride et quelques autres, l'initiative de toutes les mesures ; il n'aurait pas été chargé d'enrôler tous les citoyens, de donner le droit de cité aux métèques, de rétablir les citoyens dégradés, d'affranchir les esclaves capables de porter les armes, de mettre le Pirée en état de soutenir un siège, de fortifier les remparts, d'établir des travaux avancés, de pourvoir à toutes ces dépenses,

en donnant l'exemple des sacrifices personnels. Puis, quand les mesures les plus urgentes étaient prises, c'est lui encore qui partait en ambassade, qui allait chercher partout à sa patrie des alliés et des subsides. La facilité de Plutarque à ramasser toutes les anecdotes, quelque suspecte qu'en fût la source, a fait peser sur la mémoire de Démosthène cet injurieux préjugé qu'on ne dissipera jamais complètement. Et cependant ce même Plutarque raconte deux lignes plus bas un autre trait tout à l'honneur de Démosthène : « Au soir de la bataille, quand Philippe, revenu de son ivresse, réfléchit en lui-même à la lutte terrible qu'il avait dû soutenir, il frissonna en songeant à la puissance de cet orateur qui l'avait forcé à livrer aux chances de quelques heures de bataille son empire et sa personne[1]. »

Ainsi Démosthène est l'adversaire qu'a le plus redouté Philippe; c'est lui que les Athéniens vaincus ont désigné comme un de leurs plus actifs et plus sûrs défenseurs. Quand le péril est conjuré, quand Philippe, si dur pour Thèbes, a conclu avec les Athéniens une paix honorable, c'est encore Démosthène qui est chargé de faire l'oraison funèbre des morts de Chéronée. En vain Eschine et un autre citoyen important, Pytoclès, protestent contre cette motion, en vain Eschine est proposé comme orateur; le peuple repousse l'ami du vainqueur et choisit celui qui a été l'âme du parti vaincu. Ce n'est pas tout : pour répondre aux attaques réitérées des amis de la Macédoine qui exploitent contre le chef du parti national le malheur public, Ctésiphon fait voter par le sénat un décret qui, pour prix des services de Démosthène dans la réparation des remparts, en récompense de son dévouement au peuple athénien et dans ses discours et dans ses

1. *Vie de Démosthène*, ch. 20.

actes, lui décerne une couronne d'or. Eschine, en déposant contre Ctésiphon une accusation d'illégalité, arrêta les suites de ce décret, qui ne put être soumis au vote du peuple; mais l'adoption du sénat prouve suffisamment la popularité de Démosthène. A la même époque il était nommé intendant des blés, charge importante dans des circonstances aussi critiques; il devenait administrateur du fonds théorique, puis surveillant des murailles et défenses de la cité. Eschine renonça donc pour le moment à poursuivre Ctésiphon; il se retira de la vie publique et il attendit, pour reprendre cette affaire, une heure plus favorable au succès de sa vengeance.

Les événements qui suivent la bataille de Chéronée sont trop connus pour qu'il soit utile de les rappeler. Par le traité de paix, Athènes reconnaissait Philippe comme chef de la Grèce. Bientôt le congrès de Corinthe lui déférait ce titre au nom de tous les Grecs, et le chargeait du commandement suprême d'une expédition hellénique contre la Perse. C'est au milieu des préparatifs de cette guerre que le roi tombait assassiné.

Avènement d'Alexandre. — Soulèvement de Thèbes et d'Athènes. — Destruction de Thèbes. — Cet événement inattendu ranima les espérances du parti national. On ne croyait pas ce jeune prince de vingt ans, que Démosthène appelait « l'enfant, » capable de porter le poids d'une telle succession. On célébra par des fêtes la mort de Philippe. Démosthène, qui venait de perdre sa fille unique, y parut vêtu de blanc et couronné de fleurs. La brusque arrivée du jeune roi comprima le mouvement; il fut proclamé, comme son père, chef de la guerre déjà préparée par Philippe. Mais l'insurrection des Barbares du Nord le rappela sur les frontières de la Macédoine. Le roi de Perse,

Darius, en profita pour soulever la Grèce en semant son or. Il est probable que Démosthène accepta le dépôt de grosses sommes dont il entendait disposer, non pour sa cupidité et pour ses plaisirs, mais pour ce qu'il croyait la cause de l'honneur et de l'indépendance de la Grèce. Les Thébains soulevés reçurent de lui des armes et des subsides, et son éloquence, servie par l'or de Darius, leur chercha partout des alliés. Athènes hésitait encore : la rapidité d'Alexandre et le sort lamentable de Thèbes, complètement rasée, prévinrent une prise d'armes qu'elle aurait sans doute payée bien cher. Mais Athènes avait été le foyer de la révolte ; on comprend qu'Alexandre ait demandé l'extradition de Démosthène, de Lycurgue, d'Hypéride et des autres ennemis de la domination macédonienne. Le peuple d'Athènes refusa courageusement ces conditions, que l'honnête Phocion lui-même proposait d'accepter. Enfin les efforts de Phocion et de Démade fléchirent la colère du vainqueur ; il se contenta du bannissement d'Éphialte et de Charidème, les deux chefs militaires du parti anti-macédonien. Ceux-ci passèrent en Asie, où ils prirent du service dans les armées de Darius.

Pendant les douze années qui s'écoulèrent entre la destruction de Thèbes et la mort d'Alexandre, Athènes fut dirigée par Phocion et Démade, hommes bien différents pour le caractère, mais réunis par la conformité des vues pacifiques. Démosthène fut souvent attaqué devant les tribunaux par le parti vainqueur. Sept procès criminels, deux actions en reddition de comptes lui furent intentés par un certain Aristogiton qui recevait l'argent de la Macédoine. Il en sortit toujours vainqueur. Il en fut de même pour les accusations d'hommes obscurs tels que Sosiclès, Diondas, Mélanthos, que ses ennemis avaient lancés contre lui. Nous avons vu, en parlant d'Hypéride, que cet orateur,

étroitement associé à la politique de Démosthène, fut accusé aussi, au lendemain de Chéronée, par le même Aristogiton, misérable sycophante qu'on appelait le « chien du peuple. » Mais l'issue même de ces procès prouve l'influence que les chefs du parti vaincu avaient conservée dans leur patrie, en dépit de l'humiliation d'Athènes et des victoires d'Alexandre. On se rappelle que l'austère Lycurgue, autre allié de Démosthène et d'Hypéride dans la lutte pour l'indépendance, fut investi pendant douze années consécutives de l'administration du trésor.

Eschine jugea donc prudent de se taire. Mais les conquêtes éclatantes d'Alexandre semblaient condamner la politique de Démosthène et donnaient à celle du parti de la paix la sanction brutale du succès. La révolte tentée, en 330, par le roi de Sparte, Agis, avait été promptement réprimée. C'était un nouveau coup porté aux espérances et aux secrètes aspirations du parti national. Enfin Alexandre venait de gagner la bataille décisive d'Arbelles; Darius était en fuite, l'empire appartenait au vainqueur. Eschine choisit ce moment pour reprendre son accusation suspendue depuis six ans : le procès de la Couronne commença.

Procès de la Couronne. — La lutte fut solennelle. En attaquant Ctésiphon, c'était Démosthène qu'Eschine voulait frapper, et, quoiqu'il exprime dans son plaidoyer la singulière prétention que le débat soit circonscrit entre l'accusateur et Ctésiphon, Démosthène avait le droit de répondre que cette cause était la sienne autant et plus que celle de l'accusé. Personne ne s'y trompa; et, quand le procès s'engagea devant les héliastes, présidés par les archontes thesmothètes, un public nombreux, composé non seulement d'habitants d'Athènes, mais de Grecs venus de toutes parts, se pressa à cet imposant spectacle. C'était une

lutte suprême, non seulement entre les deux plus grands orateurs du siècle, mais entre les deux politiques qui avaient partagé Athènes et la Grèce. Il fallait savoir à laquelle des deux le peuple d'Athènes donnerait raison. Eschine avait entre les mains deux armes terribles : il exploitait contre son ennemi les passions les plus puissantes, d'abord l'humiliation de la défaite, le sentiment amer du malheur public et le désir de s'en venger sur une victime même innocente ; puis ce fanatisme religieux dont l'histoire d'Athènes nous à fourni tant d'exemples et qui inspire à l'accusateur quelques-unes de ses tirades les plus passionnées et les plus brillantes. D'un autre côté, cependant, la cause d'Eschine était bien misérable ; sa force, il la puisait dans le malheur du pays, dans la présence des armées macédoniennes, dans les victoires d'Alexandre. Que pour un moment les Athéniens se retrouvassent libres, tous les arguments d'Eschine perdaient leur effet. Démosthène avait pour lui tout le passé d'Athènes, tout cet héritage d'honneur et de sacrifices qu'il invoque avec une pathétique éloquence. Il aura beau jeu, quand il prouvera que sa patrie, avec les nobles souvenirs de son histoire, ne pouvait courir au-devant du maître étranger, se faire complice de ses projets, combattre dans ses rangs pour l'asservissement de la Grèce, qu'elle devait protester jusqu'au bout, au nom de la justice et du droit, protester par la parole et par les armes, et ne tomber du moins qu'après une glorieuse défaite. Les Athéniens ne pouvaient rester insensibles à ces grandes idées et à ce noble serment qui évoquait leurs ancêtres :

Non, Athéniens, non, vous n'avez pas failli en choisissant le parti du péril pour l'indépendance et le salut de tous ; non, je le jure par ceux de vos ancêtres qui les premiers bravèrent l'ennemi à Marathon, et par ceux qui lui livrèrent bataille à

Platée, et par ceux qui combattirent sur leurs vaisseaux à Salamine et aussi à la journée d'Artémisium, et par beaucoup d'autres étendus aujourd'hui sous la pierre des monuments publics, vaillants hommes que la République, les jugeant dignes du même honneur, a tous également ensevelis, ô Eschine, et non pas ceux-là seulement qui avaient vaincu. C'était justice; car la tâche d'hommes de cœur, tous l'avaient accomplie; quant à la fortune, ils ont eu celle que la divinité leur avait répartie à chacun.

Entre les deux adversaires, les chances n'étaient donc pas aussi inégales qu'on l'aurait cru d'abord, et l'incomparable éloquence de Démosthène ne suffit pas à expliquer le résultat du procès. Oui, sans doute, quelle que soit la richesse, l'ampleur, l'harmonie des périodes d'Eschine, quoiqu'il s'entende à évoquer les grandes images, à trouver les grands effets oratoires, toute son accusation, très méthodique, très habilement calculée, nous semble pâle à côté du discours de Démosthène, si serré, si plein, si puissant par la logique, où la passion se répand partout, entraînée, pour ainsi dire, par la pensée et la parole, sans que la préméditation et l'effort se trahissent jamais. Démosthène n'a d'égal que Bossuet; Eschine nous fait penser aux belles pages de Fléchier. Mais, à part cette supériorité de talent, l'orateur a pour lui sa cause même. Quand Eschine veut le confondre par les revers d'Athènes, Démosthène répond en parlant des traîtres qui ont si bien servi la fortune de Philippe, et par l'indolence publique trop prompte à s'endormir sur la foi de leurs discours :

Les villes de la Grèce étaient malades, ceux qui avaient le gouvernement et l'action étaient gagnés par des présents, corrompus à prix d'or, et les particuliers, la foule était d'une part leurrée à l'attrait du repos et de l'inertie, tous enfin affectés de l'un ou de l'autre de ces maux, chacun croyant d'ail-

leurs que le danger ne viendrait pas jusqu'à lui, mais qu'aux dépens du péril des autres, il garderait en sûreté tout ce qu'il possédait, pourvu qu'il le voulût sérieusement. Mais bientôt il advint que les peuples, pour prix de leur grande et inopportune indolence, perdirent leur liberté, et que les chefs, ceux qui croyaient avoir tout vendu, hormis leur personne, comprirent qu'ils s'étaient tous vendus eux-mêmes les premiers.

Quand Eschine ose revenir sur la paix et sur les ambassades de 346, quand surtout il évoque les passions religieuses à propos d'Amphissa, et étale avec complaisance son rôle dans cette lamentable affaire, Démosthène, armé des faits, le foudroie par les conséquences de cette guerre fatale, si follement attirée sur Athènes. Il prouve que c'est Eschine, que ce sont ses pareils qui ont ménagé à Philippe toutes les occasions, qui lui ont ouvert toutes les routes. Quand l'accusateur réduit à de vains discours toute l'action de Démosthène, celui-ci l'accable par l'énumération de ses propositions de lois, de ses actes, de ses magistratures, de ses ambassades. Il est encore plus fort quand il rappelle sa conduite au moment de la prise d'Élatée, et quand il termine son admirable récit par cette vigoureuse conclusion qui est un des plus frappants exemples de la gradation oratoire :

Et je n'ai pas parlé ainsi sans présenter un décret, je n'ai pas présenté un décret sans aller en ambassade, je ne suis pas allé en ambassade sans entraîner les Thébains ; mais depuis le commencement, dans tous les temps, jusqu'à la fin, j'ai poursuivi mon œuvre, je me suis donné à vous tout entier pour combattre les dangers qui enveloppaient la République.

Quand Eschine le raille au sujet de la réparation des remparts et prétend rabaisser son mérite :

Non, s'écrie Démosthène, ce n'est pas seulement avec des pierres ni avec des briques que j'ai fortifié Athènes, ce n'est pas de cela que je m'enorgueillis le plus. Si tu veux examiner équitablement mes vraies fortifications, tu trouveras des armes, des cités, des pays, des ports, des flottes, une cavalerie nombreuse, des troupes levées pour la défense commune...

Enfin, quand son adversaire se targue du titre d'hôte d'Alexandre, Démosthène, sans sortir de sa digne réserve à l'égard du conquérant de l'Asie, rendant plutôt hommage à la générosité de son caractère, lance cette réplique accablante :

Tu dis que je te fais une injure de l'hospitalité d'Alexandre! Et comment l'aurais-tu reçue? comment l'aurais-tu méritée? Non, ce n'est pas hôte de Philippe, ce n'est pas ami d'Alexandre que je t'appellerai, je n'en suis pas à ce point de démence à moins que les moissonneurs et ceux qui font quelque autre travail pour un salaire ne doivent aussi être appelés les amis et les hôtes de ceux qui les ont payés. Mais non, non, cela n'est pas. Et comment cela pourrait-il être? Il s'en faut de tout. C'est mercenaire de Philippe que je te nommais autrefois, aujourd'hui c'est mercenaire d'Alexandre que je te nomme, et tous ceux-ci avec moi! Tu ne veux pas m'en croire? interroge-les. Ou plutôt je vais le faire à ta place. O Athéniens, que vous en semble? Jugez-vous Eschine le mercenaire ou l'hôte d'Alexandre? — Tu entends ce qu'ils répondent!

Il serait cruel de placer auprès de ces admirables pages les plus beaux passages du plaidoyer d'Eschine; nous en citons quelques-uns dans notre *Recueil*. L'accusation d'illégalité reposait sur trois motifs : 1° Quand Ctésiphon a proposé le décret, Démosthène n'avait pas encore rendu ses comptes comme administrateur des fonds du théâtre et de l'argent des remparts : or la loi défend qu'une couronne soit décernée à un magistrat avant qu'il ait rendu ses comptes; 2° d'après

une autre loi, celui à qui le peuple décerne une couronne doit être couronné dans l'assemblée du peuple; il est couronné dans le conseil du sénat, si c'est le sénat qui la décerne : or le décret de Ctésiphon portait que Démosthène serait couronné dans le théâtre de Bacchus, aux grandes Dionysiaques, en présence des citoyens et des étrangers; 3° Démosthène est couronné en raison de sa vertu et de son dévouement et parce qu'il ne cesse par ses discours comme par ses actes de contribuer au bien du peuple : or il ne mérite pas cette récompense, il a été plutôt l'ennemi de sa patrie, et l'auteur de la plupart des maux qui ont frappé la république.

Eschine, dans son discours, a pris l'un après l'autre chacun de ses trois chefs de son accusation et les a discutés avec clarté, avec suite, avec habileté. Naturellement, il développe en particulier le troisième et passe en revue la vie privée et la vie publique de Démosthène. L'accusation d'impiété lui inspire un sombre tableau qui montre dans les infortunes d'Athènes, de Thèbes, de Lacédémone, le châtiment de la divinité, tandis que le peuple qui a vengé le sanctuaire de Delphes est récompensé par le commandement de la Grèce et par les victoires sur les Perses[1]. Dans une diatribe non moins véhémente, il apostrophe Démosthène qui, malgré les présages contraires, a envoyé ses concitoyens à une perte certaine :

O toi le plus inutile des hommes pour une action grande et courageuse, mais le plus surprenant par l'audace de tes discours, oseras-tu dans un instant, les yeux fixés sur tous ces visages, oseras-tu dire qu'il faut te couronner pour les désastres de la patrie? Et, s'il ose le dire, vous, supporterez-vous un tel langage, et avec ceux qui ont succombé, votre mémoire

1. Voir notre *Recueil*.

aura-t-elle aussi péri ? Pour un moment suivez-moi par la pensée hors de ce tribunal, au théâtre, et imaginez-vous que le héraut s'avance et que la proclamation va se faire aux termes du décret, et demandez-vous si vraiment les parents des morts verseront plus de larmes sur les malheurs des héros de tragédie qui seront ensuite représentés, que sur l'ingratitude de la patrie!...

C'est encore à Démosthène et à la malédiction qui pèse sur lui qu'il impute le sac de Thèbes :

Représentez-vous la prise de la ville, la ruine des remparts, l'incendie des maisons, les femmes et les enfants emmenés en esclavage, des vieillards, de pauvres vieilles désapprenant si tard la liberté, qui pleurent, qui vous supplient, irrités non contre ceux qui les ont frappés, mais contre les vrais auteurs de leurs maux, qui vous pressent de ne couronner à aucun prix le fléau maudit de la Grèce, mais de redouter pour vous le génie et la fortune qui l'accompagnent partout.

Ces déclamations brillantes, un morceau célèbre sur l'abus des récompenses publiques, une péroraison solennelle qui n'est guère qu'un beau morceau de rhétorique, montrent l'art consommé de l'orateur; elles n'ont pas cette simplicité forte et grande, cette puissance d'accent, ce pathétique poignant qui sont répandus dans tout le discours de Démosthène.

La réponse de Ctésiphon ne nous est pas connue. Sans doute elle fut très courte. Démosthène, malgré la prétention de son adversaire de lui imposer un certain ordre de défense, évita de commencer par la discussion légale et fit porter toute la force de son discours sur ces deux points, où sa justification est admirable, la nécessité de résister à Philippe, l'excellence des mesures prises par lui, surtout après Élatée. Eschine avait dit : « Tu as été le fléau d'Athènes et de la Grèce. » Démosthène put répondre : « Je les aurais

sauvées sans toi et tes pareils ! » Cette réplique éloquente résume tout son discours. Le patriotisme est l'âme de sa défense, et les Athéniens montrèrent qu'ils savaient encore en comprendre les accents, car le verdict fut une victoire éclatante pour l'accusé, un échec honteux pour l'accusateur : il n'obtenait pas même le cinquième des suffrages.

Exil d'Eschine. Dernières années de sa vie. Jugement général. — L'amende de mille drachmes à laquelle il était condamné était peu de chose; ce n'est pas pour y échapper qu'il s'exila. Mais sans doute il voulait dérober à ses concitoyens le spectacle de sa confusion, il voulait échapper à celui du triomphe de son adversaire, qui, très probablement, après l'issue de ce procès, reçut solennellement la couronne d'or. Eschine se rendit en Asie Mineure, et fit plusieurs séjours à Éphèse, en Carie, à Rhodes. Suivant une anecdote fort suspecte comme tous les récits de ce genre, il lut devant les Rhodiens son discours et celui de Démosthène. On applaudit l'accusation, mais la défense excita des transports : « Que serait-ce, s'écria Eschine, si vous aviez entendu le monstre lui-même ! » Une autre tradition, d'après laquelle il aurait ouvert à Rhodes une école de rhétorique, paraît aussi peu fondée. On dit qu'il s'établit définitivement à Samos et qu'il y mourut en 313, âgé de soixante-quinze ans.

En appréciant les trois discours qui nous sont restés de lui, nous avons indiqué les principaux caractères de son éloquence, large, riche, brillante; ses plans sont bien conçus, ses raisonnements bien liés, ses narrations abondantes et dramatiques, ses péroraisons pleines d'un pathétique où l'on sent les recettes de l'art plus que l'émotion vraie et partie du cœur. Il n'a rien de la force, de la rapidité et de la flamme de Démosthène, il ne tonne pas, il ne foudroie pas

comme son rival, ce n'est pas un raisonnement serré et pressant qui ne nous laisse pas respirer; ce n'est pas un torrent qui entraîne tout. Toujours chez lui l'art est transparent; chez Démosthène, on ne voit que la patrie et Philippe [1].

Quant au rôle politique d'Eschine, nous l'avons jugé en racontant son histoire. Ceux mêmes qui ne veulent pas admettre qu'il a été vendu à Philippe, qu'il a servi par vénalité tous les intérêts du roi de Macédoine, condamnent du moins avec sévérité son aveuglement, sa confiance naïve et obstinée dans la modération et la sincérité du roi vainqueur, ce fanatisme inintelligent qui a déchaîné sur sa patrie le fléau d'une guerre religieuse. Mais il est difficile de croire à tant d'aveuglement, et, quand on le voit, même après Chéronée, étaler sa sympathie pour la Macédoine, affecter une sérénité hautaine, un mépris insultant pour son adversaire, on repasse tous les incidents de sa vie politique, on songe aux domaines dont il jouit toujours paisiblement dans le pays du maître, et on est tenté de reprendre ce cri du peuple athénien et de tous les Hellènes rassemblés dans la place Héliée: Mercenaire! mercenaire!

Affaire d'Harpale. — Six ans après le départ de son rival, Démosthène connut aussi les douleurs de l'exil. Harpale, gouverneur de Babylone pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, avait commis de nombreuses concussions et prodigué en fêtes somptueuses l'or du conquérant. A la nouvelle du retour du roi, il s'enfuit et vint débarquer à Sunium avec cinq mille talents enlevés au trésor qui lui était confié, et avec une

1. Fénelon. *Lettre sur les occupations de l'Académie française*, 54. *Premier dialogue sur l'Eloquence.* Voir nos *Principes de composition et de style*, 6e édition, page 124.

armée de six mille mercenaires. Il s'était ménagé la bienveillance des Athéniens en leur envoyant à plusieurs reprises des provisions considérables de blé destinées à être distribuées au peuple. Sur l'énergique avis de Démosthène, Athènes lui ferma ses portes; mais, quand il se présenta sans soldats, il fut admis.

Ses largesses lui firent des partisans : ceux-ci poussaient le peuple à épouser sa cause; d'autres plus honnêtes, mais égarés par un patriotisme mal compris, voulaient profiter de l'occasion pour une levée d'armes. Démosthène s'unit à Phocion, son adversaire politique, pour combattre ces projets insensés; cependant ni l'un ni l'autre ne jugèrent qu'on dût livrer aux officiers d'Alexandre celui que la république avait reçu comme hôte. Sur la proposition de Démosthène, Harpale fut arrêté et son or séquestré à l'Acropole, jusqu'à l'arrivée d'un lieutenant d'Alexandre. Suivant sa déclaration, les valeurs qu'il avait apportées s'élevaient à sept cent vingt talents, c'est-à-dire plus de quatre millions [1]. Il faut sans doute faire entrer dans cette évaluation les vases, les coupes et autres objets précieux qui faisaient partie du butin d'Harpale. Démosthène fut un de ceux que l'on chargea de l'exécution de ces mesures. Or, peu de temps après son arrestation, Harpale s'évadait, et sur les sept cent vingt talents accusés par lui, les vérificateurs n'en trouvaient que trois cent cinquante. L'émotion fut vive, on cria à la corruption, les soupçons se portèrent sur tous les hommes politiques, sur tous les orateurs. Le parti macédonien cherchait depuis longtemps l'occasion d'exercer des représailles contre Démosthène; le parti anti-macédonien n'était pas beaucoup mieux disposé, il en voulait au grand orateur de sa prudence, de son opposition aux mesures extrêmes.

1. En calculant la valeur à 5,560 fr. 90 c. sept cent vingt talents font un total de 4,003,848 fr.

Démosthène avait combattu l'alliance d'Athènes avec Agis ; il venait de faire repousser une entente avec Harpale, de concert avec Phocion, il avait provoqué son arrestation. En outre, en ce moment même, au sujet des honneurs divins que demandait Alexandre, il s'était montré d'abord hostile à la proposition, puis, à en juger par un fragment d'Hypéride, voulant sans doute calmer la colère du roi fort irrité de l'affaire d'Harpale, il s'était rallié au conseil de Démade qui disait : « Pendant que les Athéniens veulent défendre le ciel, qu'ils ne s'exposent pas à perdre la terre ! » et il avait été favorable aux concessions. Enfin il venait d'être nommé par le Sénat *archithéore*, c'est-à-dire chef de la légation athénienne à la grande fête olympique qui se célébrait cette année même (324). Or, Alexandre avait envoyé à Olympie un de ses lieutenants, Nicanor, avec un rescrit qui imposait à toutes les cités grecques le rappel de leurs exilés. Démosthène, choisi apparemment en raison de cette affaire grave, pour laquelle le sénat comptait sur son habileté et son éloquence, essaya sans doute de négocier avec Nicanor, et d'obtenir l'adoucissement d'une mesure qui devait ramener dans les villes grecques les plus ardents ennemis de leur indépendance. Il est certain qu'il n'obtint aucune concession, car Antipater reçut l'ordre d'assurer par la force l'exécution des volontés du roi. Or Dinarque exploita contre Démosthène ces négociations inutiles, il l'accusa dans son discours d'avoir accompagné publiquement Nicanor, d'avoir eu avec lui des entretiens familiers[1]. Dans l'intérêt même d'Athènes et de l'affaire des exilés, il fallait bien que Démosthène conférât avec Nicanor. Loin de mériter les noms de parjure et de traître, il montra noblement à Olympie

1. Dinarque, *contre Démosthène*, 81.

sa fidélité à la cause dont la défense était l'honneur de toute sa vie. Un sophiste, nommé Lamachus, avait porté au ciel dans un panégyrique la gloire de Philippe et d'Alexandre, et accablé de ses invectives les Olynthiens et les Thébains vaincus : Démosthène se leva et prononça un si magnifique éloge des malheureux trahis par la fortune, que Lamachus fut réduit au silence et à la fuite.

C'est à son retour d'Olympie que Démosthène trouva contre lui ce déchaînement d'opinion. Il protesta qu'il ne s'était pas vendu à Harpale, il se soumit au jugement de l'Aréopage, il demanda une enquête, déclarant qu'il accepterait la peine de mort, si sa culpabilité était reconnue. L'enquête traîna six mois; sans doute de nombreuses influences pesaient sur l'Aréopage. Si l'on adopte les conclusions d'un jeune critique qui a étudié à fond la cause d'Harpale [1], il faudrait admettre que Démosthène, sans avoir jamais rien reçu des mains d'Harpale, avait prélevé, sur les sommes séquestrées, vingt talents pour les dépenses publiques et en particulier pour les frais de la très coûteuse ambassade d'Olympie. A en croire Hypéride et Dinarque [2], Démosthène lui-même aurait fait cet aveu. L'Aréopage se décida donc à désigner Démosthène et, à côté de lui, son adversaire Démade, parmi ceux qui avaient eu leur part de l'argent d'Harpale.

Sur cette désignation, le peuple nomma dix orateurs ou *synégores* pour soutenir l'accusation devant les héliastes, dont le nombre fut, pour cette affaire grave, porté à quinze cents. Nous savons déjà que, parmi ces accusateurs, à côté des hommes les plus

1. M. Aug. Cartault. *De causa harpalica*, 1881, Thorin.
2. Hypéride, *contre Démosthène*, frag. 102. Didot. *Oratores attici*, t. II, p. 399. Dinarque, *contre Démosthène*, ch. 6. Ibidem, p. 166.

compromis dans le parti macédonien, tels que Stratoclès, se trouvaient des patriotes exaltés, comme Hypéride. Démosthène avait contre lui cette coalition de haines ; il paraît bien aussi, d'après des passages significatifs des discours d'Hypéride et de Dinarque, que l'Aréopage, suivant les conditions de l'enquête, avait dû s'en tenir à nommer les hommes qui avaient eu part, à quelque titre que ce fût, aux trésors d'Harpale, et qu'il n'avait pas eu le droit d'ajouter à cette liste une explication qui aurait distingué Démosthène des hommes vendus et avouant effrontément leur vénalité comme Démade. Démosthène et ses amis avaient réclamé à grands cris cette explication. Il est probable que, devant les héliastes, l'accusé demanda encore à la donner et qu'il insista du moins pour obtenir une seconde enquête. Tout l'effort d'Hypéride et de Dinarque porte sur ce point : ils se récrient contre une prétention qui semble si naturelle et si légitime ; ils déclarent que la déclaration de l'Aréopage est souveraine et sans appel, qu'aux termes de la proposition de Démosthène la question est tranchée, la preuve du délit faite ; tout autre débat est illégal, la seule attribution du tribunal est de prononcer la peine.

C'est ainsi que Démosthène fut jugé et condamné, sans avoir pu présenter pleinement sa justification, condamné, chose étrange ! sur les conclusions d'Hypéride qui haïssait en lui un déserteur de la cause nationale, et de Dinarque, dont le discours, commandé et prononcé par un autre, reprenait toutes les invectives d'Eschine, et reproduisait, en le copiant plus d'une fois, le tableau de la misère de Thèbes et des funestes résultats de la politique impie de l'accusé.

Mais, du moins, la condamnation ne fut pas celle qu'avaient espérée et demandée les accusateurs. Démosthène ne fut pas condamné à mort : l'amende ne

fut probablement que de vingt talents, somme que, selon Hypéride et Dinarque, il avait reconnu avoir empruntée pour les dépenses publiques. Il n'est pas probable qu'il lui ait été impossible de payer cette somme et qu'il ait été, comme on le raconte, jeté en prison. Malgré les passions soulevées contre lui, il eût trouvé encore beaucoup d'amis prêts à se réunir pour payer l'amende. Mais, nous le croyons avec M. Cartault[1], Démosthène, en versant les vingt talents, aurait paru se soumettre à la sentence; il aurait accepté la flétrissure que prétendaient lui infliger et les amis et les ennemis de l'indépendance. Il préféra partir pour l'exil.

Et ce ne fut pas en vain qu'il en appelait à l'avenir. Neuf mois plus tard, Alexandre mourait : Athènes préparait une nouvelle guerre d'indépendance; Démosthène, de son exil, se joignait aux envoyés de son pays pour aller partout soulever les peuples de la Grèce. Alors ses concitoyens le rappelaient avec enthousiasme, il lui envoyaient une galère qui le ramenait comme en triomphe; le peuple entier, archontes et prêtres en tête, accourait au-devant de lui et le saluait de ses acclamations. On le nommait surveillant du sacrifice périodique de Jupiter sauveur; à ce titre on lui assignait une rémunération égale à l'amende que, suivant les lois, il aurait dû payer avant de recouvrer ses droits de citoyen, et on effaçait ainsi tous les souvenirs du passé.

Pour achever la justification de Démosthène, citons le témoignage de Pausanias[2]. En voici les termes textuels :

Harpale, après s'être esquivé d'Athènes, passa en Crète et peu après il fut tué par des esclaves qui le servaient; d'autres

1. Page 138.
2. *Description de la Grèce*, II, 33.

prétendent qu'il fut assassiné traîtreusement par un homme de Macédoine, appelé Pausanias. Quant à l'intendant de ses biens, qui s'était réfugié à Rhodes, il fut saisi par le Macédonien Philoxène, celui qui avait réclamé aux Athéniens ce même Harpale. Ayant en ses mains cet esclave, il le mit à la question, jusqu'à ce que l'information fût complète sur tous ceux qui avaient eu quelque part aux trésors d'Harpale; une fois renseigné, il envoya à Athènes la liste des noms. Or, dans cette liste où il énumérait et les hommes qui avaient reçu de l'argent d'Harpale, et la somme que chacun d'eux avait reçue, il ne fit même pas mention de Démosthène, bien que celui-ci fût entre tous odieux à Alexandre et que Philoxène lui-même eût contre l'orateur des griefs personnels.

Il est donc bien prouvé que Démosthène n'a rien reçu directement d'Harpale. Même si l'on admet les conclusions encore douteuses de M. Cartault, il n'y a rien dans cette explication qui entache l'honneur du grand citoyen, si souvent calomnié sur la foi du léger Plutarque. Il est consolant d'avoir la certitude qu'un homme si grand par le génie a été grand aussi par le caractère, et que son cœur valait son esprit.

Guerre Lamiaque. Mort de Démosthène. — Sans doute, Démosthène servit encore ardemment son pays dans cette guerre Lamiaque, dont les heureux débuts donnèrent aux Grecs tant d'espérances. Mais la mort de Léosthène perdit tout. Le général Antiphile, qu'on eut le tort de préférer à Phocion, n'était pas capable de lutter contre Antipater. Déjà battus deux fois par Clitus dans des combats de mer, les Athéniens et leurs alliés furent défaits sur terre à Cranon (août 332). Toutes les cités se détachèrent de la ligue et firent leur soumission. Antipater marcha sur Athènes : en vain Phocion et Démade essayèrent de fléchir le brutal soldat, qui n'avait rien de la générosité d'Alexandre. Athènes dut se remettre à la merci du vainqueur;

elle s'engagea à payer une somme égale aux frais de la guerre, à livrer Démosthène, Hypéride et sans doute deux autres orateurs du parti national, à recevoir garnison dans Munychie, à renoncer à sa constitution démocratique, à consentir à la déportation des familles pauvres qui reçurent des terres en Thrace, en Illyrie, en Italie et en Afrique. Douze mille citoyens, sur vingt-un mille dont se composait la république d'Athènes, subirent ce triste sort.

Nous avons racônté déjà la mort d'Hypéride. Démosthène, réfugié à Calaurie, dans le temple de Neptune, y fut poursuivi par Archias, « le chasseur de fugitifs, » comme l'appelèrent ses contemporains. On sait comment il échappa au limier d'Antipater ; il avala le poison qu'il portait soit dans un anneau, soit dans un sachet de toile, soit dans son stylet. « O Neptune, s'écria-t-il, Antipater et les Macédoniens n'ont pas respecté même ton sanctuaire ! » Et il expira au pied de l'autel (10 novembre 322). Il avait plus de soixante-deux ans.

Quelques lignes suffiront pour résumer le jugement que nous avons porté déjà sur sa vie, sur son rôle politique, sur son génie oratoire. Nous avons vengé son caractère des graves imputations propagées par le témoignage irréfléchi de Plutarque. Quant à l'unité de sa vie politique, nul ne saurait la contester. Dès son début, à trente ans, dans la première *Philippique*, il traçait nettement son programme, et jamais il ne s'en est écarté. Il a dénoncé fermement à ses concitoyens le danger qui menaçait l'indépendance grecque : il n'a rien épargné pour ouvrir les yeux aux aveugles, pour réveiller les indolents, pour mettre les hommes honnêtes en garde contre les traîtres. En faisant mesurer à ses concitoyens toute l'étendue du mal, il n'a jamais cessé d'indiquer les remèdes, c'est-à-dire les contributions et le service personnel, la surveillance des magistrats

et des généraux, l'application des fonds des spectacles aux frais de la guerre. Jamais la prévoyance, la mesure, la prudence, l'esprit pratique, n'ont été plus constamment unis à l'ardeur du patriotisme. L'historien Grote[1] remarque avec raison que la politique des Périclès, des Agésilas, des Epaminondas a été plutôt athénienne, spartiate, thébaine qu'hellénique. Démosthène, plus généreux et plus large, est le champion de l'indépendance générale ; il nous ramène au temps des guerres médiques et à ces héros qu'il invoque dans le beau serment du *Discours sur la Couronne*. Et ce n'est pas seulement par ses conseils et par sa parole qu'il a servi la Grèce : nous avons énuméré ses démarches, ses négociations, ses ambassades, l'activité qu'il a déployée, les sacrifices d'argent devant lesquels il n'a jamais reculé. Son éloquence est l'image de sa vie et de son âme, simple, précise, pleine, forte autant que grande et véhémente. Ses œuvres, préparées par les fortes études de sa jeunesse, mûries par un travail de tous les instants, ont cette solidité qui défie le temps, cette perfection qui en a fait le modèle de tous les orateurs de Rome, de tous les maîtres de la tribune dans tous les pays et surtout dans la libre Angleterre. Chez nous, elles charment, elles remuent, elles ravissent encore ceux qui ont le privilège, hélas ! trop rare, de les lire dans le texte, et ils en reviennent toujours au jugement de Fénelon, à celui de La Fontaine dont nous avons déjà cité la fin :

L'ennemi de Philippe est semblable au tonnerre ;
Il frappe, il surprend, il atterre ;
Cet homme et la raison, à mon sens, ne font qu'un.

Démade. — Nous avons rencontré bien des fois, en

1. *Hist. de la Grèce*, tome XIX, ch. I. p. 65 de la traduction française de M. de Sadous.

faisant l'histoire d'Eschine et de Démosthène, les noms de Démade et de Phocion, l'un et l'autre engagés jusqu'au bout dans le parti de la paix, mais bien différents pour le caractère.

Au rapport du scholiaste de Démosthène, Démade était fils d'un matelot. Son éducation fut très négligée; il déclarait lui-même qu'il n'avait pas étudié dans les écoles, et que « la tribune avait été son maître[1]. » Fort pauvre lorsqu'il aborda les affaires publiques, et vivant au jour le jour, il arriva par les moyens les moins honorables à une grande opulence et put satisfaire son goût pour les plus grossiers plaisirs.

Un jour, il offrait son concours à Phocion pour faire adopter aux Athéniens la constitution spartiate. « En vérité, lui répondit Phocion, il te siérait bien à toi qui exhales l'odeur des parfums et qui portes cette riche chlamyde de prêcher aux Athéniens les repas publics de Sparte et de célébrer Lycurgue[2]. » Il aurait pu lui reprocher aussi ses débauches. Un orateur du temps, Pythéas, disait : « Voyez nos démagogues d'aujourd'hui, Démosthène et Démade, quelle opposition dans leur genre de vie ! L'un boit de l'eau et travaille, dit-on, même la nuit ; l'autre se livre aux désordres, s'enivre chaque jour, et roule à l'assemblée son corps ventru[3]. » Quant à sa vénalité, on en rencontre partout les témoignagnes. Antipater disait : « J'ai deux amis à Athènes, Phocion et Démade ; jamais je n'ai pu décider le premier à rien recevoir, jamais mes présents n'ont pu assouvir le second[4]. » Dénoncé par l'Aréopage comme ayant reçu d'Harpale six mille statères d'or (111, 240 fr.) il déclara, à propos de ce pro-

1. Stobée, XXIX, 91.
2. Plutarque, *Vie de Phocion*, ch. 20.
3. Athénée, II, 44.
4. Plutarque, *Vie de Phocion*, ch. 30.

cès, qu'il recevait et recevrait toujours[1]. Cependant il ne parut pas devant les héliastes et partit sans doute pour l'exil ; mais il n'y demeura pas longtemps, car, au moment de la mort d'Alexandre, il était à Athènes. Hypéride[2] dit que, par ses seules propositions de lois et par ses proxénies, il avait gagné plus de quarante talents (223, 436 fr.), sans compter tout ce qu'il avait reçu du roi de Perse et d'Alexandre. Eschine énumère dans une lettre au sénat et au peuple athénien[3] les auberges que Démade possède en Boétie, ses terres qui sont labourées par vingt paires de bœufs, et les coupes d'or que sa maison renferme[4].

Cet homme, cependant, pour avoir négocié la paix auprès d'Alexandre, aux intérêts duquel il était vendu, se vit décerner une statue de bronze[5] et l'orateur Polyeucte l'attaqua vainement à cette occasion :

Quelle attitude, s'écriait-il, aura cette statue? Portera-t-elle en avant son bouclier? mais cet homme a jeté le sien à la bataille de Chéronée. Tiendra-t-elle en main un éperon de navire? mais de quel navire? celui de son père? Tiendra-t-elle à la main le livre où seront inscrites ses dénonciations, ses accusations? Non, non, par Jupiter ; mais plutôt elle sera debout, servant en esclave nos ennemis, pleine de haine pour la patrie et faisant des vœux pour notre malheur à tous[6].

1. Dinarque, *contre Démosthène*, 103.
2. Hypéride, frag. 110.
3. Epit. XII.
4. Le célèbre orateur romain C. Gracchus, dans un discours dont Aulu-Gelle *(Nuits attiques* XI, 10), cite un fragment, racontait l'anecdote suivante : « En Grèce, un jour qu'un acteur se vantait d'avoir reçu un grand talent d'or pour une seule représentation, l'éloquent orateur Démade lui répondit : Tu es surpris d'avoir gagné un talent en parlant ? Moi, pour me taire, j'ai reçu dix talents du grand-roi. »
5. Dinarque, *contre Démosthène*, 101.
6. Polyeucte, *contre Démade*, frag. I.

Cet homme impur avait, au rapport des anciens, une parole abondante, vive et puissante. Il excellait surtout dans la plaisanterie et dans l'art de lancer des mots piquants[1]. Cicéron et Quintilien déclarent qu'il n'écrivait jamais ses discours. On cite toutefois sous son nom un assez long fragment de discours *Sur les douze années* (*dodécaetia*), c'est-à-dire sur sa conduite pendant les douze années du règne d'Alexandre. C'est probablement une œuvre d'école. Mais, s'il n'avait rien écrit, ses saillies étaient restées populaires, et les anciens nous en ont conservé un grand nombre. Voici quelques-unes des plus célèbres. Après la bataille de Chéronée, Démade, fait prisonnier, était invité à la table de Philippe. Le roi, glorieux de sa victoire, lui disait :

Où est l'illustration et la prééminence de la cité d'Athènes? — Tu le saurais, ô roi, répondit Démade, si les Athéniens avaient eu pour général Philippe, et les Macédoniens Charès [2].

Après la bataille Philippe, dansait sur le champ de bataille et répétait en chantant le décret de Démosthène qui lui déclarait la guerre :

Roi, lui dit Démade, la fortune t'a donné le rôle d'Agamemnon, ne rougis-tu pas d'imiter la conduite de Thersite[3]?

Il y a là du moins quelque générosité. On annonçait inconsidérément à Athènes la mort d'Alexandre :

1. Cicéron, *Orator*, 26, *prœter ceteros facetus.*
2. Stobée, *Floride*, LIV, 47.
3. Diodore, XVI, 87.

Non, Alexandre n'est pas mort, s'écria Démade; car toute la terre serait remplie de l'odeur de son cadavre.

Comme on l'incriminait à propos d'un décret :

Ce n'est pas moi, dit-il, qui ai porté ce décret, c'est la guerre qui l'a écrit par la lance d'Alexandre.

Après la mort du roi, il fit cette réflexion piquante et profonde :

La puissance macédonienne, privée d'Alexandre, ressemble au Cyclope qui a perdu son œil.

Il connaissait le caractère de ses concitoyens celui qui disait :

Les Athéniens ressemblent aux flûtes; si on leur enlève la langue, il ne leur reste plus rien [1].

Il raillait leur humeur belliqueuse et disait qu'ils ne votaient jamais la paix qu'avec des vêtements de deuil [2].

Nous connaissons par notre La Fontaine [3] un apologue de *Cérès, l'anguille et l'hirondelle* que Démade raconta un jour à l'assemblée inattentive et bruyante. Aussitôt on fait silence, on écoute :

Les trois voyageurs ont rencontré un fleuve; l'anguille, en nageant, l'hirondelle, en volant, l'ont bientôt traversé. — Et Cérès, que fit-elle? s'écria l'assemblée. — Cérès, elle est irritée contre vous qui négligez les affaires de notre patrie pour vous amuser d'une fable !

1. Stobée, IV, 69.
3. Plutarque, *Morales*, p. 126.
3. VIII, fable IV. *Le pouvoir des fables*.

Il aimait les métaphores piquantes. La jeunesse était « le printemps de la patrie, » l'enceinte « les vêtements de la ville, » le trompette de ville « le coq public des Athéniens[1]. » En voici une autre fort belle, elle prouve que les sentiments de l'orateur valaient mieux que sa conduite : « La pudeur est la citadelle de la beauté[2]. » Rien de plus grand aussi et de plus vrai que cette pensée : « Pour les esclaves la nécessité est la loi, pour les hommes libres la loi est la nécessité[3]. » Elle peut être rapprochée de cette définition de la liberté par Bossuet : « Sous le nom de liberté, les Romains se figuraient un État où les hommes ne sont esclaves que de la loi, et où la loi est plus puissante que les hommes.[4] » Klopstock a dit encore : « L'âme de la liberté est l'amour des lois. »

Cet homme, si heureusement doué, mais si méprisable, mourut, dit-on, misérablement. Cassandre, fils d'Antipater, le convainquit de duplicité et le fit périr (302).

Phocion. — Quel contraste entre Démade et cet austère citoyen, cet intrépide soldat, ce grand général qui, faute d'estime pour les Athéniens dont il connaissait trop la légèreté, s'opposa toujours à la guerre, et qui cependant sauva tant de fois, dans la guerre, la fortune d'Athènes ! En racontant la vie d'Eschine et de Démosthène, sans cesse nous avons rencontré son nom et apprécié son rôle. Quoiqu'il ait été objet de plusieurs accusations, sa vertu, son désintéressement imposaient le respect même à ses adversaires politiques. On redoutait aussi son éloquence

1. Athénée, III, § 99.
2. Stobée, XXIV. 56.
3. Ant. Melissa, p. 62.
4. *Disc. sur l'Histoire universelle*, IIIe partie, ch. VI.

serrée et sobre, sa logique vigoureuse. Démosthène l'appelait « la hache de ses discours. » L'orateur Polyeucte disait que Démosthène était un très grand orateur, mais que Phocion avait une grande puissance de parole, car ses discours renfermaient en très peu de mots beaucoup de sens[1]. Élève de Platon et de Xénocrate, il dédaignait les artifices de la rhétorique. Quand le peuple l'avait applaudi, il demandait : « Ai-je dit quelque sottise ? » Comme Démade, il n'a jamais écrit ses discours ; mais de lui aussi il est resté beaucoup de mots humoristiques que nous connaissons par son biographe Plutarque. Le méprisable Charès raillait les terribles sourcils de l'austère magistrat. Le peuple se prit à rire.

Cependant, répliqua Phocion, jamais ces sourcils ne vous ont fait de mal. Mais les mots piquants de ces rieurs ont coûté souvent bien des larmes à notre ville.

Un jour ce Polyeucte, que nous avons déjà cité plusieurs fois, haranguait le peuple pour lui persuader d'entreprendre la guerre contre Philippe. La chaleur était grande ; l'orateur, gros et gras, était hors d'haleine :

Athéniens, dit alors Phocion, il est vraiment bien juste que, sur la parole de cet honnête homme, vous fassiez la guerre à Philippe, car que ne devez-vous pas penser qu'il fera, le harnais sur le dos, quand les ennemis seront proches, lui qui, pour dire seulement en votre présence ce qu'il a préparé tout à son aise, se voit à tout moment sur le point d'être suffoqué ?

Malheur à ceux qui, comme Polyeucte, s'exposaient à sa terrible censure ! On avait envoyé au secours de

1. Plutarque. *Morales*, § 803.

Byzance ce Charès, décrié pour ses brigandages, craint des alliés, méprisé des ennemis. Les villes lui avaient fermé leurs portes, et le peuple s'indignait. Phocion se leva.

Il ne faut point, dit-il, être en colère contre les alliés qui se défient, mais contre les généraux qui donnent lieu à cette défiance. Ce sont eux qui nous rendent odieux et formidables même à ceux qui ne sauraient se sauver sans votre secours.

Un autre jour on l'attaquait à l'assemblée pour sa politique pacifique :

Oses-tu bien, Phocion, détourner les Athéniens de la guerre, quand ils ont déjà les armes à la main? — Oui, sans doute, je l'ose, et cela quoique je sache fort bien que, si l'on fait la guerre, je te commanderai, et que, si l'on reste en paix, tu me commanderas.

On voulait refuser au roi Alexandre les galères qu'il demandait :

Mon avis, dit Phocion, est que vous soyez les plus forts par les armes, ou les amis de ceux qui le sont.

Il ferma ainsi la bouche à un orateur insolent et mercenaire, Pythéas :

Ne veux-tu point te taire, toi nouvellement acheté dans cette ville?

La même défiance de ses compatriotes lui faisait répondre à Hypéride qui lui demandait quand il conseillerait aux Athéniens la guerre :

Ce sera quand je verrai les jeunes gens rester fermes à

leur poste, les riches contribuer selon leur fortune, les orateurs s'abstenir de voler les deniers publics.

Et il s'écriait au milieu d'une expédition mal entreprise et mal conduite :

O Hercule, combien je vois ici de capitaines et combien peu de soldats !

La vie si pure de Phocion, son indépendance à l'égard des vainqueurs, les grands services qu'il avait rendus ne le préservèrent pas d'une triste mort. Après la guerre Lamiaque, il fut placé à la tête du gouvernement aristocratique d'Athènes. Il accepta sans doute par patriotisme cette tâche ingrate et difficile. Il en fut victime; ayant encouru la colère de Polysperchon, qui avait succédé à la puissance militaire d'Antipater, il fut accusé de trahison devant le peuple et condamné à boire la ciguë. En mourant, il recommandait à son fils de ne jamais se rappeler les injustices des Athéniens (317). Il avait alors près de quatre vingt-trois ans. Ainsi le défenseur honnête et convaincu de la paix n'était pas mieux traité que les partisans acharnés de la guerre ; comme Hypéride et Démosthène, Phocion mourait violemment, et lui aussi était victime de ces Macédoniens contre lesquels il avait jugé la lutte impossible, et dont il avait, avec désintéressement et par une conviction sérieuse, soutenu la cause.

CHAPITRE XIV

LES PHILOSOPHES. — SOCRATE, XENOPHON, PLATON, ARISTOTE, THÉOPHRASTE.

A chaque pas, dans notre histoire, nous avons rencontré les noms et l'influence des philosophes. Nous n'avons pu étudier les monuments de la tragédie et de la comédie, encore moins les œuvres des historiens et les discours des orateurs, sans devancer, en quelque sorte, l'ordre de notre exposition, sans nommer et sans apprécier d'avance Socrate et ses principaux disciples, dont l'un d'ailleurs, Xénophon, nous appartenait déjà comme historien. Quant aux sophistes que Socrate a combattus, bien qu'on puisse dire, malgré le contraste des hommes et des doctrines, qu'à certains égards il se rattache à eux, leur histoire et leurs enseignements sont tellement liés aux origines de l'art oratoire, que nous avons dû commencer par eux l'étude de l'éloquence.

Socrate. — Rien n'est plus connu que la vie et la mort de Socrate, et plus d'une fois déjà nous nous sommes arrêté sur ce personnage étrange, si original dans sa physionomie, dans ses allures et dans sa conduite, libre de tous les préjugés de son temps, courageux dans l'accomplissement de tous ses devoirs, calme et résolu en face de tous les périls de la vie militaire et de la vie politique, dédaigneux de toutes

les colères soit de la multitude, soit des tyrans, si puissant sur l'esprit des hommes et par ses enseignements et par ses exemples qu'il a marqué d'une empreinte éternelle non seulement ses disciples immédiats, mais toute la philosophie ancienne et moderne. Les écoles qui se partagent l'influence dans les derniers temps de la Grèce et pendant la domination romaine remontent toutes à Socrate. A quelques égards, la religion qui est sortie du judaïsme pour renouveler le monde s'est développée au souffle de Socrate, de Platon et d'Aristote : les Pères de l'Église, les fameux docteurs du moyen âge sont les disciples de Platon et d'Aristote comme de la Bible et de l'Evangile ; eux-mêmes ont honoré ces grands sages comme des précurseurs et ont voulu expliquer l'élévation et la pureté d'une partie de leurs doctrines par une révélation personnelle.

Sa prédication morale. — Sa méthode. — L'ironie et la maïeutique. — Socrate, né à Athènes en 469 ou 468, condamné à soixante-dix ans, en 400 ou 401, à boire la ciguë, fut d'abord sculpteur comme son père Sophronisque. Mais bientôt il se consacra tout entier à l'étude et à la prédication des idées morales, et il alla partout, sur les places publiques, dans les marchés, dans les boutiques des changeurs et des artisans, entouré de jeunes gens qui s'attachaient à lui, causant avec le premier venu, et enseignant dans un langage tout familier les plus importantes vérités qui intéressent le présent et l'avenir de l'homme.

C'est sans doute le règne des sophistes et les funestes conséquences de leur scepticisme qui poussèrent Socrate à cette sorte d'apostolat. Il n'a jamais rien écrit ; mais, en étudiant ses doctrines dans les œuvres de ses disciples Xénophon et Platon, on y distingue trois caractères tranchés : la lutte contre les sophistes,

l'étude de l'homme prise comme point de départ de la science et substituée aux ambitieuses spéculations déjà discréditées par les Gorgias et les Protagoras, enfin la mise en lumière de certaines vérités nécessaires, révélées par la conscience et base solide de toute la philosophie.

C'est aux historiens de la philosophie qu'il appartient de faire ressortir ces trois parties de l'œuvre du sage et d'insister sur ce qui le rapproche et sur ce qui le sépare des sophistes, avec lesquels Aristophane et beaucoup d'autres se sont plu à le confondre. Il se rapproche des sophistes, parce qu'il continue plus sérieusement leur œuvre, en combattant, comme eux, les systèmes anciens des Héraclite et des Parménide, en les opposant habilement les uns aux autres pour les ruiner par leurs contradictions mêmes. C'est la partie négative de la méthode de Socrate, et *l'ironie* (interrogation) était son arme dans cette lutte où il confondait ses adversaires par eux-mêmes. Mais il se séparait des sophistes en ce qu'il ne renversait pas pour renverser, ni pour conclure que rien n'est certain, que tout est relatif à l'homme, et que, par suite, il n'y a ni bien ni mal, ni vérité ni erreur absolues. Appliquant ce précepte qu'il empruntait au fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même », il ramenait la science humaine à la conscience, comme à son véritable point de départ. Par l'interrogation et l'induction, il amenait les auditeurs à découvrir en eux-mêmes et à faire sortir, en quelque sorte, de leur raison les grandes vérités qui sont le domaine moral et comme le pain de l'humanité, le vrai, le beau, le juste, le bien. C'est ce qu'il appelait, par allusion au métier de sa mère, qui était sage-femme, la *maïeutique*, c'est-à-dire l'art d'accoucher les esprits. Ce double procédé, l'*ironie* et la *maïeutique*, constituent la dialectique, méthode que Platon a perfec-

tionnée en la développant sous le nom de son maître. L'ironie, par un habile système d'interrogations, conduisait l'interlocuteur à douter de lui-même et des autorités sur lesquelles reposaient ses idées et ses préjugés, en un mot à « savoir qu'il ne savait rien ; » la maïeutique l'amenait, nous l'avons dit, à découvrir en lui-même les idées justes et vraies. Ce sont des procédés de conversation qui exigeaient beaucoup de souplesse et d'esprit. Il s'y joignait naturellement une moquerie malicieuse, surtout à l'égard des maîtres orgueilleux et guindés de la sophistique ; d'autre part, la subtilité n'était pas absente de ces entretiens.

Examen des accusations portées contre lui. — Ces deux caractères ont dû contribuer aux inimitiés et aux attaques dont Socrate devait être victime. Il y faut joindre aussi le fond même de sa doctrine ; car, bien qu'il ait toujours respecté, comme citoyen, le culte national, et que toute sa vie il en ait observé scrupuleusement les pratiques, on ne peut nier qu'en proclamant l'existence d'un Dieu unique, infini, éternel, source de toute bonté et de toute justice, dont la Providence a fait et conserve les merveilles de l'univers, il sapait par la base les divinités du paganisme. Nous l'avons dit déjà à propos des *Nuées* d'Aristophane, la condamnation de Socrate était inévitable. Sur un des deux chefs de l'accusation, l'atteinte portée aux croyances nationales, Anytus, Mélitus et Lycon avaient raison, les doctrines de Socrate préparaient la ruine du paganisme, et bientôt les écoles qui lui doivent leur naissance, l'Académie, le Lycée, le Portique, en tirant les conséquences des principes posés par le maître, se chargèrent de justifier les accusateurs.

Il était plus facile aux apologistes de Socrate de le défendre sur le second point, et de prouver par ses enseignements et sa morale qu'il n'avait pas été le

corrupteur de la jeunesse. On lui reprocha les fautes et les crimes de ses disciples Alcibiade, Théramène, Critias, les hardiesses d'Euripide, peut-être les sympathies de Xénophon pour les institutions spartiates. Ses beaux entretiens sur tous les devoirs de l'homme, devoirs envers la patrie, envers la famille, envers lui-même, envers Dieu, seraient une réponse suffisante, si sa vie et sa mort ne donnaient à la pureté de sa morale la plus forte des confirmations, celle de l'exemple.

Sa vie privée et sa vie publique. — Simple, doux, facile dans les rapports de la famille, mari patient de l'acariâtre Xanthippe, père affectueux et persuasif dans les conseils qu'il donne à son fils Lamproclès[1], ami sincère et courageux, il remplit avec la même fermeté sereine ses devoirs envers la patrie. Soldat intrépide à Potidée où il sauva les jours d'Alcibiade, à Amphipolis, à Délium, il eut une autre sorte de courage, plus difficile et plus rare que le premier, le courage civil. Après la bataille des îles Arginuses, une tempête avait empêché les généraux vainqueurs de recueillir les combattants naufragés et d'ensevelir les morts. Ils furent mis en accusation par leurs lieutenants Théramène et Thrasybule, sur lesquels pourtant retombait toute la faute, s'il y en avait une ; car ils avaient été chargés des soins que la tempête avait rendus impossibles. On avait soulevé par tous les moyens les passions populaires : tous les amis des généraux tremblaient, nul n'osait prendre leur défense. Socrate seul affronta tranquillement ces aveugles colères. Le sort l'avait désigné cette année même pour être membre du sénat. C'était le tour de sa section d'être prytane, c'est-à dire chargée pour un mois de l'administration

1. Xénophon, *Mémoires*, II, 8.

publique; il était *épistate* ou chef de la section. Il combattit énergiquement dans le sénat la proposition contraire aux lois de juger tous les généraux en masse, et il s'efforça vainement de détourner ses concitoyens d'une grande injustice qu'ils regrettèrent bientôt amèrement; car, quelques années plus tard, les accusateurs furent poursuivis et condamnés[1]. Dans sa défense, Socrate, si l'on en croit le langage que lui prête son élève Platon, rappelait lui-même cette affaire :

Seul entre tous les prytanes, je m'opposai à la violation des lois, et je votai contre la proposition. Vos orateurs étaient prêts à me dénoncer et à me citer devant vous, vous les en pressiez par vos clameurs; cependant je crus que je devais courir ce danger, en me rangeant du côté de la loi et de la justice, plutôt que de voter avec vous, par crainte de la prison ou de la mort[2], quand votre sentence était injuste.

Le despotisme des Trente le trouva aussi résolu et aussi calme que le despotisme populaire. Pour le compromettre dans leur gouvernement, ils lui avaient donné l'ordre d'aller arrêter, lui cinquième, à Salamine, un citoyen, nommé Léon, qu'ils voulaient mettre à mort. Les quatre autres obéirent. Socrate retourna chez lui, et sans doute il aurait payé de sa vie cette désobéissance, si le gouvernement des Trente n'avait été bientôt renversé[3].

Son jugement et sa mort. — Malgré cette noble conduite, il fut victime de la réaction qui suivit la

1. Voir nos *Principes de composition et de style*, pag. 285 et suivantes. Cette affaire y est exposée à l'occasion d'un discours d'élève, *Socrate défend les généraux vainqueurs aux îles Arginuses*
2. Platon. *Apologie de Socrate*, ch. 20.
3. Platon. *Ibidem*.

restauration de la démocratie. Déjà, en parlant des orateurs attiques, nous avons apprécié ce mouvement d'opinion très défavorable aux rhéteurs, aux philosophes, à tous ceux que l'on regardait comme les adeptes des idées nouvelles et comme les ennemis de la religion hellénique. Socrate, maître de Critias et de Théramène, ne pouvait échapper aux accusations. Nous connaissons par ses disciples Xénophon et Platon et surtout par trois beaux et dramatiques dialogues de ce dernier, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon*, la magnanimité du sage qui, jusqu'à la fin, resta conséquent avec lui-même. Il refusa, nous l'avons vu, la défense que Lysias avait composée pour lui. Au lieu de s'abaisser aux prières et aux larmes, il parla de sa vie avec une noble fierté. On lui demandait de fixer sa peine :

— Attendu, répondit-il, que, pendant quarante ans, j'ai négligé le soin de ma fortune, renoncé à toutes les dignités publiques, pour me consacrer à instruire la jeunesse et à vous rendre vous-mêmes plus sages, plus vertueux, plus attachés à votre patrie, je demande à être nourri aux frais de l'État dans le Prytanée, récompense qui m'appartient à meilleur droit qu'aux vainqueurs des jeux Olympiques [1].

Cette réponse excita la colère des juges ; il fut condamné à mort, et il attendit pendant un mois, pour l'exécution de la sentence, le retour de la galère envoyée aux fêtes d'Apollon à Délos. Son disciple Criton avait gagné le geôlier, et suppliait le condamné d'épargner un crime à Athènes en consentant à sortir de sa prison. Rien n'est plus connu que la simple et noble réponse de Socrate, et que cette éloquente pro-

1. Platon. *Apologie de Socrate*, ch. 26.

sopopée des Lois, qui est reproduite dans notre *Recueil d'extraits*. Nous citons aussi les grandes scènes du *Phédon*.

Cette mort calme, sereine, souriante, précédée de sublimes entretiens sur les destinées immortelles de son âme, qui bientôt sera dégagée des liens du corps, nous pénètre d'une douce et bienfaisante émotion. Dans l'histoire de l'humanité, une seule mort est plus touchante et plus sublime, parce que le sacrifice y est aggravé par le déchaînement des haines, des outrages et des plus horribles souffrances, c'est l'agonie de Jésus-Christ sur la croix. Socrate est entouré de ses élèves qui l'aiment et qui pleurent ; le geôlier qui lui apporte la ciguë se détourne pour cacher ses larmes. Le Christ est outragé, souffleté, conspué ; les défaillances de ses disciples ajoutent aux déchirements de son cœur et aux amertumes de sa Passion. Cependant sa douceur est ineffable ; pas une plainte ne sort de sa bouche, et ses dernières paroles sont une prière en faveur de ses bourreaux : « Mon Dieu, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » On excusera ce rapprochement inévitable. Quand on lit, chez Xénophon et chez Platon, la vie et la mort de Socrate, on pense à la vie et à la mort de Jésus-Christ. Que de rapports dans la physionomie, dans la prédication, dans la simplicité populaire du sage et du Dieu ! Mais un trait particulier distingue le héros de l'Évangile, c'est la bonté. Socrate raille quelquefois ; il y a dans son ironie une pointe de malice qui peut blesser ses auditeurs : tout dans le langage du Christ est effusion, tendresse, amour. Il appelle à lui les petits enfants ; il ne repousse pas le Samaritain, la femme adultère ; ses amis sont les humbles, les ignorants, les pauvres, les affligés, tous les déshérités de ce monde. On aime, on respecte le Socrate des *Mémoires* et des *Dialogues* de Platon ; on ira toujours chercher dans l'Evangile la consolation

de tous les malheurs, le baume de toutes les souffrances.

Xénophon. — Des deux disciples de Socrate qui ont perpétué par leurs ouvrages les souvenirs de sa vie et de ses doctrines, l'un Xénophon, caractère honnête, esprit cultivé, mais ordinaire, s'est sans doute tenu plus près que Platon du vrai Socrate. Il a raconté naïvement tout ce qu'il a recueilli de la bouche de son maître, non peut-être sans l'avoir quelquefois un peu affaibli. Mais Platon, génie supérieur, au vol puissant et hardi, a bien certainement idéalisé Socrate, sous le nom duquel il a publié tous ses écrits. Socrate lui-même en jugeait ainsi : « Que de choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles je n'ai jamais pensé ! » Nous aurons donc, en étudiant Platon, à faire la part de ce qui vient de son maître et de ce qui lui appartient en propre dans sa philosophie. Quant à Xénophon, qui est plutôt un historien et un moraliste qu'un philosophe, les œuvres dont nous allons parler ont avant tout un intérêt biographique. Il n'y faudrait point chercher la grandeur et les spéculations profondes et neuves du fondateur de l'Académie.

Les Mémoires sur Socrate. — Le plus intéressant des ouvrages de Xénophon, après l'*Anabase*, c'est le livre des *Souvenirs* ou *Mémoires sur Socrate*, qu'il composa sans doute à Scillonte. Son but était de combattre les préjugés répandus contre le sage, de réfuter les deux accusations d'Anytus, Mélitus et Lycon, et de faire connaître les principales idées de Socrate sur Dieu et la Providence, sur les devoirs de l'homme envers l'homme, envers la société, envers la famille, envers la patrie, sur la nature du bon et du beau, du juste et de l'injuste. Tels sont les principaux sujets qui remplissent les quatre livres des

Mémoires. Il faut y joindre quelques aperçus ingénieux sur les arts, une dissertation sur le génie de Socrate, et un récit de sa mort, suivi d'une simple et touchante conclusion. Nous donnons dans notre *Recueil* plusieurs extraits de cet aimable ouvrage, où l'écrivain a répandu tout son cœur. Il a fait mieux que justifier Socrate, il l'a fait aimer.

Nous avons dit que l'*Apologie* est une composition médiocre, peut-être apocryphe, peut-être écrite à la hâte au lendemain de la condamnation de Socrate. Nous ne reviendrons pas sur le traité d'économie domestique ou *Economique* ni sur d'autres dissertations intéressantes, dont nous avons fait connaître le sujet en retraçant la vie de Xénophon.

La Cyropédie. — La *Cyropédie* a beaucoup plus d'importance. Cet ouvrage, dont le titre ne désigne que le commencement (*Éducation de Cyrus*), est un roman philosophique, comme le *Télémaque* de Fénelon et l'*Emile* de Rousseau. C'est peut-être de tous les écrits de Xénophon celui qui fait le mieux juger son caractère, ses sentiments affectueux, ses idées morales et religieuses, ses préférences politiques, ses goûts militaires ; c'est là aussi qu'il faut chercher l'expression la plus complète et la plus exquise de ses qualités d'écrivain et de narrateur.

La *Cyropédie* embrasse l'histoire entière du grand Cyrus depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Mais l'objet de Xénophon n'était pas de faire un exposé exact des événements déjà racontés par Hérodote, et de nous donner un portrait fidèle du célèbre conquérant. Il a voulu tracer dans son Cyrus l'idéal des souverains, et dans la monarchie des Perses, telle qu'il la présente, le modèle des gouvernements. C'est le sens et la clef de ce livre, et, pour conformer son héros au type qu'il avait conçu, Xénophon a choisi.

parmi les traditions très diverses relatives à Cyrus, les plus favorables au caractère du prince, de même qu'il a plus d'une fois modifié à dessein les événements les mieux constatés de son règne.

Rien n'est plus connu dans l'histoire d'Hérodote que les circonstances merveilleuses de l'enfance et de la reconnaissance du jeune Cyrus, et comment, sur l'appel d'Harpage, il vient attaquer son grand-père et le renverse du trône. Le récit de Xénophon est tout différent : Cyrus est élevé à la cour d'Astyage, qui s'intéresse à l'éducation de son petit-fils et à sa précoce sagesse. A la mort d'Astyage, c'est son fils Cyaxare II qui lui succède, et Cyrus remporte ses premières victoires comme généralissime de son oncle, qu'il remplace ensuite sur le trône à titre d'héritier légitime. On sait aussi comment Hérodote raconte la mort de Cyrus, tué dans une expédition contre les Massagètes. La reine Tomyris, dont le fils avait péri, plongea la tête du conquérant dans une outre pleine de sang, en s'écriant : « Je t'assouvirai de sang, comme je te l'ai promis [1] ! » Hérodote avertit lui-même le lecteur qu'il y a plusieurs traditions sur la mort de Cyrus et qu'il a choisi la plus vraisemblable. Suivant l'historien Ctésias, Cyrus mourut d'une blessure qu'il reçut en combattant les Derbikes, peuple voisin de l'Inde. Quant à Xénophon, il donne à son héros une mort digne de sa vie. Plein de jours et de gloire, averti par un songe qu'il ira bientôt rejoindre les dieux, il rassemble autour de son lit ses enfants et ses amis, et, avant de s'éteindre paisiblement, il leur donne, dans un langage digne de Socrate, de sages conseils de conduite, mêlés de grandes idées sur l'immortalité de l'âme.

1. Hérodote, I, ch. 214.

Jusqu'ici l'on peut dire, à la rigueur, que Xénophon n'a pas altéré l'histoire ; il n'a fait que choisir entre plusieurs traditions celle qui convenait le mieux à l'objet de son ouvrage. Ailleurs il commet de véritables erreurs, probablement volontaires, car ces événements étaient bien connus. C'est à Cyrus et non à Cambyse qu'il attribue la soumission de l'Éthiopie et de l'Égypte[1] ; il ne parle du reste que très sommairement de ces dernières conquêtes. Partout, d'ailleurs, on voit qu'il s'occupe médiocrement, de l'exactitude historique : il ne désigne pas les batailles, il ne tient aucun compte de la chronologie. Il entend faire œuvre de philosophe, et non d'historien comme dans l'*Anabase* et les *Helléniques*.

Ce caractère romanesque et moraliste éclate partout dans la *Cyropédie*. Le Cyrus de Xénophon est un idéal du bon roi : les traits de sa figure sont empruntés à l'ancien Cyrus, à Cyrus le Jeune dont Xénophon a beaucoup aimé les qualités brillantes et généreuses, et surtout à son héros de prédilection, Agésilas ; ce sont les mêmes talents, les mêmes vertus militaires, c'est la même pureté morale, le même respect pour les dieux. Xénophon aime à créer des types, il est romancier dans la peinture et le groupement de ses personnages. « Tels sont Cyaxare, ou le roi jaloux de son général ; Phéraulas, ou l'homme de basse naissance qui parvient à un rang élevé par son mérite et par son dévouement ; Chrysante, ou l'homme de bons conseils ; Gadatas et Abradate, alliés fidèles et soldats courageux ; Panthée, femme d'Abradate, l'Andromaque de la *Cyropédie* ; Tigrane, un second Cyrus moins grand et moins glorieux ; et ce sage Indien, maître de Tigrane, mis à mort injustement, qui est le

1. *Cyropédie*, liv. VIII, ch. 6.

véritable portrait de Socrate, pieusement introduit par la fidélité reconnaissante de son disciple dans un ouvrage de fiction[1]. »

Parmi ces personnages aucun n'est plus aimable ni plus touchant que celui de Panthée, noble femme, épouse dévouée, dans laquelle nous retrouvons les sentiments qui ont inspiré des pages charmantes de l'*Economique*. Car Xénophon est toujours et partout moraliste. Il a pris l'homme dans son enfance et a tracé pour lui un plan complet d'éducation. Il le suit dans toutes les périodes de son existence, et, par ses récits comme par les dissertations morales qu'il n'épargne pas plus que Fénelon dans son *Télémaque*, il passe en revue tous les devoirs de la vie, non seulement ceux du général et du souverain, mais ceux du père de famille. Or ce mot doit être pris dans le sens romain, et s'entendre du mari, du père, et aussi du maître doux, indulgent, affectueux avec ses esclaves, comme avec ses parents et ses amis. Cette humanité est un fait nouveau dans l'histoire de l'antiquité; c'est un des traits qui justifient ce mot que nous avons déjà cité : « Xénophon est moins Athénien qu'il n'est Grec, moins Grec qu'il n'est homme[2]. » Le disciple de Socrate s'élève encore bien au-dessus de l'antiquité, quand il prêche le respect des prisonniers et des vaincus, quand il se plaît à présenter chez Cyrus et chez d'autres personnages de son livre de magnanimes exemples de cette vertu si rare chez les Grecs et chez les Romains.

N'oublions pas un autre caractère, sensible dans tous les écrits comme dans l'âme et dans la vie de Xénophon, cette piété respectable, parce qu'elle est sincère et profonde, mais un peu étroite et minutieuse, qui

1. Alf. Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent*, p. 217.
2. Hémardinquer, *La Cyropédie*.

s'étend aux oracles, aux prodiges, aux songes, comme au fond le plus sérieux de la religion, qui ne néglige aucune des pratiques journalières du culte. Tel nous avons trouvé Xénophon dans ses livres historiques, et particulièrement dans les belles scènes de l'*Anabase* : tels il nous peint Cyrus, Abradate, Panthée, Tigrane, tous les plus aimables héros de son roman.

Le caractère politique de la *Cyropédie* est aussi conforme aux idées et aux préférences de Xénophon. En peignant cette monarchie calme, glorieuse, prospère, où l'esprit de subordination et de respect, où l'amour du roi pour les peuples et des peuples pour le roi entretient une concorde si harmonieuse, l'auteur fait la satire de la démocratie athénienne. La leçon ressort du contraste entre cette paix heureuse et les désordres, les violences, les révolutions successives qui remplissent l'histoire de la tumultueuse Athènes. L'idéal est beau, Platon le retraçait comme Xénophon ; mais l'histoire montre que le rêve est plus brillant que réalisable. La bonté, la modération, le respect des dieux, ne sont pas des vertus héréditaires qui passent d'un Cyrus à un Cambyse ou à un Xerxès ; la toute-puissance des rois, comme celle des peuples, amène bientôt l'enivrement et l'infatuation. La seule base solide d'un État, république ou monarchie, c'est la souveraineté de la loi, c'est cet ordre de choses dont parle Bossuet[1], « où les hommes ne sont esclaves que de la loi et où la loi est plus puissante que les hommes. »

Un dernier caractère important de la *Cyropédie*, celui peut-être qui domine tout le reste, c'est l'esprit militaire répandu partout, c'est la place prédominante de cette partie de l'éducation dans les idées de Xénophon. On l'a dit avec raison, ce livre est une

1. *Discours sur l'Histoire universelle*, troisième partie, ch. VI.

véritable « institution militaire[1]. » Xénophon est avant tout soldat et capitaine : ses plus brillantes narrations sont animées d'un souffle belliqueux; il admire et fait valoir les belles opérations militaires; il vante les vertus du soldat, la tempérance, la docilité, la patience, le mépris de la fatigue et du péril, et, au premier rang des qualités du général, il place la vigilance, l'activité, la prévoyance, la sollicitude pour la vie et pour les besoins du soldat. Nous avons vu qu'il pratiquait ces vertus aussi exactement qu'il les enseigne.

Quant au mérite littéraire de la *Cyropédie*, Xénophon y a déployé, autant et plus que dans ses autres écrits, ces qualités aimables qui le distinguent, la simplicité le naturel, la facilité, la grâce. Rien de plus juste, de plus délicat, de plus élégant que son style. Il y a chez lui un peu de loquacité : les entretiens du jeune Cyrus avec Astyage sont parfois bien puérils ; les dissertations morales et militaires tiennent beaucoup de place. Enfin la force et l'émotion manquent, en général, dans cet ouvrage si intéressant et si exquis. De l'abeille attique Xénophon a le vol léger, le miel parfumé et pénétrant; il n'a pas l'aiguillon : c'est dans les dialogues de Platon qu'il faut le chercher.

Platon. — Sa vie. — Xénophon est l'historien de la vie et de la prédication morale de Socrate, Platon est le disciple qui a développé ses doctrines et qui en a fait une véritable philosophie.

Platon, né vers 430, appartenait à une illustre famille; par son père Ariston il se rattachait à Codrus, dernier roi d'Athènes, par sa mère Périctione, à Solon. Il s'appelait d'abord Aristoclès, comme son grand-père ; on dit que le nom de Platon lui fut donné à cause de la largeur de son front et de ses épaules.

1. Alf. Croiset, dans l'ouvrage déjà cité.

La faiblesse de sa voix et son goût pour la poésie le détournèrent des affaires publiques. D'après des traditions anciennes, les Grecs avaient remarqué dans ses premières œuvres de la grâce et de l'enthousiasme. Il cultiva aussi la musique et la peinture. Après avoir lu Homère, il brûla ses essais épiques ; après avoir entendu Socrate, il brûla une tragédie qu'il allait présenter au théâtre de Bacchus.

Suivant une gracieuse légende, Socrate avait rêvé qu'un beau cygne s'approchait de lui et faisait entendre des chants pleins de douceur. Le lendemain Platon demandait au sage d'être son disciple, et désormais il ne le quitta plus.

Platon fit des efforts surhumains pour sauver son maître. Il offrit sa fortune pour désarmer les accusateurs ; il essaya de le défendre jusque dans l'assemblée du peuple ; mais on ne le laissa pas achever son discours. Malade au moment où Socrate but la ciguë, il n'assistait pas à cette sublime scène dont il a recueilli pieusement les détails et qu'il a immortalisée par le beau dialogue du *Phédon*.

Le séjour d'Athènes lui devint odieux ; on dit même que ses protestations éloquentes l'avaient désigné à la haine des fanatiques acharnés après la mémoire de Socrate. Il se retira d'abord à Mégare auprès d'Euclide, comme lui disciple du sage, et chef de l'école appelée mégarique ou *éristique* (disputante). Puis il voyagea en Italie, en Sicile, en Libye, en Égypte. A Tarente, il suivit les leçons du pythagoricien Archytas ; à Cyrène, celles de Théodore le géomètre ; en Egypte, il interrogea les prêtres de Saïs. Les guerres d'Asie l'empêchèrent de pénétrer dans l'empire des Perses. A Syracuse il avait connu le tyran Denys, et il jouit quelque temps d'une grande faveur à sa cour. Mais il ne tarda pas à encourir sa disgrâce et l'on a raconté même qu'il fut vendu comme esclave. Il resta en relations d'amitié

avec le sage Dion, beau-frère du roi, et, plus tard, sur les instances de Dion, il fit deux autres voyages à Syracuse, pour gagner à la sagesse l'âme du jeune Denys. On sait qu'il exerça d'abord un grand empire sur ce prince passionné et capricieux. Mais cette heureuse influence ne dura pas longtemps; Platon ne réussit ni à le maintenir dans le bien, ni, plus tard, à le réconcilier avec Dion.

Quand Platon fit ce second et ce troisième voyage en Sicile (364, 361), il avait déjà fondé à Athènes une école de philosophie, devenue célèbre sous le nom d'Académie. Pas plus que Socrate, il n'enseignait du haut d'une chaire, dans une salle fermée : il se promenait avec ses disciples au milieu d'un grand gymnase, situé sur les bords du Céphise, à la porte d'Athènes [1], et planté de belles allées de platanes et d'oliviers. Ce gymnase s'appelait Académie, du nom d'un ancien héros d'Athènes, Académus, célèbre dans la légende pour avoir révélé à Castor et Pollux le lieu où Thésée avait caché leur sœur Hélène. C'est vers 388 que Platon commença ses entretiens philosophiques, auxquels accoururent bientôt de nombreux auditeurs, attirés par le charme de la parole du maître et par la puissance de son génie.

En même temps que Platon enseignait, il écrivait ses ouvrages, qui tous, même les plus étendus, ont la forme du dialogue. On sait que Socrate en est toujours le principal interlocuteur, et que le modeste disciple place dans la bouche de son maître ses doctrines même les plus originales et les plus nouvelles. Nous avons déjà cité cette réflexion qu'on prête à Socrate : « Que de choses me fait dire ce jeune homme, auxquelles je n'ai jamais pensé ! » Cependant Platon n'a composé la plupart de ses dialogues qu'après la mort

1. A six stades, environ 1,100 mètres.

de son maître. Il est possible que le *Phèdre* ait été publié avant cette époque ; cet ouvrage, dont le sujet est la beauté, renferme, au milieu de pages sublimes, assez de subtilités et d'idées hardies pour justifier la réflexion de Socrate.

Deux ou trois fois dans sa vie, Platon avait cédé au désir de rendre aux hommes des services pratiques et d'associer la philosophie au gouvernement. Ses tentatives auprès de Denys, le père et le fils, et auprès de Dion ne furent pas de nature à l'encourager dans ses essais. Il reconnut que sa véritable mission était d'élever l'âme des hommes et de charmer leur imagination. Il consacra toute sa vieillesse à les instruire par sa parole et ses écrits, et il mourut âgé de plus de quatre-vingts ans, sans avoir rien perdu de la vigueur de son génie.

Œuvres de Platon. — Il est difficile d'adopter pour les dialogues de Platon une classification complètement exacte. Cependant on peut les distribuer en trois séries. A sa jeunesse appartient le *Phèdre*, le *Protagoras*, qui est une réfutation des sophistes, le *Lysis*, dont l'objet est l'amitié. Le *Gorgias*, célèbre dialogue où le philosophe combat la fausse rhétorique et distingue de l'art vide et pernicieux des Gorgias la véritable et saine éloquence, marque la transition entre la brillante jeunesse de Platon et sa pleine maturité. Les chefs-d'œuvre de cette seconde période sont le *Théétète*, ou *De la Science*, le *Sophiste*, dont le titre seul fait assez connaître le sujet, le *Parménide*, où Socrate réfute la doctrine panthéiste du philosophe d'Élée, le *Politique* ou *De la Royauté*. Le *Phédon*, se place entre les dialogues un peu subtils que nous venons d'énumérer et ces ouvrages considérables, où Platon est arrivé à la pleine possession de ses doctrines, la *République* et les *Lois*. Dans le *Phédon*, Socrate, au

moment de boire la ciguë, expose avec grandeur les preuves de l'immortalité de l'âme. C'est de tous les livres du fondateur de l'Académie celui qui a le plus ému et frappé les anciens; Cicéron en est tout pénétré et on trouve dans ses œuvres philosophiques de beaux reflets de cette pure lumière. C'est le *Phédon* que Caton méditait avant de se donner la mort à Utique. La *République* et les *Lois*, à côté d'admirables vues sur le gouvernement des hommes, contiennent des théories impraticables, des chimères dangereuses, qui s'expliquent par le système général de la philosophie platonicienne.

La philosophie de Platon. — Les idées. — Il n'entre pas dans l'objet de notre livre d'apprécier cette philosophie. Qu'il nous suffise d'en indiquer rapidement les principaux traits. La théorie des *idées* est la base sur laquelle repose tout le reste. Les idées se manifestent dans le monde par l'ordre et l'harmonie, dans l'homme par ces conceptions élevées qui dépassent les sens, le vrai, le juste, le beau, le bien. Considérées en elles-mêmes, les idées nous conduisent à Dieu, dont elles ne font que manifester les diverses perfections.

Ainsi le domaine de la philosophie embrasse l'homme, la nature et Dieu; mais, si son objet est universel, ce qu'elle cherche en toute chose, c'est la loi, le principe, l'absolu. Perdue avant Socrate dans les hypothèses physiques ou mathématiques, renfermée par Socrate dans le cœur humain, elle rayonne de ce centre, avec Platon, pour envelopper tout et rattacher tout à l'unité.

La dialectique. — La *dialectique* est l'ensemble des procédés par lesquels l'âme s'élève à la connaissance

des idées, et la théorie de la *réminiscence* explique comment l'homme, à propos des choses sensibles, découvre en lui-même ces notions qui préexistaient dans son âme, qui étaient antérieures à son existence terrestre, dont, par conséquent, il ne fait que se ressouvenir. Plus la vie est pure, plus elle est dégagée des sens, plus l'âme se pénètre de la lumière qui lui permet de contempler les idées, plus elle s'éprend d'elles, plus est grand l'essor qui la porte vers cette beauté supérieure, splendeur éternelle du bien et du vrai. C'est dans le *Phèdre* et le *Phédon* que sont développées surtout ces doctrines de la réminiscence et de *l'amour philosophique*, amour si différent de ce que l'on entend vulgairement sous le nom d'amour platonique.

La métaphysique. — Toute la métaphysique de Platon est la conséquence de sa théorie des idées. Les idées sont pour lui les formes différentes de la perfection de Dieu ; et, entre toutes les idées, celle du bien est l'idée par excellence, la cause efficace de toutes les autres, c'est-à-dire Dieu lui-même. Le monde n'a d'existence réelle qu'autant qu'il participe aux idées. Donc tous les individus se ramènent aux idées, toutes les idées se ramènent à Dieu ; donc Dieu seul existe réellement. L'unité d'existence est la clef de voûte de la philosophie platonicienne.

La morale. — La morale et la politique de Platon sont une conséquence de ses doctrines. La loi de l'homme est d'aller de ce qui paraît à ce qui est, des biens périssables aux biens vrais et éternels. L'union avec Dieu, la conformité avec Dieu est le but suprême, la règle de toute la morale. Mais, aux yeux de Platon, il suffit d'avoir acquis la connaissance de ce bien véritable pour s'élever jusqu'à lui ; la science de la morale

se confond avec la pratique de la morale. C'est là une erreur grave qu'on a justement reprochée à Platon et qui va à la destruction de la liberté humaine.

La politique. — L'unité est aussi le dernier mot et l'erreur de la politique de Platon. Toute sa république idéale repose sur la subordination, ou plutôt sur la suppression de tout élément de diversité. La nation est divisée en trois classes, le peuple, les guerriers, les sages. Le peuple doit obéissance aux guerriers, les guerriers sont soumis aux sages qui ont la direction suprême. C'est l'image des facultés de l'âme, parmi lesquelles la passion grossière (*to epithumeticon*) est subordonnée aux passions généreuses (*o thumos*) et où l'un et l'autre sont conduits par la raison (*o nous*). Rien n'est plus célèbre que l'allégorie platonicienne du char traîné par deux coursiers, l'un emporté et violent (ce sont les passions grossières), l'autre généreux (ce sont les passions nobles), et conduit par un sage cocher, toujours maître de son attelage (c'est la raison).

Dans un État bien organisé, la raison, c'est-à-dire les sages, a le commandement ; elle doit diriger et la valeur généreuse, représentée par les guerriers, et les instincts inférieurs, dont le peuple est l'expression.

Mais Platon va plus loin dans cette aspiration vers l'unité : il veut détruire l'individu ; il abolit la propriété, il abolit la famille. L'État seul possède et il règle la distribution des terres et aussi des tâches et des devoirs sociaux. Seul il est le chef de la famille : il décide les mariages, qu'il dissout, s'il lui plaît, dans l'intérêt de la race ; il est maître des enfants, il règle leur éducation ; son pouvoir s'étend jusque sur leur vie. C'est le régime de Sparte poussé à ces dernières conséquences qui le rendent irréalisable.

Bientôt un disciple de Platon, devenu son contradic-

teur, Aristote, attaquera énergiquement dans sa base ce système en opposition avec la nature de l'homme, et il en fera ressortir la chimère. Il ramènera la philosophie à la réalité ; il lui coupera les ailes pour la faire descendre sur la terre. Mais tout n'est point rêve et utopie dans les doctrines de Platon. Elles ont fondé la grande école spiritualiste ; elles ont donné à la vie humaine toute sa dignité, en établissant sur des bases solides ces trois nobles croyances : Dieu, l'âme, l'immortalité. Par là Platon est, après Socrate, le précurseur du christianisme.

Caractère artistique et littéraire. — Il est aussi le véritable inspirateur de la poésie et des arts. Ces idées du beau, du vrai, qui nous apparaissent dans la raison et qui la surpassent, ce sont les types éternels sur lesquels l'artiste et le poète dignes de ce nom fixent leurs regards. Cicéron a éloquemment interprété cette doctrine platonicienne :

Quoique nous ne voyions rien de plus achevé que les statues de Phidias et les tableaux des grands maîtres de la Grèce, nous pouvons cependant nous figurer quelque chose de plus beau. Et cet artiste même, lorsqu'il faisait son Jupiter ou sa Minerve, n'avait sous les yeux aucune forme sensible pour en reproduire les traits. Dans son âme était empreinte une image parfaite de la beauté ; c'est elle qu'il contemplait, c'est sur elle qu'il était fixé, c'est sur son image qu'il dirigeait son art et son ciseau [1].

Notre *Recueil d'extraits* fera connaître quelques beaux passages des écrits de Platon, et, entre autres, sa doctrine de l'inspiration poétique.

Nous voudrions faire apprécier par quelques citations la sublimité de ses pensées, l'élévation de ses sentiments, et, autant que le peut une traduction, la

1. Cicéron, *Orator*, ch. 2.

grâce et tout ensemble la majesté de son style. Voic comme il définit le temps et l'éternité :

Comme la création ne pouvait ressembler en tout à l'idée éternelle, Dieu fit une image mobile de l'éternité, et au moment où il créa le ciel, gardant pour lui la durée indivisible, il nous donna une image divisible de l'éternité, c'est ce que nous avons appelé le temps[1]. Car les jours, les nuits, les mois, les années, qui n'étaient point avant la création du ciel, furent tirés du néant en même temps que le ciel était ordonné ; or ce sont là des parties du temps. Et nous, sans nous en douter, nous transportons le passé, le présent et le futur, images du temps créé, à l'essence éternelle : c'est un tort. Nous disons d'elle qu'elle a été, qu'elle est, qu'elle sera. Elle est, voilà le seul attribut qui lui convienne, selon le langage de la vérité ; le passé, le futur doivent être appliqués seulement à cette génération successive qui se voit dans le temps. Car ce sont deux mouvements : or l'éternité est essentiellement fixe et immobile ; la vieillesse et la jeunesse sont des manières d'être qu'elle rejette et pour autrefois, et pour maintenant, et pour plus tard. En un mot, elle n'a aucun des accidents que la naissance a attachés aux créatures sensibles ; ce sont là des attributs du temps, simulacre de l'éternité, et dont les révolutions sont soumises au calcul[2].

A côté de cette admirable définition toute philosophique, plaçons un beau morceau de morale sur le respect dû à l'âme. Il semble qu'on y voie le développement d'un passage des *Vers dorés* que nous avons cité à propos de Pythagore[3]:

1. J.-B. Rousseau. *Odes*, III, 2.

Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité.

2. *Timée*, chap. 37 et 38.
3. Livre II, chap. 6, page 146.

Plus que devant autrui rougis devant toi-même.

De tous les biens de l'homme, l'ame est ce qui le rapproche le plus des dieux ; c'est a la fois ce qu'il a de plus divin et de plus personnel. Or il y a dans notre être deux parties bien distinctes, l'une plus élevée, meilleure, qui commande, l'autre plus basse, plus grossiere, qui est esclave. Il faut donc que ce qui commande soit honoré avant ce qui est esclave. Ainsi quand je dis qu'après les dieux, maîtres et souverains, c'est notre âme qu'il faut honorer la première, j'établis un principe légitime. Or cet honneur dû a l'âme, aucun de nous, pour ainsi dire, ne le lui rend comme il convient ; il croit seulement le faire. En effet l'honneur est un bien d'essence divine ; dans le mal il n'est rien qu'on puisse honorer. Or celui qui croit honorer son âme par des connaissances ou par des richesses, et qui ne travaille en rien à la rendre plus pure et meilleure, s'imagine qu'il honore son âme; mais il n'en est rien. Dès sa première enfance, l'homme se persuade qu'il rend un culte a son âme en la flattant, en lui donnant toute liberté pour satisfaire ses passions. Or ce que nous disons ici, c'est qu'en agissant ainsi, il nuit à son âme, il ne l'honore pas... Et encore, lorsque l'homme ne veut pas se reconnaître comme coupable des fautes de chaque jour et de ses misères si nombreuses et si grandes, quand il en accuse les autres et se retranche toujours dans son innocence, il n'honore pas son âme, comme il se le persuade ; non, il en est bien loin, il l'outrage. Et lorsque, malgré les ordres et les conseils des législateurs, il s'abandonne aux plaisirs, alors moins que jamais il honore son âme; il la déshonore en la chargeant de mauvaises passions et de remords [1].

La même hauteur d'idées, la même éloquence se retrouvent dans les spéculations politiques. Notre *Recueil* en donne quelques exemples.

On n'a pas tout dit, quand on a signalé la grâce ineffable et le souffle élevé du style de Platon. Dans sa jeunesse, il avait rêvé la gloire du poète tragique. Ses dialogues prouvent qu'il en avait le génie. Ce sont de véritables compositions dramatiques ; rien

1. *Lois*, livre V, commencement.

n'y manque, ni la mise en scène, ni la marche progressive de l'intrigue, ni le développement et l'opposition des caractères, ni la force quelquefois pathétique du dénouement. Tantôt c'est une tragédie, comme le *Phédon*, qui n'a de comparable que la *Cène* ; tantôt ce sont des comédies pleines de finesse et de sel, dignes de notre Molière, comme le *Gorgias*, le *Protagoras*, le *Banquet*. L'auteur excelle à reproduire la physionomie des fameux sophistes : il les met en scène avec leurs doctrines, leur faconde, leur orgueil, avec la pompe et les antithèses calculées de leur style. Mme de Sévigné prouvait la pénétration profonde de son esprit, quand elle rapprochait ces *Dialogues* des *Petites lettres* de notre Pascal[1]. Et quel délicieux encadrement il donne quelquefois aux plus beaux entretiens de son maître ! Qu'on se reporte au charmant paysage du *Phèdre*, à celui de la *République*. Ces beautés avaient frappé l'imagination de Cicéron ; il a essayé, mais avec peu de succès, d'emprunter à Platon une partie de cette parure. D'ailleurs, pour animer ses dialogues, il lui manquait surtout un Socrate.

Aristote. — Sa vie. — Aristote, né à Stagire, colonie grecque de la côte de la Macédoine (384), était fils de Nicomaque, médecin d'Amyntas II, roi de Macédoine. Destiné d'abord à la même profession, il perdit son père à l'âge de dix-huit ans. Il se rendit alors à Atarné, en Mysie, près d'un ami de sa famille, puis à Athènes, qu'il habita pendant vingt ans. Il devint aussitôt le disciple de Platon, qui distingua facilement son mérite et qui l'appelait « l'intelligence de l'école. »

1. Lettre 1245. Edition des *Grands écrivains de la France*. Hachette, tome IX, p. 367. « Peut-on avoir un style plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces dialogues de Platon qui sont si beaux? »

Quoique, plus tard, comme nous l'avons dit, Aristote ait combattu certaines doctrines de son maître, il lui témoigna toujours la plus grande déférence. C'est à lui que remonte cette parole si souvent répétée : « J'aime Platon, j'aime encore plus la vérité. »

Aristote ouvrit aussi une école de rhétorique, et, suivant des témoignages contestables, il y combattit Isocrate, dont il ne pouvait goûter la manière et les théories oratoires. Sa *Rhétorique* ne porte aucune trace de ces attaques.

En 348, Platon mourait, et la guerre éclatait entre les Athéniens et Philippe. Aristote, attaché au roi de Macédoine par sa naissance, par les souvenirs de son père, et aussi, dit-on, par une amitié d'enfance, se retira encore une fois en Mysie, auprès d'Hermias, souverain d'Atarné, un des plus fidèles auditeurs de ses cours. Hermias défendait contre le roi de Perse la liberté des colonies grecques ; il périt bientôt, victime d'Artaxerxès. Aristote composa en son honneur l'hymne *à la Vertu*, justement admiré pour l'élévation du sentiment et des idées et pour la simplicité délicate du style. On en trouvera la traduction dans notre *Recueil*. Il épousa Pythias, sœur ou nièce d'Hermias, et habita quelque temps Mytilène.

Quand Alexandre était né, Philippe avait adressé au philosophe la lettre suivante :

« Sache qu'il m'est né un fils. Je rends grâces aux dieux, moins de m'avoir donné cet enfant, que de l'avoir fait naître de ton temps. Car j'espère qu'élevé et instruit par toi, il sera digne et de nous et de la puissance dont il héritera [1]. »

C'est en 343 qu'Aristote prit la direction des études du jeune prince, et il resta près de lui huit ans, jus-

1. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, IX, 3.

qu'au moment où Alexandre succédait à son père. Le précepteur eut une grande influence sur son élève; il lui fit aimer la poésie et l'éloquence. On sait qu'Alexandre portait toujours avec lui dans une cassette l'exemplaire de l'*Iliade* revisé par Aristote et qu'on appelle « l'édition de la cassette. » Sans aucun doute le grand philosophe a aussi contribué beaucoup à développer dans l'âme de conquérant les qualités généreuses qui nous rendent indulgents pour ses violences et pour ses vices.

En 335, Aristote quitta la Macédoine et commença ses entretiens philosophiques dans les galeries du Lycée, gymnase dont il a immortalisé le nom. Comme Socrate et Platon, c'est en se promenant qu'il enseignait; de là le nom de *péripatéticienne* donné à son école (de *peripatos*, promenade). Outre ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie, Aristote embrassait dans ses leçons tout le domaine des sciences, les mathématiques, la physique, l'astronomie, l'histoire naturelle. Grâce à son élève, il put former une riche collection d'animaux, de plantes, de minéraux de tout genre, et appuyer son exposition sur la vue et l'analyse des objets. Son enseignement avait deux degrés: la leçon du matin, à l'adresse des élèves les plus avancés, traitait les questions difficiles; la leçon du soir, suivie par les novices et par le vulgaire, développait les sujets accessibles à tous. De là vient qu'on a distingué chez Aristote deux enseignements, l'un *acroamatique* ou *ésotérique* (enseignement des disciples, enseignement intérieur ou secret), et l'autre *exotérique* (enseignement extérieur ou public).

A la mort d'Alexandre, Aristote fut inquiété par le parti hostile à la Macédoine. On suscita contre lui une accusation d'impiété. Il se retira à Chalcis, en Eubée, où il mourut, en 322, à l'âge de soixante-deux ans, peu de temps avant Démosthène.

Ouvrages d'Aristote. — Quoique nous possédions un grand nombre d'ouvrages d'Aristote, tous ses travaux ne nous sont point parvenus. Nous n'avons ni ses dialogues, ni les traités populaires (*exotériques*), auxquels seulement pouvaient s'appliquer les éloges de Cicéron et de Quintilien sur « l'incroyable abondance et la grâce harmonieuse d'Aristote. » Ni l'une ni l'autre de ces qualités ne se trouvent dans les écrits qui nous sont connus. Son style est sec, nu, sévère, souvent difficile à force d'être rapide et ramassé. Dans ces expositions méthodiques et rigoureuses, l'esprit rencontre pourtant un plaisir, celui d'une expression juste, précise et pleine, d'un raisonnement serré et pressant. On se trempe à la lecture de ces œuvres ; et, en essayant de les traduire, la plume acquiert une fermeté et une décision singulières.

La seule énumération des ouvrages conservés d'Aristote est très longue.

Sous le nom général de *Logique* ou d'*Organon* (instrument), on comprend tous les traités qui fixent les lois de la pensée et de la connaissance humaine, c'est-à-dire l'instrument véritable de la science. Ils sont au nombre de six. Citons les *Catégories*, où l'auteur note et classe les dix notions principales et génériques de l'entendement ; les *Premières* et les *Dernières Analytiques*, traité profond et complet du syllogisme, raisonnement dont nous avons étudié ailleurs les règles principales [1], et dont Aristote est le véritable créateur ; les *Topiques*, sources ou *lieux* (*topoi*) des arguments généraux que suscitent toutes les questions de morale. Ce sont les *lieux communs* (*loci*) des rhéteurs romains, qui n'ont fait que traduire le titre d'Aristote et puiser dans ses répertoires. Nous avons dit comment l'abus

1. *Principes de composition et de style*, 6e édition, p. 207.

de ces recueils souvent utiles aux orateurs a discrédité et le nom et la chose [1].

Sous le nom de *Métaphysique* nous avons un ouvrage considérable, divisé en quatorze livres. L'auteur y recherche ce que c'est que l'être en soi, quels sont les premiers principes des choses. Le vrai titre du livre serait donc *Principes de philosophie première*. Celui qui a prévalu et qui sert aujourd'hui à désigner les problèmes les plus élevés et les plus abstrus de la philosophie, n'avait aucun rapport avec l'objet même de l'ouvrage. A ce que l'on croit, il désignait uniquement sa place dans la suite des manuscrits, où il venait après la physique (ce qui est après la physique, *ta meta physica*).

Les ouvrages de morale et de politique sont plus à la portée des profanes. Voici les principaux : *La Morale à Nicomaque*, en dix livres, où le philosophe donne la vertu comme la source unique du bonheur. Deux autres livres, *la Morale à Eudème*, en sept livres, et *la Grande morale*, en deux livres, sont attribués à des élèves d'Aristote. *La Politique*, en huit livres, est un de ses plus beaux ouvrages; Montesquieu y a pris l'idée de l'*Esprit des lois;* J. J. Rousseau l'a souvent suivi, tout en le critiquant. *L'Economique*, en deux livres, est par le sujet la suite de la *Politique* ; on regarde le second livre comme apocryphe.

Les autres ouvrages d'Aristote sont compris sous le nom général de *Sciences physiques* dans le sens grec du mot (*ta physica*), c'est-à-dire l'étude des phénomènes de la nature. Ils comprennent : 1° *la Physique*, en huit livres; 2° *Du Ciel*, en quatre livres; 3° *Du Monde*, lettre à Alexandre, regardée quelquefois comme apocryphe; 4° *De la Génération et de la Corruption*, en

1. Voir page 353 du présent ouvrage et les *Principes de composition*, page 206.

deux livres; 5° *Les Météorologiques*, en quatre livres; 6° une suite de petits traités sur *Le Sommeil et la Veille*, *Les Songes*, *la Mémoire et la Réminiscence*, *De la longueur et de la brièveté de la vie*, etc.; 7° *Histoire des animaux*, en dix livres; 8° *Des parties des animaux*, en 4 livres; *Du mouvement commun des animaux*, etc; 9° *De l'Ame*, en trois livres; 10° *Des Plantes*, en deux livres, ouvrage dont l'authenticité est douteuse; 11° *Des Couleurs*; 12° *De l'Acoustique*; 13° *De la sensation et des choses sensibles*, etc.

Nous avons réservé pour la fin deux ouvrages de littérature, dont le second surtout a une grande importance, la *Poétique* et la *Rhétorique*. La *Poétique* est évidemment une esquisse incomplète; la tragédie et l'épopée sont presque les seuls genres dont l'auteur fixe les règles. On trouve dans son traité des observations justes et profondes sur la poésie en général; il a le tort de la réduire à l'imitation. Nous sommes loin de cette conception idéale du beau, que Platon donne comme l'inspiration du poète et de l'artiste.

La *Rhétorique* est une œuvre de premier ordre, digne d'un grand philosophe. Aux artifices des sophistes elle substitue une étude profonde de l'argumentation et de la preuve, et une analyse pénétrante des principes du juste, de l'utile et du beau, bases des jugements dans les tribunaux (éloquence judiciaire), dans les assemblées politiques (éloquence politique) et dans les assemblées où l'auditeur écoute par plaisir et n'a ni à juger ni à délibérer (éloquence épidictique). C'est l'objet du premier livre. Dans le second, l'auteur analyse avec une précision non moins frappante les sentiments, les passions, les caractères des hommes, suivant leur âge et leur position sociale, et par conséquent les moyens propres à agir sur eux. Au troisième livre, la théorie du style est tracée de main de maître : partout l'élocution est subordonnée à la pen-

sée, de même que l'emploi des passions est soumis à la preuve. Enfin la disposition des parties du discours est traitée avec l'indication exacte et précise de l'objet propre et des mérites de chaque partie. C'est la vraie école de la pensée et du style ; c'est à cette rhétorique qu'il conviendrait de revenir aujourd'hui, pour relever un art si discrédité [1]. Mais le style sec, elliptique, obscur à force de concision, fait évidemment pour l'enseignement acroamatique, n'attire pas les lecteurs. On y trouve cependant, comme nous l'avons dit pour tous les ouvrages d'Aristote, ce charme de l'exactitude, de la finesse, de la profondeur, qui retient celui qui, une fois, y a été sensible.

La philosophie d'Aristote. — Cette rigueur scientifique, caractère de la rhétorique d'Aristote, est par-dessus tout celui de sa philosophie. Nous avons déjà laissé voir combien l'élève s'écarte du maître. Autant la philosophie est idéaliste chez Platon, autant, avec lui, elle devient expérimentale. L'individu est, pour ainsi dire, effacé par Platon; l'objet d'Aristote est de le rétablir et de réhabiliter l'expérience. Il attaque donc les *idées* platoniciennes, qu'il n'a pas bien comprises, car il confond ces notions premières, qui dominent l'expérience et qui la précèdent, avec les idées générales, nées de l'observation. Par suite, il rejette comme des hypothèses la théorie d'une vie antérieure de l'âme et celle de la réminiscence. On devine combien sa métaphysique et sa théodicée contrastent avec celles du maître.

Métaphysique. — Il admet quatre principes des choses : la *matière*, qui est le fond de l'être, indépen-

1. Voir le beau livre de M. Ernest Havet, *La Rhétorique d'Aristote*, 1843.

damment de toute modification ; la *forme*, qui est l'ensemble de toutes les modifications actuelles de l'être, ce qui permet de le distinguer des autres ; le *mouvement*, qui communique à l'être l'impulsion nécessaire pour passer de l'existence simple à l'action ; la *cause finale* ou *but*, qui est la raison déterminative du mouvement. Dieu est cette cause finale ; son existence est prouvée par le mouvement. Dieu est le suprême intelligible, le suprême désirable, vers lequel tend le monde : il est donc le moteur du monde, mais un moteur immobile, qui est lui seul l'objet de sa pensée, dont l'action commence et finit en lui-même, et qui, par conséquent, ne s'occupe pas du monde. Le seul lien entre le monde et lui, c'est sa perfection. La créature conçoit cette perfection, elle l'aime, la désire, tend vers elle et par suite se meut.

Aristote distingue dans l'homme deux âmes, l'une animale, à laquelle se rapporte toute la vie du corps ; l'autre raisonnable et pensante qui, en opérant sur les choses, arrive aux idées générales, dont Aristote ne distingue pas les idées absolues.

Morale. — Sa morale est en rapport avec cette métaphysique ; elle est toute pratique. L'action est la fin de l'âme ; le bonheur pour elle vient de l'action ; le plaisir est une sanction qui avertit l'âme qu'elle est dans les conditions de sa nature et qui détermine et règle la mesure de cette activité. Aristote distingue cependant les bons plaisirs des plaisirs mauvais, de ceux qui sont accompagnés de trouble et qui, en amenant un excès d'activité, détruisent l'équilibre des facultés et engendrent la souffrance.

Ainsi le plaisir est confondu avec le bien. La vertu pour Aristote est le milieu entre un excès et un défaut : par exemple, la magnanimité est le milieu entre la jactance et la pusillanimité. Il faut deux choses pour

arriver à la possession de la vertu, des dispositions naturelles (*physis*), et une habitude acquise (*êthos*). « Rien de trop », telle est en somme la morale d'Aristote.

Politique. — Sa politique est plus solide. La société, à ses yeux, n'est pas un accident ; elle est le résultat de la nature même de l'homme : « L'homme est un animal sociable. » Les principes de cette société sont l'amitié naturelle de l'homme pour l'homme : « Tout homme est ami de l'homme, » et le désir de l'égalité. Il définit la société « un assemblage d'hommes égaux et libres. » Comme en morale, il est, en politique, ennemi des excès. Il préfère un gouvernement pondéré à un gouvernement exclusif. Celui qui réunit, à ses yeux, le plus de garanties de prospérité, c'est le gouvernement où la classe moyenne prédomine ; car la classe moyenne s'ouvre sans cesse à la dernière classe, de même qu'elle monte vers la classe supérieure ; par là le mouvement social s'opère sans secousse.

Il distingue d'ailleurs trois formes de gouvernement : la démocratie, l'aristocratie, la royauté. Toutes les trois sont naturelles et légitimes. Mais il existe trois autres formes qui sont l'abus et la perversion des premières : la démagogie, l'oligarchie et la tyrannie.

Le plan de la *Politique* est très net. Après avoir défini la société, Aristote énumère les trois gouvernements, et montre comment ils se perdent par leurs trois excès. Il recherche ensuite les principes et les lois des gouvernements naturels et légitimes ; puis il étudie les causes des révolutions et les moyens de les prévenir. Il termine par l'éducation des enfants, question dont il comprend l'importance et pour laquelle, comme pour la famille et la constitution de la société, il diffère complètement de Platon.

Suivant une méthode dont il a donné l'exemple aux modernes, il appuie toujours la spéculation sur l'ex-

périence; il éclaire ses théories par la lumière de l'histoire. Son second livre est un examen critique des républiques idéales, en particulier de celle de Platon, et des constitutions de Lacédémone, de la Crète, de Carthage et d'Athènes. Les historiens et les publicistes modernes ont beaucoup puisé dans ces chapitres pleins de renseignements précieux sur des législations imparfaitement connues, pleins de vues profondes sur les causes de leur succès et sur les principes de leur décadence.

Quelques grosses erreurs se mêlent a des vérités fermement établies. La plus grave est celle qui fait de l'esclavage un état naturel, fondé sur l'infériorité de certains hommes par rapport aux autres :

« Certains hommes, dit Aristote, sont voués à l'esclavage, parce qu'il n'y a rien de meilleur pour eux que d'obéir [1]. »

On a souvent refuté ce sophisme. Au christianisme appartient l'honneur de l'avoir combattu pratiquement et d'avoir ainsi ruiné la société païenne qui reposait sur cette base.

Une autre erreur, dont les conséquences se sont étendues jusqu'aux temps modernes, est relative au trafic de l'argent,

espèce de spéculation qui mérite l'exécration générale, et qui, en tirant profit de la monnaie, en altère la véritable destination [2].

Il n'y a pas longtemps que l'économie politique a triomphé de cette théorie fausse et détruit un préjugé fortement enraciné dans la société civile et surtout dans la société religieuse.

1. *Politique*, liv. I, ch. 3.
2. *Ibidem*, liv. I, ch. 7.

Influence d'Aristote. — En effet, telle est la puissance du génie d'Aristote, que ses doctrines ont exercé, non seulement sur la race hellénique et sur les Romains, héritiers et disciples de la Grèce, mais sur la société nouvelle, née du christianisme et de l'invasion des barbares, une influence longtemps sans rivale. Après Théophraste, seul digne continuateur d'Aristote, son école ne se maintint pas à la hauteur où l'avaient portée ces deux grands esprits. Les péripatéticiens abandonnèrent la vraie science pour l'érudition, ils s'enfermèrent dans les détails, ou se réduisirent au rôle de commentateurs. Mais, au milieu du Ier siècle avant J.-C., les œuvres du maître et celles de Théophraste, jusque-là négligées ou confisquées au profit des docteurs du péripatétisme, furent publiées avec un grand travail de revision par Andronicus de Rhodes. C'est à Sylla, le brutal vainqueur d'Athènes, que revient l'honneur d'avoir provoqué cette publication et d'avoir propagé à Rome les œuvres d'Aristote. De cette époque date une sorte de renaissance de la philosophie du Lycée. Elle ne cessa plus d'être enseignée et de fleurir jusqu'à la conquête des Turcs. Les Pères de l'Église y puisèrent beaucoup comme dans les doctrines de l'Académie. La secte des Nestoriens introduisit les livres d'Aristote en Syrie et en Perse, et les Arabes les y trouvèrent pour les traduire et les répandre dans leurs écoles [1]. En Occident, l'autorité d'Aristote et surtout de sa logique ne fut pas moins souveraine. Dès le temps de Charlemagne, l'*Organon* servait de base à l'enseignement d'Alcuin. Toutes les écoles du moyen âge ont vécu sur ces théories et ces doctrines souvent altérées et dénaturées; car les principaux ouvrages d'Aristote n'étaient connus que par

1. Voir Renan, *De philosophia peripatetica apud Syros*, 1852.

des traductions latines faites sur un texte arabe, traduit lui-même d'une traduction syriaque. Aristote fut le maître universel; on jurait sur sa parole. « Lui-même l'a dit, » fut la phrase sacramentelle. L'insurrection ne commença qu'au XVe siècle, au moment où les livres de Platon se répandirent en Occident, et où la connaissance du grec permit de lire et ses ouvrages et ceux d'Aristote dans leur véritable texte. Une école rivale s'éleva en face de la scolastique qui s'était approprié Aristote. Les luttes furent ardentes. Au XVIIe siècle, les doctrines nouvelles de Descartes donnèrent à cette guerre un caractère encore plus violent. Au XVIIIe siècle, la réaction contre Aristote, dont la cause se trouvait associée à celle de l'Église, fut poussée jusqu'à une révoltante injustice. Notre siècle a repris avec plus de calme et d'équité l'étude du grand philosophe; il lui a élevé, par de beaux commentaires [1], par des traductions magistrales [2], des monuments dignes de lui. Mieux étudiées, mieux comprises, ses œuvres n'en sont que plus admirées. Autant que nos ancêtres nous nous étonnons de la grandeur de ce génie; mieux qu'eux nous en pénétrons l'étendue, et nous vénérons en lui l'homme universel, qui, dans les études d'histoire naturelle et de physique comme dans la politique, l'histoire,

1. Vacherot, *Théorie des premiers principes d'Aristote* (1836); J. Simon, *Le Dieu d'Aristote* (1839); Ravaisson, *Essai sur la métaphysique d'Aristote* (1837-46); Barthélemy Saint-Hilaire, *De la logique d'Aristote* (1838); Zévort, *Exposé des opinions d'Aristote sur l'espace, le temps, l'infini*, etc. (1844); Jacques Denis, *Le rationalisme d'Aristote* (1847); Ch. Waddington, *La psychologie d'Aristote* (1848); Thurot, *Etude sur Aristote* (1861); Th.-Henri Martin, *Analyse critique de la Poétique d'Aristote* (1836). Thionville. *Théorie des lieux communs dans les Topiques* (1856). Nous avons déjà cité l'ouvrage de M. Havet sur la *Rhétorique*.

2. En particulier les belles traductions de M. Barthélemy Saint-Hilaire, celle de la *Métaphysique* par MM. Pierron et Zévort. etc.

la philosophie, la critique littéraire, a devancé les temps et posé les bases de la science moderne.

Théophraste. — Les élèves immédiats d'Aristote furent nombreux. On cite Dicéarque de Messine, géographe, historien et archéologue, Aristoxène le musicien, Héraclide du Pont, auteur de beaucoup d'ouvrages philosophiques et historiques, entre autres d'un traité sur les constitutions des États. Mais le plus célèbre de ces disciples est Théophraste, né à Érésus, dans l'île de Lesbos, vers 372, et mort presque centenaire. Son véritable nom était Tyrtame ; il doit à la clarté de son exposition, au charme de sa parole, celui sous lequel il est connu (*divin parleur*). D'abord élève de Platon, il devint l'ami et l'auxiliaire plutôt que le disciple d'Aristote, son aîné seulement de douze ans, et il est regardé comme le second fondateur du Lycée. Après la mort d'Aristote (322), il dirigea l'école. Frappé, en 316, par un décret qui bannissait d'Athènes les philosophes, il fut bientôt rappelé et reprit son enseignement.

Comme Aristote, Théophraste avait écrit des traités sur les sciences naturelles, sur la morale, la législation, la politique et l'histoire. Nous possédons de lui deux ouvrages de botanique et des fragments d'autres livres, qui sont un commentaire et une continuation des travaux du maître.

Ce qui fait vivre aujourd'hui son nom, c'est un recueil d'esquisses morales, que La Bruyère a traduites, et qui ont été l'occasion du célèbre livre des *Caractères*. Ces trente petits chapitres sont probablement extraits d'un traité de rhétorique ou d'une poétique. D'autres critiques y voient une sorte de manuel à l'usage des orateurs ou des poètes comiques. Plusieurs de ces portraits sont pâles et sans relief; ces pages ont été mutilées, défigurées par les interpolations des copistes,

et il est bien difficile d'y retrouver la finesse et l'élégance attiques de l'auteur. Quelques caractères sont assez piquants. On trouvera dans notre *Recueil de morceaux choisis* ceux du flatteur, du bavard et du nouvelliste.

CHAPITRE XV.

COMÉDIE MOYENNE. — COMÉDIE NOUVELLE.

État de la société athénienne au IVe siècle. — A partir de la conquête macédonienne, la suprématie artistique et littéraire d'Athènes est finie. Avec l'indépendance le peuple athénien a perdu l'inspiration qui a échauffé le génie de ses artistes, de ses poètes, de ses orateurs, de ses historiens. La vie politique a disparu ; la tribune est muette, l'histoire n'a plus de faits brillants, de nobles luttes à raconter. La poésie lyrique, la tragédie n'auraient pu vivre au milieu de l'affaissement moral né de la décadence et de la chute des institutions libres. Déjà, depuis le commencement du IVe siècle, Athènes a cherché dans les jouissances du luxe et des plaisirs la consolation et l'oubli de la grandeur passée. L'or de Philippe a plus fait que ses armes pour l'abaissement des caractères ; le roi de Macédoine a eu ses mercenaires parmi les poètes du théâtre comme parmi les orateurs et les magistrats ; son règne et celui d'Alexandre ont préparé cette servilité honteuse qui s'étale à l'époque de la domination d'Antipater, de Démétrius de Phalère, de Démétrius Poliorcète. On sait que trois cent soixante statues furent élevées à Démétrius de Phalère. Il est vrai qu'au jour de sa chute on se hâta de les abattre, et il fallut que la pitié superbe du nouveau maître intervînt pour qu'une seule fût respectée.

Au milieu de cet abaissement de l'esprit public, seuls deux genres littéraires pouvaient se maintenir, la philosophie et la comédie. La philosophie, d'ailleurs, s'écartait de plus en plus du caractère que lui avaient donné Socrate et Platon. Elle avait quitté le domaine des hautes spéculations, où la poésie a sa place, pour prendre la méthode et les procédés de la science. Déjà, avec Aristote, elle s'est mise à l'école de l'observation ; elle expérimente, elle analyse, elle raisonne; le syllogisme a détrôné l'imagination. Cette transformation est plus sensible sous les successeurs des grands maîtres. L'école péripatéticienne se perd dans l'érudition et les commentaires ; l'Académie tombe dans le scepticisme ; Épicure et Zénon fondent les sectes opposées de l'épicurisme et du stoïcisme, toutes deux puissantes à des titres divers, mais toutes deux, par les doctrines matérialistes qui leur servent de base, énervantes pour les âmes et mortelles pour la poésie. La comédie seule, par sa nature même, profite de ces influences plutôt qu'elle n'en souffre. La philosophie lui communique le goût de l'observation morale et de l'analyse des caractères; elle puise jusque dans les vices de cette société corrompue une sève nouvelle et une nouvelle fécondité.

Origine et caractères de la comédie moyenne. — Nous avons dit, à propos du *Plutus* d'Aristophane [1], comment la comédie ancienne disparut sous le gouvernement des Trente et fut remplacée par une forme intermédiaire qu'on appelle *la Comédie moyenne*. Les attaques contre les hommes publics, les masques ressemblants sont rigoureusement interdits; la parabase est supprimée; le déclin des fortunes, à la suite des événements désastreux de la fin du ve siècle,

1. Page 279.

a fait disparaître aussi les chœurs et la plus grande partie de l'appareil scénique. Même quand le commerce, quand l'or de la Perse et de la Macédoine auront relevé les fortunes, les citoyens riches, sur lesquels pèsent les fonctions de chorèges, se garderont de ramener ces habitudes coûteuses de l'ancienne comédie. Il faut que les poètes puisent l'intérêt à d'autres sources, et ne comptent plus, pour les applaudissements et les couronnes, sur l'attrait des discussions politiques, sur la beauté des chants et des danses, sur la magnificence des représentations.

Les tâtonnements de la comédie, à la recherche de voies nouvelles, marquent la période désignée par les anciens sous le nom de *Comédie moyenne*. Elle comprend trois quarts de siècle, et traverse ces temps agités et désastreux dont la peinture s'est trouvée nécessairement unie à notre étude des orateurs attiques. La *Comédie nouvelle ou moderne* n'est vraiment fixée qu'après la victoire définitive de la Macédoine.

Les brusques transitions sont rares dans l'humanité comme dans la nature. Toute transformation durable est le fruit d'un progrès lent et successif. La comédie n'abandonna pas tout d'un coup les personnalités, les allégories, les parodies des Cratinus et des Aristophane pour les peintures morales des Ménandre et des Philémon. En l'absence de tout monument de la comédie moyenne, les témoignages des anciens, de nombreux titres de pièces et de trop courts fragments nous permettent d'indiquer au moins les traits prinpaux de ce drame indécis, qui se cherche encore lui-même.

Restes de satire personnelle. — Les poètes, les rhéteurs, les philosophes, les orateurs. — La satire des personnes, souvent traduites sur la scène, avait été un des principaux attraits de la comédie ancienne. Dé-

sormais le respect des hommes en charge est imposé aux poètes par la crainte des tribunaux ; tout au plus risquent-ils des allusions timides, voilées par l'allégorie. Mais il est une classe d'hommes contre lesquels leurs attaques semblent autorisées ; ce sont les poètes, les rhéteurs, les logographes, les philosophes, les orateurs même, tous ceux qui, écrivant des ouvrages à l'adresse du public, relèvent par là même du public et se soumettent à ses jugements. Aussi les poètes comiques continuent-ils à railler les tragédies, surtout celles d'Euripide. Eubule s'était fait comme un genre spécial des personnalités contre cet auteur et de la parodie de ses pièces. D'autres s'en prenaient aux Gorgias et aux Protagoras, et ils avaient beau jeu à mettre sur la scène le charlatanisme, l'emphase et les sophismes dangereux de ces rhéteurs boursoufflés. Platon les avait déjà parodiés avec la verve d'un grand poète comique. Mais, lui-même, il ne fut pas à l'abri des satires de la comédie moyenne : le poète Amphis, auteur de vingt-six comédies, s'attaquait sans cesse au chef de l'Académie et à son école ; le poète Aristophon mettait encore plus d'âpreté dans ses railleries. Alexis, un des plus renommés de ces auteurs, prenait souvent pour sujets les systèmes philosophiques du temps ou les mystères des poètes orphiques et les rites bizarres de l'Égypte qui commençaient à se répandre dans la Grèce.

Il est à croire que ces parodies, en ridiculisant les doctrines et les œuvres, respectaient du moins les personnes. Cependant nous savons que certains poètes ne s'interdisaient pas d'entrer dans la vie privée. Les mœurs de l'orateur Hypéride, son goût pour la bonne chère, ses fastueux festins furent traduits sur la scène par le poète comique Timoclès. Démosthène ne fut pas plus ménagé. La politique entrait dans cette diffamation ; car Timoclès et son contemporain Théo-

phile sont désignés comme des auxiliaires du parti macédonien; il est probable que leurs comédies, comme les discours de certains orateurs, étaient payées par Philippe. Le théâtre s'amusa beaucoup d'une discussion entre le roi de Macédoine et l'ambassadeur Hégésippe. Philippe, dans un traité qui reconnaissait aux Athéniens l'île d'Halonèse, voulait employer le mot *donner* (*didonai*); Hégésippe et ses collègues tenaient pour le mot *rendre* (*apodidonai*). Démosthène appuyait leur résistance. Eschine et les poètes comiques du parti macédonien s'égayèrent de « cette querelle de syllabes » qui, en réalité, portait sur une légitime et grave distinction. Ces amis de la Macédoine cherchaient naturellement chez Démosthène et les autres orateurs du parti de la guerre les côtés vulnérables : le métier et les profits du logographe étaient dans leurs comédies, comme dans les discours d'Eschine, un des sujets favoris de persifflage.

La parodie religieuse. — La comédie moyenne se rattache par un autre point à la comédie ancienne. La parodie religieuse tenait une grande place dans le théâtre d'Aristophane, qui est pourtant un zélé défenseur des vieilles croyances nationales. Les poètes de la comédie moyenne vont encore plus loin; souvent leurs pièces sont des charges bouffonnes, où figurent comme personnages les dieux eux-mêmes et les héros d'Homère, travestis en hommes grossier et vicieux.

Naissance de la comédie d'intrigue. — Enfin ces parodies, par les allures et les mœurs bourgeoises données aux habitants de l'Olympe, préparent la dernière transformation de la comédie. On voit déjà paraître dans la comédie moyenne les scènes d'inté-

rieur, les passions et les intrigues de famille. Ici encore, comme pour la parodie religieuse et la critique des philosophes, elle a dû s'inspirer de la comédie sicilienne d'Épicharme et des petites scènes domestiques d'un autre écrivain presque contemporain, Sophron de Syracuse, dont les pièces, appelées *mimes*, ont été plusieurs fois imitées par Théocrite. En parcourant les débris des œuvres si nombreuses des Antiphane et des Alexis, on y voit figurer les pères avares ou imbéciles, les jeunes gens dissipés et fous, les esclaves intrigants, les parasites effrontés et flagorneurs, personnages habituels de la comédie moderne. Le cuisinier y joue un rôle important; l'éloge du bon vin, des bons mets, les seuls biens solides de la vie, la comparaison de l'art du cuisinier avec les phrases creuses des rhéteurs et les vaines subtilités des philosophes, sont l'objet des plus longs fragments que nous ayons conservés de ces poètes. C'était encore une importation sicilienne; elle devait réussir à Athènes, qui devenait de plus en plus la ville des plaisirs et de toutes les folles dissipations.

Parmi les nombreux poètes de la comédie moyenne, les plus célèbres sont Antiphane et Alexis.

Antiphane. — Le premier, né à la fin du ve siècle, mort vers 328, à l'âge de soixante-quatorze ans, avait composé près de trois cents pièces. Les titres seuls de ces comédies font juger de la variété des sujets et de l'imagination féconde du poète, dont les anciens vantaient l'esprit et l'inépuisable invention.

Alexis. — Le second, né à Thurium, vint s'établir à Athènes au commencement du IVe siècle; il y reçut le titre de citoyen. Sa vie, comme celle d'Antiphane, fut très longue et dépassa l'époque de la con-

quête macédonienne. Il était l'oncle paternel de Ménandre. On lui attribuait deux cent quarante-cinq pièces pleines de gaieté et de verve. Quelques fragments assez longs justifient ce que nous avons dit plus haut des caractères de la comédie moyenne. Voici un des plus piquants :

Que me contes-tu, que viens-tu radoter du Lycée par ci, de l'Académie par là, de l'Odéon, niaiseries de sophistes, où je ne vois rien qui vaille? Buvons, buvons à outrance, Sicon, mon cher Sicon; menons joyeuse vie, tant qu'il y a moyen d'y fournir. Vive le tapage. Manès, rien de plus aimable que le ventre. Le ventre, c'est ton père, le ventre, c'est ta mère! Vertus, ambassades, commandements, vanités que tout cela, vain bruit du pays des songes! La mort mettra sur toi sa main de glace à l'heure marquée. Que te restera-t-il alors? ce que tu auras bu et mangé, rien de plus. Le reste est poussière, poussière de Périclès, de Codrus, de Cimon [1].

Comédie nouvelle. Ses caractères. — La comédie nouvelle n'est que la dernière évolution de la comédie moyenne, de même que ses plus fameux représentants se confondent presque, par la date de leur vie et de leurs œuvres, avec les Antiphane et les Alexis. Parmi les éléments de la comédie moyenne, cette dernière forme de comédie rejette décidément la politique et l'allégorie. Elle retient la peinture des mœurs; elle s'attache à retracer les caractères, les vices, les ridicules; pour piquer la curiosité, elle fait jouer les ressorts de l'intrigue, et elle en puise les péripéties dans

1. *Le Professeur de débauche*, cité par Athénée. Nous empruntons la traduction de M. Ch. Benoit, *Essai historique et littéraire sur Ménandre*, Paris, Didot, 1854, page 17. Nous avons consulté pour notre chapitre sur la comédie nouvelle cet excellent ouvrage et celui de M. Guillaume Guizot, *Ménandre. Étude historique et littéraire sur la comédie et la société grecques*. Paris, 1866, Didier.

les incidents et les passions de la vie domestique. Toute notre comédie moderne est sortie de là.

Ménandre. — Le plus grand poète de la comédie nouvelle est Ménandre, né à Képhissia, dème de l'Attique, en 343, cinq ans avant la bataille de Chéronée. Son père Diopithès, chargé de conduire une colonie dans la Chersonèse, fut accusé par les amis de Philippe d'avoir ravagé, en passant, les rivages de la Thrace macédonienne : il fut défendu par Démosthène.

Le jeune poète avait à peine vingt et un ans quand il fit représenter sa première comédie. C'était l'année de l'occupation d'Athènes par Antipater et de la mort des derniers défenseurs de l'indépendance (322). Ménandre débutait sans doute sous les auspices de son oncle Alexis. Élève de Théophraste, condisciple de Démétrius de Phalère, qui l'admit dans son intimité, il fut aussi l'ami d'Épicure, né la même année que lui. Il partagea les doctrines de ce philosophe et il mena la vie facile et voluptueuse des poètes et, en général, des riches Athéniens de son temps. Plusieurs fois le premier Ptolémée, qui travaillait à faire d'Alexandrie le centre de la civilisation hellénique, le pressa de s'établir auprès de lui. Ménandre resta fidèle à Athènes, et il y mourut à l'âge de cinquante ans. Il se noya, dit-on, en nageant dans le Pirée, où il avait une maison de campagne (290). Il avait mis cette pensée dans la bouche d'un personnage de ses comédies : « Celui que les dieux aiment meurt jeune. »

Malgré l'admiration des anciens, dont on rencontre partout les témoignages et qu'exprime vivement un vers célèbre : « O Ménandre, ô vie, lequel de vous a imité l'autre [1]. » sur les cent comédies qu'on lui attri-

1. Cité par Aristophane le grammairien.

bue, huit seulement furent couronnées. Son contemporain, Philémon, eut beaucoup plus de succès, et on prête au vaincu cette parole : « Quand tu l'emportes sur moi, Philémon, n'en rougis-tu pas un peu [1] ? » Sans doute ce poète avait plus de mouvement, plus de saillies, plus de ce comique extérieur qui entraîne le vulgaire ; mais le public éclairé trouvait dans les pièces de Ménandre la fidélité exacte des peintures, la profondeur d'analyse, le naturel sans charge, la souplesse délicate de style, qualités qui survivent à la représentation et dont une lecture réfléchie fait encore mieux sentir tout le prix. Il faut croire qu'il s'y joignait une véritable force comique, puisque les critiques romains ne cessent d'admirer chez lui ce mérite, et qu'ils reprochent à Térence, son imitateur ou plutôt son traducteur, de n'avoir su lui prendre que la douceur et la pureté de son style, sans reproduire sa verve puissante. C'est le sens d'une célèbre épigramme de César, qui appelle Térence « une moitié de Ménandre [2]. » Des vers attribués à Cicéron donnent au poète romain les mêmes éloges et les accompagnent des mêmes restrictions [3]. Un critique posté-

1. Aulu-Gelle. *Nuits attiques*, XVII, 4.

2. « Et toi aussi, ô moitié de Ménandre, on te range parmi les plus grands, et tu le mérites par la pureté de ton style. Et plût au ciel que tes écrits si aimables fussent animés par la force comique ! Tes qualités balanceraient alors la gloire de la Grèce, et on ne te reprocherait pas sur ce point d'être faible. Voilà le seul don qui te manque, ô Térence ; j'en souffre, j'en suis chagrin.

> Tu quoque, tu in summis, o dimidiate Menander,
> Poneris, et merito, puri sermonis amator.
> Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
> Comica, ut æquato virtus polleret honore
> Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres !
> Unum hoc maceror et doleo tibi deesse, Terenti.

3. Toi aussi, Térence, qui seul as su interpréter en un style choisi et transporter en latin Ménandre, dont le calme langage

rieur, Aulu-Gelle, s'exprime encore plus vivement : « Quand nous lisons, dit-il, les comédies de nos poètes traduites du grec, elles ne nous déplaisent pas trop d'abord ; elles nous semblent même jolies, délicatement écrites. Mais si l'on va chercher, si l'on compare avec elles l'original grec, dont elles sont tirées, à l'instant que les œuvres latines nous paraissent plates et effacées! tant nos poètes sont restés au-dessous; tant l'esprit et l'éclat des comédies grecques les font pâlir[1] ! »

C'est malheureusement par Térence, dont quatre comédies sur six sont traduites de Ménandre, que nous pouvons presque uniquement apprécier le poète grec. Nous ne retrouvons pas dans la copie cette richesse de développement, cette profondeur d'analyse morale qu'on admirait chez l'original. Ménandre aimait la simplicité des sujets; pour lui, comme pour notre Racine, le grand art du poète dramatique était de faire beaucoup avec peu, d'intéresser par la peinture des caractères et des sentiments plutôt que par la complication de l'intrigue. Térence a désespéré de retenir l'attention d'un public romain en se renfermant dans les cadres de Ménandre. Il lui a fallu plus de matière ; il a fondu en une seule deux comédies de son modèle ; il a même ajouté des incidents nouveaux

fait connaître ses pièces au peuple assemblé, poète aux suaves accents, chez qui tout coule avec douceur.

> Tu quoque qui solus lecto sermone, Terenti,
> Conversum expressum que latina voce Menandrum
> In medio populo sedatis vocibus effers,
> Quidquid come loquens, atque omnia dulcia liquens.

1. *Nuits attiques*, II, 23. « Cum comœdias lectitamus nostrorum poetarum sumptas ac versas de græcis, non nimium sans displicent : quin lepidæ quoque et venuste scriptæ videnture prorsus ut melius posse fieri nihil censeas... At enim, si confera, et componas Græca ipsa unde illa venerunt, oppido quam jacere atque sordere incipiunt quæ latina sunt! ita græcarum, quas æmulari nequiverunt, facetiis atque luminibus obsolescunt ! »

à l'action ainsi surchargée. Multipliant, comme il a dû le faire, les évènements et les péripéties, il a réduit la part du dialogue, où s'épanchaient les passions, où se développaient les caractères. Malgré la rareté des fragments caractéristiques de Ménandre, nous avons quelquefois la preuve de ces altérations. Ainsi, dans la première scène de son *Eunuque*, comédie empruntée au poète grec, Térence a supprimé toute une partie de la peinture morale : une jolie scène de dépit, comparable aux plus piquantes de Molière, a perdu chez lui ces emportements, ces brusques retours, ces inconséquences charmantes qui sont la vérité même de la passion.

Ce que Térence n'a pu supprimer, ce sont les personnages habituels de la comédie grecque, ce sont les procédés généraux d'intrigue et de dénouement. C'est chez lui que nous étudierons, plus tard, ces caractères dont la comédie de Ménandre avait trouvé l'ébauche dans la comédie sicilienne et la comédie moyenne, les pères, les fils, les esclaves, les mères, les jeunes filles, les parasites, et, en outre, un type nouveau, introduit par la malice des Grecs comme une petite revanche de la défaite, le soldat fanfaron, c'est-à-dire le Macédonien lourd et vantard, qui revient de ses campagnes bouffi de ses exploits, qui se plaît à les raconter avec une emphase ridicule, avec des mensonges et des hyperboles grotesques. Nous apprécierons aussi, en étudiant les comédies de Térence, la contexture de la fable, et ces reconnaissances finales qui amènent le dénouement en rendant possible le mariage entre une jeune fille esclave et un jeune homme de condition libre. Dans la société ancienne, où l'exposition des enfants était si commune, où la piraterie alimentait sans cesse l'esclavage, ce procédé de dénouement était aussi naturel qu'il serait invraisemblable aujourd'hui.

Ces questions trouveront leur place dans notre *Histoire de la littérature romaine*. En jugeant le théâtre romain, nous achèverons d'apprécier Ménandre. Il reste de ce poète quelques jolis fragments. Mais, choisis par les critiques anciens comme l'expression délicate de sentiments généraux, ils nous font connaître la finesse et la grâce quelquefois mélancolique de son style; ils ne nous permettent pas de pénétrer cette force comique si admirée de César. Nous citons deux de ces fragments dans notre *Recueil de morceaux choisis*. En voici un autre des plus jolis :

Si quelqu'un des dieux, venant me trouver, me disait : Craton, après ta mort, tu auras à recommencer une vie nouvelle ; tu seras à ton choix un chien, un mouton, un bouc, un homme ou un cheval ; car il te faut vivre deux fois, c'est l'ordre du destin ; choisis donc à ton gré. — Tout plutôt (me hâterais-je, je crois, de répondre), fais de moi tout ce que tu voudras, tout plutôt qu'un homme ; car c'est le seul être qui soit heureux ou malheureux à tort et à travers. Un meilleur cheval est l'objet de plus de soins que le cheval qui ne le vaut pas ; sois un chien de bonne race, tu seras assurément plus estimé qu'un mauvais chien ; un coq vaillant est nourri tout autrement que le poltron qui tremble devant son vainqueur. Mais à l'homme, la vertu, la noblesse des sentiments, un grand caractère ne servent de rien au temps où nous vivons. Le flatteur tient le premier rang dans le monde, le second appartient au sycophante, et le troisième au pervers. Naître âne vaut donc mieux que de voir tant de gens qui ne nous valent pas vivre plus considérés que nous [1].

On a recueilli aussi beaucoup de belles sentences empruntées aux comédies de Ménandre. Notre *Recueil* en publie quelques-unes. N'oublions pas que la fameuse parole, dont on fait tant d'honneur à Térence,

1. Traduction de M. Ch. Benoit, p. 121 de l'ouvrage déjà cité.

« Je suis homme, et tout ce qui est de l'homme m'intéresse [1] », est une traduction littérale du poète grec.

A côté de Ménandre nous citerons encore deux des poètes de la comédie nouvelle, Philémon et Diphile.

Philémon. — Philémon de Tarse était né vingt-trois ans avant Ménandre, et il lui survécut longtemps. Élève d'Euripide, il apprit peut-être à son jeune émule à aimer et à imiter le poète tragique dont les œuvres se rapprochent si souvent de la comédie. Plus fécond encore que Ménandre, il composa, au rapport des anciens, près de cent cinquante comédies. Nous avons déjà expliqué ses succès populaires par la nature de son talent. Son comique était moins délicat que celui de Ménandre : ses peintures un peu chargées, ses saillies plaisantes provoquaient plutôt le gros rire qu'elles ne charmaient le goût des spectateurs raffinés. C'est ainsi que le poète romain Plaute était applaudi à Rome, tandis que le peuple abandonnait les pièces élégantes de Térence. Plaute, en effet, a les qualités et les défauts qui plaisent au peuple, la vivacité du dialogue, les jeux de scène, les quolibets, les calembourgs, les mots grossiers à l'adresse des gradins supérieurs. On peut croire qu'il s'était formé à l'école de Philémon. Trois de ses pièces les plus amusantes et les plus vives sont empruntées à cet auteur ; ailleurs il a imité Diphile et Démophile, autre poète de la comédie moderne : jamais il ne s'adresse à Ménandre.

Diphile — Diphile, né à Sinope, sur les rivages de la mer Noire, est, comme Philémon, antérieur à Ménandre. Les anciens vantent son esprit et les mérites

1. *Homo sum, humani nihil a me alienum puto.* Ménandre avait dit :

'Ανὴρ ἐγώ, καὶ πάντα μοι τ' ἀνδρὸς μέλει.

de son style à la fois savant et naturel; mais ils le placent au-dessous de ses deux grands émules. Sa fécondité ne fut pas moindre que la leur. On lui attribuait plus de cent comédies. Il était acteur en même temps que poète. Déjà connu au théâtre à l'époque de l'administration de l'orateur Lycurgue (341-329), il tenait encore par quelques liens à la comédie moyenne : dans la liste de ses comédies on trouve beaucoup de pièces mythologiques, taillées sans doute sur le patron des parodies d'Antiphane et d'Alexis.

Philémon, Diphile et Ménandre (nous les replaçons ici dans leur ordre chronologique) ont été entourés ou suivis de plus de quarante autres poètes comiques. Le nombre des pièces dont les anciens mentionnent les titres s'élève à près de quatorze cents. Mais cet éclat de la comédie moderne ne se prolongea pas au delà d'un demi-siècle. A partir de l'an 300 ou tout au moins de 280, la décadence se précipite. Athènes garde ses écoles de rhéteurs et de philosophes, mais les lettres, les sciences et les arts se transportent ailleurs. Alexandrie attire à elle toute l'activité intellectuelle comme le mouvement maritime et commercial. Une nouvelle période littéraire commence, moins belle et moins brillante que la période attique, mais riche encore, sinon en grands génies et en œuvres originales, du moins en hommes de talent et en écrits distingués. Nous aborderons bientôt cette période dite *alexandrine* et la période *gréco-romaine*, qui la suit, sans qu'elles nous arrêtent aussi longtemps que la période précédente, dont les incomparables chefs-d'œuvre méritaient une place et une étude privilégiées.

LIVRE IV

PÉRIODE ALEXANDRINE

(300-146)

CHAPITRE PREMIER.

ALEXANDRIE. — LA BIBLIOTHÈQUE. — LE MUSÉE. — CARACTÈRES DE LA LITTÉRATURE ALEXANDRINE.

La période alexandrine commence après le démembrement définitif de l'empire d'Alexandre; on peut en fixer le terme à la réduction de la Grèce en province romaine.

Alexandrie et les Ptolémées. — Alexandrie, fondée par le génie d'Alexandre au centre des trois continents, atteignit bientôt, malgré la chute de l'empire, la fortune qu'il avait rêvée pour elle. Elle le dut sans doute à sa merveilleuse situation qui en fit le siège de toutes les transactions commerciales, de toutes les relations entre les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; mais l'habileté des Ptolémées contribua beaucoup au rapide développement de cette pros-

périté. Si l'activité intellectuelle y égala bientôt toutes les autres, si la nouvelle ville devint le foyer des lettres et des sciences et la capitale de la civilisation, il faut reconnaître la part qui en revient à l'initiative du fondateur de la dynastie des Lagides et de son successeur, à leurs efforts intelligents pour attirer et retenir près d'eux les savants, aux établissements qu'ils créèrent. Ptolémée Lagus donnait pour précepteur à son fils le philosophe Straton de Lampsaque; des poètes comme Philétas, des mathématiciens comme Euclide, des érudits comme Zénodote vivaient auprès de lui. Son affabilité, sa munificence n'étaient pas les seuls liens qui les attachaient à Alexandrie. Cette monarchie fortement constituée assurait à leurs études une sécurité qui ne se rencontrait pas ailleurs; et bientôt elle créait pour eux les plus précieuses ressources de travail, les plus énergiques stimulants d'émulation: la *Bibliothèque* et le *Musée* étaient fondés.

La Bibliothèque. — L'organisation de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie commença sous Ptolémée Soter, qui en chargea particulièrement Démétrius de Phalère, orateur disert, écrivain fécond, dont les travaux avaient embrassé l'histoire, la rhétorique, la philosophie, la grammaire, et qui, pendant dix ans, fut le maître d'Athènes. Chassé par Démétrius Poliorcète, il trouva un refuge en Égypte et il devint l'habile instrument des créations littéraires de Ptolémée. Selon des témoignages anciens, 200,000 volumes étaient déjà réunis à la fin du règne de Ptolémée Soter, et si Démétrius, qui avait le titre de directeur, fut disgracié sous Ptolémée Philadelphe, l'œuvre ne fut pas interrompue; la bibliothèque, transférée au *Musée*, renferma bientôt plus de 400,000 volumes, et fallut en établir une seconde moins importante dans le *Serapeum*.

La bibliothèque, outre des salles nombreuses, destinées à la lecture et à l'étude, comprenait des ateliers pour la préparation du papyrus et la copie des manuscrits. Un seul bibliothécaire en avait la direction suprême; mais il était aidé par des collaborateurs. Zénodote, que nous nommions plus haut, fut sans doute le premier directeur en titre. Après lui ce poste important est confié successivement au poète Callimaque, au géographe astronome Eratosthène, au fameux auteur des *Argonautiques*, Apollonius de Rhodes, aux illustres critiques Aristophane de Byzance et Aristarque.

Le Musée. — Le *Musée*, commencé peut-être sous Ptolémée Lagus, est surtout l'œuvre de Ptolémée Philadelphe. Sous ce nom il faut entendre, à l'époque des successeurs d'Alexandre, des centres d'études dont se rapprochent nos universités modernes. Outre un temple des Muses, auquel ces établissements littéraires et scientifiques doivent leur nom, ils se composaient de salles, de portiques, d'une bibliothèque, avec des jardins semblables à ceux de l'Académie. On ne les fréquentait pas seulement pour des causeries savantes, comme celles de l'Académie; il arriva souvent que les adeptes prirent leurs repas en commun et même qu'ils se groupèrent dans de modestes habitations à peu de distance de l'école. Le *Lycée* d'Aristote eut ce caractère sous Théophraste, successeur du maître, et l'on croit que les fondateurs du Musée d'Alexandrie se réglèrent particulièrement sur ce modèle.

D'après la description du géographe Strabon, il s'élevait au milieu de vastes cours et de promenades plantées d'arbres. Un portique régnait autour du bâtiment principal, qui renfermait, outre une vaste salle de travail, une salle à manger pour les membres du Musée. C'est dans la salle de travail que se faisaient

les cours publics, scientifiques ou littéraires, que rappellent nos conférences contemporaines. Mais l'enseignement consistait avant tout en causeries savantes dans les jardins et sous les portiques, en recherches communes dans les bibliothèques. Une terrasse dominait le monument; c'est là que bientôt les célèbres astronomes Hipparque et Ptolémée, commencèrent leurs observations.

Caractères de la littérature alexandrine. — On peut facilement le prévoir, la littérature alexandrine diffère beaucoup de celle qui l'a précédée. Ce n'est pas une plante née du sol, puisant sa sève dans les sentiments les plus élevés de l'âme humaine, le patriotisme, la liberté, les fortes croyances. Elle est le produit de l'imitation, de l'étude érudite, de l'archéologie; l'art et le calcul sont partout, l'inspiration nulle part. On comprend que la science doit dominer chez les hommes de lettres, que l'esprit et le raffinement doivent tenir la place de la sensibilité et de l'imagination, qu'il y aura beaucoup de critiques, peu de poètes, beaucoup de laborieux chercheurs qui composeront des bibliothèques historiques, qui étendront le domaine de la géographie, qui épureront les textes et en élucideront par leurs commentaires les passages difficiles, qui feront connaître à la Grèce les livres de la Perse, de l'Inde et de la Judée; mais l'histoire proprement dite, à la façon des chefs-d'œuvre d'Hérodote ou de Thucydide, n'existera pas; la vraie poésie n'aura que de faibles lueurs. Quant à l'éloquence, comment pourrait-elle naître dans une cité qui est, non pas une patrie, comme Athènes, mais le rendez-vous passager d'hommes de tous les pays, sous la domination de rois absolus, qui protègent les lettres, mais qui entendent diriger leurs affaires sans contrôle, qui veulent être payés de leurs bienfaits en

basses flatteries, et qui plus d'une fois, par d'éclatantes disgrâces, rappellent les écrivains au sentiment de leur sujétion[1] ?

1. Voir Villemain. *Essai sur le génie de Pindare*, pag. 266. « Il faut aux lettres une âme bien plus qu'une protection, et nul loisir, nulle faveur ne vaut pour elles l'agitation d'un temps libre et glorieux. »

CHAPITRE II

PROSATEURS. — SCIENCES. — HISTOIRE. — GÉOGRAPHIE. — CRITIQUE.

Prosateurs. — Nous nous bornerons à énumérer les prosateurs, dont les œuvres appartiennent en général à la science ou à l'érudition.

Sciences. — Les noms d'Euclide et d'Archimède sont demeurés célèbres comme ceux des pères de la géométrie et de la physique savante. On admire surtout dans les écrits du premier la rigueur des démonstrations et la clarté du langage. Archimède, qui est postérieur à Euclide, et qui a vécu particulièrement à Syracuse, sa patrie (287-212), a eu son rôle dans l'histoire comme dans la science. Ses ouvrages sont écrits en partie dans le dialecte dorien.

Hipparque de Nicée, qui appartient au IIe siècle avant J.-C., donna par ses travaux et ses découvertes un grand essor à l'astronomie. De ses nombreux ouvrages, deux seulement sont parvenus jusqu'à nous.

Érudition. — L'érudition proprement dite se déploie dans les recherches historiques et géographiques, dans la critique, la publication et la traduction des textes.

Histoire. — Parmi ces laborieux historiens, plus curieux des recherches sur les origines que de l'intérêt littéraire, et dont le sens critique n'a pas toujours égalé l'érudition, un des plus connus est Timée

de Tauromenium (de 352 à 256), auteur d'une *Histoire de Sicile*, partiale, selon Polybe, et défigurée par des fables. Cicéron estimait son style, qui avait l'abondance et la couleur asiatiques.

Hécatée d'Abdère, qui appartient au IVe siècle, avait écrit sur l'Égypte et sur les peuples hyperboréens. Nous avons des fragments de ces livres et d'un autre sur les Juifs que l'on juge apocryphe. Nous avons perdu aussi un traité de lui *Sur la poésie d'Homère et d'Hésiode*.

Nous ne devons pas oublier les noms de Manéthon et de Bérose, prêtres étrangers, dont les travaux, rédigés en grec, ont été d'un grand secours à l'histoire. Manéthon, né à Sébennyte en Égypte, contemporain de Ptolémée Philadelphe, avait écrit une *Histoire de l'Égypte*, dont il ne reste que des extraits. La science moderne confirme tous les jours l'exactitude des renseignements qu'il y avait donnés. D'autres ouvrages de lui sur les doctrines religieuses et cosmologiques des Égyptiens sont également perdus.

Bérose, prêtre de Bélus à Babylone, né sous le règne d'Alexandre le Grand, avait écrit aussi en grec une *Histoire de la Babylonie et de la Chaldée*, dont les éléments étaient puisés dans les archives du temple. Nous n'en possédons que des fragments.

Les conquêtes d'Alexandre inspirèrent aussi à toute une génération d'écrivains peu estimés, qu'on appelle les *Historiens d'Alexandre*, des récits pleins de merveilleux et de fables. C'est par eux que l'histoire du héros macédonien a été si promptement dénaturée. Ils ont fourni une vaste matière à Quinte-Curce, l'historien légendaire d'Alexandre.

Géographie. — Les recherches géographiques arrivent à des résultats plus précieux Dicéarque, à la fois philosophe, historien et géographe, avait composé

de nombreux écrits où les savants grecs et romains, Diogène de Laerte, Varron, Cicéron, Pline l'Ancien, ont beaucoup puisé. Un des plus considérables était sa *Description de la terre*. D'autres ouvrages, *La vie de la Grèce, les Vies des hommes illustres*, se rapportaient à l'histoire et aux institutions.

Ératosthène (né en 276 à Cyrène, mort vers 196), fut directeur de la bibliothèque d'Alexandrie sous Ptolémée Évergète et Ptolémée Épiphane. Philosophe, mathématicien, géographe, il composa, sous le titre de *Géographiques*, un vaste recueil puisé dans les travaux antérieurs, et dont l'exactitude a été assez souvent contestée par Hipparque et par Polybe. Il est aussi l'auteur d'un répertoire historique du même genre, intitulé *Chronographie*, de dissertations philosophiques, de traités grammaticaux, et de deux poèmes scientifiques, *Hermès* et *Érigone*.

Critique. — Si les érudits écrivent quelquefois des poèmes, à leur tour les poètes font aussi métier d'érudition. Tels furent Callimaque, qui enseignait à Alexandrie, qui fut directeur de la bibliothèque, et dont les ouvrages critiques, en particulier sa *Table des écrits de tout genre*, étaient aussi célèbres que ses poésies. Lycophron, un des membres de la pléiade alexandrine, a fait également un *Traité sur la comédie*.

D'autres se renferment plus strictement dans la critique. Tel est Zénodote d'Éphèse, que nous avons déjà nommé comme le premier directeur de la bibliothèque d'Alexandrie. Dans le travail de revision du texte des poètes grecs, il eut en partage l'épopée et fut le premier recenseur d'Homère. Mais les deux érudits qui ont le plus contribué à fixer le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont Aristophane de Byzance et son élève Aristarque de Samothrace, dont le nom est devenu synonyme de critique expert et infaillible. Tous les

deux aussi, nous l'avons dit, furent directeurs de la bibliothèque d'Alexandrie. Outre leurs travaux sur Homère, Aristophane et Aristarque rédigèrent le *Canon des écrivains classiques,* tableau dont nous avons parlé déjà et qui est précieux pour les modernes. Aristophane introduisit le premier dans la langue grecque l'usage des accents.

Aristarque est le plus célèbre des *diorthontes* ou correcteurs du texte d'Homère. C'est à lui que nous devons les deux poèmes, tels qu'ils nous sont parvenus, et la division de chacun d'eux en vingt-quatre rhapsodies. Il avait fondé une école de critique qui se continua après lui et resta longtemps célèbre. Outre Homère, ses travaux de revision embrassèrent Archiloque, Pindare, Eschyle, Sophocle et Aristophane.

CHAPITRE III

POÉSIE. — CALLIMAQUE. — CLÉANTHE. — PHILÉTAS. EUPHORION. — APOLLONIUS. — RHIANUS.

Tous les anciens genres poétiques ont leurs représentants dans la période alexandrine ; mais, comme nous l'avons dit, ces auteurs sont des érudits plutôt que des poètes, et leurs œuvres, souvent habiles et savantes, n'ont rien d'original et de marqué au coin du génie.

Callimaque. — Le plus laborieux et le plus fécond de tous fut Callimaque, grammairien professeur, qui s'est exercé dans tous les genres poétiques et qui avait composé, dit-on, huit cents ouvrages. On vantait surtout ses élégies qui servirent de modèles aux poètes élégiaques romains. Pour les juger, nous sommes réduits à quelques fragments et à l'imitation presque littérale qu'a faite Catulle de sa *Chevelure de Bérénice*. Cette œuvre, spirituelle, mais presque partout tendue et forcée, n'a rien qui puisse charmer l'imagination ni émouvoir le cœur ; on y sent partout l'exagération et la flatterie ; on se lasse vite d'une telle lecture. *Les Epigrammes*, dont il nous reste une soixantaine, ont plus d'intérêt ; souvent alambiquées et obscures, elles ont quelquefois une grâce touchante. Ce caractère est surtout celui des épigrammes funéraires. Telle est l'épitaphe d'un naufragé :

Matelots, pourquoi m'ensevelissez-vous près de la mer? C'est loin d'ici qu'il aurait fallu creuser la tombe du malheureux naufragé. J'ai peur du bruit des flots, cause de ma mort. Soyez heureux pourtant, vous qui avez eu pitié de Nérités!

En voici une autre pleine de délicatesse :

Argéanax, enfant de trois ans, jouait penché au bord d'un puits où il tomba en regardant sa vaine image. La mère saisit l'enfant tout ruisselant et regarda s'il avait encore un souffle de vie. Le petit être n'a pas souillé les Nymphes ; couché sur les genoux de sa mère, il dort d'un profond sommeil.

Nous avons encore de Callimaque six hymnes bien froids. Le poète reprend par tradition les thèmes usés de la mythologie, il développe encore, mais sans la vraie croyance des Homérides, les vieilles légendes de Jupiter, de Diane, de Cérès, d'Apollon. Le sixième hymne, *les Bains de Pallas*, est bien composé comme récit ; mais on est rebuté par ce style savant, plein de figures de rhétorique dont l'obscurité appelle sans cesse un commentaire. Dans l'*Hymne à Jupiter* l'auteur échappe, il faut l'avouer, aux formules anciennes. Son Jupiter, comme celui des prétendues poésies orphiques, est un être éternel, suprême, auquel les rois empruntent leur puissance et leur majesté ; c'est lui qui donne le salut, qui donne les biens ; toujours immobile, le passé, le futur, n'existent pas pour lui ; c'est à lui que les hommes doivent ces deux biens qui se complètent l'un par l'autre, la vertu et le bonheur.

Cléanthe. — De ces hymnes il convient de rapprocher une poésie élevée, souvent sublime, œuvre d'un philosophe stoïcien, Cléanthe, né à Assos en Troade, mort vers 225. D'abord athlète, il se prit de passion pour la philosophie, et il alla suivre à Athènes les leçons du fondateur de l'école stoïcienne, Zénon. Il était

réduit, pour vivre, à puiser de l'eau pour les jardiniers. Il devint, après Zénon, le chef de l'école; les anciens disaient : « Si Cléanthe n'était pas, il n'y aurait pas de Portique. »

Cléanthe avait composé un grand nombre d'ouvrages dont il ne reste que les titres et de courts fragments. Mais le critique Stobée a conservé en grande partie le bel *Hymne à Jupiter*, dont nous avons donné la traduction dans notre *Choix de morceaux traduits des auteurs grecs* [1].

Philétas. — Comme poète élégiaque, à côté de Callimaque, il faut citer Philétas de Cos, précepteur de Ptolémée Philadelphe. Le poète romain Properce a beaucoup imité ses élégies, dont il ne reste que de courts fragments. Il regardait Callimaque et Philétas comme les pères même du genre élégiaque [2].

Euphorion. — Euphorion de Chalcis (né en 274, mort vers 200), bibliothécaire d'Antiochus le Grand, roi de Syrie, est souvent cité par les anciens pour ses élégies, ses poèmes mythologiques et satiriques. Les poètes élégiaques romains, Tibulle, Properce, Gallus, l'avaient imité [3].

Epopée. — Apollonius. — L'épopée, pendant la période alexandrine est représentée surtout par Apollonius de Rhodes.

1. Page 416.

2. *Callimachi Manes et Coi sacra Philetæ,*
In vestrum, quæso, me sinite ire nemus.

Mânes de Callimaque, ombre sacrée de Philétas de Cos, permettez, je vous prie, que je pénètre dans vos bocages.

3. Voir Virgile, *Eglogues*, X, Gallus, v. 50 :

Ibo et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
Carmina pastoris siculi modulabor avena.

Malgré ce titre de Rhodien qui est resté attaché à son nom, il était né à Alexandrie, vers le milieu du IIIe siècle; il y fut élevé et y suivit les leçons de Callimaque. Attaqué par l'envie, après le grand succès de son poème des *Argonautiques* qu'il lut fort jeune aux fêtes d'Apollon, calomnié auprès de Ptolémée Philadelphe, il se vit forcé de quitter sa patrie, et alla ouvrir à Rhodes une école de grammaire et de rhétorique. Mais il n'avait pas dit un éternel adieu à son pays natal. Après la mort de Callimaque, son maître, devenu son ardent ennemi, il fut rappelé à Alexandrie, et la direction de la bibliothèque, dans laquelle il succéda à Ératosthène et qu'il conserva jusqu'à sa mort (188), fut une éclatante réparation.

Pourquoi cette colère qu'excita chez les lettrés d'Alexandrie, et en particulier chez le plus célèbre de tous, Callimaque, l'apparition du poème des *Argonautiques?* C'était une opinion admise à cette époque, et Callimaque l'avait soutenue entre tous, que l'épopée homérique n'était plus possible. Les deux sentiments qui font vivre ce genre, la religion, le patriotisme, n'existaient plus. Il ne fallait donc pas user ses forces dans une tentative inutile ; Théocrite le pensait aussi bien que Callimaque, quand il faisait dire à un de ses chevriers :

Je voue une grande haine et à l'architecte qui s'efforce d'égaler au sommet d'une montagne la demeure d'Oromédon, et à ces oiseaux des Muses qui, luttant par leur cris contre le chantre de Chio, se consument dans un effort stérile [1].

Ce qu'admettaient Callimaque et les autres, c'étaient de petites compositions à l'usage des beaux esprits et des belles dames d'Alexandrie. Aux épigrammes, aux

1. *Idylles*, VII, 45.

élégies, aux hymnes, aux pièces champêtres ou satiriques, il n'était permis de joindre que des légendes qui ramèneraient les héros anciens aux proportions des âges nouveaux; à l'épopée devait succéder le *conte épique*. Lui-même, arrivé à la vieillesse, Callimaque, donna l'exemple de ce genre de composition dans son *Hécalé*. L'héroïne de cet ouvrage, dont il ne reste que de courts fragments, était une vieille femme qui avait reçu Thésée la veille du combat contre le taureau de Marathon.

Nous verrons, en étudiant Théocrite, que ses idylles mythologiques et héroïques ont toutes le même caractère. C'est là que le poète romain, Ovide, en traitant le sujet de *Philémon et Baucis*, a cherché ses inspirations.

Examen du poème des Argonautiques. — Au reste le poème d'Apollonius, malgré ses six mille vers qui faisaient pousser des cris d'épouvante aux littérateurs d'Alexandrie, par la physionomie et le ton du récit, par le caractère des personnages, hommes et dieux, par la nature de l'intérêt, confirme plutôt qu'il ne confond les théories de Callimaque. Nous avons vu déjà [1] qu'il est loin de la sublimité énergique et rapide de Pindare; nous verrons tout à l'heure que ses récits ne ressemblent pas plus à ceux de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* qu'aux hardis tableaux du poète de Thèbes, et qu'il est bien moins voisin d'Homère que de son contemporain Théocrite, le chantre des bergers.

Le plan. — En effet, l'épopée des *Argonautiques*, divisée en quatre chants, prête beaucoup à la critique sous le rapport du plan, de l'action, des caractères, du style même. L'analyse de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* nous a

1. Page 138.

permis d'apprécier l'unité puissante qui règne dans ces deux poèmes. Achille est l'âme du premier, Ulysse remplit tout le second ; tous les épisodes, tous les récits sont subordonnés à cet intérêt principal. Rien de semblable dans les *Argonautiques*. On se demande quelle est l'idée du poème, comment le poète a conçu son œuvre, comment on pourrait en retrouver la construction. Si l'objet de son récit est la conquête de la Toison d'or, l'ouvrage devrait s'arrêter au commencement du quatrième chant, après le départ du vaisseau *Argo* chargé de la Toison, ou tout au moins après le meurtre d'Absyrte, frère de Médée qui a poursuivi les Argonautes. Tous les récits qui suivent, les voyages dans l'Adriatique, dans le Pô, dans le Rhône, dans la mer de Sardaigne, sur les côtes de la Sicile, dans l'île des Phéaciens, dans la Grande-Syrte, le transport du vaisseau sur les épaules des navigateurs depuis la Grande Syrte jusqu'au lac Triton, le séjour en Crète, la naissance des îles d'Anaphé et de Théra, enfin le retour à Pagase, peuvent avoir un intérêt géographique, bien qu'ils aient soumis à des épreuves difficiles la sagacité des maîtres de la science ; mais ils sont absolument en dehors du sujet.

Au reste, ce défaut se rencontre déjà dans la première partie. L'auteur, constamment à la recherche de tableaux, d'épisodes, de descriptions géographiques, se détourne de son véritable sujet pour nous raconter mille incidents qui lui sont étrangers. L'histoire des femmes de Lemnos, la lutte contre les géants de la Propontide, l'enlèvement d'Hylas, le combat de Pollux et d'Amycus dans le pays des Bébryces, l'aventure de Phinée et des Harpyes, celle de la nymphe Cyrène et de son fils Aristée, le passage des roches Cyanées, la description du Caucase et du vautour qui dévore le foie de Prométhée, les calculs sur l'élévation de cette montagne, et précédemment sur la hauteur de l'Athos,

tous ces détails et beaucoup d'autres, propres à piquer la curiosité des contemporains et à satisfaire le goût des recherches savantes, font perdre de vue au lecteur l'objet du voyage. C'est le renversement des lois du poème, c'est le contraire de cette règle tracée par Horace: « Le poète se hâte toujours vers le dénouement. »

Les caractères. — Jason. — Si l'action ne commence en réalité qu'au troisième chant pour se dénouer au commencement du quatrième, y a-t-il au moins un personnage principal dont le caractère et le rôle dominent tout, et qui donne au poème une sorte d'unité? Jason, sans doute, dans la pensée de l'auteur, est le héros de l'épopée; mais il n'est pas introduit par un portrait énergique et saisissant comme dans l'ode de Pindare; il n'a point l'ardeur guerrière, l'enthousiasme que décrit si bien l'auteur de la quatrième Pythique. Apollonius nous donne une scène d'élégie : ce sont les adieux d'une mère qui embrasse en pleurant son fils; ce sont les craintes des hommes, les lamentations des femmes. Dans le voyage son rôle est modeste; il est effacé tantôt par Orphée, tantôt par Hercule, tantôt par Pollux. Ce n'est pas un chef qui domine tout par la supériorité du génie et du caractère; c'est, comme on l'a dit spirituellement, « le premier entre des égaux », *primus inter pares* [1]. Son rôle même, il faut l'avouer, au moment où s'engage le drame, n'a rien d'héroïque. Il n'a que la peine de se laisser aimer par Médée; c'est elle qui, dans le délire de cette passion inspirée par Vénus, l'arme contre tous les dangers; elle lui donne le charme qui le rend invulnérable ; elle assure ses faciles victoires sur les taureaux et les géants. Par d'autres

1. Hémardinquer, *de Apollonii Rhodii Argonauticis*. Thèse de doctorat, 1872, chap. VII, page 129.

enchantements elle endort le dragon et met son amant en possession de la Toison d'or. Plus tard elle livre à ses coups, par un acte d'odieux guet-apens, son frère Absyrte, et cet homme si doux, plein de sentiments si généreux et si tendres, massacre froidement un enfant sans défense. Où est dans tout cela l'héroïsme ? Est-ce au moins par l'ascendant de ses qualités qu'il a dominé la malheureuse Médée et qu'il l'a précipitée dans le crime? Non, il n'a pas, comme Ulysse, le prestige d'une industrieuse énergie au milieu des épreuves, ni comme Énée, celui du dévouement à son pays et à son vieux père. Calypso et Didon sont séduites par les grandes qualités des deux héros; le vainqueur de Médée n'est remarquable que par sa beauté. Il n'a pas même le mérite d'une tendresse que la reconnaissance seule devrait lui inspirer; sec, impassible, il accepte froidement tous les sacrifices de Médée, et, s'il épouse enfin sa libératrice, c'est que, sans ce mariage, le roi des Phéaciens, Alcinoüs, va la livrer aux Colchidiens.

Médée. — Ce n'est donc pas le personnage médiocre et glacé de Jason qui a fait vivre les *Argonautiques* et qui assure à cette œuvre, malgré ses défauts, une place durable dans la poésie. La seule figure touchante du poème est celle de Médée: dans cette peinture l'auteur a rencontré des sentiments vrais; il a donné une analyse délicate et pénétrante de la passion qui déchire le cœur de son héroïne; il a mérité ainsi d'avoir pour disciple Virgile et de compter parmi les poètes. Sans doute le caractère de Médée n'est pas conforme à la tradition ni même à la vraisemblance; cette jeune fille timide, gracieuse, dont l'âme troublée lutte longtemps contre l'amour, qui passe par mille alternatives avant de devenir la proie de Vénus, n'a rien de commun avec la terrible Médée de la mythologie et d'Euripide. Elle intéresse et elle touche; c'est l'héroïne d'une idylle ro-

manesque. Mais à quelles contradictions se condamne le poète qui l'a peinte sous ces couleurs! Quoi! cette pure et timide jeune fille est la magicienne dont les breuvages terribles donnent la vie ou la mort, qui dompte les monstres et rend docile à sa voix le redoutable dragon, gardien de la Toison d'or? Quoi, après tout ce passé de douceur et de vertu, elle ne recule pas devant les crimes les plus odieux; elle abandonne, elle trahit son père et sa patrie; elle attire sans hésiter dans un piège son jeune frère dont le sang vient rejaillir sur ses vêtements! Sans doute le poète nous fait pressentir qu'elle sera punie, car Erynnis contemple avec joie ce spectacle :

Médée, dit-il, se couvrant de son voile, détournait la tête pour n'être pas témoin du meurtre de son frère; mais lui, près de rendre le dernier soupir, recueillit dans ses mains le sang de sa blessure, et en teignit le voile et les vêtements de sa sœur, tandis que la déesse des forfaits, l'impitoyable Erynnis, regardait avec avidité cet horrible spectacle.

Mais nous voilà loin de la touchante idylle du livre III! Combien le caractère emporté qu'Euripide et tous les poètes modernes donnent à Médée, même avant sa chute, expliquaient mieux cette destinée dont le poète alexandrin ne nous retrace qu'une partie, et cette succession de crimes qu'il laisse dans l'ombre, mais dont il n'a pu cependant éviter de peindre un des plus horribles!

Les hommes et les dieux. — Il n'y a pas d'autre caractère important à signaler dans les *Argonautiques*. Les hommes ont en général des sentiments affectueux et doux, ce qui ne les empêche pas, comme Jason, de commettre sans hésiter les crimes les plus horribles. Les divinités ne sont plus, comme celles d'Homère,

animées par des haines implacables; elles vivent en paix; elles sont bienveillantes pour les hommes; et quand l'une d'elles, Junon, veut favoriser les entreprises d'un favori, tel que Jason, elle obtient sans peine le concours de sa sœur, la grave Minerve, pour intercéder auprès de Vénus et du petit dieu Cupidon. C'est d'ailleurs un sentiment honorable qui attache la déesse à Jason. Un jour, elle avait pris les traits d'une vieille femme; les montagnes étaient couvertes de neige, les torrents se précipitaient dans les campagnes : Jason eut pitié d'elle, et la prit sur ses épaules pour lui faire traverser le fleuve.

Des traits pareils ne sont pas rares chez Apollonius. Lorsque les Argonautes quittent Pagase, la femme du centaure Chiron, Chariclo, prend entre ses bras le jeune Achille, confié à leur garde, et le tend à Pélée son père, que le navire emporte[1]. Quand le dragon, menacé par les Argonautes, remplit l'air d'horribles sifflements « les mères épouvantées s'éveillent et serrent entre leurs bras leurs nourrissons tremblants[2] ». Ces détails charmants méritaient d'être empruntés par Virgile.

Conclusions. — La conclusion de cette rapide étude, c'est que les *Argonautiques* d'Apollonius, malgré les attaques et l'indignation de Callimaque et des autres critiques d'Alexandrie, sont bien une œuvre alexandrine, et qu'elles ont tous les défauts et les qualités de cette littérature. L'invention y est faible, l'érudition y écrase la poésie, les descriptions sura-

1. *Ecce autem complexa pedes in limine conjux*
Hærebat parvumque patri tendebat Iulum (Æn. II, 694.)

« Mais voilà que ma femme, embrassant mes pieds, s'attachait au seuil de la porte, et tendait à son père le petit Iule.

2. *Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.* (Ibid., VI, 518.)

« Et les mères tremblantes serrèrent leurs enfants contre leur poitrine. »

bondent ; les épisodes, les tableaux, les scènes champêtres à la façon des idylles de Théocrite, se rencontrent de toutes parts. Le drame même qui fait le seul intérêt puissant du poème, est transformé en idylle et le poète en supprime le terrible dénouement. Par le développement qu'il donne à l'amour de Médée, il se conforme encore à son temps. En effet, depuis Euripide, l'amour envahit toute la littérature ; il est le fond de l'élégie et de toutes les poésies légères qu'on appelle épigrammes; nous verrons qu'il règne aussi dans l'idylle. L'analyse que Médée fait de ses sentiments, cette observation savante de son âme, est un fait du même ordre ; nous sommes bien loin de la poésie tout extérieure des poèmes d'Homère. Quant aux personnages, hommes et dieux, ils sont uniformément tempérés, médiocres dans le bien et dans le mal.

Tel est aussi le caractère du style. La langue, comme celle de tous les poètes alexandrins, est travaillée, savante, trop chargée de périphrases érudites, mais, en somme, ferme et rapide. Le style se soutient comme les personnages : il est élégant, distingué ; mais il y manque ce souffle et cette flamme qui sont le privilège des Homère et des Virgile [1].

Rhianus. — Malgré l'opposition que soulevèrent les *Argonautiques*, un contemporain de Callimaque et d'Apollonius, Rhianus, donna encore une épopée, dont nous connaissons par le géographe Pausanias le sujet et quelques courts fragments. Elle avait pour titre : *Les Messéniennes*, et elle racontait la seconde guerre de Messénie, depuis la retraite des Messéniens sur le

1. Voir Hémardinquer, conclusions de sa thèse : *aberat ille ignis qui animos incendat*, il y manquait ce feu propre à embraser les cœurs.

mont Ira jusqu'à la mort du héros de cette lutte patriotique, Aristomène, réfugié à Rhodes. Le personnage était grand et digne de l'épopée ; le sujet aussi était dramatique ; car on ne rencontre pas dans l'histoire de lutte plus poétique et plus touchante que celle de ce peuple contre les Lacédémoniens. L'idée qui dominait le poème de Rhianus, comme l'histoire d'Hérodote, était celle de la fatalité. Le merveilleux paraît n'y avoir été admis que sous la forme de songes et d'oracles ; l'auteur s'abstenait de nommer les dieux du paganisme, Jupiter, Apollon, Minerve ; il ne désignait la puissance supérieure que par ce nom général : le dieu.

Malgré l'intérêt de ce poème, il est certain que l'œuvre de Rhianus eut peu de succès. On n'admettait plus les longues œuvres poétiques, à moins qu'elles ne pussent se découper en récits rapides et piquants, comme les digressions d'Apollonius, ou fournir à la curiosité des renseignements astronomiques et scientifiques. Cependant Rhianus ne fut pas complètement oublié ; Manilius le cite à côté d'Homère et d'Apollonius [1].

1. Nous empruntons cette courte notice au savant ouvrage de M. Couat, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, *La Poésie d'Alexandrie sous les trois premiers Ptolémées.*

CHAPITRE IV.

POÉSIE. — POÉSIE DRAMATIQUE, SATIRIQUE, DIDACTIQUE.

Tragédie. — Malgré les imperfections des œuvres de Callimaque et d'Apollonius, elles laissaient bien loin derrière elles les compositions des auteurs qui prétendirent renouveler à Alexandrie la tragédie des Sophocle et des Euripide. Ils étaient assez nombreux pour s'être désignés eux-mêmes peu modestement sous le titre de *pléiade tragique*. Nous ne chargerons pas la mémoire des jeunes gens de ces noms obscurs ; nous citerons seulement un poète qui a conquis une célébrité toute particulière, et dont les œuvres sont devenues synonymes d'obscurité énigmatique, Lycophron de Chalcis.

Lycophron. — Lycophron, qui florissait au milieu du IIIe siècle, eut une grande réputation parmi ses contemporains. Malgré la haine de Démétrius de Phalère, il fut appelé à la cour de Ptolémée Philadelphe et chargé par ce prince, avec Zénodote, de la réunion des poètes grecs. Auteur d'une histoire de la comédie, il dut surtout sa renommée à ses nombreuses tragédies (quarante à cinquante), imitations des grands maîtres, et à ses drames satyriques. Il nous reste de sa tragédie de *Pélopidas* un fragment de quatre vers ; on a conservé aussi un court passage d'un drame satyrique sur le philosophe Ménédème. Mais nous pouvons

juger de sa manière et de son style par un poème en quatorze cent soixante-quatorze vers iambiques, qui a pour titre : *Cassandre* ou *Alexandra*.

L'*Alexandra* est un long monologue dans lequel un soldat raconte à Priam les révélations de Cassandre, prisonnière, sur la ruine de Troie. Ce poème, que le poète romain Stace appelle « le dédale du noir Lycophron, » est demeuré le modèle de l'inintelligible, l'idéal de l'indéchiffrable. « Pour y pénétrer, dit un critique contemporain [1], il faut posséder, comme autant de fils d'Ariane, les traditions mythologiques, les généalogies des héros, la géographie des temps antéhistoriques, les inventions les plus ignorées des poètes anciens, les tours insolites, les archaïsmes, les formes grammaticales les plus étranges. » On y trouve pourtant, ajoute le même critique, quelques accents d'une douleur vraie et touchante. Mais, en somme, avec ses difficultés extrêmes de langue, d'histoire et de mythologie, l'*Alexandra* est le travail d'un érudit, très versé dans les plus anciennes productions de la littérature grecque, et d'un habile versificateur, mais non l'œuvre d'un poète. Cet auteur ténébreux entendait merveilleusement la musique du vers et savait charmer l'oreille par la variété des sons et la grâce des cadences. Cette qualité et l'éclat éblouissant de ses images expliquent sa réputation.

Nous citons dans la traduction d'un habile helléniste, M. Dehèque, un petit tableau où paraissent cette magnificence et cette force outrée qu'affectait partout Lycophron.

Et déjà la terre s'enflamme sous les bonds de Mars, qui entonne avec une conque l'hymne de carnage. Toute la terre sous mes yeux dévastée, gît dans l'épouvante; ses champs se hé-

1. M. Vapereau, *Dictionnaire de littérature*. Virgile a puisé dans l'*Alexandra* les légendes relatives aux origines lointaines de Rome.

rissent de lances comme d'épis, et rayonnent du feu des armes. Les lamentations des femmes retentissent à mes oreilles, du haut des tours montant vers les régions orageuses de l'air, des femmes qui, coup sur coup, apprennent de nouveaux désastres avec des cris de désespoir et en déchirant leurs voiles.

Voici, mon pauvre cœur, voici ce qui t'affligera comme le plus grand des malheurs ; c'est lorsque l'aigle aux ailes frémissantes, au noir plumage, aux serres belliqueuses, imprimera sur la terre l'empreinte de ses ailes, ornière creusée par une course circulaire, comme un bouvier trace un large sillon ; lorsque poussant un cri de triomphe solitaire et terrible après avoir enlevé dans ses serres le plus aimé de mes frères, le nourrisson, le fils d'Apollon, il le déchirera avec ses ongles, avec son bec, et souillera de son sang la plaine et les prairies qui l'ont vu naître. Après avoir reçu le prix du taureau égorgé qu'il pèsera dans l'exact plateau d'une balance, à son tour ayant versé une rançon égale, un brillant lingot du Pactole, il disparaîtra dans l'urne funéraire, pleuré par les nymphes qui aiment les eaux du Béphyre [1], et la cime du Libithre dominant Pimplée [2], lui, le vendeur de cadavres, qui, craignant la mort, ne rougira pas de revêtir même une robe de femme, agitant près d'un métier la navette bruyante, qui descendra le dernier sur le rivage ennemi, et qui, ô mon frère, avait peur de ta lance même en songe [3].

Comédie. — La comédie moderne a encore à Athènes, pendant le période alexandrine, des représentants distingués. Mais sa décadence est hâtée par l'invasion des parodies, des tragi-comédies et des farces mimiques, dont la grossièreté et l'indécence sont très goûtées dans cet âge de corruption et de licence effrénées.

1. Fleuve de Béotie.

2. Le Libithre est une montagne, et Pimplée une fontaine de Macédoine.

3. Dehèque. *La Cassandre de Lycophron*, v. 249-280.

Poésie satirique. — Un genre qui se rapproche de la comédie ancienne et moyenne d'Athènes et de la satire de Rome, les *silles*, prit naissance à cette époque. Les *silles* (du mot grec *sillos*, sarcasme), étaient de petits écrits, où l'on s'attaquait spécialement aux poètes et aux philosophes pour critiquer leurs œuvres et leurs doctrines. On attribue l'invention du genre à Timon de Phlionte, chef de l'école sceptique après Pyrrhon, et dont la longue existence s'étendit, croit-on, de 350 à 260. Après avoir résidé quelque temps en Égypte et en Macédoine, il se fixa décidément à Athènes. Ses *silles*, qui lui valurent une grande réputation, étaient écrits en vers hexamètres. Ils formaient trois livres ; les deux derniers avaient la forme de dialogues entre l'auteur et le philosophe Xénophane d'Élée. Il n'en reste que de courts fragments.

Voici quelques vers à l'adresse des philosophes :

Hommes misérables, méprisable engeance, qui n'êtes que ventres, dans quelles disputes, dans quels combats de mots vous êtes-vous égarés, visages impudents, outres gonflées de vaines pensées !

Il s'attaque aussi aux philosophes du Musée :

On nourrit dans la populeuse Égypte beaucoup de barbouilleurs de livres, qui se disputent éternellement dans la cage du Musée.

Il n'avait pas ménagé même Socrate et Platon. Il dit de ce dernier :

A leur tête marchait le plus large de tous, le parleur au doux langage, rival des cigales qui, perchées sur les arbres d'Académus, font entendre leurs chants harmonieux.

On place quelquefois avant Timon le philosophe cynique Ménippe de Gadare, qui vivait au milieu du IIe siècle. Ménippe, célèbre par les *Dialogues des Morts* de Lucien, où il paraît souvent comme interlocuteur, avait composé des écrits mêlés de prose et de vers, dans lesquels il s'attaquait surtout aux systèmes philosophiques. Ce genre mixte, adopté par un savant romain, Varron, qui, pour rendre hommage à Ménippe, donna ses œuvres sous le nom de *Satires Ménippées*, a été renouvelé chez nous dans la fameuse *Satire Ménippée*, pamphlet politique dont la verve éloquente et spirituelle a tant fait pour la victoire de Henri IV.

Poésie didactique. — On doit s'attendre au développement de la poésie didactique pendant cette période où la science envahit tout. Elle s'étend à la nature entière, aux astres, aux animaux, aux plantes, à toutes les occupations de la vie, l'agriculture, la chasse, la pêche, etc.

Un de ses plus célèbres représentants est Aratus de Soles ou de Tarse, en Cilicie. Aratus vécut à la cour d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine. Il est l'auteur de deux courts poèmes astronomiques, les *Phénomènes*, qui se composent de sept cent trente-deux vers, et les *Pronostics*, qui en ont quatre cent vingt-deux. Ce sont des manuels secs et froids, mais élégamment versifiés, que beaucoup de savants et de critiques se sont exercés à commenter et à traduire. Parmi les traducteurs nous rencontrerons trois Romains : Cicéron, le fameux Germanicus et le poète Aviénus. Aratus a été souvent imité par les poètes latins Virgile, Ovide, Stace et Manilius.

Citons encore un autre versificateur didactique, le médecin Nicander de Colophon, contemporain du IIe siècle. Il reste de lui deux poèmes qui n'ont rien de poétique, sinon le mètre ; les *Thériaques*, sur les bies-

sures causées par les animaux venimeux, et les *Alexipharmaques*, sur les poisons et leurs antidotes. Il avait composé aussi des *Géorgiques*, dont peut-être s'est servi Virgile, et des *Métamorphoses*, qu'Ovide a dû consulter.

CHAPITRE V

POÉSIE PASTORALE.

Définition de la pastorale. — A côté de toutes ces reproductions savantes et factices des genres poétiques qui ont brillé d'un si vif éclat dans la Grèce des anciens âges, la période alexandrine voit naître et se développer une forme nouvelle, qui n'avait pas encore sa place dans la littérature et qui a été adoptée par tous les peuples, c'est la pastorale. Ce mot est clair par lui-même et n'a pas besoin d'explication; mais il en est d'autres que l'on confond souvent avec lui et dont il importe de bien définir le sens. C'est d'abord le mot *bucoliques*. Il signifie *chants des bouviers*, et il fut donné primitivement aux œuvres réunies du créateur de la pastorale, Théocrite et de ses disciples Bion et Moschus. Dans l'épigramme qui précède le recueil, il est dit : « Les Muses bucoliques, jusque-là dispersées, ont été réunies dans une seule étable et dans un seul troupeau. »

Le mot *idylle* remonte aussi à Théocrite. On avait désigné par le nom de « petites pièces » (*idyllia*) les œuvres de Théocrite; mais, par une fortune semblable à celle du mot *bucoliques*, ce nom s'est transformé pour prendre le sens de *pastorale* en général. La même explication doit être donnée pour le mot *églogue*. En grec *eklogè* signifie *choix;* les églogues étaient donc d'abord un choix ou recueil de petites pièces de toute

nature; puis le nom a servi à désigner exclusivement des poésies champêtres.

Aujourd'hui les mots *idylle* et *églogue* sont réservés à des compositions de peu d'étendue. Celui de *pastorale* s'applique à des ouvrages plus longs, à des poëmes en prose ou en vers dont les héros sont des bergers. L'*Aminte* du Tasse, l'*Astrée* de d'Urfé, le *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, l'*Hermann et Dorothée* de Goethe, la *Petite Fadette* de Mme Georges Sand, plus récemment *la Pernette* de M. de Laprade sont des pastorales. L'antiquité grecque elle-même nous présentera des œuvres du même genre, *Daphnis et Chloé*, de Longus, *Théagène et Chariclée* d'Héliodore.

Théocrite. — On l'a dit déjà, c'est le célèbre Théocrite qui, à une distance si grande d'Homère, deux siècles après Eschyle et Pindare, a donné à la Grèce et au monde cette poésie nouvelle.

Théocrite est né à Syracuse; l'époque exacte de sa naissance et de sa mort n'est pas connue. Il passa plusieurs années dans l'île de Cos, où il fut l'élève de Philétas, le condisciple de Plolémée Philadelphe et l'ami d'Aratus. Ptolémée, devenu roi, attira auprès de lui les poètes et les savants dont il avait partagé les études : Théocrite vécut quelque temps auprès de lui [1]. Il résida aussi à Syracuse, à la cour du roi Hiéron II, auquel est dédiée une de ses pièces, et dont il ne loue pas la libéralité [2].

De temps immémorial il existait en Sicile des luttes de chant entre les bergers. C'est là évidemment ce qui a donné à Théocrite l'idée de ses pastorales. On ne comprend pas, en effet, qu'un poète eût imaginé des bergers joûtant devant un juge qui décerne le prix,

1. L'idylle XVII lui est adressée.
2. Idylle XVI.

s'il n'avait trouvé cet usage établi quelque part : on n'invente pas des scènes d'un caractère si particulier et si original. A l'époque où nous sommes parvenus, l'épuisement des genres plus puissants, le besoin de nouveauté devaient favoriser l'introduction de cette poésie dans la littérature. Il se trouva qu'un poète syracusain, transplanté à Alexandrie, imagina qu'il pourrait plaire en donnnant aux beaux esprits de cette ville la poésie populaire de son pays sous des formes qui convinssent à leur goût raffiné. La réussite fut complète; non seulement Théocrite charma, mais il fit école.

Œuvres de Théocrite. — I. Pastorales proprement dites. — Le recueil de Théocrite se compose de trente pièces. A l'exception des trois dernières qui sont très courtes, elles sont écrites dans le mètre hexamètre héroïque, avec cette particularité que le vers a ordinairement une césure après le quatrième pied, et que ce quatrième pied est un dactyle. Sur les vingt-sept pièces importantes, quatorze sont complètement pastorales, c'est-à-dire que les personnages qu'elles mettent en scène sont des bergers. Parmi ces dernières les unes représentent des joutes poétiques, des combats où le vainqueur reçoit un prix. En général, la lutte s'engage ainsi : deux bergers se rencontrent et se défient au combat du chant; ils prennent pour juge un troisième berger chargé de proclamer le vainqueur. Les chants sont intercalés dans le dialogue. Quelquefois ils sont alternatifs; c'est-à-dire, qu'un vers répond à un vers, ou deux vers à deux autres vers, comme dans plus d'un beau dialogue de Corneille et de Racine; c'est ce qu'on appelle chez les Grecs des vers amébées (*amoibaia*). Quelquefois l'idylle présente un dialogue avec un chant, mais sans lutte poétique; quelquefois elle se réduit à un simple dialogue; quelquefois aussi

c'est un monologue mis dans la bouche d'un berger.

Presque toujours, sur ce fond commun qui est la nature et la vie champêtre, se détache une petite intrigue d'amour, comme dans la comédie moderne. Nous avons vu déjà la place nouvelle que la peinture de cette passion a prise dans la littérature depuis Euripide et Ménandre : les élégies de Callimaque et de Philétas en étaient pleines ; l'épopée d'Apollonius ne vit que par là. L'amour heureux, et plus souvent l'amour malheureux est aussi l'inspiration et l'intérêt principal des petites pièces de Théocrite. En cela, comme en tout le reste, Virgile et tous les auteurs d'idylles et de pastorales se sont modelés sur les chefs-d'œuvre du maître.

Quelquefois cependant ces petites pièces sont comme des bijoux dont toute la valeur est dans la délicatesse et le fini de la ciselure. La forme y est tout; qu'on les dépouille du vers et de l'harmonie, il ne reste presque rien. Telle est la IVe idylle, conversation entre Battus et Corydon. Battus est chevrier, Corydon garde les génisses d'Ægon qui a abandonné ses troupeaux pour suivre le lutteur Milon aux jeux olympiques. Battus raille Corydon et prédit la destruction prochaine du troupeau confié aux soins d'un tel homme. Celui-ci, assez débonnaire, répond à ces injures fort tranquillement. Pendant que les bergers causent, les génisses entrent dans un plant d'oliviers. Battus aide Corydon à les en chasser, mais il s'enfonce une épine dans le pied ; Corydon la retire, en lui conseillant d'avoir toujours des chaussures quand il grimpe à la montagne. Voilà toute la pièce : la grâce seule de l'expression lui donne du relief.

Les Pêcheurs. — La pièce des *Pêcheurs*, que l'on peut comprendre parmi les idylles pastorales, parce que les personnages appartiennent à une condition voisine de celle des bergers, n'est pas plus intriguée ;

mais elle a un caractère moral. Deux pêcheurs, dont Théocrite décrit minutieusement la cabane avec les corbeilles, les nasses, les hameçons épars çà et là, sont couchés côte à côte. L'un d'eux se réveille troublé par un songe qu'il raconte à son camarade. Il a rêvé qu'il a tiré de l'eau un poisson d'or massif; il a juré de ne plus retourner à la mer, et maintenant que le poisson a disparu avec le rêve, il est inquiet de son serment. Son camarade le rassure: son serment n'a pas plus de réalité que le poisson d'or; il l'invite à aller prendre des poissons de chair, de peur de mourir de faim avec ses songes d'or. Fontenelle, après avoir analysé cette petite pièce, ajoute : « Était-ce la peine de faire une idylle? » Oui, cette inquiétude, qui contraste avec le calme du sommeil, suffit à l'intérêt dramatique. Il y a quelque chose de touchant et de moral dans les plaintes du pêcheur sur la longueur de la nuit et dans les réponses de son camarade:

Asphalion, tu calomnies la belle saison de l'été; ce n'est pas que de lui-même le temps ait changé sa marche; ce sont les soucis qui brisent ton sommeil et qui te rendent la nuit longue.

Nous avons reproduit toute cette petite pièce dans notre *Choix de morceaux traduits* [1].

Les Syracusaines. — L'idylle des *Syracusaines à Alexandrie*, imitée, au rapport du scholiaste, d'un *mime de femmes* du poète sicilien Sophron, est une scène comique où le poète s'est plu à représenter spirituellement tous les incidents de la vie familière. C'est une suite de tableaux bourgeois qui amusent comme les petits chefs-d'œuvre de l'école hollandaise. De ces deux Syracusaines qui habitent Alexandrie, l'une Gorgo, est venue trouver son ami Praxinoé

1. Page 386.

pour l'emmener à la fête d'Adonis, au palais de Ptolémée. Bavardes infatigables, elles drapent le mieux du monde leurs maris, dont elles racontent complaisamment les bévues. Puis Praxinoé s'habille, se lave, gronde avec force paroles sa servante Eunoé, qui la sert négligemment; Gorgo se récrie sur une robe plissée qui a coûté fort cher à Praxinoé, qui « l'a tuée, » comme elle dit. Enfin, après qu'elle a refusé d'emmener l'enfant qui pourrait être estropié dans la foule, après qu'elle a recommandé de faire rentrer le chien, de fermer la porte, la maîtresse de la maison sort avec son amie. Autres scènes : c'est la foule qui les pousse, c'est une troupe de cavaliers qui passe, c'est un cheval qui se cabre et qui leur fait grand peur. Elles rencontrent une vieille femme et lui demandent s'il est facile d'entrer au palais. « C'est en risquant l'aventure que les Grecs sont entrés à Troie, » répond sentencieusement la vieille. Près de la porte, la foule redouble : on se presse; on se pousse. Praxinoé prie un passant d'épargner son manteau; celui-ci répond qu'il n'y peut pas grand'chose, que cependant il prendra garde. Enfin, après un dernier effort, elles entrent dans le palais. Alors autre caquet: elles admirent les tentures, se récrient sur les tapisseries et sur la perfection des figures qui s'en détachent et qui semblent se mouvoir. Mais un étranger, moins galant que le premier, fatigué de ce flux de paroles, les interrompt avec humeur, et les traite d'éternelles causeuses, d'assommantes tourterelles qui font mourir le monde en parlant la bouche grande ouverte [1], Gorgo lui répond avec une abondance et une volubilité propres à exaspérer sa colère :

« Par Cérès, d'où sort cet homme? Que t'importe que nous

1. Allusion au dialecte dorien, traînant, empâté, comme le parler des Normands.

soyons bavardes? Commande à tes esclaves. Les Syracusaines sont-elles tes sujettes? Je veux t'apprendre encore que nous sommes Corinthiennes d'origine, comme Bellérophon; nons parlons péloponnésien. Il est permis, je pense, aux Doriens d'avoir l'accent dorien. »

Enfin l'hymne en l'honneur d'Adonis commence, et les deux bavardes se taisent pour écouter. Cette pièce amuse un instant; ces deux femmes sont vraies et vivantes; mais c'est un intérêt bien léger, qui ne passe pas une première lecture.

II. **Pièces mythologiques.** — Un autre groupe d'idylles s'écarte pour le sujet plutôt que pour le ton des pièces pastorales, c'est ce que nous pouvons appeler les pièces mythologiques de Théocrite : elles sont au nombre de cinq, *Hylas*, les *Dioscures*, *Hercule au berceau*, *Hercule vainqueur du lion*, les *Bacchantes*. Déjà, en appréciant le génie de Pindare, nous avons comparé, chez le grand poète lyrique et chez l'auteur de pastorales, le récit d'Hercule, vainqueur des serpents [1]; nous avons vu combien la rapidité puissante de Pindare contraste avec les petites descriptions familières de Théocrite. Les autres pièces mythologiques ont le même caractère; ce ne sont pas des tableaux d'histoire, ce sont encore, comme les idylles proprement dites, des tableaux de genre. Si l'on étudie la pièce des *Dioscures*, dans quelle minutie de détails entre le poète à propos du combat de Pollux et d'Amycus! Il n'oublie ni les échelles qui servent aux Argonautes pour descendre sur le rivage des Bébryces, ni les tentes qu'on dresse, ni les apprêts du repas; il peint longuement le théâtre de la lutte, la forêt qui fait le fond de la scène, la source d'eau limpide où brillent des cailloux qui le disputent à l'éclat du cristal

1. Page 136.

et de l'argent; à côté les pins altiers, les peupliers blancs, les platanes, les fleurs odorantes: rien ne manque au tableau. Suit la description du farouche lutteur, dont la disgracieuse personne contraste avec l'agrément du paysage. Jusqu'ici cette pièce n'a rien d'épique, et la rencontre de Pollux et d'Amycus, leur dialogue, la lutte qui s'engage, n'ont pas un caractère plus élevé. Il n'y a pas loin du langage de ces héros à celui des bergers de Théocrite, et le combat, comme le lieu de la scène, appartient presque à la poésie pastorale.

Entre ces pièces mythologiques et les pièces pastorales se placent deux idylles qui tiennent de l'un et de l'autre genre, je veux parler de la XVII[e] idylle et de la VI[e], dont le cyclope Polyphème est le héros. Par le personnage elles appartiennent à la mythologie ; mais par la nature du sujet et le genre d'occupations, de celui qui est en scène, c'est déjà la pastorale. Polyphème est un idéal à la fois grandiose et comique du berger. Laid et grossier, il est rebuté par la nymphe qu'il aime, et la puissance de l'amour sur une âme rude et inculte est représentée avec beaucoup de charme. Le pauvre cyclope ne désespère pas de vaincre les rigueurs de la rieuse Galatée. Pourquoi serait-il rebuté? Dernièrement il s'est miré dans l'onde : sa barbe était belle, son œil, cet œil unique dont il est fier, ne lui paraissait pas sans agrément. Après qu'il s'est ainsi rendu justice, il a soin de cracher trois fois dans son sein, de peur qu'un charme malin ne le punisse d'avoir porté un regard trop complaisant sur lui-même. Le poète latin Virgile a imité ici Théocrite; il l'a imité ailleurs encore et surtout dans sa IX[e] et sa X[e] églogue. Quand nous étudierons la littérature romaine, nous chercherons à préciser le caractère de ces imitations. Sans doute on rencontre dans les personnages de Virgile plus de traits de sentiment;

la passion est quelquefois chez eux plus vive, plus élevée, le cœur y a plus de part ; mais, en général, leur caractère est moins vrai, moins simple; les allusions politiques abondent; ni par leur langage, ni par leurs sentiments ce ne sont de véritables bergers.

III. **Pièces diverses.** — Plusieurs idylles s'éloignent complètement de la pastorale, et se rapprochent, ce semble, des pièces perdues de Callimaque et de Philétas. L'une, la *Quenouille* [1], est une ingénieuse épître adressée par l'auteur à son ami Nicias et à Theugénis, femme de son ami. Nous l'avons citée dans notre *Recueil* avec la gracieuse imitation de notre poète Ronsard [2]. L'autre est un *Épithalame d'Hélène* [3] ; elle semble avoir servi de modèle au poète romain Catulle, qui s'est exercé heureusement dans ce genre. L'idylle XVII[e] est un éloge du roi Ptolémée, dont le poète célèbre le père, le premier Ptolémée, et la mère Bérénice. Il énumère ensuite avec admiration ses villes, ses provinces, ses armées, ses trésors, sans oublier ses bienfaits intelligents pour les poètes, dispensateurs de la gloire. Dans la XVI[e] idylle, Théocrite chante aussi les exploits d'un autre souverain, Hiéron, et il fait des vœux pour sa victoire ; mais, comme nous l'avons dit plus haut, il semble surtout vouloir donner au roi de Syracuse une leçon de générosité, et c'est à lui que paraissent s'adresser ces plaintes amères sur l'avarice indifférente des riches de son temps :

Qui d'entre ceux qui habitent sous l'aurore azurée, ouvrira sa porte aux Grâces nos filles, et les recevra cordialement dans sa demeure, et ne les renverra pas sans présents ? Elles reviennent à la maison, les sourcils froncés, les pieds nus et se répandent contre moi en reproches, quand elles ont fait

1. Idylle XXVIII.
2. Pag. 393-394.
3. Idylle XVIII.

une course inutile, et tristes, la tête courbée sur leurs genoux froids, elles se blottissent au fond du coffre vide, où est leur séjour quand elles sont rentrées les mains vides. Qui de ceux d'aujourd'hui est capable d'aimer le poète harmonieux? Je ne sais. Car les hommes ne recherchent plus, comme autrefois, les louanges données aux belles actions; ils sont vaincus par la soif du gain. Chacun, la main cachée sous son manteau, songe aux moyens d'augmenter ses richesses; la rouille même de son argent il se garderait de l'enlever pour la donner à autrui. Il se hâte de dire : la jambe vient après le genou. Pensons d'abord à nous-même; que les dieux récompensent les poètes! Qu'est-il besoin d'un chantre nouveau? Homère suffit pour tous. Le meilleur des poètes est celui qui ne m'emportera rien.

Théocrite déplore cette bassesse de sentiments; il menace d'un oubli éternel ces riches qui entassent l'or dans leurs coffres; un jour, confondus avec les hommes dont la main calleuse n'a manié que le hoyau, ils pleureront leur obscurité sur les bords de l'Achéron. Il énumère tous les héros du passé qui doivent à Homère et à Simonide l'immortalité de leur gloire.

Appréciation générale. — Telle est dans son ensemble l'œuvre de Théocrite. On voit qu'il est avant tout le peintre naturel et vrai de la campagne : ses personnages sont animés, vivants; ils parlent le langage, ils ont les idées et les sentiments de leur condition. Cependant ils sont poétiques à leurs heures, quand une passion vraie a touché leur âme; ils expriment avec une grâce et une émotion naïve ces joies et ces peines qui les élèvent un moment au-dessus d'eux-mêmes. Le dialecte dorien, que Théocrite a presque toujours employé, contribue encore à leur charme. Cette langue a moins de mollesse que la langue ionienne; dans sa gravité sonore, elle est un peu lente et empâtée, mais elle semble parfaitement convenir à

ces bergers naïfs et malins, qui rient avec grimace.

Théocrite a complètement réussi dans son entreprise; il a su tirer un heureux parti de son talent, et il n'a jamais cherché à en dépasser les bornes. Nous avons cité les vers qu'il met dans la bouche d'un de ses bergers [1] et qui désignaient peut-être Apollonius. Il ne voulait pas, lui, « lutter avec le chantre de Chio et se consumer en stériles efforts. » Mais si ses poèmes sont inférieurs par leur nature à la grande poésie des beaux siècles de la Grèce, elle n'en a pas moins un charme pénétrant. Quelquefois chez lui les détails sont trop léchés ; quelquefois il est inférieur à Virgile pour la chaleur et l'abondance ; mais on ne peut le lire sans s'y attacher vivement. D'ailleurs ses œuvres sont les derniers restes de la poésie grecque ; après lui, il n'y a plus que des écrivains savants. Comment ne pas aimer un auteur qui a conservé le feu sacré, éteint chez tous les autres, et en qui la poésie vivait encore quand elle était morte partout ?

On ne sépare pas du nom de Théocrite celui de deux autres poètes bucoliques, bien inférieurs à lui, Bion et Moschus.

Bion. — Bion naquit près de Smyrne; il florissait vers 280 ; il passa une partie de sa vie en Sicile. Dans ses œuvres il a employé moins souvent que Théocrite le dialecte dorien. Son style est élégant ; mais la grâce, chez lui et chez Moschus, n'est pas exempte de recherche et d'affectation. L'esprit paraît souvent là où conviendrait le seul naturel. La principale idylle qui nous reste de Bion est son *Chant funèbre en l'honneur d'Adonis*, poème de quatre-vingt dix-huit vers. Nous avons aussi quelques autres pièces de peu d'étendue et de jolis fragments.

1. Page 536.

Moschus. — Moschus, de Syracuse, élève et ami de Bion, lui ressemble beaucoup par les qualités et par les défauts de son style. L'*Amour fugitif* est un petit tableau délicat et spirituel. L'*Enlèvement d'Europe* se rapproche par le sujet et par l'étendue des grandes idylles mythologiques de Théocrite. La III[e] idylle, le *Chant funèbre en l'honneur de Bion*, est souvent citée comme modèle de ces hymnes funèbres dont nous avons parlé[1] et qui s'appelaient *élinus* (*ailinos*). La plus touchante est la IV[e] qui a pour titre : *Mégara, femme d'Hercule*. Pendant que le héros est descendu aux enfers, Alcmène, sa mère, et Mégara, sa femme, sont déchirées par l'inquiétude et la douleur, et leur conversation a souvent une grâce pleine d'effusion. Citons une courte et aimable petite pièce qui se rapproche des poésies anacréontiques et de la *Quenouille* de Théocrite :

Lorsque la mer d'azur est mollement caressée par la brise, mon âme timide s'enhardit ; alors je n'aime plus la terre, ce calme m'attire beaucoup plus. Mais quand retentit l'abîme blanchissant, quand le flot se courbe écumant et que les grandes vagues sont furieuses, alors je cherche du regard la terre et les arbres ; je fuis la mer, c'est la terre que j'aime, c'est l'ombre des bois qui me charme. Là, lorsque le vent souffle avec violence, on entend chanter les pins. Malheureuse est la vie du pêcheur ! sa barque est sa demeure, la mer son chantier, le poisson, sa proie fugitive. Mais moi j'ai un doux sommeil sous le platane à l'épais feuillage, et j'aime à entendre le murmure voisin de la fontaine, dont le bruit charme l'homme des champs, sans troubler son cœur.

Nous retrouverons souvent chez Virgile et chez tous les poètes bucoliques ces douces et aimables images.

1. Page 18.

CHAPITRE IV

LES ÉCOLES PHILOSOPHIQUES D'ATHÈNES.

Les études philosophiques ne rentrent pas dans le cadre de cet ouvrage. Mais le tableau que nous venons de tracer du mouvement littéraire pendant la période alexandrine serait incomplet, si nous n'indiquions pas ici en quelques mots le développement des écoles philosophiques jusqu'à la conquête romaine. D'ailleurs il importe de rappeler à nos lecteurs que si la poésie, la critique, l'érudition, les sciences sont transportées à Alexandrie et semblent y avoir élu domicile, la philosophie est restée fidèle à Athènes. Les grandes écoles fondées par Platon et par Aristote, l'Académie, le Lycée ont continué de vivre et de prospérer, et, à côté d'elles, ont pris naissance deux autres sectes célèbres, l'épicurisme qui a gardé le nom de son chef, Épicure, et le stoïcisme, qui a emprunté le sien au portique sous lequel se promenaient son fondateur Zénon et ses premiers adeptes.

Il importe aussi de faire remarquer que les nombreux élèves qui ne cessèrent jusqu'à l'ère chrétienne de se presser autour des maîtres de ces quatre écoles, n'étaient pas seulement des Athéniens ni même des Grecs. De l'Égypte, de la Syrie, du fond de l'Asie, de l'Arabie même et de l'Afrique, les jeunes gens affluaient à Athènes, et bientôt, malgré les efforts des vieux Romains, la jeunesse d'Italie et de Rome suivit cet exemple; il n'y eut pas d'éducation complète sans quelques années de séjour à Athènes.

Académie. — L'école de Platon resta fidèle au célèbre jardin dans lequel avait enseigné le maître; mais elle s'éloigna de plus en plus de ses doctrines. Cratès, Arcésilas, quatrième et cinquième chefs de l'Académie, sont déjà à moitié sceptiques : aussi a-t-on considéré Arcésilas comme le chef d'une nouvelle école qu'on désigne sous le nom de *Moyenne Académie*. Bientôt le huitième successeur de Platon, le fameux Carnéade, qui, dans son ambassade à Rome, en 155, passionna les fils et même les pères par l'éclat et la véhémence de sa parole, professait un véritable scepticisme. Renouvelant les systèmes des sophistes combattus par Socrate, il soutenait avec une verve et une puissance égales deux thèses opposées, et soulevait l'indignation du vieux Caton en ruinant par sa base la distinction entre le juste et l'injuste. Il commença ce qu'on appelle la *Nouvelle Académie*, et son successeur Clitomaque continua de faire marcher dans cette voie l'école de Platon, qui certes eût désavoué de tels disciples.

Lycée. — L'école d'Aristote et de Théophraste n'abandonna pas les ombrages et les frais ruisseaux du Lycée. Elle eut pour chefs, pendant la période alexandrine, Straton, Lycon, Ariston de Céos, Critolaus. Mais ses destinées sont moins brillantes que celles de l'Académie, de l'épicurisme et du stoïcisme; elle fait moins de bruit dans le monde; moins aventureuse, elle s'écarte peu des doctrines du maître, et ses disciples ne sont guère que des commentateurs d'Aristote.

Epicurisme. — C'est à la fin du IVe siècle, vers 305, que le célèbre Épicure ouvrit à Athènes une nouvelle école, née aussi de Socrate, de Platon et d'Aristote, mais bien différente dans ses doctrines de l'esprit et des enseignements de ces trois sages. Épicure, né en 341,

en Attique, fut élevé dans l'île de Samos, où ses parents étaient allés chercher des moyens de vivre. La lecture des écrits d'Anaxagore et de Démocrite l'enflamma d'ardeur pour la philosophie. Maître de grammaire à Colophon, de philosophie à Mitylène et à Lampsaque, il s'établit enfin à Athènes : il acheta, dans le centre même de la ville, un beau jardin où il réunit ses élèves ; et, fidèle à la morale qu'il enseignait, *vivons cachés*, il passa presque toute sa vie dans cette retraite, fuyant avant tout les soucis et les dangers de la politique. Il avait fondé une sorte de collège où les jeunes gens vivaient en commun ; il le dirigea jusqu'à sa mort (270). Il avait beaucoup écrit ; mais les anciens sont d'accord pour lui refuser tout mérite littéraire. Cicéron l'a dit, les doctrines épicuriennes ne sont pas de nature à développer les facultés généreuses qui font la poésie et l'éloquence. Elles aboutissent au matérialisme, que professa ouvertement Métrodore, un des successeurs d'Épicure, et qu'il poussa même jusqu'à l'athéisme ; dans la pratique, elles conduisent aussi, que le philosophe l'ait voulu ou non, à une vie sensuelle, molle, égoïste, celle que prêche et popularise Ménandre, le camarade d'Épicure. On l'a dit avec raison, le grand succès de l'épicurisme indique la décadence de la morale publique, la mort des sentiments généreux, du patriotisme, du dévouement, les progrès de l'esprit d'adulation et de servilisme. L'influence de cette doctrine est frappante dans les arts, comme dans les mœurs : l'art va s'amollissant comme les âmes ; il exprime les passions plutôt que les grandes pensées. Ce caractère, déjà sensible chez Lysippe, Apelle, Praxitèle, est encore plus marqué chez leurs successeurs.

Stoïcisme. — L'école stoïcienne, dont le nom même est synonyme d'austérité et d'énergie morale, ne lutta pas efficacement contre l'épicurisme, si favorisé par

le temps même où se répandirent ses principes faciles.

Zénon, né à Citium, ville de l'île de Chypre, fut le père de cette nouvelle école, qui remonte aussi à Socrate, bien qu'une partie de ses doctrines semble orientale. Né vers 358, il ne connut Platon que par ses écrits. Il alla vivre à Athènes, et eut pour maître Cratès, disciple de Diogène, et, comme lui, surnommé le *cynique*. Puis Zénon s'attacha aux académiciens, Xénocrate, Polémon, Stilpon. Après vingt ans d'étude des systèmes philosophiques, il se fit à lui-même une doctrine et, dédaignant les frais ombrages et les frais ruisseaux, il enseigna dans le centre même de la ville, au *Portique varié* (*Stoa poïcilé*), encore désigné sous le nom de *Pœcile:* on sait que ce portique était décoré des peintures fameuses de Polygnote. Il eut d'abord peu de succès, et, dans toute l'antiquité, le stoïcisme n'eut pour adeptes qu'une petite élite d'âmes énergiques. Cependant bientôt les disciples de Zénon furent nombreux et il compta parmi ses auditeurs Antigone Gonatas, qui fut roi de Macédoine. Il était si respecté, même de ceux qu'effrayait sa morale sévère, qu'on lui éleva un tombeau au frais de l'État. *Vivre conformément à la nature*, c'est-à-dire en développant les facultés que Dieu a mises en nous, et surtout cette activité que l'épicurisme se plaît à détruire, en réglant sa conduite sur cette raison divine (*logos*), qui préside à la marche de l'univers, telle est, à ne prendre que le côté moral, la doctrine du stoïcisme.

Elle fut recueillie et développée encore par ce Cléanthe, dont nous avons cité un bel hymne, et qui était regardé comme le second fondateur de l'école. Chrysippe, Zénon de Tarse, Diogène de Babylone, la dirigèrent ensuite jusqu'à Panætius, contemporain de Scipion Émilien. Nous en suivrons la fortune dans la période suivante de l'histoire de la littérature grecque, et dans la littérature romaine que nous aurons

ensuite à étudier. Mais, il faut le remarquer pour cette école comme pour les trois autres, les maîtres aussi bien que les élèves ne sont plus exclusivement Athéniens ni même Grecs. L'Orient a pénétré dans le sanctuaire de l'hellénisme et prépare déjà la transformation du monde par le mélange des doctrines orientales avec celles du monde païen

---

LIVRE V

(DE 146 AV. J.-C., A 330 APRÈS J.-C.)

PÉRIODE GRÉCO-ROMAINE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES. — DIVISIONS. — POLYBE.

Caractères. — La période gréco-romaine est bien stérile, si on la compare aux périodes qui l'ont précédée, et même à la période alexandrine. La conquête romaine précipite encore la décadence dont nous avons déjà signalé les causes. Trois influences développent chez un peuple l'esprit littéraire et suscitent les chefs-d'œuvre : le sentiment religieux, le patriotisme, la liberté. Quelque grossières que fussent les croyances de la Grèce au temps d'Homère, d'Eschyle et de Pindare, elles avaient sur le caractère et sur les mœurs des populations une influence fortifiante ; à l'époque de la conquête romaine, il ne reste plus chez le peuple que d'aveugles superstitions, dans les classes élevées qu'une incrédulité élégante et philosophique ; les dieux sont des machines que les poètes mettent en jeu sans y croire. Il n'y a pas de vie politique ; par suite, la grande éloquence, celle des Lycurgue, des Hypéride, des Démosthène, l'histoire animée par un grand souffle national, le drame patriotique à la manière des Eschyle et des Sophocle, ne

sont plus possibles. L'idée de patrie s'efface de plus en plus: déjà dressée à l'adulation et à la servilité par les rois de Macédoine, par les tyrans qui se sont succédé à Athènes, par les Ptolémées d'Égypte, la population hellénique, qui était capable de sentir les beautés littéraires les plus élevées, n'a de goût que pour les parodies burlesques, pour les farces indécentes, pour les mimes, pour les pantomimes, pour les spectacles qui parlent aux yeux et qui excitent les sens. Elle est encore sensible au beau langage, mais ce qui charme ses oreilles, ce sont les périodes brillantes de rhéteurs pompeux et vides. Pour trouver la véritable éloquence, il faut attendre la prédication de nouveaux docteurs animés par l'enthousiasme et soutenus par la puissance de fortes convictions. Jusqu'au jour de cette grande rénovation religieuse, c'est la littérature des écoles qui règne exclusivement dans la société polie : les écrivains, poètes, historiens, géographes, critiques sont presque tous des professeurs : de là un caractère uniforme d'élégance étudiée dans le style ; quant au fond même des écrits, ce sont en général des recherches érudites, des compilations, des commentaires, des traités didactiques en prose ou en vers, des recueils de discours fictifs : sauf quelques brillantes exceptions, voilà les œuvres que produit pendant quatre siècles le génie grec jadis si original et si fécond.

Pour étudier cette longue période, qui embrasse quatre siècles et demi, il ne sera pas inutile de la partager en trois âges distincts, dont chacun a ses caractères particuliers: 1° l'âge de César et de ses successeurs, qui ont hérité de son nom comme de son pouvoir; 2° l'âge des Antonins ; 3° l'âge de Dioclétien, jusqu'au moment où Constantin fonde la grande ville de Constantinople et transporte en Orient le siège de l'empire. C'est à cette date que nous avons fixé le commencement de la période byzantine.

En dehors de ces trois âges, nous placerons un puissant historien, Polybe, qui appartient pour une partie de sa vie à la période alexandrine. Il nous a semblé cependant que le sujet de son livre, l'époque où il l'a composé, l'influence que Rome a exercée sur son esprit, le rattachaient à la période gréco-romaine. D'ailleurs telle est l'importance de son œuvre qu'il mérite une place à part et une étude particulière. Comparable par son talent aux Hérodote et aux Thucydide, on peut dire qu'il est le dernier des grands historiens de la Grèce.

Polybe, sa vie. — Polybe naquit à Mégalopolis en Arcadie, vers 205 avant J.-C., à l'époque où Rome, victorieuse d'Annibal, sortait de la seconde guerre punique, qui avait compromis son existence, pour marcher à la conquête du monde. Il était fils de Lycortas, ami, élève et lieutenant de Philopœmen. Nourri dans l'intimité de ce grand homme, qui a été appelé « le dernier des Grecs » il a dû, dès son enfance, être témoin des inquiétudes et des angoisses du chef de la Ligue achéenne en présence des dangers qui menaçaient la Grèce. Déjà, avant Philopœmen, Aratus, dont Polybe a tracé un portrait expressif[1], avait compris la triste situation de sa patrie, déploré ses discordes et usé sa vie à retarder son asservissement. Écrivain aussi bien qu'homme d'État, il avait composé trente livres de *Mémoires*, dont les anciens vantent la clarté et la sincérité. Quelle lumière ces récits malheureusement perdus jetteraient sur l'obscurité des événements de cette période! Animés du même esprit qu'Aratus, Philopœmen, Lycortas et bientôt Polybe déplorent les excès et les erreurs des deux partis contraires qui perdent le pays, le parti

1. IV, 8.

aristocratique, dont les yeux sont tournés vers Rome, et le parti populaire, appuyé sur la Macédoine. Ils prèchent en vain la sagesse, la modération, l'union[1]; sévères pour les fautes de l'aristocratie, ils essaient en vain de contenir cette démagogie aveugle, téméraire, injurieuse, plus hardie en paroles qu'en actions, moins soucieuse de l'indépendance que d'un bouleversement social suivi du pillage des riches, qui compromet sans cesse les derniers jours de la Grèce et fournit aux Romains l'occasion de la détruire. Élevé au milieu des perplexités des derniers sages de la Grèce, témoin des intrigues du roi de Macédoine et des menaces de Rome, Polybe a compris de bonne heure que la conquête était imminente; plein d'amour pour son pays, il a senti amèrement sa faiblesse :

Les Grecs, a-t-il écrit, sont bien pour quelque chose dans l'œuvre de leur asservissement, et il paraît même que leurs sentiments et leurs dispositions morales y ont plus contribué que la force et l'adresse de leurs vainqueurs.

Polybe avait moins de dix ans quand Flamininus, vainqueur à Cynocéphale du roi Philippe de Macédoine (196), proclama aux jeux olympiques la liberté de la Grèce, c'est-à-dire la dissolution des ligues qui seules pouvaient encore opposer une résistance efficace aux envahisseurs. La folle joie qu'excita cette proclamation perfide se changea bientôt, comme l'avaient prédit quelques esprits perspicaces, en découragement et en douleur, quand on vit les fruits amers de cette politique romaine. Messène s'était détachée de la Ligue achéenne. Philopœmen marcha contre elle pour la contraindre à y rentrer; mais il fut vaincu, fait

1. « Nous ne romprons jamais l'alliance romaine, car ce serait folie, disait Lycortas, mais nous maintiendrons, en face des Romains, l'indépendance de la Grèce, car la livrer serait un crime. »

prisonnier, et condamné à boire la cigüe (183), Il est probable que Polybe, alors âgé de quinze à dix-huit ans, suivit son père dans cette expédition. On sait que, dans les magnifiques funérailles que firent à Philopœmen les Grecs consternés, Polybe portait l'urne qui contenait les cendres du dernier héros de la Grèce.

Lycortas succédait à son ami comme stratège de la Ligue achéenne. Deux ans plus tard (181), il associait son fils à une ambassade auprès du roi Ptolémée Épiphane. Cette démarche avait pour objet de former une ligue entre les Achéens et l'Égypte; l'alliance fut conclue, mais elle ne fut pas suivie de sérieux effets.

Bientôt commençait la guerre entre les Romains et le roi de Macédoine, Persée. La sage politique de Philopœmen avait réussi, pendant dix ans, à conjurer le péril, et à contenir les exagérés des deux partis. Après sa mort, le parti démagogique excitait Persée à la guerre, tandis que le parti romain, tenu en respect par Philopœmen, jetait le masque, conspirait ouvertement pour la domination romaine et recevait l'argent des Romains. Les véritables chefs de la Ligue achéenne, les disciples de Philopœmen, ne pouvaient jeter la Ligue dans l'alliance du roi de Macédoine qui représentait le despotisme et qui d'ailleurs avait fait de son royaume le refuge des assassins, des voleurs, des transfuges, des débiteurs insolvables, de tous les démagogues avides de pillage et de révolution sociale. Ils ne voulaient pas non plus s'engager dans une étroite amitié avec les Romains, dont la victoire devait être la ruine définitive de l'indépendance hellénique. Leur vœu secret était que la victoire demeurât indécise. Dans l'espoir que le titre d'alliés les sauverait d'une complète servitude, ils offrirent tardivement au consul le renfort de leurs contigents. Cette offre fut repoussée: les Romains se ménagaient des prétextes pour traiter

plus tard en vaincus ces amis trop tièdes aussi bien que leurs ennemis déclarés.

En effet, après la grande victoire de Paul-Émile à Pydna, lorsque la Macédoine eut été divisée en quatre États isolés, les Romains s'occupèrent de frapper la Grèce, et d'étouffer à la fois le parti démocratique, qui avait fait cause commune avec Persée, et le parti aristocratique national, qui n'avait pas souhaité la victoire de Rome. Polybe a nettement exposé cette situation :

On distinguait, dit-il [1], trois sortes de suspects, ceux qui voyaient avec regret la question de l'empire universel sur le point d'être tout à fait résolue, et la domination du monde placée aux mains d'un seul peuple, et qui, sans prêter secours à Rome, sans lui nuire non plus, avaient tout remis à la fortune ; ceux qui avaient fait des vœux isolés pour le triomphe de Persée, sans réussir à entraîner les cités dans son parti ; enfin ceux qui avaient engagé les États qu'ils gouvernaient dans l'alliance du roi de Macédoine.

Rome ne distingua pas entre ces trois nuances, et ce furent des Grecs du parti romain, envoyés comme ambassadeurs pour féliciter le Sénat de la victoire de Rome, qui prirent plaisir à dénoncer leurs concitoyens dont la défense leur était confiée. Le chef de l'ambassade, Callicratès, dressa lui-même la liste de ceux qu'il fallait proscrire comme ennemis déclarés ou amis incertains. C'est ainsi que mille Achéens, les plus marquants du parti démocratique, les plus distingués et les plus honnêtes du parti national modéré, furent transportés à Rome.

La mort avait préservé Lycortas de cet exil ; mais Polybe fut placé en tête de la liste. Les déportés restèrent dix-sept ans à Rome ou en Etrurie, sans obtenir un jugement. Enfin Scipion Émilien, devenu

1. Livre XXX, ch. 6.

le protecteur et l'ami de Polybe, provoqua une décision, et le vieux Caton gagna la cause des otages par une boutade dédaigneuse :

Comme si nous n'avions rien de mieux à faire, dit-il, nous passons le jour à discuter si de vieux Grecs, qui veulent être ensevelis par des fossoyeurs achéens, seront ensevelis plutôt par nos fossoyeurs.

Polybe n'était pas encore au nombre de ces vieillards qui ne devaient plus attendre que le fossoyeur. Il avait environ cinquante-sept ans, et il avait profité de son séjour à Rome pour étudier ce peuple étonnant et pour pénétrer les causes de sa fortune. Très probablement il était entré dans la famille de Paul-Émile, le vainqueur de Pydna, comme précepteur des deux fils qui lui restaient et qui plus tard passèrent par adoption dans les familles des Fabius et des Scipions. On sait que Publius, l'un de ces fils de Paul-Emile, fut le fameux Scipion Émilien, le second Africain, le destructeur de Carthage et de Numance.

L'amitié de ces grandes maisons et particulièrement celle de Scipion Émilien fut très utile à Polybe, de même qu'elle explique en partie le caractère large et généreux, les goûts littéraires de ce Romain si épris déjà des arts de la Grèce. Polybe put consulter librement la riche bibliothèque qu'avaient, dès cette époque, réunie les Scipions. Par une faveur plus rare, il put, bien qu'étranger, interroger les archives de l'État, étudier l'histoire romaine dans les *Annales des Pontifes*, enfin voyager librement, et aller visiter tous les champs de bataille des guerres puniques. Il préparait ainsi les éléments de la grande histoire qu'il méditait ; en même temps il sentait croître son estime pour cette Rome qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer, bien qu'elle fût à la veille d'asservir son

pays et qu'elle le tint lui-même prisonnier. On a pu dire que Polybe « devint Romain à Rome »[1], sans cesser d'aimer sa patrie, sans cesser de la défendre et de la servir auprès des vainqueurs, sans que cette sympathie involontaire pour les Romains enlève rien au patriotisme qui respire partout dans son livre. Libre de retourner en Grèce (150), Polybe y arriva peu de temps après la mort de l'odieux Callicratès, dont on venait de renverser les statues pour relever celles de Lycortas. Ce qui restait des mille otages achéens était revenu, pour exciter dans toutes les villes une réaction démocratique. Sous les noms de patrie, d'indépendance, de haine de l'étranger, les démagogues cachaient mal leurs projets contre le parti aristocratique, ou plutôt contre les riches[2]. Polybe, convaincu que leurs déclamations, leurs folles attaques contre Rome amèneraient une catastrophe prochaine, voyant l'inutilité de ses efforts pour ramener ses concitoyens à la sagesse et à l'intelligence de la situation, jugea qu'il leur serait plus utile à Rome qu'en Grèce, et il retourna en Italie. Ce fut alors surtout qu'il visita les Alpes, la Gaule, l'Espagne, vérifiant ainsi dans le pays même les renseignements qu'il avait amassés à Rome.

La troisième guerre punique avait commencé (148) et l'aventurier Andriscus, qui avait soulevé la Macédoine, faisait alliance avec Carthage. Polybe apprit en Afrique, où il avait suivi Scipion Émilien, cette insurrection bientôt réprimée (147), puis celle de son pays. Il fit tous ses efforts pour empêcher ce mouvement dont il méprisait les instigateurs[3], dont il

1. Fustel de Coulanges, *Polybe* ou *la Grèce conquise par les Romains*.
2. Petit de Julleville, *Hist. de la Grèce sous la domination romaine*. p. 95.
3. Petit de Julleville, p. 95. « L'histoire a le droit d'être sévère

voyait trop clairement le dénouement inévitable. Ce fut donc avec plus de douleur que de surprise qu'il connut l'issue des batailles de Scarphée et de Leucopétra (146), où Diéos se montra aussi lâche qu'il avait été présomptueux et incapable, et enfin la prise et le pillage de Corinthe. Carthage avait succombé deux mois avant Corinthe, et Polybe, suivant plusieurs historiens, assistait, auprès de Scipion, à la lutte héroïque de cette ville, qui tomba du moins avec grandeur. Corinthe ne se défendit pas, ne ferma pas ses portes; cependant elle fut pillée et brûlée aussi cruellement que Carthage.

Très sévère pour cette insurrection, Polybe intervint activement pour adoucir les rigueurs de la conquête. Sa conscience était si tranquille et il était si assuré des sentiments de la population honnête de son pays qu'il accourut aussitôt à Corinthe. Le Sénat avait envoyé en Grèce dix *légats* ou commissaires pour régler l'état des vaincus : Polybe accepta, la tête haute, la tâche difficile d'être leur intermédiaire auprès de ses concitoyens. Sans doute ce concours fut utile aux Romains; car le nom de Polybe, l'élève et l'héritier des Philopœmen et des Lycortas, rappelait ces grands hommes et rendait la soumission plus facile à la partie la plus

pour ces hommes, bien qu'ils soient morts pour une grande cause, parce qu'ils n'étaient pas dignes du rôle qu'ils usurpèrent. L'événement fit qu'ils semblèrent les derniers et les plus intrépides défenseurs de l'honneur national; mais leurs vices privés, leur vénalité sans pudeur et leur ambition effrénée nous forcent de rapporter à de vils motifs l'audace avec laquelle ils précipitèrent leur pays dans cette suprême folie. »

Partout la révolte prenait le caractère d'une guerre sociale; dans toutes les villes, Critolaos, stratège des Achéens, faisait relâcher les débiteurs, arrêtait les poursuites, excitait la plèbe contre les riches. Son successeur Diéos affranchissait les esclaves : les riches tremblaient pour eux et leurs familles devant les menaces de ces esclaves qu'on avait armés; ils étaient écrasés par les impôts dont on les frappait sans vérifier même l'importance de leur fortune.

saine et la plus nombreuse de la nation. Mais cette intervention servit aussi beaucoup les intérêts des particuliers et des villes. Polybe fut chargé par les commissaires de visiter les cités, d'accommoder les différends, de ne laisser subsister aucune difficulté, soit publique, soit privée, dans l'interprétation des lois nouvelles. Il témoigne lui-même que, loin d'être froidement accueilli, il reçut partout les témoignages de la reconnaissance publique et que les plus grands honneurs lui furent décernés.

D'ailleurs une circonstance imprévue permit d'apprécier la fidélité de son patriotisme. Un Romain avait proposé le renversement des statues érigées à Philopœmen dans la plupart des villes de la Grèce. Polybe ne craignit pas de prendre devant Mummius, le destructeur de Corinthe, la défense des statues du grand homme, et le vainqueur lui donna raison. La joie fut vive parmi les Achéens. A Mégalopolis on éleva une statue à Polybe, à côté de la statue de celui qu'il avait défendu, avec cette inscription : « Polybe, allié des Romains, apaisa leur colère contre les Grecs[1]. » Un dernier trait permettra d'apprécier le caractère de Polybe et son désintéressement. Les Romains faisaient vendre à l'encan les biens du démagogue Diéos. Ils offrirent en don à Polybe « toute partie de ces biens qui lui conviendrait. » Polybe refusa et conseilla même à ses amis de ne prendre aucune part à ces enchères. « Si l'on songe, ajoute M. Petit de Julleville, que les démagogues étaient ses ennemis mortels, qu'eux-mêmes avaient foulé aux pieds tous les droits de la propriété ; si l'on se rappelle à quel point les discordes civiles

1. Pausanias, VIII, 30. Il parle d'une autre statue de Polybe dans le temple de Despœna, à quarante stades de Mégalopolis. On y avait aussi inscrit un distique : « La Grèce n'eût pas péri, si Polybe l'eût gouvernée ; dans sa chute elle ne trouva de recours qu'en lui seul. »

ont le privilège de troubler les plus simples notions d'honneur et d'honnêteté, cette conduite de Polybe paraîtra peut-être digne de quelque éloge.» Le même critique conteste le jugement un peu sévère d'un éminent historien que nous avons déjà cité : « Polybe a été heureux de voir la Grèce tranquille sous la domination romaine[1]. » La résignation n'est pas de la joie, et ces paroles douloureuses de son histoire suffisent à le prouver :

Les Carthaginois ayant péri entièrement dans la catastrophe de leur cité n'ont pas conservé le sentiment de leurs maux au delà de leur désastre ; les Grecs, au contraire, témoins de leur propre infortune, ont transmis ce lamentable héritage aux enfants de leurs enfants. Ainsi, de même que ceux qui vivent pour souffrir nous paraissent plus dignes de pitié que ceux qui meurent dans les supplices, de même les calamités des Grecs nous paraissent plus dignes de pitié que celles des Carthaginois. Juger autrement, ce n'est plus se soucier de l'honneur ni des devoirs ; c'est n'avoir d'yeux que pour l'intérêt [2].

Il est certain que Polybe, après l'organisation de la province d'Achaïe (ce fut le nom que reçut la Grèce sous la domination romaine), fit de nouveaux voyages à Rome, car il suivit Scipion Émilien au siège de Numance, et nous savons qu'il avait écrit l'histoire de cette guerre. Mais sa vie se termina dans sa patrie, en Arcadie. Selon Lucien, il mourut à quatre-vingt-deux ans des suites d'une chute de cheval.

Outre l'*Histoire de la guerre de Numance*, les anciens avaient de lui une *Vie de Philopœmen*, un *Traité de tactique*, et un ouvrage intitulé : *De l'habitation sous l'équateur*. Mais l'œuvre qui l'a fait vivre est son *Histoire*

1. M. Fustel de Coulanges, p. 102.
2. XXXVIII, 1. Traduction de M. Petit de Julleville.

universelle, à laquelle il avait donné le nom significatif de *Pragmateia*, ce qui veut dire *Traité des affaires* ou *Traité du gouvernement*.

Examen de l'Histoire de Polybe. — Ses caractères généraux. — En effet, pour Polybe l'histoire n'est pas simplement, comme pour Hérodote, un récit et un spectacle dramatique ; ce n'est pas une compilation comme pour les historiens d'Alexandrie. Plus encore que pour Thucydide, c'est l'école des hommes d'État, des généraux, des moralistes, c'est l'étude des événements humains, recherchés dans leurs causes, dans leurs occasions, poursuivis dans leurs dernières conséquences. Ce que Polybe proclame partout, c'est que le hasard n'est pas le maître des choses humaines; l'esprit de conduite, la persévérance ont toujours le dernier mot dans les affaires. L'auteur méprise les légendes, comme Thucydide; il dédaigne les anecdotes; le vrai seul a place dans son livre. Sans altérer l'histoire par ces fables que recueillera l'amour-propre national de Tite-Live, Polybe jugera que l'exposé complet de l'ancienne constitution romaine, la comparaison de la politique de Rome avec celle de Carthage, le récit exact des faits, succès ou revers, sont un assez beau monument élevé à la gloire et à la grandeur du peuple qu'on peut appeler déjà le peuple roi.

L'*Histoire* de Polybe a un second caractère aussi frappant que le premier: elle est vraiment universelle. Elle raconte la vie des Romains, depuis le moment où ils conçoivent le dessein de la conquête du monde jusqu'au jour où ils l'achèvent presque par la ruine de Carthage et de Corinthe; mais elle nous expose en même temps la vie de tous les peuples du monde connu, à mesure que l'auteur les rencontre soit comme amis, soit comme ennemis des Romains. Il faut avouer d'ailleurs qu'il était bien servi par son sujet, et qu'en sui-

vant pas à pas la marche progressive de Rome, il atteignait naturellement cette universalité, cette unité qu'on a tant célébrées dans son livre. Il a signalé lui-même, au début de son *Histoire*, ce concours heureux de circonstances :

Avant cette époque [1], la vie des Grecs est comme isolée ; les faits qui se passent chez chacun ont une origine, une issue, un théâtre qui leur est propre. Mais ensuite l'histoire ne forme plus, pour ainsi dire, qu'un seul corps ; un lien commun rapproche et unit entre elles l'Italie, l'Afrique, la Sicile et la Grèce; tout converge vers une même fin. Voilà pourquoi nous avons placé à cette date le commencement de notre travail. Ce fut, en effet, seulement après avoir vaincu Carthage dans cette guerre dont nous avons parlé en passant [2] que, se flattant d'avoir fait la plus lourde et la plus forte partie de sa tâche pour l'asservissement de l'univers, Rome ne craignit pas d'aspirer à de nouvelles conquêtes et de lancer ses armées sur la Grèce et sur l'Asie.

Mais Polybe ne doit pas tout au bonheur des circonstances. C'est une méthode qu'il a choisie et qu'il suit partout. Son sujet commence à la deuxième guerre punique ; il consacre deux livres entiers à une exposition très précise des événements précédents, nécessaires à l'intelligence de son *Histoire*. Il prend soin d'indiquer lui-même pourquoi il a suivi cette marche :

Les Grecs connaissent mal l'histoire des deux républiques qui se disputèrent alors l'empire du monde. Il était donc utile de faire précéder notre ouvrage proprement dit de deux livres préliminaires. Il ne faut pas que le lecteur, brusquement transporté au milieu même d'un récit que rien ne prépare, se trouve ensuite dans l'embarras, et se demande par quels con-

1. Liv. I, ch. 3.
2. La première guerre punique.

seils, avec quels moyens d'action et avec quels éléments de succès enfin, les Romains s'engagèrent dans ces grands desseins qui leur donnèrent et sur terre et sur mer l'empire du monde. Je veux que les détails exposés dans ces deux premiers livres rendent manifeste aux yeux de tous la sagesse qui préside à la politique de Rome et montrent comment elle put justement concevoir l'idée d'une domination universelle et la réaliser[1].

C'est ainsi qu'il raconte la première guerre punique, la guerre des mercenaires, les progrès des Cathaginois en Espagne, l'invasion de l'Illyrie par les Romains, la conquête de la Gaule Cisalpine, et, à cette occasion, il fait la description géographique du pays et il résume son histoire depuis la prise de Rome.

Quand la ligue achéenne va s'engager avec les Romains, il s'arrête à expliquer les origines et à exposer l'histoire de cette confédération de villes helléniques[2]. Il procède toujours de même. Aussi exact que Thucydide dans sa chronologie calculée par olympiades et par consulats, attentif à indiquer, dans chaque partie de son œuvre, les synchronismes principaux, non moins soigneux de décrire les pays, leur climat, leurs fleuves, leurs productions, leur villes, à mesure qu'il les rencontre, il n'est ni moins précis, ni moins compétent dans l'exposé des opérations militaires. Il raille l'historien Timée qui a composé à Athènes, où il a vécu cinquante ans sans en sortir, son *Histoire de la Sicile*[3], et il relève les nombreuses erreurs qu'a commises cet écrivain[4]. Il distingue trois parties dans l'histoire :

La première consiste à fouiller dans les récits des temps passés, à recueillir les matériaux qu'ils peuvent fournir; la se-

1. Traduction de M. Bouchot.
2. Livre II, ch. 37-71.
3. Livre XII, ch. 25.
4. *Ibid.*, *passim.*

conde à examiner par soi-même les villes, leur position, les fleuves et les ports; à constater tout ce qui est particulier aux différentes localités et sur terre et sur mer, à préciser la distance qui les sépare; la troisième est relative aux affaires politiques de chaque cité [1].

Il ajoute que la plupart des historiens s'attachent uniquement à cette dernière partie, et n'apportent, pour la traiter, d'autres qualités qu'une étroite souplesse et beaucoup d'audace, misérables charlatans qui visent uniquement à la faveur publique et à un bon salaire.

Polybe ne témoigne pas moins de mépris pour tout ce qui est pompeux et théâtral. Il ne veut ni des narrations à effet ni des discours fictifs; l'historien ne doit faire parler un homme que lorsqu'il a parlé; il ne doit lui faire dire que ce qu'il a dit et senti, de manière à ce que le discours soit un élément de plus d'enquête et ajoute à l'intelligence de la situation [2]. Rien n'aide mieux à se rendre compte de cette méthode de Polybe que la comparaison de ses récits et de ses discours avec ceux de Tite-Live qui l'a souvent imité ou traduit en l'amplifiant. L'œuvre de l'historien romain est avant tout littéraire : rien de plus pathétique que ses narrations, rien de plus travaillé et de plus brillant que ses harangues. Il cherche toujours à intéresser et à plaire, en étalant toutes les richesses de son pinceau. Il ne résiste pas non plus au plaisir d'énumérer les prodiges, de raconter les aventures saisissantes, comme celle du serpent de Bagrada ; il développe avec complaisance le beau thème du dévouement et du supplice de Régulus, de même qu'il a présenté la scène dramatique de Camille renversant les balances dans lesquelles on pesait la ran-

1. Livre XII, ch. 25, traduction de M. Bouchot.
2. *Ibid*, ch. 25.

çon de Rome. Polybe se tait sur ces anecdotes suspectes ou fabuleuses; il ne s'écarte pas de l'exacte et stricte vérité. Il n'est pas cependant suspect de prévention contre Rome : Tite-Live, l'historien national, l'a suivi pas à pas, et l'on a pu dire que l'histoire de cet étranger, de ce vaincu, est un monument élevé au génie et à la grandeur de Rome.

Analyse de l'histoire de Polybe. — Malheureusement de ce vaste ouvrage qui a frappé d'admiration Machiavel, Bossuet, Montesquieu, il ne reste que des fragments assez considérables. Sur les quarante livres qui le composaient, les cinq premiers seulement nous sont parvenus complets.

Le véritable sujet de Polybe, c'est l'histoire du monde à partir de la seconde guerre punique jusqu'à la conquête définitive de la Macédoine et à la chute de Carthage et de Corinthe. Il nous le dit dès le début de son premier livre. Il a pris la suite de l'ouvrage d'Aratus.

Mon point de départ est la CXL[e] olympiade et, comme faits, la guerre sociale que dirigeait contre les Étoliens de concert avec la Ligue achéenne, Philippe de Macédoine; en Asie la guerre de Cœlésyrie entre Antiochus et Ptolémée Philopator; en Italie et en Afrique, cette terrible lutte qu'on appelle la guerre d'Annibal.

Mais nous avons vu pour quelles raisons il a fait précéder son récit principal d'une magistrale introduction qui remplit les deux premiers livres. Le troisième embrasse les événements de la deuxième guerre punique, dont l'auteur distingue et fixe avec précision les commencements, les causes, et les occasions ou prétextes [1] jusqu'à la bataille de Cannes. Le livre qua-

1. Livre III, chap. 6-12.

trième est consacré aux États formés du démembrement de l'empire d'Alexandre, principalement à l'histoire de la Grèce et de la ligue Achéenne, des combats de cette ligue dirigée par Aratus, contre les Étoliens et les Lacédémoniens, de l'immixtion du roi de Macédoine, Philippe, dans les affaires de la Grèce, des invasions et des victoires de ce prince, de la guerre entre Rhodes et Byzance. Comme ces récits ont distrait le lecteur de la guerre punique, objet du livre précédent, Polybe a soin de l'y ramener par un rapprochement synchronistique [1]. Dans le cinquième livre, il continue l'histoire des deux ligues et de Philippe de Macédoine, puis il aborde l'histoire de l'Asie en racontant la lutte d'Antiochus, roi de Syrie, avec Ptolémée Philopator, roi d'Égypte. Polybe revient ensuite à l'histoire de la Ligue achéenne et aux opérations militaires de Philippe contre les Étoliens avec lesquels il conclut la paix, peu après la bataille de Cannes. Sollicité de passer en Italie pour profiter de la ruine des Romains et devenir le maître du monde, le roi de Macédoine fait quelque préparatifs. Le livre finit par le récit de nouvelles guerres en Égypte et en Syrie et d'une grande victoire du roi Prusias sur les Gaulois qui avaient cruellement pillé l'Asie-Mineure.

A partir du livre VI nous ne possédons plus que des fragments; mais ils sont souvent considérables et leur ensemble représente à peu près en étendue le double des cinq premiers livres.

Dans le sixième livre, Polybe, avant de reprendre l'histoire de la guerre punique, s'arrête pour exposer la constitution romaine qu'il recherche en remontant jusqu'aux origines de Rome. Les fragments conservés sont très intéressants : les attributions du Sénat, du peuple, des consuls ou du pouvoir exécutif, l'organisation de la milice romaine, les alliés, les camps, les

1. Chap. 28.

marches, toutes les institutions civiles et militaires y sont étudiées avec précision. Puis il établit un parallèle entre la constitution de Rome et celles d'Athènes, de Sparte, de la Crète, de Carthage. Nous citons une partie de ce dernier parallèle[1] :

A l'époque où Carthage s'engage dans la guerre d'Annibal, sa constitution valait moins que celle de Rome. Les États, les entreprises sont soumis à la même loi que les corps ; au premier développement succède la maturité, puis la décadence, et la période de la maturité est celle où se déploie toute la vigueur. C'est par là précisément que différaient alors les deux républiques. Autant Carthage avait atteint avant Rome sa maturité et sa splendeur, autant elle déclinait alors, tandis que Rome était arrivée par sa constitution politique au développement le plus complet de ses forces. Aussi, à Carthage, c'était le peuple qui dominait dans les assemblées, à Rome la puissance du Sénat était entière. D'un côté c'était le vulgaire qui décidait, de l'autre c'étaient les meilleurs. Aussi, dans toutes les entreprises, la sagesse des conseils faisait la force des Romains, C'est pourquoi, battus d'abord sur tous les points, ils finirent, grâce à leur habile conduite, par triompher des Carthaginois. En outre Carthage a des soldats mercenaires et étrangers ; les troupes des Romains sont indigènes et nationales ; et à cet égard encore la supériorité appartient à la constitution romaine. Car l'indépendance de Carthage est toujours à la merci des bonnes dispositions des mercenaires ; à Rome, elle repose sur le courage des citoyens et sur l'assistance des alliés.

Aussi quelque malheureux que soient les Romains dans les commencements d'une guerre, le résultat général leur est toujours favorable ; c'est le contraire pour les Carthaginois.

Les fragments des livres VII, VIII, ont moins d'importance ; c'est la suite des opérations d'Annibal en Italie, des négociations du grand général avec Philippe de Macédoine, avec Hiéronyme de Syracuse, le siège

1. Livre VI, 51, 52.

de Syracuse par les Romains, la prise de Tarente par Annibal, la mort des deux Scipions, tués en Espagne, les manœuvres et les perfidies de Philippe en Grèce, où Aratus meurt empoisonné. Au livre X, il faut citer les remarquables portraits de Scipion [1] et de Philopœmen [2]; au livre XI, un autre portrait où le génie et les ressources inépuisables d'Annibal sont dignement appréciés [3] :

Qui n'admirerait le talent de ce général, en considérant la longueur de la guerre, en examinant ses combats partiels ou généraux, les sièges des villes, les défections, enfin l'ensemble complet de son entreprise et de ses exploits? Annibal, pendant seize années de guerres continuelles qu'il soutint en Italie contre les Romains, maintint toujours ses troupes en campagne; semblable à un sage pilote, il les gardait sous sa main et sut contenir de si grandes multitudes dans de paisibles rapports avec le général et avec elles-mêmes. Et cependant son armée n'était pas formée d'une seule nation, elle comprenait des hommes de races différentes. On y voyait des Ibériens, des Liguriens, des Gaulois, des Carthaginois, des Italiens, des Grecs, entre lesquels il n'y avait aucune conformité de lois, de mœurs, de langage, aucun des rapports qu'établit la nature. Cependant la sagesse toute seule du général sut faire obéir à un même ordre, plier à une même pensée des hommes qui s'entendaient si peu entre eux, bien que la situation, loin d'être simple, fût très compliquée, que le souffle de la fortune souvent favorable fût aussi quelquefois contraire. C'est pourquoi on a droit de regarder comme un prodige le talent du général, e l'on peut dire hardiment que si, commençant par la conquête du reste de la terre, il eût ensuite attaqué les Romains, il eût réussi en tous ses projets. Mais il commença par ceux qu'il devait réserver pour la fin, et il trouva dans cette seule guerre commencement et la fin de ses entreprises.

1. Chap. 5.
2. Chap. 22.
3. Chap. 19.

De longs fragments du même livre racontent les opérations et les succès de Scipion en Espagne. Au XII[e], Polybe, qui va présenter le débarquement des Romains en Afrique et suivre dans tous ses détails cette nouvelle période de la guerre, commence par décrire l'Afrique : à ce propos il se livre à de longues attaques contre l'historien Timée ; nous en avons cité quelques-unes. Le livre XIII, consacré aux événements de la Grèce, de la Macédoine, aux dernières hostilités d'Annibal dans le Bruttium, est un des plus incomplets. Les livres XIV et XV racontaient les succès de Scipion jusqu'à la grande victoire de Zama et au traité que Carthage fut forcée de subir. Au livre XVI les Romains commencent à jeter les yeux sur la Grèce et à combattre Philippe qui a été favorable à Annibal. Dans le Péloponèse, Philopœmen et la Ligue achéenne attaquent Nabis, le cruel tyran de Sparte. Le XVIII[e] livre contient une intéressante comparaison entre la phalange et la légion [1]. Les livres suivants renferment moins de passages saillants. Nous avons cité, dans notre *Choix de morceaux traduits des auteurs grecs*, un parallèle d'Aristène et de Philopœmen [2] ; et un récit intéressant sur l'amitié de Polybe et de Scipion Émilien [3] ; il est complété par d'autres détails sur Paul-Émile et sur celui de ses fils qui fut adopté par L. Fabius Maximus. Le livre XXXIV était consacré entièrement à la géographie : l'auteur y passait en revue diverses contrées de l'Europe, l'Espagne, la Gaule, l'Italie, la Thrace ; puis il décrivait l'Asie et l'Afrique. Les cinq derniers livres se rapportent aux événements de la troisième guerre punique, à la révolte d'Andriscus, aux funestes menées qui décidèrent la révolte des Achéens.

1. Chap. 11-16.
2. Livre XXV, 9.
3. Livre XXXII.

enfin, à la chute de Carthage et à celle de Corinthe. Polybe raconte modestement, mais avec fermeté, le rôle honorable qu'il a joué au milieu des malheurs de sa patrie, et il fait des vœux pour le maintien de la tranquillité dont elle commence à jouir. Il termine par un rapide résumé de tout son récit. Il a été, dit-il, fidèle à son plan, il a divisé chaque période par olympiades, chaque olympiade par année et il a fait marcher de front tous les événements contemporains jusqu'à la ruine de Carthage.

Cette histoire offrait aux lecteurs une belle étude, puisqu'il s'agissait de savoir comment et grâce à quelle forme de gouvernement un seul peuple soumit à son pouvoir, chose jusqu'alors inouïe, toutes les nations de l'univers.

Les extraits que nous avons donnés dans cette analyse et dans notre volume de *Morceaux traduits* ont pu faire apprécier, autant que le permet une traduction, le style de Polybe. Il n'a ni la grâce aimable d'Hérodote, ni la rapidité et la profondeur saisissantes de Thucydide, ni la douceur enchanteresse de Xénophon. C'est un style clair, sain, un peu froid, par suite du calcul même de l'historien qui repousse de l'histoire l'imagination, la poésie, les tableaux dramatiques. Mais ce récit, simple, substantiel, relevé par de sages réflexions morales et de profondes vues politiques, a un agrément véritable et un intérêt soutenu. En lisant Polybe, on ne songe pas à regretter l'absence de qualités plus brillantes : on est captivé, on s'instruit, on ne demande rien de plus.

CHAPITRE II

AGE DES CÉSARS. — HISTOIRE — LITTÉRATURE. — POÉSIE. PHILOSOPHIE.

Caractères. — Un fait caractérise ce premier âge de la période gréco-romaine, âge qui s'étendra pour nous depuis la réduction de la Grèce en province romaine (146 av. J.-C.) jusqu'à l'avènement des Antonins (96 ap. J.-C.). Malgré la brutale destruction de Corinthe par Mummius et l'acte non moins sauvage de Sylla ruinant Athènes en 87, malgré l'incendie déplorable de la bibliothèque d'Alexandrie par César (47), on peut dire que, dès cette époque, la Grèce conquise conquiert son vainqueur. Les jeunes Romains ont pour maîtres des littérateurs grecs dont plusieurs, amenés à Rome comme esclaves, entrent par l'affranchissement dans la cité romaine, écrivent dans la langue des vainqueurs, la disciplinent et l'assouplissent et donnent aux Romains leurs premiers monuments poétiques. D'autres professeurs grecs, qui enseignent dans les écoles d'Ahènes, d'Alexandrie, de Rhodes, de Pergame, de Tarse, d'Antioche, voient affluer autour d'eux la jeunesse des premières familles romaines. Quelques-uns ne sont connus aujourd'hui que par leurs élèves, dont la gloire a sauvé leur nom de l'oubli ; tels sont Posidonius, Apollonius Molon et Démétrius de Syrie, dont Cicéron suivit les leçons ; tel est cet Archias, célèbre par un beau plaidoyer de Cicéron (61 avant J.-C.), ami de Lucullus, d'Hortensius et d'autres grands personnages romains ; tel est Apollodore

de Pergame, le maître d'Auguste ; tels sont Théodore de Gadare et Potamon, sous lesquels a étudié Tibère. D'autres rhéteurs qui ont été en même temps des historiens, le roi Juba, Timagène d'Alexandrie, Nicolas de Damas, ont vécu aussi à Rome, protégés par Auguste. Mais ces maîtres furent bien vite éclipsés par leurs élèves. Molon pouvait pleurer lorsqu'il entendait, à Rhodes, le jeune Cicéron improviser en latin et en grec ; il pouvait dire que la seule supériorité qui restât à la Grèce lui était ravie. Les nombreux historiens grecs que nous allons rapidement étudier sont aussi bien pâles, quand on les compare aux César, aux Salluste, aux Tite-Live, aux Trogue-Pompée, et l'on peut dire de tels disciples qu'ils ont été les meilleures œuvres de leurs maîtres.

En somme, deux genres résument toute l'activité littéraire de la Grèce pendant ce premier âge de la période dont nous commençons l'histoire : le professorat sous forme de rhétorique, d'érudition, de recherches philosophiques, et l'histoire qui s'éloigne de plus en plus de la littérature pour devenir une compilation ou pour se confondre avec la géographie et l'archéologie.

Nous n'avons rien à dire des professeurs philosophes ou rhéteurs dont nous avons tout à l'heure énuméré les noms. Les historiens ont plus d'importance, parce que leurs œuvres nous ont été, en partie, conservées et qu'elles ne sont pas toujours sans valeur. D'ailleurs les travaux historiques ont cet avantage que, fussent-ils médiocres, ils sont utiles à la postérité par les renseignements qu'ils lui transmettent.

Parmi ces historiens, quelques-uns, dans l'âge des Césars et dans l'âge des Antonins, ont été en même temps des critiques, des rhéteurs et des moralistes ; tels sont, pour ne citer que les plus célèbres, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, Arrien : nous les étudierons en même temps sous leurs différents aspects.

Historiens. — Beaucoup d'historiens de la génération qui suivit celle de Polybe ont cherché à continuer le grand écrivain politique et se sont efforcés de marcher sur ses traces.

Posidonius, d'Apamée, en Syrie, né en 133, mort en 49, est connu surtout comme philosophe stoïcien. Il ouvrit une école à Rhodes, d'où vient le nom de Rhodien qu'on lui donne souvent. Nous avons dit qu'il compta Cicéron parmi ses disciples. Outre de nombreux traités de philosophie, il avait écrit une histoire qui continuait celle de Polybe; elle embrassait les événements de tous les pays et s'étendait depuis l'année 146 jusqu'à l'année 96, où la ville africaine de Cyrène fut réduite en province romaine. Posidonius avait composé aussi un traité *Sur l'Océan*, qui faisait suite aux œuvres du géographe Ératosthène : astronome et physicien, aussi bien que philosophe, historien et géographe, l'auteur ne s'était pas borné à d'intéressantes descriptions ; il y joignait l'explication des phénomènes naturels. Nous pouvons apprécier par les citations d'historiens postérieurs, tels que Strabon et Plutarque, l'agrément et la vivacité du style de Posidonius.

Juba. — Peu d'années après Posidonius, un roi déchu, Juba II de Mauritanie, emmené à Rome pour orner le triomphe de César, y fut élevé dans la culture des lettres, et composa en grec des histoires souvent citées par les écrivains postérieurs. Outre une *Histoire romaine*, il avait rédigé des livres *Sur les affaires d'Assyrie*, *de Libye*, d'*Arabie*. Il était de plus l'auteur d'une grande *Histoire du théâtre*, et de traités sur la *Peinture* et sur la *Corruption du langage*. D'après les fables qu'il a mêlées à ses récits, on juge qu'il manquait de critique.

Timagène. — Timagène d'Alexandrie, conduit à Rome par Pompée en 55, esclave, affranchi, maître de rhétorique, favori d'Auguste, puis chassé par lui, fut aussi un écrivain fécond et un historien. Il avait composé une *Vie d'Auguste*, qu'il brûla après sa disgrâce. Les anciens citent de lui une *Histoire des rois* (probablement d'Alexandre et de ses successeurs), et une *Histoire des Gaules*, à laquelle un historien latin du IVe siècle, Ammien Marcellin, a fait des emprunts.

Nicolas. — Nicolas de Damas, ami et secrétaire d'Hérode, roi de Judée, en grande faveur auprès d'Auguste, joignit, comme Timagène et Juba, des travaux historiques à des ouvrages de poésie, de rhétorique, de musique, de philosophie et de mathématiques. On estimait ses tragédies et ses comédies; mais son principal livre était son *Histoire universelle* en cent quarante-quatre livres. L'auteur remontait jusqu'aux Assyriens et aux Mèdes, et embrassait dans ses récits l'Asie, la Grèce et tout l'Occident. Cette *Histoire* semble n'avoir été qu'une compilation; il en reste de longs fragments, ainsi que de sa *Vie d'Auguste* et de l'*Histoire de sa propre vie*.

Strabon. — Strabon, d'Amasée en Cappadoce (né en 66 avant J.-C., mort vers 24 après J.-C.), connu surtout aujourd'hui par sa grande *Géographie*, paraît avoir été le plus digne imitateur de Polybe. Ses *Souvenirs historiques*, en quarante-trois livres, faisaient suite aux récits de l'historien de Mégalopolis et s'étendaient jusqu'à la mort de César. Ils sont complètement perdus. Nous possédons au contraire presque sans lacunes ses dix-sept livres de *Géographie*, qui sont le chef-d'œuvre de l'antiquité grecque en ce genre. Strabon avait profité de sa grande fortune pour de longs voyages qui s'étendirent jusqu'à la Crimée, à l'Arménie,

à l'Éthiopie, à l'Espagne et à la Gaule. Après une introduction savante, où les considérations philosophiques et morales s'unissent aux vues historiques et cosmographiques (livres I et II), il décrit d'abord les contrées de l'Europe (livres III à X), puis celles de l'Asie-Mineure (XI à XIV) et de l'Asie au delà du Taurus (XV et XVI). Le dernier livre se rapporte à l'Égypte, à l'Éthiopie, à l'Abyssinie et à la Libye. Ce qui rend les descriptions de Strabon très intéressantes, c'est qu'il a joint à la géographie proprement dite de nombreux détails sur les mœurs, les lois et la religion des peuples. Il rectifie aussi, par des renseignements précis, certains faits que les Romains ont mal connus et mal racontés. Il est le premier qui ait réellement étudié les peuples en dehors de la domination romaine, et qui ait appelé l'attention de ses contemporains sur ces régions dévoilées par l'expédition d'Alexandre, par les incursions de Mithridate et des Parthes, par les conquêtes des Romains. Il y a cependant chez lui des erreurs : il connaît mal la Grande-Bretagne et les pays situés à l'est de l'Elbe ; mais il décrit très exactement l'Asie-Mineure, qui était son pays, et à laquelle il a donné une place privilégiée. Ses renseignements sur l'Italie, l'Espagne, la Gaule, sur la Germanie du Rhin à l'Elbe, sur la Grèce, ne sont pas moins sûrs.

Denys d'Halicarnasse. — Denys d'Halicarnasse est un esprit bien inférieur à Strabon. Né entre 78 et 54 avant J.-C., il enseigna sans doute la rhétorique dans sa ville natale, puis à Rome, où il se transporta vers l'an 29 avant J.-C., et où il se livra particulièrement à l'étude de la langue, de la littérature et de l'histoire romaine.

C'est pendant son séjour à Rome qu'il composa ses ouvrages historiques. Ils étaient nombreux ; mais aujour-

d'hui nous ne connaissons que ses *Antiquités romaines*, histoire de Rome depuis les temps mythologiques jusqu'à la première guerre punique. Encore avons-nous perdu à peu près la moitié de cet ouvrage qui était divisé en vingt livres. Les neuf premiers sont complets; nous possédons aussi la plus grande partie du dixième et du onzième. Dans ces onze premiers livres, le récit est poussé jusqu'à la chute des triumvirs. Nous n'avons que des fragments des neuf derniers; un historien postérieur, Appien, en a donné un résumé.

Le but de l'auteur était de relever les origines de Rome et de la rattacher à la Grèce, en montrant que les ancêtres des Romains appartenaient à la race hellénique. C'est la thèse que développait poétiquement Virgile presque au moment où Denys publiait son livre. Mais Denys, pour la soutenir en historien, a été forcé de parer les commencements de Rome de fausses couleurs qui ne tiennent pas contre la vérité. En général, la critique lui manque : il expose minutieusement la constitution, la religion, les lois, la vie publique et la vie privée des Romains, et il nous donne ainsi des renseignements précieux. Mais il ne sait pas choisir parmi les documents qu'il ramasse, et il adopte bien des légendes fabuleuses. En outre, il n'oublie jamais qu'il est rhéteur : il aime les digressions brillantes, il multiplie ces longues harangues fictives, qui déplaisaient tant à Polybe, et leur élégance pompeuse est d'autant plus choquante que l'auteur fait parler des personnages anciens et sans culture. L'ouvrage a un autre défaut : dans les premiers livres, Denys et d'une prolixité fatigante; quand il arrive à des âges plus rapprochés et plus intéressants pour le lecteur, il devient sec et aride. Ce manque de proportion, ce style tendu et déclamatoire nuisent à l'agrément du livre : on le consulte plus volontiers qu'on ne le lit.

Il nous reste de Denys d'Halicarnasse de nombreux petits traités de rhétorique et de critique. Il faut avouer qu'ils ont encore moins d'intérêt que les *Antiquités romaines.* L'auteur est un habile artisan de phrases; il entend parfaitement le mécanisme de la langue grecque; il connaît toutes les nuances des mots et il excelle dans l'art de disposer et de cadencer les phrases. Mais c'est un esprit étroit, qui juge mesquinement le fond des choses, c'est un critique sans élévation et sans flamme, à qui l'on peut opposer le mot de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. » Toujours occupé de la forme, entiché de cette fausse élégance qui est le caractère de son style, il la demande à des écrivains, à des orateurs trop sérieux, trop occupés de leur sujet pour rechercher ces fausses couleurs. Si l'on ne pouvait apprécier que par lui le génie de Thucydide, d'Isée, de Démosthène, on serait injuste pour ces grands maîtres. Voici les titres des principaux traités de Denys : *De l'arrangement des mots*, écrit relatif au style oratoire et aux différentes sortes d'éloquence. *De l'imitation*, simple abrégé qui a été publié avec le dixième livre de l'*Institution oratoire* de Quintilien; l'auteur y donne son jugement sur les poètes, les historiens, les philosophes, les orateurs. *Mémoires sur les anciens orateurs*; des six parties dont se composait cet ouvrage, nous n'en possédons que trois, relatives à Lysias, à Isocrate et à Isée. Le *Dinarque* est une dissertation sur la vie et les discours de cet orateur. La *Lettre à Ammæus* a une grande importance pour fixer la date des discours de Démosthène; l'auteur démontre qu'ils étaient prononcés presque tous, lorsque Aristote écrivit sa rhétorique. Dans une *Lettre à Cnéius Pompée*, Denys s'efforce de justifier ses opinions défavorables à Platon. Citons encore aux traités *Sur le génie de Thucydide* et *Sur les expressions particulières à Thucydide.*

Diodore. — Diodore de Sicile, historien du Ier siècle avant J.-C., et par conséquent contemporain de Denys, se lit plus facilement, car si son style a peu d'expression, il est du moins naturel et clair.

Né à Argyrium, en Sicile, il s'est proposé de bonne heure la composition d'une vaste encyclopédie historique, et il a fait de longs voyages en Europe et en Asie pour réunir sur les pays et sur les faits des renseignements plus certains et plus complets. C'est lui-même qui, dans sa préface, nous raconte son séjour prolongé à Rome, son exploration de l'Égypte, ses entretiens avec les prêtres du pays et avec des envoyés éthiopiens. La préparation de son ouvrage dura trente ans; le livre intitulé *Bibliothèque historique*, dut paraître vers l'époque de la bataille d'Actium. Il était divisé en quarante livres, qui formaient trois sections d'inégale longueur. L'auteur, dans sa préface, indique lui-même ces divisions. La première section, composée de six livres, renfermait les légendes et les faits antérieurs à la guerre de Troie (trois livres pour les antiquités barbares, trois pour les légendes helléniques). Les onze livres suivants embrassaient l'histoire de tous les pays depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre. Les vingt-trois derniers exposaient les événements jusqu'à la première expédition de César contre la Gaule.

Les cinq premiers livres nous sont parvenus complets ; c'est l'histoire des premières sociétés, surtout des Assyriens et des Égyptiens (I à III), et le tableau des temps héroïques de la Grèce (IV et V).

Les cinq suivants sont perdus ; puis nous en possédons dix à la suite (de XI à XX). Nous sommes transportés au commencement de la seconde guerre médique, et nous suivons l'histoire des Grecs et des Perses jusqu'à la bataille d'Ipsus, qui brisa définitivement, en 302, l'unité de l'empire d'Alexandre. Il reste des vingt

autres livres beaucoup de fragments et de longs extraits.

Le titre de *Bibliothèque* est justifié par la nature de l'ouvrage. Si Diodore a visité le théâtre des événements, il a aussi compulsé un grand nombre de livres; il en cite beaucoup qu'il extrait ou qu'il analyse. C'est donc encore un compilateur : il reprend avec des documents nouveaux, avec des informations plus étendues, l'enquête déjà faite par ses prédécesseurs. Il s'occupe peu de composition littéraire; les événements sont juxtaposés suivant leur rapport dans le temps, sans que l'auteur s'applique à les rattacher les uns aux autres. La critique manque chez lui comme chez Denys d'Halicarnasse : il n'échappe pas aux contradictions, aux anachronismes; il s'appuie sur des autorités suspectes et il lui arrive de tronquer ce qu'il cite. Dans l'histoire de l'Égypte ancienne, on est surpris de le trouver beaucoup moins exact qu'Hérodote. Les découvertes de la science moderne ont prouvé ses erreurs et ses mensonges, en mettant au grand jour la bonne foi et la véracité du vieux conteur. Mais on doit à Diodore des renseignements qu'Hérodote n'aurait pu donner sur l'archéologie, l'ethnographie, la géographie, sur les sciences physiques et naturelles.

On trouvera dans notre *Choix de morceaux traduits* [1] quatre passages intéressants de la *Bibliothèque* de Diodore.

Flavius Josèphe. — Il nous reste à parler d'un historien un peu postérieur à Diodore, et, qui, bien qu'il fût juif de nation, doit être compté parmi les historiens grecs, puisque tous ses ouvrages ont été rédigés en langue grecque.

Josèphe, né à Jérusalem, vers 37 après J.-C., mort dans les dernières années du siècle, descendait par sa

1. Page 426.

mère de la famille royale des Asmonéens ; par son père il se rattachait à la première des familles sacerdotales. Avant d'être écrivain, il fut homme politique et soldat. Lorsque les Juifs se révoltèrent contre Rome, il devint gouverneur de la Galilée ; il soutint courageusement à Jotapate, ville de la Palestine, un siège de quarante-sept jours et tomba enfin entre les mains du général romain Vespasien. Il a raconté lui-même comment il sauva sa vie et sa liberté et gagna les bonnes grâces du vainqueur, en lui prédisant qu'il serait prochainement appelé à l'empire. Il devint le client de Vespasien et de son fils Titus; il prit le nom de Flavius, sous lequel il est encore désigné (*Flavius Josèphe*); par là il entrait dans la famille au même titre que les affranchis. Il blâma la dernière et fatale révolte des Juifs, et il eut raison d'exhorter ses concitoyens à ne pas entreprendre une lutte impossible. Mais il eût mieux fait sans doute de ne pas accompagner Titus dans cette expédition et de ne pas assister à l'incendie de Jérusalem. Le reste de sa vie se passa à Rome; il reçut de Titus une pension avec le titre de citoyen romain.

Nous avons de Josèphe une *Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains et de la ruine de Jérusalem*, divisée en sept livres; une *Histoire ancienne des Juifs, depuis la création du monde jusqu'à la révolte de la Judée contre les Romains*, en vingt livres, plus connu sous le nom d'*Antiquités judaïques*. Il a discuté, dans ce dernier ouvrage, avec peu de critique et avec des idées souvent fausses, les traditions bibliques. Il a le tort de vouloir effacer les traits les plus originaux du caractère et des croyances des Juifs; il veut, par flatterie pour les vainqueurs, rapprocher son peuple des Romains, et il s'efforce de montrer entre eux des rapports le plus souvent chimériques.

Dans un traité *Contre Appion*, divisé en deux livres,

Josèphe a défendu contre ce rhéteur et contre les érudits égyptiens et grecs l'antiquité de la nation hébraïque. On donne encore sous son nom un morceau sur le *Martyre des Machabées* qui n'a pas de valeur et qui paraît une simple composition de rhétorique, enfin une biographie personnelle, dont on ne peut par des raisons solides contester l'authenticité.

Saint Jérome a donné à Flavius Josèphe le nom de Tite-Live de la Grèce. C'est un éloge bien exagéré. Mais Josèphe écrit avec élégance; ses récits sont intéressants et quelquefois dramatiques. Il ressemble aussi à Tite-Live par les longs discours dans lesquels il se complaît.

Poètes. — On voit que l'histoire, pendant ce premier âge de la période gréco-romaine, a produit encore des œuvres d'une réelle valeur ; nous en trouverons aussi dans les âges suivants. Il n'en est pas de même de la poésie. Sans doute elle n'a pas manqué de représentants, mais combien ils sont obscurs à côté des Catulle, des Lucrèce, des Virgile, des Horace, des Tibulle, de tous ces grands génies, enfants de la Grèce, sans doute, par les modèles qui les ont formés, mais Romains par la langue et vraiment poètes par l'inspiration!

Archias. — Faut-il rappeler une seconde fois cet Archias d'Antioche, dont le plaidoyer de Cicéron a immortalisé le nom? Sans le témoignage du grand orateur, qui saurait aujourd'hui que ce professeur avait chanté dans un poème la guerre des Cimbres et celle de Mithridate?

Apollodore. — Un Apollodore d'Athènes, contemporain d'Archias, avait versifié aussi une *Chronique* et une *Description de la terre*. Mais, s'il a des droits à

l'estime des modernes, c'est pour un ouvrage d'érudition qui renferme des documents précieux. Sa *Bibliothèque*, divisée en trois livres, est un recueil méthodique, simple et clair, des croyances et des faits qui se rapportent à la mythologie et à l'âge héroïque de la Grèce. Il avait composé d'autres ouvrages dont il ne reste que des fragments.

Méléagre. — Méléagre de Gadare, qui appartient aussi au Ier siècle avant J.-C., a eu de véritables qualités poétiques, une grâce, une délicatesse, un aimable enjouement qui rappellent plus d'une fois Théocrite; mais on trouve aussi dans ses œuvres de la subtilité et de la recherche. Il nous reste de lui trente et une petites pièces ou *Épigrammes* (dans le sens primitif de ce mot,) qu'il a réunies à celle de poètes plus anciens, sous le nom de *Couronne* ou *Guirlande* (*Stephanos*). C'est le plus ancien des recueils connus sous le nom d'*Anthologies* (choix de fleurs) [1]. Dans sa préface, Méléagre compare les vers de chaque poète à une fleur ou à une plante : les poésies de Sapho sont des roses, celles d'Alcée des hyacinthes, celles de Simonide un sarment en fleurs. Telle fut chez nous la célèbre *Guirlande de Julie*, composée par le duc de Montausier pour sa fiancée, Julie d'Angennes [2]. Nous avons cité, dans notre *Choix de morceaux traduits*, une jolie pièce de Méléagre, *Le printemps*, et cinq autres de divers poètes de l'*Anthologie grecque*. Les deux dernières sont d'Agathias, poète et historien du siècle de Justinien, auteur d'une *Anthologie*, et de Lucien, fameux écrivain de l'âge des Antonins.

1. Voir notre *Choix de morceaux traduits des auteurs grecs* Notices, article *Anthologie*, page XII.
2. Voir nos *Principes de composition et de style*, 7e édition, page 414, note.

Babrius. — Nous placerons ici le fabuliste Babrius ou Babrias, dont on ne connaît pas la patrie, et que les uns font vivre au temps d'Auguste, tandis que d'autres le placent au IIe et même au IIIe siècle après J.-C. Il est cité pour la première fois dans les œuvres de l'empereur Julien. D'autres critiques postérieurs l'ont nommé comme un habile metteur en vers des fables ésopiques. Le manuscrit très incomplet de ses fables n'a été découvert qu'en 1840 [1] dans un monastère du mont Athos. Ces cent vingt-trois fables, dont douze se trouvaient déjà dans des recueils de fables ésopiques, ont été publiées pour la première fois en 1844[2]. Plusieurs ont été traitées en latin par Phèdre et Avianus; les autres existent dans les recueils d'Ésope, sauf neuf, dont les sujets semblent nouveaux. Nous avons traduit et publié dans nos *Morceaux traduits*, six des plus remarquables et des moins connues. On peut comparer Babrias avec le fabuliste latin Phèdre, notamment dans *Le Rat de ville et le Rat des champs*, dans *Le Chêne et le Roseau*, dans *Le Lion malade*. Il faut avouer que le poète grec l'emporte pour la précision et la délicatesse du style, qu'il y a plus d'ampleur dans les développements, plus de grâce dans les détails, et que la mise en scène est supérieure. Quelquefois la moralité est obscure ou contestable; le goût et les convenances ne sont pas toujours respectés.

Ecoles philosophiques. — Philon le Juif. — Les écoles dont nous avons tracé rapidement l'histoire dans notre exposé de la littérature alexandrine, ont continué à vivre depuis la conquête; et nous avons indiqué déjà l'influence qu'elles ont exercée sur la

1. Par M. Minoïde Mynas.
2. Par M. Boissonnade.

jeunesse romaine et sur des écrivains supérieurs tels que Lucrèce, Cicéron et Sénèque.

Cependant, au temps de Néron et de Domitien, les écoles d'Athènes ont perdu en partie leur prestige. La jeunesse commence à oublier le chemin de la Grèce pour se rendre en Gaule, à Marseille. Les maîtres athéniens ont moins de réputation que dans la période précédente. Le plus célèbre est Ammonius le péripatéticien, dont Plutarque suivit les leçons, et qu'il ne faut pas confondre avec Ammonius Saccas d'Alexandrie, que nous rencontrerons plus tard. La philosophie d'Ammonius était une sorte de conciliation entre les écoles différentes; on le regarde, pour cette raison, comme le père de *l'éclectisme*, qui a régné chez nous sous l'influence d'un philosophe contemporain, Victor Cousin. Cette fusion même indique la décadence des quatres grandes sectes originales, l'Académie, le Lycée, l'Épicurisme et le Stoïcisme. Les caractères qui les distinguaient s'affaiblissent; les noms restent, mais les doctrines, comme l'a dit l'historien de ces derniers âges de la Grèce, M. Petit de Julleville, « se confondent de plus en plus dans une sorte d'éloquence philosophique [1]. »

En finissant ce chapitre, nous devons signaler les œuvres d'un philosophe juif, Philon d'Alexandrie, né vers l'an 30 avant J.-C., qui a travaillé à une conciliation entre l'Écriture sainte et les doctrines platoniciennes. Quoique sa tentative ait échoué, elle est un signe du temps : elle fait connaître le mouvement religieux qui se produisit à cette époque; elle a contribué à répandre les idées juives; elle a préparé cette fusion entre les philosophies de l'Orient et la philosophie grecque qu'on appelle l'*École d'Alexandrie*; on

1. *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, ch. XV, page 287.

peut dire qu'elle a servi, dans une certaine mesure, à la propagation du christianisme. Les traités de Philon sont écrits en grec ; nous en avons des traductions en arménien. Les plus souvent cités sont les suivants : *De la Création du monde d'après le livre de Moïse ; Allégories des livres saints ; De la vie contemplative ; Des Chérubins*, etc.

Livres hermétiques. — Les *Livres hermétiques*, ouvrage en vers grecs qui remonte sans doute aux premiers temps de l'ère chrétienne, et qui a été composé en Égypte, ressemblent aussi à un essai de fusion entre les vieilles doctrines égyptiennes, le spiritualisme platonicien, et les traditions juives et chrétiennes. Le personnage auquel on attribue ces livres, *Hermès* trois fois très grand (*trismégiste*), est fabuleux ; c'est sans doute le dieu Thoth, que les Égyptiens honoraient comme l'inventeur de toutes les sciences, et qui se confondait avec l'*Hermès* grec et le Mercure des Romains. Les livres hermétiques, dont nous avons de nombreux fragments, sont un mélange de philosophie, de chimie, d'histoire naturelle et de médecine [1].

1. Voir la traduction de M. Louis Ménard, (1866) et sa remarquable introduction : *Etude sur l'origine des livres hermétiques.*

CHAPITRE III

AGE DES ANTONINS (76-192). — ORGANISATION DES ÉCOLES. — LE CHRISTIANISME. — PLUTARQUE.

Caractères. Les derniers Césars, et particulièrement Domitien, le proscripteur des philosophes[1], s'étaient montrés hostiles aux maîtres, aux écoles, en général à toutes les études libérales. Les Antonins, depuis Trajan jusqu'à Marc-Aurèle, témoignèrent à la Grèce des dispositions bien différentes ; après une longue compression, l'esprit humain, suivant l'expression de Tacite, respirait enfin [2]. Ce fut comme une renaissance pour Athènes ; un mouvement considérable se produisit dans les sciences, dans la littérature, dans l'histoire, dans la philosophie morale. Mais ce réveil du travail ne produisit aucune œuvre originale ; partout, comme dans l'âge précédent, c'est l'érudition qui domine, c'est l'étude et le commentaire des monuments du passé qui occupe les esprits.

Organisation officielle des écoles. — Une institution qui honore les Antonins et en particulier Marc-Aurèle influa certainement beaucoup sur le caractère de la littérature grecque pendant l'âge nouveau. En effet, pour la première fois, l'enseignement reçut dans

1. Tacite. *Vie d'Agricola*, ch. II *pulsis sapientiæ praceptoribus.*
2. Ibidem. *Nunc demun redit animus* (ch. III).

l'empire romain une organisation officielle : dans chaque foyer d'études, en Italie, en Gaule, en Grèce, en Asie-Mineure, en Égypte, des chaires furent *créées* régulièrement, de larges traitements furent attribués aux professeurs; on renouvela même pour ceux-ci, quel que fût leur enseignement, un nom décrié depuis Socrate, mais qui reprit faveur, celui de *sophistes;* ce mot devint alors synonyme de rhéteur, philosophe, professeur d'éloquence. Il y eut trois ordres d'études, la philosophie, la rhétorique, et la politique, c'est-à-dire l'art de faire parler en beau langage les hommes d'État et les généraux des temps passés. On commençait par la philosophie, sans doute par cette raison que l'art de penser doit précéder celui d'écrire; quant à la politique, elle ne fut, en réalité, qu'une branche de la rhétorique. Le grand professeur ou orateur politique du second siècle, Aristide, disserte élégamment, dans les compositions qui nous ont été conservées, sur l'envoi de renforts au général Nicias, sur les avantages de la paix que proposent les Lacédémoniens vaincus à Pylos, contre la destruction d'Athènes prise par Lysandre : ce sont les sujets que traitaient naguère encore nos élèves de rhétorique.

En général, chaque école n'avait qu'une chaire officielle de rhétorique, une seule de politique. Mais la philosophie conserva longtemps quatre chaires attribuées aux quatre doctrines de l'Académie, du Lycée, des Épicuriens et des Stoïciens. L'État impartial rétribuait également les représentants de ces quatre sectes autrefois rivales. Les professeurs étaient désignés par un jury : la nomination définitive appartenait à l'empereur. Si aucun des candidats n'obtenait la majorité des suffrages, l'empereur décidait. Pour les chaires de philosophie, le traitement s'élevait à dix mille drachmes (environ 9,000 francs de notre monnaie). Il y avait des traitements moins élevés, attribués sans

doute à des suppléants ou à des chaires d'un ordre inférieur.

N'oublions pas, d'ailleurs, qu'au salaire assuré par l'État se joignaient d'autres bénéfices souvent considérables ; car les leçons des maîtres n'étaient pas gratuites : les élèves payaient largement l'honneur de suivre les leçons d'un des grands professeurs du temps. Un Dion Chrysostome, un Hérode Atticus, un Ælius Aristide, entourés d'une foule de disciples, arrivaient bien vite à une opulence fastueuse.

Parmi les professeurs d'une même école, il semble qu'il y en avait un qui jouissait d'une sorte de préséance comme les doyens de nos Facultés. Au temps de Marc-Aurèle, le célèbre sophiste Hérode Atticus exerça cette supériorité sur l'enseignement philosophique de l'école d'Athènes [1].

Ces études officielles profitèrent certainement à la culture générale des intelligences et entretinrent dans les classes élevées de la société gréco-romaine le goût des choses de l'esprit. Mais elles ne pouvaient susciter une véritable renaissance littéraire : plus que jamais, sous la direction de ces professeurs d'État et par l'influence de leurs leçons et de leurs écrits, le commentaire, le goût de la compilation et des recherches savantes devaient régner dans la littérature, dans l'histoire et dans la philosophie. Plus que jamais aussi devait se répandre cette éloquence déclamatoire et vaine que les rhéteurs enseignaient dans leurs chaires et qu'ils allaient promener de ville en ville. Car, par un usage renouvelé des sophistes du temps de Gorgias [2], ces nouveaux sophistes donnaient partout, en Grèce, en Asie-Mineure, en Egypte, en Italie, de véritables

1. Nous avons puisé ces renseignements dans l'excellent ouvrage de M. Petit de Julleville, que nous avons déjà cité plus haut.
2. Voir page 351-354.

représentations oratoires, qu'on annonçait d'avance et qui attiraient un immense concours d'auditeurs enthousiastes. Une estrade était dressée sur la place publique, dans un théâtre, dans une basilique. A l'heure fixée, le sophiste paraissait, revêtu d'un manteau de pourpre, les cheveux parfumés, couronné de fleurs ou de laurier. La grâce de ses gestes, la douceur caressante de son débit ajoutaient à l'effet de ses harmonieuses périodes, de ses antithèses savamment équilibrées, de ses piquants jeux de mots, de l'esprit qu'il déployait pour faire, comme Lucien, l'éloge de la mouche, comme Dion Chrysostôme, celui de la chevelure, ou du perroquet, ou de la puce, comme Fronton, celui de la poussière et de la fumée. Quels applaudissements soulevaient ces jolies choses! Quels cris d'enthousiasme interrompaient agréablement l'orateur! Que de couronnes on lui prodiguait! Quels honneurs lui étaient décernés, sans compter d'autres récompenses plus solides, et non moins douces à son cœur! Aussi la profession de rhéteur devenait un moyen de faire fortune, et l'on s'explique le nombre prodigieux de jeunes gens qui vinrent chercher auprès des maîtres les secrets de cette faconde lucrative, et qui contribuèrent à leur éclat, en attendant qu'ils pussent atteindre ou éclipser leur gloire [1].

Commencements et progrès du christianisme. — Les pères apostoliques et les pères apologistes. — Les enchantements de cette éloquence sonore et vide et même les déclamations populaires d'autres orateurs philosophes dont nous parlerons plus tard n'étaient pas de nature à susciter des chefs-d'œuvre, ni à exercer

1. Voir C. Martha. *Les Moralistes sous l'empire romain. La Prédication morale populaire.* Les détails que nous donnons sont tirés de ce livre si intéressant et si délicat. Nous lui ferons encore d'autres emprunts.

sur les âmes cette action qui fait les grandes rénovations littéraires ou morales. Mais, à côté de la solennité de l'enseignement officiel, à côté des fêtes théâtrales de l'éloquence des rhéteurs, avait commencé depuis plus d'un siècle un mouvement qui allait profondément remuer le monde, c'est la prédication de l'Évangile par les apôtres et leurs successeurs. Saint Paul avait apporté le christianisme en Grèce, vingt ans après Jésus Christ, vers 54. Les conversions, rares d'abord à Athènes, furent nombreuses à Corinthe, et bientôt la foi se propagea dans toutes les villes d'Achaïe. Les premiers chrétiens appartenaient aux classes les plus humbles de la société ; mais déjà, sous le règne d'Hadrien, nous voyons des professeurs, tels que le philosophe athénien Aristide, qui, sans abandonner leur chaire, professent le christianisme. Aristide avait présenté à l'empereur Hadrien un traité apologétique de la doctrine nouvelle, fort admiré de saint Jérôme et d'autres écrivains ecclésiastiques. A la même époque, un autre Athénien, Athénagoras, qui avait longtemps vécu à Athènes, préparait à Alexandrie son *Apologie* et le traité de la *Résurrection*.

Hadrien accueillit favorablement l'écrit d'Aristide et celui de Quadratus, évêque d'Athènes, second successeur de saint Denys l'Aréopagite, et il semble que les Antonins aient laissé autant de liberté à la prédication chrétienne qu'au néo-hellénisme qui s'efforçait alors de ranimer le paganisme et de ressusciter les mystères, en donnant une interprétation spiritualiste des légendes grossières de l'antiquité. A cette époque on restaure des temples ; on rend aux fêtes de la Grèce, aux Dionysiaques, aux Panhellénies, leur solennité et leur éclat d'autrefois. Mais cette tolérance cessa pour le christianisme, le jour où l'on s'aperçut que la religion nouvelle était autre chose qu'une spéculation philosophique, qu'elle passait du domaine de la théo-

rie dans celui des faits et qu'elle avait des conséquences sociales inquiétantes pour les lois et pour l'unité de l'empire. Alors commencent les persécutions, mais alors aussi la foi se propage, excitée par la contradiction même et par les supplices; alors les intelligences les plus brillantes se jettent dans le christianisme. Les pères *apostoliques*, saint Clément pape, saint Ignace, évêque d'Antioche, saint Polycarpe, évêque de Smyrne, saint Hermas, disciple de saint Paul, saint Irénée, évêque de Lyon, saint Denys d'Alexandrie répandent partout la doctrine, et donnent à leurs enseignements l'invincible sanction du martyre. En même temps *les Pères apologistes*, à l'exemple d'Aristide et de l'évêque Quadratus, rédigent des apologies et réfutent les derniers défenseurs du paganisme. Saint Justin, de Néapolis (l'ancienne Samarie), philosophe converti et martyr, est à la tête de ces Pères apologistes par ses traités savants et par ses énergiques discours. Athénagoras, que nous avons déjà nommé, ne craint pas d'adresser à Marc-Aurèle une apologie du christianisme pleine de force et de hardiesse. Tatien, d'Assyrie, disciple de saint Justin, Hermias, écrivain qui joint à la précision une verve mordante, répandent leurs apologies. Saint Clément d'Alexandrie, païen converti, devenu le chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, renverse le paganisme par sa base dans son *Exhortation aux Gentils*, trace dans son *Pédagogue* les règles de la vie chrétienne, et réunit dans ses *Stromates* les arguments les plus solides en faveur de la religion nouvelle. Son principal successeur est Origène d'Alexandrie, disciple de saint Clément; mais ce grand esprit, cet écrivain original, qui n'a pas échappé à l'accusation d'hérésie, appartient par sa vie (185-254) à une autre époque. Nous le retrouverons quand cette Histoire nous conduira aux *Pères dogmatiques*.

A côté de ces écrits pleins de sève qui sont de véritables actes, et que le sang de leurs auteurs a souvent scellés, les ouvrages profanes que nous allons énumérer semblent bien pâles, et l'on peut dire que les plus remarquables, ceux d'un Plutarque, d'un Arrien, d'un Marc-Aurèle doivent ce qu'ils ont d'originalité aux idées nouvelles. Que leurs auteurs l'aient voulu ou non, le souffle du christianisme les atteint; cette influence est sensible surtout dans leur morale.

Plutarque biographe et moraliste. — Le plus populaire de tous ces auteurs et même de tous les historiens de la Grèce, est Plutarque, né à Chéronée, en Béotie, vers 40 après J.-C. Il a passé la plus grande partie de sa vie dans sa petite ville, où il donna l'exemple de toutes les vertus domestiques. Il y exerça même, sous le règne d'Hadrien, les fonctions d'archonte; il fut, à la même époque, procurateur de toute la province et prêtre d'Apollon Pythien. Mais la meilleure partie de son temps fut consacrée à d'immenses lectures, grâce auxquelles il put réunir les matériaux de ses écrits, si pleins de faits, d'anecdotes et de renseignements de toute sorte.

Il fit cependant plusieurs voyages à Rome; il y donna même, pendant le règne de Trajan, des leçons publiques de littérature et de morale qui furent suivies par l'empereur et par tous les hommes distingués du temps, et qui lui suggérèrent l'idée de ses *Traités de morale*. C'est en grec qu'il parlait, car il connaissait imparfaitement la langue latine; il l'apprit tard et surtout pour puiser dans les historiens romains les éléments de ses *Vies parallèles*. Plus d'une erreur qu'il a commise est due à cette connaissance insuffisante du latin.

On croit qu'il mourut vers 120, peu de temps avant Hadrien.

Biographies. — Plutarque est un moraliste plutôt qu'un véritable historien ; on a pu dire avec raison que ses biographies sont des histoires morales, et que beaucoup de ses traités, remplis d'anecdotes, se rattachent directement à l'histoire. Rien ne ressemble moins à la méthode de l'historien que ces accouplements souvent forcés et sophistiques d'un Grec et d'un Romain dont l'ensemble forme les *Vies parallèles des hommes illustres de la Grèce et de Rome*. Quoi de plus différent que Thésée et que Romulus, que Pyrrhus et Marius, que Lysandre et Sylla, qu'Agésilas et Pompée, et même, malgré le génie guerrier des deux hommes, qu'Alexandre et César ? Même quand les rapports sont moins contestables, comme entre Aristide et Caton l'ancien, Thémistocle et Camille, Phocion et Caton d'Utique, combien il faut grossir les traits pour arriver à un parallèle ! C'est là un des graves défauts de ces biographies, et il en amène d'autres : pour le besoin de sa comparaison, l'auteur met en saillie les petits détails et il laisse dans l'ombre les faits principaux qui ont eu sur la vie des personnages une influence décisive. Je sais bien que ces détails intimes, cette accumulation d'anecdotes familières expliquent en grande partie la popularité de Plutarque. Comme l'a dit J.-J. Rousseau, « il a une grâce inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses, et il est si heureux dans le choix de ses traits que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. » Souvent aussi ces tableaux de famille, ces descriptions où la pensée morale rehausse l'intérêt des scènes de la nature et de la société ont un caractère vraiment dramatique. « Quels plus grands tableaux, a dit M. Villemain, que les adieux de Brutus et de Porcie [1], que le triomphe de Paul Émile, que la

1. Voir nos *Morceaux traduits*, page 447.

navigation de Cléopâtre sur le Cydnus, que le spectacle si vivement décrit de cette même Cléopâtre penchée sur la fenêtre de la tour inaccessible où elle s'était réfugiée et s'efforçant de hisser et d'attirer vers elle Antoine vaincu et blessé qu'elle attend pour mourir? » On comprend que de tels écrits frappent l'imagination des lecteurs, et que de grands poètes, comme Shakespeare, Corneille, Voltaire aient trouvé dans les biographies de Plutarque plus d'une belle inspiration.

Mais cette recherche du pittoresque et de l'effet dramatique, cette prédication morale partout poursuivie, amènent beaucoup de digressions, et nuisent à la proportion des ouvrages, sans compter que l'auteur sacrifie plus d'une fois l'exacte vérité à l'intérêt, qu'il accumule les anecdotes piquantes sans en contrôler les sources, sans s'occuper de les concilier entre elles. C'est ainsi qu'il donne sur un même personnage des impressions contradictoires et qu'il fait succéder en quelques instants le mépris à l'admiration. Nous avons eu à défendre contre lui le caractère de Démosthène. Cependant, malgré les efforts des historiens, telle est la popularité du biographe que la mémoire du grand orateur souffrira toujours de ces imputations calomnieuses, empruntées sans malice, par une curiosité irréfléchie et indiscrète, à ses ennemis les plus passionnés.

En effet, le plus grand tort de Plutarque, c'est d'avoir fait de l'histoire dans son cabinet, sans voyager, sans étendre le cercle de ses relations, toujours occupé de compulser des livres, d'y puiser avidement les matériaux de ses écrits. Dans cet immense travail, auque ne présidait pas une critique assez sévère, plus d'une erreur a dû se glisser; on en a relevé d'importantes, dont quelques-unes s'expliquent, nous l'avons dit, par une connaissance superficielle de la langue latine.

Nous avons conservé quarante-quatre biographies parallèles accouplées ainsi qu'il suit : 1, *Thésée et Romulus*; 2, *Lycurgue et Numa*; 3, *Solon et Valérius Publicola*; 4, *Thémistocle et Camille*; 5, *Périclès et Q. Fabius Maximus*; 6, *Alcibiade et Coriolan*; 7, *Timoléon et Paul-Emile*; 8, *Pélopidas et Marcellus*; 9, *Aristide et Caton l'ancien*; 10, *Philopœmen et Flamininus*; 11, *Pyrrhus et Marius*; 12, *Lysandre et Sylla*; 13, *Cimon et Lucullus*; 14, *Nicias et Crassus*; 15, *Eumène et Sertorius*; 16, *Agésilas et Pompée*; 17, *Alexandre et César*; 18, *Phocion et Caton d'Utique*; 19, *Agis avec Cléomène et les Gracques*; 20, *Démosthène et Cicéron*; 21, *Démétrius Poliorcète et Marc-Antoine*; 22, *Dion et M. Junius Brutus*. Il nous reste, en outre, quatre autres *Vies* non parallèles, celles d'*Artaxerxès Mnémon*, d'*Aratus*, de *Galba* et d'*Othon*. Plutarque en avait écrit quatorze autres : *Épaminondas*, *Scipion*, *Auguste*, *Tibère*, *Caligula*, *Claude*, *Néron*, *Vitellius*, *Hésiode*, *Pindare*, *Cratès le Cynique*, *Daïphante*, *Aristomène*, *Aratus le poète*. Certains critiques lui attribuent la *Vie d'Homère*.

Traités de morale. — Plus d'un trait commun rattache les *Traités de morale* aux *Vies parallèles*. C'est d'abord le sujet de quelques-uns de ces petits ouvrages qui sont tout à fait historiques, par exemple : les *Dits des rois et capitaines grecs ou romains*, les *Dix orateurs*[1], le *Traité de la malignité d'Hérodote*, les *Propos de table*, le *Banquet des sept sages*, les *Actions vertueuses des femmes*. Puis, c'est l'abondance des anecdotes qui se rencontrent dans chacun des autres. Enfin, comme nous l'avons dit, la même pensée fait l'âme de ces deux sortes d'écrits : l'auteur est avant tout un moraliste ; bon, humain, affectueux pour sa femme,

1. On doute aujourd'hui de l'authenticité de ces deux ouvrages.

pour ses enfants, pour ses esclaves, animé de ce sentiment de fraternité universelle que répand le christianisme et que nous retrouverons dans les œuvres de Sénèque, dans le *Manuel* d'Épictète et dans les *Pensées* de Marc-Aurèle, attaché aussi aux animaux domestiques, ces bons serviteurs qu'il défend contre la dureté d'un Caton et dont il entoure de soins la vieillesse ; il répand sur toutes ses dissertations un charme de bonhomie, de tendresse, de grâce aimable. Son érudition, quelquefois indigeste et confuse, ses compilations, auxquelles manque souvent la suite, la proportion, l'unité qui font les véritables ouvrages, deviennent ainsi accessibles à tous. C'est un répertoire de la science et de la sagesse antique ; la physique y a sa place comme la philosophie, la religion, la politique et la littérature. Quoique prêtre d'Apollon, Plutarque est bien éloigné des anciennes croyances de la Grèce : ses *Oracles de la Pythie*, son livre *De la superstition*, ses traités sur l'*Ame du monde*, sur *Isis et Osiris*, ont dû fournir plus d'un argument aux propagateurs de la religion chrétienne ; il est bien des pages que les Pères de l'Église n'auraient pas désavouées, de même que sa morale, toute pratique, applicable à tous les devoirs de la vie, est celle même que prêchent les apôtres.

Les plus remarquables traités de Plutarque sont les *Délais de la justice divine*, dialogue digne de Platon et de l'Évangile, la *Consolation à sa femme sur la mort de sa fille*, lettre animée par une tendresse émue et simple [1] ; la *Consolation à Apollonius sur la mort de son fils*, où le sentiment n'est pas moins élevé [2] ; la *Tranquillité de l'âme*, où le bonheur n'est point placé dans l'égoïste indifférence des Épicuriens, mais dans l'activité d'une vie utile et bienfaisante ; la *Fortune*,

1. Voir nos *Morceaux traduits*, pages 458-460.
2. Voir *Morceaux traduits*, page 460.

défense du libre arbitre contre la fatalité; l'*Utilité des ennemis*, petit livre très pratique comme ceux de notre Nicole, dont Mme de Sévigné, disait : « Il faut en faire un bouillon et l'avaler. » Parmi les traités littéraires, nous citerons le meilleur de tous, la dissertation *Sur la manière de lire les poètes*, où l'auteur montre beaucoup de goût et de cœur, et la *Comparaison de Ménandre et d'Aristophane*, trop sévère pour ce dernier poète, dont les tableaux cyniques révoltaient l'âme honnête de Plutarque.

Cet auteur a eu la bonne fortune d'être traduit en français par notre Amyot, et c'est la seule fois peut-être qu'un traducteur, loin d'être un traître, suivant le proverbe italien «*traduttore traditore*, » a singulièrement rehaussé la valeur de l'original, qu'il a revêtu des grâces de son style simple, aimable et naïf. Le grec de Plutarque n'a point ces qualités : il est plein de disparates qui tiennent aux emprunts fréquents et textuels que l'auteur fait à toute sorte d'écrivains; en outre Plutarque, comme l'a dit Paul-Louis Courier, « aime à arrondir ses phrases » ; il y a souvent chez lui de l'emphase, de la prétention, de la redondance ; il recherche le cliquetis des antithèses, la sonorité des longues périodes, l'éclat des expressions poétiques. Quel contraste avec Amyot! Mais ce vaste répertoire de tous les faits et de toutes les idées morales de l'antiquité a par lui-même un grand intérêt. Montaigne a pu dire : « Je sais bon gré à Jacques Amyot d'avoir seu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire présent à son païs; nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier; sa merci [1], nous osons, à ceste heure, et parler et escrire; les dames en régentent les maistres d'eschole; c'est nostre bréviaire [2]. »

1. Grâce à lui.
2. Voir le bel ouvrage de M. Gréard, *De la Morale de Plutarque*.

CHAPITRE IV

AGE DES ANTONINS (SUITE). — HISTORIENS ET RHÉTEURS.

Arrien. — L'âge des Antonins vit paraître un véritable historien, qui prit pour modèle Xénophon, qui, comme son maître, fit la guerre avant de la raconter, qui, par une autre conformité avec Xénophon, mit sa plume au service d'un sage et recueillit les entretiens et les doctrines morales d'Epictète, le Socrate du temps.

Arrien, né à Nicomédie, en Bithynie, vers le commencement du second siècle après J.-C., reçut des Athéniens le droit de cité. L'empereur Hadrien le nomma patrice. Sous ce même règne il devint préfet de la Cappadoce (136) et montra les talents d'un général en repoussant avec des succès décisifs une invasion des Alains. Consul sous Antonin (146) il fut aussi, comme Plutarque, attaché au culte officiel en qualité de prêtre de Cérès et de Proserpine à Nicomédie. C'est dans sa patrie qu'il passa le reste de sa vie consacrée à l'étude. Il mourut sous le règne de Marc-Aurèle.

Le principal ouvrage historique d'Arrien est son *Anabase*, histoire de l'expédition d'Alexandre en Asie. Elle est divisée en sept livres que nous possédons complètement, sauf une partie du douzième chapitre du livre VII. C'est un résumé fidèle des relations originales rédigées par les compagnons d'armes du con-

quérant, Ptolémée, Aristobule, Néarque, Mégasthène. Mieux que tous les autres et surtout que Quinte-Curce, il a su se garder des fables et des exagérations. Il est bien supérieur aussi à l'historien romain par sa connaissance du pays, par sa compétence dans la description des marches, des batailles, des sièges, par la sobriété et le naturel des rares discours qu'il mêle à son récit, par la rectitude et l'impartialité de ses jugements. Le style est clair, correct, ferme, et, sans égaler l'exquise pureté de celui de Xénophon sur lequel il est modelé, il s'en rapproche à quelques égards, et il est infiniment plus sain que celui de Plutarque.

Son livre *sur l'Inde* (*Indica*), description du pays, des mœurs et des coutumes des habitants, est écrit en dialecte ionien. Son *Périple du Pont-Euxin et de la mer Erythrée* a aussi un véritable intérêt par les détails que nous y trouvons sur les villes du littoral et sur le caractère et les lois de ces populations moitié helléniques et moitié barbares [1].

S'appliquant à marcher en tout sur les traces de Xénophon, Arrien a fait aussi un *Traité sur la chasse* et un *Traité sur la tactique*. Nous avons perdu beaucoup de ses ouvrages historiques, l'*Histoire des successeurs d'Alexandre*, l'*Histoire des Parthes*, l'*Histoire de Bithynie*, l'*Histoire des Alains*, une *Vie de Dion*, une *Vie de Timoléon*.

Nous nous réservons d'apprécier plus tard, quand nous aborderons les moralistes proprement dits, ses *Entretiens d'Epictète* et l'exquis petit ouvrage qu'on appelle le *Manuel d'Epictète*.

Appien. — Un historien contemporain d'Arrien, Appien d'Alexandrie, sans avoir autant de valeur,

1. Voir Chotard. Le *Périple de la Mer Noire*.

mérite cependant d'être estimé, pour avoir banni de ses récits le ton et les procédés de la rhétorique, et pour s'être mis à l'école du sévère Polybe. Appien s'établit de bonne heure à Rome. Il fut avocat, jurisconsulte, devint surintendant du palais impérial sous le règne de Trajan, peut-être gouverneur de l'Egypte. Son *Histoire romaine*, divisée en vingt-quatre livres, s'étendait depuis les temps les plus reculés jusqu'à Trajan. Il nous en reste dix livres. La partie la plus intéressante est l'histoire des Gracques et des guerres civiles ; les déchirements de Rome et les fureurs des proscriptions ont fourni à l'écrivain quelques tableaux dramatiques.

Sa méthode est étrange : il n'embrasse pas l'histoire dans son ensemble, en suivant l'ordre chronologique des événements, et en rapprochant les peuples aux différentes époques de leur existence. Il prend les nations une à une, et il expose leurs affaires depuis leurs premières relations avec Rome jusqu'à la conquête. Les Gaulois devaient donc commencer la série de ces histoires. Mais, pour être plus fidèle à son plan, Appien racontait d'abord les premiers temps de Rome et ses guerres contre les populations de l'Italie. Il nous reste aujourd'hui les guerres de Gaule, d'Espagne, la guerre contre Annibal, les guerres puniques dans leur ensemble, les guerres de Macédoine, de Syrie, d'Illyrie, la guerre du Pont contre Mithridate. Nous avons déjà indiqué le sombre récit des guerres civiles ; cette dernière partie embrasse cinq livres.

Appien, comme nous l'avons dit, a le mérite précieux de la précision, de la simplicité, de l'exactitude ; mais, malgré quelques belles scènes, son calme va souvent jusqu'à la froideur et sa sobriété jusqu'à la sécheresse. Ses récits ne peuvent être négligés par les historiens modernes, et son exposé des guerres civiles nous aide plus d'une fois à contrôler les récits inté-

ressés de César et à corriger ses erreurs volontaires

Pausanias. — Le géographe Pausanias, né en Asie-Mineure, vivait à Rome vers 200. Il écrivit sous le règne de Marc-Aurèle sa *Description de la Grèce*, précieuse par l'abondance des renseignements qu'elle nous donne, moins sur les contrées mêmes, sur les fleuves et les montagnes, que sur l'histoire, la mythologie, les arts et les antiquités de chaque pays. Sans être connaisseur en fait d'art, il décrit avec beaucoup d'exactitude les monuments de l'architecture, de la statuaire et de la peinture; il nous fait connaître ainsi les peintures du Pœcile à Athènes, les œuvres de Polygnote à Delphes, toutes les merveilles rassemblées à Olympie, entre autres le Jupiter de Phidias.

L'ouvrage de Pausanias est divisé en dix livres dont chacun porte le nom du pays que l'auteur va décrire. Ainsi le premier à pour titre *les Attiques*, le second *les Corinthiques*, le troisième *les Laconiques*. Tout le Péloponèse, et, dans la Grèce centrale, l'Attique, la Béotie, la Phocide sont ainsi passés en revue. L'Élide, en raison du nombre et de l'importance des monuments d'Olympie, forme à elle seule deux livres (V et VI). L'auteur avait parcouru toutes les contrées qu'il décrit : il recueille tout, il rapporte tout, traditions, légendes, avec une simplicité et une bonne foi qui l'ont fait quelquefois accuser de crédulité; mais il raconte sans interpréter, et un passage de son VIIIe livre, sur l'Arcadie, permet de croire qu'il attribuait aux fables du paganisme un sens mystérieux et symbolique.

Le style de Pausanias est parfois négligé, quelquefois il a cette élégance pompeuse, si chère aux rhéteurs de cette époque, qu'on caractérisait par le nom d'asiatique; on peut lui reprocher surtout une certaine obscurité, fâcheuse dans un tel ouvrage qui demande avant tout de la précision et de la clarté.

Dion Cassius. — L'historien Dion Cassius, que nous plaçons encore dans l'âge des Antonins, appartient cependant par une partie de sa vie à l'âge suivant, car né vers 155 à Nicée, en Bithynie, sous le règne d'Antonin, sénateur à vingt-cinq ans sous Marc-Aurèle, édile et questeur sous Commode, fils de Marc-Aurèle, il jouit également de la faveur de Pertinax, qui le nomma préteur pendant son règne éphémère, et de celle des princes syriens, qui régnèrent près d'un demi-siècle (193-235). Il accompagnait Caracalla dans un voyage en Asie; il devenait préfet de Smyrne, puis de Pergame, sous Héliogabale; Alexandre Sévère lui confiait le gouvernement de l'Afrique, puis celui de la Dalmatie et de la Pannonie; deux fois il était élevé au consulat (220, 229). Enfin, fatigué, malade, il allait achever son *Histoire romaine* dans sa ville de Nicée et il y mourait vers 240, quelques années après Alexandre Sévère, dont le règne est compris dans son récit.

Cet ouvrage, qu'il composa sur l'invitation de l'empereur Septime-Sévère, formait quatre-vingts livres depuis les origines de Rome jusqu'au temps d'Alexandre Sévère. Nous n'avons que des fragments des trente-cinq premiers, mais nous possédons presque complètement les dix-neuf suivants (de 36 à 54); cette partie commence au temps de l'expédition de Lucullus contre Mithridate, pour finir à la mort d'Agrippa, an X avant J.-C. Les livres suivants, de 55 à 60, ont été abrégés par un auteur inconnu, et les vingt derniers (de 61 à 80) par Xiphilin, compilateur byzantin du XIe siècle.

Dion avait peu développé les événements de la république; mais il s'étendait beaucoup sur l'histoire des empereurs à partir de César et d'Auguste. Grâce à ses hautes fonctions, il a pu s'appuyer sur des mémoires et de nombreux documents officiels. A ces ren-

seignements se joignaient, depuis le règne de Commode, ses notes et ses souvenirs personnels. Par là, les parties qui nous restent de son ouvrage et les abrégés qu'on a faits des livres perdus ont une véritable importance. Mais l'auteur est suspect, parce qu'il se montre, de parti pris, adversaire des anciennes institutions romaines et admirateur du régime impérial. Il juge avec une extrême sévérité Cicéron et Sénèque, qui ont eu le tort d'être victimes d'Octave et de Néron. Ces appréciations nous avertissent de nous défier des autres.

Dion, élève des rhéteurs, a tous les caractères des écrivains sortis de ces écoles : son grec, malgré plus d'un latinisme, est encore assez pur ; mais son style est vague, redondant, emphatique ; l'auteur ne manque pas l'occasion de mettre dans la bouche de ses personnages de longs discours déclamatoires. Un écrivain français du commencement du XVIIe siècle, Nicolas Coëffeteau, qui faisait autorité pour la langue au temps de Vaugelas et même de La Bruyère, a transporté dans son *Histoire romaine*, qui fait suite à une remarquable traduction de l'historien Florus, une grande partie des récits et des discours de Dion Cassius.

Diogène de Laërte. — C'est apparemment à l'époque de la dynastie syrienne qu'il faut placer aussi un autre historien biographe, dont le style n'est pas meilleur que celui de Dion et de Pausanias. On croit qu'il est né à Laërte, en Cilicie, au IIIe siècle après J.-C. ; sa vie est inconnue. Nous avons de lui un ouvrage intitulé : *Vies et doctrines des philosophes illustres*. Diogène, dans les dix livres de ce recueil, parcourt l'histoire entière de la philosophie grecque depuis les Sept-Sages et Socrate jusqu'à Epicure. Mais l'ordre historique n'est pas toujours respecté ; on est surpris de trouver les pythagoriciens au VIIIe et au IXe livre entre

l'école stoïcienne et les Epicuriens. D'ailleurs le livre est une compilation sans méthode et sans critique, où sont rapportés tous les jugements, toutes les anecdotes que l'auteur a pu réunir. Cependant il est précieux par les textes originaux que Diogène a reproduits fidèlement et par l'exactitude avec laquelle il cite ses sources.

Hérodien. Est-ce à cet âge, est-ce au suivant qu'il faut placer un dernier écrivain, utile comme Dion Cassius pour l'histoire des empereurs, Hérodien d'Alexandrie? On le croit né vers 170 et mort vers 240. Son *Histoire* commence au règne de Commode (180), embrasse tous les princes syriens et, après eux ces empereurs éphémères, Maximin, Maxime-Pupien et Balbin, Gordien III, qui commencent la période qu'on appelle l'anarchie militaire et dont l'âge prépare l'avènement de la monarchie absolue avec Dioclétien.

Comme ses prédécesseurs, Hérodien est un rhéteur épris des discours et de considérations générales prétentieuses et vides : la précision manque dans ses récits, il néglige absolument la chronologie, mais il est beaucoup plus impartial et plus soucieux de la vérité que Dion. Son style, incorrect et plein de latinismes, échappe aussi à la fausse élégance de ses prédécesseurs.

Rhéteurs. — Érudits. — Des historiens que nous venons d'énumérer aux rhéteurs proprement dits la distance n'est pas grande. C'est aux rhéteurs que les historiens empruntaient leurs procédés de style, leur élégance ampoulée, la pompe de leurs discours ; mais leurs écrits, même quand ils se réduisaient à des compilations mal digérées, avaient du moins l'avantage de contenir des faits; leur utilité les a préservés de l'oubli ; on les consulte, on puise chez eux des ren-

seignements. Les rhéteurs, au contraire, malgré leur grande renommée lorsqu'ils professaient dans les écoles ou qu'ils promenaient de ville en ville leur éloquence théâtrale, sont aujourd'hui profondément ignorés. Qui s'aviserait de lire les discours d'Hérode Atticus, le brillant et fastueux professeur d'Athènes, ceux de Maxime de Tyr, d'Ælius Aristide ? Passons rapidement en revue ces hommes qui ont attiré de nombreux élèves et dont l'enseignement, à en juger par leurs écrits, a été si vide.

A la tête de ces brillants rhéteurs on place ordinairement un contemporain de Plutarque, Dion, que l'enthousiasme de ses élèves surnomma *Bouche d'or* (Chrysostome). Il est bien vrai que Dion dut sa renommée à ses éclatants débuts; mais il quitta bientôt la rhétorique pour la philosophie, il devint un prédicateur populaire de morale : nous le rapprocherons des philosophes moralistes, Epictète et Marc-Aurèle.

Hérode Atticus. — Après Dion, le plus fameux de tous ces rhéteurs fut Hérode Atticus, qui a peu écrit, mais dont la belle parole enchantait les élèves de l'école d'Athènes. Il fut précepteur de Marc-Aurèle, et il forma beaucoup d'écrivains devenus célèbres, tels que le géographe Pausanias, Adrien de Tyr, le critique latin Aulu-Gelle. Il avait une grande fortune dont il fit un noble usage : il construisit un théâtre au pied de l'Acropole, il releva le stade qui tombait en ruines et garnit les gradins de marbre pentélique. Il prodigua les encouragements aux hommes de lettres et aux artistes. Il habitait, à l'une des sources du Céphise, une somptueuse maison entourée de jardins délicieux; c'est là qu'il mourut en 180. Nous n'avons rien conservé de ses rares ouvrages.

Apollonius Dyscole et Pollux. — A la même époque

appartiennent les grammairiens Apollonius Dyscole, qui le premier, au jugement d'un savant critique[1] a fixé les règles de la syntaxe grecque, et Jules Pollux, de Naucratis en Egypte, qui professa aussi à Athènes, et fut même le chef des professeurs de cette école. Son *Onomasticon*, catalogue de mots grecs groupés d'après les idées qu'ils représentent, avec des citations nombreuses et des explications sur l'emploi de chacun d'eux, est un livre très utile pour l'étude de la langue grecque. Cet ouvrage est divisé en dix livres, dont chacun forme comme un traité séparé.

Ælius Aristide. — Ælius Aristide, né en Mysie, fut un des élèves d'Hérode Atticus, et il égala son maître par son éloquence exaltée et pathétique qu'il étala partout, en Grèce, en Asie, en Egypte, en Italie. Beaucoup de villes lui élevèrent des statues. Il trouva une belle occasion de déployer utilement son talent oratoire: la ville de Smyrne avait été détruite par un tremblement de terre (178); il adressa à l'empereur Marc-Aurèle un écrit si touchant sur la situation des habitants que l'empereur fondit en larmes et jura de rebâtir la ville. Les Smyrniotes donnèrent à Ælius Aristide le titre de fondateur de leur cité, le nommèrent prêtre d'Esculape; il refusa beaucoup d'autres honneurs que lui offraient les empereurs.

Il nous reste de lui deux traités de peu d'importance *Sur le style politique* et *Sur le style simple*, et quarante-cinq discours ou déclamations bien plus intéressants, en général, que ceux des autres rhéteurs. L'auteur traite quelquefois des sujets de rhétorique, mais le plus souvent ce sont des panégyriques de villes ou de divinités. Malgré la forme artificielle de

1. M. Egger. *Apollonius Dyscole. Essai sur l'histoire des théories grammaticales dans l'antiquité.* 1854.

la composition et l'élégance calculée du style, on y trouve des idées, de la vie. Ses récits ont souvent un caractère pathétique, témoin celui qui attendrit Marc-Aurèle. Il y a aussi dans l'exaltation maladive de l'auteur, dans les visions qu'il raconte, dans ses efforts pour se rattacher au paganisme expirant, un signe du travail des âmes à cette époque où le christianisme répandait ses doctrines et où les esprits les plus rebelles étaient atteints, sans le vouloir, par le souffle de cette grande rénovation morale.

Hermogéne — Hermogène de Tarse, contemporain d'Ælius Aristide, était professeur à quinze ans et il ravissait Marc-Aurèle. De dix-sept à vingt cinq ans, il écrivait et publiait des ouvrages de rhétorique fort estimés des anciens et restés classiques pendant de longs siècles. Hermogène paya cher sa maturité précoce : à vingt-cinq ans il était épuisé et tombait dans une complète imbécillité. Nous avons conservé ses quatre premiers traités qui se rapportent tous au même sujet : 1° *L'art de la rhétorique et ses règles;* 2° *De l'invention;* 3° *Méthodes oratoires;* 4° *Exercices préparatoires*. Toutes les figures de pensées et de style, tous les procédés de la rhétorique sont exposés dans ces livres avec clarté, mais avec une abondance un peu diffuse. Bien que cette rhétorique fût placée tout près de celle d'Aristote, elle est aussi superficielle et aussi vide que celle du grand philosophe est pleine et profonde.

Philostrate. — Ce nom est celui de plusieurs écrivains qui étaient parents. Le plus célèbre vécut au IIe siècle; il enseignait la rhétorique à Athènes et il a écrit plusieurs ouvrages qui ont rapport à cet art : nous les avons conservés. Ses *Vies des sophistes* ont une valeur particulière à cause des renseignements qu'elles ren-

ferment sur l'histoire littéraire du temps; ses *Tableaux* sont une suite de descriptions de peintures que l'auteur dit avoir vues à Naples.

Il a composé aussi un *Traité de l'art épistolaire* et des *Lettres*, qui sont des modèles d'amplification à l'appui des règles tracées dans le *Traité*. On a découvert récemment (1858)[1] son *Traité sur la gymnastique*. Mais le plus curieux de ses ouvrages est la *Vie d'Apollonius de Tyane*. Né en Cappadoce, presque contemporain de Jésus-Christ, ce thaumaturge avait longtemps voyagé en Orient; il en rapporta des doctrines mystiques et de pratiques à l'usage des prêtres de ces contrées, puis il parcourut la Grèce en opérant de prétendus miracles. Tantôt il était bafoué comme un imposteur, tantôt on l'adorait à l'égal d'un dieu. Il parut à Rome sous Néron, et fut chassé; plus tard il obtint, comme le Juif Josèphe, la protection de Vespasien et s'établit à Éphèse : là, sous le nom d'école pythagoricienne, il donna des enseignements où le symbolisme oriental jouait un grand rôle et continua ses exercices de thaumaturgie. A l'époque des princes syriens, les progrès du christianisme devenaient la grande inquiétude des empereurs. On imagina sans doute d'opposer la figure et les miracles d'Apollonius à ceux de Jésus-Christ, et de répandre un évangile païen. Telle dut être la pensée de Julia Domna, femme de Septime-Sévère, en demandant à son protégé Philostrate de raconter la vie d'Apollonius. Mais la tentative fut vaine; presque à ce même moment les écrits de Lucien portaient le dernier coup aux croyances du paganisme. Ce n'étaient pas les déclamations de Philostrate, sa prédication vide d'espérances et de promesses pour l'avenir, qui pouvaient ramener les âmes, attirées tous les jours et déjà en partie conquises à « la bonne nouvelle. »

1. M. Minoïde Minas.

Athénée. — Athénée, de Naucratis (Egypte) est un compilateur à peu près contemporain du second Philostrate. Il vécut longtemps à Alexandrie et il est probable qu'il publia à Rome, sous le règne d'Alexandre Sévère, son grand ouvrage des *Dipnosophistes*, c'est-à-dire *Les sophistes à table* ou *Le souper des sophistes*. La forme est celle du dialogue ; mais de longues citations de textes, des dissertations sans fin font disparaître toute composition. Dans ce livre sont entassées une foule d'anecdotes sur les poètes, les historiens, les orateurs, les philosophes, les médecins, les savants, sans oublier les maîtres dans l'art de la gastronomie. Des jugements et de nombreux extraits sont joints aux anecdotes. L'amphitryon est le riche Romain Laurentius ; parmi les convives, qui sont ses interlocuteurs, se rencontrent Ulpien le jurisconsulte et le médecin Gallien. L'auteur cite près de huit cents écrivains et plus de douze cents ouvrages. Le livre était divisé en quinze livres : les deux premiers, une partie du troisième, du onzième et du quinzième ne nous sont connus que par un abrégé. Quelque indigeste qu'elle soit, cette compilation est précieuse, parce qu'elle nous a conservé beaucoup de fragments d'auteurs aujourd'hui perdus et beaucoup de renseignements sur l'antiquité : les plantes, les animaux, les productions des différents pays, les aliments préparés par chaque peuple, les salaisons, les concombres y ont place à côté des dissertations sur la musique, sur les arts, sur Pythagore et sur Homère.

Les anciens citent encore d'Athénée une *Histoire des rois de Syrie*, qui est perdue.

Oppien. — On peut placer parmi les rhéteurs Oppien de Cilicie, contemporain de Marc-Aurèle, auteur d'un poème sur la pêche, les *Halieutiques*. Des cinq livres qui le composent, les deux premiers sont une sorte

d'histoire naturelle des poissons, les trois autres traitent de l'art même de la pêche. Au milieu de mille détails techniques, on rencontre quelques peintures intéressantes, soutenues par un style pur et harmonieux.

On attribue aujourd'hui à un autre Oppien, d'Apamée, les *Cynégétiques*, ou poème *Sur la chasse*, dont nous possédons trois livres sur quatre. On se fonde sur la grande infériorité de la composition et du style pour en faire l'œuvre d'un second Oppien. Celui-ci serait également l'auteur d'un troisième poème *Sur la chasse aux oiseaux*, les *Ixeutiques*, dont nous avons une paraphrase en prose grecque.

Elien. — Nous terminerons cette revue par *Elien le sophiste*, Romain de Préneste, qui a écrit en grec, quoi qu'il ait presque constamment habité Rome, et qui fut l'élève de Pausanias. Son *Histoire variée*, compilation en quatorze livres est composée d'extraits d'auteurs anciens dont plusieurs sont perdus ; elle a donc un certain prix, mais les morceaux cités ont subi souvent des altérations. Ses dix-sept livres sur *le Caractère particulier des animaux* n'ont aucune valeur scientifique ; ses vingt *Lettres rustiques* ne sont que de médiocres compositions de rhétorique.

CHAPITRE V

AGE DES ANTONINS (FIN). — PHILOSOPHES ET MORALISTES.

Nons avons dit, en parlant des écoles philosophiques d'Athènes, que les caractères distincts des sectes s'effaçaient de plus en plus et qu'elles tendaient à se confondre dans une sorte d'éclectisme. Les doctrines disparaissent à force de mutuelles concessions : les écoles d'Epicure et de Zénon, jadis si contraires, ne diffèrent plus guère que par le nom et le costume de leurs chefs; elles évitent les discussions purement philosophiques et se renferment dans les questions de morale. Quant à l'école de Platon, elle a dégénéré, comme nous l'avons vu, en un scepticisme flottant, auquel il ne manquait qu'une formule pour constituer une doctrine. Un philosophe grec né en Crète, au Ier siècle avant J.-C. Ænésidème, se chargea de la lui donner

Ænésidème. — Sextus Empiricus. — Enésidème fut le véritable chef de l'école sceptique, dont Pyrrhon, l'élève de Socrate, avait posé les principes. Il s'appuyait sur ce maître dans un ouvrage en huit livres intitulé *Discours de Pyrrhoniens*. Nous n'en possédons qu'un extrait, mais nous pouvons encore juger les doctrines de l'auteur par les ouvrages d'un autre sceptique du IIe ou du IIIe siècle après J.-C., Sextus Empiricus. Compilateur plutôt qu'écrivain, Sextus fait connaître par ses résumés et ses extraits divers systèmes philoso-

phiques, et il prouve, au jugement d'hommes compétents[1], que le septicisme moderne des Hume et des Kant n'a pas beaucoup dépassé, pour la force des arguments, le scepticisme d'Ænésidème et de son école.

Mais le doute et la négation ne sauraient suffire au besoin des âmes. Aussi le spiritualisme de Platon, répudié par les platoniciens, fut-il recueilli avec un mélange d'éléments nouveaux par ces néo-platoniciens, dont Philon le juif a été le précurseur. Dans la première moitié du IIe siècle a commencé cette secte, connue sous le nom d'*École d'Alexandrie*, bien que tous ses adeptes n'aient pas enseigné ou écrit en Egypte. Mais celui à qui on en rapporte la création, Ammonius Saccas, était, comme l'indique son surnom (porteur de sacs), un portefaix d'Alexandrie. Ammonius n'écrivit jamais, mais ses disciples, malgré sa défense, ont fait connaître ses doctrines, fusion assez incohérente des idées orientales avec les enseignements de Platon et d'Aristote. Les plus brillants successeurs d'Ammonius, Plotin, Porphyre et Jamblique, appartiennent à un âge postérieur. Même avant eux, on pouvait prévoir que cette école aboutirait au mysticisme.

En dehors des sceptiques de l'école d'Ænésidème et du mysticisme naissant des disciples d'Ammonius Saccas, nous ne trouvons plus dans la société païenne que des moralistes, professeurs ou écrivains, dont les leçons souvent brillantes et fortes, et quelquefois confirmées par de nobles exemples, manquaient d'une base solide et d'une sanction véritable.

Dion Chrysostôme. — Nous nommerons d'abord ce Dion Chrysostôme qui commença par les succès écla-

1. Emile Saisset. *Ænésidème*, 1840.

tants de la rhétorique, mais qui, par l'effet du malheur et d'une violente secousse morale, quitta la robe brillante du rhéteur pour le manteau grossier du philosophe.

Né à Pruse, en Bithynie, vers 30 après J.-C., d'une famille distinguée, il y professa bientôt la rhétorique avec le succès qu'atteste son surnom. Il fut même premier magistrat de sa ville natale; mais, le peuple ayant essayé, pendant une émeute, de mettre le feu à sa maison, il quitta sa patrie. En Egypte il rencontra Vespasien, qui goûta son talent et l'emmena en Italie. Il acquit à Rome une éclatante renommée; mais, sous le règne de Domitien, le fils et le deuxième successeur de Vespasien, il osa protester par un courageux écrit contre le supplice d'un noble personnage, victime de l'empereur (82). Forcé de fuir, poursuivi, menacé de mort, il changea, un peu forcément peut-être, de vie et d'habitudes. Il alla partout, gagnant son pain par les plus humbles travaux, mais en même temps haranguant le peuple des carrefours et se faisant prédicateur de morale. Il parcourt ainsi la Thrace, la Scythie; il arrive jusqu'au pays des Gètes : tantôt il explique à une population moitié grecque, moitié barbare, l'origine du monde et les vrais attributs de Jupiter; tantôt il apaise par ses paroles des rivalités et des séditions populaires très fréquentes dans les villes de l'Asie-Mineure. Un jour, pendant qu'il était chez les Gètes, on apprend que Domitien a été renversé et Nerva proclamé empereur (96). Les légions, campées dans les environs, s'indignent, refusent le serment au nouvel empereur, et se préparent à la révolte. Dion paraît, « s'élance sur un autel, et, après avoir jeté ses haillons, il se fait connaître aux soldats, leur raconte son histoire, ses malheurs, leur peint la cruauté de Domitien, les vertus de son successeur et, par sa vive éloquence autant que par

la surprise de ce coup de théâtre, les fait rentrer dans le devoir[1]. »

Alors Dion retourne à Rome où il jouit d'une grande faveur auprès de Nerva et de Trajan, et où il meurt presque en même temps que Trajan (117). Disons que, dans sa fortune nouvelle, il resta fidèle à la vie sévère et aux mœurs pures qu'il avait adoptées depuis son exil, et qu'admis à parler devant Trajan, il donna plusieurs fois à l'empereur, sur les devoirs de la royauté, de nobles et fermes conseils.

Ces quatre discours se trouvent parmi les quatre-vingts compositions du même genre que nous avons de Dion Chrysostôme. En général l'auteur traite des sujets de morale, de philosophie, de politique, quelquefois de littérature. Le style est clair et moins chargé d'ornements artificiels que celui des rhéteurs dont nous avons parlé; mais il sent encore l'élégance asiatique, caractère commun à tous les écrivains de cette période; puis, comme on l'a remarqué, il manque aussi à ces discours, pour nous satisfaire, le charme du débit et de l'action oratoire, qui contribuaient tant à l'enthousiasme des auditeurs contemporains. Enfin ces préceptes moraux, sages sans doute, mais souvent communs et surabondants, n'ont rien qui nous frappe et qui nous touche : comme l'a dit excellemment M. Martha, « leur abondance stérile n'est pas soutenue par une forte doctrine, ils partent de la mémoire plutôt que du cœur. »

Maxime de Tyr. — Telle est aussi l'impression que produit la lecture des quarante et une *Dissertations* ou *Discours* d'un autre rhéteur moraliste du IIe siècle, Maxime de Tyr. Il enseigna la rhétorique à l'Athénéum

1. Martha, *La prédication morale populaire*, dans l'ouvrage déjà cité.

de Rome et l'on croit qu'il compta Marc-Aurèle parmi ses élèves. Ses écrits, honnêtes et sensés, sont bien peu originaux. Ses dissertations sur l'origine du mal, sur l'objet de la philosophie, sur le démon de Socrate, sur la nature de Dieu ont du moins cet intérêt de nous montrer combien les idées religieuses du temps ont rompu avec le polythéisme, « sans toutefois, dit un historien de la littérature grecque [1], engendrer dans la société, je ne dirai pas païenne, mais hellénique, aucun système qui ressemblât à une religion. Maxime est un représentant affaibli du platonisme : la force vivante de l'avenir n'était plus là ; l'hellénisme allait se mourant. »

Epictète. — Il ne put être ranimé même par les vertus et les nobles enseignements de deux grands moralistes, qui ont adouci et, en quelque sorte, humanisé la doctrine stoïcienne, Epictète et Marc-Aurèle.

Sous ce nom d'*Epictète*, c'est-à-dire l'*homme acheté*, se désignait lui-même un Grec né à Hiérapolis en Phrygie, qui fut esclave d'un affranchi de Néron, Epaphrodite Une anecdote caractéristique fait connaître l'héroïsme moral de cet homme. Son maître lui tordait la jambe dans un instrument de torture : « Tu vas me la casser, » lui dit tranquillement Epictète. Ce calme excite encore la fureur du brutal Epaphrodite ; la jambe est brisée : « Je t'avais bien dit que tu la casserais, » répartit simplement le sage [2]. Il resta boiteux toute sa vie.

Après la mort d'Epaphrodite, il fut affranchi et vécut

1. Emile Burnouf, *Histoire de la littérature grecque*, tome II, p. 350.
2. Celse, ardent adversaire du christianisme, apostrophait ainsi les chrétiens : « Est-ce que votre Christ, au milieu de son supplice, a jamais rien dit de si beau ? » — Origène répondit : « Notre Dieu n'a rien dit, et cela est encore plus beau. »

à Rome dans une maison délabrée, qui ne renfermait qu'une table et une couchette. A la fin de sa vie, il prit une femme à son service, mais pour lui confier un enfant abandonné qu'il avait recueilli. Quand Domitien chassa de Rome les philosophes, il se retira en Epire; il revint sous Nerva et vécut assez pour voir les premières années du règne heureux de Trajan. On inscrivit sur son tombeau cette épitaphe : « Je suis Epictète, l'esclave, le boiteux, le pauvre, mais agréable aux dieux. »

La même humilité, un peu fastueuse peut-être, comme toutes les vertus stoïciennes, qui a porté Epictète à cacher son nom, l'a empêché de rien écrire. C'est, nous l'avons dit, son disciple Arrien qui a fait l'histoire de ses idées morales. Le célèbre petit livre intitulé *Manuel d'Epictète* est comme le code du stoïcisme, et il peut se résumer en ces mots qui sont le fond de la doctrine : « résigne-toi, abstiens-toi [1] », c'est-à-dire que l'homme doit regarder la douleur, la persécution, la mort de ceux qu'il aime, comme des accidents indépendants de lui, et ne considérer comme lui appartenant que sa pensée et sa volonté [2]. S'il manque à cette règle,

Il trouvera partout des obstacles, des chagrins, des troubles; il accusera et les dieux et les hommes : s'il la suit, personne ne le contraindra, personne ne lui opposera d'obstacle, il ne se plaindra de personne, il n'accusera personne,

1. ἀνέχου καὶ ἀπέχου.

2. Descartes, dans le *Discours de la méthode*, IIIe partie, traçant les règles de sa morale provisoire, a dit aussi : « Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est au regard de nous absolument impossible. »

personne ne pourra lui nuire, il n'aura pas d'ennemis ; car il n'y aura pas en lui de côté vulnérable[1].

Tout le livre n'est que le développement de ces principes. Pascal en a donné la substance dans une belle page que nous reproduisons :

Ne dites jamais : j'ai perdu cela; dites plutôt : je l'ai rendu ; mon fils est mort : je l'ai rendu ; ma femme est morte : je l'ai rendue. Ainsi des biens et de tout le reste. Mais celui qui me l'ôte est un méchant homme, direz-vous. Pourquoi vous mettez-vous en peine par qui celui qui vous l'a prêté vient le redemander ? Pendant qu'il vous en permet l'usage, ayez-en soin comme d'un bien qui appartient à autrui, comme un voyageur fait dans une hôtellerie. Vous ne devez pas, dit-il encore, désirer que les choses se fassent comme vous le voulez ; mais vous devez vouloir qu'elles se fassent comme elles se font. Souvenez-vous, ajoute-t-il, que vous êtes ici comme un acteur, et que vous jouez votre personnage dans une comédie, tel qu'il plaît au maître de vous le donner ; s'il vous le donne court, jouez-le court ; s'il vous le donne long, jouez le long ; soyez sur le théâtre autant qu'il lui plaît : paraissez-y riche ou pauvre selon qu'il l'a ordonné. C'est votre fait de bien jouer le personnage qui vous est donné ; mais de le choisir, c'est le fait d'un autre. Ayez toujours devant les yeux la mort et les maux qui semblent les plus insupportables et jamais vous ne penserez rien de bas et ne désirerez rien avec excès. Il montre en mille manières ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il soit humble, qu'il cache ses bonnes résolutions, surtout dans les commencements, et qu'il les accomplisse en secret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne se lasse point de répéter que toute l'étude et le désir de l'homme doivent être de connaître la volonté de Dieu et de les suivre. Telles étaient les lumières de ce grand esprit, qui a si bien connu les devoirs de l'homme : heureux s'il avait aussi connu sa faiblesse !

C'est, en effet, cette connaissance de la faiblesse de

1. *Manuel*, ch. I.

l'homme qui manque à Epictète et même à Marc-Aurèle. A la rigueur quelques âmes d'élite peuvent pratiquer cette morale qui étouffe en nous les sentiments les plus légitimes, qui nous interdit de pleurer une mère, une femme, un enfant, qui regarde la compassion comme une faute. On comprend même qu'elle soit née à une époque d'affreux despotisme, où le caprice d'un empereur frappait les plus honnêtes dans leurs biens et dans leurs personnes, « où la mort, l'exil, tout ce que l'on regarde comme terrible devait être chaque jour devant les yeux de chacun [1]. » Mais cette impassibilité n'est pas dans la nature de l'homme; avec le pain du corps et le pain de l'esprit, il lui faut le pain du cœur.

Les larmes, a dit un poète latin [2], sont la meilleure partie de notre être. Aux premiers jours du monde, Dieu accorda aux animaux la vie seulement, à nous une âme aussi, pour qu'une mutuelle affection nous portât à aider nos semblables et à leur demander du secours.

Combien elle avait mieux compris les besoins de l'humanité, cette religion qui, au temps d'Epictète et de Marc-Aurèle, commençait à conquérir le monde! Loin de prêcher une insensibilité, une perfection chimériques, elle faisait de la charité une vertu, du repentir une réhabilitation, des souffrances et de la misère, une épreuve adoucie par un sublime espoir. Quel est l'avenir de ces grands sages, les Epictète, les Marc-Aurèle? Que promettent-ils à leurs adeptes? L'anéantissement. Le chrétien traverse les maux de la vie et marche à la torture, les yeux fixés sur le ciel, sa patrie et sa récompense.

1. Manuel, ch. XXI.
2. Juvénal, sat. XV, v. 149 et suiv. Voir nos *Principes de composition et de style,* 9 e édition, page 350.

Arrien a développé les enseignements du *Manuel* dans deux autres écrits beaucoup plus étendus, les *Entretiens* et les *Conversations familières*. Il nous reste quelques fragments des *Entretiens*, et les quatre premiers livres des *Conversations*. Il y a, dans ces ouvrages, moins d'austérité et de rigueur que dans le *Manuel*; on y sent davantage l'homme et cette bonté qui, selon Bossuet, « doit faire le fond de notre cœur. » Le sentiment de la fraternité humaine, que nous avons déjà signalé chez Plutarque, paraît dans quelques belles pages :

Notre philosophe, dit-il, a l'humanité pour famille, les hommes sont ses fils, les femmes sont ses filles. C'est comme tels qu'il va les trouver tous, comme tels qu'il veille sur tous, parce qu'il est leur père, leur frère et le ministre de leur père à tous, Jupiter.

Dans ce livre le sage a aussi, vers la Divinité, des élans que l'on ne trouverait pas dans le *Manuel* :

Que puis-je faire, moi, vieux et boiteux, si ce n'est de chanter Dieu? Si j'étais rossignol, je ferais le métier de rossignol; si j'étais cygne, celui de cygne. Je suis un être raisonnable, il me faut chanter Dieu. Voilà mon métier, et je le fais. C'est mon rôle à moi, que je remplirai tant que je pourrai, et je vous engage tous à chanter avec moi[1].

Le critique délicat qui cite ce passage, M. Martha, ajoute : « Singulier changement qui s'est opéré dans les âmes! Le monde en détresse se tourne vers le ciel; l'insensible stoïcisme a déjà des élans divins, et l'école est tout près de se transformer en temple de la prière[2]. »

1. *Conversations familières*, I, 16.
2. *Les moralistes sous l'empire romain. — La vertu stoïque* p. 207, édit. in-8.

Mais, c'est M. Martha qui le dit lui-même : « Il y a contradiction entre les doctrines des stoïciens et leur morale. » Le ciel, vers lequel Epictète s'élance dans un transport lyrique, n'est-il pas, aux yeux des stoïciens, fermé et désert? C'est à d'autres docteurs que s'adresseront les malheureux et les déshérités d'ici-bas pour en apprendre le chemin et pour aller recueillir cet héritage.

Marc-Aurèle. — Le style d'Arrien se modèle sur celui de Xénophon ; il a une correction et une pureté où l'on sent quelquefois le travail. Il n'en est pas de même du style de Marc-Aurèle, souvent irrégulier, rude, bizarre, plein de sous-entendus et d'ellipses. Mais on s'explique ces défauts, quand on sait que ce livre intitulé : *Pour lui-même*, c'est-à-dire *Pensées* [1], est composé de réflexions et de notes écrites au jour le jour, à Rome, en voyage, sous la tente, sur les bords du Danube, en face des Barbares ; et, si l'on a eu quelquefois de la peine à suivre l'auteur, on l'oublie bien vite lorsqu'on est entré dans l'intimité de cette âme si grande, si forte, et en même temps si affectueuse et si douce. Marc-Aurèle, en effet, c'est Epictète sans l'âpreté et l'altière raideur stoïcienne, avec une simplicité, un abandon, une aimable mansuétude où l'on sent l'influence du christianisme [2].

On sait que la vie de Marc-Aurèle fut conforme à ses maximes. M. Guizot, dans un beau parallèle entre Marc-Aurèle et saint Louis, a rapproché l'empereur païen du roi chrétien, comme les deux hommes qui

1. Cet ouvrage est divisé en XII livres.
2. Martha, *La vertu stoïque.* « Il semble que la philosophie païenne, moins altière, se rapproche de plus en plus du christianisme qu'elle ignoreou qu'elle méconnaît, et soit prête à se jeter entre les bras du Dieu inconnu. » Edit. in-8, page 207.

ont le mieux fait de leurs croyances la règle de leur conduite.

La vie publique de Marc-Aurèle (121-180) appartient à l'histoire. Quant à sa vie privée, on apprend à l'admirer dans ses *Pensées*, qui contiennent sur sa mère, sur ses maîtres, sur la pureté de son enfance, sur l'action bienfaisante de la famille, de la campagne, de l'étude, tant de confidences pleines d'effusion. Le grand événement de sa jeunesse, c'est la lecture du livre d'Epictète ; il en témoigne vivement sa reconnaissance au stoïcien Rusticus qui lui a prêté le *Manuel*. Il en observe scrupuleusement pour lui-même les sévères principes : il interdit à sa parole tout déguisement, même commandé par les convenances de sa haute fortune ; il se dicte cette règle inflexible : « Que toutes tes paroles aient un accent d'héroïque vérité ! » La sagesse du philosophe n'a point amolli le souverain, pas plus que la piété du chrétien n'a refroidi l'intrépide valeur de saint Louis ni affaibli les ressorts de sa volonté et de sa ferme raison. Marc-Aurèle n'oublie jamais qu'une vie active est le premier devoir d'un roi, et que sa tâche est de tous les jours :

Songe à toute heure, dit-il, qu'il faut agir en Romain, en homme... Ce qui n'est point utile à la ruche, n'est pas non plus utile à l'abeille... Offre au Dieu qui est au dedans de toi, un être viril, un citoyen, un empereur, un soldat à son poste, prêt à quitter la vie, si la trompette sonne... La vie est courte ; le seul fruit de la vie est de maintenir son âme dans une disposition sainte et de faire des actions utiles à la société... Veille au salut des hommes !

Et ses dix-neuf années d'un règne rempli d'expéditions contre les Barbares, de luttes contre des généraux révoltés, de calamités de toutes sortes, pestes, disettes, tremblements de terre, combattues par son

infatigable bienfaisance, prouvent comment il a su remplir son programme.

M. Martha, dont nous résumons ici la belle étude sur Marc-Aurèle, montre aussi que cet empereur philosophe n'a jamais été un utopiste[1].

N'espère pas, dit-il, qu'il y ait jamais une république de Platon ; contente-toi de faire avancer quelque peu les choses, et ne regarde pas comme sans importance le moindre progrès[2].

Il adoucit les lois, il s'efforce de réformer insensiblement les mœurs; mais il ne heurte pas de front les préjugés et les coutumes. Ne pouvant supprimer les combats de gladiateurs, il donne aux combattants des glaives émoussés. Ces jeux barbares le révoltent, cependant il se commande à lui-même « d'y assister avec un sentiment de bonté et sans mépris insolent. »

L'indulgence, la bonté, la seule vertu qu'il ait divinisée, et à laquelle il ait élevé un temple, cette bonté dont il a dit : « Souviens-toi que la bonté est invincible[3] » éclate partout dans ses *Pensées* « Aime les hommes, dit-il, mais d'un amour véritable. » Elle s'étend aux serviteurs comme à tous les autres, aux ingrats, aux ennemis, comme aux amis reconnaissants : « Ce n'est point assez de pardonner; il faut aimer ceux qui nous offensent. » Et il ne veut pas que la pensée d'une récompense, soit la reconnaissance, soit la gloire, ôte à ses bienfaits leur caractère désintéressé :

Tel homme, dit-il, lorsqu il a obligé quelqu'un, se hâte de lui porter en compte le service rendu. Tel autre, sans être

1. Pensées, *passim*, traduction de M. Martha, *Examen de conscience d'un empereur romain*.
2. Voir tout le passage dans notre *Choix de Morceaux traduits*, page 487.
3. « La bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes. » Lacordaire, *Lettres à un jeune homme*, XXXVIII.

aussi pressé, ne laisse pas de regarder en lui-même l'obligé comme son débiteur, et sait ce qu'il a fait. Un troisième enfin ne sait pas même, si je puis dire, ce qu'il a fait : il est semblable à la vigne qui porte ses grappes, et puis après ne demande plus rien, satisfaite d'avoir donné le fruit qui lui est propre. Comme le cheval qui a couru, le chien qui a chassé, l'abeille qui a fait son miel, l'homme qui a fait le bien ne publie pas son action, il passe à une autre; de même que la vigne se prépare à porter de nouveaux fruits dans la saison [1].

Il connaît les hommes, il a éprouvé combien il est difficile, même à force de vertu et de bienfaits, de se concilier l'affection de tous. Un souverain surtout froisse toujours des vanités, blesse des intérêts, frustre des ambitions. Cette pensée aide Marc-Aurèle à mourir avec résignation et douceur :

Aucun homme n'est assez fortuné pour n'avoir pas, quand il meurt, quelqu'un qui se réjouisse du mal qui lui arrive. Était-il sage et vertueux? à sa dernière heure, il se trouvera bien quelqu'un pour dire en lui-même : je respirerai enfin, délivré de ce pédant ! Il est vrai qu'il ne gênait personne; mais je sentais bien qu'en secret il nous condamnait. Voilà pour l'homme de bien. Quant à nous, souverains, combien d'autres raisons font souhaiter à plus d'un d'être délivrés de nous ! Fais cette réflexion au moment de la mort, et tu partiras avec plus de résignation. Car tu diras : je sors d'une vie où ceux avec qui je l'ai passée, pour qui j'avais tant travaillé, tant fait de vœux, tant pris de peine, sont les premiers à souhaiter mon départ, dont ils espèrent peut-être quelque avantage. Pourquoi donc désirer un plus long séjour ici-bas? Cependant ne t'en va pas pour cela moins bien disposé pour eux : conserve jusqu'au bout ton caractère; reste affectueux, bienveillant, indulgent [2].

Pas plus que sur la reconnaissance Marc-Aurèle ne

1. *Pensées*, V, 6.
2. *Ibid.*, X, 36.

compte sur la gloire ; il est un des sages qui en ont le mieux étalé le néant :

Celui qu'éblouit l'éclat de la réputation qu'il pourra laisser après lui ne se représente pas que chacun de ceux qui garderont son souvenir ne tardera pas à mourir, et après lui son successeur, jusqu'à ce que toute renommée s'éteigne en traversant des générations dont la vie à peine allumée est destinée à s'éteindre. Mais suppose immortels ceux qui garderont ce souvenir, immortel le souvenir lui-même. Que t'importe ? je ne dis pas après ta mort, mais pendant ta vie ? qu'est-ce que la louange ? à part l'application qu'on en peut faire. Tout ce qui est beau, en quelque genre que ce soit, est beau par sa propre nature et c'est en lui que se renferme sa beauté. La louange n'en fait point partie. Ce qui est loué n'en devient donc ni pire, ni meilleur. Et cela, je le dis même de ce qui s'appelle beau dans la langue vulgaire, comme des objets matériels ou des ouvrages de l'art. Et ce qui est réellement beau aurait besoin de quelque chose ! non, pas plus que la loi, pas plus que la vérité, pas plus que la bonté, que la pudeur. Est-il une seule de toutes ces choses qui soit belle pour avoir été louée, ou qui diminue de prix quand on la blâme ? L'émeraude perd-elle de son prix pour n'être pas louée ? Et l'or, l'ivoire, la pourpre, un poignard, une fleur, un arbuste [1] ?

Quelle est donc la consolation de ce sage, de ce grand et bienfaisant empereur, au moment où il quitte la terre « avec un cœur doux et paisible », se séparant de la vie « comme l'olive mûre qui tombe en bénissant la terre sa nourrice et en rendant grâce à l'arbre qui l'a portée [2] ? » Hélas ! la doctrine stoïcienne ne lui permet aucune espérance ; il n'y a plus pour lui d'autre avenir « qu'une durée inconsciente dans le sein du grand tout [3]. » On sent quelquefois qu'il s'en

1. *Pensées*, IV, 18, 19.
2. *Ibid.*, IV, 48.
3. Martha ; dans l'ouvrage déjà cité, éd. in-8, page 233.

afflige; une sorte de murmure, bientôt réprimé, s'échappe de ses lèvres :

Comment se fait-il que les dieux qui ont ordonné si bien toutes choses et avec tant de bonté pour les hommes aient négligé un seul point, à savoir que les gens de bien, d'une vertu véritable, qui ont eu pendant leur vie une sorte de commerce avec la Divinité, qui se sont fait aimer d'elle par leur piété, ne revivent pas après leur mort et sont éteints pour jamais ?

Marc-Aurèle « qui avait conduit la philosophie profane jusqu'aux confins du christianisme [1] », aurait pu trouver près de lui ces croyances que le panthéisme stoïcien ne donnait pas. Est-il vrai qu'il ait persécuté une religion qu'il était si digne d'aimer et de comprendre? Nous avons dit qu'il accueillit avec bienveillance l'apologie que lui adressa d'Alexandrie l'ancien professeur athénien Athénagoras, devenu un des Pères les plus véhéments et les plus énergiques de la religion nouvelle. M. Martha, dont le livre doit être lu par tous les amis des belles études morales et littéraires, prouve, ce nous semble, victorieusement, que l'accusation portée contre Marc-Aurèle est injuste [2]. Il n'a jamais publié un édit contre les chrétiens; au contraire, il a écrit une lettre qui ordonne de poursuivre leurs accusateurs. Faut-il le rendre responsable de quelques exécutions arrachées aux gouverneurs par une populace ameutée et fondées sur d'anciens édits qui n'étaient pas abolis ? M. Martha cite un témoignage qui nous paraît irréfutable : vingt ans après la mort de Marc-Aurèle, le grand apologiste Tertullien revendique cet empereur comme un protecteur des chrétiens :

1. Martha, *ibid.*
2. *Ibid.*, éd. in-8, page 261, note.

Consultez vos annales, vous y verrez que les princes qui ont sévi contre nous sont de ceux qu'on tient à honneur d'avoir eus pour persécuteurs. Au contraire, de tous les princes qui ont connu les lois divines et humaines, nommez-en un seul qui ait persécuté les chrétiens? Nous pouvons même en nommer un qui s'est déclaré leur protecteur, le sage Marc-Aurèle. S'il ne révoqua pas expressément les édits contre les chrétiens, du moins les rendit-il sans effet, en établissant des peines mêmes les plus rigoureuses contre les persécuteurs. Qu'est-ce donc que ces lois qui ne sont exécutées que par des princes impies, injustes, infâmes, cruels, extravagants, insensés, que n'ont jamais autorisées... ni un Antonin, ni un Vérus ?. (Marc-Aurèle [1].)

Lucien. — Quel contraste entre la figure de Marc-Aurèle et celle d'un autre philosophe moraliste que nous allons maintenant étudier ! A l'élévation sereine, à la bonté compatissante, à la tristesse mélancolique d'un sage qui aime les hommes et pardonne à leurs erreurs succèdent le rire moqueur, l'ironie mordante, la verve impitoyable d'un sceptique qui s'attaque à tout, aux dieux, aux philosophes, aux hommes de toutes les conditions et qui, hellène et attique entre tous par la pureté, la finesse et la légèreté brillante de son style, porte les derniers coups au polythéisme hellénique.

Lucien, né à Samosate en Syrie, entre 120 et 130, mort dans un âge avancé, appartenait à une humble famille. Son père exerçait un métier manuel; Lucien lui-même commença par être apprenti dans l'atelier d'un de ses oncles, fabricant de statuettes. On lui permit enfin de se livrer à l'étude. Il alla suivre les leçons des célèbres professeurs d'Ionie, et entre autres du fameux Polémon, que nous avons eu occasion de nommer. Bientôt il fut lui-même sophiste et rhéteur

1. *Apologet*, ch. v.

(nous avons vu que ces deux mots sont à peu près synonymes). Suivant une habitude renouvelée des anciens logographes, il composa des plaidoyers, il professa, et il s'enrichit surtout par des voyages entrepris, suivant la mode des rhéteurs du temps, pour donner dans les villes ces représentations oratoires que nous avons déjà décrites. Il parcourut ainsi la Grèce, l'Italie, la Gaule, et il obtint partout de brillants et fructueux succès.

Vers 164, sous le règne de Marc-Aurèle, il se fixa en Grèce avec sa famille, et Athènes devint son séjour favori. Cette ville, par ses souvenirs littéraires, par ses écoles, par ce qui était resté à ses habitants de la finesse et de l'élégance artistique de leurs ancêtres, convenait plus que toute autre au caractère et à l'esprit de Lucien. La fortune qu'il avait amassée lui permit de renoncer aux plaidoyers et à la rhétorique pour se faire moraliste et satirique. Ce fut pendant cette période de sa vie, entre 165 et 175, qu'il composa la plus grande partie de ses *Dialogues*. Beaucoup de ses nombreux écrits eurent d'abord la publicité de ces lectures publiques, plus goûtées encore à Athènes que partout ailleurs. Il a eu pour ami un philosophe du temps, Démonax, dont il a raconté la vie et qui n'est guère connu que par lui. Mais le caractère mordant de ses écrits lui fit de nombreux ennemis, en particulier ce rhéteur grammairien, Julius Pollux, dont nous avons parlé, et les philosophes cyniques, qu'il n'avait pas ménagés dans ses satires. Vers la fin de sa vie, il entreprit de nouveaux voyages, peut-être pour rétablir sa fortune épuisée, et cette nouvelle promenade oratoire eut le même succès que la première. Enfin il remplit en Egypte de hautes fonctions publiques, et il mourut, vieux et malade, au milieu de ces honneurs. Ce fut sans doute pendant le règne de Commode.

Des quatre-vingt-trois opuscules publiés sous le nom de Lucien, treize lui sont retirés aujourd'hui par la critique [1]. Nous ne chercherons pas à donner une liste complète des soixante-dix qui lui sont accordés sans conteste. Les œuvres de sa jeunesse appartiennent à ce genre de la rhétorique dont nous avons déjà rencontré tant d'exemples. Quelques-unes semblent de simples développements scolaires ; d'autres, comme l'*Hippias*, l'*Eloge de la mouche*, le *Jugement des voyelles*, sont des petites compositions où l'imagination et la verve satirique rachètent la frivolité du sujet. L'*Eloge de la mouche*, le *Jugement des voyelles*, plaidoyer du *sigma* contre le *tau* qui l'a dépouillé, étincellent d'esprit et de finesse. Mais, dès cette époque, Lucien prouvait qu'il était capable d'œuvres plus sérieuses, et révélait en lui cette habile entente du dialogue qui est un des côtés les plus brillants et les plus originaux de son talent. Son *Nigrinus*, qui doit être placé vers l'an 150, époque où il fit le voyage de Rome et alla voir le philosophe qui donne son nom au dialogue, est une piquante satire des vices de Rome et de l'agitation tumultueuse de la grande ville comparée à la vie calme et paisible d'Athènes. On est surpris de trouver chez un jeune homme de vingt-cinq ans tant de puissance et d'éclat. D'ailleurs, à la fin de cette première période où Lucien n'est encore qu'un maître de rhétorique, nous rencontrons son *Traité sur la manière d'écrire l'histoire*, étude incomplète, qui ne mérite pas le nom de traité, mais remarquable par la justesse et l'indépendance de la critique et par une

1. Maurice Croiset, *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien*. Hachette, 1882.
Pour la classification des œuvres de l'auteur nous suivons exactement ce livre si complet et si judicieux, où le talent de Lucien est analysé avec tant de pénétration, où son influence est appréciée avec tant d'autorité et de sage mesure.

simplicité lumineuse de style, bien rare à cette époque d'emphase et de boursoufflure. L'auteur, en raillant les historiens rhéteurs de son temps, a cette verve mordante qui paraît déjà dans ses premiers écrits et qui donne à tous ses ouvrages un intérêt si piquant.

L'époque où Lucien se fixe à Athènes et renonce décidément à la rhétorique et à la composition des plaidoyers marque dans l'histoire de ses écrits une nouvelle période. Lucien se livre tout entier à ses goûts de moraliste satirique : il adopte décidément la forme vive et dramatique du dialogue; et, avant d'être le plaisir des lecteurs délicats, ces opuscules si animés, si lestes, si pétillants de malice, charmaient les oreilles et l'esprit des nombreux habitués des lectures publiques, plus suivies encore à Athènes qué dans les autres villes lettrées de l'empire. Les écrits de Lucien sont de ceux que le débit fait valoir ; on sait de plus qu'il avait un bel organe, et il devait être un habile lecteur.

Parmi les ouvrages de cette seconde période, nous citerons l'*Anacharsis*, dialogue entre Solon et le Scythe Anacharsis, sur l'éducation et en particulier sur la gymnastique, qui est attaquée par le Barbare et défendue par le législateur athénien au nom de la philosophie et de l'intérêt social. Le *Toxaris* est encore une discussion entre un Scythe, Toxaris, et l'Athénien Mnésippe sur l'amitié et ses devoirs, mieux compris, selon Toxaris, chez les Scythes que chez les Grecs, dont Mnésippe soutient la cause. Le fond des deux plaidoyers n'est qu'une suite d'anecdotes aimables qui suffisent à l'intérêt du dialogue. L'*Hermotime* a une vivacité et une chaleur qu'on ne trouverait pas dans les ouvrages précédents. L'auteur, en effet, y plaide sa propre cause. Parce qu'il a cessé d'être rhéteur, on le classe parmi les philosophes. Non, il n'appartient à aucune de ces sectes qu'il passe en

revue et dont il réfute les doctrines avec une franchise, une malice, une verve entraînantes. Cette satire retentissante a dû faire beaucoup pour la réputation de Lucien et aussi pour la haine que lui ont vouée les stoïciens et les cyniques. Elle fut suivie de petits pamphlets pleins d'une gaieté malicieuse, le *Parasite*, l'*Ami du mensonge*, le *Banquet*. Désormais la voie de l'auteur est tracée : il y marchera de plus en plus hardiment, il se fera le disciple de ce fameux Ménippe qui l'avait précédé de quatre siècles, et dont nous avons indiqué rapidement, dans un chapitre précédent[1], le rôle et l'influence; il le « déterrera », comme il le dit, car Ménippe était à peu près oublié, et il le prendra « comme son conseiller et son complice dans ses moqueries les plus irrévérencieuses[2]. » Nous entrons dans une troisième période où, à l'exemple de Ménippe, Lucien mêle la satire religieuse à la satire morale, et nous transporte, comme l'avait fait Ménippe, dans un monde idéal : les enfers et le ciel vont devenir le théâtre de ces petites comédies si fines et si piquantes, dont l'ironie, sous sa forme légère, porte peut-être plus loin, comme l'a dit M. Croiset, que les plaisanteries franches et joyeuses d'Aristophane et des autres poètes de la comédie antique.

Le premier dialogue que Lucien écrivit sous cette inspiration nouvelle est le *Ménippe ou la Nécyomancie.* Le philosophe cynique est allé au pays des morts demander à Tirésias la solution des problèmes philosophiques, et il assiste au châtiment des grands et des puissants de la terre. Les trente *Dialogues des morts* sont le développement de cette piquante idée satirique; Ménippe et un autre cynique plus ancien, Diogène, jouent le premier rôle dans cette comédie aux cent actes

1. P. 549.
2. M. Croiset, dans l'ouvrage déjà cité, ch. II, 4, pages 56 et suiv.

divers, dont les autres personnages sont les hommes, tyrans, magistrats, riches, voluptueux, jeunes gens fiers de leur beauté ou de leur force, philosophes gonflés de leur vain savoir : aujourd'hui la mort a confondu leur orgueil et leur a montré le néant des choses humaines. Il y a dans ces *Dialogues* un ton plus incisif et plus âpre que dans les autres ouvrages de Lucien ; cela tient peut-être au caractère des deux philosophes qui dominent les scènes. Les vices, les ridicules, les préjugés des hommes, les illusions grossières qui les abusent, les croyances vaines dont on les leurre, sont bafoués avec une vigueur et une amertume inaccoutumées. Lucien, si sévère pour les erreurs de l'homme, n'a pas un mot de tendresse compatissante pour ses misères. Sans cesse il lui présente la mort comme inévitable et prochaine, mais il s'inquiète peu du redoutable problème de ses destinées futures : il se détourne, en épicurien, de cet inconnu qui tourmente les nobles âmes; son scepticisme ironique et glacé n'est pas fait pour leur rendre le calme.

Ces réflexions nous conduisent à d'autres dialogues de Lucien, aux vingt-six *Dialogues des dieux* et aux quinze *Dialogues des dieux marins*, c'est-à-dire à la satire religieuse qui a une si grande place dans son œuvre et qu'il poursuivra jusqu'à son extrême vieillesse. Ces scènes vives et finement railleuses, qui mettent en pleine lumière l'immoralité et le ridicule de la plupart des traditions mythologiques de la Grèce, avaient été préparées par deux autres écrits du même genre. Dans l'*Icaroménippe*, Ménippe, armé des ailes d'Icare, monte jusqu'au séjour de Jupiter et s'amuse aux dépens du souverain des dieux et des hommes qui accueille si mal les prières des pauvres mortels. Dans le *Jupiter confondu*, un philosophe cynique, dont le nom n'est pas donné, prouve au maître du tonnerre que la fatalité ne peut se concilier avec sa toute-puis-

sance. Dans les *Fêtes de Kronos*, le bon Saturne s'entretient avec un de ses prêtres et lui raconte naïvement ses aventures. Sans doute l'auditoire de Lucien était composé de la société d'élite d'Athènes, et ces ouvrages, une fois publiés, ne s'adressaient qu'à un nombre limité de lecteurs, généralement désabusés de la religion officielle. Cependant il nous semble difficile que ces attaques, si fortes sous leur forme légère, et les coups que Lucien portera encore au paganisme dans ses ouvrages postérieurs, n'aient pas eu quelque retentissement, et n'aient pas contribué au discrédit du polythéisme. On ne peut nier tout au moins que les moqueries des premiers apologistes chrétiens ressemblent beaucoup à celles de Lucien : il est certain que, volontairement ou non, il a été leur auxiliaire; ses écrits leur ont fourni des modèles et des armes.

A la même période de la vie de Lucien se rapporte la composition d'un roman burlesque, *Récit d'une histoire véritable*, sorte d'odyssée bouffonne dont se sont inspirés les auteurs du *Gargantua* et des *Voyages de Gulliver*. L'auteur y ridiculise les poètes et les historiens qui ont rempli leurs écrits de prodiges et d'inventions fabuleuses : on y voit les hommes-plantes, les sirènes à pieds d'âne, l'île fromage; on y trouve un voyage dans la lune, un séjour dans le corps d'une baleine, une bataille entre des îles. Le récit est animé par une verve égale à celle de Rabelais, de Swift et de Voltaire.

Dans un nouveau groupe d'écrits satiriques qui sont l'apogée du talent de Lucien, l'auteur a pris surtout pour modèles Aristophane et Eupolis. C'est ce qu'établit fortement M. Maurice Croiset [1]. Par suite, comme le dit ce critique, l'imagination de Lucien a pris un nouvel essor. Il se rapproche davantage de la

1. Ch. II, § 5, page 64.

véritable comédie : les acteurs sont plus nombreux, les incidents plus variés ; les scènes mieux rattachées forment un ensemble plus complet. Tels sont les caractères du *Tyran*, du *Coq*, du *Timon*, du *Charon*, qui rentrent pour le sujet dans le cadre des *Dialogues des morts*, mais qui ont plus d'ampleur, plus de force et plus d'éclat. Le même progrès se remarque dans le *Prométhée*, l'*Assemblée des Dieux*, les *Doléances tragiques de Jupiter* ou *Jupiter tragédien*. Ce sont encore les *Dialogues des Dieux*, mais avec une hardiesse encore plus grande et sous une forme plus saisissante et plus dramatique. « O Prométhée, dit Hermès à la fin du dialogue intitulé *Prométhée*, en faisant semblant de te défendre, tu as terriblement accusé Jupiter. » Dans l'*Assemblée des Dieux*, Momus fait l'aveu suivant : « Depuis que nous sommes tant de dieux, il y a plus de parjures et de sacrilèges que jamais, et on nous méprise avec raison. »

Les philosophes et les rhéteurs, déjà bafoués dans de précédents ouvrages, ont aussi leur grande place dans la vaste galerie satirique de Lucien. Trois dialogues composés à cette époque : *Les Vies ou les Sectes à l'encan*, *le Pêcheur ou les Ressuscités*, *la Double accusation*, sont au nombre des plus amusants, des plus spirituels, des plus accablants pour les sectes philosophiques. Dans le premier, Mercure, devenu crieur public, vend à l'encan des esclaves dont chacun représente la vie particulière préconisée par un chef d'école. Les acheteurs se promènent, examinent, questionnent, et font leurs réflexions. Diogène est estimé à deux oboles, Epicure à deux mines, Socrate à deux talents. Dans le *Pêcheur*, les philosophes ressuscitent pour venir se venger des attaques de Lucien. Celui-ci, traduit au tribunal de la Philosophie, se défend, est acquitté, et fait une pêche qui a pour résultat la séparation des faux et des vrais philosophes. La *Double accusation*,

qui est comme le complément du *Pêcheur* et qui a la valeur d'une apologie en règle, comme la neuvième satire de Boileau[1], nous montre Lucien entre la Rhétorique et la Dialectique : il se défend avec une ironie hautaine et avec cette confiance qu'il puise dans sa réputation et dans la conscience de son talent. Le *Récit de la mort de Pérégrinus* est aussi une riposte aux attaques furieuses des cyniques. Ce fanatique, rêveur enthousiaste à la façon d'Apollonius de Tyane, avait annoncé qu'il monterait sur un bûcher aux jeux olympiques et qu'il mourrait dans les flammes. Il exécuta intrépidement son projet, et les cyniques, ses confrères, accourus à cet étrange spectacle, faisaient un martyr de cet orgueilleux en démence. Lucien était présent aussi, mais non pour applaudir. Il témoigne lui-même que les cyniques faillirent le déchirer. Mais quelle dut être leur fureur, quand il raconta la mort de leur martyr et détruisit par le ridicule tout l'effet de cette scène théâtrale ! Ils se vengèrent sans doute par des injures, comme le dialogue obscur des *Fugitifs* permet de le conjecturer.

Nous arrivons à des ouvrages qui semblent appartenir à la verte vieillesse de Lucien : le pamphlet *Contre un ignorant collectionneur de livres*, où l'auteur venge évidemment une injure personnelle ; le *Maître de rhétorique*, diatribe violente contre son adversaire, le rhéteur grammairien Julius Pollux ; le *Lexiphane*, où, en bafouant un personnage fictif de ce nom, Lucien ridiculise tous ces rhéteurs emphatiques et sots, si fiers de leur éloquence ampoulée et de l'argent qu'elle leur rapporte.

Il semble qu'après ces derniers écrits polémiques, Lucien ait pris quelque repos. La *Vie de Démonax*, qui parut entre 177 et 180, la *Vie du faux prophète*

1. La comparaison appartient à M. Croiset.

Alexandre, postérieure à la mort de Marc-Aurèle (180), annoncent une sorte de désarmement. Dans la première de ces biographies, l'auteur expose, avec simplicité, sur le ton d'une causerie familière, les vertus, la bonté, la sincérité de son ami Démonax; dans la seconde il réunit ses souvenirs personnels sur une sorte de magicien qui avait créé une religion et institué un oracle en Paphlagonie. Dans un voyage, Lucien avait eu l'occasion de voir cet Alexandre, et son ouvrage est une réponse aux renseignements que lui a demandés son ami Celse. Parmi les écrits de sa vieillesse, dont l'un, *Apologie pour les salariés*, fut composé au moment où il devenait en Égypte un haut fonctionnaire de l'empire, nous ne citerons plus que deux dialogues versifiés, intitulés: *Tragédie de la goutte* et *Pied léger*. On ne sait s'ils sont, en effet, l'œuvre de Lucien; on y trouve assez d'enjouement et de fine raillerie pour qu'ils méritent d'être attribués au fameux satirique.

L'énumération que nous venons de faire des principaux écrits de Lucien et les courtes appréciations que nous y avons jointes, nous dispensent d'un long jugement sur l'œuvre entière du moraliste satirique. Il porte dans toutes les questions, morale, philosophie, littérature, le même esprit d'indépendance; il fronde hardiment les hommes et les dieux, les rhéteurs, les philosophes, y compris ces illuminés, comme Pérégrinus et Alexandre, qui prétendent s'élever au-dessus de la nature humaine.

A-t-il confondu le christianisme avec ces essais de religions mortes-nées? Il est certain qu'il n'a pas cherché à connaître les dogmes chrétiens; dans son aversion pour le surnaturel il a témoigné quelque pitié pour ce qu'il traite de rêves chimériques. Mais son langage n'est pas celui d'un ennemi, et, dans un passage de la vie de Pérégrinus, il rend un bel hommage à la pureté de la

vie des chrétiens et à cette active fraternité qui règne entre eux :

... Lorsque Pérégrinus fut dans les fers, les chrétiens lui rendirent toutes sortes d'offices avec un zèle et un empressement infatigables. Dès le matin, on voyait rangés autour de la prison une foule de vieilles femmes, de veuves et d'orphelins. Les chefs passaient la nuit auprès de lui en gagnant les geôliers; ils faisaient apporter toutes sortes de mets; ils lisaient leurs livres sacrés. Plusieurs villes d'Asie lui envoyèrent des députés, au nom de la communauté chrétienne, pour le secourir, le défendre, le consoler. On ne saurait croire l'empressement qu'ils témoignent dans les circonstances semblables qui intéressent la cause générale; en un mot, rien ne leur coûte... Ces malheureux se sont persuadés qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. C'est pourquoi ils méprisent la mort et la plupart s'y livrent volontairement. Puis leur premier législateur leur a persuadé qu'ils sont tous frères du jour où ils ont changé de culte, renié les dieux de la Grèce, et adoré le sophiste[1] crucifié dont ils suivent les lois. Aussi méprisent-ils également tous les biens; ils les mettent en commun sur la foi complète et sans examen qu'ils ont en ses paroles[2]...

Quant à lui-même, nous l'avons dit, il n'a pas de doctrine arrêtée : la pensée de la mort le laisse tranquille; il paraît attendre avec indifférence cet anéantissement qui, à ses yeux, est le terme dernier de la vie terrestre.

Pour nous, Lucien a le grand mérite de nous donner des tableaux animés et saisissants de la société ancienne sous toutes ses faces, morale, religieuse, littéraire. Ses *Dialogues* vivront toujours, et ses satires ont un intérêt tout particulier : ce sont de véritables drames, pleins d'originalité, avec des carac-

1. Nous avons vu que le mot « sophiste » n'est pas, à cette époque, un terme de mépris.
2. *Sur la mort de Pérégrinus,* ch. XII et XIII.

tères fortement tracés, des dialogues vifs, piquants, naturels, avec un style vraiment attique par la franchise, la netteté, la grâce, l'ironie fine et délicate. On s'étonne de trouver perdu dans ce siècle de décadence un contemporain d'Aristophane, de Xénophon, de Platon, digne de ces grands maîtres, quoiqu'il soit moins poète que le premier, moins simple que le second et qu'il n'ait pas le souffle puissant et l'élévation morale du troisième. Si Lucien se rattache étroitement à ces illustres ancêtres, il a eu aussi des héritiers parmi les modernes; sans parler des autres, on peut dire qu'il a légué à Voltaire son esprit, sa vivacité, sa verve étincelante, sa mordante ironie, la richesse et la fécondité de ses ressources, trop souvent aussi, hélas! le cynisme de ses expressions et de ses tableaux.

CHAPITRE VI

AGE DE DIOCLÉTIEN. — ÉCOLE D'ALEXANDRIE. — PÈRES DE L'ÉGLISE.

Durée. — Nous désignons sous ce nom général la période qui commence à l'anarchie militaire (235-268), qui se continue par les énergiques empereurs qu'on appelle *Illyriens* (268-284), et qui aboutit à la monarchie absolue de Dioclétien (285-305). Nous l'arrêterons au moment où l'un des successeurs de Dioclétien, Constantin, donne par le célèbre édit de Milan (313) pleine liberté au christianisme, et bientôt chrétien lui-même (324), rompt avec Rome, pleine des souvenirs du paganisme, pour fonder la capitale chrétienne de Constantinople (326-330). Ici finira pour nous la période gréco-romaine de la littérature grecque. Nous entrerons ensuite dans la période byzantine.

Caractères. — Après l'âge qui avait produit Plutarque, Marc-Aurèle et Lucien, et, au-dessous de ces grands noms, tant d'esprits actifs, occupés d'histoire, de littérature, de critique, de philosophie, le siècle qui termine la période gréco-romaine est pauvre en écrivains et en écrits profanes. De plus graves pensées occupent les âmes : d'un côté, l'église chrétienne attire à elle et voit chaque jour entrer dans son sein tout ce qu'il y a d'ardent, de généreux, de brillant dans la jeunesse; chaque jour s'accroît le nombre des apologistes qui la défendent, des docteurs qui fixent

ses dogmes, des orateurs qui les exposent et qu'anime une éloquence nouvelle, trempée aux sources de la Bible et des Évangiles, aussi pleine et aussi puissante que celle des rhéteurs était vide et stérile; là est décidément la vie et l'avenir. De l'autre côté ,une philosophie nouvelle, que nous avons vue naître avec Ammonius Saccas, travaille à concilier le spiritualisme de Platon avec les doctrines symboliques de l'Orient, et cherche à opposer ce mysticisme vague et confus qu'on appelle néoplatonisme aux dogmes bien définis, à la morale élevée et pratique et à l'organisation déjà puissante de la religion nouvelle.

École d'Alexandrie. — Étudions d'abord les efforts de l'école d'Alexandrie pour constituer une doctrine et élever une sorte de religion en face du christianisme.

Deux des disciples d'Ammonius Saccas, Herennius Origène d'Alexandrie, qu'il ne faut pas confondre avec un des plus célèbres Pères apologistes de l'Église chrétienne, révélèrent, malgré la défense du maître, les doctrines qu'il leur avait enseignées.

Le plus brillant des disciples d'Ammonius fut Plotin, né en 205 à Lycopolis, en Égypte. Il avait vingt-six ans quand il entendit ce philosophe prophète qu'on appelait « inspiré de Dieu ». — « Voilà l'homme que je cherchais! » s'écria-t-il, et il suivit ses enseignements pour les développer encore après sa mort. A cet effet, il suivit en 243 l'expédition de l'empereur Gordien contre la Perse, afin d'étudier dans les livres mêmes des mages et des brahmanes la philosophie des Perses et des Indous. Ramené à Rome par Gordien, il y enseigna pendant vingt-cinq ans jusqu'à sa mort (270). Avec l'appui de l'empereur il tenta de réaliser, dans une ville en ruine de la Campanie, le rêve de la république de Platon. Prêtre et prédicateur plutôt que professeur, il attirait des jeunes gens par l'exaltation de sa parole,

par le mysticisme obscur de ses enseignements, par l'extase qu'il pratiquait, par des miracles mêmes auxquels croyaient ses élèves, et parmi ceux-ci on nomme l'empereur Gallien et l'impératrice Salonine.

Mais si sa parole était brillante et remuait les âmes, malgré son incorrection, rien n'est plus obscur, plus subtil, plus décousu, plus barbare que ses *Ennéades* ou *Neuvaines*, sorte d'encyclopédie philosophique, qui comprend la psychologie. la morale, la physique, la théologie et qui finit par se perdre dans le mysticisme. C'étaient d'abord des écrits épars, qui ont été réunis et corrigés par Porphyre, élève de Plotin, et dont les cinquante livres formaient *six Neuvaines* ou *Ennéades*.

Porphyre. — *Porphyre*, né en 233 à Tyr ou à Batanée en Syrie, est aussi appelé Basile, mot qui est la traduction littérale de son nom phénicien, Melech. Initié d'abord à la doctrine de l'école par Origène d'Alexandrie et par Longin, rhéteur philosophe d'Athènes, il alla à Rome et y vécut dans une étroite intimité avec Plotin. Quoiqu'il ait épousé dans sa vieillesse une veuve chrétienne, Marcella, il était ennemi des chrétiens, et il avait écrit contre eux un traité, qui fut brûlé plus tard par l'ordre de l'empereur Théodose II. On cite de lui une soixantaine d'ouvrages. Nous en possédons une douzaine, dont le plus précieux est une *Introduction aux Analytiques d'Aristote*, qui précède toutes les éditions complètes de cet auteur et qui aide beaucoup à l'intelligence du livre, Sa *Vie de Plotin* est la principale source où nous puisons pour faire connaissance avec cet étrange personnage. Nous avons aussi de lui des *Scholies* sur l'*Iliade*. C'était un critique judicieux et délicat, un écrivain beaucoup plus correct et plus pur que Plotin.

Jamblique. — Jamblique, de Chalcis en Cœlésyrie, succéda comme chef de l'école d'Alexandrie à son maître Porphyre. Comme Plotin, c'est un extatique, qui s'attribue le don des miracles : mais il n'avait ni le savoir, ni le talent de Plotin ; cependant il entraînait la foule par le charme seul de sa parole. Il reste de lui quelques ouvrages, entre autres un traité *Sur la philosophie de Pythagore*, dont le premier livre, consacré à la vie de Pythagore, a été publié à part.

Longin — Nous plaçons Longin après Porphyre et Jamblique, bien qu'il ait été le maître de Porphyre, parce qu'il a été moins philosophe qu'homme de lettres et qu'il représente presque seul à cette époque la critique éclairée et délicate, le véritable hellénisme

Longin (Cassius Longinus), né en Syrie, suivant les uns, à Athènes suivant d'autres, vers 213, voyagea beaucoup dans sa jeunesse. Il fut élève d'Ammonius, d'Origène et de Plotin, et semblait voué aux spéculations de cette école. Heureusement pour lui, Plotin déclara qu'il n'avait rien du philosophe. Longin alla ouvrir à Athènes une école bientôt célèbre, et le grand succès de son enseignement littéraire le détacha de plus en plus du mysticisme alexandrin pour en faire un homme de goût et un critique de grande valeur. Il fut le maître de Porphyre, qui dut sans doute à ses leçons d'avoir un style plus correct et plus clair que celui de Plotin. La fameuse reine de Palmyre, Zénobie, voulut aussi être son élève. Il fut son secrétaire en même temps que son maître de langue et de littérature grecque; puis après la mort d'Odenath, mari de Zénobie, il devint son premier ministre. Attaquée par l'empereur Aurélien, la reine refusa la soumission par une lettre très fière qu'on attribua à Longin. Après la prise de Palmyre, le ministre fut mis à mort (273).

Longin avait écrit des commentaires sur la philosophie de Platon ; mais ses principaux ouvrages étaient relatifs à la littérature et à la critique. Il nous reste des fragments de sa *Rhétorique* et surtout les deux tiers d'un *Traité du sublime,* qui a été traduit par Boileau et qui est justement admiré des modernes. On a voulu en faire honneur à Plutarque ou à Denys d'Halicarnasse, mais les titres de Longin reposent sur des preuves solides. C'est le chef-d'œuvre de la critique ancienne. Bien différent des rhéteurs de son temps, l'auteur ne place pas l'éloquence dans le choix heureux des mots, dans la savante harmonie des périodes : c'est la pensée et le sentiment qui l'inspirent, c'est la passion qui en est l'âme, comme l'a dit chez nous Fénelon [1]. Ce qui a fait la grandeur d'un Démosthène et d'un Cicéron, ce sont ces idées fortes, cette conviction ardente, cette vivacité d'émotions que le style ne saurait donner ni suppléer et dont il reçoit ses qualités les plus brillantes. L'art ne saurait donc être séparé de la nature, ni le beau du vrai, ni l'expression de la pensée. On trouvera dans notre *Choix de morceaux traduits* [2] plusieurs extraits de ce remarquable livre, dont la langue, sans avoir la pureté et la simplicité classiques, est bonne encore et ne contraste pas avec le sujet. Ce qui en augmente le prix, c'est que la littérature profane de toute cette époque n'a rien qui en approche même de loin.

Pères de l'Église. — Origène. — Au contraire le siècle que nous étudions est riche déjà en monuments de la littérature religieuse. C'est le temps où saint Clément d'Alexandrie, dont nous avons cité les ouvrages,

1. *Lettre à l'Académie* § 4. « La passion est l'âme de la parole. »
2. Pages 520-524.

achève sa belle carrière, où brille le génie d'Origène, dont la vie s'étendit de 185 à 254. Nous n'avons point à juger ici les raisons qui ont fait accuser d'hérésie ce puissant docteur ; disons seulement que la pureté de sa foi a été défendue par saint Athanase, saint Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, et par d'autres Pères d'une autorité non moins grande. Ses *Homélies* qui sont au nombre de plus de mille, et son *Traité contre Celse* sur la vérité de la religion, sont des œuvres éloquentes et fortes, malgré la rudesse du style ; l'ensemble forme une apologie complète du christianisme.

D'ailleurs, à cette époque, l'œuvre des Pères *apologétiques* est presque consommée. Le jour de la victoire arrive pour la religion chrétienne ; ses *sociétés* ou *églises* couvrent l'empire, bientôt elle va conquérir les empereurs. Si elle a encore à défendre le dogme, c'est contre des hérésies qui tendent à en altérer le caractère. A ce rôle ses docteurs joindront celui de prédicateurs; ils parleront dans les temples qui s'élèvent de toutes parts en l'honneur du nouveau culte, ils expliqueront la doctrine et trouveront surtout pour enseigner la morale de l'Évangile des accents inconnus aux rhéteurs que nous avons nommés. C'est une renaissance de l'éloquence grecque : pour ces orateurs de la religion, comme pour Démosthène, l'orateur du patriotisme, les discours sont des actes; ils ne déclament pas, ils prouvent, ils remuent, ils entraînent.

C'est sous le règne de Constantin que commence la grande prédication des *Pères dogmatiques*. Ils couvrent de leur éclat le Ier siècle de la période byzantine, qui, sans eux, serait si pauvre et si vide.

LIVRE VI

PÉRIODE BYZANTINE

CHAPITRE I

LITTÉRATURE PROFANE DE CONSTANTIN A JUSTINIEN.

Caractères. — Cette vaste période, qui, de la fondation de Constantinople s'étend jusqu'à la prise de cette ville par Mahomet II en 1453, finit en réalité pour nous avec le règne de Justinien. Les écrivains qui se rencontrent ensuite pendant cette longue vieillesse de l'empire byzantin, sont des érudits, des chroniqueurs et des théologiens. Nous citerons, comme conclusion de ce livre, ceux qui ont survécu par des travaux utiles, dignes d'être consultés encore aujourd'hui. Mais notre étude comprendra surtout le IVe et le Ve siècle, c'est-à-dire les auteurs profanes, encore assez nombreux, qui représentent bien faiblement, sauf un ou deux, l'hellénisme expirant, et la littérature chrétienne, pleine de jeunesse et de vie, à laquelle il faut s'adresser pour trouver, dans ces siècles si éloignés de l'âge classique, la grande éloquence et la véritable poésie.

Ecoles du IVe siècle. — Rhéteurs. — A côté des écoles d'Asie-Mineure et d'Egypte, et de l'école d'Athènes qui domine toujours les autres par la re-

nommée des maîtres et par les souvenirs littéraires de la ville, il s'en élève à Constantinople qui rivalisent d'éclat avec les plus vieux et les plus célèbres centres d'études. On y accourt de toutes parts, mais surtout de l'Asie, de l'Albanie, de tous les pays voisins du Danube : de là un mélange de dialectes funeste à la pureté de la langue grecque ; c'est l'origine de ces altérations successives qui l'ont défigurée, et qui ont produit ce qu'on appelle le grec moderne. On sait les efforts d'Athènes et de la Grèce, rendues à elles-mêmes, pour débarrasser la langue des éléments étrangers qui la souillaient et pour rétablir dans son intégrité la syntaxe antique.

Himérius. — Le plus fameux professeur d'Athènes au IVe siècle, fut Himérius, né à Pruse (Brousse) en Bithynie. Il commença par ces promenades oratoires que nous avons décrites à propos des rhéteurs des âges précédents. Après avoir acquis ainsi une grande réputation d'éloquence, il vint se fixer à Athènes, où il compta parmi ses élèves saint Grégoire de Naziance, saint Basile, et le futur empereur Julien. Celui-ci, monté sur le trône, prit pour secrétaire son ancien maître, qui était resté païen et qui le servit dans sa guerre contre le christianisme. Himérius continua même cette polémique après la mort de Julien. Il nous reste de lui vingt-quatre discours et des fragments de beaucoup d'autres. Ce sont des exercices d'école, avec la recherche et l'emphase que nous avons trouvées chez la plupart des rhéteurs.

Thémistius. — Thémistius, né en Paphlagonie, vers 320, élevé dans l'école, car son père Eugénius était maître de philosophie, commença aussi par enseigner la philosophie et la rhétorique à Nicomédie, à Constan-

tinople, à Rome. Sa renommée oratoire, les discours officiels qu'il prononça devant des empereurs, firent de lui un personnage politique. Il devint sénateur, préteur, préfet de Constantinople, puis tuteur du jeune empereur Arcadius, fils de Théodose. Panégyriste de tous les pouvoirs, mais honnête et intègre, Thémistius sut conserver la confiance des souverains, tout en restant également indifférent à la religion ancienne et au christianisme. Il s'honora par un discours qu'il adressa à Jovien pour le féliciter d'avoir proclamé le libre exercice de tous les cultes. Outre ce discours qui renferme de belles pages, nous avons de lui des conseils au jeune Valentinien (369), un discours sur la clémence, des harangues officielles, des amplifications d'école. Trente-trois de ces opuscules nous sont parvenus dans le texte original; le trente-quatrième nous est connu par une traduction latine. Nous avons aussi des parties de ses commentaires et de ses paraphrases sur Aristote. Il avait fait les mêmes études sur les œuvres de Platon ; mais nous les avons perdues. Thémistius imite le style de ce philosophe : sa langue est meilleure que celle de ses contemporains, mais il n'échappe pas à la déclamation et à la subtilité. On l'avait surnommé *Euphradès* (le beau parleur.)

Libanius — Né à Antioche, vers 314, ce rhéteur ouvrit à Constantinople, où il avait lui-même étudié, une école qui attira un grand concours d'élèves. Accusé de magie par des collègues jaloux de son succès, il fut banni vers 346, alla enseigner à Nicomédie, fut rappelé à Constantinople, et enfin se fixa à Antioche en 354. Etranger au christianisme comme Thémistius, il fut, comme lui, modéré et doux. Ses élèves, saint Basile et saint Jean Chrysostome, restèrent ses amis. Quand Julien, dont il avait été aussi le maître, tenta la restauration du vieux culte, Libanius le blâma de

ses violences plus funestes qu'utiles à la cause du paganisme.

Nous avons de Libanius un gros recueil de lettres réelles ou fictives (1605 en grec, 399 dans la traduction latine). Quelques-unes sont adressées à Julien, à saint Athanase, à saint Basile, à saint Jean Chrysostome. Ce recueil est précieux pour la connaissance de la littérature et de la société grecque au IVᵉ siècle. Ses autres ouvrages (*soixante-six Discours*, *quarante-huit Déclamations*, *Modèles d'exercices*, une *Vie de Démosthène*, des *Arguments* pour tous les discours de cet orateur), ont souvent de l'intérêt; mais Libanius, imitateur des Attiques, donne à son style, par cette recherche de la couleur ancienne, quelque chose de prétentieux et d'artificiel.

Julien. — La vie de Julien (331-363) appartient à l'histoire. Chrétien par contrainte pendant sa jeunesse, ulcéré par le massacre de toute sa famille que son oncle Constantin avait fait périr, porté d'ailleurs vers le mysticisme par ses relations avec Maxime et Chrysante, théurges d'Ephèse, par les enseignements de Jamblique, le chef de l'école d'Alexandrie, par son admiration même pour Homère et Hésiode, dont il regardait les poèmes comme les livres sacrés de la Grèce et dont il prétendait interdire la lecture aux chrétiens, il se déclara, après son élévation à l'empire, le restaurateur du vieux culte. Ennemi acharné des chrétiens, il les écarta de tous les emplois, il dépouilla leurs églises, il voulut même les priver du savoir, en interdisant à leurs professeurs l'enseignement des lettres profanes et à leurs enfants la fréquentation des écoles. Il rêvait, comme ses maîtres Ammonius, Plotin et Jamblique, une sorte de paganisme monothéiste, avec un dieu tout-puissant, le *Soleil-Roi* (c'est le titre d'un de ses ouvrages), et des ministres subalternes, qui

sont les anciens dieux, purifiés de toutes leurs souillures par des explications allégoriques. Ce n'était, en somme, ainsi que l'a dit un critique [1], qu'une contrefaçon du christianisme. Il sentait la nécessité d'infuser aussi au paganisme la charité, l'action morale; car il voulait, à l'exemple des chrétiens, établir près de chaque temple des hôpitaux et des écoles. Il écrit à un gouverneur de Galatie :

Il serait honteux que nos sujets fussent dépourvus de tout secours de notre part, tandis qu'on ne voit aucun mendiant ni chez les Juifs ni même parmi la secte impie des Galiléens, qui nourrit non seulement ses pauvres, mais souvent les nôtres.

Cette tentative de Julien pour rétablir une religion déchue devait échouer. « Elle fut, dit un historien de la littérature grecque [2], comme un de ces derniers mouvements convulsifs que fait un être mourant avant d'expirer. » Julien lui-même, avant sa mort prématurée, a dû le prévoir. Il raconte que, se rendant à Antioche pour célébrer comme grand prêtre la fête d'Apollon, il voyageait « l'imagination remplie de parfums, de victimes, de libations, de jeunes gens revêtus de magnifiques robes blanches, symboles de la pureté de leur cœur. » Mais, arrivé dans le temple, « il ne trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. » Il appelle le prêtre; il lui demande ce que la ville offrira dans ce jour solennel: « Rien, répond le prêtre; voilà seulement une oie que j'apporte de chez moi; car la ville n'a rien offert aujourd'hui. »

Philosophe et théologien malheureux, Julien est un écrivain naturel, clair, fin, spirituel, qui a échappé

1. Pierron, *Hist. de la littérature grecque*, page 458.
2. M. Emile Burnouf, t. II, p. 408.

au style déclamatoire des écoles. Ses meilleurs ouvrages ont un caractère satirique. L'un, le *Misopogon* (*L'Ennemi de la barbe*), est une réponse aux habitants d'Antioche qui s'étaient moqués de sa barbe longue et inculte, de son grossier manteau de philosophe. Il y a beaucoup de verve dans ce pamphlet contre les chrétiens, et, bien qu'on puisse trouver que cette riposte d'un empereur manque de dignité, mieux valait une telle vengeance que les supplices et la mort qu'il pouvait infliger à ses contradicteurs. L'autre écrit, qui semble inspiré par les *Dialogues* de Lucien, *Les Césars*, est une revue des empereurs romains, y compris Jules César et même Alexandre. Ils comparaissent devant les dieux pour disputer une place vacante dans l'Olympe. L'introducteur est Mercure, et le juge Silène. Chacun d'eux rend compte de sa conduite. Julien ne les ménage pas : très dur pour Constantin, persécuteur de sa famille et pour Constance, il est sévère même pour Marc-Aurèle, qui pourtant remporte la victoire.

Nous avons de Julien beaucoup d'autres ouvrages, *quatre-vingt-trois Lettres*, des *Eloges de l'empereur Constance* et de l'impératrice *Eusébie*, deux discours *en l'honneur du Soleil-Roi* et de *la Mère des dieux*, mélange de théologie païenne et de philosophie néoplatonicienne; une *Lettre à Thémistius sur les devoirs de la royauté*, une *Consolation à Salluste* etc. Ces deux derniers opuscules ont une véritable élévation de sentiment et de pensée.

Romanciers. — Antonius Diogène. — Nous avons rencontré, parmi les œuvres de Lucien, un roman burlesque, qui n'était peut-être pas son seul essai dans ce genre; car on lui attribue souvent un autre écrit romanesque : l'*Ane*, que le dernier critique de Lucien, M. Maurice Croiset, ne reconnaît pas comme authentique.

Peut-être avait-il trouvé l'idée de son *Voyage véritable* dans un roman intitulé : *Les choses incroyables d'au delà de Thulé,* œuvre d'un certain Antonius Diogène, dont on ignore l'époque, mais qui a vécu probablement dans le IIe ou le IIIe siècle. Photius nous a donné une analyse de ce voyage fantastique d'un Arcadien au nord de l'Europe et de l'Asie jusque par delà l'île de Thulé.

Héliodore. — *Les Ethiopiques ou les aventures de Théagène et Chariclée*, roman d'Héliodore d'Emèse (Syrie), écrivain du IIIe ou du IVe siècle, sont célèbres par une anecdote de la jeunesse de Racine. Deux fois cet ouvrage, qu'il lisait dans le texte même, fut surpris entre ses mains et brûlé par les docteurs de Port-Royal ; une troisième fois il l'apprit par cœur. Quelques scènes où s'épanche une passion idéale et presque mystique peuvent expliquer le goût du futur poète tragique pour cet ouvrage bien invraisemblable et bien compliqué. L'héroïne du roman est tuée dans une caverne par un chef de brigands ; Théagène se lamente longtemps sur le corps de sa fiancée. Mais il se trouve que le brigand a frappé, au lieu d'elle, une autre femme qui s'est rencontrée là fort à propos. Plus tard, Chariclée est sauvée encore d'une façon plus merveilleuse : la femme du gouverneur d'Egypte, éprise de Théagène, condamne sa rivale à périr dans les flammes. La jeune fille monte sur le bûcher, on y met le feu, rien, ce semble, ne peut plus la sauver ; mais elle porte une bague merveilleuse, qui a, sans que Chariclée le sache, la vertu de préserver des flammes. En même temps le peuple, soulevé par le grand prêtre de Memphis, arrive pour sauver la victime. Et Théagène n'est pas moins souvent exposé. Il tombe entre les mains de pirates. En Éthiopie il doit être sacrifié aux dieux du pays ; au moment où il va

tomber sous le couteau du prêtre, le roi, qui se trouve être le père de Chariclée, abolit les sacrifices humains. Que de ressorts mis en jeu! et combien cette accumulation même de périls nuit à l'intérêt! car, lorsqu'on a vu des personnages échapper deux fois à la mort d'une manière si miraculeuse, on n'est plus inquiet de leurs nouveaux dangers; on sait que l'auteur trouvera toujours quelque expédient pour les sauver.

Achille Tatius. — Ce défaut est encore exagéré dans les *Histoires de Leucippe et de Clitophon*, roman d'Achille Tatius, né à Alexandrie, sans doute contemporain d'Héliodore, dont on peut soupçonner qu'il est l'imitateur. Là un amant, Clitophon, voit de ses propres yeux immoler celle qu'il aime, Leucippe, que des pirates sacrifient à leur divinité : on lui déchire le ventre, les barbares font un repas de ses entrailles, le reste de son corps est enseveli. Le moyen que Clitophon et le lecteur doutent de cette mort? Pourtant elle sort vivante du tombeau : ce sacrifice n'a été qu'une comédie concertée avec le prêtre, c'est sur un ventre de théâtre que les coups ont porté. Cependant la jeune fille n'est pas au bout de ses épreuves : une seconde fois, on la croit morte ; Clitophon finit par faire un autre mariage, et c'est dans la maison de sa femme qu'il retrouve Leucippe réduite à la condition d'esclave. On voit qu'Héliodore et Tatius se mettent bien en frais pour jeter de la variété dans leurs fictions ; ils intéresseraient davantage si, au lieu de placer tout le roman dans les circonstances, ils n'avaient fait des circonstances qu'un moyen de développer la passion et les caractères.

Longus. — Un autre romancier grec s'écarte complètement de cette manière; c'est Longus, dont on

ignore l'époque, dont le nom même est contesté, mais dont l'ouvrage, intitulé *Pastorales ou Daphnis et Chloé* a une simplicité d'intrigue, une délicatesse d'analyse, une grâce et une fraîcheur de style qui le placent beaucoup au-dessus des romans d'Héliodore et de Tatius. Ceux-ci ont accumulé les aventures extraordinaires, celui-là a voulu rester près de la nature; les premiers n'ont pas assez de leurs personnages pour intéresser; le second n'intéresse que par eux ; là on est perdu dans les incidents, on ne voit ni le développement ni la marche de la passion; ici tout le soin du poète est d'en montrer la naissance et les progrès, d'en faire ressortir tous les traits. Daphnis et Chloé sont bergers, sinon par la naissance, du moins par les événements qui ont placé leur enfance entre les mains de pauvres paysans. Ce roman est donc, comme nous l'annoncions à propos de Théocrite, une sorte d'idylle en prose : avec les descriptions chères à la poésie pastorale, on y retrouve les luttes de chant, les pantomimes, les fêtes religieuses et champêtres.

Nous ne pouvons faire ici l'analyse de l'ouvrage. Disons seulement que cette simplicité de forme cache une finesse d'observation qui trahit une science consommée. La naïveté du style elle-même est calculée et savante, elle appartient à une époque de raffinement où c'est une nouveauté piquante pour un auteur de revenir à la nature et de paraître s'inspirer d'elle seule dans ses tableaux et dans son style. Mais il arrive alors que cette simplicité est souvent un peu prétentieuse, et qu'elle se trahit par le soin même qu'elle a de s'étaler. Les traces de ce défaut se trouvent dans l'amour de Longus pour les descriptions, dans la symétrie étudiée de ses développements, dans l'abus des contrastes et des antithèses dont il a rempli ses discours.

On a quelquefois comparé le roman de Longus à la délicieuse idylle de Bernardin de saint Pierre. Mais une

civilisation entière sépare Chloé de Virginie. Chloé, c'est la nature païenne, c'est la société où l'Amour est un dieu, où ses transports sont mis sous la protection d'une déesse; Virginie, c'est la nature régénérée par une religion austère, ennemie des molles voluptés et des passions qui énervent l'âme. Mais, si les personnages de Longus sont loin de la pureté de Paul et Virginie, leur naïve ignorance leur tient lieu de cette sévère pudeur inconnue de leur temps. C'est leur ingénuité, c'est la grâce avec laquelle ils parlent et agissent, qui font l'intérêt et le prix du roman. Ce petit livre a eu d'ailleurs la bonne fortune de rencontrer un traducteur comme Amyot, dont le vieux langage semble fait tout exprès pour le sujet et ajoute à la saveur du grec le charme d'une candeur qui n'est pas le véritable caractère de l'original.

Alciphron. — Au roman par récit se rattache un genre particulier, très commun chez les modernes, le roman par lettres. On peut donner ce titre aux soixante-seize lettres fictives d'Alciphron, rhéteur du IIe ou du IIIe siècle. Il introduit dans cette correspondance des paysans, des pêcheurs, des parasites, des courtisanes. Quelquefois ses personnages sont historiques; ainsi le peintre Praxitèle correspond avec Phryné, le poète Ménandre avec Glycère. Ces lettres, dont le style élégant et fleuri sent le rhéteur, sont utiles comme un tableau des mœurs de la Grèce à l'époque où écrivait l'auteur.

Aristénète. — Aristénète, qu'on place au IVe ou au Ve siècle, est bien au-dessous d'Alciphron. Ses cinquante et une lettres roulent, en général, sur des sujets licencieux: le style, plein d'expressions poétiques, est tendu, affecté, artificiel. On ne peut s'empêcher

de s'écrier avec un critique contemporain[1] : « Quelle pauvreté dans ces œuvres de l'art hellénique, lorsque les lettres chrétiennes comptaient parmi leurs noms célèbres ceux de Grégoire de Naziance, de Basile, de Grégoire de Nysse, de Jean Chrysostome ! »

Poésie épique. — Ce ne sont pas les essais épiques, nombreux au IVe et au Ve siècle, qui pouvaient consoler la Grèce de cette décadence de la prose.

Nonnus. — Rien de plus confus que l'œuvre immense de Nonnus, né à Panopolis, en Égypte, vers le Ve siècle. Son poème des *Dionysiaques*, divisé en quarante-huit chants, ne comprend pas moins de vingt et un mille vers. Bien que Bacchus soit le sujet du poème, les aventures de Jupiter, d'Europe, de Typhon, de Cadmus, etc. remplissent les six premiers chants. Il n'y a pas plus d'unité dans le reste, mais on trouve dans ce chaos toutes les légendes anciennes sur le mythe de Bacchus : c'est donc une source de renseignements utiles à la mythologie. La versification est savante, mais le style a une surabondance et une enflure fatigantes.

Plus tard Nonnus devint chrétien, et il a donné de l'évangile de saint Jean une paraphrase en vers très fidèle.

Coluthus. — Nommons seulement Coluthus, Égytien comme Nonnus, et un peu postérieur à lui. De ses nombreux essais épiques, les *Persica*, les *Calydoniaca* etc., il ne nous reste qu'une pièce d'une authenticité douteuse, l'*Enlèvement d'Hélène ;* l'auteur y décrit en 392 vers les noces de Pélée, le jugement des Dieux, leur querelle jusqu'à la fuite de Pâris et d'Hélène.

1. Emile Burnouf. *Hist. de la litt. grecque*, t. II, p. 419.

Tryphiodore. — Tryphiodore, contemporain du v[e] siècle, a publié une *Hippodamie*, une *Odyssée*, des *Marathoniaca*. Il nous reste de lui un morceau en six cent quatre-vingt-un vers intitulé : *La prise de Troie*. Le style est faible et le récit sec et fastidieux. Tryphiodore, dans son *Odyssée* et dans son *Hippodamie*, avait eu l'idée sublime d'exclure de chaque chant la lettre qui en indiquait le numéro : ainsi l'*a* était banni du premier chant, le *b* du second. Quel admirable tour de force !

Quintus de Smyrne. — Bien supérieur à ces œuvres insipides et informes est le poème intitulé : *La guerre de Troie* ou *La fin de l'Iliade*, épopée en quatorze chants, qui embrasse tous les événements de la guerre depuis la mort d'Hector jusqu'à l'incendie de Troie et la dispersion des rois grecs. Rien n'est moins fixé que l'époque où a vécu Quintus, rien n'est moins certain même que son nom. Le manuscrit qui contient ses huit mille huit cents vers a été découvert au xv[e] siècle, dans une église de la Calabre, par le savant cardinal Bessarion. On a conservé le nom inscrit sur le manuscrit ; on a fait naître l'auteur à Smyrne ; quant à son époque, tantôt on l'a fixée au I[er] siècle après J.-C. tantôt on l'a reculée jusqu'au VI[e]. Traduit en français, en 1800, par un médecin nommé Tourlet, le poème de Quintus a été très négligé chez nous jusqu'à ces derniers temps. Un célèbre critique, Sainte-Beuve, a exprimé pour lui une vive admiration, et il prétend même y trouver les caractères d'une haute antiquité. Cette thèse, qui est celle de plusieurs critiques allemands, vient d'être reprise par un professeur distingué, qui la soutient dans l'introduction d'une remarquable traduction de Quintus [1]. Selon lui, le style

1. *La guerre de Troie ou La fin de l'Iliade*, d'après Quintus

de Quintus ressemble de tous points au style des poèmes homériques. Après le Grec Bessarion, un autre Grec, Constantin Lascaris, appelait l'auteur poète homérissime (*homericissimi Quinti poesis*). Un abîme le sépare, sous ce rapport, de Coluthus et de Tryphiodore dont on le fait contemporain. Ses défauts, comme ses qualités, servent l'opinion de M. Berthault : « L'auteur, dit-il, semble ignorer les règles les plus simples de la composition; il ne connait pas l'art de ménager l'intérêt, de produire la surprise : au début d'un récit, il en annonce toujours la fin. Il répète sans cesse les mêmes formules ; ses descriptions ont une simplicité et une vérité dignes d'Homère; l'exactitude en a été hautement reconnue par un voyageur [1] qui estime que la *Guerre de Troie* est sortie de la même bouche que l'Iliade. » La familiarité des comparaisons qui n'ont pas la noblesse des époques littéraires, la sauvagerie tout antique des personnages, la froideur indifférente avec laquelle le poète décrit le meurtre odieux de Polyxène, indifférence que n'aurait pas montrée un contemporain de Lucrèce et de Virgile, et, par-dessus tout, le manque d'unité si frappant dans le poème, tous ces caractères prouvent, selon M. Berthault, que la *Prise de Troie* est une de ces épopées primitives qui entouraient l'Iliade et l'Odyssée, et qui formaient le cycle de la guerre de Troie. Quant aux rapports nombreux qu'on surprend entre certains épisodes de l'*Enéide* et ceux de la *Prise de Troie*, par exemple entre la Penthésilée de Quintus et la Camille de Virgile, qui prouve que l'original n'est pas l'héroïne du poème grec? Virgile a beaucoup imité, et l'intéressante comparaison que

de Smyrne, traduct. nouvelle par E. A. Berthault, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, agrégé des classes supérieures de l'Université, docteur ès lettres. In-8, Paris, Hachette, 1884.

1 Lechevalier. *Voyage en Troade. Ulysse-Homère.* 1829.

M. Berthault établit entre Penthésilée et Camille n'est pas à l'avantage de ce dernier épisode. Il conclut non sans raison : « S'il est vrai qu'un modèle est toujours plus beau que la copie, Penthésilée ne serait-elle pas le modèle de Camille? »

Sans adopter toutes les conclusions de M. Berthault, qui semble élever la *Guerre de Troie* au rang de l'Iliade et de l'Odyssée, sans partager de tous points son admiration pour le poème attribué à Quintus, nous reconnaissons volontiers avec lui que « si la disposition n'est pas savante, si le lien qui unit les diverses parties est un peu lâche, si les nombreux épisodes qui forment l'ouvrage n'ont d'autre unité que l'idée de la victoire des Grecs, » le style est naturel, simple, précis, sans mauvais goût, sans fausses couleurs. Nous avouons aussi que certains épisodes sont intéressants : telle est la mort de Penthésilée, que nous publions dans notre *Choix de morceaux traduits*[1] et que nous devons à l'obligeance de M. Bertault; telles sont la mort d'Achille (ch. III) et celle d'Ajax (ch. V), le départ de Néoptolème (ch. VII), la mort de Pâris et d'Œnone (ch. X), le sacrifice de Polyxène (ch. XIV). Certains caractères ont de l'expression et une grâce touchante. Sainte-Beuve a signalé avec émotion celui d'Œnone, « la femme aimante et abandonnée, l'image à la fois pure et passionnée de l'amour conjugal. »

M. Berthault retrace aussi le caractère de Néoptolème, « fils aimant, respectueux, élevé par une mère enthousiaste dans le culte d'un héros glorieux. Aussi échappe-t-il à la tendresse émue de la femme par tous les côtés où il ressemble à ce guerrier qu'elle adore... Ce jeune aigle n'attend que l'instant d'échapper aux caresses de la colombe. Comme il

1. Page 529.

s'anime, comme il s'élance aux premiers mots virils qui résonnent à son oreille[1] ! »

Musée le grammairien. — Un autre problème, plus obscur encore que celui de l'épopée de Quintus, est soulevé par le gracieux petit poème d'*Héro et Léandre*. On ne sait, en réalité, quel est ce Musée, ni quand il a vécu, ni même s'il a existé sous ce nom. Quoiqu'il en soit, le tour romanesque des sentiments et l'élégance étudiée du style ne permettent pas de placer cet ouvrage avant l'ère chrétienne. On peut le croire contemporain des romans de Longus et d'Héliodore.

Philosophes. — Proclus. — Les seuls élans de poésie lyrique qui se rencontrent dans cette décadence de la littérature profane partent de l'âme d'un philosophe, du dernier représentant célèbre de l'École d'Alexandrie, Proclus.

Proclus, né en 412 à Constantinople, fit ses études à Alexandrie, où il s'initia aux doctrines des successeurs de Jamblique. Mais il était devenu dangereux d'enseigner la philosophie dans cette ville. Une belle et savante femme, Hypatie, dont les leçons attiraient un grand concours d'auditeurs, qui eut pour élève l'illustre Synésius, et mérita, quoique païenne, le respect et le fidèle souvenir de cet évêque chrétien, avait été assaillie par le fanatisme d'une foule furieuse, précipitée de son char, dépouillée, lapidée, déchirée. Proclus alla donc à Athènes, où les philosophes conservaient encore la liberté de leurs doctrines. Il y enseigna pendant vingt-cinq ans. Sans renoncer à l'exaltation extatique de Plotin et de Jamblique, et en laissant croire aussi à ses miracles, il eut plus de

1. Berthault, *Introduction*, page XXXII.

méthode, plus de rigueur dialectique. Plus que ses prédécesseurs, il chercha la conciliation de tous les systèmes philosophiques et même de toutes les doctrines religieuses. Il s'appelait lui-même « le pontife de toutes les religions. »

Beaucoup de ses écrits en prose sont perdus; il en reste encore un grand nombre, qui embrassent la théologie, les mathématiques, l'astronomie, même la grammaire, sans compter sa polémique contre les chretiens. Ils sont beaucoup moins confus que ceux de Plotin, et le style est, en général, simple et naturel. Mais ce qui mérite surtout à Proclus l'admiration des hommes de lettres, c'est la verve et l'inspiration vraiment poétique de cinq hymnes dignes des meilleurs temps de la Grèce. Nous citons dans notre *Choix de morceaux traduits*, l'hymne *aux Muses* [1]; la même élévation de forme et de pensée se trouve dans les hymnes *au Soleil* et *à Minerve.*

Certaines dénonciations faites contre lui auprès des empereurs forcèrent Proclus à se retirer en Syrie pendant un an. Il mourut à Athènes en 485, et, après lui, sa chaire fut occupée par des maîtres distingués, Damascius, Olympiodore, Simplicius. Mais, en 529, un édit de l'empereur Justinien fermait les écoles des philosophes. Les derniers disciples de l'école d'Alexandrie, Damascius, Simplicius, Isidore de Gaza, Hermias, Diogène de Phénicie, se retirèrent chez les Perses. Disons toutefois qu'après la paix conclue en 533 entre les Sassanides et l'empire, ces philosophes furent rappelés dans leur patrie. Si l'enseignement leur était interdit, ils purent du moins continuer librement leurs travaux.

1. Page 531.

CHAPITRE II

GRANDS MONUMENTS DE L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE. PÈRES DOGMATIQUES.

Saint Athanase. — Antérieur par l'époque où il a vécu à ce groupe de grands orateurs chrétiens dont les discours et les écrits sont comme une renaissance de la Grèce classique, saint Athanase n'a pas l'éclat de leur génie ni la puissance de leur parole. Mais on peut dire qu'il leur a préparé la voie par les luttes de sa vie militante et par tant de solides travaux qui renferment la substance de la doctrine chrétienne. C'est lui en effet qui a sauvé l'Église du grand danger de l'hérésie arienne; c'est lui dont la parole énergique et les fortes convictions ont le plus fait pour la défaite de l'arianisme au concile de Nicée (325) et pour l'adoption du symbole définitif qui a fixé le dogme catholique; c'est lui qui a le plus combattu par sa parole et par ses écrits les Ariens appuyés sur le trône impérial, et qui a le plus souffert de persécutions pour le triomphe de l'orthodoxie.

Né vers 296, à Alexandrie, formé par les lettres profanes et par l'étude des livres sacrés, il était encore bien jeune quand il combattit victorieusement à Nicée la doctrine d'Arius. L'année suivante, les suffrages du clergé et du peuple d'Alexandrie l'élisaient patriarche de cette ville. Il devint l'âme de l'Église d'Égypte : tour à tour déposé et rappelé par des conciles, persécuté ou défendu par des empereurs, suivant

que l'arianisme était vainqueur ou vaincu, proscrit jusqu'à trois fois par ses ennemis, qui mirent sa tête à prix, et du fond des déserts ranimant encore par d'énergiques écrits la foi des orthodoxes, ce fut toujours au milieu des acclamations du peuple d'Alexandrie qu'il remonta sur son siège épiscopal. L'indignation des Alexandrins força l'empereur arien Valens à le rappeler d'un dernier exil, et il mourut, en 373, au milieu de ses fidèles, après quarante-six ans d'un épiscopat interrompu par tant de disgrâces.

Les principaux ouvrages d'Athanase sont dirigés contre l'arianisme; ses discours ou traités dogmatiques, par exemple, son *Exposition de la foi catholique*, ont toutes les qualités qui conviennent à ce genre d'écrits, la clarté, la sobriété, la précision, une force tempérée par la mesure. Bossuet s'en est quelquefois inspiré.

Saint Grégoire de Naziance. — Né en 328, à Azianze ou Arianze, bourg du territoire de Naziance, en Cappadoce, fils de Grégoire, évêque de Naziance qui, comme lui, fut placé au nombre des saints, et d'une mère non moins illustre par ses vertus, sainte Nonne, il étudia d'abord à Alexandrie; puis il fut élève de l'école d'Athènes, où il se lia d'une étroite amitié avec son condisciple saint Basile. Il y connut aussi Julien qui, frappé de ses talents, chercha vainement à se l'attacher. Les deux amis, Grégoire et Basile, dans l'exaltation de leur piété, se retirèrent dans les déserts du Pont, qui se peuplaient alors de cénobites. Mais il fut rappelé par son père qui, vieux et infirme, voulait l'associer aux travaux de son ministère. Elevé au sacerdoce, puis nommé en 372 évêque de Sasime en Cappadoce, il reprit, après la mort de son père en 374, la route du désert, et ne le quitta que sur les instances des orthodoxes qui l'appelaient à Constanti-

nople pour combattre l'arianisme fort de l'appui de l'empereur Valens. Le succès de ses prédications, les nombreuses conversions opérées par son éloquence, lui firent beaucoup d'ennemis. L'envie redoubla lorsque Théodose le Grand, élevé à l'empire, appela Grégoire au siège archiépiscopal de Constantinople. Découragé par les intrigues et les haines qui le poursuivaient, il renonça au gouvernement d'une Église qu'il avait presque rendue à la foi catholique ; il fit de touchants adieux à son peuple dans la cathédrale de Sainte-Sophie, il regagna sa retraite de la Cappadoce, et il acheva sa vie à Naziance, mêlant aux pratiques de la piété les travaux des lettres et de la poésie. Il mourut en 389, à l'âge de soixante et un ans.

L'éloquence de saint Grégoire est remarquable surtout par la douceur, la grâce, l'élégance, la richesse et le pathétique. Son abondance l'entraîne quelquefois à des digressions qui refroidissent l'intérêt ; il abuse de la symétrie et de l'antithèse. Mais il s'élève par moments jusqu'à une grandeur saisissante, et le génie poétique, inséparable chez lui de l'inspiration oratoire, donne souvent à ses discours, et surtout à ses oraisons funèbres, un éclat, une verve, une mélodie toutes lyriques. M. Villemain a dit : « Ses éloges funèbres sont des hymnes, ses invectives contre Julien ont quelque chose de la malédiction des prophètes. On l'a appelé le *Théologien de l'Orient;* il faudrait l'appeler le *Poète du Christianisme oriental*[1]. »

Nous avons de saint Grégoire de Naziance cinquante-cinq discours, dont trois ou quatre sont contestés. Les uns sont dogmatiques et traitent les plus hautes questions de la théologie ; d'autres appartiennent au genre

1. *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*, p. 142. Ed. in-8, Didier, 1854. La lecture de ce bel ouvrage est indispensable à ceux qui veulent bien connaître les Pères de l'Eglise grecque et de l'Eglise latine.

du sermon ou de l'homélie; quelques-uns, et des plus éloquents, sont inspirés par une circonstance particulière; tel est son *Discours au peuple de Constantinople* au retour d'un exil (380); tels sont ses adieux dont nous avons parlé. Ses deux *Invectives contre Julien* ont une véhémence et une flamme incomparables. Mais ce qui attire le plus les lecteurs modernes tout pleins des souvenirs de Bossuet, c'est son Panégyrique des Machabées, c'est l'oraison funèbre de son frère Césarius, médecin des empereurs, revêtu d'emplois considérables, en même temps chrétien intrépide même sous Julien, ce sont les oraisons funèbres de sa sœur sainte Gorgonie, de son père saint Grégoire, de saint Athanase, et surtout celle de saint Basile, que Bossuet a le plus imitée et où l'orateur était inspiré par les sentiments d'une longue et tendre amitié. Malgré les étroites limites imposées à cette étude, nous ne résistons pas au plaisir de citer au moins deux passages de ces oraisons funèbres. Le premier est emprunté à celle de Césarius; on y reconnaîtra l'inspiration de quelques pages éloquentes de Bossuet, déplorant la mort prématurée de Henriette d'Angleterre :

Telle est notre vie à nous, créatures éphémères, tel est le jeu de notre existence : nous n'étions pas, nous naissons ; nous vivons pour ne plus être. Nous sommes un songe sans consistance, un fantôme insaisissable, un oiseau qui passe, un navire en mer qui ne laisse point de traces, une poussière, une vapeur, une rosée du matin, une fleur qu'un moment fait naître et qu'un moment détruit. Les jours de l'homme passent comme l'herbe des champs, ils s'effeuillent comme les fleurs de la prairie. Quelle vérité dans ces réflexions du saint prophète David sur la fragilité de la vie humaine!... J'ai tout vu, dit l'Ecclésiaste, j'ai approfondi dans ma pensée tous les biens de la terre, richesses, plaisirs, puissance, la gloire si fugitive, la sagesse qui échappe le plus souvent quand on croit la tenir; puis encore les plaisirs, encore la sagesse, repassant plusieurs

fois dans le cercle des choses humaines, plaisirs de la table, jardins délicieux, essaims de serviteurs, abondance des domaines, échansons et chanteurs des deux sexes, armes, satellites, hommages des peuples agenouillés, tributs des nations, faste du trône, tout le superflu, tout le nécessaire de la vie. Et qu'y a-t-il au fond de tout cela? Vanité des vanités et tout est vanité, illusions que le vent emporte, élan inconsidéré de l'âme, distractions mensongères de l'homme qui sans doute porte ainsi la peine de sa première chute. Mais écoute, dit-il, la conclusion de ce discours : crains Dieu, car c'est là tout l'homme ; c'est là tout le prix de la vie ; par là, à travers le tumulte des choses visibles et passagères, on arrive aux biens solides et immuables[1].

On reconnaîtra encore Bossuet dans cette belle péroraison de l'oraison funèbre de saint Basile :

Venez maintenant, vous tous, prêtres et lévites, autrefois ses fidèles compagnons ; vous tous tant que vous êtes, citoyens et étrangers ; joignez-vous à moi pour célébrer ses louanges ; que chacun de vous expose ce qu'il connaît de ses vertus. Évêques, louez votre législateur ; magistrats, votre oracle ; peuple, votre pasteur ; orateurs, votre maître ; vierges, votre introducteur auprès de l'Epoux ; femmes, votre guide ; solitaires, celui qui vous donnait des ailes ; religieux, votre juge ; âmes simples, louez votre pieux conducteur ; hommes de science, celui qui présidait à vos recherches ; heureux du siècle, le frein qui bridait vos passions ; infortunés, l'ange qui vous consolait ; vieillards, votre soutien, jeunes gens, celui qui vous initiait à la vie ; indigents, votre providence ; riches, le dispensateur des aumônes ; vous, enfin, veuves, louez votre protecteur ; orphelins, votre père ; pauvres, étrangers, citoyens, votre frère à tous ; malades, votre médecin ; vous qui jouissez de la santé, l'ami qui veillait pour vous la conserver ; tous enfin, celui qui s'était fait tout à tous, afin de vous gagner tous au Christ.

Agréez, ô Basile ! cet hommage d'une voix qui vous fut

1. *Oraison funèbre de Césarius*, ch. XXV.

chère, ce souvenir d'un collègue et d'un ami. Si ce discours n'a pas été trop indigne de vous, recevez-en tout l'honneur : je ne l'eusse point entrepris si je n'avais compté sur votre assistance. Si, au contraire, je suis resté trop au-dessous de ce qu'on devait attendre de moi, pardonnez-le à ma vieillesse, à mes infirmités, à ma douleur. Le Seigneur lui-même n'exige de nous que selon la mesure de nos forces. Pour vous, ô âme divine et bienheureuse ! du haut du ciel abaissez sur nous vos regards ; cet aiguillon de la chair, qui nous a été donné pour exercer notre vertu, émoussez-le par vos prières, ou obtenez-nous la force d'en supporter courageusement les atteintes. Faites que nous réglions toute notre vie pour notre plus grand avantage ; et, lorsque nous quitterons cette terre, recevez-nous dans les tabernacles éternels, afin que, réunis les uns aux autres, et contemplant face à face cette adorable Trinité dont nous n'apercevons ici-bas qu'une ombre imparfaite, nous recevions ainsi dans la possession de notre Dieu la récompense de tous les combats que nous avons livrés ou soutenus sur cette terre.

Les œuvres poétiques de saint Grégoire comprennent cinquante-six poèmes et deux cent vingt-huit petites pièces qui portent le nom d'épigrammes. « Sa poésie, dit M. Villemain, n'échappe pas à l'influence qu'on peut appeler *alexandrine*, qui marque chez les différents peuples les époques tardives de l'art ; mais elle a deux dons précieux, la grâce naturelle et la mélancolie vraie ; elle passe lentement de l'une à l'autre, c'est là toute sa variété, mais c'en est une ; c'est le mouvement qui vous porte et vous entraîne sur le cours un peu monotone de tant de *méditations* échappées du même cœur et de la même pensée. L'épreuve est un peu longue à suivre dans le recueil original formant plus de vingt mille vers. Mais si l'on choisit et si l'on abrège, que de beautés neuves et touchantes ! Et quel demi-sourire d'une âme innocente et poétique éclaire parfois ce fond uniforme de tristesse chrétienne ! » Citons, dans la traduction de M. Villemain,

une de ces poésies, qui semblent un prélude aux *Pensées* de Pascal et aux *Méditations* de Lamartine:

Hier, tourmenté de mes chagrins, j'étais assis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dévorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime cette consolation de s'entretenir en silence avec son âme. Les brises de l'air, mêlées à la voix des oiseaux, versaient un doux sommeil du haut de la cime des arbres, où ils chantaient, réjouis par la lumière. Les cigales, cachées sous l'herbe, faisaient résonner tout le bois; une eau limpide baignait mes pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraîchi; mais, moi, je restais occupé de ma douleur et je n'avais nul souci de ces choses; car, lorsque l'âme est accablée par le chagrin, elle ne veut pas se rendre au plaisir. Dans le tourbillon de mon cœur agité, je laissais échapper ces mots qui se combattent : Qu'ai-je été ? Que suis-je ? Que deviendrai-je ? Je l'ignore. Un plus sage que moi ne le sait pas mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant rien, pas même le rêve de ce que je désire; car nous sommes déchus et égarés tant que le nuage des sens est appesanti sur nous; et celui-là paraît plus sage que moi, qui est le plus trompé par le mensonge de son cœur. Je suis; dites, quelle chose? car ce que j'étais a disparu de moi; et maintenant je suis autre chose.

Que serai-je demain, si je suis encore ? Rien de durable. Je passe et me précipite, tel que le cours d'un fleuve. Dis-moi ce que je te parais être le plus; et, t'arrêtant ici, regarde avant que j'échappe. On ne repasse pas les mêmes flots qu'on a passés; on ne revoit pas le même homme qu'on a vu.

Placés entre deux tombeaux, nous vivons pour mourir. Ma vie se compose de la perte de mes années. Déjà la vieillesse me couvre de cheveux blancs. Mais si une éternité doit me recevoir, comme on le dit, répondez : Ne vous semble-t-il pas que cette vie est la mort, et que la mort est la vie?

Pour achever de connaître l'âme de saint Grégoire, il faut parcourir la collection de ses lettres. Elles sont au nombre de deux cent quarante-deux, parmi lesquelles il y en a plusieurs de saint Basile. Quelques-unes

portent sur des questions de dogme ou de discipline, la plupart sont aussi agréables et variées que les recueils de Cicéron et de Pline le jeune; les sentiments affectueux du saint évêque s'y épanchent librement; partout s'y peint son caractère aimable et ouvert.

Saint Basile. — L'ami si éloquemment célébré par saint Grégoire, le grand docteur, le grand orateur, dont l'ardente charité et la vie pleine d'œuvres ont été aussi admirables que ses discours et ses écrits, était né en 329 à Césarée en Cappadoce. Il appartenait à une noble famille chrétienne; son père fut un avocat distingué et professa la rhétorique. Le jeune Basile acheva ses études à Constantinople auprès de Libanius, qui resta toujours son ami, et aux écoles d'Athènes, où il rencontra Grégoire de Naziance et Julien. De retour à Césarée en 355, il professa quelque temps la rhétorique, il plaida plusieurs causes avec un grand succès; puis, tourmenté de pensées religieuses, il distribua sa fortune aux pauvres et parcourut les monastères de l'Égypte, de la Palestine, de la Syrie, de la Mésopotamie, pour s'y instruire de la vie ascétique. A son retour, en 358, il se retira dans une solitude du Pont, sur les bords de l'Iris, dans le voisinage de sa mère et de sa sœur qui avaient fait d'une propriété de la famille un monastère où elles vivaient avec quelques pieuses femmes. Bientôt Grégoire de Naziance vint rejoindre son compagnon d'études dans cette retraite dont il avait fait aussi un monastère d'hommes, et où ses deux frères Grégoire et Pierre, des amis et de nombreux disciples l'avaient suivi. Ce monastère devint la métropole de beaucoup d'établissements de ce genre qui se fondèrent dans le Pont et la Cappadoce et dont Basile, devenu évêque, conserva le gouvernement. La journée des cénobites était partagée entre les travaux manuels

et surtout agricoles, l'étude des Ecritures saintes et la prière.

En 361, l'empereur, Julien plein d'estime pour Basile et désireux de le gagner à sa cause comme Libanius, le pressa de se rendre à sa cour. Basile repoussa fermement ces offres brillantes. Quatre ans plus tard, sur les instances d'Eusèbe, évêque de Césarée, il se résigna à quitter sa retraite austère pour mettre sa science, son ardeur, son éloquence au service de l'orthodoxie, menacée par l'empereur Valens. Il sut résister aux caresses et aux prières de Valens comme à ses menaces, et la modération de son caractère jointe à la puissance de son talent désarma l'empereur et força son admiration. Son dévouement dans une famine qui désola la Cappadoce acheva de lui gagner tous les cœurs. Que de démarches, que de discours pathétiques pour vaincre la dureté des riches! Que de beaux discours, où il prie et menace au nom du ciel! Non seulement son éloquence ouvre les greniers des riches : il assemble le peuple exténué de faim ; il fait apporter des chaudières pleines de salaisons et de légumes; lui-même, un linge à la ceinture, à la tête de ses amis et de ses serviteurs, il distribue aux malheureux la nourriture, et verse dans leur âme des paroles de consolation et d'espérance.

L'année suivante, à la mort d'Eusèbe (370), Basile était élu évêque de Césarée; son ministère fut rempli par la lutte contre les ariens, et plus encore par les travaux d'une infatigable charité. Pauvre entre tous les pauvres, n'ayant qu'une seule tunique, vivant de pain et de grossiers légumes, il trouvait des trésors pour élever des hôpitaux, pour ouvrir des écoles, pour embellir et assainir Césarée. Cette ardeur de charité est le caractère principal de ses discours :

« Il est surtout, dit M. Villemain, le prédicateur de l'aumône; il a compris mieux que personne, ce grand

caractère de la loi chrétienne qui ramenait l'égalité sociale par la charité religieuse. Ce n'était pas une fiction oratoire que le passage où saint Basile décrit le désespoir et les incertitudes d'un père forcé de vendre un de ses enfants pour avoir du pain. La misère, née de la tyrannie, rendait ces exemples communs; la loi les permettait. » Sans doute l'orateur était entraîné trop loin par son zèle, quand il disait aux riches :

En vous appropriant ce bien qui est à plusieurs particuliers et dont vous n'êtes que les dispensateurs, vous êtes des voleurs, vous retenez ce qui n'est pas à vous. Oui, le pain que vous gardez chez vous, dont vous avez trop pour votre famille, est aux pauvres qui meurent de faim; les habillements que vous serrez dans vos armoires sont à ceux qui sont nus; l'argent que vous cachez est à ceux qui sont ruinés.

« Ce langage, dans son exagération vertueuse, contrepesait tous les vices d'une société dure et corrompue : il tenait lieu de la liberté, de la justice et de l'humanité qui manquaient à la fois; il promettait le ciel, pour arracher quelques bonnes actions sur la terre. »

Mais l'éloquence de saint Basile se trempe aussi à d'autres sources. Que de fortes pensées, que de tableaux sublimes lui inspirent la brièveté de la vie, le néant des biens terrestres, l'illusion des plaisirs et des joies les plus pures ! Citons seulement une page qui a fourni à Bossuet son allégorie célèbre [1].

C'est avec raison que la vie a été nommée un voyage, puisque tous les êtres sont poussés précipitamment vers le terme de leur existence. Le passager qui dort dans un vaisseau est conduit naturellement au port par le souffle des vents, et la course du navire le porte sans qu'il s'en aperçoive

1. Voir nos *Principes de composition*, 7e édition, page 53.

au but de son voyage ; de meme nos années ne cessent de s'écouler, et la course insensible de la vie nous mène comme par une marche constante et sans arrêt vers le terme assigné à chacun de nous. Ainsi, vous dormez; cependant le temps vous devance. Vous êtes éveillé, vous occupez votre esprit; la vie ne s'en dépense pas moins. Tous les hommes ont donc une course à fournir, chacun d'eux est poussé vers la fin qui lui est propre. C'est pourquoi nous voyageons tous, et voici l'idée qu'on peut se faire de ce voyage. Homme, tu es placé dans cette vie comme voyageur : tu passes devant tout, tout reste derrière toi. Tu as vu sur ta route des bocages, des prairies, des ruisseaux et d'autres objets dignes de fixer les regards ; charmé un instant, tu as passé outre. Tu as rencontré aussi des pierres, des gouffres, des précipices, des rochers, des fossés, et même des bêtes féroces, des reptiles, des ronces et d'autres obstacles ; après un moment de douleur, tu as tout laissé derrière toi. Telle est la vie ; ni les plaisirs n'y sont stables, ni les peines n'y durent longtemps. Cette route n'est pas à toi, le présent même n'est pas à toi. Tu vois ces champs, ces palais somptueux : combien de fois, depuis qu'ils existent, les noms de leurs possesseurs ont-ils changé ! Il en est ainsi de la vie ; elle nous reçoit les uns après les autres et nous nous y succédons sans interruption.

« La source de l'éloquence de saint Basile, dit Villemain, est dans la Bible dont il aime à emprunter la poésie, plus pittoresque et plus hardie que celle des Grecs. Il renouvelle les fortes images de la muse hébraïque; mais il y mêle ce sentiment tendre pour l'humanité, cette douceur dans l'enthousiasme qui faisait la beauté de la foi nouvelle. » Aussi, quand il mourut le 1er janvier 379, épuisé par tant de travaux, par des maladies douloureuses, par les austérités d'une pénitence exagérée, toute la province accourut à ses funérailles : « Les païens, les juifs le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes ; car il avait été le bienfaiteur de tous. Plusieurs personnes ayant péri dans la foule prodigieuse qui se pressait à son convoi,

on les trouvait heureuses d'être mortes un tel jour ; et plus d'un enthousiaste, dans son christianisme idolâtre, les nommait des *victimes funéraires.* » (Villemain.)

Malgré toute l'activité et toutes les épreuves de sa vie, saint Basile avait beaucoup écrit. Au premier rang parmi ses œuvres oratoires se place l'*Hexaméron*, ou l'ouvrage des six jours, divisé en neuf homélies. Malheureusement, cet éloquent et poétique commentaire de la création est resté incomplet : saint Basile s'arrête à la naissance de l'homme. Nous avons encore de lui treize homélies sur les psaumes, dix-huit sur divers points de dogme et de morale, et cinq panégyriques. On peut comprendre dans ses œuvres morales l'excellent petit discours adressé aux jeunes gens *Sur l'utilité qu'ils peuvent retirer de la lecture des lettres profanes.* Ce livre, comparable à celui de Plutarque *Sur la lecture des poètes*, prouve la largeur des idées de ces grands docteurs de l'Église, et comment, loin de proscrire les auteurs païens, ils savaient tourner au profit de la morale évangélique les nobles leçons qui ressortent des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Beaucoup d'autres écrits désignés par le nom d'*Ascétiques* contiennent des conseils et des instructions pour la vie monastique. Ils sont distribués par demandes et par réponses ; le style en est simple et familier. Outre trois *Épîtres canoniques* sur divers points de discipline, nous avons encore plus de trois cent cinquante lettres de saint Basile : beaucoup intéressent le dogme et la discipline ; d'autres nous font entrer dans l'intimité de cette âme si généreuse et si tendre, qui n'a peut-être eu d'égale que celle de saint Vincent de Paul.

Saint Grégoire de Nysse. — Nous sommes forcé de passer plus vite sur la vie et les œuvres du frère puiné de saint Basile. Grégoire de Nysse, né à Sébaste

en 331, élevé aussi dans le culte des lettres, formé dans les mêmes écoles, commença également par être avocat et professeur. Marié, il se sépara de sa femme pour adopter la vie sacerdotale. Il aida son frère dans l'administration du diocèse de Césarée, fut élu, en 372, évêque de Nysse en Cappadoce, combattit énergiquement, comme saint Athanase, saint Grégoire de Naziance et saint Basile, l'hérésie arienne Persécuté par Valens, il eut un grand crédit sous Théodose, et joua un rôle considérable dans les conciles de Constantinople. Les docteurs de l'Église lui décernèrent le titre *de Père des Pères.*

L'éloquence de saint Grégoire de Nysse n'a pas la force et l'éclat de celle de Basile, de Grégoire de Naziance et de Jean Chrysostome; malgré la pureté, la facilité et l'abondance de son style, son expression a quelquefois un peu de recherche. C'est surtout un logicien profond, qui connaissait à fond la philosophie ancienne et qui a su en faire l'auxiliaire du christianisme. Nous avons aussi de lui des homélies, des panégyriques, des oraisons funèbres, un *Hexaméron*, inférieur à celui de son frère, des commentaires sur l'Écriture Sainte, des lettres, des ouvrages de controverse.

Saint Jean Chrysostome. — Saint Jean, surnommé *Bouche d'or*, est le plus célèbre des Pères de l'Église grecque : rival en éloquence de saint Basile, au-dessus duquel on l'a souvent placé, il donna, comme l'évêque de Césarée, l'exemple d'une vie de combats, de dévouement, de charité, de disgrâces intrépidement supportées, couronnées, on peut le dire, par le martyre. Fils d'un préfet des soldats, nommé Secundus, élevé par une noble mère, qu'il cite comme le modèle des veuves chrétiennes, il étudia sous Libanius, qui essaya en vain de l'arracher à la vie chrétienne en lui

offrant la direction de son école. Comme Grégoire et Basile, il se distingua d'abord dans le barreau ; comme eux il se plongea dans les austérités de l'ascétisme ; comme eux il fut rendu à la vie militante par le devoir d'instruire le peuple et de défendre le dogme et la morale évangéliques.

L'évêque d'Antioche, Flavien, était vénérable ; mais il n'avait pas le don de la parole si nécessaire à cette époque, surtout pour agir sur des populations à la fois orientales et grecques, amoureuses du beau langage. D'ailleurs Antioche était une des plus importantes métropoles de l'Orient, et elle voyait affluer dans ses murs des étrangers venus de tous les points de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe. Pendant plus de vingt ans, Chrysostome, élevé à la prêtrise par Flavien, exerça à Antioche le ministère de la parole. Il semblait qu'il fût né orateur : une foule immense se pressait autour de sa chaire; chrétiens, juifs, hérétiques, tous étaient sous le charme de son éloquence ardente, imagée, mélodieuse. « Il interprétait l'Ecriture avec cette vive imagination et ce goût d'allégorie qui plaît aux Orientaux. Il exposait avec une élévation digne du Portique et de l'Évangile les devoirs de la morale. Enfin il attaquait les vices dont Antioche était le théâtre : il décrivait la vie molle des grands, leurs palais de cèdre et de porphyre, le faste de leurs dépenses pour les courses du cirque, le luxe des femmes riches qui remplissaient les rues de leur cortège d'eunuques et d'esclaves, l'orgueil des philosophes qui se promenaient avec leur manteau, leur longue barbe et leur bâton sous les vastes galeries d'Antioche. »

« La renommée de son éloquence se répandit dans tout l'Orient ; des sophistes païens venaient de loin pour l'entendre, et le génie ajoutait à la puissance du christianisme, qui trouvait encore quelques obstacles

dans les philosophes et les lettrés de la Grèce[1]. »

On connaît la fameuse révolte d'Antioche qu'avait exaspérée un impôt extraordinaire (387). La populace avait renversé et traîné dans les rues les statues de l'empereur Théodose, de l'impératrice, de leurs fils Arcadius et Honorius. Bientôt la sédition s'arrêta, épouvantée elle-même de son œuvre ; mais les magistrats, qui n'avaient pas su comprimer le mouvement populaire, cherchaient à prévenir la colère du prince en déployant les dernières rigueurs. La terreur régnait dans la ville. Le vieux Flavien entreprit le long voyage de Constantinople pour aller se jeter aux pieds de l'empereur. Cependant des commissaires arrivaient avec droit de vie et de mort, avec ordre d'enlever à la ville toutes ses prérogatives et de la réduire à la condition d'une simple bourgade. Touchés par les prières des évêques réunis à Antioche, ils suspendent l'exécution de ces mesures; un d'eux va chercher à Constantinople de nouvelles instructions. Mais quelles angoisses dans la ville pendant ces longs jours d'attente ! Quel est celui qui rend un peu de calme à ces cœurs bouleversés, qui les fortifie, les console, les appelle à la pénitence, mêle l'espérance du pardon à la pensée du supplice, leur montre dans cette épreuve dernière l'expiation de leurs fautes et la préparation au bonheur du ciel, qui enfin, après vingt homélies de ce genre, leur annonce avec émotion la clémence de Théodose vaincu par les prières de Flavien, leur raconte cette scène touchante, et reproduit vivement pour eux le pathétique discours du vieil évêque ? C'est Chrysostome : pendant tout un mois il a été la vie, il a été l'âme de cette population affolée ; pendant un mois, il l'a soutenue de son éloquence, de son cœur, de son amour.

1. Villemain.

La grande renommée de Chrysostome le fit appeler en 397 au siège archiépiscopal de Constantinople. Théodose était mort et le jeune Arcadius avait pour ministre tout puissant le célèbre Eutrope, qui bientôt, disgracié et proscrit, trouva auprès de l'évêque un asile et un intrépide défenseur[1]. Eutrope s'était pourtant déclaré l'adversaire du grand archevêque, dont les vertus, le génie, la popularité immense due à son éloquence et à son inépuisable charité, portaient ombrage à la cour. D'ailleurs, à Constantinople comme à Antioche, Chrysostome ne ménageait pas les vices et les scandales des puissants : il attaquait avec hardiesse et avec fougue les mœurs de la cour ; il ne craignit pas de reprendre publiquement l'orgueil et l'avidité de l'impératrice Eudoxie. Celle-ci se ligua contre lui avec Gaïnas, le successeur d'Eutrope, et avec le patriarche d'Alexandrie, Théophile. Un concile réuni à Chalcédoine le condamna et le déposa sans l'avoir entendu, et il fut traîné brutalement hors de Constantinople au milieu des larmes d'un peuple indigné. Mais bientôt de grands malheurs, un tremblement de terre, la peste, la mort des enfants de l'empereur, épouvantèrent Arcadius et Eudoxie. Ils rappelèrent de Bithynie Chrysostome qu'accueillit à son retour l'enthousiasme populaire. Mais l'exil n'avait pas corrigé l'archevêque de sa rude franchise : bientôt Eudoxie obtint d'un second concile réuni à Constantinople une seconde condamnation non moins arbitraire ; cette fois encore l'accusé ne fut pas admis à se défendre. Comme il refusait de partir et continuait les fonctions de son ministère, attendant, disait-il, l'ordre de l'empereur que la crainte d'une émeute empêchait d'agir, ses ennemis entrèrent à main armée dans la cathédrale : l'archevêque fut arraché de sa chaire pendant qu'il prêchait, le sang coula dans l'église. Il partit sans résistance pour une petite ville

d'Arménie, Cucuse, que l'impératrice avait assignée à son exil. En vain le pape Innocent Ier et les plus grands évêques avaient protesté contre la déposition de saint Jean Chrysostome. L'empereur, dont on excitait la colère, ordonna qu'il fût relégué à Pityonte, sur les bords du Pont-Euxin. Traîné ainsi de bourgade en bourgade, maltraité par les soldats, contraint à marcher tête nue, sous le soleil, il n'atteignit pas le terme du voyage ; il tomba épuisé près du bourg de Comane (407). C'était la soixante-troisième année de son âge, et la dixième de son épiscopat. En 438, ses restes furent transférés à Constantinople ; plus tard ils furent transportés à Rome dans l'église du Vatican, où ils reposent encore sous l'autel qui lui est dédié.

Saint Jean Chrysostome a été le plus fécond des Pères de l'Église grecque. Ses traités sur des points de dogme, de morale ou de discipline sont très nombreux. Parmi ses discours, on distingue les *Harangues*, homélies de circonstance, comme celles inspirées par la sédition d'Antioche, par la disgrâce d'Eutrope, etc., les *Discours exégétiques*, dont l'ensemble formait un commentaire complet de la Bible ; il en reste une partie considérable ; les *Discours polémiques*, contre diverses hérésies ; les *Homélies purement morales*, qui sont, avec les *Harangues*, les monuments les plus littéraires de son œuvre ; les *Panégyriques des saints*. Les *Lettres*, surtout celles qui datent de son exil, ont aussi beaucoup d'intérêt.

Par les caractères de son éloquence, saint Jean Chrysostome se rapproche beaucoup plus de Cicéron que de Démosthène ; il a du premier l'ampleur, la richesse, le pathétique, la grande et ravissante harmonie. Saint Basile est plus simple, plus sobre, plus satisfaisant à la lecture ; mais on comprend que l'abondance asiatique de Chrysostome, jointe à tant de grandes qualités,

ait enchanté les peuples et soulevé des acclamations que l'évêque avait peine à contenir.

Saint Astère, Théodoret, saint Basile de Séleucie, Synésius. — La place nous manque pour citer quelques morceaux de ce grand orateur. Nous ne pouvons aussi que nommer, en passant, d'autres Pères de l'Église orientale, saint Astère, archevêque d'Amasie, Théodoret, évêque de Cyr, en Asie Mineure, à la fois orateur et historien, saint Basile de Séleucie. On ne compte point généralement parmi les Pères Synésius de Cyrène, qui, d'abord païen, élève enthousiaste de la célèbre Hypatia, occupé de philosophie, de chasse et de luttes contre les barbares, devint chrétien, se maria, et accepta enfin après une longue résistance l'épiscopat de Ptolémaïs en Cyrénaïque. Synésius est surtout remarquable comme poète. M. Villemain [1] cite avec admiration quelques-uns de ces hymnes qu'il rapproche, comme les poésies de saint Grégoire de Naziance, des *Méditations* et des *Harmonies* de notre Lamartine.

Historiens sacrés. Eusèbe. — Ne quittons point cette brillante période de la littérature religieuse sans indiquer plusieurs historiens, bien moins fameux que les grands orateurs de la chaire. Eusèbe, évêque de Césarée (Palestine) (né vers 267, mort vers 338), avait composé un grand nombre d'ouvrages. Le plus important de ceux qui nous sont restés est son *Histoire ecclésiastique* : elle commence à l'ère chrétienne, et s'arrête à la défaite de Licinius par Constantin (323).

1. *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle*. Edit. in-8, Didier, 1854, page 220 et suivantes. Voir la remarquable traduction des œuvres complètes de Synésius, précédée d'une intéressante étude biographique et littéraire, par M. Druon. In-8, Hachette, 1878,

Le style d'Eusèbe est médiocre, et sa bonne foi souvent suspecte.

Théodoret. — Nous avons nommé déjà Théodoret, évêque de Cyr, auteur aussi d'une *Histoire ecclésiastique* qui continue celle d'Eusèbe et s'étend jusqu'à l'année 429. On en estime l'exactitude, la clarté et l'élégance. Elle est supérieure aux ouvrages de Socrate le scolastique et de Sozomène, autres continuateurs d'Eusèbe. On reconnaît du moins à ces écrits le mérite de l'impartialité.

CHAPITRE III

TABLEAU SOMMAIRE DE LA LITTÉRATURE BYZANTINE DEPUIS LA MORT DE JUSTINIEN JUSQU'A LA CHUTE DE CONSTANTINOPLE (565-1453).

Caractères. — Depuis la fin du VIe siècle, l'empire de Constantinople, menacé, envahi de tous côtés, perd successivement ses plus belles provinces. La conquête mahométane lui enlève l'Asie et l'Afrique ; au Nord, les populations slaves du Danube, les hordes des Huns, des Bulgares, des Hongrois lui prennent de vastes territoires. Les Turcs, arrêtés par les croisades, reprennent bientôt leur marche envahissante et s'approchent de plus en plus des murs de la grande ville qui finit par succomber.

Au milieu de ces luttes, de ce démembrement progressif, de cette lente agonie de l'empire, on devine que la littérature n'a pas pu fleurir. L'imagination est morte : les quelques versificateurs qui paraissent encore composent, à l'exemple de Coluthus et de Nonnus, de longues épopées monotones, ou écrivent de petites pièces quelquefois spirituelles, souvent maniérées et prétentieuses. Le mauvais goût règne dans les lettres comme dans l'architecture et, en général, dans les arts. Quant à la prose, elle est féconde en auteurs et en écrits ; mais ces écrits sont ou des traités théologiques pleins de cette subtilité que caractérise assez le mot *byzantine*, ou des récits historiques, utiles tout

au moins à la connaissance de ces tristes âges, ou des commentaires, des abréviations, des compilations.

L'altération de la langue, que nous signalions dès l'âge précédent, devient plus grave à mesure que tous les peuples de l'Occident et de l'Orient, amenés à Constantinople par la guerre ou par le commerce, Bulgares, Slaves, Arabes, Turcs, Italiens, Français, y introduisent des mots et des tournures de leur idiome national. La cour, le clergé, les érudits luttent contre cette invasion et s'efforcent de maintenir l'intégrité du grec ancien : au milieu de la décomposition du langage populaire, on est étonné de rencontrer encore dans les écrits une correction qui se maintient jusqu'au jour de la conquête. C'est un hommage à rendre aux savants byzantins. Ils ont eu encore le mérite de nous conserver beaucoup de chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il faut aussi reconnaître les efforts de plusieurs empereurs pour ranimer les études et amener une sorte de renaissance littéraire. Tel fut au IXe et au Xe siècles, le rôle de Michel III, de Basile I, de Léon VI, de Constantin Porphyrogenète, qui s'associèrent dans cette tâche au savant Photius, patriarche de Constantinople. Au XIIe siècle la dynastie des Comnènes, au XIVe siècle, celle des Paléologues tentèrent la même œuvre, mais avec aussi peu de succès. Cependant les encouragements qu'ils donnèrent aux travaux d'érudition ne furent pas perdus au moins pour l'Europe occidentale, puisque ces savants, chassés bientôt de Constantinople, apportèrent à l'Italie et à la France des monuments précieux de l'ancienne Grèce, et eurent ainsi leur part considérable dans le mouvement de la Renaissance.

Poésie. — Georges Pisidès. — Le goût des compositions épiques continua après les longs récits versifiés des Coluthus et des Tryphiodore. Au VIe siècle,

Georges Pisidès (ou de Pisidie), archiviste et référendaire de Sainte Sophie, acquit par ses nombreux ouvrages une grande célébrité. La plupart sont écrits en vers iambiques trimètres. Nous avons conservé : *l'Expédition d'Héraclius contre les Perses*, *la guerre des Avares*, *l'Héraclius* ou le *Panégyrique de l'empereur Héraclius*, et d'autres poèmes qui n'ont point ce caractère historique, *l'Hexaméron*, *la Résurrection de Jésus-Christ*, *la Vanité de la vie*, *le Temple de la Mère de Dieu*, etc. Il y a dans ses œuvres, à défaut d'un grand intérêt, de la correction et de l'élégance.

Tzetzès. — Jean Tzetzès de Constantinople (XII[e] siècle), postérieur à Georges Pisidès, est aussi bien plus barbare dans son style. Ses longs ouvrages, qui nous sont presque tous parvenus, n'ont qu'un mérite, c'est de nous avoir conservé des extraits de livres aujourd'hui perdus. *Ses Chiliades* forment treize livres, chacun de mille vers, comme l'indique le titre de cette compilation, formée de récits d'histoire et de mythologie grecque. Citons encore ses *Iliaques*, divisés en trois parties, *Antehomerica*, *Homerica*, *Posthomerica*.

Anthologies. — Agathias, Céphalas. — Nous avons vu les *Anthologies* commencer avec la *Guirlande* de Méléagre et se continuer au temps de Justinien par le recueil d'Agathias, sorte de supplément de celui de Méléagre. Au X[e] siècle, l'Anthologie d'Agathias fut remaniée et encore enrichie par un certain Constantin Céphalas, dont le travail longtemps perdu fut retrouvé au commencement du XVII[e] siècle par l'érudit Saumaise[1].

1. En 1616, dans la Bibliothèque de l'électeur palatin à Heidelberg. Cette Anthologie n'a été publiée qu'en 1776 par Brunck, célèbre philologue français.

Planude. — Au XIV[e] siècle, le moine Maxime Planude, auteur d'une *Vie d'Esope* et d'un recueil de *Fables ésopiques*, donna aussi une *Anthologie*, qui n'est autre chose que celle de Céphalas, avec des retranchements et des expurgations. Le célèbre Jean Lascaris, Grec exilé, la publia à Florence en 1494.

Nous avons indiqué déjà le caractère de ces recueils, dont les petites pièces, souvent élégantes et ingénieuses, s'écartent souvent aussi du bon goût et des bonnes mœurs.

Prose. — Histoire. — La prose a des représentants beaucoup plus nombreux, surtout dans le genre historique.

Zosime. — Zosime, païen et ardent ennemi du christianisme, a composé, sous le titre de *Histoire nouvelle*, une histoire des empereurs, divisée en six livres. Elle commence à Auguste et finit en 425 au temps de Théodose II. Le récit est clair, d'un style assez pur et généralement exact. L'auteur attribue la décadence de l'empire à l'abandon du culte national. La passion religieuse nuit quelquefois à la sincérité de son témoignage.

Procope. — Procope, de Césarée en Palestine, à peu près contemporain de Zosime, fut d'abord professeur de rhétorique à Constantinople; puis il devint le secrétaire du fameux Bélisaire, qu'il suivit dans ses campagnes en Asie, en Afrique et en Italie. Il fut créé sénateur et nommé en 562 préfet de Constantinople. C'est par les *Histoires* de Procope que nous connaissons le règne de Justinien et les grandes guerres de cette époque.

L'ouvrage est divisé en huit livres (guerre de Perse, livres I et II, guerres contre les Vandales, livres

III et IV; guerres contre les Goths, V, VI, VII). Le huitième livre est un supplément qui embrasse les événements en dehors de ces grandes expéditions. L'histoire de Procope a beaucoup de valeur; car le narrateur a été le plus souvent témoin des faits; sa position lui a permis de tout connaître, et d'ailleurs il montre dans ses récits les qualités d'un esprit judicieux et réfléchi. C'est à lui que nous devons de pouvoir exactement apprécier Bélisaire. Sans altérer la vérité, Procope, qui écrit sous un gouvernement despotique, est souvent forcé de se taire. Mais il s'est vengé de cette contrainte par une *Histoire secrète* (*Anecdota*) qui est le complément ou plutôt la contre-partie de son premier ouvrage. Ses *Histoires* racontaient, quelquefois sur le ton du panégyrique, les événements publics du règne de Justinien. L'*Histoire secrète* est une satire : elle dévoile les turpitudes de la cour, les actes tyranniques de l'empereur, les mœurs infâmes de l'impératrice Théodora, les faiblesses de Bélisaire; c'est la chronique scandaleuse de l'empire. Un troisième ouvrage de Procope, les *Édifices* (*Ctismata*), décrit avec trop de complaisance et de flatteries les monuments construits et restaurés par Justinien.

Le style de l'historien n'échappe pas au mauvais goût du temps, mais il est ferme, vif, coloré; ses écrits ont un intérêt qui se soutient.

Agathias. — L'histoire de Procope a été continuée par Agathias, l'auteur de l'Anthologie dont nous avons parlé tout à l'heure. Ses cinq livres d'*Histoires* commencent à l'an 553, époque de la conquête de l'Italie par Narsès, et s'arrêtent à l'année 559. Sa langue est un mélange de l'ionien et des autres dialectes grecs; son style est tourmenté et plein de figures poétiques.

Les récits de quatre autres historiens forment le corps de l'*Histoire byzantine* et présentent un tableau

suivi des événements depuis l'avènement de Constantin (306) jusqu'à la prise de Constantinople (1453). Voici leurs noms : Zonaras et Nicétas Acominatus, (xiie siècle), Grégoras (xive siècle) et Laonicus Chalcondyle (xve siècle).

Joignons-y une princesse et un empereur, Anne Comnène et Jean Cantacuzène.

Anne Comnène. — Anne Comnène (1083-1148), fille de l'empereur Alexis, contemporaine de la première et de la seconde croisade, était célèbre par sa beauté et ses talents ; elle avait fait de sa demeure le rendez-vous des hommes de lettres, des artistes et des savants. Après la mort de son père, elle conspira pour renverser son frère Jean et pour donner la couronne à son mari, Nicéphore Bryenne. Elle échoûa dans ses projets et employa les loisirs de sa retraite forcée à raconter en quinze livres l'histoire de l'empereur Alexis. C'est le sujet de l'*Alexiade*, ouvrage fatigant par la recherche ambitieuse du style et par une érudition lourde et déplacée, mais plein de tableaux piquants sur nos ancêtres, les soldats de la première croisade. Les historiens des croisades et le romancier historique Walter Scott[1] ont beaucoup puisé à cette source.

Cantacuzène. — Jean Cantacuzène, qui régna de 1341 à 1355, quitta le trône pour le monastère, et composa dans sa retraite des ouvrages de polémique religieuse et des écrits historiques. Ses *Mémoires*, divisés en quatre livres, embrassent l'histoire de l'empire grec de 1320 à 1360. C'est souvent une apologie personnelle qui donne au style de la vivacité ; mais l'auteur, disciple de Thucydide, se complaît dans de longs dis-

1. Voir *Robert, comte de Paris.*

cours qui n'ont ni la solidité, ni la puissance, ni la sobriété de ceux du grand historien.

Érudits. — Photius. — Jusqu'à la fin, les commentaires, les compilations occupent les érudits de Constantinople. Un de ces savants, dont le nom rappelle le schisme qui a séparé l'église d'Orient de l'église d'Occident, est célèbre aussi dans l'histoire littéraire ; c'est Photius. Né vers 815 à Constantinople, mort en 891, Photius fut nommé en 857 patriarche de cette ville. Plusieurs fois chassé de son siège, plusieurs fois rappelé, il mourut exilé en Arménie.

Le grand ouvrage qui fait aujourd'hui son meilleur titre est son *Myriobiblon* (myriade de livres), ou *Bibliothèque de tous les livres qu'il a lus et recensés*. Plus d'une fois, dans le cours de notre *Histoire de la littérature grecque*, nous avons eu recours à cette vaste compilation qui renferme des extraits de deux cent quatre-vingts ouvrages, et qui nous fait connaître, au moins par des abrégés, plus d'un auteur dont les œuvres seraient complètement ignorées. Photius a joint à ces extraits des appréciations judicieuses. Ses ouvrages théologiques, ses homélies, ses lettres ne sont guère lus aujourd'hui. Il avait composé aussi des poésies diverses qu'un savant contemporain, Boissonade, a publiées (1838).

Eustathe. — Citons, pour terminer, le savant Eustathe, archevêque de Thessalonique, contemporain de la seconde moitié du XIIe siècle. Son *Commentaire sur l'Iliade et l'Odyssée* est confus et manque d'esprit critique ; mais il est précieux, parce qu'on y trouve l'indication et la substance de beaucoup d'ouvrages perdus.

Au XVe siècle les savants et les professeurs de Cons-

tantinople fuyaient la barbarie des Turcs, et allaient chercher un asile en Occident. Ils payèrent largement à l'Italie et à la France leur hospitalité cordiale par les trésors de poésie et d'éloquence qu'ils apportaient avec eux, qu'ils firent connaître dans les chaires des universités, et que bientôt l'art naissant de l'imprimerie répandit par toute l'Europe. La Grèce mourante se survivait ainsi à elle-même; ses chefs-d'œuvre allaient former ou renouveler les littératures de l'Occident. Elle a le droit de revendiquer ces enfants nouveaux qu'elle n'a point portés dans son sein, mais qui, eux aussi, font partie de son glorieux domaine.

FIN

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

OUVRAGES GÉNÉRAUX

Fabricius. — *Bibliotheca græca,* Hambourg, 1705-1728, 14 vol. in-4.

Schœll. — *Histoire abrégée de la littérature grecque depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople.* Paris, 1813. 2 vol. in-8.

— *Histoire de la littérature grecque profane.* Paris, 1823, 8 vol. in-8.

Bernhardy. — *Grundriss der griechischen Litteratur.* Halle, 1837-1845. 2 vol. in-8 ; 4e Ed., 1876.

Ottfried Müller. — *Histoire de la littérature grecque jusqu'à Alexandre-le-Grand,* traduite par K. Hillebrand, 2e Ed. Paris, 1866, 3 vol. in-12.

Egger. (Em.). — *Aperçu sur les origines de la littérature grecque.* Paris, 1846, in-8. — *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs.* Paris, 1849. in-8.

Barthélemy. — *Voyage du jeune Anacharsis.*

Raoul-Rochette — *Histoire critique de l'établissement des colonies grecques.* Paris, 1815. in-8.

Thirlwall. — *History of Greece.* Londres, 1835-38, 8 vol. in-8.

Grote. — *Histoire générale de la Grèce,* traduite par M. A. de Sadous, 1864-67. 19 vol. in-8.

Curtius. — *Griechishe Geschichte* Berlin, 1867-69, 3 vol. grand in-8. traduct. de M. Bouché-Leclercq.

Duruy (**Victor**). — *Histoire des Grecs.* Paris, 1862, 2 vol. in-8. — nouvelle édition, 3 vol. grand in-8. 1876.

Fustel de Coulanges. — *La Cité antique,* 11e Edit., 1886, 1 vol. in-12.

Bœçkh (**Auguste**). — *Economie politique des Athéniens,* Berlin, 1827, trad. franç. de Laligant, 1828, nouvelle édit. 1851-52, 3 vol.

Collignon. — *Manuel d'archéologie grecque.*

Rich. — *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines,* traduct. Chéruel, 1 v. in-8. Didot, 1861

LIVRE I.

CHAPITRE I.

Maury (Alfred). — *Histoire des religions de la Grèce antique.* Paris, 1857-59. 3 vol. in-8.

Müller (H. Dietrich). — *Mythologie der griech. Stämme.* Gœttingen, 1857-1868. 2 vol. in-8.

Preller (L.) — *Griechische Mythologie.* Berlin, 1860-61, 2 vol. in-8.

Müller (Max). — *Essai de mythologie comparée.* Traduct. G. Perrot. Paris, 1869. in-8.

Girard (Jules). — *Le sentiment religieux en Grèce, d'Homère à Eschyle.* Paris, 1869. in-8.

Decharme. — *Mythologie de la Grèce antique.* Paris, 1879, grand in-8.

Ménard (L.). — *De sacra poesi Græcorum.* Paris, 1860. in-8. *Thèse.* — *De la morale avant les philosophes. Paris*, 1860. in-8. *Thèse.*

Bode. — *Quæstiones de antiquissima carminum orphicorum ætate.* Gœttingue, 1838.

Creuzer. — *Symbolik und Mythol. der alten Voelker, besonders der Griechen.* 1810-12. Trad. Guigniaut, *Les Religions de l'antiquité.* 1829-52.

CHAPITRES II ET III.

L'abbé d'Aubignac. — *Conjectures académiques.* (vers 1674).

Vico. — Scienza nuova. (1725).

Wolf. — *Prolegomena ad Homerum.* Halle, (1795).

Sainte-Croix. — *Réfutation du paradoxe de Wolf.* Paris, 1798.

Dugas-Montbel. — *Histoire des poésies homériques*, dans sa traduction. (Edit. de 1828).

W. Müller. — *Introduction à l'étude de l'Iliade et de l'Odyssée.* Leipzig, 1836.

Bernhardy. — *Epicrisis disputationis Wolfianae de carminibus homericis*, 1843.

Letronne. — Dans le *Journal des savants*, 1829-1830.

Fauriel. — *Cours sur l'épopée homérique.* Résumé par M. Em. Egger dans le *Journal de l'Instruction publique.* (1836).

Havet (Ern.). — *De homericorum poetarum origine et unitate* Paris, 1843. *Thèse.*

Laprade. — *Du sentiment de la nature dans la poésie d'Homère* 1848. *Thèse.*

Lapaume. *De l'authenticité des poèmes d'Homère.* Paris, 1850. *Thèse.*

Friedreich. — *Les réalités dans l'Iliade et l'Odyssée.* Erlangen, 1851.

Lauer. — *Histoire de la poésie homérique.* Berlin, 1851.

Gandar. — *De Ulyssis Itacha; quæ sit Homero locos describenti fides adhibenda.* Paris, 1854. *Thèse.*

Cambouliu. — *Etude sur les femmes d'Homère.* Paris, 1854. *Thèse.*

Grandsard. — *De homericis mulieribus.* Paris, 1859. *Thèse.*

Meunier (F.). — *De Homeri vita quæ sub Herodoti nomine circumfertur.* Paris, 1857. *Thèse.*

Grenier. — *De descriptionibus apud Homerum.* Paris, 1858. *Thèse.*

Bertrand (Alex.). — *Essai sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade.* Rennes, 1857.

Widal (Aug.). — *Etudes littéraires et morales sur Homère.* Rennes, 1860.

Valettas. — Ὁμήρου βίος καὶ ποιήματα. Londres et Leipzig, 1867 grand in-4.

Martin (Th. Henri). — *Sur la cosmographie grecque à l'époque d'Homère et d'Hésiode.* (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. XXVIII, 2e partie).

Robiou. — *Questions homériques.* Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Études, fasc. 27. Paris, 1876.

Monin (Hipp.). — *De unitate religionis homericæ in Iliade.* Paris, 1885. *Thèse.*

CHAPITRE IV.

Kaiser. — *De diversa homericorum carminum origine.* Heidelberg, 1835. in-8.

Hignard. — *Des Hymnes homériques.* Paris, 1864. *Thèse.*

Müller (Ch. Guill.). — *De cyclo Græcorum epico et poetis cyclicis.* Leipzig, 1829. in-8.

Welcker. — *Der epische Cyclus oder die homerische Dichter.* Bonn, 1835.

Poetarum cyclicorum fragmenta, dans l'Homère de la collection Didot.

CHAPITRE V.

Eichhoff. — *Hésiode.* Paris, 1825. *Thèse.*

Hamel. — *Des œuvres d'Hésiode.* Paris, 1832. *Thèse.*

Guigniaut. — *De la Théogonie d'Hésiode.* Paris, 1835. *Thèse.*

Mondot. — *De Hesiodi Theogonia.* Toulouse, 1835. *Thèse.*

Mondot. — *Dissertation sur les ouvrages et le siècle d'Hésiode.* Toulouse, 1835. *Thèse.*

Flach (H.). — *Die hesiodische Gedichte.* Berlin, 1874, in-8.

Brach. — *Hesiodische Untersuchungen*, Prague, 1875, in-8.
— *Der Dialekt des Hesiodos.* Leipzig, 1876. in-8.

LIVRE II.

CHAPITRE I.

Huschke. — *De fabulis Archilochi.* Altenbourg, 1803.

Villemain. — *Essai sur le génie de Pindare.* Paris, 1859. p. 88 et suiv.

CHAPITRE II.

Matthiae. — *De Tyrtæi carminibus.* Altenbourg, 1820.

Bach. — *Ueber Tyrtæus.* Breslau, 1838.

Abbing. — *Specimen litterarium de Solonis laudibus poeticis.* Trèves, 1825.

Kleine. — *Quæstiones de Solonis vita et fragmentis.* Crefeld, 1832.

Grœfenhan. — *Theognis.* Mulhouse, 1827, in-4.

Frère. — *Theognis restitutus.* Malte, 1842, in-4.

Schœnemann. — *Commentatio de vita et carminibus Mimnermi.* Gœttingue, 1823.

Marx. — *De Mimnermo.* 1831.

Plessis. — *Etude critique sur Properce et ses élégies.* 3e partie, (Mimnerme) Paris, 1885. *Thèse.*

CHAPITRE III.

Kock. — *Alkæos und Sappho.* Berlin, 1862.

Creuzer. — *De Erinna et Corinna poetriis* (*Meletemata*). 1816.

Welcker. — *Kleine Schriften.* Bonn, 1845.

Wolper. — *De antiquitate carminum Anacreonticorum.* Leipzig, 1825.

Colincamp. — *De ætate carminum Anacreonticorum.* Paris, 1848. *Thèse.*

CHAPITRE IV.

Kleine. — *De Stesichori vita et poesi.* Berlin, 1818.

Bernage. — *De Stesichoro lyrico.* Paris, 1881. *Thèse.*

CHAPITRE V.

Schneidewin. — *De vita et carminibus Simonidis.* Brunswick, 1835.

CHAPITRE VI.

Schneidewin. — *Vita Pindari,* dans l'édit. de Dissen. Gotha, 1830 et 1847-50, 2 vol. in-8.

Villemain. — *Essai sur le génie de Pindare* (déjà cité).

Vitet (L.). — *Etudes sur l'histoire de l'art.* Paris, 1864.

CHAPITRE VII.

Riaux (F.). — *Dissertation sur la Parménide d'Elée.* Paris, 1840. *Thèse.*

Zévort (Ch.). — *Anaxagore.* Paris, 1844. *Thèse.*

Raynaud. — *De Empedocle.* Paris, 1848. *Thèse.*

Breton (Guill.). — *Essai sur la poésie philosophique en Grèce (Xénophane, Parménide, Empédocle).* Paris, 1883, *Thèse.*

Dunan. — *Zenonis Eleatici argumenta.* Paris, 1884, *Thèse.*

Preller. — *Dissertatio de Hellanico Lesbio historico.* Dorpat, 1840.

Westermann. — *Vita Æsopi.* Brunswick, 1850.

Edelstand du Méril. — *Poésies inédites du Moyen-âge, précédées d'une histoire de la fable ésopique.* 1854.

LIVRE III.

CHAPITRE I.

Magnin (Ch.). — *Origines du théâtre moderne.* Paris, 1839.

Welcker — *Die griechischen Tragoedien.* Bonn, 1840-41.

Patin. — *Etudes sur les tragiques grecs.* Paris, 4e édit, 3 vol. in-12, 1872.

Chaignet. — *La tragédie grecque.* Paris, 1877.

Casaubon. — *De satyrica Græcorum poesi et Romanorum satira.* Paris, 1605.

Rossignol. — *Dissertation sur le drame que les Grecs appelaient satyrique.* Paris, 1830.

CHAPITRE II.

Saint-Marc Girardin. — *Cours de littérature dramatique,* tome II. 1849.

Weil. — *Aperçu sur Eschyle et les origines de la tragédie grecque.* Besançon, 1849.

Enault. — *Étude sur Eschyle.* Caen, 1851. *Thèse.*

CHAPITRE III.

De la Chapelle. — *Etudes sur Sophocle.* Paris, 1842. *Thèse.*

Benloew. — *De sophocleae dictionis proprietate cum Aeschyli Euripidisque dicendi genere comparata.* Paris, 1847. *These.*

Castets. — *Sophoclem æqualium suorum mores in tragœdiis sæpius imitatum esse contenditur.* Paris, 1873. *Thèse.*

CHAPITRE IV.

Caboche. — *De Euripidis Medea.* Paris, 1844. *Thèse.*

Lapaume. — *De Euripidis vita et fabulis.* Dijon, 1850. *Thèse..*

Moncourt. — *De parte satirica et comica in tragœdiis Euripidis.* Paris, 1851. *Thèse.*

Maignen. — *Morale d'Euripide.* Paris, 1856. *Thèse.*

Feugère (Gaston). — *De socraticæ doctrinæ vestigiis apud Euripidem.* Paris, 1873. *Thèse.*

Kœpke. — *De Ionis Chii poetæ vita et fragmentis.* Berlin, 1836.

CHAPITRE V.

Meincke. — *Fragmenta comicorum græcorum.* 4 vol. in-8. Berlin, 1839-41.

Begk (Th). — *Commentationes de reliquiis comœdiæ atticæ antiquæ.* Leipzig, 1838.

Grysar. — *De Doriensium comœdia quæstiones.* Coloniæ, 1828.

Lucas (C. G). — *Cratinus et Eupolis.* Bonn, 1826.

Girard (J.). — *De Megarensium ingenio.* Paris, 1854. *Thèse.*

CHAPITRE VI.

Dabas. — *Aristophane.* Paris, 1832. *Thèse.*

Lenormant (Th.). — *Cur Plato Aristophanem in convivium induxerit.* Paris, 1838. *Thèse.*

Arnould (Ed.). — *De la comédie d'Aristophane, avec un appendice sur les reprises de quelques-unes de ses pièces.* Paris, 1842. *Thèse.*

Blanchet. — *De Aristophane Euripidis censore.* Paris, 1855. *Thèse.*

Marcou. — *De choro et carmine lyrico apud Aristophanem.* Paris, 1859. *Thèse.*

Croiset (Alf.). — *De personis apud Aristophanem*. Paris, 1873. *Thèse*.

Deschanel. — *Études sur Aristophane*. Paris, 1876.

Hild. — *Aristophanes impietatis reus*. Paris, 1881. *Thèse*.

CHAPITRE VII.

Lacroix (Louis). — *Quid apud Herodotum ad philosophiam et religionem pertineat*. Paris, 1846. *Thèse*.

Wheeler — *The geography of Herodotus*. Londres, 1854.

Kirchhoff. — *Ueber die Anfassungzeit des herodotischen Geschichtswerkes*. Berlin, 1868.

CHAPITRE VIII.

Girard (Jules). — *Essai sur Thucydide*. Paris, 1860.

Denis (Jacques). — *Valeur historique des discours de Thucydide*. (Revue politique et littéraire, tome II).

Egger (Em.). — *Philosophie politique de Thucydide*. (ibid., tome VIII).

CHAPITRE IX.

Hémardinquer. — *La Cyropédie. Essai sur les idées morales et politiques de Xénophon*. Paris, 1872. *Thèse*.

Croiset (Alf.). — *Xénophon, son caractère et son talent*. Paris, 1873. *Thèse* (2e Edit. 1886).

Belot (Émile). — *La République d'Athènes de Xénophon*. Texte grec et traduct. avec une introduction et un commentaire. Paris, 1880, in-4. Pedone-Lauriel.

Riemann. — *Qua rei criticæ tractandæ ratione Hellenicon Xenophontis textus constituendus sit*. Paris, 1879. *Thèse*.

Bazin de Bezons. — *La Républiqne des Lacédémoniens de Xénophon*. Paris, 1885. *Thèse*.

Vincent (W.). — *Le voyage de Néarque*. Londres, 1797, traduction Billecoq. Paris 1800, 3 vol. in-8.

Sainte-Croix. — *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre*. Paris, 1804.

CHAPITRE X.

Egger (Em.). — *Mémoires de littérature ancienne*.

Benoit (Ch.). — *Essai historique sur les premiers manuels d'invention oratoire*. Paris, 1846. *Thèse*.

CHAPITRE XI.

Perrot (G.). — *L'éloquence politique et judiciaire à Athènes*. Paris, 1873.

Girard (Jules). — *Des caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias*. Paris, 1855. *Thèse.*

— *Etude sur l'éloquence attique*. Paris, 1875.

Havet (Ernest). — *Introduction à la traduction de l'Antidosis d'Isocrate* d'Aug. Cartelier. Paris, 1862.

CHAPITRE XIII.

Villemain. — *Souvenirs contemporains*. tom I. 1855.

Desjardins (Alb.). — *Des plaidoyers de Démosthène*. Paris, 1862. *These.*

Cucheval (V). — *Etude sur lès tribunaux athéniens et les plaidoyers civils de Démosthène*. Paris, 1863. *Thèse.*

Castets (Ch.). — *Eschine l'orateur*. Nimes, 1872. *Thèse.*

Croiset (Maurice.). — *Des idées morales dans l'éloquence politique de Démosthène*. Paris, 1874. *Thèse.*

CHAPITRE XIV.

Denis (Jacq.). — *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité*. Paris, 1855, t. I.

Janet (P.). — *Hist. de la philosophie morale*. Paris, 1860, t. I.

Chaignet. — *La vie de Socrate*. Paris, 1869.

Fouillée. — *La philosophie de Socrate*. Paris, 1876. 2 vol.

Joyau. — *Platonis Protagoras, sive socratica de natura virtutis doctrina*. Paris, 1879. *Thèse.*

Egger (Victor). — *La parole intérieure* (le démon de Socrate et les voix de Jeanne d'Arc). Paris, 1881, *Thèse.*

Bénard. — *De Platonis republica*. Paris, 1835. *Thèse.*

Jacques. — *De platonica idearum doctrina*. Paris, 1837. *Thèse.*

Colin. — *Gorgias Platonis*. Strasbourg, 1837. *Thèse.*

Bouillier. — *Quorumdam Platonis dialogorum et quarumdam Pascalis ad provincialem amicum epistolarum comparatio*. Paris, 1839. *Thèse.*

Berger (Ad.). — *Rhetorica quid sit secundum Platonem*. Paris, 1840. *Thèse.*

Lorquet. — *An sit Platonis Deus creator*. Paris, 1841. *Thèse.*

Vera. — *Platonis, Aristotelis et Hegelii de medio termino doctrina*. Paris, 1845. *Thèse.*

Janet (P.). — *Essai sur la dialectique de Platon*. Paris, 1848. *Thèse.*

Hatzfeld. — *De Parmenide Platonis.* Paris, 1850. *Thèse.*

— *De la politique dans ses rapports avec la morale. Essai sur la République de Platon.* Paris, 1850. *Thèse.*

Burnouf (**Em.**). — *Des principes de l'art d'après la méthode et les principes de Platon.* Paris, 1850. *Thèse.*

Tissandier. — *Examen critique de la psychologie de Platon.* Dijon, 1851. *Thèse.*

Nourrisson. — *Quid Plato de ideis senserit.* Paris 1852. *Thèse.*

Levèque (**Ch.**). — *Quid Phidiae Plato debuerit.* Paris, 1852. *Thèse.*

Damien. — *De la poésie suivant Platon.* Paris, 1852. *Thèse.*

Taine. — *De personis platonicis.* Paris, 1853. *Thèse.*

Mourier. (**Ad.**). — *De la preuve de l'existence de Dieu dans Platon.* Paris, 1854. *Thèse.*

Schmidt. — *Quid Plato de arte rhetorica senserit.* Strasbourg, 1855. *Thèse.*

Druon. — *An fuerit interna sive exoterica Platonis doctrina.* Paris, 1859. *Thèse.*

Baunard. — *Quid apud Græcos de institutione puerorum senserit Plato.* Paris, 1860. *Thèse.*

Matinée. — *Examen du Parménide.* Rennes, 1864. *Thèse.*

Fouillée. — *Platonis Hippias Major, sive socratica contra liberum arbitrium argumenta.* Paris, 1871. *Thèse.*

Espinas. — *De civitate apud Platonem, qua fiat una.* Paris, 1877. *Thèse.*

Joyau. — *Platonis Protagoras, sive socratica de natura virtutis doctrina.* Paris. 1879. *Thèse.*

Mabille (**Paul**). — *De causa quae finis dicitur apud Platonem et Plotinum.* Dijon, 1880. *Thèse.*

Cucuel. — *Quid sibi in dialogo qui Cratylus inscribitur proposuerit Plato.* Paris, 1887. *Thèse.*

Ravaisson. — *Essai sur la métaphysique d'Aristote.* Paris, 1837-46. 2 vol. in-8.

Martin (**Th.-H.**). — *Analyse critique de la Poétique d'Aristote.* Paris, 1836. *Thèse.*

Jullien (**M.-B.**). — *De physica Aristotelis*, Paris, 1836. *Thèse.*

Vacherot. — *Théorie des premiers principes d'Aristote.* Paris 1836. *Thèse.*

Jacques. — *Aristote considéré comme historien de la philosophie.* Paris, 1837. *Thèse.*

Simon (**Jules**). — *De Deo Aristotelis*, Paris, 1839. *Thèse.*

Bontoux. — *Aristotelis et Ciceronis principia rhetorica inter sese invicem comparata*, Paris, 1840. *Thèse.*

— *Examen du traité d'Aristote sur l'âme.* Paris, 1840. *Thèse.*

Fortoul. — *Aristotelis logice, rhetorice, poetice quibus utantur communibus principiis.* Lyon, 1840. *Thèse.*

Havet (Ern.). — *De la rhétorique d'Aristote.* Paris, 1843. *Thèse.*

Lefranc. — *De la critique des idées platoniciennes par Aristote au premier livre de la Métaphysique.* Paris, 1843. *Thèse.*

Zévort (Ch.). — *In Aristotelis placita de physica auscultatione vel de principiis.* Paris, 1844. *Thèse.*

Nisard. (Aug.) — *Examen des poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau.* Paris, 1845. *Thèse.*

Rondelet. — *De modalibus apud Aristotelem.* Paris, 1847. *Thèse.*

— *Exposition critique de la morale d'Aristote.* Paris, 1847. *Thèse.*

Denis (J.). — *Le rationalisme d'Aristote.* Paris, 1847. Thèse.

Waddington (Ch.). — *De la psychologie d'Aristote.* Paris, 1848. *Thèse.*

Levêque (Ch.). *Le premier moteur de la nature dans le système d'Aristote.* Paris, 1852. *Thèse.*

Thionville. — *De la théorie des lieux communs dans les Topiques d'Aristote.* Paris, 1856. *Thèse.*

Thurot (Ch.). *Études sur Aristote, politique, dialectique, rhétorique.* Paris, 1861. in-8.

Philibert. — *Aristotelis philosophia zoologica.* Paris, 1865. *Thèse.*

— *Du principe de la vie suivant Aristote.* ibid. *Thèse.*

Buchner. — *Quæ Aristoteles Horatiusque de arte poetica proponunt præcepta quomodo ad ceteras transferri possunt.* Caen, 1865. *Thèse.*

Gratacap. — *Quae fuerit Aristotelis de sensibus doctrina.* Paris, 1866. *Thèse.*

Nolen. — *Quid Leibnitzius Aristoteli debuerit.* Paris, 1876. *Thèse.*

Maillet. — *De voluntate ac libero arbitrio in moralibus Aristotelis operibus.* Paris, 1877. *Thèse.*

Royer. — *De vita secundum Aristotelem.* Paris, 1879. *Thèse.*

Ollé-Laprune. — *De Aristotelicæ ethices fundamento sive de Eudæmonismo Aristoteleo.* Paris, 1880. *Thèse.*

Krantz. — *De amicitia apud Aristotelem.* Paris, 1881. *Thèse.*

Lemaître (Jules). — *Quomodo Cornelius noster Aristotelis poeticam sit interpretatus.* Paris, 1882. *Thèse.*

Pluzanski de Radwan. — *Aristotelea de natura astrorum opinio.* Paris, 1887. *Thèse.*

CHAPITRE XV.

Arnould (Ed.). — *Menandrei Plocii argumentum ex diversis fragmentis restituere tentavit.* Paris, 1842. *Thèse*

Maréchal. — *Études sur la comédie attique et sur la comédie nouvelle en particulier*. Lyon, 1854. *Thèse.*

Benoist (**Ch.**).— *Essai historique et littéraire sur Ménandre.* Paris, 1854.

Guizot (**Guil.**). — *Ménandre, étude historique et littéraire sur la comédie et la société grecques.* Paris, 2 vol. 1866.

Artaud. — *Fragments pour servir à l'histoire de la comédie antique.* 1863.

LIVRE IV.

CHAPITRE III.

Couat. — *La poésie d'Alexandrie sous les trois premiers Ptolémées.* Paris, in-8.

Thionville. — *De arte Callimachi poetæ.* Paris, 1856. *Thèse.*

Hémardinquer. — *De Apollonii Rhodii Argonauticis.* Paris, 1872. *Thèse.*

Lehrs. — *De Aristarchi Alexandrini studiis homericis.* Leipzig, 1865.

CHAPITRE IV.

Delaunay. — *Sur le genre de poésie que les Grecs appelaient silles.* Paris, 1831. *Thèse.*

CHAPITRE V.

Adert. — *Théocrite.* Genève, 1843.

Roux. — *De Theocriti idylliis.* Paris, 1846. *Thèse.*

Soullié. — *De idyllio Theocriteo utpote poetica privatæ vitæ pictura.* Nancy, 1860. *Thèse.*

Egger (**Em.**). — *Mémoires de littérature ancienne.* Ch. X. De la poésie pastorale. 1862.

Saint-Marc-Girardin. — *Cours de littérature dramatique,* t. III. 1855.

LIVRE V.

CHAPITRE I.

Bourgon. — *Polybe considéré comme historien romain.* Strasbourg, 1829. *Thèse.*

Geffroy. — *De Polybiano circa Timæum Tauromenitam judicio.* Paris, 1848. *Thèse.*

Fustel de Coulanges. — *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains.* Paris, 1858. *Thèse.*

Petit de Julleville. — *Histoire de la Grèce sous la domination romaine.* Paris 1875.

CHAPITRE II.

Letronne. — *Excursus et commentaires sur Strabon*, dans la traduct. de la Porte du Theil, Coray, Gosselin et Letronne (1805-19). 5 vol. grand in-4.

Busse. — *De Dionysii Halicarnassii vita et ingenio.* Berlin, 1841.

Sadous. — *De la rhétorique attribuée à Denys d'Halicarnasse.* Paris, 1847. *Thèse.*

Hœfer. — *Préface de la traduction de Diodore de Sicile,* 4 vol. Hachette, 1865.

Chasles (Ph.). — *De l'autorité historique de Flavius Josèphe,* Paris,1841. *Thèse.*

Cruice. — *De Flavii Josephi in auctoribus contra Apionem afferendis fide et auctoritate.* Paris, 1844. *Thèse.*

Sainte-Beuve. — *Etude sur Méléagre.* Portraits contemporains. t. V. (1871).

Dübner. — *Animadversiones criticæ de Babrii* Μυθιάμβοις. Paris, 1844.

Delaunay. — *Philon d'Alexandrie. Ecrits historiques.* Paris, 1870.

Ménard (Louis). — *Etude sur l'origine des Livres hermétiques,* en tête de la traduct. des *Livres hermétiques.* Paris, 1866.

CHAPITRE III.

Villemain. — *Etudes de littérature ancienne et étrangère.* 1858, *Etude sur Plutarque.*

Martha (C.). — *Les moralistes sous l'empire romain.* Paris, 1865.

Lafite. — *Des doctrines pédagogiques de Plutarque.* Paris, 1866. *Thèse.*

Bazin. — *De Plutarcho stoicorum adversario.* Paris 1866. *Thèse.*

Gréard. — *De la morale de Plutarque.* Paris. 1866. *Thèse.*

Cratiunesco. — *Comparaison de Plutarque avec Hérodote et Thucydide pour la méthode historique.* Paris, 1874. *Thèse.*

Graux (Ch.). — *De Plutarchi codice manuscripto Matritenti injuria neglecto.* Paris, 1881. *Thèse.*

Gillet (Math.). — *Plutarchus quid senserit de pueris instituendis.* Clermont, 1884. *Thèse.*

CHAPITRE IV.

Ellendt. — *De arrianorum librorum reliquiis.* Kœnisberg, 1836.

Chotard. — *Le périple de la mer Noire.* Paris, 1860. *Thèse.*

Kœnig. — *De Pausaniæ fide et auctoritate.* Berlin, 1832.

Wilmann. — *De fontibus et auctoritate Dionis Cassii.* Berlin, 1836.

Vidal-Lablache. — *Hérode Atticus, Etude critique sur sa vie.* Paris, 1871. *Thèse.*

Egger (**Em.**). — *Appollonius Dyscole. Essai sur l'histoire des théories grammaticales dans l'antiquité.* Paris, 1854.

Dareste (**Cl.**). — *Quam utilitatem conferat ad historiam sui temporis illustrandam rhetor Aristides.* Paris, 1843. *Thèse.*

Rebitté. — *De Hermogene atque in universum de scriptarum a technicis apud Græcos artium utilitate vel inutilitate.* Paris, 1840. *Thèse.*

Bertrand. — *Un critique d'art dans l'antiquité. Philostrate et son école.* Paris, 1881. *Thèse.*

Bougot. — *Philostrate l'ancien. Une galerie antique de 64 tableaux. Introduction, traduction et commentaire.* Paris, 1881.

Martin (**N.**) *Etude sur la vie et les œuvres d'Oppien.* Paris, 1863.

CHAPITRE V.

Saisset (**Em.**). — *Ænesidème.* Paris, 1840 *Thèse.*

Jourdain (**C.**). — *Sextus Empiricus et la philosophie scolastique.* Paris, 1858.

Etienne (**L.**). — *Dio philosophus.* Paris, 1849. *Thèse*

Martha (**C.**). — *Dionis philosophantis effigies.* Paris, 1854. *Thèse.* (reprod. en français dans *les Moralistes de l'empire romain*).

De Suckau. — *Etude sur Marc-Aurèle, sa vie et sa doctrine.* Paris, 1857. *Thèse.*

Rigault (**Hipp.**). — *Luciani Samotensis quæ fuerit de re litteraria judicandi ratio.* Paris, 1856. *Thèse.*

Egger (**Em.**). — *Mémoires de littérature ancienne. De Lucien et de Voltaire.* Paris, 1862.

Chassang. — Histoire du roman. Paris, 1852, in-8.

Rabasté. — *Quid comicis debuerit Lucianus.* Paris, 1865. *Thèse.*

Croiset (**M.**) *Essai sur la vie et les œuvres de Lucien.* Paris, 1882.

CHAPITRE VI.

Daunas, — *Etude sur le mysticisme. Plotin et sa doctrine.* Paris, 1848. *Thèse* .

Simon (**J.**) *Histoire de l'école d'Alexandrie.* Paris, 1845. 2 vol. in-8.

Vacherot. — *Histoire critique de l'école d'Alexandrie.* Paris, 1845. 3 vol. in-8.

Grucker. — *De Plotinianis libris qui inscribuntur* περὶ τοῦ καλοῦ *et* περὶ τοῦ νοητοῦ κάλλους. Paris, 1866. *Thèse.*

Parisot. — *E majore volumine excerpta cui inscriptio est : Porphyrii tria tmemata.* Paris, 1845. *Thèse.*

Vauche. — *Etude critique sur le Traité du sublime et sur les écrits de Longin.* Genève, 1854.

Des Francs. — *Utrum D. Longino adscribendus sit liber qui* περὶ ὕψους *inscribitur.* Lyon, 1862. *These.*

Hébert Duperron. — *Essai sur la philosophie et la polémique de St. Clément d'Alexandrie.* Caen, 1855. *Thèse.*

Freppel (abbé). — *Les Pères apostoliques et leur époque.* Paris, 1859.

Aubé. — *Saint Justin, philosophe et martyr.* Paris, 1861. *Thèse.*

Freppel. — *Les apologistes chrétiens au IIe siècle. Saint Clément d'Alexandrie.* Paris, 1865.

Jalabert (abbé). — *Examen du livre des Philosophumena attribué à Origène.* Paris, 1853. *Thèse.*

Maurial. — *Origenis de libertate arbitrii doctrina.* Paris, 1856. *Thèse.*

LIVRE VI.

CHAPITRE I.

Petit de Julleville. — *L'école d'Athènes au IVe siècle après J.-C.* Paris, 1868. *Thèse.*

Baret. — *De Themistio sophista et apud imperatores oratore.* Paris, 1853. *Thèse.*

Petit (L.). — *Essai sur la vie et la correspondance du sophiste Libanius.* Paris, 1866. *Thèse.*

Monnier (Em.). — *De rhetoricæ discipulis ac magistris per Orientem in quarto christiani ævi sæculo.* Paris, 1866. *Thèse.*

Desjardins (Abel). — *L'empereur Julien.* Paris, 1845. *Thèse.*

Lami (Em.). — *Julien l'apostat.* Paris, 1861.

Joly (H.). — *De cynica institutione sub imperatoribus romanis.* Paris, 1869. *Thèse.*

Talbot. — *Œuvres complètes de Julien, traduction avec étude.* 1863.

Chauvin (V.). — *Les romanciers grecs et latins.* Paris, 1862.

Chassang. — *Histoire du roman dans l'antiquité.* Paris, 1862.

Sainte-Beuve. — *Quintus de Smyrne*, à la suite de l'*Etude sur Virgile.* Paris, 1857.

Berthault. — *La guerre de Troie ou La fin de l'Iliade de Quintus de Smyrne, traduction avec une Introduction importante.* Paris, 1884.

Simon (J.). — *Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon*, Paris, 1839. *Thèse.*

Berger (Ad.). — *Proclus, exposition de sa doctrine.* Paris, 1840. *Thèse.*

CHAPITRE II.

Villemain. — *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle.* Paris, 1858.

Benoit (A.). — *Saint Grégoire de Naziance, sa vie, ses œuvres et son époque.* Paris, 1877.

Grenier. — *La vie et les poésies de Saint Grégoire de Naziance.* Paris, 1858. *Thèse.*

Montaut (abbé). — *Revue critique de quelques questions historiques se rapportant à Saint Grégoire de Naziance et à son siècle.* Paris, 1870. *Thèse.*

Cruice (abbé). — *Essai critique sur l'Hexameron de Saint Basile.* Paris, 1844. *Thèse.*

Fialon. — *Etude littéraire sur Saint Basile.* Paris, 1861. *Thèse.*

Martin (abbé Victor). — *Essai sur les lettres de Saint Basile le Grand.* Rennes, 1865. *Thèse.*

Bouedron (abbé) *Doctrines philosophiques de S. Grégoire de Nysse.* Rennes, 1860. *Thèse.*

Albert. — *Saint Jean Chrysostome considéré comme orateur populaire.* Paris, 1858. *Thèse.*

Druon, — *Etude biographique et littéraire sur Synésius, avec traduction des œuvres complètes.* Paris, 1878.

Pellissier. — *Les grandes leçons de l'antiquité chrétienne.* Paris, 1885.

Meineke. — *Delectus poetarum anthologiæ græcæ cum annotatione critica.* Berlin, 1843.

Dehèque. — *Introduction à la traduction de l'Anthologie.* 1863. 2 vol. in-12.

Egger (Em.). — *L'Hellénisme en France.* t. I.

V. Parisot. — *Cantacuzène, homme d'Etat et historien.* Paris, 1845. *Thèse.*

Joeger. — *Histoire de Photius.* Paris, 1844.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER. — Utilité de l'histoire de la littérature. — Ses principales divisions.

CHAPITRE II. — Caractères généraux de la littérature grecque. — Divisions principales.

LIVRE PREMIER

PÉRIODE MYTHIQUE ET PÉRIODE HÉROÏQUE

CHAPITRE PREMIER. — Période mythique.

CHAPITRE II. — Période épique. Homère. — I Question de l'origine et de l'unité des poèmes homériques.

CHAPITRE III. — **Homère. — II. Examen littéraire des poèmes homériques.**

HAPITRE IV. — **Les hymnes homériques. — Le cycle épique.**

CHAPITRE V. — **Hésiode.**

LIVRE II

PÉRIODE LYRIQUE (750-500)

CHAPITRE PREMIER. — **L'iambe.**

CHAPITRE II. — **L'élégie.**

CHAPITRE III. — **Poètes lyriques proprement dits,**
I. Poètes méliques.

CHAPITRE IV. — **Poètes lyriques.**
II. Poètes choriques. — Stésichore. Ibycus.

CHAPITRE V. — **Simonide et Bacchylide**

CHAPITRE VI. — **Pindare.**

CHAPITRE VII. — **Les poètes philosophes. — Commencement de la prose littéraire. — Esope.**

LIVRE III

PÉRIODE ATTIQUE (500-300)

CHAPITRE PREMIER. — **Le poème dramatique. — La tragédie.**

CHAPITRE II. — **Grands mouvements de la tragédie. — Eschyle**

CHAPITRE III. — Grands monuments de la tragédie.

II. Sophocle.

CHAPITRE IV. — Grands monuments de la tragédie.

III. Euripide.

CHAPITRE V. — Comédie ancienne. — Origines. — Epicharme. — Cratinus. — Eupolis.

CHAPITRE VI. — Aristophane.

CHAPITRE VII. — Historiens. — Hérodote.

CHAPITRE VIII. — Histoire. — Thucydide.

CHAPITRE IX. — Histoire. — Xénophon. — Les historiens contemporains ou de l'époque macédonienne : Ctésias, Philiste, Théopompe, Ephore. Les géographes.

CHAPITRE X. — Eloquence. — Origines. — Rhéteurs et Sophistes.

CHAPITRE XI. — Eloquence. — Orateurs attiques. — Première période : Antiphon, Andocide, Lysias, Isocrate. Isée.

CHAPITRE XII. — Orateurs attiques. — Deuxième période. — Lycurgue, Hypéride, Dinarque.

LIVRE IV

PÉRIODE ALEXANDRINE (300-146)

CHAPITRE PREMIER. — Alexandrie. — Caractères de la littérature alexandrine.

CHAPITRE II. — Prosateurs.

CHAPITRE III. — Poésie lyrique, élégie, épopée.

CHAPITRE IV. — Poésie dramatique, satirique, didactique.

CHAPITRE V. — Poésie pastorale.

CHAPITRE VI. — Les écoles philosophiques d'Athènes.

LIVRE V

PÉRIODE GRÉCO-ROMAINE (DE 146 AV. J.-C. A 330 AP. J.-C.)

CHAPITRE PREMIER. — Caractères. — Divisions. — Polybe.

CHAPITRE II. — Age des Césars. — Histoire. — Littérature. Poésie. — Philosophie.

CHAPITRE III. — Age des Antonins. — Organisation des écoles. — Le christianisme. — Plutarque.

CHAPITRE IV. — Age des Antonins (*suite*). — Historiens et rhéteurs.

CHAPITRE V. — Age des Antonins (*fin*). — Philosophes et moralistes.

CHAPITRE VI. — Age de Dioclétien. — École d'Alexandrie. Pères de l'Eglise.

LIVRE VI

PÉRIODE BYZANTINE

CHAPITRE PREMIER. — Littérature profane, de Constantin à Justinien.

CHAPITRE II. — Grands monuments de l'éloquence chrétienne. Pères dogmatiques.

CHAPITRE III. — Tableau sommaire de la littérature byzantine, depuis la mort de Justinien jusqu'à la chute de Constantinople (555-1453).



ANGERS. — IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.

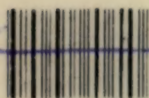
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

OCT 28 1964
NOV 3 1964
NOV - 4 1964
NOV 10 1964
NOV 11 1964
NOV 19 1964
MAR 30 1967
DEC 16 1970
FEB 19 1971
NOV 25 1971
21 11 76
15 10 74
NOV 13 '80
NOV 06 '80



a39003 001201572b

CE PA 3055
.D44H5 1889
COO DELTOUR, FEL HISTOIRE DE
ACC# 1181406



U D' / OF OTTAWA

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 12 15 13 6